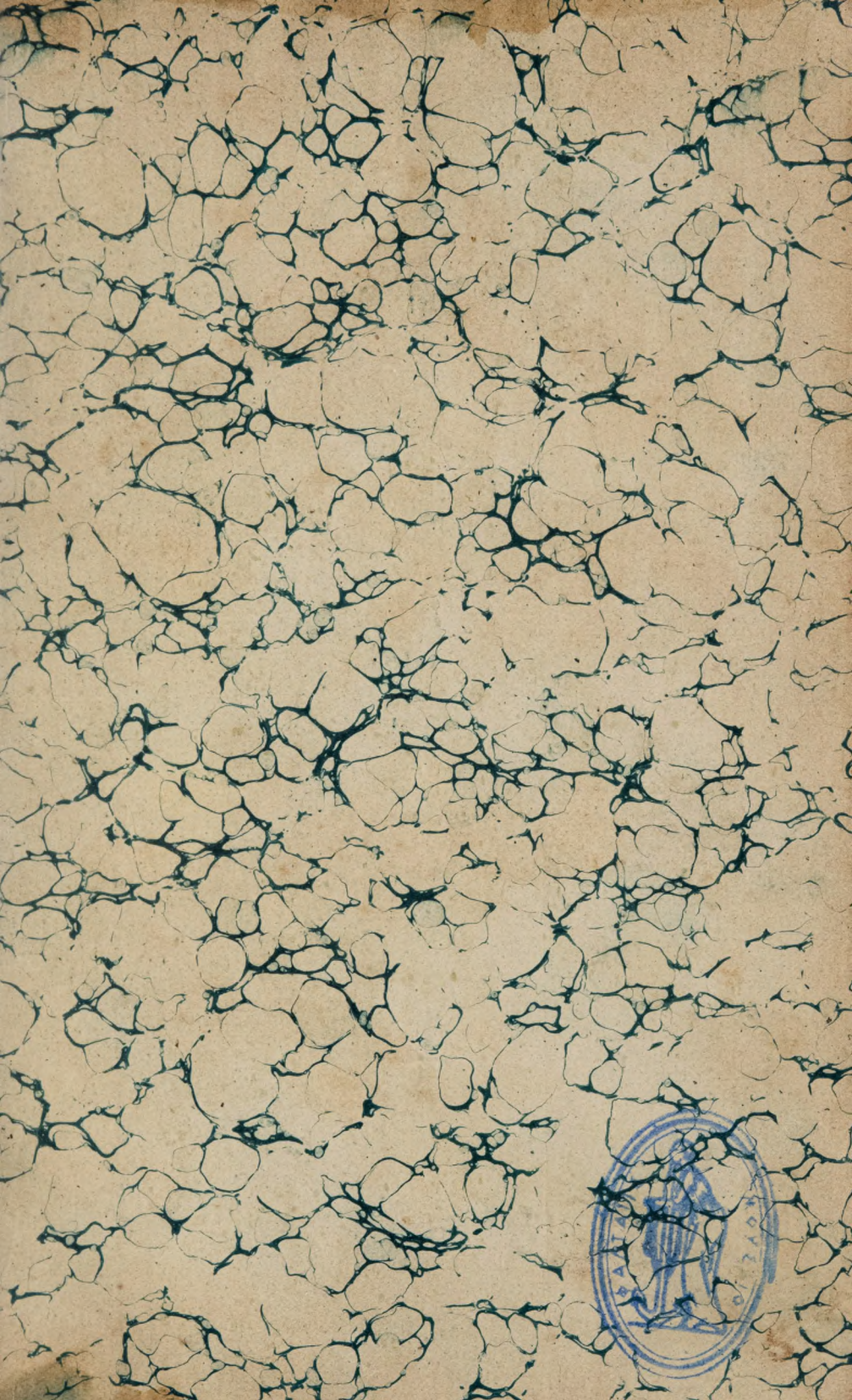






24. 17

NOUVELLE

M É T H O D E

POUR APPRENDRE

A LIRE, A ÉCRIRE ET A PARLER

UNE LANGUE EN SIX MOIS,

Appliquée à l'Allemand;

OUVRAGE ENTIÈREMENT NEUF,

ADOPTÉ PAR L'UNIVERSITÉ DE FRANCE,

à l'usage

DES COLLÈGES ET DE TOUS LES ÉTABLISSEMENTS D'INSTRUCTION,
PUBLICS ET PARTICULIERS DE L'UN ET L'AUTRE SEXE;

PAR

H. G. OLLENDORFF,

DOCTEUR EN PHILOSOPHIE,

PROFESSEUR DE LANGUE ET DE LITTÉRATURE ALLEMANDES,
AUTEUR DE LA DÉCLINAISON ALLEMANDE DÉTERMINÉE, ETC. ETC.

DEUXIÈME PARTIE

VINGT-DEUXIÈME ÉDITION

SOIGNEUSEMENT REVUE ET CORRIGÉE

PARIS

CHEZ L'AUTEUR, N° 28 BIS, RUE DE RICHELIEU

TOUS DROITS RÉSERVÉS.

BIBLIOTHEQUE
M. OLLENDORFF



L'auteur et les éditeurs de cet ouvrage se réservent le droit de le traduire ou de le faire traduire en toutes les langues. Ils poursuivront, en vertu des lois, décrets et traités internationaux, toutes contrefaçons ou toutes traductions faites au mépris de leurs droits.

Le dépôt légal de ce volume a été fait à Paris, au ministère de l'intérieur, dans le cours du mois d'octobre 1861, et toutes les formalités prescrites par les traités seront remplies dans les divers États avec lesquels la France a conclu des conventions littéraires.

Chaque exemplaire porte son numéro et la signature de l'auteur.

N° 3688

Clendoff



ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ
Μ. ΠΑΤΑΤΣ

INTRODUCTION.

La marche progressive et le calcul systématique des questions et des réponses nous ont souvent empêché de donner, dans la première partie de notre Méthode, la théorie complète de certaines divisions de la grammaire, telles que les parties du discours, la formation et la composition des mots. Par les mêmes motifs, nous n'avons fait souvent qu'effleurer certaines parties, afin de n'en présenter à l'élève que ce qui était absolument nécessaire pour le familiariser avec la pratique. Il en a été ainsi du système de la conjugaison et des régimes des verbes, des prépositions, des ad-
verbes, des conjonctions, des interjections et des figures grammaticales. Mais, comme la connaissance complète de toutes ces parties de la grammaire est indispensable, nous en offrons dans le présent volume la théorie complète.

L'élève trouvera dans ce volume matière à des exercices qui devront accompagner l'étude de la première partie. En effet, jusqu'à ce qu'il soit tout-à-fait maître du mécanisme de la langue allemande, tout en apprenant les leçons et en faisant les thèmes, il lui faudra s'exercer à conjuguer successivement et par degrés : 1° les verbes auxiliaires ; 2° les verbes actifs ; 3° les verbes passifs ; 4° les verbes neutres ; 5° les verbes réfléchis ; 6° les verbes impersonnels ; 7° les verbes composés, séparables et inséparables ; 8° les verbes qui prennent pour auxiliaire le verbe *seyn*, *être* ; et

enfin 9° tous les verbes irréguliers. Dès que l'élève possédera le mécanisme de la conjugaison, il n'aura plus besoin de conjuguer tous les temps des verbes et se bornera aux quatre temps principaux : le présent, l'imparfait, le parfait ou le plus-que-parfait et l'un des deux futurs ; ensuite il pourra commencer la lecture des auteurs allemands, mais sans interrompre toutefois l'étude de la Méthode. Les leçons de littérature, placées à la fin de ce volume, offrent un choix de morceaux disposés de façon à ce qu'il y ait entre eux gradation de difficulté : l'élève pourra y recourir. Nous avons eu soin également de signaler en tête de chaque section de ces morceaux les auteurs qui se sont le plus distingués dans les diverses branches de la littérature allemande ; ces indications seront utiles à l'élève, en le dirigeant par la suite dans ses lectures.

L'élève devra se bien mettre dans l'esprit que l'addition ou le retranchement de la moindre particule change totalement la signification d'un verbe (Voyez l'*Introduction à la Méthode* ou la *Déclinaison allemande déterminée*). En lisant il ne suffira donc pas de chercher la signification du verbe simple dans la liste des verbes irréguliers ; il faudra chercher aussi celle du composé dans le dictionnaire. Quand l'élève rencontrera un mot nouveau, il devra procéder de la manière suivante : d'abord chercher ce mot dans le dictionnaire et en adapter le sens aux autres mots de la phrase. Si le mot ne se trouve pas dans le dictionnaire, il faut en conclure que c'est un verbe irrégulier, et, en conséquence, le chercher dans la liste alphabétique des verbes irréguliers. Si c'est un verbe composé, tel que *versprache*, par exemple, l'élève ne doit point le chercher à la lettre *v*, mais à la lettre *f* dans les verbes irréguliers. Il trouvera *sprache*, imparfait du subjonctif du verbe *sprechen*, *parler*, à cet infinitif il ajoutera la particule *ver*, ce qui donnera *versprechen*, dont la signification est indiquée dans le dictionnaire. Pour connaître la signification de mots tels que *ging an*, *goß voll*, *warf um*, dont les particules séparables sont souvent rejetées à la fin de la phrase, il ne faut pas les chercher sous les lettres *a*, *v*, *u*, dans la table des verbes irréguliers, mais bien sous les lettres *f*, *g*, *w*. Là

L'élève verra que *fiug, goß, warf* sont les imparfaits des verbes *fangen, gießen, werfen*, auxquels il ajoutera les particules *an, voll, um* qui donneront *anfängen, vollgießen, umwerfen* dont la signification se trouve dans le dictionnaire.

Outre les leçons et les thèmes, l'élève fera bien de s'imposer une tâche journalière, afin d'apprendre par cœur tous les adverbes, toutes les prépositions et les nombreux exemples qui en montrent l'usage, toutes les conjonctions avec les exemples, les interjections, enfin les exemples de ponctuation et de figures grammaticales, ainsi que les dialogues supplémentaires contenus dans le présent volume. A mesure qu'il récitera ce qu'il s'est prescrit dans une leçon, il devra toujours repasser une partie de ce qu'il aura appris par cœur dans les leçons précédentes.

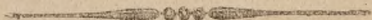
Les personnes qui n'ont pas fait une étude suffisante de la grammaire dans leur langue maternelle, trouveront ici quelques explications élémentaires de grammaire générale. Nous leur conseillons donc de consulter sans cesse ce volume, pour se rendre compte de la formation des mots, ou bien des parties du discours et de la conjugaison des verbes. Nous leur conseillons aussi d'apprendre par cœur les prépositions et les autres mots dont la connaissance est indispensable à l'étude d'une langue, et d'ailleurs nécessaire pour avancer dans la lecture des morceaux choisis de la fin du volume.

Nous avons adopté l'ordre alphabétique pour les listes de mots appartenant aux différentes parties du discours, afin de rendre ces listes plus faciles à consulter. Enfin la table des matières a été disposée de manière à simplifier aussi les recherches.

Pour fournir une preuve sans réplique de l'excellence et de la supériorité de notre système, nous avons donné dans ce volume, comme thèmes à traduire en allemand, des extraits mis en français de quelques-uns de nos premiers auteurs, tels que Schiller, Gessner, Pfeffel, etc. (*Voyez pages 192, 193, 211, 212, etc.*) D'ordinaire nos élèves, quand ils étudient régulièrement jusqu'à l'en-

droit où se trouvent ces extraits, et qu'ils suivent nos conseils, reproduisent les morceaux dans la langue de l'original, sinon toujours exactement avec les mêmes termes que ces grands écrivains, toutefois dans un langage non moins correct et souvent non moins élégant. Ce fait, que nous croyons devoir constater, est de nature à dissiper tous les doutes qui subsisteraient encore au sujet de la supériorité de notre système sur tous ceux qui ont été appliqués jusqu'ici à l'enseignement des langues. Quant à l'exactitude du fait en lui-même, les élèves pourront aisément s'en convaincre en comparant leurs traductions avec les écrits des auteurs originaux.

Nous ne craignons pas d'avancer, et les succès que nous avons tant de fois obtenus nous en sont garants, que les élèves qui auront en tout suivi nos conseils souvent répétés relativement aux déclinaisons (voyez *Introduction à la Méthode ou la Déclinaison allemande déterminée*), et attentivement étudié nos deux volumes (nous n'exceptons pas même les élèves qui ont peu de disposition pour l'étude des langues), posséderont une connaissance théorique de la langue allemande aussi satisfaisante que pourrait le désirer tout Allemand bien élevé, et sauront la lire, l'écrire et la parler, comme s'ils avaient été élevés en Allemagne.



GENT-DIXIÈME LEÇON.

Hundert und zehnte Lektion.

RÉCAPITULATION

DES DIFFÉRENTES PARTIES DU DISCOURS.

La langue allemande se compose de neuf espèces de mots variables et invariables.

Les variables sont :

1. L'article, das Geschlechtswort.
2. Le nom ou substantif, das Hauptwort.
3. a) L'adjectif proprement dit, das Bei- oder Eigenschaftswort.
b) Le participe, das Mittelwort.
c) Le nom de nombre, das Zahlwort.
4. Le pronom, das Fürwort.
5. Le verbe, das Zeitwort.

Les invariables sont :

6. L'adverbe, das Nebenvort.
7. La préposition, das Vor- oder Verhältnißwort.
8. La conjonction, das Bindewort.
9. L'interjection, der Empfindungslaut.

I. L'Article, das Geschlechtswort.

L'article est un petit mot qu'on place ordinairement devant le substantif pour en faire connaître le genre. On reconnaît qu'un substantif est masculin (männlich), féminin (weiblich) ou neutre (sächlich), selon l'article dont on peut le faire précéder : der Mann, l'homme ; die Frau, la femme ; das Kind, l'enfant.

Il y a deux espèces d'article, l'article défini (der bestimmte Artikel) : der, die, das, plur. die ; et l'article indéfini (der unbestimmte Artikel) : ein, eine, ein. (Voy. pour la déclinaison du premier, Leç. 4 et 84, et pour celle du dernier, Leçons 20 et 84). Ex. der Bruder, le frère ; die Schwester, la sœur ; das Buch, le livre ; plur. die Brüder, les frères ; die Schwestern, les sœurs ; die Bücher, les livres ; ein Geist, un esprit ; eine Wahrheit, une vérité ; ein Licht, une lumière.

2. Le Nom ou Substantif, das Hauptwort.

Le nom ou substantif représente un être ou un objet quelconque, existant ou idéal (1) : Baum, arbre; Feder, plume; Glück, bonheur.

Le nom est commun ou propre. Il est commun lorsqu'il sert à nommer tous les êtres ou les objets de même espèce : Mann, homme; Frau, femme; Dorf, village; Fisch, poisson. Il est propre lorsqu'il ne convient qu'à un seul être ou à un seul objet : Karl, Charles; Paris, Paris (2).

Il y a en allemand trois genres : le masculin, le féminin et le neutre.

Un nom est au singulier (in der Einheit) quand il représente un seul être : Mann, homme; Frau, femme; Kind, enfant; il est au pluriel (Mehr- oder Vielheit) quand il en représente plusieurs : Männer, hommes; Frauen, femmes; Kinder, enfants.

DE LA FORMATION DES SUBSTANTIFS.

On divise les substantifs allemands en primitifs et en dérivés

1° Ils sont primitifs s'ils ne dérivent d'aucun autre mot, comme :
 der Mann, l'homme; das Haus, la maison;
 die Kunst, l'art; das Schaf, la brebis.

2° Ils sont dérivés lorsqu'ils tirent leur origine d'un autre mot, comme :

der Künstler, l'artiste;	dérivé de	die Kunst, l'art;
die Freundschaft, l'amitié;	«	« der Freund, l'ami;
der Bäcker, le boulanger;	«	« backen, cuire;
die Liebe, l'amour;	«	« lieb, cher.

Les substantifs dérivés se forment de différentes manières, savoir :

1° D'un infinitif, d'un adjectif et de tout autre mot pris substantivement (3). Ex.

(1) Les Allemands commencent tous leurs substantifs par des majuscules.

(2) Les noms peuvent être subdivisés en noms collectifs et en noms abstraits. On nomme collectif un nom qui résulte de l'assemblage de plusieurs parties homogènes ou qui désigne la matière d'une chose. Ex. Milch, lait; Wasser, eau; Sand, sable; Gold, or; Holz, bois; Stein, pierre. On appelle abstrait un nom qui n'existe en quelque sorte que par l'idée que nous nous en formons. Ex. Größe, grandeur; Jugend, jeunesse; Schönheit, beauté; Tugend, vertu, etc.

(3) Tous les mots de cette classe sont neutres.

das Gehen, l'action de marcher ; de	gehen, marcher ;
das Große, le grand ;	« groß, grand ;
das Nein, le non ;	« nein, non.

2° D'un infinitif dont on supprime la terminaison en. Dans la formation de ces substantifs on change souvent la syllabe radicale du verbe. Ex.

der Schlag, le coup ;	de schlagen, battre ;
die Schrift, l'écriture ;	« schreiben, écrire ;
die Gabe, le don ;	« geben, donner.

3° D'un adjectif auquel on ajoute la lettre e en adoucissant la voyelle radicale (4). Ex.

die Stärke, la force ;	de stark, fort ;
die Größe, la grandeur ;	« groß, grand ;
die Güte, la bonté ;	« gut, bon ;
die Tiefe, la profondeur ;	« tief, profond.

4° D'un mot primitif et d'une des terminaisons suivantes : el, en, er, chen ou lein, icht, ling, ei, inn, heit, keit, schaft, ung, niß, sal et sel, thum. Ex.

Substantifs en el (5).

der Hebel, le levier ;	de heben, lever ;
der Riegel, le verrou ;	« riegein, verrouiller ;
der Schlüssel, la clef ;	« schließen, fermer ;
der Tadel, le blâme ;	« tadeln, blâmer.

Substantifs en en (6).

der Graben, le fossé ;	der Faden, le fil ;
der Laden, la boutique ;	der Boden, le fond.

Substantifs en er (7).

der Sattler, le sellier ;	de der Sattel, la selle ;
---------------------------	---------------------------

(4) Ces substantifs sont tous féminins.

(5) Les substantifs en el expriment la chose avec laquelle on fait l'action énoncée par le verbe. La plupart de ces substantifs sont masculins (Voy. le traité sur le genre des substantifs, à la suite de *La Déclinaison allemande déterminée*).

(6) La plupart des substantifs en en sont masculins. Cette terminaison n'ajoute qu'une espèce d'euphonie aux substantifs primitifs.

(7) La plupart des substantifs en er sont masculins. Cette terminaison indique celui qui fait la chose ou qui s'occupe de la chose

der Schäfer, le berger ;	de	das Schaf, la brebis ;
der Jäger, le chasseur ;	«	jagen, chasser ;
der Berliner, le Berlinois ;	«	Berlin, Berlin ;
der Holländer, le Hollandais ;	«	Holland, la Hollande.

Substantifs en *den* ou *lein*.

Ces terminaisons servent à former les diminutifs (Voy. Règle 2, Leç. 55).

Substantifs en *icht*.

das Dicht, le hallier ;	de	dic, épais ;
das Rehrich, la balayure ;	«	lehren, balayer.

Substantifs en *ling* (8).

der Flüchtling, le fugitif ;	de	die Flucht, la fuite ;
der Frembling, l'étranger ;	«	fremd, étranger ;
der Hänfling, la linotte ;	«	der Hanf, le chanvre ;
der Jüngling, l'adolescent ;	«	jung, jeune ;
der Lehrling, l'apprenti ;	«	lehren, enseigner.

Substantifs en *ei* (9).

die Fischei, la pêche ;	de	der Fischer, le pêcheur ;
die Heuchelei, l'hypocrisie ;	«	heucheln, faire l'hypocrite ;
die Kinderei, l'enfantillage ;	«	die Kinder, les enfants ;
die Tyrannei, la tyrannie ;	«	der Tyrann, le tyran ;
die Türkei, la Turquie ;	«	der Türke, le Turc.

Substantifs en *inn*.

Cette terminaison sert à former des substantifs féminins (Voy. Rem. A, Leç. 85).

désignée par le substantif ou le verbe primitif. En ajoutant cette terminaison au nom d'un endroit ou d'un pays, on forme un substantif qui indique l'homme né dans cet endroit ou dans ce pays ; elle répond souvent aux terminaisons françaises : *eur, ier, ais* et *ois* (Voy. Rem. A, Leç. 71).

(8) Tous les substantifs en *ling* sont masculins. Cette terminaison ajoutée à un autre substantif, à un adjectif ou à un verbe, forme des substantifs qui indiquent l'état, la nature ou l'origine de quelqu'un ou de quelque chose.

(9) Les substantifs en *ei* sont tous féminins. Cette terminaison indique la manière d'agir et répond souvent à la terminaison française *ie*.

Substantifs en heit (10), feit (11), schaft et ung.

Ils sont tous féminins.

die Menschheit, l'humanité ;	de	der Mensch, l'homme ;
die Schönheit, la beauté ;	«	schön, beau ;
die Gelegenheit, l'occasion ;	«	gelegen, commode ;
die Dankbarkeit, la reconnaissance ;	«	dankebar, reconnaissant ;
die Tapferkeit, la bravoure ;	«	tapfer, brave ;
die Gefälligkeit, la complaisance ;	«	gefällig, complaisant ;
die Höflichkeit, la politesse ;	«	höflich, poli ;
die Wachsamkeit, la vigilance ;	«	wachsam, vigilant ;
die Gesellschaft, la société ;	«	der Gesell, le compagnon ;
die Bürgerschaft, la bourgeoisie ;	«	der Bürger, le bourgeois ;
die Festung, la forteresse ;	«	fest, solide ;
die Achtung, l'estime ;	«	achten, estimer ;
die Hoffnung, l'espérance ;	«	hoffen, espérer.

Substantifs en niß (12).

das Bildniß, l'effigie ;	de	das Bild, l'image ;
die Finsterniß, l'obscurité ;	«	finster, obscur ;
das Hinderniß, l'obstacle ;	«	hindern, empêcher.

Substantifs en sal et sel (13).

das Schicksal, le sort ;	de	schicken, envoyer ;
das Räthsél, l'énigme ;	«	rathen, deviner.

Substantifs en thum (14).

das Alterthum, l'antiquité ;	de	das Alter, l'âge ;
das Heiligthum, le sanctuaire ;	«	heilig, saint, sacré.

(10) La terminaison heit répond souvent à la syllabe française té.

(11) On ajoute ordinairement la terminaison feit aux adjectifs terminés en : bar, er, ig, lich et sam pour en former des substantifs.

(12) La plupart des substantifs en niß sont neutres et forment leur pluriel en e comme les noms féminins qui ont cette terminaison.

(13) Tous les substantifs en sel et presque tous ceux en sal sont neutres.

(14) Tous les substantifs en thum sont neutres, excepté : der Irrthum, l'erreur ; der Reichthum, la richesse.

5° D'un substantif précédé d'une des particules déterminantes : *ant*, *aber*, *after* (15), *erz* (16), *ge* (17), *miß* (18), *un* (19) *ur* (20). Ex.

die Antwort, la réponse ;	de das Wort, la parole ;
der Aberglauben, la superstition ;	« der Glauben, la croyance ;
die Aferrede, la calomnie ;	« die Rede, le discours ;
der Erzbischof, l'archevêque ;	« der Bischof, l'évêque ;
der Erzherzog, l'archiduc ;	« der Herzog, le duc ;
das Gewölk, les nuages ;	« die Wolke, le nuage ;
das Gefühl, le sentiment ;	« fühlen, sentir ;
das Mißtrauen, la méfiance ;	« trauen, se fier ;
das Mißgeschick, la mésaventure ;	« das Geschick, le destin ;
die Ungewißheit, l'incertitude ;	« die Gewißheit, la certitude ;
die Untreue, l'infidélité ;	« die Treue, la fidélité ;
der Urstoff, la matière première ;	« der Stoff, la matière ;
der Urgroßvater, le bisaïeul ;	« der Großvater, le grand-père.

DES SUBSTANTIFS COMPOSÉS.

Un substantif est composé lorsqu'il renferme deux ou plusieurs mots dont chacun, pris séparément, a une signification particulière.

Les substantifs peuvent se composer :

1° De deux ou plusieurs substantifs : celui qui exprime l'idée principale se place toujours en dernier, et les autres qui le déterminent ou qui en indiquent l'espèce le précèdent (21). Ex.

(15) Les deux particules *aber* et *after* ne sont plus guère usitées dans la formation des substantifs.

(16) *Erz* répond au mot *archi* des Français.

(17) Les substantifs qui commencent par la syllabe *ge* sont presque tous neutres (Voy. pour les exceptions le traité sur le genre des substantifs à la suite de *La Déclinaison allemande déterminée*).

(18) *Miß* signifie en vain et répond à *mé* ou *més* des Français.

(19) *Un* est une contraction de *ohne*, sans, et répond à *in* et *in* des Latins et des Français.

(20) *Ur* signifie primitif, ancien.

(21) Le genre des substantifs composés est déterminé par le genre du mot qui, dans la composition, représente l'idée principale et qui est ordinairement le dernier.

der Hausherr, le maître de la maison ; composé de Haus, maison et de Herr, maître.

die Weinflasche, la bouteille à vin ; de Wein, vin, et de Flasche, bouteille.

der Stiefelzieher, le tire-botte ; de Stiefel, botte, et de Zieher, tireur.

Rem. A. Il est essentiel de placer le mot qui représente l'idée principale à la fin, et celui qui représente l'idée déterminante en avant ; car, en les transposant, les mêmes mots présenteraient un sens tout à fait différent. *Ex.*

der Hausvater, le père de famille ; composé de 1° Haus, maison, et de 2° Vater, père.

das Vaterhaus, la maison paternelle ; composé de 1° Vater, et de 2° Haus.

der Kirchhof, le cimetière ; composé de 1° Kirche, église, et de 2° Hof, cour.

die Hofkirche, l'église de la cour ; composé de 1° Hof, et de 2° Kirche.

2° D'un substantif précédé d'un adjectif qui le détermine. *Ex.*

der Großherzog, le grand-duc ; composé de groß, grand, et de Herzog, duc.

3° D'un substantif précédé d'un verbe. *Ex.*

die Schreibfeder, la plume à écrire ; de schreiben, écrire, et de Feder, plume ;

das Waschbecken, le lavoir ; de waschen, laver, et de Becken, bassin ;

das Trinkgeld, le pour-boire : de trinken, boire, et de Geld, argent.

4° D'un substantif et d'une préposition ou d'un adverbe. *Ex.*

der Nachtheil, le préjudice ; de nach, après, et de Theil, partie ;

der Vortheil, l'avantage ; de vor, avant, devant, et de Theil ;

das Vorurtheil, le préjugé ; de vor, et de Urtheil, jugement ;

die Fürsprache, l'intercession ; de für, pour, et de Sprache, langage ;

der Oberrhein, le Haut-Rhin ; de ober, haut, et de Rhein, Rhin ;

der Vollmond, la pleine lune ; de voll, plein, et de Mond, lune.

5° De toute espèce de mots. *Ex.*

die Feldbaukunst, l'agriculture ; de Feld, champ, de bauen, bâtir, et de Kunst, art ;

das Selbstgefühl, le sentiment de soi-même ; de selbst, soi-même, et de Gefühl, sentiment ;

die Eigenliebe, l'amour-propre ; de eigen, propre, et de Liebe, amour ;

das Dreieck, le triangle ; de drei, trois, et de Ecke, angle ;

der Schadenfroh, le songe-malice ; de Schaden, dommage, et de froh, gai, content ;

der Nimmersatt, l'insatiable; de **nimmer**, jamais, et de **satt**, rassasié.

Rem. B. Dans la composition de deux substantifs, souvent le premier prend une *s*, ce qui a même lieu pour les noms terminés en *e*, **heißt**, **feit**, **schaft** et **ung**, quoique ces noms soient féminins.

der Donnerstag, le jeudi; de **der Donner**, le tonnerre, et de **der Tag**, le jour;

der Neujahrstag, le jour de l'an; de **das Neujahr**, le nouvel an, et de **Tag**;

der Rechtsgelehrte, le jurisconsulte; de **das Recht**, le droit, et de **der Gelehrte**, le savant;

die Feuerbrunst, l'incendie, l'embrasement; de **das Feuer**, le feu, et de **die Brunst**, l'ardeur, la chaleur;

die Liebeserklärung, la déclaration d'amour; de **die Liebe**, l'amour, et de **die Erklärung**, la déclaration;

die Gesundheitslehre, l'hygiène; de **die Gesundheit**, la santé, et de **die Lehre**, le précepte;

die Höflichkeitsregel, la règle de politesse; de **die Höflichkeit**, la politesse, et de **die Regel**, la règle;

die Freundschaftsbezeugung, le témoignage d'amitié; de **die Freundschaft**, l'amitié, et de **die Bezeugung**, le témoignage;

der Vereinigungspunkt, le point de réunion; de **die Vereinigung**, la réunion, et de **der Punkt**, le point.

Rem. C. Si cependant l'article se rapporte au premier mot, ce ne sont plus des mots composés. **Ex.**

Des Landes Vater, le père du pays (En anglais : the country's father).

Der Mutter Herz, le cœur de la mère (— — the mother's heart).

Des Herzens Angst, l'angoisse du cœur (— — the heart's anxiety).

Vor dem Thatenglanz der Helbenzeit

Schwebt die Wolke der Vergessenheit. (Matthiſſon.)

Devant l'éclat des temps héroïques flotte le nuage de l'oubli.

Freundschaft mit den Guten

Wächet, wie der Abendſchatten,

Bis des Lebens Sonne ſinkt. (Herder.)

Comme l'ombre du soir, l'amitié des bons s'accroît jusqu'au coucher du soleil de la vie.

Rem. D. Lorsque la composition est un peu longue, on sépare les mots par un trait d'union (z) pour y mettre plus de clarté. Ex. *der Reichs-General-Feldmarschall*, le maréchal général de l'empire; *Ober-Italien*, l'Italie supérieure; *das Conversations-Lexicon*, le dictionnaire de la conversation.

Rem. E. Lorsque dans deux ou plusieurs mots composés le dernier mot devrait terminer chacun des autres, on ne place ce mot qu'à la fin de la dernière composition, en mettant après les autres un trait d'union (Voy. Note 3, Leç. 74). Ex.

der Ein- und Ausgang, l'entrée et la sortie;

der Schreib-, Zeichen- und Musiklehrer, le maître d'écriture, de dessin et de musique.

TABLE

des principaux noms propres d'hommes et de femmes,

qui suivent une orthographe différente dans les deux langues.

REMARQUES PRÉLIMINAIRES.

A. Ordinairement les noms propres grecs et latins ne changent pas en allemand leur désinence primitive, comme ils le font en français. Ex. *Diogenes*, Diogène; *Cato*, Caton; *Scipio*, Scipion; *Perseus*, Persée; *Prometheus*, Prométhée; *Pompejus*, Pompée; *Medea*, Médée.

B. Les noms propres terminés en *us* et *ius*, que les Français changent ordinairement en *e*, conservent en allemand la terminaison primitive ou la suppriment. Ex. *Tacitus* ou *Tacit*, Tacite; *Eurygus* ou *Eyurg*, Lycurgue; *Polybius* ou *Polyb*, Polybe.

C. Les noms propres qui ont au commencement ou au milieu du nom *æ* ou *œ*, que les Français changent en *e*, conservent également l'orthographe primitive. Il en est de même des noms propres qui commencent par la lettre *h*. Ex. *Aesop*, Esope; *Cæsar*, César; *Cræsus*, Crésus; *Phæbus*, Phébus; *Hannibal*, Annibal.

D. Les noms propres terminés en français en *en* changent ordinairement cette désinence en *an* et ceux qui se terminent en *que* la changent en *ch*. Ex. *Adrien*, *Adrian*; *Télémaque*, *Telemach*.

B. Les noms propres féminins terminés en français en *e* ou *ie* changent cette désinence en *a* ou *ia*, et ceux qui se terminent en *que* la changent en *dje*. Ex. Laure, Laura; Uranie, Urania; Eulalie, Eulalia; Andromaque, Andromache.

Achille, Achilles.	Barnabé, Barnabas.
Adélaïde, Adelheit.	Barthélemi, Bartholomäus (sam. Barthel).
Adolphe, Adolph.	Basile, Basilus.
Adrastée, Adrastea.	Bastien, Sébastien, Bastian.
Adrien, Adrian.	Baud, Balbus.
Adrienne, Adriana.	Baudouin, Balbain.
Albin, Aubin, Ubin.	Baudri, Balderich.
Aldégonde, Adalgunde.	Béatrice, Béatrix, Beatriz.
Alexandre, Alexander.	Bélisaire, Belisar.
Aloyse, Eloi, Aloysius.	Benoît, Benedict.
Alphonse, Alphons.	Benoîte, Benedicta.
Amalthée, Amalthea.	Bernard, Bernhard.
Ambroise, Ambrosius.	Bernardine, Bernhardina.
Amédée, Amadäus.	Berthe, Bertha.
Amélie, Amalie.	Bertrand, Bertram.
Anastase, Anastasius.	Blaise, Blasius.
Anchise, Anchises.	Boniface, Bonifacius.
André, Andreas.	Brigitte, Brigitta.
Andromaque, Andromache.	Caliste, Kalistus, fem. Kalista.
Angélique, Angelika.	Caroline, Karoline.
Anne, Anna.	Cassandre, Cassandra.
Annette, Nannette, Annchen.	Catherine, Katherine.
Anselme, Anselm.	Cathos, Cataut, Käthe, Käthen.
Antoine, Anton.	Cécile, Cecilia.
Antoinette, Toinette, Antonia, Antonette.	Charles, Karl.
Antonin le Pieux, Antoninus Pius.	Charlotte, Lotte, Lottchen.
Apollinaire, Apollinarius.	Chrétien, Christian.
Apolline, Apollonia.	Chrétienne, Christiana.
Aristarque, Aristarch.	Christine, Christina, Zinchen, Zine.
Aristote, Aristoteles.	Christophe, Christoph.
Armand, Germain, Hermann.	Claire, Klara.
Arnaud, Arnold.	Claude, Claudius.
Arnou, Arnoul, Arnould, Arnolph, Arnulf.	Claudine, Claudia.
Athanase, Athanasius.	Clément, Clemens.
Aubert, Albert, Albrecht.	Colas, Klaus, Nikel, Niklas.
Auguste, August (fem. Auguste).	Côme, Cosmus.
Augustin, Augustinus.	Conrad, Konrad, Kunz, Kurt.
Augustine, Augustina.	Corneille, Cornelius.
Aurèle, Aurelius.	Cunégonde, Cunigunde.
Aurélié, Aurelia.	Cyprien, Cyprian.
Baptiste, Baptista.	Cyriaque, Cyriacus.
Barbe, Barbara (pop. Bärbel).	Damien, Damian.

Denis, Dionysius, Dionys.	Godard, Gotthard.
Denise, Dionysia.	Gonthier, Günther.
Désiré, Didier, Desiderius.	Contran, Guntram.
Didier, Diederich, Dietrich.	Gothard, Gotthard.
Dieu-donné, Deodat, Gottlob.	Goton, Gretchen.
Dominique, Dominic, Domini-	Grégoire, Gregor, Gregorius.
cus, sém. Dominica.	Guernard (Verner), Berner.
Dorothee, Dorothea.	Guillaume, Wilhelm.
Edme, Edmond, Edmund.	Guillemette, Wilhelmina.
Edouard, Eduard.	Guillibaud, Willibald.
Eginard, Eginhard.	Gustave, Gustav.
Elie, Elias.	Guy (Voit), Beit.
Enoch, Henoch.	Hedwige, Hedwig.
Erasme, Erasmus.	Hélène, Helena.
Eric, Erich.	Henri, Heinrich.
Ernest, Ernst.	Hilaire, Hilarius.
Etienne, Stephan.	Hippolyte, Hippolyt.
Euchaïre, Eucharis.	Honorat, Honoratus.
Eudoxe, Eudoxus.	Honoré, Honorius.
Eudoxie, Eudoxia.	Honorine, Honoria.
Eugène, Eugen, Eugenius.	Hortense, Hortensia.
Eulalie, Eulalia.	Hubert, Hubert, Hubertus.
Euphrasie, Euphrasia.	Hugues, Hugo.
Eusèbe, Eusebius.	Ignace, Ignatius, Ignaz.
Eusèbie, Eusebia.	Innocent, Innocentius, Innocenz.
Eustache, Eustachius.	Irénée, Irenäus.
Eustase, Eustasia.	Irène, Irenia.
Eve, Eva.	Isaïe, Isaias.
Evrard, Eberhard, Ebert.	Isidore, Isidor.
Fabien, Fabian.	Jacot, Jaköbchen, Josef.
Fabrice, Fabricius, Fabriz.	Jacques (Jacob), Jakob.
Fanchon, Franchon, Fränzchen.	Jaquette, Jakobinchen.
Félicité, Felicitas.	Jean, Johann, Johannes, Hans.
François, Franciscus, Franz.	Jeanne, Johanna, Hanne.
Françoise, Francisca.	Jean-Baptiste, Johann-Baptista.
Frédérie, Friedrich, Fris.	Jeannette, Jeanneton, Hännchen,
Frédérique, Friederika.	Johannchen.
Gaétan, Cajetan.	Jeannot, Häschen, Hänsel.
Gaspard, Kaspar.	Jérémie, Jeremias.
Gauthier, Walther.	Jérôme, Hieronimus.
Geneviève, Genovefa.	Job, Hiob.
Geoffroi, Godefroi, Gottfried.	Josse, Jodelet, Jobocus, Jost.
George, Georg.	Josué, Josua.
Georget, Georgchen.	Jules, Julius.
Georgette, Görgel.	Julie, Julia, Julie.
Gérard, Gerhard.	Julien, Julian.
Géraud, Gérault, Gerold.	Julienne, Juliana.
Germain (Armand), Herrmann.	Juliette, Julion, Julchen, Ju-
Gertrude, Gertraud, Gertrud.	lianchen.
Gervais, Gervasius.	Juste, Justus.

- Justin, Justinus.
 Justine, Justina.
 Ladislas, Ladislaus.
 Lafroi, Leutfried.
 Lambert, Lambertus, Lamprecht.
 Laure, Laura.
 Laurent, Lorenz.
 Lazare, Lazarus.
 Léandre, Leander.
 Léon, Leo.
 Léonard, Leonhard.
 Léonore, Eleonore, Leonore,
 Eorchen, Eore.
 Lisette (Babette), Lieschen, Liese.
 Lothaire, Lotharius.
 Loudolphe, Ludolph.
 Louis, Ludwig.
 Louise, Ludowica, Louisa.
 Louise, Louischen.
 Louison, Ludchen.
 Luc, Lucas.
 Lucie, Lucia.
 Lucien, Lucian.
 Lucrèce, Eucetia.
 Lysimaque, Lysimach.
 Macaire, Macar.
 Madeleine, Magdalena.
 Madelon, Lenchen, Lene.
 Magloire, Maglorius.
 Manon, Marion, Maïon, Ma-
 rienchen.
 Marc, Marcus.
 Marcel, Marcellus.
 Margot, Margoton, Gretchen,
 Margarethen, Margretchen.
 Marguerite, Margaretha, Grethe.
 Marie, Maria.
 Marlon, Märchen.
 Mathias, Matthias, Matthis.
 Mathieu, Matthäus, Matthes.
 Maurice, Moriz.
 Maurille, Maurilius.
 Maximilien, Maximilian.
 Médard, Medardus.
 Ménéhault, Mannigldis.
 Michée, Michas.
 Michel, Michael, Michel.
 Michette, Micheline.
 Michon, Michelschen.
 Minette, Minchen, Wilhelmchen.
- Moïse, Moses.
 Monique, Monika.
 Nanette, Nanon, Nannchen,
 Unnchen.
 Nicolas, Nicolaus.
 Noé, Noah.
 Odile, Odilia.
 Othon, Otto.
 Paul, Paul, Paulus.
 Philippe, Philipp.
 Philippine, Philipote, Philip-
 pina, Philippinchen.
 Philippot, Philippchen.
 Pie, Pius.
 Pierre, Peter.
 Pierrot, Peterchen.
 Rachel, Rahel.
 Raoul, Rodolphe, Rudolph.
 Rebecque, Rebecca.
 Regnard, Reinhard.
 Regnauld, Renaud, Reinhold.
 Remj, Remigius.
 René, Renatus.
 Richard, Reichhard, Richard.
 Robert, Ruprecht.
 Roch, Rochus.
 Roderic, Rodrigue, Rodrich.
 Roger, Rüdiger.
 Romain, Romanus.
 Rose, Rosine, Rosa, Rosina.
 Rosemonde, Rosamunda.
 Rosette, Röschen.
 Salomon, Salomo.
 Samson, Simson.
 Saül, Saul.
 Scipion, Scipio.
 Sébastien, Sebastian.
 Sidoine, Sidonius.
 Sidonie, Sidonia.
 Sigefroi, Siegfried.
 Sigismond, Sigismund, Sig-
 mund.
 Silvain, Silvan.
 Sixte, Sixtus.
 Stanislas, Stanislaus, Stenzel.
 Stéphanie, Stephanina.
 Sulpice, Sulpicius, Sulpiz.
 Suzon, Sannchen, Suschen.
 Sylvestre, Sylvester.
 Thadée, Thadäus.

Théan, Thielmann, Thilo.	Ulrique, Utrika.
Thécle, Thekla.	Urbain, Urban.
Théodard, Dodart, Theodardus.	Ursule, Ursula, Ursel.
Théodore, Theodor.	Valentin, Valentin (pop. Belten).
Théodose, Theodosius.	Valère, Valerius.
Théophile, Gottlieb.	Valérien, Valerian.
Thérèse, Theresia.	Valérienne, Valeriana.
Thibaud, Theobald, Diebold.	Vaubourg, Walburgis.
Thiburce, Thiburtius.	Venceslas, Wenzel.
Thierri, Dietrich.	Véronique, Veronika.
Thion, Theodulph.	Victoire, Victorine, Victoria,
Tiennette, Stephanie.	Victorina.
Tiennon, Stephan.	Vincent, Vincenz.
Timothée, Thimotheus.	Virgile, Virgilius.
Tite, Titus.	Virginie, Virginia.
Tobie, Tobias.	Xavier, Xaver.
Toinette, Antonia, Tonchen.	Yves, Yvo.
Toinon, Antoninchen.	Zacharie, Zacharias.
Ubalde, Ubaldu.	Zachée, Zachäus.
Ulric, Ulrich.	

(Voy. la déclinaison des noms de personnes, *Leg. 90.*)

TABLE

DES

principaux pays, villes, nations, rivières, etc.
qui s'écrivent différemment dans les deux langues.

REMARQUES PRÉLIMINAIRES.

A. Nous avons eu soin d'ajouter aux noms de pays et de villes les noms d'habitants que nous désignons par les terminaisons (Voy. Rem. A, *Leçon 71*), ainsi que les adjectifs formés des noms de pays, de nations ou de villes avec la terminaison *isch* (Voy. *Leg. 58*) ou *er* (Voy. Rem. B, *Leg. 72*). Ex. *Stalien*, l'Italie; *der Stalien-er*, l'Italien; *die Stalien-erinn*, l'Italienne; *italien-isch*, italien.

B. Lorsque les noms propres de pays se terminent en *e*, *n*, *en*, *ien*, *ei*, on supprime ordinairement ces terminaisons pour former les adjectifs en *isch*. Ex. *Span-ien*, l'Espagne; *der Span-ier*, l'Espagnol; *die Span-ierinn*, l'Espagnole; *span-isch*, espagnol; *die Türk-ei*, la Turquie; *der Türk-e*, le Turc; *die Türk-inn*, la femme turque; *türk-isch*, ture, etc.

C. Les noms de pays et de villes qui en allemand se terminent en *urg* font en français *ourg*, et ceux de pays qui se terminent en français en *ie* ajoutent en allemand une *n*. Ex. *Hamburg*, Ham-

bourg; Salzburg, Salzbouurg; Abyssinien, l'Abyssinie; Italien, l'Italie.

D. Les noms de pays et de villes étant presque tous neutres, nous avons eu soin de marquer le genre de ceux qui s'écartent de cette règle (Voyez Leçon 51, Règle).

Abyssinie, Abyssin= ien; =ier, =isch.	Assyrie, Assyr =ien; =ier, =isch.
Adige (l'), die Etsch.	Asturies, Astur =ien; =ier, =isch.
Adriatique (la mer), das adriatische Meer.	Athènes, Athen; =er od. =ienfer, =isch od. =ienfisch.
Afrique, Afrika; =ner, =nisch.	Atlantique (la mer), das atlantische Meer.
Aix-la-Chapelle, Aach =en; =ner.	Australasie, Australie, Australien.
Albanie, Alban =ien; =eser ou ier, =isch.	Autriche, Oesterreich, Oestreich; =er, =isch.
Albe-Royale, Stuhlweissenburg.	Babylone, Babylon; =ier, =isch.
Alep, Aleppo.	Bade (le duché de), Bad =en; =enser, =isch.
Alexandrie, Alexandr =ien; =iner, =inisch.	Bains de Bade (les), Baden =Baden.
Algarve, Algarb =ien ou Algarv =ien; =ier, =isch.	Bâle, Basel; =er, =er.
Alger, Algier; =er, =isch.	Baltique (la mer), das baltische Meer, die Ostsee.
Allemagne, Deutschland; der Deutsche, ein Deutscher, deutsch.	Barbarie (la), die Barbar =ei; Barbar, =isch.
Alpes (les), die Alpen.	Bareith, Baireuth od. Baireuth; =er, =er.
Alsace, El =sach; =säßer, =säpisch.	Bas-Rhin (le), der Niederrhein od. Unterrhein.
Amérique, Amerika; =ner, =nisch.	Bavière (la), Baiern =n; Baiern, =isch.
Amérique méridionale, Südamerica.	Belgrade, Belgrad; =er, =er, Griechisch-Weissenburg.
Ancone, Ancona.	Bengale (le), Bengal =en; =er, =er.
Andalousie, Andalus =ien; =ier, =isch.	Béotie (la), Beot =ien; =ier, =isch.
Angleterre, { Eng =land; =länder, =isch. Britannien; Britte, brittisch.	Berg-op-Zoom, Bergen-op-Zoom.
Antilles (les), die Antill =en, die antillischen Inseln.	Berne, Bern; =er, =er od. =isch.
Anvers, Antwerp =en; =er, =er.	Bethléem, Bethlehem.
Apennin (l'), die Apennin =en.	Bienne, Biel.
Aquitaine, Aquitan =ien.	Biscaye (la), Biscaya.
Arabie, Arab =ien; =er, =isch.	Bohême (la), Böhm =en; =e, =isch.
Argovie, Argau.	Bordeaux, Bord =eaux; =elefer, =elefisch.
Arménie, Armen =ien; =ier, =isch.	Borysthène, voy. Niéper.
Arragon, Arragon =ien; =ier, =isch.	Bosphore (le), der Bosphorus, die eurinische Meerenge.
Asie, As =ien; =iate, =iatisch.	Bourgogne (la), Burgund; Burgund =er, =er od. =isch.
Asie-Mineure, la Natolie, Kleinasien, Natolien.	

Bouxviller, Buchsweiler.
 Brabant (le), Brabant; =er, =er
 od. =isch.
 Brandebourg, Brandenburg; =er,
 =isch.
 Brême, Brem =en; =er, =er od. =isch.
 Brésil (le), Brasil =ien; =ianer,
 =ianisch.
 Bretagne, Bretag =ne; =ner, =nisch.
 Brigance, Bregenz.
 Bruges, Brügge.
 Brunswick, Braunschweig; =er, =er.
 Bruxelles, Brüssel.
 Bude, Ofen.
 Caire (le), Cairo.
 Calabre, Calabr =ien; =ier, =isch.
 Cambrai, Kämmerich od. Cam-
 brai.
 Canaries (les îles), die canari-
 sch =en Inseln.
 Cap de Bonne-Espérance (le), das
 Vorgebirge der guten Hoffnung.
 Capoue, Capua.
 Carthage, Carthag =o; =inenfer od.
 =er, =inenfisch od. =isch.
 Caspienne (la mer), das caspi-
 sch =e Meer.
 Castille (la), Castil =ien; =ier od.
 =ianer, =ianisch.
 Catalogne (la), Catalon =ien;
 =ier, =isch.
 Chaldée (la), Chaldä =a; =er, =isch.
 Chanaan, Canaan.
 Chine (la), Chin =a; =ese, =esisch.
 Chypre, Cypren.
 Clèves, Cleve.
 Coblentz, Coblenz; =er, =er.
 Cologne, Köln; =er, =isch.
 Constance, Konstanz.
 Constance (le lac de), der Bodensee.
 Constantinople, Constantino =pel;
 =politane, =politaneisch.
 Copenhague, Copenhag =en.
 Corinthe, Corinth; =er, =isch.
 Cornouailles, Kornwallis.
 Corse (la), Kors =ifa; =e, =isch.
 Courlande (la), Kur =land; =län-
 der, =ländisch.
 Courtray, Courtrij.

Cracovie, Krakau.
 Damas, Damas =us; =ener.
 Danemarck (le), Dänemark, Däne,
 dänisch.
 Dantzick, Danzig; =er, =er.
 Danube (le), die Donau.
 Dardanelles (les), die Dardanellen.
 Darmstadt, Darm =stadt; =städter,
 =städtisch.
 Deux-Ponts, Zweibrücken.
 Doesbourg, Duisburg.
 Donawert, Donaumerth.
 Dresde, Dresden =en; =ner.
 Dunkerque, Dünkirchen.
 Ecluse (l'), Eluis.
 Ecosse, Schott =land; =e oder
 =länder, =isch od. =ländisch.
 Edimbourg, Edinburgh.
 Egée (la mer), das ägäisch =e Meer.
 Egre ou Egra (l'), die Eger.
 Egypte, Aegypt =en; =er, =isch.
 Ephèse, Ephes =us; =er.
 Erfort, Erfurt; =er.
 Escaut (l'), die Schelde.
 Esclavonie, Sclavon =ien; =ier,
 =isch.
 Espagne, Span =ien; =ier, =isch.
 Ethiopie, Aethiop =ien; =ier, =isch.
 Etna (l'), der Aetna.
 Europe, Europ =a; =äer, =äisch.
 Fenestrange, Finsingen.
 Ferrette, Pfirt.
 Finlande (la), Finn =land; =länder,
 =ländisch.
 Flandre (la), Flandern; Flämān-
 der, flämändisch od. flämisch.
 Flessingue, Flissingen.
 Florence, Floren =g; =tiner, =ti-
 nisch.
 Forestières (les quatre villes), die
 vier Waldstädte.
 Forêt-Noire (la), der Schwarzwald.
 France (la), Frankreich; Franzose,
 französisch.
 Francfort, Frankfurt; =er, =er.
 Franche-Comté (la), Hochburgund;
 =er, =er od. =isch.
 Franconie (la), Franken od. Frank-
 tenland; Franke, fränkisch.

- Fribourg, Freiburg; =er.
 Frioul, Friaul.
 Frise (la), Fries =land; =länder,
 od. Frieſe, =iſch od. =ländiſch.
 Galicie (la), Galicien.
 Galilée (la), Galilä =a; =er, =iſch.
 Galles (le pays de), Wallis oder
 Walliſer =land; =er, =er.
 Gand, Gent; =er, =er.
 Gange (le), der Ganges.
 Gascogne, Gaſkon =ien; =ier, =iſch.
 Gaules (les), Gall =ien; =ier, =iſch.
 Gènes, Genu =a; =eſer, =eſiſch.
 Genève, Genf; =er, =er.
 Gothie (la), Goth =land; =e, =iſch.
 Goettingue, Götting =en; =er, =er.
 Grande-Bretagne (la), Großbri-
 tannien.
 Gravelines, Grevelingen.
 Grèce (la), Griech =enland; =e,
 =iſch.
 Grenade, Granada.
 Gripswalde, Greiſſwald.
 Grisons (le pays des), Graubünd
 =en; =ner.
 Groenland (le), Grön =land; =län-
 der, =ländiſch.
 Groningue, Grönningen.
 Gueldre (la), Geldern.
 Guinée (la), Guinea.
 Hainaut (le), Hennegau.
 Hanovre (le), Hann =over; =over-
 raner, =överiſch.
 Hartz (le), la forêt hercynienne,
 der Harz od. Harzwald.
 Haye (la), Haag.
 Haut-Rhin (le), der Oberrhein.
 Hébreu (l'), der Hebrä =er; =iſch.
 Hesse (la), Heſſ =en; =e, =iſch.
 Hollande (la), Hol =land; =länder,
 =ländiſch.
 Hongrie (la), Ungar =n; Ungar,
 =iſch.
 Hottentots (les), die Hottentot =en;
 =iſch.
 Indes (les), Ind =ien; =ianer od.
 =ier, =ianiſch od. =iſch.
 Indes occidentales (les), Weſt-
 Indien.
- Indes orientales (les), Oſt-Indien.
 Indostan, Hindostan.
 Ingrie, Ingermannland.
 Irlande, Ir =land; =länder, =län-
 diſch.
 Iroquois (les), die Irokeſen.
 Islande, Is =land; =länder, =län-
 diſch.
 Italie, { Italien; =er, =iſch.
 { Wäſch =land od.
 { Weſch =land (ſig. le pays
 étranger); =er, wäſch-
 Ithaque, Ithaka.
 Jamaïque (la), Jamaika.
 Japon (le), Japan; =er od. =eſer,
 =iſch.
 Judée, Jud =aa; =e, jüdiſch.
 Juliers, Jülich.
 Lac des quatre cantons, der Vier-
 Waldſtädter =See.
 Lacédémone, Lacedämon; =ier,
 =iſch.
 Laponie (la), Lapp =land; =länder,
 =ländiſch.
 Larrons (les îles des), die Diebs-
 inſeln.
 Leipsick, Leipzig; =er, =er.
 Liège, Lüttich; =er, =er.
 Lille, Ryſſel.
 Lisbonne, Liſſabon.
 Lithuanie (la), Lithau =en; =er,
 =iſch.
 Livonie (la), Lief =land; =länder,
 =ländiſch.
 Livourne, Livorn =o; =er, =er.
 Lombardie (la), die Lombard =ei;
 =e, =iſch.
 Londres, London; =er, =er.
 Lorette, Loreto.
 Lorraine (la), Lothring =en; =er,
 =iſch.
 Louisiane (la), Louiſiana.
 Louisbourg, Ludwigsburg.
 Louvain, Löwen.
 Lucerne, Lucern od. Luzern; =er,
 =er.
 Lucques, Lucca.
 Lusace (la), die Lauſitz.
 Luxembourg, Lügelsburg oder
 Euxemburg; =er, =er od. =iſch.

Majorque, Majorca.
 Malines, Mecheln.
 Malte, Matth =a; =eser, =eser.
 Mannheim, Mannheim; =er.
 Mantoue, Mantua.
 Marche (la), die Mark.
 Marie (Sainte-Marie-aux-Mines),
 Markirch.
 Marmoutiers, Maurusmünster.
 Maroc, Marocc =o; =aner.
 Mauritanie, Mohr=enland; Mohr,
 =isch.
 Mayence, Mainz; =er, =er.
 Mecklembourg, Mecklenburg; =er,
 =isch.
 Mecque (la), Mecca.
 Médie (la), Med=ien; =ier, =isch.
 Méditerranée (la), das mittellän=
 =isch =e Meer.
 Mein (le), der Main.
 Meurthe (la), die Murthe.
 Meuse (la), die Maas.
 Mexique (le), Mexic =o; =aner,
 =anisch.
 Milan, Mai =land; =länder, =län=
 =isch.
 Misnie (la), Meiß =en; =ner, =ner.
 Modène, Modena.
 Moldavie (la), die Molbau.
 Moluques (les îles), die Moluckten,
 die moluckischen Inseln.
 Mongols (les), die Mongolen.
 Mons, Bergen.
 Mont-Cassin, Monte=Cassino.
 Morat, Murten.
 Moravie (la), Mähr =en; =er,
 =isch.
 Morée (la), Morea.
 Morte (la mer), das todt =e Meer.
 Moscou, Mosk =au; =auer, =owit,
 =owittisch.
 Moselle (la), die Mosel.
 Moudon, Milden.
 Munich, Münch =en; =ner, =ner.
 Naples, Nea =pel; =politane, =po=
 =litanisch.
 Navarre (la), Navarra.
 Nazareth, Nazar =eth; =äer ober
 =ener.
 Neuchâtel, Nöschneuburg.

Nice, Nizza.
 Niéper, Borysthène (le), der Dnie=
 per.
 Niester (le), der Dniester.
 Nimègue, Nimmegen.
 Norvège (la), Norweg =en; =er, =isch.
 Nouvelle-Grenade (la), Neu=Gra=
 nada.
 Nuremberg, Nürnberg; =er, =er
 ob. =isch.
 Nyon, Newis.
 Occident (l'), das Abend =land;
 =länder, =ländisch.
 Ombrie (l'), Umbr=ien; =er, =isch.
 Orange, Oran =ien; =ier, =isch.
 Orient (l'), das Morgen =land;
 =länder, =ländisch.
 Ost-Frise, Ostfries =land.
 Ostrogoth (l'), der Ostgothe.
 Ottomane (la Porte), die Ottoma=
 =nisch =e Pforte.
 Pacifique (la mer), die Südsee.
 Padoue, Padua; =ner.
 Palatinat (le), die Pfalz; Pfälzer,
 pfälzisch.
 Palerme, Palermo.
 Palestine (la), Palästina.
 Paris, Paris; =er, =er und =isch.
 Patagons (les), die Patagon =en.
 Patrimoine de Saint-Pierre (le),
 der Kirchenstaat (Patrimonium
 Sancti Petri).
 Pavie, Pav =ia; =esane.
 Payerne, Peterlingen.
 Pays-Bas (les), die Nieder =lande;
 =länder, =ländisch.
 Pérou, Peru; =vianer, =vianisch.
 Perse (la), Pers =ien; =er, =isch.
 Phalsbourg, Pfalzburg.
 Phénicie (la), Phönic =ien; =ier,
 =isch.
 Philippines (les), die Philippen,
 die philippinischen Inseln.
 Philisbourg, Philippsburg.
 Pise, Pisa.
 Plaisance, Placenz.
 Pologne (la), Pol =en; =e ob. =af,
 =nisch.
 Poméranie (la), Pommer =n;
 Pommer, =isch.

- Pont-Euxin** (le), la mer Noire, der Eurinus, das schwarze Meer.
Porentrui ou **Brunttrout**, Brunt-
 rut.
Portugal (le), Portug =al; =iese,
 =ieſiſch.
Posnanie, Poſen.
Pouille (la), Apul =ien.
Prague, Prag; =er.
Prusse (la), Preuß =en; =e, =iſch.
Pyrénées (les), die Pyrenäen.
Rascie (la), Rätien.
Ratisbonne, Regensburg; =er,
 =er.
Ravenne, Ravenna.
Rhin (le), der Rhein.
Rhodes, Rhod =us; =iſer od. =ier.
Ribaupierre, Rappoltſtein.
Ribauvilliers, Rappoltſweiler.
Rome, Rom; Römer, römisch.
Russie (la), Ruß =land; =e, =iſch.
Saint-Gall, Sanct-Gallen.
Samaritain (le), der Samariter.
Sardaigne (la), Sardin =ien; =ier,
 =iſch.
Sarrasin (le), der Saracene.
Saverne, Zabern.
Savoie (la), Savoy =en; =er oder
 =ard, =iſch.
Saxe (la), Sachſ =en; =e, ſächſiſch.
Saxe-Supérieure (la), Ober=
 ſachſen.
Schaffouse, Schaffhaufen.
Seythes (les), die Scythen.
Sibérie (la), Sibir =ien; =ier, =iſch.
Sicile (la), Sicil =ien; =ianer,
 =ianiſch.
Sienne, Sienna.
Silésie (la), Schlef =ien; =ier, =iſch.
Soleure, Solothurn.
Souabe (la), Schwab =en; =e,
 ſchwäbiſch.
Sparte, Sparta; =ner, =niſch.
Spire, Spier.
Stougard ou **Stoutgard**, Stutt-
 garb.
Strasbourg, Straßburg; =er, =er
 oder =iſch.
Styrie (la), Steyer =mark; =märker.
Suède (la), Schwed =en; =e, =iſch.
- Suisse** (la), die Schweiz; =er, =er
 oder =eriſch.
Syracuse, Syrakus; =aner.
Syrie (la), Syr =ien; =er, =iſch.
Tage (le), der Tagus.
Tamise (la), die Themſe.
Tarente, Tarent; =iner.
Tartarie (la), die Tartar =ei oder
 Tatarei; Tatar od. Tartar,
 =iſch.
Ténériffe (l'île de), die Inſel Te-
 neriffa.
Terres australes (les), Südindien.
Terre de feu (la), das Feuerland.
Thèbes, Theb =en; =aner, =aniſch.
Thermopyles (les), Thermopylä.
Thessalie (la), Theſſal =ien; =ier,
 =iſch.
Thessalonique, Theſſalon =ich;
 =ier, =iſch.
Thionville, Diedenhofen.
Thuringe (la), Thüring =en; =er.
Tibre (le), die Tiber.
Tolède, Toledo.
Toscane (la), Toſkan =a; =er, =iſch.
Tournay, Dornick.
Transylvanie (la), Siebenbürga
 =en; =er, =iſch.
Trente, Trident od. Trient; =iner,
 =iniſch.
Trèves, Trier.
Tripoli, Tripoli =s; =taner, =ta-
 niſch.
Troie, Troja; =ner, =niſch.
Tunis, Tunis; Tunef =er, =iſch.
Turgovie, Thurgau.
Turquie (la), die Türk =ei; =e, =iſch.
Valachie ou **Valaquie** (la), die
 Wallach =ei; Wallach, =iſch.
Valence, Valencia; =ner, =niſch.
Varsovie, Waſſchau; =er, =iſch.
Vasselone, Waſſenheim.
Vaud (le pays de), die Wadt, das
 Wadt =land; =länder, Walden-
 ſer.
Venise, Venedig; Venetianer,
 venetianiſch.
Vésér (le), la Visurge, die Weſer.
Vésuve (le), der Veſuv.
Vetteravie (la), die Wetterau.

Vienne (en Autriche), Wien ; -er, -st.	Westphalie (la), Westphalen ; -phale od. -phäliger, -phälisch.
Villes forestières (les), die Waldstädte.	Wurtzbourg, Würzburg.
Visigoth (le), der Westgothe.	Ypres, Ypern.
Vissembourg, Weissenburg.	Zélande, See-land ; -länder, -ländisch.
Vistule (la), die Weichsel.	Zurich, Zürich.
Vosges (les), das Wasgau, die Eogesen.	

(Voy. la déclinaison des noms de pays, de villes et de villages, Règle, page 187, vol. I.)

THÈMES.

250.

Frédéric, savez-vous votre leçon de géographie (geographische) ? — Oui, Monsieur. — Comment s'appellent les cinq principales parties de la terre ? — L'Europe, l'Asie, l'Afrique, l'Amérique et les Terres australes (Australien). — Dans quelle partie vivons-nous ? — En Europe qui est la plus petite. — En combien d'Etats divise-t-on l'Europe ? — En quatorze. — Pouvez-vous me dire quels sont les quatorze Etats ? — Oui, Monsieur, ce sont les Iles Britanniques, le Danemarck, la Suède et la Norvège, la Russie, la France, l'Allemagne, la Hongrie, la Prusse, la Galicie, la Suisse, le Portugal, l'Espagne, l'Italie et la Turquie d'Europe (europäische). — Combien d'empires (das Kaiserthum) y a-t-il en Europe ? — Trois : celui d'Autriche, celui de Russie et celui de Turquie. — Et combien de royaumes ? — Dix-neuf : la France, le Portugal, l'Espagne, l'Angleterre, l'Ecosse, l'Irlande, le Danemarck, etc. — C'est assez, je vois que vous le savez. Combien de rois règnent sur ces dix-neuf royaumes ? — Treize ; plusieurs possèdent plus d'un royaume : l'Angleterre, l'Ecosse et l'Irlande appartiennent au roi de la Grande-Bretagne ; la Suède et la Norvège au roi de Suède ; la Hongrie, la Bohême avec (nebst) la Galicie à l'empereur d'Autriche. — Combien de républiques (der freie Staat, pl. en) y a-t-il en Europe ? — Autrefois il y en avait deux : la Suisse et les sept îles unies (vereinigt) ou la république ionienne (jonisch). — Quelle est la capitale de la (von) France ? — Paris. — Et celle de l'Autriche ? — Vienne. — Quelle est celle de la Saxe ? — Dresde. — Et celle de la Prusse ? — Berlin. — Quelle est celle de l'Angleterre ? — Londres. — Quelles sont les villes les plus remarquables en Allemagne ? — Vienne en Autriche, Dresde en Saxe, Berlin en Prusse, Breslau en Silésie, etc. — Quelles rivières trouve-t-on en

Allemagne ? — On y trouve six rivières principales : Le Danube, le Rhin, le Vésér, l'Elbe, l'Oder et le Mein.

251.

Bon esprit (gescheiter Einfall) d'Esopé. — Le père de la fable (die Fabel), le difforme (mißgestaltet) Esopé, fut vendu à un marchand d'esclaves (der Sklavenhändler), qui, peu de temps après (bald darauf), alla à Ephèse, pour se défaire de ceux qu'il avait. Comme chacun d'eux devait porter quelque fardeau (eine Last), Esopé pria qu'on eût égard (Rücksicht nehmen*) à (auf avec l'acc.) sa taille (der Körperbau), ajoutant qu'il était nouveau venu (der Neuling) et qu'il devait être traité doucement (gelinde behandelt werden*). — Tu ne porteras rien, si tu veux, lui repartirent ses camarades. Esopé se piqua d'honneur (eine Ehre daren setzen*), et voulut avoir sa charge comme les autres. On le laissa donc choisir. Il prit le panier au pain (der Brodkorb); c'était le fardeau le plus pesant. Chacun crut qu'il l'avait fait par bêtise (aus Dummheit); mais dès (gleich bei) le premier dîner le panier fut entamé (angreifen*), et le Phrygien déchargé (erleichtern) d'autant (um eben so viel). Ainsi (so ging es) le soir et (de même) le lendemain, de façon qu' (so daß) au bout de deux jours il marcha à vide (leer) et laissa tout le monde dans l'admiration de son discernement (die verständige Wahl).

252.

Il y a un siècle (das Jahrhundert) que je ne vous ai vu; où avez-vous donc été pendant ce temps? — J'ai fait de grands voyages: j'ai été en Egypte, dans la Barbarie, au (auf avec le dat.) cap de Bonne-Espérance, dans (auf) les îles des Larrons, en Kamtschatka, etc. — Que dites-vous des habitants (der Bewohner) de ces pays? — En Egypte il y en a de bons et de mauvais, comme chez nous; dans la Barbarie j'ai trouvé beaucoup de barbares; au cap de Bonne-Espérance mon espérance a été frustrée (täuschen); dans les îles des Larrons je fus volé (bestehlen*) par les habitants; mais en Kamtschatka je ne le fus pas, parce que je n'avais plus rien. Les Kamtschadales (die Kamtschadalen) surpassent (übertreffen*) tous les autres peuples en malpropreté (an Unreinlichkeit). Jamais ils ne se lavent ni les mains ni le visage; jamais ils ne se font (beschneiden*) les ongles: eux et leurs chiens mangent en compagnie (in Gesellschaft*) au même plat (aus einer Schüssel), et ce plat n'est pas plus lavé que ceux qui y mangent. Ce peuple est fort superstitieux (abergläubisch), les femmes surtout (namentlich) se vantent (sich rühmen) d'être un peu sorcières

(*Heeren können**), de prédire (*vorherfagen*) l'avenir (*die Zukunft*), et de guérir (*heilen*) les malades. Il y a en Afrique un certain peuple, appelé les Azanaghis (*Azanaghier*), qui portent autour de la tête une espèce de mouchoir qui leur couvre le nez et la bouche : et la raison de cet usage est que, regardant le nez et la bouche comme des canaux (*die Ableitung*) fort sales, ils se croient obligés (*sich für verpflichtet halten**) de les cacher aussi soigneusement que nous cachons quelques parties du corps. Ils ne se découvrent (*entblößen*) la bouche que pour manger et boire.

253.

Avantage de primer (traduisez : *d'être le premier*) dans une condition (*der Stand*) quelconque (*irgend ein*). — Louis onze, roi de France, toujours avide de s'instruire, invitait à sa table (*die Tafel*) les étrangers dont il espérait tirer (*erlangen*) quelques connaissances (*die Kenntniß*) utiles ; il y recevait (*hinzuziehen**) même des marchands qui lui donnaient des lumières sur le commerce (*Ausschlüsse über die Handlung*), et se servait de la liberté (*die Freiheit*) du repas (*die Mahlzeit*) pour les engager à parler avec confiance (*Jemanden zutraulich machen*). Un marchand, nommé Maître Jean, enhardi par les bontés (*welchen die Güte—also dreist gemacht hatte*) du roi, qui le faisait souvent manger avec lui, s'avisa de lui demander des lettres de noblesse (*der Adelsbrief*). Ce prince les lui accorda (*bewilligen*) ; mais lorsque le nouveau noble (*der Neugeadelte*) parut devant lui, il affecta de ne pas le regarder (*Jemanden gefühllos nicht ansehen**). Maître Jean, surpris (*sich verwundern*) de ne pas trouver le même accueil (*die Aufnahme*), s'en plaignit. « Allez, Monsieur le gentilhomme (*Herr Edelmann*), lui dit le roi, quand je vous faisais asseoir (*ziehen**) à ma table, je vous regardais (*betrachten*) comme le premier de votre condition ; mais aujourd'hui, que vous en êtes le dernier, je serais injure (*Jemanden beleidigen*) aux autres si je vous faisais (*erweisen**) la même faveur (*die Gnade*). » (Voy. l'Avis Lec. 36.)

CENT-ONZIÈME LEÇON.

Hundert und elfte Section.

S. A. L'Adjectif, das Bei- oder Eigenschaftswort.

L'adjectif donne au substantif, auquel il s'allie toujours, une qualité bonne ou mauvaise ; de là son nom Eigenschaftswort, mot de qualité. Ex. *Prächtiger Palast*, palais magnifique ; *gärtliche Mutter*, tendre mère ; *folgsames Kind*, enfant obéissant.

Rem. L'adjectif dans son état naturel, tel qu'on le trouve dans le dictionnaire, est invariable lorsqu'il exprime seul l'attribut du sujet (Voy. Leç. 20). Ex. *Dieser Apfel ist gut*, cette pomme est bonne ; *diese Birne ist gut*, cette poire est bonne ; *dieses Brod ist gut*, ce pain est bon ; *diese Äpfel sind gut*, ces pommes sont bonnes ; *diese Birnen sind gut*, ces poires sont bonnes, etc.

B. Le Participe, das Mittelwort.

On a vu (Leçons 20 et 94) que les participes suivent en tout la déclinaison des adjectifs. Ex. *der geliebte Vater*, le père bien aimé ; *die liebende Mutter*, la mère aimante ; *das gestrafte Kind*, l'enfant puni.

FORMATION DES ADJECTIFS.

Les adjectifs sont, comme les substantifs, primitifs, dérivés ou composés.

1^o Les adjectifs suivants, par exemple, sont primitifs : *jung*, jeune ; *alt*, vieux ; *groß*, grand ; *klein*, petit ; *gut*, bon ; *arm*, pauvre ; *reich*, riche, etc.

2^o Les adjectifs dérivés se forment :

a) Par certaines terminaisons qu'on ajoute à d'autres mots. Ces terminaisons sont :

bar (1) Ex. *dankebar*, reconnaissant ; dérivé de *der Dank*, le remerciement.

en	} (2) Ex.	<i>golden</i> , d'or ;	dérivé de <i>das Gold</i> , l'or.
ern		<i>steinern</i> , de pierre ;	» » <i>der Stein</i> , la pierre.

(1) *Bar* dérive de l'ancien verbe *baren* ou *bären*, en anglais *to bear*, et signifie propre à porter.

(2) *En* et *ern* indiquent la matière dont une chose se compose (Voy. Leç. 6). Si le substantif se termine en *e* ou *r*, on n'ajoute que *n* pour former l'adjectif. Ex. *Seide*, soie ; *seiden*, de soie ; *Silber*, argent ; *silbern*, d'argent.

haft (3)	Ex. tugendhaft, vertueux ;	dérivé de die Tugend, la vertu.
icht (4)	» steinicht, pierreux ;	» » der Stein, la pierre.
ig (5)	» muthig, courageux ;	» » der Muth, le courage.
isch (6)	» kindisch, puéril ;	» » das Kind, l'enfant.
lich (7)	» glücklich, heureux ;	» » das Glück, le bonheur.
sam (8)	» furchtsam, peureux ;	» » die Furcht, la peur.
selig (9)	» mühselig, pénible ;	» » die Mühe, la peine.

b) On par certaines particules qui précèdent d'autres mots. Ces particules sont :

un (10)	Ex. unhöflich, impoli ;	dérivé de höflich, poli.
miß (11)	» mißvergnügt, mécontent ;	» » vergnügt, content.
erz (12)	» erzböse, très-méchant ;	» » böse, méchant.
ur et aber (13)	ne sont usités que dans les mots : uralt, très-vieux ; abergläubig ou abergläubisch, superstitieux ; aberwitzig, radoteur.	

(3) Haft dérive de haften, tenir, être attaché et signifie qui tient, qui attache, qui garantit.

(4) Icht vient de ig et signifie qui contient en quantité la chose désignée par le substantif primitif.

(5) Ig signifie également qui contient la chose désignée par le nom primitif.

(6) Isch sert à former la plupart des adjectifs de nations (Voy. Lec. 38).

(7)lich est un diminutif de ig et dérive de gleich, semblable ; il marque par conséquent la ressemblance.

(8) Sam marque la disposition, l'inclination.

(9) Selig dérive de sal et de ig et signifie qui contient à un haut degré le primitif.

(10) Un est une contraction de ohne et répond à in et im des Latins et des Français.

(11) Miß signifie faux, en vain, dans l'erreur, et répond à la particule mé ou més des Français ; de là : das Mißtrauen, la méfiance ; das Mißverständniß, la mésintelligence.

(12) Erz marque la supériorité et répond à archi des Français ; de là : der Erzherzog, l'archiduc ; der Erzengel, l'archange ; der Erzbischof, l'archevêque.

(13) Ur signifie qui est primitif, ancien, et aber qui est de trop, faux ; de là : der Urstoff, la matière primitive ou première ; die Ursache, la chose primitive, la cause ; der Aberglauben, la superstition, la fausse croyance ; der Abergwitz, la radoterie, le faux esprit.

3° Les adjectifs composés se forment :

a) D'un substantif et d'un adjectif. Ex.

Volkreich , populeux ;	de das Volk, le peuple, et de reich, riche.
Engelmild , doux comme un ange ;	de der Engel, l'ange, et de mild, doux.
Liebreich , gracieux ;	de die Liebe, l'amour, etc.
Schneeweiß , blanc comme la neige ;	de der Schnee, la neige, et de weiß, blanc.
Gottlos , impie ;	de Gott, Dieu, et de los, détaché.
Fruchtlos , infructueux ;	de die Frucht, le fruit, etc.

Rem. A. Lorsque l'adjectif régit le génitif, le substantif prend ordinairement la lettre *s*, signe de ce cas, même les substantifs en *ung*, quoiqu'ils soient féminins. Ex.

Achtungsvoll , plein d'estime ;	de die Achtung, l'estime, et de voll, plein.
Hoffnungslos , sans espérance ;	de die Hoffnung, l'espérance, etc.
Liebenswürdig , aimable ;	de das Lieben, l'action d'aimer, et de würdig, digne.

Rem. B. Quelquefois le substantif se met au génitif pluriel. Ex.

Kindlos , sans enfants ;	de die Kinder, les enfants, etc.
Gnadenreich , plein de grâce ;	de die Gnaden, les grâces, etc.

b) De deux adjectifs. Ex.

Hellblau , bleu clair ;	de hell, clair, et de blau, bleu.
Treuherzig , cordial ;	de treu, fidèle, et de herzig, de cœur, cordial.

c) D'un verbe et d'un adjectif, d'un adverbe ou d'une préposition et d'un adjectif, et de toutes espèces de mots. Ex.

Hochgeboren , illustre ;	de hoch, haut, et du part. passé geboren, né.
Eßgierig , avide de manger ;	de essen, manger, et de gierig, avide.
Volljährig , majeur ;	de voll, plein, et de jährig, annal.
Oberländisch , du haut pays ;	de ober, supérieur, et de ländisch, du pays.
Niederländisch , des Pays-Bas ;	de nieder, bas, etc.

Régime des Adjectifs.

I. Les adjectifs suivants régissent le génitif :

Bedürftig ou **benöthigt**, indigent, ayant besoin. *Ich bin seiner Hilfe benöthigt*, j'ai besoin de son secours ; *er ist seines Geldes bedürftig*, il a besoin de son argent ; *ich bin dessen benöthigt*, j'en ai besoin (Voy. Leç. 35).

Beraubt, privé. *Ich bin Ihrer angenehmen Gesellschaft beraubt*, je suis privé de votre agréable société.

Bewußt, sachant, ayant connaissance. *Ich war dieser Sache bewußt*, je connaissais cette affaire.

Eingedenk, se souvenant. *Ich werde meines Versprechens eingedenk seyn*, je me souviendrai de ma promesse.

Fähig, capable, et **unfähig**, incapable. *Er ist dieser Bosheit unfähig*, il est incapable de cette méchanceté.

Froh, gai, joyeux. *Er ist seines Lebens froh*, il est content de vivre (de sa vie).

Gewiß, certain, sûr. *Er war seiner Sache gewiß*, il était sûr de son fait (Voy. Leç. 90).

Gewärtig, qui s'attend à. *Ich war der Sache gewärtig*, je m'y attendais.

Gewohnt, habitué. *Sie ist des Zankens gewohnt*, elle est habituée à quereller.

Kundig, instruit, et **unkundig**, pas instruit. *Er ist dieses Geschäfts unkundig*, il n'est pas au fait de cette affaire.

Los, privé, débarrassé. *Ich bin seiner los*, j'en suis débarrassé (de lui).

Mächtig, puissant, maître. *Sie ist dieser Sprache mächtig*, elle possède cette langue.

Müde, las, fatigué. *Ich bin des Zankens müde*, je suis las de quereller.

Quitt, quitte, libre, délivré. *Er ist aller Sorgen quitt*, il est délivré de tous soucis.

Satt, rassasié, las. *Ich bin seines Umganges satt*, je suis las de sa société.

Schuldig, coupable. *Er ist des Hochverraths schuldig*, il est coupable de haute trahison.

Theilhaft (moins bien *theilhaftig*), participant, ayant part. *Sie soll meines Glückes theilhaft werden*, elle partagera mon bonheur.

Ueberdüssig, ennuyé, las. *Ich bin des vielen Klagens endlich überdüssig*, je suis las enfin de tant de gémissements.

Verdächtig, suspect, soupçonné. Er ist dieses Diebstahls verdächtig, on le soupçonne de ce vol.

Verlustig, privé, qui perd. Er hat sich meiner Freundschaft verlustig gemacht, il a perdu mon amitié.

Voll, plein. Voll dieser süßen Hoffnung, plein de cette douce espérance.

Werth, digne, qui vaut la peine, et unwerth, indigne, qui ne vaut pas la peine. Er ist dieser Ehre werth, il mérite cet honneur. Es ist nicht der Mühe werth, cela ne vaut pas la peine (Voy. Leq. 79).

Würdig, digne, et unwürdig, indigne. Er ist dieser Belohnung würdig, il est digne de cette récompense; sie ist Ihrer Freundschaft unwürdig, elle est indigne de votre amitié.

II. Les adjectifs suivants régissent le datif et répondent à la question wem? à qui?

Abhold, abgeneigt, mal affectionné, peu favorable.

Ähnlich, semblable.

Angeboren, angeerbt, inné.

Angemessen, proportionné.

Angenehm, agréable.

Anständig, convenable.

Et en général tous les adjectifs qui marquent la ressemblance, l'utilité, le plaisir, la convenance, la peur, l'obéissance, l'affection et le devoir. Exemples.

Ähnlich, ressemblant. Er ist seiner Schwester ähnlich, il ressemble à sa sœur (Voy. Leq. 92).

Nützlich, utile. Er ist mir sehr nützlich, il m'est très-utile.

Nöthig, nécessaire. Die Bewegung ist der Gesundheit nöthig, l'exercice est nécessaire à la santé.

Angenehm, agréable. Es ist ihr sehr angenehm, daß Sie hier sind, elle est charmée que vous soyez ici.

Lieb, cher. Es ist ihm lieb, il en est bien aise.

Angemessen, conforme, convenable. Dieses Benehmen ist seinem Charakter angemessen, cette manière d'agir est conforme à son caractère.

Bange, inquiet. Es ist mir bange, je suis inquiet.

Gehorsam, obéissant. Er ist seinen Lehrern gehorsam, il est obéissant (il obéit) à ses maîtres.

Hold, affectionné, favorable. Er ist Ihnen hold, il vous est affectionné.

Schuldig, redevable. Ich bin Ihnen vielen Dank schuldig, je vous dois beaucoup de reconnaissance.

Verbunden, obligé. Ich bin Ihnen für Ihre Güte sehr verbunden, je vous suis bien obligé de votre bonté.

Il en est de même des adjectifs suivants :

Anstößig, qui choque ;	furchtbar, formida-	rühmlich, glorieux ;
ärgerlich, fâcheux ;	ble ;	schädlich, nuisible ;
ängstlich, inquiet ;	fürchterlich, terrible ;	schwer, lourd, diffi-
begreiflich, compré-	gefährlich, dange-	cile ;
hensible ;	reux ;	treu, untreu, fidèle,
beholdlich, agréable ;	gefällig, agréable ;	infidèle ;
beihilflich, qui aide ;	geläufig, familier, fa-	übel, mal ;
bekannt, connu ;	cile ;	unbeschabet, sans pré-
bequem, commode ;	gemäß, conforme,	judice ;
beschwerlich, à charge ;	convenable ;	unerwartet, inatten-
dankebar, reconnais-	geneigt, enclin, sujet ;	du ;
sant ;	gewogen, affectionné ;	unvermuthet, impré-
deutlich, clair ;	gleich, égal ;	vu, inopiné ;
dienstlich, utile ;	gut, günstig, bon,	verantwortlich, rez-
dienfähr, serviable ;	propre, favorable ;	ponsable ;
dunkel, obscur ;	heilsam, salutaire ;	verhaßt, odieux ;
eigen, propre, parti-	heiß, très-chaud ;	verständlich, intelli-
culier ;	hinderlich, contraire ;	gible ;
einsichtlich, évident,	kalt (14), froid ;	verwandt, parent ;
clair ;	klar, clair ;	vortheilhaft, avanta-
einträglich, lucratif ;	kostbar, précieux ;	geux ;
ekelhaft, dégoûtant ;	lastig, à charge, oné-	wahrscheinlich, vrai-
empfindlich, sensible ;	reux ;	semblable ;
ergeben, dévoué ;	leicht, facile ;	wohl, bien ; (Ex. Es
erinnerlich, dont on se	leid, pénible, fâ-	ist mir wohl, je me
souvient ;	cheux ;	porte bien.)
ersprießlich, désira-	möglich, possible ;	zugänglich, accessible ;
ble ;	nachtheilig, désavan-	zugehörig, apparte-
erwünscht, favorable ;	tageux, préjudi-	nant ;
fest, à vendre ;	cieux ;	zugethan, dévoué ;
fühlbar, sensible, pal-	nahe, proche ;	zuträglich, avanta-
pable ;	rathsam, à conseiller ;	geux.

Rem. A. Quelques adjectifs gouvernent une des prépositions : aus, hors ; mit, avec ; von, de, avec le datif ; d'autres, la préposition auf, sur, avec l'accusatif. **Ex.**

Verwiesen, banni, proscrit. Sie sind aus ihrem Vaterlande verwiesen, ils sont bannis de leur patrie.

Rein, pur. Rein von aller Schuld, pur de toute faute.

(14) Dites : mir ist kalt, oder es ist mir kalt, j'ai froid ; Dir ist warm, od. es ist Dir warm, tu as chaud ; ihm ist heiß, od. es ist ihm heiß, il a très-chaud ; mais jamais : er hat, ni er ist, etc.

Entfernt, éloigné. Ich bin von den Meinigen entfernt, je suis éloigné des miens.

Zufrieden, content. Er ist mit seinen Schülern zufrieden, il est content de ses élèves.

Eifersüchtig, jaloux. Er ist eifersüchtig auf seinen Schatten, il est jaloux de son ombre.

Rem. B. Les participes passés employés adjectivement gouvernent le même cas que les verbes auxquels ils appartiennent. Ex. Zugesagt, destiné, part. passé du verbe : Etwas zu denken *, destiner quelque chose à quelqu'un. Das war Ihnen zugesagt, cela vous était destiné.

III. Les adjectifs qui marquent la mesure, le poids, l'âge ou la valeur à l'aide d'un nom de nombre demandent l'accusatif, et se placent après leur régime. (Voy. Lec. 49, note 3). Ex.

Schwer, du poids. Einen Zentner schwer, du poids d'un quintal.

Hoch, haut; breit, large. Einen Zoll hoch, de la hauteur d'un pouce : eine Elle breit, de la largeur d'une aune.

Alt, âgé. Er ist zwölf Jahr und einen Monat alt, il est âgé de douze ans et un mois.

Werth, de la valeur. Es ist nicht mehr als einen Thaler werth, cela ne vaut pas plus d'un écu.

L'adjectif avec l'infinitif.

Les adjectifs qui en français se joignent à l'infinitif moyennant la proposition *de* ou *à* demandent en allemand l'infinitif avec *zu*. Ex. Das ist leicht zu erlangen, schwer zu erzählen, cela est facile à obtenir, difficile à raconter.

Ich bin begierig zu erfahren, je suis curieux d'apprendre.

Rem. A. L'adjectif se rapportant à un infinitif pris dans un sens absolu s'emploie sans *zu*. Ex. Hier ist gut wohnen, il fait bon demeurer ici (Voy. Rem. B, Lec. 42). Wenig aber gut arbeiten ist großen Künstlern eigen, travailler peu, mais bien, est le propre des grands artistes.

Rem. B. L'adjectif qui accompagne le substantif s'accordant avec celui-ci en genre, en nombre et en cas, on doit dire : mein seliger Vater, feu mon père; drei rheinländische Fuß, trois pieds du Rhin; es ist schönes Wetter, il fait beau temps; et jamais : mein Vater selig, drei Fuß rheinländisch, es ist schön Wetter (15).

(15) Ne dites pas non plus : es macht, etc.

C. Le Nom de Nombre, das Zahlwort.

L'adjectif sert aussi à déterminer la signification du substantif, en y ajoutant une idée de nombre ; de là das Zahlwort, le nom de nombre. Ex.

Zehn Bäume, dix arbres ; acht Birnen, huit poires ; sechs Häuser, six maisons.

Il y a six espèces de noms de nombre, savoir :

1° Noms de nombres cardinaux ou primitifs, Haupt- oder Grundzahlen.

2° Noms de nombres ordinaux, Ordnungszahlen.

3° » distributifs, Vertheilungszahlen.

4° » augmentatifs, Vermehrungszahlen.

5° » fractionnaires, Bruchzahlen.

6° » collectifs, Sammelzahlen.

1. Noms de nombres cardinaux.

Ils sont indéclinables. On s'en sert pour répondre à la question wieviel ? combien de (Voy. Leç. 21) ?

- | | |
|---------------------------------|--|
| 1. eins, un. | 15. fünfzehn (mieux que fünfzehn), quinze. |
| 2. zwei, deux. | 16. sechzehn (pour sechzehn), seize. |
| 3. drei, trois. | 17. siebzehn (mieux que siebenzehn), dix-sept. |
| 4. vier, quatre. | 18. achtzehn, dix-huit. |
| 5. fünf, cinq. | 19. neunzehn, dix-neuf. |
| 6. sechs, six. | 20. zwanzig (17), vingt. |
| 7. sieben, sept. | 21. ein und zwanzig, vingt-un. |
| 8. acht, huit. | 22. zwei und zwanzig, vingt-deux, etc. |
| 9. neun, neuf. | 30. dreißig, trente. |
| 10. zehn (16), dix. | 40. vierzig, quarante. |
| 11. elf (mieux que elfs), onze. | |
| 12. zwölf, douze. | |
| 13. dreizehn, treize. | |
| 14. vierzehn, quatorze. | |

(16) Des dix premiers noms de nombres se forment tous les autres jusqu'à quatre-vingt-dix-neuf.

(17) En ajoutant aux noms des unités la terminaison zig, on forme les dizaines depuis vingt jusqu'à quatre-vingt-dix. Exceptez dreißig, trente, qui prend fig.

50. fünfzig (mieux que fñnfzig),
cinquante.
60. fechzig (pour fechzig),
soixante.
70. fiebzig (mieux que fiebenzig),
soixante-dix.
71. ein und fiebzig, soixante-
onze.
72. zwei und fiebzig, soixante-
douze, etc.
80. achtzig, quatre-vingts.
81. ein und achtzig, quatre-
vingt-un, etc.
90. neunzig, quatre-vingt-dix.
91. ein und neunzig, quatre-
vingt-onze.
92. zwei und neunzig, quatre-
vingt-douze, etc.
100. hundert, cent.

101. hundert und eins, cent-un
(Voy. note 1, Leç. 50).
102. hundert und zwei, cen
deux.
159. hundert und neun und funf
zig, cent cinquante-neuf.
200. zwei hundert, deux cents.
991. neun hundert und ein und
neunzig, neuf cent quatre-
vingt-onze.
1000. taufend, mille.
10,000. zehn taufend, dix mille.
100,000. hundert taufend, cent
mille (18).
1,000,000. eine Million, un
million.
2,000,000. zwei Millionen, deux
millions, etc.

Rem. A. Zwei, deux, et drei, trois, se déclinent en prenant au génitif *er* et au datif *en*; mais lorsqu'ils sont précédés ou suivis d'un mot qui détermine le cas, on supprime ces terminaisons. *Ex.*

Man kann nicht zweien Herren
zugleich dienen.

Mitteltst dreier Briefe.

Er hat diesen drei Herren gesagt.

On ne peut servir deux mai-
tres à la fois.

Moyennant trois lettres.

Il a dit à ces trois Messieurs.

Rem. B. L'incertitude entre deux nombres cardinaux est désignée par les mots *bis*, jusqu'à, et *ober*, ou. *Ex.*

Cinq à six semaines.

Long de quatre à cinq pieds.

Pendant deux ou trois jours.

Fünf bis sechs Wochen.

Vier bis fünf Fuß lang.

Zwei ober drei Tage lang.

Rem. C. Pour exprimer l'âge de l'homme on se sert du verbe *être*, comme : *er ist zwölf Jahr alt*, il a douze ans (Voy. *Rem. B.*)

(18) Souvent on ajoute le mot *mal*, fois, après les unités de cent mille. *Ex.* 600,000, sechs mal hundert taufend, au lieu de sechs hundert taufend.

Leç. 48). Souvent aussi on ajoute au nom de nombre cardinal la terminaison *er*, et on en fait un substantif masculin. Ex.

Un homme de quarante ans,	ein Bierziger;
un sexagénaire,	ein Sechziger;
un septuagénaire,	ein Siebziger.

Rem. D. Quelques mots allemands ne prennent point de pluriel après un nom de nombre cardinal, lorsqu'ils marquent une quantité, une mesure, un poids (Voy. *Rem. D*, Leç. 70), comme les suivants :

Homme (en terme militaire),	Mann;
main de papier,	Buch;
pied, demi-once,	Fuß (Schuh); Loth;
pot (mesure), rame de papier,	Maß; Ries;
livre, paire, douzaine,	Pfund; Paar; Dutzend;
pièce, ponce,	Stück; Zoll.

Il en faut excepter :

1. Les mots féminins en *e*, comme :

L'aune, la minute,	die Elle; die Minute;
l'heure, la semaine,	die Stunde; die Woche.

2. Les mots suivants :

Le jour, le siècle, la tête.	der Tag; das Jahrhundert; der Kopf.
------------------------------	-------------------------------------

3. Tous les noms de monnaies, comme :

Douze deniers font un gros.	Zwölf Pfennige machen einen Groschen.
-----------------------------	---------------------------------------

Rem. E. Les fractions d'heure sont toujours rapportées à l'heure suivante (Voy. Leç. 34 et 35). Ex.

Il est une heure et quart.	Es ist ein Viertel auf zwei.
Il est midi et demi.	Es ist halb eins.
Il est une heure moins un quart.	Es ist drei Viertel auf eins.

Remarquez encore les expressions suivantes :

Dix heures sonnent.	Es schlägt zehn.
Onze heures viennent de sonner.	Es hat so eben elf geschlagen.

2. Noms de nombres ordinaux.

On s'en sert pour répondre à la question *der, die, das wievielte? le, la quantième?* Ils se déclinent comme les adjectifs (Voy. Leç. 23). Ex.

<i>Masc.</i>	<i>Fém.</i>	<i>Neut.</i>	
Erster,	erste,	erstes.	Premier, première.
der,	die,	das erste.	Le premier, la première.
ein erster, eine erste,		ein erstes.	Un premier, une première.

PLURIEL POUR TOUS LES GENRES.

die Ersten,	les premiers, premières.
-------------	--------------------------

der Zweite, le deuxième;	der Zwanzigste, le vingtième;
der Dritte, le troisième;	der Ein und zwanzigste, le vingt-et-unième;
der Vierte, le quatrième;	der Dreißigste, le trentième;
der Fünfte, le cinquième;	der Hundertste, le centième;
der Sechste, le sixième;	der Hundert und erste, le cent-unième;
der Zehnte, le dixième;	der Tausendste, le millième, etc.
der Elfte, le onzième;	
der Neunzehnte, le dix-neuvième;	

Rem. On emploie les noms de nombres ordinaux :

1. Pour marquer la date. Ex.

Nous sommes aujourd'hui au	{	Wir haben heute den zehnten Juli.
dix Juillet.	{	Heute ist der zehnte Juli.
Paris, le 10 Juillet.		Paris, den (10) zehnten Juli.

Pour le millésime cependant on emploie les noms de nombres cardinaux comme en français. **Ex.**

L'an mil huit cent trente-six.		Im Jahre ein tausend acht hundert sechs und dreißig (V. Leq. 23).
--------------------------------	--	---

2. Après les noms propres. Ex.

Henri Quatre.		Heinrich der Vierte.
Louis Quatorze.		Ludwig der Vierzehnte.
Charles Premier, etc.		Karl der Erste, etc. (V. Rem. C, Leq. 90).

3. Noms de nombres distributifs.

Ce sont de véritables adverbes, par conséquent ils sont indéclinables.

erstens (moins bien : erstlich),		brittens, troisièmement;
premièrement;		etc.
zweitens, secondement;		

Rem. A. A cette classe appartiennent les noms de nombres formés du génitif des noms de nombres cardinaux et de *lei*, vieux

(19) Sous-entendu : *wir haben* ou *wir schreiben*.

mot signifiant sorte, espèce. On s'en sert pour répondre à la question *wie vielerlei?* de combien d'espèces? Ex.

einerlei, d'une sorte;	allerlei (allerhand), de toutes
zweierlei, de deux sortes;	sortes;
dreierlei, de trois sortes;	keinerlei, d'aucune sorte;
hunderterlei, de cent sortes;	mancherlei, de différentes sortes;
tausenderlei, de mille sortes;	vielerlei, de beaucoup de sortes.

Rem. B. A cette classe appartiennent aussi les noms de nombres qu'on peut appeler *partitifs*. On s'en sert pour répondre à la question *wieviel jedes Mal?* combien chaque fois? Ex.

je (20) eins und eins, einzeln, un à un;	zu hundertten, par centaines;
je zwei und zwei, deux à deux;	zu tausenden, par milliers;
zu zweien, deux ensemble;	paarweise (21), par paires;
zu dreien, trois ensemble;	duzendweise, par douzaines;
	etc.

4. Noms de nombres augmentatifs.

Ces noms de nombres se forment en ajoutant aux noms de nombres cardinaux les syllabes *fach*, *fältig*, *mal* (22). On s'en sert pour répondre aux questions: *wie vielfach?* *wie vielfältig?* *wie vielmal?*

einfach, einfältig (23), simple;	hundertfach, hundertfältig, cent-
zweifach, zweifältig (doppelt), double;	tuple;
dreifach, dreifältig, triple;	tausendfach ou fältig, mille fois
vierfach, vierfältig, quadruple;	autant;
	etc.
einmal, une fois;	hundertmal, cent fois;
zweimal, deux fois;	tausendmal, mille fois;
dreimal, trois fois;	etc.

5. Noms de nombres fractionnaires.

Ces noms de nombres sont des substantifs neutres; ils sont formés des noms de nombres ordinaux et de la terminaison *tel*, dérivée du mot *der Theil*, la partie; excepté *die Hälfte*, la moitié, qui vient du mot *halb*, demi. Ex.

(20) *Je* est un adverbe qui signifie *d'autant*; il peut être supprimé.

(21) *Weise* est un substantif qui signifie *manière*; on le joint aux noms de nombres cardinaux (Voy. la 6^e classe ci-après).

(22) *Fach* vient du mot *das Fach*, le compartiment, et *fältig* de *die Falte*, le pli. *Mal* signifie fois.

(23) *Einfältig* s'emploie généralement dans le sens de *niais*, naïf.

das Drittel, le tiers ;
das Viertel, le quart ;

das Fünftel, le cinquième ;
das Sechstel, le sixième ; etc.

Rem. A. Les noms de nombres français accompagnés du mot *de mi* se forment en allemand du nom de nombre ordinal, joint au mot *halb*, et demandent un substantif au pluriel après eux (Voy. Rem. C, Leç. 70). **Ex.**

Une heure et demie,
Deux écus et demi,

anderthalb Stunden.
dritthalb Thaler (zwei und ein
halber Thaler).

Une livre et demie,

anderthalb Pfund (24) (ein und
ein halbes Pfund).

Rem. B. Les suivants appartiennent également aux noms de nombres fractionnaires :

Trois livres et trois quarts,

dreie und drei Viertel Pfund.

Six mois,

ein halbes Jahr.

Trois mois,

ein Vierteljahr.

Un quart d'aune,

eine Viertelelle.

Neuf mois,

dreie Vierteljahr.

Dix-huit mois,

anderthalb Jahr.

6. Noms de nombres collectifs.

Ce sont des substantifs qui marquent un nombre fixe, comme :

das Paar, la paire ;

das Schock, la soixantaine ;

das Duzend, la douzaine ;

das Hundert, la centaine ;

die Mandel, la quinzaine ;

das Tausend, le millier.

THÈMES.

254.

Votre petit frère sait-il sa leçon ? — Je crois qu'il la sait ; si vous voulez l'écouter, il vous la récitera (hersagen). — Je lui ferai des questions (fragen), qu'il me réponde. Écoute-moi, petit : qui a découvert (entdecken) l'Amérique ? — Christophe Colomb (Colombo). — En quelle année l'a-t-il découverte ? — L'an mil quatre cent quatre-vingt-douze. — Où la poudre à canon (das Schießpulver) fut-elle inventée (erfinden*) ? — Elle fut inventée à Cologne par un moine (der Mönch), nommé (Namen) Barthold Schwarz, l'an mil trois cent quatre-vingt-deux. — Où l'imprimerie (die Buchdruckerskunst) fut-elle inventée ? — A Mayence par Jean Gутtenberg, l'an mil quatre cent quarante. — Par qui la boussole (der Seekompaß)

(24) Voy. la Rem. D. des noms de nombres cardinaux.

fut-elle inventée ? — Par Jean Goya, Napolitain (Voy. Lec. 92), l'an mil trois cent-trois. — Où les montres furent-elles inventées ? — A Nuremberg, par un bourgeois, nommé Pierre Helle, l'an mil cinq cent. — Qui inventa les ballons aérostatiques (der Luftball ou Ballon, pl. en) ? — Ils furent inventés par Messieurs Mongolfier, l'an dix-sept cent quatre-vingt-trois. — Combien de lieues la terre a-t-elle de circuit (im Umkreise) ? — Neuf mille. — Combien en a-t-elle de diamètre (im Durchschnitte) ? — Deux mille huit cent quarante-deux. — Combien d'hommes vivent au (auf der) monde ? — Environ mille millions. — Combien y en a-t-il en Europe ? — A peu près cent trente millions. — Et en Allemagne ? — Près de vingt-huit millions. — Combien de villes compte-t-on en Allemagne ? — Deux mille trois cents. — Et combien de bourgs (der Städten) et de villages ? — A peu près quatre-vingt mille.

255.

Combien de lieues Paris a-t-il de circuit ? — Il a avec ses douze faubourgs (die Vorstadt) cinq lieues de circuit. — Combien d'habitants y compte-t-on ? — On y compte huit cent mille habitants, mille rues, cinquante mille maisons, quatre cents églises, vingt-six hôpitaux (das Spital), vingt ponts (die Brücke), et quatre mille réverbères (die Straßentaterne). On y consomme (verzehren) annuellement (jährlich) soixante dix-sept mille bœufs, cent vingt mille veaux, cinq cent quarante mille moutons et trente-deux mille cochons (das Schwein, pl. e). — Combien de cervelle (das Gehirn) un homme a-t-il ? — Un homme qui pèse (wiegen*) cent livres, a pour l'ordinaire quatre livres de cervelle : (il n'y a) aucune bête (qui) en ait autant. Un bœuf de (von) huit à neuf quintaux (der Zentner) n'en a qu'une livre. — On compte dans le corps humain (der menschliche Körper) deux cent quarante-neuf os (der Knochen), savoir (nämlich) : quatorze dans le cerveau (das Gehirn), quarante-six dans les autres parties de la tête et dans le cou (der Hals), soixante-sept dans le tronc (der Rumpf), soixante-deux dans les bras et mains, et soixante dans les jambes et pieds. Les ossements (die Gebeine) du corps humain font (betragen) la troisième partie de tout son poids (die Schwere). Un homme fait (ausgewachsen) a vingt à vingt-cinq livres de sang, qui passe dans une heure dix-huit à vingt fois par le cœur.

256.

Les astronomes que disent-ils ? — Ils disent que le soleil est un million de fois plus gros que la terre, et qu'un boulet (die Kanonenkugel) qui irait (abgehen*) de la terre au soleil, et qui conserverait

(behalten*) toujours sa première vitesse (die Geschwindigkeit), emploierait (brauchen) vingt-cinq ans pour y arriver. Or, ce boulet (dieser Kugel nun), qui parcourt (durchläuft) cent toises (das Klafter) en une seconde (die Sekunde), ferait (zurücklegen) en une heure cent quatre-vingts lieues; et par conséquent (folglich od. demnach), pour arriver (kommen*) de la terre au soleil, il ferait trente-neuf millions quatre cent vingt mille lieues, ce qui est la distance de la terre au soleil. — Le soleil parcourt les douze signes (das Zeichen) du zodiaque (der Thierkreis) en (in avec le datif) trois cent soixante-cinq jours et six heures moins onze minutes; c'est ce qui fait une année commune (welches ein gemeines Jahr ausmacht). Pour intercaler (einschalten) ces six heures, on ajoute tous les quatre ans un jour à l'année, qui alors a trois cent soixante-six jours et s'appelle une année bissextile (das Schaltjahr). Cette addition (der Zusatz od. die Hinzufügung) se fait (geschehen*) au (im) mois de février. Cependant comme (da indessen) les onze minutes qui manquent (Voy. Règle de Syntaxe, Leç. 99) feraient trois jours au bout de (nach Verlauf von) quatre cents ans, on retranche (entziehen* ou übergehen*) trois bissextils dans l'intervalle (während avec le génitif) de trois siècles (das Jahrhundert); ce qui se fait en n'ajoutant point de bissextile (der Schalttag) à la première année de trois siècles consécutifs (die auf einander folgenden Jahrhunderte).

257.

Avez-vous encore les vingt mille francs que vous avez gagnés à (in avec le datif) la loterie (die Lotterie)? — J'en ai encore la moitié. — N'en avez-vous rien donné à votre pauvre ami? — Je lui ai donné cinquante écus. — Combien d'enfants a votre ami? — Il en a, je crois, plus de dix. — Combien de femmes a-t-il donc eues? — Il en a déjà eu deux, et maintenant il a la troisième qui a (besitzen*) beaucoup de talents (das Talent, pl. e), mais qui n'est pas bonne ménagère (die Haushälterinn). — Combien de femmes avez-vous eues? — C'est la première que j'ai, et j'espère n'en avoir point d'autre. — Les Groenlandais sont généralement (überhaupt) petits et ramassés (untersezt): leur taille (die Größe) n'excède pas (nicht mehr betragen* als) quatre pieds. Ils ont le visage (Voy. Leç. 38, Rem. B.) large (breit) et plat (platt), le nez camus (stumpf) et écrasé (eingedrückt), la bouche très-grande, les lèvres (die Lippe) grosses (dick) et la peau (die Haut) de couleur d'olive foncée (dunkel-olivfarben). Ils ne se lavent jamais; ils n'ont ni linge, ni pain, ni vin, ni argent. Leurs habits sont faits de (von) peaux de chiens marins (das Sechundsfell, pl. e). Ils ne vivent que de (von) viande et de

poisson (au plur.), et ils supportent (ertragen*) la faim avec une fermeté (die Standhaftigkeit) incroyable (unglaublich). Ils mangent leur viande tantôt cuite (kochen), tantôt crue (roh), sèche (gedörret) ou demi-pourrie (halb verfault), suivant que (je nachdem) la faim les en presse (dazu antreiben*). Ils n'ont ni médecins, ni chirurgiens (der Wundarzt), ils sont rarement malades et parviennent à (erreichen) un âge assez avancé (ziemlich hoch). Les Groenlandais n'ont point d'autre occupation (die Beschäftigung) que la pêche et la chasse. Les femmes font les maisons, les habits et la cuisine (die Küche besorgen), et quand elles n'ont rien à faire dans les maisons, elles vont avec leurs maris à la chasse ou à la pêche. L'envie (der Neid), la haine (der Haß), le vol (der Diebstahl), la trahison (die Verrätherci) sont des choses inconnues (unbekannt) parmi eux. Ce peuple s'estime (sich schätzen) plus heureux que toutes les autres nations (die Nation) qui n'ont point de chiens marins (der Seehund).

258.

Quatre chevaliers d'industrie (der Abentheurer) ayant fait bonne chère (sich glücklich thun*) dans une auberge (das Wirthshaus), demandèrent l'état de leur dépense (die Beche) : le garçon (der Kellner) le leur apporte. L'un des quatre fait alors mine de mettre la main à la poche : un autre le retient (abhalten*) et dit qu'il veut payer ; le troisième fait le même semblant (sich eben so anstellen) ; le quatrième enfin dit au garçon : « Je vous défends (verbieten*) de prendre l'argent de ces Messieurs ; c'est moi qui paierai. » Comme personne ne voulait céder (nachgeben*) : « il y aurait un moyen de nous accorder (vereinigen), » s'écria (ausrufen*) l'un d'entre eux ; « Monsieur permettra que nous lui bandions (verbinden*) les yeux, » dit-il en montrant (auf Jemanden deuten) le garçon, « et celui de nous qu'il prendra (ergreifen*), paiera l'écot. » Cette proposition (der Vorschlag) est généralement (allgemein) acceptée (annehmen*) ; le valet s'y prête volontiers (dazu bereit seyn*), il offre (hergeben*) même son mouchoir, et se laisse bander les yeux. Les quatre filoux (der Schelm) profitent du moment (den Augenblick benutzen) où (da) il les cherche en tâtonnant par toute la chambre (in dem ganzen Zimmer herumtappen), et défilent (sich davon machen) au plus vite (schleunig). L'aubergiste monte, se doutant de quelque chose (Etwas merken) ; notre colinmaillard (der Blinde) le saisit, et croyant (in der Meinung) tenir un des quatre fripons, il dit : « Ma foi (meiner Treue), ce sera vous qui paierez (Sie müssen bezahlen) l'écot (die Beche). »

CENT-DOUZIÈME LEÇON.

Hundert und zwölfte Section.

4. Le Pronom, das Fürwort.

Le pronom remplace le substantif pour en rappeler l'idée et en éviter la répétition quelquefois désagréable. Ex. Der Vater befiehlt seinen Kindern, daß sie den Befehlen gehorchen sollen, die er ihnen gibt, denn er weiß, daß dieselben ihr Glück befördern, le père commande à ses enfants d'obéir aux ordres qu'il leur donne, car il sait que ces ordres contribuent à leur bonheur.

Les pronoms sont ou substantifs ou adjectifs.

1° Ceux qui peuvent être employés seuls se nomment pronoms substantifs ou absolus (alleinstehende Fürwörter). Ex. : ich, je ; Sie, vous ; der Meinige, le mien ; der Ihrige, le vôtre ; wer, qui, etc.

2° Ceux qui précèdent ordinairement un substantif se nomment pronoms adjectifs (adjectivische Fürwörter). Ex. : dieser Mann, cet homme ; jene Frau, cette femme-là ; dasselbe Kind, le même enfant, etc.

Tous les pronoms, à l'exception des pronoms personnels et interrogatifs, peuvent être considérés comme pronoms adjectifs.

On distingue six espèces de pronoms, savoir :

1° Les pronoms personnels (die persönlichen Fürwörter oder Personwörter), qui font connaître si le mot qu'ils remplacent est à la première, à la seconde ou à la troisième personne, comme : ich, je, moi ; Du, tu, toi ; er, il, lui ; sie, elle ; es, il, lui ; wir, nous ; Ihr (Sie), vous ; sie, ils, eux, elles ; sich, se, soi, à soi (1). Voy. le tableau de la déclinaison des pronoms personnels Leç. 30, la note 1 Leç. 33, la note 2 Leç. 34, la Rem. Leç. 86, et Leç. 92.

2° Les pronoms possessifs (die zueignenden Fürwörter), qui rappellent l'idée du substantif en y ajoutant une idée de possession. Ils sont : a) ou substantifs, comme : meiner, meine, meines ; plur. meine ; der Meinige, die Meinige, das Meinige ; plur. die Mei-

(1) On se sert de sich à l'accusatif et au datif singulier et pluriel pour exprimer l'action du sujet exercée sur lui-même (Voy. les verbes réfléchis, Leç. 75).

nigen, le mien, la mienne, les miens, les miennes (2) (Voy. Leç. 9, 17 et 85); *b*) ou *adjectifs*, comme : mein Bruder, mon frère; meine Schwester, ma sœur; mein Buch, mon livre; meine Brüder, mes frères; meine Schwestern, mes sœurs; meine Bücher, mes livres (3) (Voy. Leçons 4, 12, 17, 21 et 84).

3° *Les pronoms démonstratifs* (die hinweisenden oder zeigenden Fürwörter) sont de deux espèces : *a*) *pronoms démonstratifs* exprimant le rapport de la place à l'égard de celui qui parle, comme : dieser, diese, dieses, celui-ci, celle-ci; jener, jene, jenes, celui-là, celle-là, et leur remplaçant der, die, das (Voy. Leçons 8, 13, 16, 64, 84); *b*) *pronoms déterminatifs* (bestimmende Fürwörter) désignant d'avance la personne ou la chose à laquelle le pronom relatif, dont ils sont toujours suivis, se rapporte, comme : derjenige, diejenige, dasjenige, celui, celle, ainsi que leur remplaçant der, die, das; derselbe (anciennement derselbige), dieselbe, dasselbe, le même, la même; solcher, solche, solches, tel, telle (Voy. Leçons 14, 16, 38, 64, 84 et 88).

4° *Les pronoms relatifs* (die beziehlichen Fürwörter) qui se rapportent à une personne ou à une chose désignée précédemment, comme : welcher, welche, welches, et son remplaçant der, die, das, lequel, laquelle; wer (pour derjenige welcher), celui qui; was (pour dasjenige welches), ce qui, ce que (Voy. Leçons 14, 16, 31, 64 et 84).

5° *Les pronoms interrogatifs* (die fragenden Fürwörter) dont on se sert pour demander soit des personnes, soit des choses, comme : wer, qui? was, quoi (Leç. 31)? welcher, welche, welches, quel, quelle (Leçons 5, 16, 84)? was für ein, quelle espèce de (Leç. 21 et 89)? (Voy. aussi Leçons 64 et 69.)

6° *Les pronoms indéfinis* (die unbestimmten Fürwörter) qui ont une signification vague et indéterminée. Quelques-uns de ces pronoms sont substantifs, d'autres sont substantifs et adjectifs à la fois. Les suivants sont toujours substantifs :

Man, on (Leç. 50).

Es, il (Leç. 45).

Etwas, quelque chose (Leçons 7 et 53).

Nichts, rien (Leç. 7).

Jemand, quelqu'un (Leç. 12).

Niemand, personne (Leç. 12).

Jedermann, tout le monde (Leçon 73).

(2) Ainsi que der, die, das Deinige, Seinige, Ihrige, Unserige, Euerige, Ihrige, die Deinigen, etc.

(3) Et nécessairement aussi : Dein, sein, ihr, unser, euer (Ihr), ihr, etc.

Les suivants sont substantifs et adjectifs à la fois :

Ein, eine, ein, un, une; plur. die einen, les uns, les unes (Leçons 20, 25 et 84).

Kein, keine, kein, aucun, aucune; plur. keine, aucuns, aucunes (Leç. 19 et 84).

Einige, } quelques, quelques-uns, quelques-unes (Leç. 23
Etlliche, } et 84).

Mehrere ou mehrere, } plusieurs (Leç. 25 et 84).
Verschiedene, }

Mancher, manche, manches, maint, tel; mainte, telle; plur. manche, maints, tels; maintes, telles (Leç. 84).

Ander, autre (Leçons 23 et 84).

Al, tout (Leçons 34, 51 et 84).

Jeder, jede, jedes, chaque, chacun, chacune (Leç. 75).

Beide, tous (toutes) deux (Leçons 24 et 74).

Einander, l'un l'autre (Leç. 92),

Selbst ou selber, même (Leç. 95), } sont indéclinables.
Allein, seul (Leç. 73), }

REMARQUES SUR LES PRONOMS.

A. Les Allemands emploient les pronoms possessifs adjectifs comme attribut après le verbe *seyn*, *être*, dans le sens d'*appartenir*, où les Français emploient le datif des pronoms personnels. Ex.

Ce jardin est à moi, à toi, à lui, à nous, à vous. | Dieser Garten ist mein, Dein, sein, unser, Euer.

B. A la troisième personne du pluriel on ne saurait se servir du pronom possessif; on emploie le datif des pronoms personnels comme en français, mais avec un autre verbe (4). Ex.

A qui est (appartient) ce livre? | Wem gehört dieses Buch?
Il est à eux. | Es gehört ihnen.

C. Il y a en allemand des locutions (5) familières, où l'on met, par pléonasme, les datifs : mir, à moi; Dir, à toi, etc. (6). Ex.

(4) Ne dites pas : dieser Garten ist ihnen; mais : dieser Garten gehört ihnen; non : Sind diese Bücher Ihren Brüdern? Ja, sie sind ihnen; mais : Gehören diese Bücher Ihren Brüdern? Ja, sie gehören ihnen. Ces livres sont-ils à vos frères? Oui, ils sont à eux.

(5) Un bon auteur évite ces sortes de locutions.

(6) Même ein est quelquefois employé de cette manière. Ex. O, das schmeckt so süß, und zerschmilzt Einem im Munde, oh, c'était si doux, et cela vous fond dans la bouche (Voy. die Pfirsiche, la pêche, par Krummacher, dans ce volume).

Tu feras un jour un joli sujet.

+ Du wirst mir einmal ein feiner Gast werden.

Il fallait voir cette magnificence.

+ Das war Dir eine Pracht.

C'étaient de vrais héros.

+ Das waren Ihnen wahre Helden.

D. On peut employer les pronoms possessifs de la troisième personne : *sein*, *son* ; *ihr*, *son*, *sa*, *leur*, partout où en français le pronom *en* tient lieu de possessif. Ex.

La ville de Hanau est bâtie régulièrement, et la situation *en* est belle.

Die Stadt Hanau ist regelmäßig gebaut, und ihre Lage ist schön.

L'eau de Schwalbach est bonne, et l'on *en* connaît les effets.

Das Schwalbacher Wasser ist gut, und seine Wirkung ist bekannt.

E. Les génitifs *dessen*, *deren*, sont souvent préférés aux pronoms possessifs pour éviter l'amphibologie. Ex.

Le consul s'adressa au sénat, parce qu'il se fiait à son courage.

Der Consul wendete sich an den Senat, weil er auf dessen (7) Muth traute.

F. Souvent on rend le pronom possessif français par un pronom personnel. Ex.

Venez à *mon* secours.

+ Kommen Sie mir zu Hülfe.

Il se jeta à *mon* cou.

+ Er fiel mir um den Hals.

Je tombai à *ses* pieds.

+ Ich fiel ihm zu Füßen.

Nous nous jetâmes à *leurs* genoux.

+ Wir fielen vor ihnen auf die Kniee.

C'est *mon* tour et non le *vôtre*.

+ Die Reihe ist an mir und nicht an Ihnen.

Il est *mon* ami.

+ Er ist ein guter Freund von mir (8).

On voit que *sa* jambe enfle.

+ Man sieht, daß ihm das Bein schwillt.

G. Lorsqu'il n'en résulte pas un double sens, on emploie l'article en place du pronom possessif. Ex.

Elle est ferme sur *ses* pieds.

+ Sie ist auf den Füßen fest.

Il est toujours sur *ses* jambes.

+ Er ist immer auf den Beinen.

Il croit que *ses* yeux se troublent.

+ Er glaubt einen Nebel vor den Augen zu haben.

(7) *Dessen* est mis ici pour *seinen* qui ferait douter si c'est du courage du consul ou de celui du sénat qu'on veut parler.

(8) On peut dire également : *er ist mein guter Freund*.

H. Quelquefois le pronom possessif est employé dans une langue et omis dans l'autre. Ex.

AVEC PRONOMS.

Je l'aime de tout *mon* cœur.

Elle aime Dieu de toute *son* âme.

Elle fait le bien de toutes *ses* forces.

Il écrit et parle de *son* mieux.

Je vous serai reconnaissant toute *ma* vie.

Il faut défendre l'innocence de tout *son* pouvoir.

SANS PRONOMS.

Changer de mœurs, d'habitudes.

Elle a changé d'opinion, de religion.

Il veut changer d'habits, de demeure.

Il change de linge tous les jours.

Ouvrez les yeux.

La lettre que vous m'avez écrite.

La réponse que vous nous avez faite, prouve que vous n'êtes pas malade.

I. On répète souvent en allemand l'article der, die, das, ou le substantif au lieu de *celui, celle* en français. Ex.

L'étoffe de laine est plus utile que *celle* de soie.

Le plat d'étain est moins grand que *celui* d'argent.

Les gazettes intéressantes ne sont pas *celles* d'aujourd'hui, mais *celles* d'hier.

Les vins d'Allemagne sont-ils plus sains que *ceux* de France ?

SANS PRONOMS.

† Ich liebe ihn von ganzem Herzen.

† Sie liebt Gott von ganzer Seele.

† Sie thut das Gute aus allen Kräften.

† Er schreibt und spricht so gut er kann.

† Ich werde Ihnen lebenslang dankbar seyn.

† Man muß die Unschuld mit aller Macht vertheidigen.

AVEC PRONOMS.

† Seine Sitten, seine Gewohnheiten ändern.

† Sie hat ihre Meinung, ihre Religion geändert.

† Er will seine Kleider, seine Wohnung ändern.

† Er wechselt sein Weißzeug alle Tage.

† Thun Sie Ihre Augen auf.

† Ihr Brief an mich.

† Ihre Antwort an uns beweiset, daß Sie nicht krank sind.

† Der wollene Zeug ist nützlicher als der seidene.

† Die zinnerne Schüssel ist kleiner als die silberne.

† Die wichtigen Zeitungen sind nicht die heutigen, sondern die gestrigen.

† Sind die deutschen Weine gesunder als die französischen ?

La beauté de l'âme relève *celle* du corps.

Il faut refuser les présents de nos flatteurs et *ceux* de nos ennemis.

On vendra sa maison et *celle* de son oncle.

+ Die Schönheit der Seele erhöht die Schönheit des Körpers.

+ Wir müssen die Geschenke der Schmeichler und unserer Feinde ausschlagen.

+ Sein und seines Oheims Haus werden verkauft.

J. Il n'est pas nécessaire de répéter en allemand le même pronom relatif avant plusieurs verbes qui se rapportent au même sujet. Ex.

L'homme *qui* aime et *qui* pratique la vertu.

Un auteur *qui* sait sa langue, *qui* médite bien son sujet, *qui* travaille à loisir, *qui* consulte ses amis, est sûr du succès.

Der Mensch, welcher die Tugend liebt und ausübt.

Ein Schriftsteller, der seine Sprache versteht, seinen Gegenstand gut überlegt, mit Muße arbeitet, seine Freunde zu Rathe zieht, ist des guten Erfolgs gewiß.

K. Les mots *c'est que*, dont les Français se servent par emphase, ne sont pas usités en allemand. On place le mot qu'on veut faire ressortir en tête de la phrase. Ex.

Ce n'est pas seulement pour la propreté; mais encore pour la santé, *que* les gens sensés se gardent de malpropreté et se lavent souvent.

C'est de vous qu'il est question.

Nicht nur der Reinlichkeit, sondern auch der Gesundheit wegen, hüten sich die vernünftigen Leute vor Unreinlichkeit und waschen sich oft.

Von Ihnen ist die Rede.

L. L'adjectif qui suit les pronoms : Quelqu'un; N'importe, personne; Etwa, quelque chose; Nichts, rien, se met au genre neutre. Ex.

C'est quelque chose de nouveau.

Ne savez-vous rien de nouveau?

Entrez, il n'y a point d'étrangers.

Ne connaissez-vous pas ces étrangers qui logent à l'Empereur Romain?

Non, mais je crois que ce sont

Das ist etwas Neues.

Wissen Sie nichts Neues?

Kommen Sie herein, es ist Niemand Fremdes da.

Kennen Sie die Fremden nicht, die im Römischen Kaiser logiren?

Nein, aber ich glaube doch, daß sie

des gens comme il faut (de distinction).
 Cet homme que nous avons vu, doit être une personne comme il faut (une personne de peu d'importance).
 Quelqu'autre (un autre) l'aura dit.
 Aucun de nous n'eut l'esprit d'ouvrir la fenêtre.

etwas Rechtes (etwas Vornehmes ou nichts Geringes) sind.
 Der Mann, den wir gesehen haben, muß Jemand Rechtes (Niemand Vornehmes) seyn.

Jemand anders wird es gesagt haben.

Keins von uns war so klug, daß es das Fenster aufgemacht hätte.

Des titres et des politesses

que les Allemands observent dans la conversation

ET SURTOUT DANS LE STYLE ÉPISTOLAIRE.

On fait précéder les mots Herr, sieur; Fräulein, demoiselle, du pronom possessif *mein*, en parlant à une personne qu'on ne connaît pas bien, et lorsqu'on n'y ajoute ni titre ni nom propre. Ex.

Permettez-moi, Monsieur.

Erlauben Sie, mein Herr.

Pardonnez-moi, Mademoiselle.

Verzeihen Sie, mein Fräulein.

Mais lorsqu'on fait précéder ces mots d'un adjectif, comme *gnädig*, gracieux, épithète qui marque le respect et qu'on emploie en parlant à des personnes nobles ou d'un rang élevé, ou qu'on y ajoute, comme la politesse l'exige, soit le titre ou la qualité, soit le nom de famille de la personne à qui l'on parle, on supprime le pronom possessif *mein*. Ex.

Permettez-moi, Monseigneur.

Erlauben Sie, gnädiger Herr.

Comment vous portez-vous, Mademoiselle?

Wie befinden Sie sich, gnädiges Fräulein?

Monsieur le comte, Monsieur le baron,

Herr Graf; Herr Baron;

Monsieur de Ganz, Monsieur le conseiller,

Herr von Ganz; Herr Rath;

Monsieur Wolf,

Herr Wolf.

Le mot *Frau* s'emploie pour les dames nobles ou d'un rang élevé. Tantôt il est suivi de la préposition *von*, tantôt il se joint au titre de la personne à laquelle on parle; il s'emploie encore devant un nom propre de femme dans les classes inférieures de la société, ou bien il se joint à un nom qui désigne la profession. Ex.

Comment vous portez-vous,
 Madame (dame gracieuse) ?
 Madame de Stahl, Madame la
 conseillère,
 Madame Wolf, Madame l'hô-
 tesse,
 Madame la boulangère,

Wie befinden Sie sich, gnädige
 Frau?

Frau von Stahl; Frau Rätthin;

Frau Wolf; Frau Birthin;

Frau Bäckerin.

Rem. A. Dans certaines provinces d'Allemagne les mots *Madam* et *Mamsell*, abrégés des mots français : *Madame* et *Mademoiselle*, remplacent aujourd'hui les titres *Frau* et *Jungfer*, usités encore quelquefois dans les classes inférieures de la société.

Le cérémonial épistolaire a généralement trois parties principales, savoir : 1° *Inscription*, *Anrede*. 2° *Souscription*, *Schluß*. 3° *Adresse*, *Aufschrift*.

I. INSCRIPTION, *Anrede*.

Les Allemands se servent dans le style épistolaire de certaines épithètes qui marquent le rang de la personne à laquelle on écrit, aussi bien que le respect et l'affection de celui qui écrit. Ce sont des adjectifs qui expriment l'excellence, la puissance, la clémence, la naissance, etc., comme : *durchlauchtig*, sérénissime; *mächtig*, puissant; *gnädig*, gracieux; *geboren*, né. On modifie ces adjectifs en y joignant, selon la différence des conditions, un des adverbes : *aller*, *hoch*, *höchst*, *wohl*, *edel*, *viel*, *insonders* ou *besonders*, *freundlich*, *herzlich*, etc. Par la combinaison de ces adjectifs et de ces adverbes qu'on met tantôt au positif, tantôt au superlatif, on forme les épithètes suivantes, dont on se sert selon le degré de politesse qu'on veut observer :

Durchlauchtig, *durchlauchtigst*,
alldurchlauchtigst, sérénis-
 sime, très-sérénissime.

Großmächtigst, *allergroßmäch-
 tigst*, très-puissant.

Unüberwindlichst, très-invinci-
 ble.

Gnädig, *gnädigst*, *allergnädigst*,
 gracieux, très-gracieux.

Edelgeboren, *wohlbedelgeboren*,
hochwohlbedelgeboren, *hochedel-*

geboren, *wohlgeboren*, *hoch-
 wohlgeboren* (9), bien né, très-
 bien né, etc.

Ebder, *wohlbeder*, *hochwohlbeder*,
hochbeder, noble, très-noble.

Würdig, *ehrwürdig*, *wohlehr-
 würdig*, *hochwohlehrwürdig*,
hochehrwürdig, *hochwürdig*,
hochwürdigst, révérend, très-
 révérend, révérendissime.

(9) Tous ces mots se rapportent à la naissance et sont composés de *geboren*, *né*.

Hochgebietend, höchstgebietend (10)

et, haut et puissant, très-haut et très-puissant.

Gelehrt, wohlgelehrt, hochwohlgelehrt, hochgelehrt, savant, très-savant.

Geehrt, insonders geehrt, hochgeehrt, hochgeehrtest, hochzuehrend, honoré, très-honoré.

Geneigt, hochgeneigt, favorable, qui nous veut du bien.

Geliebt, vielgeliebt, herzlichgeliebt, aimé, bien aimé, très-aimé.

Werth, sehr werth, werthest, hochwerthest, cher, très-cher.

Geschäft, werthgeschäft, hoch-und werthgeschäft, hochgeschätzt, estimé, très-estimé, etc.

L'inégalité de l'état et de la condition des personnes qui s'écrivent des lettres produit encore des changements dans ces titres. Ainsi l'épithète de gnädig n'est donnée à un gentilhomme que par ceux qui ne sont pas eux-mêmes de condition, ou qui ne sont pas revêtus d'un emploi qui les met de niveau avec les gens de condition. Les ducs et princes reçoivent le titre de Durchlaucht, les princes du sang celui de Hoheit. Les ministres reçoivent le titre de Excellenz, les comtes et barons celui de Hochgeboren, les nobles celui de Hochwohlgeboren, les personnes de condition celui de Wohlgeboren, les marchands celui de Hochedelgeboren (11). Hochwürden est l'attribut des évêques et des personnes revêtues de hautes dignités ecclésiastiques, Hochwohllehrwürden celui des docteurs et professeurs en théologie et des curés, Wohllehrwürden celui des curés de bourgs ou de villages.

En écrivant à des personnes qui jouissent d'un titre élevé, comme : Majestät, Majesté ; Durchlaucht, Altesse ; Hoheit, Hautesse, etc., on fait précéder ces titres du pronom possessif de la seconde personne : Eure, votre, qui s'écrit alors en abrégé : Ew. ; car anciennement on écrivait Ewre. Exemples :

Ew. Majestät,

» Kaiserliche Majestät,

» Königliche Majestät,

» Hoheit,

» Königliche Heit,

Votre Majesté.

» Majesté Impériale.

» Majesté Royale.

» Hautesse.

» Altesse royale.

(10) Ces mots viennent de gebieten, ordonner, et marquent la subordination.

(11) Les commerçants entre eux n'emploient aucun titre que ce soit dans leur correspondance.

Sw. Durchlaucht,	Votre Altesse.
» Kurfürstliche Durchlaucht,	» Altesse électorale.
» Hochfürstliche Durchlaucht,	» Altesse sérénissime.
» Excellenz,	» Excellence.
» Hochgräfliche Excellenz (à un comte régnant),	» Excellence illustrissime.
» Freiherrliche Excellenz (à un ancien baron qui a des biens immédiats),	» Excellence illustrissime.
» Gnaden (aux gentilshommes),	» Grâce.
» Freiherrliche Gnaden (aux barons),	» Grâce.
» Hochgräfliche Gnaden (aux comtes),	» Grâce.
» Heiligkeit,	» Sainteté.
» Eminenz,	» Eminence.
» Hochwürden, Hohehrwürden, Hochwohllehrwürden, Wohllehrwürden (de hochwürdig, hohehrwürdig, etc.),	» Révérence, etc.
» Hochgeboren, Hochwohlgeboren, Wohlgeboren, Hochedelgeboren, Hochwohlgedelgeboren (de hochgeboren, hochwohlgeboren, wohlgeboren, etc.),	» Illustre, très-noble, noble, etc.
» Hochedeln, Hochwohlbedeln, etc. (de hochedel, hochwohlbedel, etc.),	» Très-noble, noble.

Rem. B. Dans la conversation on dit presque toujours *Ihre* (troisième personne du pluriel) au lieu de *Eure* (Sw.). **Ex.**

Votre Excellence me permet-		<i>Ihre</i> Excellenz werden mir er-
tra.		lauben.

Rem. C. En parlant de ces personnes on se sert des pronoms de la troisième personne, qu'on écrit par respect avec une lettre majuscule. **Ex.**

Sa Majesté Impériale.	{ Seine Majestät der Kaiser.
	{ Seine Kaiserliche Majestät.
Sa Majesté le Roi.	{ Seine Majestät der König.
	{ Seine Königliche Majestät.
Sa Majesté la Reine.	Ihre Majestät die Königin.
Son Altesse Madame la Duchesse.	Ihre Durchlaucht die Frau Herzogin.
Leurs Majestés.	Ihre Majestäten.

II. SOUSCRIPTION, S c h l u ß.

Les formules de soumission sont les suivantes :

Unterthänig, unterthänigst, allerunterthänigst, humble ou humblement, très-humble ou très-humblement, soumis, très-soumis. Gehorsam, gehorsamst, ganz gehorsamst, treugehorsamst, obéissant, très-obéissant.

Ergeben, ergebenst, ganz ergebenst, dévoué, très-dévoué.

Geneigt, affectionné.

Dienstwillig ou dienstbereitwillig, dienstwilligst ou dienstbereitwilligst, prêt à servir.

Allerunterthänigst ou unterthänigst s'emploient envers les souverains; unterthänig, unterthänigst et gehorsamst envers ceux qui sont au-dessus de nous; treugehorsamst envers nos maîtres, nos pères et mères; gehorsam, gehorsamst, ergeben, ergebenst, envers nos égaux; dienstergebenst, dienstbereitwilligst et dienstwilligst, envers ceux qui sont au-dessous de nous.

Ces formules se joignent aux qualifications: Allergnädigst, gnädigst, gnädig, höchst = ou hochgeneigt ou geneigtest, gütigst, etc., selon les différents degrés de politesse qu'il y a à observer. On écrit par exemple :

A un Empereur.

(Inscription, Anrede.)

Allerdurchlauchtigster, Großmächtigster und unüberwindlichster Kaiser, Allergnädigster Kaiser und Herr.

(Au corps de la lettre, im Kontext, im Briefe selbst.)

Wir. Kaiserliche Majestät (ou Allerhöchstdieselben) erlauben allergnädigst, daß u. s. w.

(Souscription, Schluß.)

Der ich in tiefster Unterwürfigkeit verharre

Eurer Kaiserlichen Majestät

allerunterthänigster, gehorsamster Knecht.

Rem. D. Pour un roi la formule est la même, excepté que partout à Kaiser et Kaiserlich, on supplée König et Königlich.

A un Duc ou Prince.

Durchlauchtigster Herzog (ou Fürst, Prinz, Kronprinz, Erbprinz), Gnädigster Herr (ou Gnädigster Prinz und Herr).

Wir. Hochfürstliche Durchlaucht (ou Wir. Königliche Hoheit ou Höchstdieselben) erlauben gnädigst, daß u. s. w.

Der ich mit tiefster Ehrfurcht verharre

Eurer Hochfürstlichen Durchlaucht

unterthänigster und gehorsamster Diener.

A un Comte.

Hochgeborner Graf,

Gnädiger Graf und Herr.

Erw. Hochgräfliche Excellenz (ou Gnaden) werden mir gütigst erlauben, daß u. s. w.

Der ich mit tiefster Ehrfurcht verbleibe

Eurer Hochgräflichen Excellenz (ou Gnaden)

unterthänigster und gehorsamster Diener.

A un Baron.

Hochwohlgeborner Freiherr,

Gnädiger Herr.

Erw. Hochfreiherrliche Excellenz (ou Gnaden) erlauben, daß u. s. w.

Der ich mit geziemender Ehrfurcht die Ehre habe zu seyn

Eurer Hochfreiherrlichen Excellenz (ou Gnaden)

unterthäniger und gehorsamster Diener.

A un Conseiller.

Wohlgeborner Herr,

Hochgeneigter und hochzuwührender Herr Rath.

Erw. Wohlgeborner erlauben gütig (ou hochgeneigt), daß u. s. w.

Der ich mit Verehrung (ou mit vollkommenster Hochachtung) die Ehre habe stets zu seyn

Eurer Wohlgeborner

ganz gehorsamster und ergebenster Diener.

III. ADRESSE, A u f s c h r i f t.

Les adresses (die Aufschriften) se font de la manière suivante :

A un Empereur.

Seiner (en abrégé Er.) Majestät dem Kaiser (An Se. Majestät dem Kaiser) *ic.* ou :

An Seine Kaiserliche Majestät *ic. ic.**A un Roi.*

Er. Majestät (An Se. Majestät) dem (den) König von N.
in N.

A une Reine.

Ihrer Majestät der Königin von u, s. w.

A un Prince.

Er. Durchlaucht dem Fürsten N. zu N.

Rem. E. A un Grand-Duc ou Duc, on met Großherzog ou Herzog
au lieu de Fürst.

A une Princesse.

Ihrer Durchlaucht der Fürstinn N. zu N.

Rem. F. A une Duchesse on met Herzoginn au lieu de Fürstinn.

A un Comte.

Dem Hochgebornen Grafen und Herrn, Herrn N., Grafen zu N.
ou bien :

Meinem gnädigen Grafen und Herrn, ou :

Seiner Hochgräflichen Gnaden ꝛc.

A une Comtesse.

Der Hochgebornen Gräfinn und Frau, Frau N., geboren —
ou : Ihrer Erlaucht der Frau Gräfinn N. N.

A un Baron.

Dem Hochwohlgebornen Herrn, Herrn N., Freiherrn von N.
ou : Seiner Hochfreiherrlichen Gnaden ꝛc.

A un Feld-Maréchal.

An Se. Excellenz, dem Wohlgebornen Herrn von N., Seiner Kaiser-
lichen (Königlichen) Majestät General-Feldmarschall.

ou : Er. Hochwohlgeboren, dem Herrn Feldmarschall von N. zu —

A un Colonel.

Dem Hochwohlgebornen Herrn, Herrn N. von N., Kaiserl. (Königl.)
Obristen (ou Obersten) ꝛc.

ou : Seiner Hochwohlgeboren, dem Herrn Obersten von N. N.
in N.

our: An den Herrn Obersten von N. N.

zu N.

A un Négociant.

Herrn

Herrn N. N.

Handelsmann

in N.

Rem. G. Les dames reçoivent les titres de leurs époux, et on ajoute la qualification de leur état primitif, lorsque leurs maris sont d'un rang inférieur. On dit par exemple : Hochwohlgeborne Frau Pfarrerinn, si la femme d'un pasteur est de naissance noble.

Quelques modèles pour terminer une lettre.

1. N'ayant rien autre chose d'intéressant à vous dire, je vous salue avec une considération distinguée et suis

Votre, etc.

2. Veuillez me croire pour la vie

Votre, etc.

3. Dans l'attente de vos nouvelles, je vous salue avec une parfaite estime.

Votre, etc.

4. N'ayant rien de plus à vous dire qui mérite votre attention, je vous salue très-sincèrement et suis, etc.

5. Je vous présente mes salutations bien cordiales.

Votre, etc., ou seulement le nom ainsi : N.

6. J'ai l'honneur de vous saluer.

Votre, etc.

7. J'attends votre réponse, et je vous prie d'agréer l'assurance de mon parfait dévouement.

8. Tout (toute) à vous de cœur et d'affection.

9. Veuillez excuser la peine que je vous donne et me croire

Votre, etc.

10. Dans l'attente d'une prompte réponse, j'ai l'honneur d'être, votre, etc.

11. Agréez l'expression de ma gratitude pour les politesses

1. Weiter weiß ich Ihnen Nichts von Wichtigkeit zu melden; ich grüße Sie daher mit ausgezeichnete Achtung und bin

Ihr u. s. w.

2. Seien Sie versichert, daß ich in der Zukunft immer seyn werde

Ihr u. s. w.

3. Mit Vergnügen sehe ich Ihren gefälligen Nachrichten entgegen, und verharre hochachtungsvoll

Erw. Wohlgeboren u. s. w.

4. Da ich Ihnen sonst Nichts zu sagen habe, das Ihrer Beachtung werth wäre, so grüße ich Sie herzlichst und verbleibe u. s. w.

5. Mit herzlichem Gruße verbleibt

Erw. Wohlgeboren u. s. w.,
ob. nur den Namen, als: N.

6. Es hat die Ehre sich Ihnen zu empfehlen

Erw. Hochwohlgeboren u. s. w.

7. Ihrer gefälligen Antwort entgegen sehend, bitte ich Sie, die Versicherung meiner Ergebenheit zu genehmigen.

8. Ganz der (die) Ihrige in Freundschaft und Achtung.

9. Entschuldigen Sie die Mühe, welche ich Ihnen verursache und glauben Sie mich

Ihren (Ihre) u. s. w.

10. In Erwartung einer baldigen Antwort, habe ich die Ehre zu verbleiben, Ihr u. s. w.

11. Genehmigen Sie den Ausdruck meiner Erkenntlichkeit für die

dont vous ne cessez de me combler.

12. Recevez, Monsieur, l'assurance de mon respectueux dévouement.

13. Comptez à jamais, Monsieur, sur la reconnaissance et l'attachement

de Votre, etc.

zahlreichen Gefälligkeiten, die Sie nicht müde werden, mir zu erweisen.

12. Empfangen Sie die Versicherung meiner achtungsvollen Ergebenheit.

13. Zählen Sie stets auf die Erkenntlichkeit und Unhänglichkeit

Ihres (Ihrer) u. s. w.

THÈMES EN LETTRES ET BILLETS.

259.

Le beau temps nous a suggéré à ma sœur et à moi la pensée (hat meine Schwester und mich auf den Gedanken gebracht) de nous promener en voiture (spazieren fahren*) cette après-midi (der Nachmittag), et de vous prier de nous honorer de (beehren mit) votre aimable société. Nous nous flattons que vous ne nous refuserez (versagen) pas ce plaisir, mais que vous nous permettrez d'aller vous prendre (abholen) à deux heures ou à deux heures et quart au plus tard (spätestens).

C'est avec bien du plaisir que j'accepte (mit vielem Vergnügen nehme ich—an) vos offres obligeantes (Ihr gütiges Anerbieten), et je vous suis infiniment obligé de l'amitié que vous avez (hegen) pour moi. Vous me trouverez prêt à deux heures, si vous voulez avoir la bonté de venir me chercher (abholen). J'aurai alors l'honneur de vous dire de vive voix (mündlich) ce que le temps ne me permet pas à présent, entr'autres choses (unter andern) combien je suis, etc.

Je vous mande (melden) par celle-ci (hiermit) que je ne puis avoir le plaisir d'aller ce soir avec vous à la comédie, comme je vous ai promis (versprochenes Wasen); car j'ai mal à l'estomac et à la tête (Leq. 74, Note 3). J'étais (sich befinden*) hier à un repas (bei einem Gastmahl), et vous savez bien ce qui arrive (wie es zugeht) dans de pareilles (bei dergleichen) occasions : on mange et l'on boit ordinairement plus que de coutume (gewöhnlich). Je ne sais que faire (was ich anfangen soll) pour me désennuyer (die lange Weile vertreiben*). Envoyez-moi, s'il vous plaît, quelque chose de beau à lire, et venez me voir (besuchen) aussitôt que vos affaires le permettront (au présent).

Voudriez-vous bien avoir la bonté, Monsieur, de me renvoyer par le porteur (der Ueberbringer) de ce billet le livre allemand que je vous ai prêté il y a (vor) environ six mois ? Il appartient à une de mes amies qui me l'a demandé plus de cent fois. Si ce livre était à moi (Voy. Leçon 96), je vous en ferais présent avec beaucoup de plaisir.

Vous m'aviez promis (à l'imparf.) hier de venir me voir aujourd'hui à trois heures, mais vous ne l'avez pas fait. Savez-vous que j'en (bewegen) suis fort fâché contre vous ? car je vous attendais avec impatience pour vous dire des choses de la dernière importance (von der größten Wichtigkeit). Venez vite pour vous excuser (entschuldigen) ; peut-être vous pardonnerai-je (au présent).

Je vous envoie ci-joint (hierbei) avec beaucoup de remerciements le livre anglais que vous avez eu la bonté de me prêter. Je l'ai lu avec beaucoup de plaisir, et il m'a tellement plu que je désire lire aussi les tomes suivants. Oserais-je bien vous les demander (Leçons 54 et 96) ? Il est vrai, la liberté (meine Dreistheit) est grande ; mais votre bonté est encore plus grande, et c'est à elle (zu derselben) que j'ai recours (seine Zuflucht nehmen*).

Mon cher ami. J'ai l'honneur de vous envoyer ci-joint une boîte (die Schachtel) de raisins (die Traube). Si vous les trouvez à votre goût (schmecken), il y en a encore d'autres à votre service (so stehen noch mehr zu Diensten). Pardonnez-moi d'avoir été si longtemps sans vous écrire (daß ich Ihnen so lange nicht geschrieben habe) : les vendanges (die Weinlese, au sing.) m'en ont (hat) empêché. A l'avenir (in's künftige) je tâcherai de réparer (wieder gut zu machen suchen) ma négligence, et je vous dirai plus souvent que je suis de tout mon cœur (Voy. Rem. H, page 42) votre sincère ami, etc.

J'ai reçu aujourd'hui la boîte de raisins dont vous avez eu la bonté (die Sie so gütig waren) de me faire présent (verzehren), et je vous en (dafür) remercie de tout mon cœur. Je les ai mangés (verzehren) avec quelques-uns de mes amis, en nous entretenant (unterhalten*) fort avantageusement (vortheilhaft) de (von) vous. Votre ami doit être un excellent homme, dit un d'entre eux, puisqu'il a de si bons raisins. Je suis, etc.

Mon très-cher ami. Je viens de (ich habe so eben) recevoir votre lettre par (aus) laquelle j'ai appris avec beaucoup d'affliction que vous avez la fièvre quarte (das viertägige Fieber). Il faut que je vous dise franchement (offenherzig) ce que je pense (meine Gedanken); j'espère que vous ne le prendrez pas en mauvaise part (übel nehmen*). Votre façon de vivre (die Lebensart) ne vaut rien. Vous avez toujours bu beaucoup de vin et point d'eau. Je vous ai dit souvent que cela est nuisible à la santé (der Gesundheit nachtheilig) et que vous devriez boire moins de vin et beaucoup d'eau; mais vous n'avez jamais voulu y faire attention (darauf achten). Votre médecin vous le dira maintenant, et il faudra bien que vous lui obéissiez (gehörchen), si vous voulez être quitte de (los werden*) votre fièvre. En attendant (inzwischen) supportez (ertragen*) votre mal (das Leiden) avec patience, observez (befolgen) exactement (genau) ce que votre médecin vous ordonne (verordnen) et vous serez rétabli en peu de temps. C'est ce que souhaite passionnément votre, etc.

262.

Monsieur C. se trouvant obligé (müssen) d'aller à la campagne demain, prie Monsieur G. de ne pas se donner la peine de passer (sich nicht zu bemühen) chez lui. M. C. sera bien aise (Einem lieb seyn*) de voir M. G. après-demain (übermorgen) à l'heure (zu einer Stunde) qui lui sera la plus convenable (bequem).

Madame B. souhaite le bon jour à M. F. Comme elle va ce soir au bal, elle ne pourra pas avoir le plaisir de le voir aujourd'hui, et (elle) prie M. F. de vouloir bien ne venir demain qu'à midi moins un quart.

Monsieur et Madame P. font mille compliments (lassen vielmal grüßen) ou : présentent leurs respects (grüßen—ehrerbietigst) à Monsieur et Madame Y**, et les prient de venir dîner avec eux (beim Mittagstische ihre Gäste zu seyn) jeudi. On se mettra à table (zu Tische gehen*) à sept heures précises (mit dem Schläge sieben).

Monsieur et Madame Y** acceptent (nehmen dankbar—an) l'honneur que (veulent bien) leur faire (ergeigen) Mr. et Mme P. et (ils) seront (sich einfinden*) chez eux à l'heure dite (bestimmten).

Mr. et Mme Y** sont désolés (bedauern sehr) de ne pouvoir répondre (nicht entsprechen zu können) à l'honneur que leur font Mr. et Mme P.; ils s'étaient déjà engagés ailleurs (eine andere Einladung annehmen*).

Si Mr. N. peut disposer de quelques moments (ein wenig Zeit hat) pour un entretien (zu einer Unterredung) demain matin à dix heures, il obligera beaucoup Mr. S. qui l'attendra (au présent), et lui expliquera (um ihm mitzutheilen) le motif de son invitation (die Einladung).

Si Mr. X. peut disposer d'un moment demain entre une et quatre heures, il obligera beaucoup Mr. Z. de passer chez lui.

Si Mr. Y** ne se trouvait pas chez lui dimanche prochain à l'heure du diner (zur Mittagstunde), il est prié d'y laisser au moins la clef de sa cave, afin que son ami R** ne meure pas de soif (vor Durst sterben*).

263.

Monsieur. J'ai lu et relu (wiedergelesen*) avec une satisfaction inexprimable (das unaussprechliche Vergnügen) la charmante (überaus schön) lettre que vous m'avez écrite en allemand (der deutsche Brief). Il est difficile de concevoir comment vous avez pu apprendre cette langue en si peu de temps. Vous me priez de corriger les fautes que je trouverai dans votre lettre. Puisque vous me le commandez, je vous dirai (au présent) franchement (frei heraus) que vous y faites deux grandes fautes : la première, c'est que vos lettres sont toujours trop courtes, et la seconde, que vous me priez de les corriger. Evitez, s'il vous plait, à l'avenir (in Zukunft) ces deux fautes. Par là (le faisant, dadurch) vous obligerez infiniment votre, etc.

J'ai invité toutes mes amies à prendre le thé chez nous (zum Thee bei uns eingeladen) et j'ai fait dire à Sophie de vous prendre en passant (im Vorbeigehen). Soyez donc prête vers neuf heures. Nous nous amuserons bien (recht vergnügt seyn*), nous danserons et nous jouerons au gage touché (Pfänder spielen). Je vous embrasse (umarmen) dans l'espérance (hoffend) que vous ne nous refuserez (versagen) pas le plaisir de vous voir chez nous.

CENT-TREIZIÈME LEÇON.

Hundert und dreizehnte Section.

5. Le Verbe, das Zeitwort.

Le verbe est un mot qui affirme l'existence ou la manière d'être ou d'agir du sujet; de là six sortes de verbes, savoir :

1° Verbes auxiliaires, *Hülfszeitwörter*, qu'on appelle ainsi parce qu'ils aident à conjuguer les autres verbes; ce sont : *haben**, avoir; *seyn**, être; *werden** (1), être (devenir). Ex. *Ich habe geschrieben*, j'ai écrit; *ich bin gegangen*, je suis allé; *er wurde geliebt*, il fut aimé.

2° Verbes actifs, *thätige Zeitwörter*. Ils expriment une action faite par le sujet et ont ou peuvent avoir un régime direct. Ex. *Der Vater liebt den Sohn*, le père aime le fils; *ich liebe die Tugend und verabscheue das Laster*, j'aime la vertu et je déteste le vice.

3° Verbes passifs, *leidende Zeitwörter*. Ils présentent le sujet comme recevant ou souffrant de la part d'autrui l'action exprimée par le verbe. Ex. *Der ungehorsame Sohn wird von seinem Vater bestraft*, le fils désobéissant est puni par son père.

4° Verbes neutres, *ziellose Zeitwörter*. Ils expriment un état ou même une action du sujet qui ne peut tomber directement sur un objet. Ex. *Ich gehe*, je marche; *er fällt*, il tombe; *sie schläft*, elle dort.

5° Verbes réfléchis, réciproques (2) ou pronominaux, *zurückkehrende Zeitwörter*. Ils expriment une action dont le sujet est lui-même l'objet et ont toujours *haben* pour auxiliaire. Ex. *Ich freue mich*, je me réjouis; *er bildet sich ein*, il s'imagine; *sie hat sich geirret*, elle s'est trompée.

6° Verbes impersonnels, *unpersönliche Zeitwörter*. Ils ne se rapportent à aucune personne et ne sont usités, dans tous les temps, qu'à la troisième personne du singulier (3); on ne peut les conju-

(1) Les verbes actifs prennent ordinairement pour auxiliaire *haben**, les verbes neutres *seyn**, et les verbes passifs se conjuguent à l'aide de l'auxiliaire *werden**.

(2) Quelques grammairiens font une distinction entre les verbes réfléchis et les verbes réciproques, en ce que les premiers expriment une action qui tombe sur le sujet même, et les derniers une action de plusieurs sujets agissant les uns sur les autres. Nous comprenons les uns et les autres sous le nom de verbes pronominaux ou réfléchis.

(3) Quelques-uns de ces verbes s'emploient aussi en allemand à la troisième personne du pluriel. Ex. *Es geschehen viele Dinge*, beaucoup de choses arrivent.

guer qu'à l'aide du pronom indéfini *es*, *il*. Ex. *Es regnet*, il pleut;
es schneiet, il neige.

De la formation des verbes.

Les verbes allemands sont :

1° des mots primitifs, comme : *stehen**, être debout; *gehen**, aller;
*trinken**, boire, etc. ;

2° des mots dérivés, comme : *entstehen**, naître; *vergehen**, pas-
 ser; *betrinken**, enivrer; ou :

3° des mots composés, comme : *aufstehen**, se lever; *durchgehen**,
 passer; *hochaechten*, estimer; *lustwandeln*, se promener.

I. Les verbes primitifs sont formés d'un son primitif qui est
 ordinairement l'impératif du verbe, et de la terminaison en, ter-
 minaison commune à tous les verbes allemands. Ex.

<i>Stehen*</i> , être debout, de l'impératif <i>steh</i> , debout !	} et de la syllabe en.
<i>Gehen*</i> , aller, " " <i>geh</i> , va !	
<i>Trinken*</i> , boire, " " <i>trink</i> , bois !	

II. La dérivation des verbes s'opère tantôt : a) par le change-
 ment d'une voyelle ou d'une consonne, tantôt : b) par l'addition
 d'une syllabe.

a) Par le changement d'une voyelle ou d'une consonne, certains
 verbes neutres deviennent actifs. Ex. *fallen*, tomber; *fällen*, abat-
 tre; *liegen*, être couché; *legen*, mettre, placer; *sitzen*, être assis;
setzen, asseoir, poser; *stehen*, être debout; *stellen*, mettre; *wachen*,
 veiller; *wachen*, éveiller.

b) Par l'addition d'une syllabe, on modifie le sens du verbe pri-
 mitif. Il y a 1° des avant-syllabes ou prothèses et 2° des arrière-
 syllabes ou affixes.

1° Les prothèses, qui ne paraissent jamais seules dans la langue,
 se placent devant le verbe primitif comme en français *mé* ou *re*
 devant le verbe connaître, et *dé* devant les verbes couvrir ou met-
 tre. Les principales prothèses sont :

be, *emp*, *ent*, *er*, *ge*, *miß*, *ver*, *zer*, qui ont chacune une signifi-
 cation particulière, comme :

Be (dérivé de *bei*) signifie :

a) qu'une action s'étend sur tout l'objet dont on parle. Ex.

beschreiben, décrire; dérivé de *schreiben*, écrire.

bebaugen, remplir de bâtiments " de *bauen*, bâtir.

(cultiver);

b) garnir de quelque chose. Ex.

- | | |
|---|---------------------------|
| belegen, garnir ; | dérivé de legen, mettre. |
| be kleiden, revêtir ; | « de kleiden, vêtir. |
| c) qu'une action se fait attentivement, comme : | |
| be denken, réfléchir ; | dérivé de denken, penser. |
| be trachten, considérer ; | « de trachten, tâcher. |

Rem. La prothèse *be* sert à transformer des verbes intransitifs en transitifs. Ex. folgen, suivre, obéir (régit le datif), et befolgen, exécuter (rég. l'accusatif), arbeiten, travailler, et bearbeiten, élaborer, façonner. Elle sert également à former d'un substantif ou d'un adjectif un verbe. Ex. der Flügel, l'aile ; beflügeln, donner des ailes ; die Seele, l'âme ; befeelen, animer ; das Glück, le bonheur ; beglücken, rendre heureux ; frei, libre ; befreien, délivrer ; reich, riche ; bereichern, enrichir, etc. Tous les verbes précédés de *be* sont actifs et régissent l'accusatif (4).

Ge se sert souvent à fortifier l'idée du mot primitif, mais en change toujours la signification. Ex.

- | | |
|--------------------|---------------------------|
| gefallen, plaire ; | dérivé de fallen, tomber. |
| gestehen, avouer ; | « de stehen, être debout. |

Emp ne se trouve que dans les quatre verbes suivants :

- | | |
|-------------------------------|---------------------------------------|
| empfangen, recevoir ; | dérivé de fangen, attraper (prendre). |
| empfehlen, recommander ; | « de fehlen, manquer. |
| empfinden, sentir ; | « de finden, trouver. |
| empören, révolter, soulever ; | « de l'adverbe empor, en haut. |

Ent désigne :

a) l'origine d'une chose, comme :

- | | |
|----------------------------------|---------------------------|
| entstehen, naître ; | « de stehen, être debout. |
| entzünden, enflammer, embraser ; | « de zünden, prendre feu. |

b) l'éloignement, comme :

- | | |
|------------------------|----------------------|
| entfliehen, s'enfuir ; | « de fliehen, fuir. |
| entlaufen, s'évader ; | « de laufen, courir. |

c) la privation, comme :

- | | |
|----------------------------------|---|
| entbehren, manquer, être privé ; | « de l'ancien mot bären, porter (en anglais : to bear). |
|----------------------------------|---|

(4) Cependant les verbes impersonnels begegnen, behagen, lieben, régissent le datif, ainsi que le verbe befehlen. Les suivants régissent la personne au datif et la chose à l'accusatif : benehmen, betheuern, beweisen, bewilligen, bezahlen, bezeigen, bezeugen.

entehren, déshonorer ;

dérivé de ehren, honorer.

Er marque :

a) le mouvement vers un endroit élevé, comme :

erheben, élever ;

dérivé de heben, lever.

erziehen, élever (nourrir) ;

« de ziehen, tirer.

b) la manière d'atteindre un but, comme :

erbitten, obtenir à force de prier ; « de bitten, prier.

erfinden, inventer ;

« de finden, trouver.

c) l'accomplissement de ce que marque le mot primitif, comme :

erlaufen, se noyer ;

dérivé de laufen, boire avec excès.

erschießen, fusiller ;

« de schießen, tirer.

erröthen, rougir ;

« de röthen, qui dérive à son tour de roth, rouge.

erweichen, amollir ;

« de weichen, tremper ; weich, mou, molle.

Miß (5) marque le contraire du mot primitif, comme :

mißglücken, mal réussir, manquer ; « de glücken, réussir.

mißbrauchen, abuser ;

« de brauchen, user, employer.

mißkennen, méconnaître ;

« de kennen, connaître.

Ver marque :

a) l'éloignement, la perte, la destruction, comme :

vertreiben, expulser ;

dérivé de treiben, chasser.

verspielen, perdre au jeu ;

« de spielen, jouer.

verkaufen, vendre ;

« de kaufen, acheter.

verbrennen, détruire en brûlant ;

« de brennen, brûler.

versinken, s'abimer ;

« de sinken, aller au fond.

verblühen, déflourir ;

« de blühen, fleurir.

verheeren, ravager, détruire des armées ;

« de das Heer, l'armée.

verhungern, mourir de faim ;

« de der Hunger, la faim.

b) l'erreur, comme :

versehen, se méprendre ;

« de sehen, voir.

verschreiben, faire une faute en écrivant ;

« de schreiben, écrire.

verhören, mal entendre ;

« de hören, entendre.

(5) Cette syllabe répond souvent aux syllabes françaises *mé*, *més*.

c) l'excès, comme :

versalzen, saler trop ; dérivé de salzen, saler.
 versüßen, adoucir trop ; « de süßen, rendre doux.

d) la fermeture, la clôture, comme :

vermauern, fermer par un mur ; « de mauern, maçonner.
 verkleben, boucher avec de la « de kleben, coller.
 pâte, de la cire, etc. ;

e) la négation, comme :

verneinen, nier, dire non ; « de nein, non.
 verachten, mépriser ; « de achten, estimer.

f) le passage d'un état à un autre, comme :

veralten, vieillir ; dérivé de alt, vieux.
 verarmen, s'appauvrir ; « de arm, pauvre.

g) La syllabe ver sert à accroître la qualité exprimée par le mot primitif, comme :

verstärken, renforcer ; dérivé de stärken, fortifier, con-
 forter.

verbessern, améliorer ; « de besser, meilleur.

h) Cette syllabe liée à un substantif en forme un verbe qui marque la qualité désignée par le substantif, comme :

vergolden, dorer ; dérivé de das Gold, l'or.
 versilbern, argenter ; « de das Silber, l'argent.

Der marque une séparation des parties et ajoute souvent l'idée de destruction au verbe primitif, comme :

zerschneiden, découper ; dérivé de schneiden, couper.
 zerbrechen, casser ; « de brechen, rompre.
 zerstören, détruire ; « de stören, troubler, in-
 terrompre.

2° Les affixes les plus importantes sont :

chen, en, ein, ern, igen, iren, zen.

Chen fortifie l'idée du mot primitif, comme :

hören, écouter, être aux écoutes ; « de hören, entendre, ouïr.
 scheuen, épouvanter ; « de scheuen, avoir peur,
 craindre.

En sert à former des verbes de toutes sortes de mots, surtout de substantifs, comme :

fischen, pêcher ; dérivé de der Fisch, le poisson.
 mausen, prendre des souris ; « de die Maus, la souris.
 hören, entendre ; « de das Ohr, l'oreille (la
 lettre o étant adou-
 cie et transposée).

theilen, partager ;	dérivé de der Theil, la partie.
bessern, améliorer ;	« de besser, meilleur.
röthen, rougir ;	« de roth, rouge.

Ein marque une diminution à laquelle se joint souvent l'idée de mépris, comme :

lächeln, sourire ;	dérivé de lachen, rire.
fränken, trainer, être malade ;	« de franken, être malade.
streichen, caresser, passer dou- cement la main par dessus quelque chose ;	« de streichen, frotter, oin- dre.

Ein marque :

a) une occupation à laquelle se joint souvent l'idée de répétition, comme :

einschlafen, endormir ;	dérivé de einschlafen, s'endor- mir.
rauchern, enfumer ;	« de rauchen, fumer.
steigern, renchérir ;	« de steigen, monter.
folgern, inférer ;	« de folgen, suivre.

b) une inclination à ce qui est exprimé par le primitif, comme :

schlafen, avoir sommeil ;	dérivé de schlafen, dormir.
lächern, avoir envie de rire ;	« de lachen, rire.

Gen veut dire : faire ce qu'exprime le mot primitif, comme :

ängstigen (comme si l'on disait : dérivé de die Angst, l'angoisse.

Angst machen), causer de l'angoisse ;

enden (comme si l'on disait : « de das Ende, la fin.

ein Ende machen), finir ;

reinigen (comme si l'on disait : « de rein, propre.

rein machen), nettoyer ;

beruhigen (comme si l'on disait : « de ruhig, tranquille.

ruhig machen), tranquilliser ;

Iren et dans quelques mots ieren sert à germaniser les verbes étrangers reçus en allemand, comme :

studiren, étudier ;	dérivé du latin <i>studere</i> .
dociren, enseigner ;	« du latin <i>docere</i> .
spazieren, se promener ;	« du latin <i>spatiari</i> .
ennuyiren, ennuyer ;	« du français.
indossiren, endosser ;	« de l'italien <i>indosso</i> .
regieren, régner ;	« du latin <i>regere</i> .
präsentiren, présenter ;	« du latin <i>praesentare</i> .

Ben marque la répétition soutenue, comme :

<i>schlucken</i> , sangloter, avoir le hoquet ; dérivé de <i>schlucken</i> , avaler.	
<i>ächzen</i> , gémir ;	« de <i>ach!</i> ah ! hélas !
<i>lechzen</i> , brûler de soif ;	« de <i>lecken</i> , lécher.

Des Modes.

Le rapport entre le sujet et l'attribut peut être présenté d'une manière positive, incertaine ou impérative ; de là trois modes :

- 1^o L'indicatif, *die bestimmte Weise oder Redeart.*
- 2^o Le subjonctif, *die ungewisse Weise.*
- 3^o L'impératif, *die Befehlsweise.*

Des Temps.

Le verbe, en exprimant le rapport entre le sujet et l'attribut, peut indiquer que ce rapport est, a été ou sera ; de là trois temps principaux :

- 1^o Le Présent, *die gegenwärtige Zeit*, comme : *ich lese*, je lis.
- 2^o Le Passé, *die vergangene Zeit.*
- 3^o Le Futur, *die zukünftige Zeit.*

Une action peut n'être pas achevée lorsqu'une autre action commence. La forme du verbe qui désigne cette action interrompue se nomme Imparfait, *jüngst- oder kaumvergangene Zeit*, comme : *ich las*, je lisais.

La forme du verbe qui désigne une action passée sans aucun rapport à une autre action se nomme Parfait, *völligvergangene Zeit*, comme : *ich habe gelesen*, j'ai lu.

Une action peut être entièrement achevée au moment où commence une autre action qui s'y rattache. Nous appelons la forme du verbe qui marque cette action Plus-que-parfait, *längstvergangene Zeit*, comme : *ich hatte das Buch gelesen*, j'avais lu le livre.

Le temps futur est présent (simple) ou passé (composé) ; il est présent ou simple lorsqu'il s'agit d'une action qui doit se faire sans rapport à une autre action, comme : *ich werde lesen*, je lirai ; il est passé ou composé lorsqu'il s'agit d'une action mise en rapport avec une autre présentée comme presque achevée, comme : *ich werde den Brief gelesen haben*, j'aurai lu la lettre.

I. CONJUGAISON

DU VERBE AUXILIAIRE *haben*, *AVOIR*.

REMARQUE PRÉLIMINAIRE. Pour bien savoir conjuguer un verbe, on doit avant tout se rendre maître du Présent et du Passé de l'Infinitif, du Participe présent et du Participe passé.

Présent de l'Infinitif.

Haben, avoir.

Passé de l'Infinitif.

Gehabt haben, avoir eu.

Participe présent (Voy. Leç. 94).

Habend, ayant.

Participe passé (Voy. Leç. 43 et 44).

Gehabt, eu.

Présent.

INDICATIF.

J'ai, etc.

Ich habe,

du *hast*,

er (sie, es, man) *hat*,

wir *haben*,

ihr *habet* ou *habet*,

sie *haben*.

SUBJONCTIF.

Que j'aie, etc.

Daß ich habe,

daß du habest,

daß er (sie, es, man) habe,

daß wir haben,

daß ihr habet,

daß sie haben.

Imparfait.

J'avais, etc. J'eus, etc.

Ich hatte,

du *hattest*,

er (sie, es, man) *hatte*,

wir *hätten*,

ihr *hattet*,

sie *hätten*.

Que j'eusse, etc. (1)

Daß ich hätte,

daß du hättest,

daß er (sie, es, man) hätte,

daß wir hätten,

daß ihr hättet,

daß sie hätten.

Parfait.

Rem. A. Le Parfait, die *völligvergangene Zeit*, se forme, dans tous les verbes allemands, du Présent de l'auxiliaire et du Participe passé du verbe conjugué, comme :

J'ai eu, etc.

Ich habe

du *hast*

er (sie, etc.) *hat*

wir *haben*

ihr *habet* (*habt*)

sie *haben*

} *gehabt*.

Que j'aie eu, etc.

Daß ich gehabt habe,

daß du gehabt habest,

daß er (sie, etc.) gehabt habe,

daß wir gehabt haben,

daß ihr gehabt habet,

daß sie gehabt haben.

(1) Sans la conjonction *daß*, *ich hätte* se traduit par *j'aurais* et avec la conjonction *wenn*, comme dans : *wenn ich hätte*, par : si j'avais.

Plus-que-parfait.

Rem. B. Le Plus-que-Parfait, die längstvergangene Zeit, se forme, dans tous les verbes, de l'Imparfait de l'auxiliaire et du Participe passé du verbe conjugué, comme :

J'avais eu, etc. J'eus eu, etc.

Que j'eusse (sans daß j'aurais) eu, etc.

Ich hatte	}	gehabt.
du hattest		
er (sie, ic.) hatte		
wir hatten		
ihr hattet		
sie hatten		

Daß ich gehabt hätte,
daß du gehabt hättest,
daß er (sie, ic.) gehabt hätte,
daß wir gehabt hätten,
daß ihr gehabt hättet,
daß sie gehabt hätten.

Futur.

Rem. C. Le Futur, die zukünftige Zeit, se forme, dans tous les verbes allemands, du Présent de l'auxiliaire werden, devenir (Voy. Leç. 87), et du Présent de l'Infinitif du verbe conjugué, comme :

J'aurai, etc.

Que j'aurai, etc. (V. Leç. 98).

Ich werde	}	haben.
du wirst		
er (sie, ic.) wird		
wir werden		
ihr werdet		
sie werden		

Daß ich haben werde,
daß du haben werdest,
daß er (sie, ic.) haben werde,
daß wir haben werden,
daß ihr haben werdet,
daß sie haben werden.

Futur passé.

Rem. D. Le Futur passé, die künftig verflossene Zeit, se forme, dans tous les verbes allemands, du Présent de l'auxiliaire werden, devenir (Voy. Leç. 88), et du Passé de l'Infinitif du verbe conjugué, comme :

J'aurai eu, etc.

Que j'aurai eu, etc. (V. Leç. 98).

Ich werde	}	gehabt haben.
du wirst		
er (sie, ic.) wird		
wir werden		
ihr werdet		
sie werden		

Daß ich gehabt haben werde (2),
daß du gehabt haben werdest,
daß er (sie, ic.) gehabt haben werde,
daß wir gehabt haben werden,
daß ihr gehabt haben werdet,
daß sie gehabt haben werden.

Conditionnels.

Rem. E. Au lieu de : ich hätte, du hättest, er hätte, ic., on peut dire aussi quelquefois : ich würde haben, du würdest haben, ic. et

(2) Ou : daß ich werde gehabt haben (Voy. Leç. 88, ➡ A).

au lieu de : ich hätte gehabt ou daß ich gehabt hätte, on dit souvent aussi : ich würde gehabt haben ou daß ich gehabt haben würde, *ic.* (Voy. *Leç.* 96); de là les Conditionnels.

Conditionnel présent.

Rem. F. Le Présent du Conditionnel, die gegenwärtige Zeit der bedingenden Weise, se forme, dans tous les verbes allemands, de würde (3) et du Présent de l'Infinitif du verbe conjugué, comme :

J'aurais, etc.

Ich würde
du würdest
er (sie, *ic.*) würde } haben.

Nous aurions, etc.

Wir würden
ihr würdet
sie würden } haben (4).

Conditionnel passé.

Rem. G. Le Passé du Conditionnel, die vergangene Zeit der bedingenden Weise, se forme, dans tous les verbes allemands, de würde (Voy. *Note 3* ci-dessous), et du Passé de l'Infinitif du verbe conjugué, comme :

J'aurais eu, etc. J'eusse eu, etc.

Ich würde
du würdest
er (sie, *ic.*) würde } gehabt haben.

Nous aurions eu, etc. Nous eussions eu, etc.

Wir würden
ihr würdet
sie würden } gehabt haben (5).

Impératif (Voy. *Leç.* 99 et 101).

Singulier.

(Point de première personne.)

Habe, aie.

Habe er (sie, *ic.*),
er (sie, *ic.*) habe,
daß er (sie, *ic.*) habe,
er (sie, *ic.*) mag haben,
er (sie, *ic.*) soll haben, } qu'il,
qu'elle,
etc.
ait.

Pluriel.

Haben wir,
lasset uns haben, } ayons.
wir wollen haben,

Habet ou habt (haben Sie), ayez.
Haben sie ou sie haben, } qu'ils
daß sie haben, } ou
sie mögen haben, } qu'elles
sie sollen haben, } aient.

(3) Würde est l'imparfait du subjonctif de l'auxiliaire werden, devenir.

(4) Au lieu de : ich würde haben, du würdest haben, *ic.*, on peut toujours dire : ich hätte, du hättest, *ic.* (Voy. *Leç.* 96).

(5) Au lieu de : ich würde gehabt haben, *ic.*, on peut toujours dire : ich hätte gehabt, *ic.* (Voy. *Leç.* 96).

CONJUGAISON

DU VERBE AUXILIAIRE *sey*n, ÊTRE (Voy. la Rem. préliminaire, page 63).

Présent de l'Infinitif.

*Sey*n, être.

Passé de l'Infinitif.

Gewesen *sey*n, avoir été.

Participe présent.

*Sey*end ou *wes*end (6), étant.

Participe passé.

Gewesen, été.

Présent.

INDICATIF.

Je suis, etc.

Ich bin,

du bist,

er (sic, *es*, man) ist,

wir sind,

ihr *sey*d,

sie sind.

SUBJONCTIF.

Que je sois, etc.

Daß ich *sey*,

daß du *seyest* ou *seyst*,

daß er (sic, *ic.*) *sey*,

daß wir *seyen* ou *sey*n,

daß ihr *seyed* ou *seyd*,

daß sie *seyen* ou *sey*n.

Imparfait.

J'étais, etc. Je fus, etc.

Ich war,

du *warest* ou *warst*,

er (sic, *ic.*) war,

wir waren,

ihr *waret* ou *wart*,

sie waren.

Que je fusse (7), etc.

Daß ich *wäre*,

daß du *wärest*,

daß er (sic, *ic.*) *wäre*,

daß wir *wären*,

daß ihr *wäret*,

daß sie *wären*.

Parfait (Voy. Rem. A, page 63).

J'ai été, etc.

Ich bin

du bist

er (sic, *ic.*) ist

wir sind

ihr *seyd*

sie sind

} gewesen.

Que j'aie été, etc.

Daß ich gewesen *sey*,

daß du gewesen *seyst*,

daß er (sic, *ic.*) gewesen *sey*,

daß wir gewesen *seyen* ou *sey*n,

daß ihr gewesen *seyed* ou *seyd*,

daß sie gewesen *seyen* ou *sey*n.

(6) L'usage des participes présents *seyend* et *wesend* a vieilli; on ne s'en sert plus maintenant que dans les mots composés: *basseyend*, y étant; *anwesend*, présent; *abwesend*, absent.

(7) Sans la conjonction *daß*, *ich wäre* se traduit par: *je serais*, et avec la conjonction *wenn*, comme: *wenn ich wäre*, par: *si j'étais*.

Plus-que-parfait (Voy. Rem. B, page 64).

J'avais été, etc. J'eus été, etc.

Que j'eusse (ou sans daß j'aurais) été, etc.

Ich war du wärest ou warst er (sie, ic.) war wir waren ihr wäret ou wart sie waren	}	gewesen.
---	---	----------

Daß ich gewesen wäre,
daß du gewesen wärest,
daß er (sie, ic.) gewesen wäre.
daß wir gewesen wären,
daß ihr gewesen wäret,
daß sie gewesen wären.

Futur (Voy. Rem. C, page 64).

Je serai, etc.

Que je serai, etc.

Ich werde du wirst er (sie, ic.) wird wir werden ihr werdet sie werden	}	seyn.
---	---	-------

Daß ich seyn werde,
daß du seyn werdest,
daß er (sie, ic.) seyn werde,
daß wir seyn werden,
daß ihr seyn werdet,
daß sie seyn werden.

Futur passé (Voy. Rem. D, page 64).

J'aurai été, etc.

Que j'aurai été, etc.

Ich werde du wirst er (sie, ic.) wird wir werden ihr werdet sie werden	}	gewesen seyn.
---	---	---------------

Daß ich gewesen seyn werde (8),
daß du gewesen seyn werdest,
daß er (sie, ic.) gewesen seyn werde,
daß wir gewesen seyn werden,
daß ihr gewesen seyn werdet,
daß sie gewesen seyn werden.

Conditionnels (Voy. Rem. E, F et G, pages 64 et 65).*Présent.**Passé.*

Je serais, etc.

J'aurais été, etc. J'eusse été, etc.

Ich würde du würdest er (sie, ic.) würde wir würden ihr würdet sie würden	}	seyn (9).
--	---	-----------

Ich würde du würdest er (sie, ic.) würde wir würden ihr würdet sie würden	}	gewesen seyn (10).
--	---	--------------------

(8) Ou : daß ich werde gewesen seyn (Voy. Lec. 88, A).

(9) Au lieu de : ich würde seyn, du würdest seyn, ic., on peut toujours dire : ich wäre, du wärest, ic. (Voy. Lec. 96).

(10) Au lieu de : ich würde gewesen seyn, ic., on peut toujours dire : ich wäre gewesen, ic. (Voy. Lec. 96).

Impératif (Voy. Leç. 99 et 101).

<i>Singulier.</i>	<i>Pluriel.</i>
(Point de première personne.)	
Sey, sois.	Seyn wir, lasset uns seyn, } soyons.
sey er (sie, 2c.),	wir wollen seyn, } soyez.
er (sie, 2c.) sey,	Seyd (seyn Sie),
daß er (sie, 2c.) sey,	Seyn sie ou sie seyn, } qu'ils
er (sie, 2c.) mag seyn,	daß sie seyn, } ou
er (sie, 2c.) soll seyn,	sie mögen seyn, } qu'elles
	sie sollen seyn, } soient.

OBSERVATION.

Les élèves devront conjuguer chaque verbe à haute voix en l'écrivant de quatre manières différentes, savoir : 1° affirmativement, 2° négativement, 3° interrogativement, 4° interrogativement et négativement. Nous venons de conjuguer les auxiliaires *haben* et *seyn* affirmativement; en conjuguant un verbe négativement, la négation *nicht* se place après le verbe dans les temps simples, et avant le Participe ou l'Infinitif dans les temps composés. Exemples :

Forme négative, verneinende Form.

<i>Présent de l'Infinitif.</i>	<i>Participe présent.</i>
Nicht haben, n'avoir pas.	Nicht habend, n'ayant pas.
<i>Passé de l'Infinitif.</i>	<i>Participe passé.</i>
Nicht gehabt haben, n'avoir pas eu.	Nicht gehabt, pas eu.

Présent.

INDICATIF.	SUBJONCTIF.
Je n'ai pas, etc.	Que je n'aie pas, etc.
Ich habe nicht,	Daß ich nicht habe,
du hast nicht, 2c.	daß du nicht habest, 2c.

Imparfait.

Je n'avais, je n'eus pas, ich hatte nicht.	Que je n'eusse pas, daß ich nicht hätte.
---	---

Parfait.

Je n'ai pas eu, ich habe nicht gehabt.	Que je n'aie pas eu, daß ich nicht gehabt habe.
---	--

Plus-que-parfait.

Je n'avais (je n'eus) pas eu,	Que je n'eusse pas eu,
ich hatte nicht gehabt.	daß ich nicht gehabt hätte.

Futur.

Je n'aurai pas,	Que je n'aurai pas,
ich werde nicht haben.	daß ich nicht haben werde.

Futur passé.

Je n'aurai pas eu,	Que je n'aurai pas eu,
ich werde nicht gehabt haben.	daß ich nicht gehabt haben werde.

Conditionnels.

<i>Présent.</i>	<i>Passé.</i>
Je n'aurais pas,	Je n'aurais pas eu,
ich würde nicht haben.	ich würde nicht gehabt haben.

Impératif.

<i>Singulier.</i>		<i>Pluriel.</i>	
(Point de première personne.)			
Habe nicht, n'aie pas.		Haben wir nicht,	
Habe er (sie, ic.) nicht,		lasset uns nicht haben, } n'ayons	
er (sie, ic.) habe nicht,		wir wollen nicht haben, } pas.	
daß er (sie, ic.) nicht	qu'il,	Habet ou habt (Haben Sie) nicht,	
habe,	qu'elle,	n'ayez pas.	
er (sie, ic.) mag nicht	etc.	Haben sie nicht,	
haben,	n'ait	sie haben nicht,	
er (sie, ic.) soll nicht	pas.	daß sie nicht haben, } qu'ils	
haben,		sie mögen nicht haben, } ou	
		sie sollen nicht haben, } qu'elles	
			n'aient
			pas.

Forme interrogative, fragende form.

En conjuguant interrogativement, le pronom ou le substantif se place après le verbe dans les temps simples, et dans les temps composés entre l'auxiliaire et le Participe passé ou l'Infinitif. Ex.

Habe ich? ai-je?	Bin ich? suis-je?
hatte er? eut-il?	war er? fut-il?
hat sie gehabt? a-t-elle eu?	ist sie gewesen? a-t-elle été?
hatten wir gehabt? eûmes-nous	waren wir gewesen? eûmes-nous
eu?	été?

werdet ihr haben? aurez-vous?
 werden sie gehabt haben? au-
 ront-ils eu?
 Hat Ihr Bruder? votre frère
 a-t-il?
 Würden Sie haben? auriez-vous?
 Würden Ihre Freunde gehabt
 haben? vos amis auraient-ils
 eu?

werdet ihr seyn? serez-vous?
 werden sie gewesen seyn? auront-
 ils été?
 Ist Ihr Bruder gewesen? votre
 frère a-t-il été?
 Würden Sie seyn? seriez-vous?
 Würden Ihre Schwestern ge-
 wesen seyn? vos sœurs au-
 raient-elles été?

Forme d'interrogation négative,

verneinend fragende Form.

Habe ich nicht? n'ai-je pas?
 hat er nicht gehabt? n'a-t-il pas
 eu?
 werden wir nicht haben? n'au-
 rons-nous pas?
 würden sie nicht haben? n'au-
 raient-ils (elles) pas?

Warst du nicht? n'étais-tu pas?
 war sie nicht gewesen? n'avait-
 elle pas été?
 werdet ihr nicht gewesen seyn?
 n'aurez-vous pas été?
 würden sie nicht gewesen seyn?
 n'auraient-ils (elles) pas été?

Rem. Pour la conjugaison de l'auxiliaire *werden*, *devenir*,
 voyez la conjugaison des verbes passifs.

II. MODÈLE DE CONJUGAISON

D'UN VERBE ACTIF RÉGULIER.

Rem. Les verbes actifs prennent toujours dans leurs temps
 composés le verbe *haben* pour auxiliaire. D'après le modèle sui-
 vant se conjuguent tous les verbes actifs réguliers.

Présent de l'Infinitif.

Loben, louer.

Passé de l'Infinitif.

Gelobt haben, avoir loué?

Participe présent (Leç. 94).

Lobend, louant.

Participe passé (Leç. 43 et 44).

Gelobt, loué.

Présent (Voy. Leç. 36).

INDICATIF.

Je loue, etc.

Ich lobe,
 du lobest (lobst),
 er (sie, etc.) lobet (lobt),
 wir loben,
 ihr lobet (lobt),
 sie loben.

SUBJONCTIF.

Il est nécessaire que je loue,
 etc.

Es ist nöthig, daß ich lobe,
 „ daß du lobest,
 „ daß er (sie, etc.) lobe,
 „ daß wir loben,
 „ daß ihr lobet,
 „ daß sie loben.

Imparfait (Voy. Leç. 61, Rem. A, B et C).

Je louais, etc. Je louai, etc.

Ich lobte,
du lobtest,
er (sie, etc.) lobte,
wir lobten,
ihr lobtet,
sie lobten.

Il serait nécessaire que je louasse(1).

Es wäre nöthig,
daß ich lobete (lobte) (2),
daß du lobetest (lobtest),
daß er (sie, etc.) lobete (lobte),
daß wir lobeten (lobten),
daß ihr lobetet (lobtet),
daß sie lobeten (lobten).

Parfait (Voy. Rem. A, page 63).

J'ai loué, etc.

Ich habe
du hast
er (sie, etc.) hat
wir haben
ihr habt
sie haben

} gelobt.

On ne croit pas que j'aie loué, etc.

Man glaubt nicht,
daß ich gelobt habe,
daß du gelobt habest,
daß er (sie, etc.) gelobt habe,
daß wir gelobt haben,
daß ihr gelobt habet,
daß sie gelobt haben.

Plus-que-parfait (Voy. Rem. B, page 64).

J'avais loué, etc.

Ich hatte
du hattest
er (sie, etc.) hatte
wir hatten
ihr hättet
sie hätten

} gelobt.

On désirerait que j'eusse loué (3), etc.

Man wünschte,
daß ich gelobt hätte,
daß du gelobt hättest,
daß er (sie, etc.) gelobt hätte,
daß wir gelobt hätten,
daß ihr gelobt hättet,
daß sie gelobt hätten.

(1) Sans la conjonction daß, ich lobte se traduit par : *je louerais*, et avec la conjonction wenn, comme : wenn ich lobte, par : *si je louais*.

(2) La première de ces deux formes est la plus correcte, la dernière la plus usitée, surtout dans la conversation.

(3) Sans la conjonction daß, ich hätte gelobt se traduit par : *j'aurais loué*, et avec la conjonction wenn, comme : wenn ich gelobt hätte, par : *si j'avais loué*.

Futur (Voy. Rem. C, page 64).**Je louerai, etc.**

Sch werde du wirst er (sie, ic.) wird wir werden ihr werdet sie werden	}	loben.
---	---	--------

On prétend que je louerai, etc.

Man behauptet,
daß ich loben werde,
daß du loben werdest,
daß er (sie, ic.) loben werde,
daß wir loben werden,
daß ihr loben werdet,
daß sie loben werden.

Futur passé (Voy. Rem. D, page 64).**J'aurai loué, etc.**

Sch werde du wirst er (sie, ic.) wird wir werden ihr werdet sie werden	}	gelobt haben.
---	---	----------------------

On espère que j'aurai loué, etc.

Man hofft,
daß ich gelobt haben werde (4),
daß du gelobt haben werdest,
daß er (sie, ic.) gelobt haben werde,
daß wir gelobt haben werden,
daß ihr gelobt haben werdet,
daß sie gelobt haben werden.

Conditionnels (Voy. Rem. E, F et G, pages 64 et 65).**Présent.****Je louerais, etc.**

Sch würde du würdest er (sie, ic.) würde wir würden ihr würdet sie würden	}	loben (v. la note 4, p. 65, et Leç. 96).
--	---	---

Passé.**J'aurais loué, etc.**

Sch würde du würdest er (sie, ic.) würde wir würden ihr würdet sie würden	}	gelobt haben (v. la note 5, page 65, et Leç. 96).
--	---	--

Impératif (Voy. Leç. 99 et 101).**(Point de première personne.)****Lobe, loue.**

Lobe er (sie, ic.), er (sie, ic.) lobe, daß er (sie, ic.) lobe, er (sie, ic.) mag loben, er (sie, ic.) soll loben,	}	qu'il, qu'elle, etc. loue.
--	---	-------------------------------------

Loben wir,**lasset uns loben,****wir wollen loben,****Lobet ou lobt (loben Sie), louez.****Loben sie ou sie loben,****daß sie loben,****sie mögen loben,****sie sollen loben,****} louons.****} louez.****} qu'ils****ou****} qu'elles****} louent.****(Voy. l'Observation, page 68.)****(4) Ou : daß ich werde gelobt haben (Voy. Leç. 88, A).**

III. MODÈLE DE CONJUGAISON

D'UN VERBE PASSIF.

Rem. A. Les verbes passifs se conjuguent dans tous leurs temps avec l'auxiliaire *werden* (1), *devenir*, et le Participe passé du verbe actif. D'après le modèle suivant se conjuguent tous les verbes passifs (*Voy. la Rem. préliminaire, page 63*).

Présent de l'Infinitif.

Gelobt werden, être loué, louée.

Passé de l'Infinitif.

Gelobt worden sein, avoir été loué, louée.

Participe présent.

Gelobt werdend, étant loué, louée.

Participe passé.

Gelobt worden (2), été loué, louée.

Présent (Voy. Leç. 58).

INDICATIF.

Je suis loué, louée, etc.

Ich werde du wirst er (sie, &c.) wird wir werden ihr werdet sie werden	}	gelobt.
---	---	---------

SUBJONCTIF.

Il est nécessaire que je sois loué, etc.

Es ist nöthig,
daß ich gelobt werde,
daß du gelobt werdest,
daß er (sie, &c.) gelobt werde,
daß wir gelobt werden,
daß ihr gelobt werdet,
daß sie gelobt werden.

Imparfait (Voy. Leç. 63).

J'étais, je fus loué, louée, etc.

Ich wurde du wurdest er (sie, &c.) wurde (3) wir wurden ihr wurdet sie wurden	}	gelobt.
--	---	---------

Il serait nécessaire que je fusse loué (4), etc.

Es wäre nöthig,
daß ich gelobt würde,
daß du gelobt würdest,
daß er (sie, &c.) gelobt würde,
daß wir gelobt würden,
daß ihr gelobt würdet,
daß sie gelobt würden.

(1) Pour l'irrégularité de ce verbe, voyez la table des verbes irréguliers.

(2) Comme auxiliaire des verbes passifs, le Participe passé du verbe *werden* rejette par euphonie la syllabe *ge*, et fait *worden* au lieu de *geworden* (Leç. 63).

(3) Lorsque *werden* ne sert pas d'auxiliaire aux verbes passifs, on peut dire aussi à l'Imparfait, *ich ward*, je devins; *du wardest*, tu devins; *er ward*, il devint, au lieu de: *ich wurde*, &c. (Leç. 63).

(4) Sans la conjonction *daß*, *ich würde gelobt* se traduit par: je serais loué, et avec la conjonction *wenn*, comme: *wenn ich gelobt würde*, par: si j'étais loué.

Parfait (Voy. Rem. A, page 63).

Rem. B. On remarquera que c'est le verbe auxiliaire *seyn* qui sert à former les *Parfait* et *Plus-que-parfait* des verbes passifs, comme :

J'ai été loué, louée, etc.

Ich bin du bist er (sie, ic.) ist wir sind ihr seyd sie sind	}	gelobt worden.
---	---	-----------------------

On ne croit pas que j'aie été loué, louée, etc.

Man glaubt nicht,
daß ich gelobt worden sey,
daß du gelobt worden seyest (seyst),
daß er (sie, ic.) gelobt worden sey,
daß wir gelobt worden seyen (seyn),
daß ihr gelobt worden seyed (seyd),
daß sie gelobt worden seyen (seyn).

Plus-que-parfait (V. Rem. ci-dessus et Rem. B, page 64).

J'avais été loué, louée, etc.

Ich war du warst er (sie, ic.) war wir waren ihr waret sie waren	}	gelobt worden.
---	---	-----------------------

On aurait désiré que j'eusse été loué, louée (5), etc.

Man hätte gewünscht,
Daß ich gelobt worden wäre,
daß du gelobt worden wärest,
daß er (sie, ic.) gelobt worden wäre,
daß wir gelobt worden wären,
daß ihr gelobt worden wäret,
daß sie gelobt worden wären.

Futur (Voy. Rem. C, page 64).

Je serai loué, etc.

Ich werde du wirst er (sie, ic.) wird wir werden ihr werdet sie werden	}	gelobt werden.
---	---	-----------------------

On dit que je serai loué, louée, etc.

Man sagt,
daß ich gelobt werden werde (6),
daß du gelobt werden werdest,
daß er (sie, ic.) gelobt werden werde,
daß wir gelobt werden werden,
daß ihr gelobt werden werdet,
daß sie gelobt werden werden.

(5) Sans *daß*, *ich wäre gelobt worden* se traduit par *j'aurais été loué*, et avec la conjonction *wenn*, comme : *wenn ich gelobt worden wäre*, par : *si j'avais été loué*.

(6) Ou : *daß ich werde gelobt werden* (Lec. 88) ; ou bien , sans la conjonction *daß* : *man sagt, ich werde gelobt werden*, on dit que *je serai loué*.

Futur passé (Voy. Rem. D, page 64).

J'aurai été loué, louée, etc.

On espère que j'aurai été loué,
louée, etc.

Ich werde	}	gelobt worden seyn.
du wirst		
er (sie, ic.) wird		
wir werden		
ihr werdet		
sie werden		

Man hofft,
daß ich gelobt worden seyn
werde (7),
daß du gelobt worden seyn werdest,
daß er (sie, ic.) gelobt worden
seyn werde,
daß wir gelobt worden seyn
werden,
daß ihr gelobt worden seyn
werdet,
daß sie gelobt worden seyn
werden.

Conditionnels (Voy. les Rem. E, F et G, pages 64 et 65).*Présent.*

Je serais loué, louée, etc.

Ich würde	}	gelobt worden.
du würdest		
er (sie, ic.) würde		
wir würden		
ihr würdet		
sie würden		

Passé.

J'aurais été loué, louée, etc.

Ich würde	}	gelobt worden seyn.
du würdest		
er (sie, ic.) würde		
wir würden		
ihr würdet		
sie würden		

Impératif (Lec. 99 et 101).

(Point de première personne.)

Werde gelobt, sois loué, louée.

Werde er (sie, ic.)	}	qu'il, qu'elle, etc. soit loué, louée.
gelobt,		
er (sie, ic.) werde ge-		
lobt,		
daß er (sie, ic.) ge-		
lobt werde,		
er (sie, ic.) mag ge-		
lobt werden,		
er (sie, ic.) soll ge-		
lobt werden,		

Werden wir gelobt,	}	soyons loués, louées.
lasset uns gelobt wer-		
den,		
wir wollen gelobt wer-		
den,		
Werdet gelobt (werden Sie ge-	}	qu'ils ou qu'elles soient loués, louées.
lobt), soyez loués, louées.		
Werden sie ou sie		
werden gelobt,		
daß sie gelobt werden,		
sie mögen gelobt wer-		
den,		
sie sollen gelobt wer-		
den,		

(Voy. l'Observation, page 68.)

(7) Ou : daß ich werde gelobt worden seyn (Voy. Lec. 88, A) ;
ou bien : man hofft, ich werde gelobt worden seyn, on espère que
j'aurai été loué.

IV. MODÈLE DE CONJUGAISON

D'UN VERBE NEUTRE.

Rem. Les verbes neutres se conjuguent comme les verbes actifs ; mais ceux-ci prennent toujours l'auxiliaire *haben*, pour composer leurs temps passés, tandis qu'il y a des verbes neutres qui prennent l'auxiliaire *seyn*, et d'autres qui prennent *haben* (Voy. Leç. 46). D'après le modèle suivant se conjuguent tous ceux qui prennent *seyn* pour auxiliaire.

Présent de l'Infinitif.

Landen, aborder.

Passé de l'Infinitif.

Gelandet seyn, avoir abordé.

Participe présent.

Landend, abordant.

Participe passé.

Gelandet, abordé.

Présent.

INDICATIF.

J'aborde, etc.

Ich lande,
du landest,
er (sie, ic.) landet,
wir landen,
ihr landet,
sie landen.

SUBJONCTIF.

Que j'aborde, etc.

Daß ich lande,
daß du landest,
daß er (sie, ic.) lande,
daß wir landen,
daß ihr landet,
daß sie landen.

Imparfait.

J'abordais, etc. J'abordai, etc.

Ich landete,
du landetest,
er (sie, ic.) landete,
wir landeten,
ihr landetet,
sie landeten.

Que j'abordasse (sans daß, j'aborderais), etc.

Daß ich landete,
daß du landetest,
daß er (sie, ic.) landete,
daß wir landeten,
daß ihr landetet,
daß sie landeten.

Parfait (Voy. Rem. A, page 63).

J'ai abordé, etc.

Ich bin
du bist
er (sie, ic.) ist
wir sind
ihr seyd
sie sind

} gelandet.

Que j'aie abordé, etc.

Daß ich gelandet seyn,
daß du gelandet seyst,
daß er (sie, ic.) gelandet seyn,
daß wir gelandet seyn,
daß ihr gelandet seyd,
daß sie gelandet seyn.

Plus-que-parfait (Voy. Rem. B, page 64).

J'avais abordé, etc.

Ich war du warst er (sie, ic.) war wir waren ihr waret sie waren	}	gelandet.
---	---	-----------

Que j'eusse (ou sans daß : j'aurais) abordé, etc.

Daß ich gelandet wäre, daß du gelandet wärest, daß er (sie, ic.) gelandet wäre, daß wir gelandet wären, daß ihr gelandet wäret, daß sie gelandet wären.
--

Futur (Voy. Rem. C, page 64).J'aborderai,
ich werde landen, ic.Que j'aborderai,
daß ich landen werde, ic.*Futur passé* (Voy. Rem. D, page 64).J'aurai abordé,
ich werde gelandet seyn, ic.Que j'aurai abordé,
daß ich gelandet seyn werde (1), ic.*Conditionnels* (Voy. les Rem. E, F et G, pages 64 et 65).*Présent.*J'aborderais,
ich würde landen, ic.*Passé.*J'aurais abordé,
ich würde gelandet seyn, ic.*Impératif* (Lec. 99 et 101).

(Point de première personne.)

Landen, aborde.

Landen er (sie, ic.), er (sie, ic.) lande, daß er (sie, ic.) lande, er (sie, ic.) mag landen, er (sie, ic.) soll landen,	}	qu'il, qu'elle, etc. aborde.
--	---	---------------------------------------

Landen wir, lasset uns landen, wir wollen landen, Landet (landen Sie), Landen sie ou sie landen, daß sie landen, sie mögen landen, sie sollen landen,	}	abordons. abordez. qu'ils ou qu'elles abordent.
---	---	---

(Voy. l'Observation, page 68.)

Remarques sur les verbes neutres*qui ont seyn pour auxiliaire* (2).

A. Les verbes neutres qui ont une signification active prennent ordinairement haben pour auxiliaire. Ex. arbeiten, travailler; siegen, vaincre; ceux qui sont tout-à-fait neutres se conjuguent à l'aide de l'auxiliaire seyn. Ex. sinken*, s'enfoncer; sterben*, mourir.

(1) Ou : werde gelandet seyn (Voy. Lec. 88, A).

(2) On n'oubliera pas que les verbes réfléchis se conjuguent toujours avec haben (Voy. Lec. 76).

B. Les verbes neutres qui expriment un son, un bruit, se conjuguent avec *haben*. Ex. *bellen*, aboyer; *brausen*, bruire; *brüllen*, mugir; *donnern*, tonner; *gellen*, retentir; *gürren*, gémir; *grunzen*, grogner; *knallen*, éclater, claquer; *pfeifen**, siffler; *schallen*, sonner, résonner (*erschallen**, retentir, se répandre, prend *seyn*); *schreien**, crier; *tönen*, rendre un son.

C. Les verbes neutres qui marquent transition d'un état à un autre et ceux qui expriment mouvement se conjuguent avec *seyn*. Ex. *Abreisen*, partir; *anlangen*, arriver; *aufstehen**, se lever; *ausarten*, dégénérer; *ausfallen**, tourner; *aussteigen**, descendre (de voiture); *einschlafen**, s'endormir; *eintreffen**, arriver; *entschlafen**, expirer; *erblassen*, pâlir; *erkalten*, se refroidir; *erröthen*, rougir; *erschrecken**, s'effrayer; *folgen*, suivre; *gehen**, aller; *genesen**, se rétablir; *kommen**, venir; *schwellen**, gonfler; *umkommen**, périr; *verarmen*, s'appauvrir; *verblühen*, déflourir; *verhungern*, périr de faim; *verschwinden**, disparaître, etc.

D. Il y a des verbes neutres qui ont tantôt *haben* et tantôt *seyn* pour auxiliaire, selon que leur signification est plus ou moins active. Les principaux sont les suivants :

*Ausbrennen**, consumer, brûler. *Das Feuer hat den Thon ausgebrannt*, le feu a consumé l'argile. *Das Feuer ist ausgebrannt*, le feu s'est consumé.

Eilen, se hâter, se presser. *Ich habe mit meiner Reise geeilt*, j'ai fait mon voyage à la hâte. *Ich bin nach der Stadt geeilt*, je me suis hâté d'aller à la ville.

*Fahren**, aller en voiture, charrier. *Der Kutscher hat seinen Herrn gefahren*, le cocher a conduit son maître en voiture. *Der Herr ist gefahren*, le maître a été en voiture.

*Fließen**, couler. *Die Röhre hat geflossen*, le tuyau a coulé. *Das Wasser ist aus der Röhre geflossen*, l'eau a coulé du tuyau.

*Frieren**, geler. *Wir haben die ganze Nacht gefroren*, nous avons gelé toute la nuit. *Die Erde ist gefroren*, la terre est gelée.

*Reiten**, aller (monter) à cheval. *Ich habe den Schimmel und mein Vater hat den Fuchs geritten*, j'ai monté le cheval blanc et mon père le cheval alezan. *Ich bin nach Berlin geritten*, j'ai été à cheval à Berlin.

*schwimmen**, nager. *Er ist an das Land geschwommen*, il a gagné le rivage à la nage. *Er hat den ganzen Tag geschwommen*, il a nagé toute la journée.

Traben, trotter. *Er ist zum Thore hinaus getrabet*, il est sorti par la porte (de la ville) au trot. *Er hat eine Stunde lang getrabet*, il a trotté pendant une heure.

*Treten**, marcher sur quelque chose. *Er ist in die Stube getreten*, il est entré dans la chambre. *Er hat mir den Fuß wund getreten*, il m'a blessé le pied en marchant dessus.

*Umwerfen**, verser. *Der Fuhrmann hat uns umgeworfen*, le voiturier nous a versés. *Der Wagen ist umgeworfen*, la voiture a versé.

*Ziehen**, tirer, s'acheminer. *Er hat den Wagen gezogen*, il a tiré la voiture. *Er ist nach Paris gezogen*, il est allé demeurer à Paris.

TABLE

des verbes neutres réguliers et irréguliers
qui se conjuguent avec *sey n.*

Les verbes marqués d'une croix (†) prennent *haben* ou *sey n.* selon que leur signification est plus ou moins active, et ceux qui sont marqués d'un astérique (*) sont irréguliers.

Anlangen, arriver.
Arten, se former.
Aufleben, revivre.
Aufwachen, s'éveiller.
Ausſchlagen*, bourgeonner.
Begegnen, rencontrer.
Berſten*, crever.
Bleiben*, rester, demeurer.
Dringen*, pénétrer.
Eilen †, se hâter (Voy. Rem. D ci-dessus).
Einbraten*, se réduire en rôtissant.
Einführen, aller loger.
Einkochen, se réduire en cuisant.
Einschlafen*, s'endormir.
Einsieden*, se réduire en bouillant.
Eintreffen*, arriver.
Entschlafen*, s'endormir, mourir.
Entwiſchen, s'échapper.
Erblaffen, pâlir, mourir.
Erbleichen*, mourir, pâlir.
Erfrieren*, mourir de froid.
Ergrimmen, se courroucer.
Erkalten, se refroidir.

Ertahmen, devenir perclus.
Erlöſchen*, s'éteindre.
Ermüden, se lasser.
Erröthen, rougir.
Erſaufen*, se noyer.
Erſchallen*, retentir.
Erſcheinen*, apparaître.
Erſchrecken*, s'effrayer.
Erſtarren, se roidir, s'engourdir.
Erſtaunen, s'étonner.
Erſticken, étouffer.
Erſtummen, demeurer interdit.
Ertrinken*, se noyer.
Erwachen, s'éveiller.
Fahren* †, aller en voiture (Voy. Rem. D ci-dessus).
Fallen*, tomber.
Faulen (3), pourrir.
Flattern, voltiger.
Fliegen*, voler (en l'air).
Fliehen*, fuir.
Fließen* †, couler (Voy. Rem. D ci-dessus).
Folgen (4), suivre.
Frieren* †, geler (Voy. Rem. D ci-dessus).

(3) Et son composé : *verfaulen*, se pourrir, se putréfier.

(4) Et son composé : *nachfolgen*, succéder.

Gedeihen*, prospérer.
Gehen*, aller.
Gelangen (zu Etwas), parvenir
 (à quelque chose).
Gelingen*, réussir.
Genesen*, relever d'une mala-
 die.
Gerathen*, réussir.
Gerinnen*, se figer, se cailler.
Geschehen*, arriver, se faire.
Gewöhnen, s'accoutumer.
Gleiten*, glisser.
Glitschen, glisser.
Heilen, se fermer, en parlant
 d'une blessure.
Herumschweifen, rôder.
Hüpfen, sauter, bondir.
Klettern, grimper.
Klimmen*, gravir.
Kommen * (5), venir.
Kriechen*, ramper.
Landen, aborder.
Laufen*, courir.
Reisen, voyager.
Reiten* †, aller à cheval (Voy.
 Rem. D ci-dessus).
Rennen*, courir de toutes ses
 forces.
Rinnen* (6), couler.
Rollen, rouler.

Rücken, avancer.
Scheiden* †, séparer.
Schießen*, s'élaner.
Schiffen, naviguer.
Aus der Art schlagen*, dé-
 générer (*dans cette accep-
 tion seulement*).
Schleichen*, se glisser.
Schlüpfen, se glisser.
Schmelzen*, se fondre.
Schreiten*, enjamber, mar-
 cher.
Schwellen*, gonfler, enfler.
Schwimmen* †, nager (Voy.
 Rem. D ci-dessus).
Schwinden* (7), dépérir.
Segeln, faire voile.
Sinken*, couler à fond.
Springen*, sauter.
Stehen* (8), être debout.
Steigen*, monter.
Sterben*, mourir.
Stolpern, broncher.
Stranden, échouer.
Straucheln, trébucher.
Streifen (dans herumstreifen),
 faire des courses.
Stürzen, se précipiter, tom-
 ber.
Traben †, trotter (Voy. Rem. D
 ci-dessus).

(5) Et tous les composés de **kommen***, comme : **ankommen***, arri-
 ver ; **umkommen***, périr ; **wiederkommen***, revenir ; **zuorkommen***,
 prévenir, etc.

(6) Et ses composés, comme : **entinnen***, s'évader, etc.

(7) Et son composé : **verschwinden***, disparaître.

(8) Ce verbe ne se conjugue avec **seyn** que dans le style familier
 et dans quelques-uns de ses composés, comme : **aufstehen***, se le-
 ver. Ex. **Ich bin aufgestanden**, je me suis levé.

Creten* †, marcher (Voy. Rem.

D ci-dessus).

Umschlagen*, renverser.

Veralten, vieillir.

Verarmen, s'appauvrir.

Verbleichen*, pâlir, passer (de couleur).

Verbrennen* †, brûler (Voy.

Rem. D ci-dessus).

Verderben* †, se gâter, périr.

Verborren, dessécher.

Verhärten, durcir.

Verhungern, mourir de faim.

Vertöschchen*, s'éteindre.

Vermödern, pourrir.

Verrauchen, s'en aller en fumée, s'exhaler.

Verrosten, se rouiller.

Verfauern, s'aigrir.

Verchrumpfen, se rider.

Verstummen, rester muet.

Verwelken, se faner.

Verwesfen, pourrir, se corrompre.

Verwilden, devenir sauvage.

Verzagen, se décourager.

Verzweifeln, se désespérer.

Wachsen*, croître.

Wandeln, marcher.

Wandern, voyager.

Weichen*, céder, reculer.

Werden*, devenir.

Ziehen* †, tirer (Voy. Rem. D ci-dessus).

Plusieurs verbes sont actifs dans une langue et neutres dans l'autre (Voy. plus loin Régime des Verbes).

V. MODÈLE DE CONJUGAISON

D'UN VERBE RÉFLÉCHI GOUVERNANT L'ACCUSATIF.

(Voy. Leç. 75.)

Présent de l'Infinitif.

Sich freuen, se réjouir.

Passé de l'Infinitif.

Sich gefreuet haben, s'être réjoui.

Participe présent.

Sich freuend, se réjouissant.

Participe passé.

Sich gefreuet, se — réjoui.

Présent.

INDICATIF.

Je me réjouis, etc.

Ich freue mich,

du freuest dich,

er (sie, etc.) freuet sich,

wir freuen uns,

ihr freuet euch,

sie freuen sich.

SUBJONCTIF.

Que je me réjouisse, etc.

Daß ich mich freue,

daß du dich freuest,

daß er (sie, etc.) sich freue,

daß wir uns freuen,

daß ihr euch freuet,

daß sie sich freuen.

Imparfait.

Je me réjouissais. Je me ré- jouis, etc.	Que je me réjouisse (ou sans daß : je me réjouirais), etc.
Ich freute mich, etc.	Daß ich mich freuete, etc.

Parfait (Voy. Rem. A, page 63).

Je me suis réjoui, etc.	Que je me sois réjoui, etc.
Ich habe mich gefreut, etc.	Daß ich mich gefreut habe, etc.

Plus-que-parfait (Voy. Rem. B, page 64).

Je m'étais, je me fus réjoui, etc.	Que je me fusse (ou sans daß : je me serais) réjoui, etc.
Ich hatte mich gefreut, etc.	Daß ich mich gefreut hätte, etc.

Futur (Voy. Rem. C, page 64).

Je me réjouirai, etc.	Que je me réjouirai, etc.
Ich werde mich freuen, etc.	Daß ich mich freuen werde, etc.

Futur passé (Voy. Rem. D, page 64).

Je me serai réjoui, etc.	Que je me serai réjoui, etc.
Ich werde mich gefreut haben, etc.	Daß ich mich gefreut haben wer- de (1), etc.

Conditionnels (Voy. Rem. E, F et G, pages 64 et 65).

<i>Présent.</i>	<i>Passé.</i>
Je me réjouirais, etc.	Je me serais réjoui, etc.
Ich würde mich freuen, etc.	Ich würde mich gefreut haben, etc.

Impératif (Voy. Leç. 99 et 101).

<i>Singulier.</i>	<i>Pluriel.</i>
(Point de première personne.)	
Freue dich, réjouis-toi.	Freuen wir uns, } réjouis-
Freue er (sie, etc.) sich,	wir wollen uns freuen, } sons-
er (sie, etc.) freue sich,	Freuet euch (freuen Sie sich), ré-
daß er (sie, etc.) sich } freue, } er (sie, etc.) mag sich } freuen, } er (sie, etc.) soll sich } freuen. }	jouissez-vous. Freuen sie sich, } sie freuen sich, } daß sie sich freuen, } sie mögen sich freuen, } sie sollen sich freuen, }
	qu'il, } qu'elle, } etc. } se } réjouisse. }
	qu'ils } ou } qu'elles } se ré- } jouissent. }

(Voy. l'Observation, page 68.)

(1) Ou : werde gefreut haben (Voy. Leç. 88.  A).

MODÈLE DE CONJUGAISON

D'UN VERBE RÉFLÉCHI GOUVERNANT LE DATIF.

(Voy. Lec. 75.)

Présent de l'Infinitif.

Sich schmeicheln, se flatter.

Passé de l'Infinitif.

Sich geschmeichelt haben, s'être flatté.

Participe présent.

Sich schmeichelnd, se flattant.

Participe passé.

Sich geschmeichelt, se — flatté.

Présent.

INDICATIF.

Je me flatte, etc.

Ich schmeichle mir,
du schmeichelst dir,
er (sie, etc.) schmeichelt sich,
wir schmeicheln uns,
ihr schmeichelt euch,
sie schmeicheln sich.

SUBJONCTIF.

Que je me flatte, etc.

Daß ich mir schmeichle,
daß du dir schmeichlest,
daß er (sie, etc.) sich schmeichle,
daß wir uns schmeichlen,
daß ihr euch schmeichlet,
daß sie sich schmeichlen.

Imparfait.

Je me flattais, je me flattai, etc.

Ich schmeichelte mir, etc.

Que je me flattasse (ou sans
daß: je me flatterais), etc.

Daß ich mir schmeichelte, etc.

Parfait (Voy. Rem. A, page 63).

Je me suis flatté, etc.

Ich habe mir geschmeichelt, etc.

Que je me sois flatté, etc.

Daß ich mir geschmeichelt habe, etc.

Plus-que-parfait (Voy. Rem. B, page 64).

Je m'étais, je me fus flatté, etc.

Ich hatte mir geschmeichelt, etc.

Que je me fusse (ou sans daß:
je me serais) flatté, etc.

Daß ich mir geschmeichelt hätte, etc.

Futur (Voy. Rem. C, page 64).

Je me flatterai, etc.

Ich werde mir schmeicheln, etc.

Que je me flatterai, etc.

Daß ich mir schmeicheln werde, etc.

Futur passé (Voy. Rem. D, page 64).

Je me serai flatté, etc.

Ich werde mir geschmeichelt haben, etc.

Que je me serai flatté, etc.

Daß ich mir geschmeichelt haben werde (2), etc.

(2) Ou : werde geschmeichelt haben (Voy. Lec. 88.  A).

Conditionnels (Voy. les Rem. E, F et G, pages 64 et 65).*Présent.*

Je me flatterais, etc.

Ich würde mir schmeicheln, etc.

Passé.

Je me serais flatté, etc.

Ich würde mir geschmeichelt haben, etc.

Impératif (Voy. Lec. 99 et 101).*Singulier.*

(Point de première personne.)

Schmeichle dir, flatte-toi.

Schmeichle er (sic, etc.)

sich,

er (sic, etc.) schmeichle

sich,

daß er (sic, etc.) sich

schmeichle,

er (sic, etc.) mag sich

schmeicheln,

er (sic, etc.) soll sich

schmeicheln.

qu'il,
qu'elle,
etc.

se flatte.

*Pluriel.*Schmeichlen wir uns, } flattons-
wir wollen uns schmei- } nous.
cheln,Schmeichlet euch (schmeichlen Sie
sich), flattez-vous.

Schmeichlen sie sich,

sie schmeicheln sich,

daß sie sich schmeichlen,

sie mögen sich schmei-

cheln,

sie sollen sich schmei-

cheln,

qu'ils
ou
qu'elles
se
flattent.

(Voy. l'Observation, page 68.)

Rem. A. Plusieurs verbes sont réfléchis dans une langue sans l'être dans l'autre.**a)** Les verbes suivants qui régissent tous l'accusatif sont réfléchis en allemand sans l'être en français.

Sich aufhalten*, séjourner, demeurer, s'arrêter.

Sich bedanken, remercier.

Sich belaufen*, monter (en parlant d'une somme d'argent).

Sich bemühen, tâcher, se donner la peine.

Sich erbrechen*, } vomir.

Sich übergeben*, }

Sich die Freiheit nehmen* (rég. le datif) (3), prendre la liberté.

Sich fürchten, avoir peur.

Sich getrauen (rég. le datif), oser.

Sich schämen, avoir honte.

Sich stellen, faire semblant.

Sich umsehen*, regarder derrière soi.

Sich unterstehen*, oser.

Sich versärben, changer de couleur.

Sich verlieben, devenir amoureux.

Sich verstellen, dissimuler.

Sich versündigen, pécher.

Sich weigern, refuser.

(3) Parmi tous ces verbes celui-ci et sich getrauen sont les seuls qui régissent le datif, comme : ich nehme mir die Freiheit, an Sie zu schreiben, je prends la liberté de vous écrire ; ich getraue mir zu behaupten, j'ose prétendre.

(Pour les verbes réfléchis qui gouvernent le datif, voyez Régime des Verbes).

b) Les verbes suivants sont réfléchis en français sans l'être en allemand :

S'en aller, weggehen* ou fort-
gehen*.

S'apercevoir, gewahr werden*,
wahrnehmen*, merken.

S'appauvrir, verarmen, arm
werden*.

S'appeler, heißen*.

S'arrêter, stehen bleiben*, still
stehen*.

S'attendre (présumer), vermu-
then.

S'augmenter, zunehmen*.

Se confesser, beichten.

Se coucher (en parlant du so-
leil), untergehen*.

Se dégoûter de quelque chose,
einer Sache müde ou über-
drüssig werden*, einen Ekel
an Etwas bekommen*.

Se douter de quelque chose,
Etwas muthmaßen ou ver-
muthen.

S'échapper, entgehen*, entwis-
schen.

S'écouler, verfließen*, verstrei-
chen*.

S'écrier, ausrufen*, ausschreien*.

S'endormir, einschlafen*.

S'ennuyer, lange Weile haben*.

S'envoler, wegfliegen*, davon
fliegen*.

S'épouvanter (s'effrayer), er-
schrecken*.

S'éteindre, verlöschen*, aus-
gehen*.

S'évanouir, ohnmächtig wer-
den*.

S'éveiller, erwachen.

Se faire, se passer (avoir lieu),
geschehen* (verbe imperson-
nel).

Se faire saigner, zur Ader las-
sen*.

Se faner, se flétrir, verwelken.

Se fier, trauen.

Se fondre, schmelzen* (verbe
act. et neut. ir.).

Se gâter, verderben* (verbe
act. et neut. ir.).

Se jouer de quelqu'un, Jeman-
den zum besten haben*.

Se laisser, müde werden*.

Se lever, aufstehen*.

Se lever (en parlant du soleil),
aufgehen*.

Se louer de quelqu'un ou de
quelque chose, mit Jeman-
dem oder einer Sache zusrie-
den seyn*.

Se méfier de quelqu'un, Se-
mandem nicht trauen ou
misstrauen, ein Misstrauen in
Jemanden setzen.

Se moquer de quelqu'un, Se-
manden auslachen, verspotten,
verizen.

Se mourir, absterben*, nahe am
Sterben, todt, sehr krank seyn*.

S'opiniâtrer à quelque chose,
hartnâchtig, eigensinnig auf Et-
was beharren ou bestehen*.

Se passer de quelque chose,
Etwas entbehren.

Se passer (cesser d'exister),
vergehen*.

Se plaire à une chose, Gefallen
an einer Sache finden*.

Se plaire en quelque lieu, gern
an einem Orte seyn*.

Se pourrir, verfaulen.

Se pratiquer, üblich oder ge-
bräuchlich seyn*.

S'y prendre, es angreifen*.

Se promener, spazieren gehen*.

Se purger, Abführungsmittel
brauchen.

Se raviser, seine Meinung än-
dern.

Se refroidir, kalt werden*.

Se repentir, bereuen.

Se reposer, *ausruben*.
 S'en retourner, *umkehren*, *zurückkehren*.
 S'en revenir, *zurückkommen**.
 Se rider, *runzelig werden**.
 Se rouiller, *rosten*, *verrosten*.
 Se taire, *schweigen**.

Se tenir debout, *stehen**.
 Se tenir droit, *gerade stehen**,
*sitzen**, *liegen**.
 Se tenir tranquille, *still sitzen**,
*stehen**, *liegen**.
 Se tenir sur ses gardes, *auf seiner Huth seyn**.

Rem. B. Quelques verbes changent de signification lorsqu'ils sont employés comme réfléchis. **Ex.**

<i>Sich bedenken</i> *, hésiter,	et <i>bedenken</i> *, considérer.
<i>Sich berufen</i> *, s'en rapporter,	» <i>berufen</i> *, convoquer.
<i>Sich fürchten</i> , avoir peur,	» <i>fürchten</i> , appréhender.
<i>Sich an Etwas machen</i> , se mettre à quelque chose.	» <i>machen</i> , faire.
<i>Sich stellen</i> , seindre,	» <i>stellen</i> , placer.
<i>Sich verantworten</i> , se défendre,	» <i>antworten</i> , répondre.
<i>Sich verlassen</i> *, compter,	» <i>verlassen</i> *, abandonner.

Rem. C. D'autres s'emploient indifféremment comme neutres ou comme réfléchis. **Ex.**

Irren et *sich irren*, se tromper.
Zanken et *sich zanken*, quereller.
Scheuen, fuir (verbe actif), et *sich scheuen*, avoir peur.

Rem. D. Dans quelques expressions, les verbes neutres prennent la forme des verbes réfléchis. **Ex.**

*Sich fränk essen**, *trinken**, *sitzen**, *ic.*, se rendre malade à force de manger, de boire, d'être assis, etc.
Sich heiser reden, s'enrouer à force de parler.
Sich arm bauen, s'appauvrir à force de bâtir.
*Sich aus dem Athem laufen**, courir à perdre haleine.
*Sich zu Tode laufen**, *saufen**, *ic.*, se tuer à force de courir, de boire, etc.
*Sich arm saufen**, boire tout son bien.
*Sich aus einem Handel herauslügen**, se tirer d'une affaire à force de mentir.

VI. MODÈLE DE CONJUGAISON

D'UN VERBE IMPERSONNEL (Voy. Leç. 60).

Rem. préliminaire. Les verbes impersonnels n'ayant pas de sujet déterminé, ne se conjuguent qu'à la troisième personne du singulier à l'aide du pronom indéfini *es*.

Regnen, PLEUVOIR.

Présent de l'Infinitif.

Regnen, pleuvoir.

Participe présent.

Regnend, pleuvant.

Passé de l'Infinitif.

Geregnet haben, avoir plu.

Participe passé.

Geregnet, plu.

Présent.

INDICATIF.

Es regnet, il pleut.

SUBJONCTIF.

| Daß es regne, qu'il pleuve.

Imparfait.

Es regnete, il pleuvait, il plut. | Daß es regnete qu'il plût.

Parfait (Voy. Rem. A, page 63).

Es hat geregnet, il a plu.

| Daß es geregnet habe, qu'il ait plu.

Plus-que-parfait (Voy. Rem. B, page 64).

Es hatte geregnet, il avait plu.

| Daß es geregnet hätte, qu'il eût plu.

Futur (Voy. Rem. C, page 64).

Es wird regnen, il pleuvra.

| Daß es regnen werde, qu'il pleuvra.

Futur passé (Voy. Rem. D, page 64).

Es wird geregnet haben, il aura plu.

| Daß es geregnet haben werde, qu'il aura plu.

*Conditionnels (Voy. les Rem. E, F et G, pages 64 et 65).**Présent.*

Es würde regnen, il pleuvrait.

Passé.

| Es würde geregnet haben, il aurait plu.

Rem. A. Il y a :

a) des verbes qui sont impersonnels de leur nature, comme les suivants :

Exemples.

Blitzen, faire des éclairs.

Es blizet, il fait des éclairs.

Donnern, tonner.

Es donnert, il tonne.

Frieren*, geler.

Es friert, il gèle.

Hageln, grêler.

Es hagelt, il grêle.

Nebeln, faire du brouillard.

Es nebelt, il fait du brouillard.

Reifen, faire de la gelée blanche.

Es reißt, il fait de la gelée blanche.

Schneien, neiger.
Thauen, dégeler.

Es schneiet, il neige.
Es thauet, il dégèle.

b) d'autres qui ne sont employés comme impersonnels que dans certaines expressions, comme :

Heiß	faire très chaud.	Es ist heiß, il fait très-chaud.
Kalt	« froid.	Es ist kalt, il fait froid.
Schönes Wetter	« beau temps.	Es ist schönes Wetter, il fait beau temps.
Schlechtes Wetter	« mauvais temps.	Es ist schlechtes Wetter, il fait mauvais temps.
Schmutzig	« sale.	Es ist schmutzig, il fait sale.
Warm	« chaud.	Es ist warm, il fait chaud.
Windig	« du vent.	Es ist windig, il fait du vent.
Geben*,	• • • • • y avoir.	Es gibt Leute, welche nicht arbeiten wollen, il y a des gens qui ne veulent pas travailler.
Seyn*,	• • • • •	Es ist Wein in der Flasche, il y a du vin dans la bouteille.
Einschlagen*, tomber		Es hat eingeschlagen, (1), la foudre est tombée.
Auf Etwas ankommen*, s'agir de quelque chose.		Es kommt darauf an, il s'agit de, cela dépend.
Sich begeben*, Sich ereignen, Geschehen*, Sich zutragen*,	• • • • • arriver.	Es begibt sich, Es ereignet sich, Es geschieht, Es trägt sich zu,
Sich gebühren, Sich gehören, Sich geziemen, Sich schicken,	• • • • • convenir.	Es gebührt sich, Es gehört sich, Es geziemt sich, Es schickt sich,

il arrive.
il convient.

(1) Comme si l'on disait: das Wetter (der Donner) hat eingeschlagen, la foudre (le tonnerre) est tombée (tombé).

Rem. B. Des verbes impersonnels qui expriment les trois personnes du singulier et du pluriel, quelques-uns gouvernent le datif, d'autres l'accusatif (Leç. 60, Rem. A et B). Ex.

Accusatif.

Es hungert mich (2), j'ai faim.

Es hungert dich, tu as faim.

Es hungert ihn, il a faim.

Es hungert sie, elle a faim.

Es hungert uns, nous avons faim.

Es hungert euch, vous avez faim.

Es hungert sie, ils (elles) ont faim.

Es hungert diesen Mann, cet homme a faim.

Datif.

Es ahndet (ahnt) mir (3), je pressens.

Es ahndet dir, tu pressens.

Es ahndet ihm, il pressent.

Es ahndet ihr, elle pressent.

Es ahndet uns, nous pressentons.

Es ahndet euch, vous pressentez.

Es ahndet ihnen, ils (elles) pressentent.

Es ahndet diesem Manne, cet homme pressent.

a) Les verbes impersonnels suivants gouvernent l'accusatif :

Befremden, paraître étrange, surprendre.

Dürsten, avoir soif.

Dünken, sembler.

Freuen (4), réjouir, être bien aise.

Frrieren*, geler, avoir froid.

Hungern, avoir faim.

Reuen, se repentir.

Schauern (schauern), frissonner.

Schlâfern, avoir sommeil.

Verbrießen*, chagriner, être fâché.

Verlangen, tarder.

Exemples.

Es befremdet mich, je suis surpris.

Es durstet mich, j'ai soif.

Es dünkt dich, il te semble.

Es freuet ihn, il est bien aise.

Es friert sie, elle a froid.

Es hungert sie, elle a faim.

Es reuet sie, ils (elles) se repentent.

Es schauert sie, ils (elles) frissonnent.

Es schlâfert mich, j'ai sommeil.

Es verbrießt dich, tu es fâché.

Es verlangt ihn, il lui tarde.

(2) On peut dire également : mich hungert (Leç. 60, Rem. B), ou ich bin hungrig, ich habe Hunger (Leç. 7).

(3) On peut dire également : mir ahndet (Leç. 60, Rem. B).

(4) Ce verbe est aussi réfléchi, comme : ich freue mich, je me réjouis.

Wundern (5), étonner.

| **Es wundert sie, elle s'étonne.**

b) Les verbes impersonnels suivants gouvernent le datif :

Ahnden (ahnen), avoir un sentiment, pressentir.

Es ahndet mir, j'ai un sentiment.

Angst seyn*, avoir peur, craindre.

Es ist dir angst, tu as peur.

Begegnen, arriver.

Es begegnet ihm, il lui arrive.

Behagen, s'en trouver bien.

Es behagt ihr, elle s'en trouve bien.

Belieben, plaire.

Es beliebt ihnen, il leur plaît.

Däuchten, sembler.

Es dünkt mir, il me semble.

Ekeln, avoir du dégoût.

Es ekt mir, j'ai du dégoût.

Fehlen (mangeln), manquer.

Es fehlt (mangelt) dir an Geld, tu manques d'argent.

Gebühren, convenir, être dû.

Es gebührt ihm, cela lui est dû.

Gefallen*, plaire.

Es gefällt ihr hier, elle se plaît ici (6).

Gehen*, aller.

Es geht ihnen wohl, ils (elles) se portent bien, ils (elles) sont heureux (heureuses).

Es geht mir schlecht, cela va mal, je suis mal dans mes affaires.

Gehören, appartenir.

Es gehört dir, cela t'appartient.

Gelingen*, } réussir.

Glücken,

Grauen, avoir de l'horreur.

Es gelingt (glückt) ihm, il réussit.

Kalt seyn*, avoir froid.

Es grauet ihr, elle a horreur.

Leicht fallen* (seyn*), être facile.

Es ist mir kalt, j'ai froid.

Schwer fallen*, être difficile.

Es fällt (ist) dir leicht, il t'est facile.

Leid seyn* ou thun*, être (en être) fâché.

Es fällt ihr schwer, il lui (à elle) est difficile.

Es ist (thut) ihnen leid, ils (elles) sont (en sont) fâchés (fâchées).

(5) Ce verbe est aussi réfléchi, comme : du wunderst dich, tu t'étonnes.

(6) **Es gefällt mir hier, je me plais ici; es gefällt ihm hier, il se plaît ici; wie gefällt es Ihnen in Paris? Comment vous plaisez-vous à Paris?**

Lieb seyn*, être (en être) bien
aise.

Missfallen*, déplaire.

Misslingen*,

Missrathen*, } ne pas réussir.

Scheinen*, paraître, sembler.

Träumen, rêver, songer.

Uebel seyn*, se trouver mal.

Vorkommen*, paraître.

Warm seyn*, avoir chaud.

Wohl bekommen*, faire du bien,
s'en trouver bien.

Wohl seyn*, se bien porter.

Es ist mir lieb, je (j'en) suis
bien aise.

Es missfällt dir, il te déplaît.

Es misslingt ihm, il ne réussit
pas.

Es missrath ihr, elle ne réussit
pas.

Es scheint Ihnen, il vous semble.

Es träumt ihnen, ils (elles) rê-
vent.

Es ist mir übel, je me trouve
mal, j'ai mal au cœur.

Es kommt dir vor, il te paraît.

Es ist ihm warm, il a chaud.

Es bekommt ihr wohl, elle s'en
trouve bien.

Es ist ihnen wohl, ils (elles) se
portent bien.

Rem. C. Le verbe *falloir* (Leçons 33 et 53) se rend en allemand
de différentes manières, comme :

Il faut travailler, étudier, etc.

Ich muß, du mußt, er, sie, etc.
muß arbeiten, studiren, etc.

Il faut du temps.

Es braucht Zeit.

Es gehört Zeit dazu.

Es wird Zeit dazu erfordert.

Il faut de la patience.

Man muß Geduld haben.

Il faut que je m'en aille (il faut
m'en aller).

Ich muß fortgehen ou weg-
gehen.

Il faut que tu restes (il faut
rester).

Du mußt bleiben.

Il faut qu'il vienne.

Er muß kommen.

Il faut venir.

Man muß kommen.

Il me faut de l'argent.

Ich brauche Geld, ich muß Geld
haben, ich habe Geld nöthig.

Que vous faut-il pour votre
peine?

Was bekommen Sie für Ihre
Mühe?

Combien vous faut-il?

Wieviel müssen Sie haben?

Il demande plus qu'il ne lui
faut.

Er fordert mehr als ihm ge-
bührt (zukommt).

Il s'en faut de beaucoup.
 Peu s'en faut.
 Il s'en fallait de plus de la
 moitié.

Es fehlet viel daran.
 Es fehlet nicht viel mehr.
 Es fehlte über die Hälfte daran.

Rem. D. Les verbes *aller*, *gehen*, et *venir*, *kommen*, n'ont pas en allemand le même emploi qu'en français. Ex.

Je vais venir.

Frédéric va venir.

Je vais (je m'en vais) lui écrire.

Je ne puis sortir, nous allons
 dîner.

Vous voulez déjà partir (vous
 en aller)?

Nous allons partir, quand la
 pluie a commencé.

Elle allait revenir.

J'allais écrire, lorsqu'il est
 arrivé.

Elle vient d'écrire à votre
 mère.

Monsieur votre père vient de
 recevoir une lettre.

Elle vient de tomber.

On vient de me le dire.

Nous venions de déjeuner,
 lorsqu'il est arrivé.

Trois heures vont sonner.

Il venait de sonner une heure,
 lorsque.....

Ich komme gleich.
 Ich will gleich kommen.
 Friedrich kommt gleich.
 Ich will ihm gleich schreiben.
 Ich kann nicht ausgehen, wir
 werden gleich speisen.
 Sie wollen schon weggehen?

Wir wollten so eben weggehen,
 als es zu regnen anfang.

Sie wollte eben zurückkommen.

Ich wollte eben schreiben, als er
 ankam.

Sie hat eben an Ihre Mutter
 geschrieben.

Ihr Herr Vater hat eben einen
 Brief erhalten.

Sie ist eben gefallen.

So eben hat man es mir gesagt.

Wir hatten eben gefrühstückt,
 als er ankam.

Es wird gleich drei Uhr schla-
 gen.

Es hatte eben eins geschlagen
 als....

Rem. E. Le verbe *faillir* (penser, être sur le point de), beinahe haben, seyn, se rend en allemand de diverses manières, comme :

Il faillit se tuer hier.

J'ai failli tomber ce matin.

Er hätte sich beinahe gestern ge-
 tödtet.

Ich wäre bald diesen Morgen
 gefallen.

Je pensai mourir de frayeur
à cet aspect.

Nous faillîmes nous perdre
dans la forêt.

Nous avons failli avoir la ré-
compense promise.

Vous avez failli vous couper.

Ses enfants ont failli mourir
de peur en voyant ce mon-
stre.

Ils ont failli mourir de joie en
remettant le pied sur le sol
de la patrie.

Vous avez failli casser ce
verre.

Ich wäre bald vor Schrecken bei
diesem Anblick gestorben.

Wir hätten uns beinahe in dem
Walde verirrt.

Wir hätten beinahe die verspro-
chene Belohnung bekommen.

Es hat wenig gefehlt, Sie hät-
ten sich geschnitten.

Seine Kinder wären bald vor
Schrecken gestorben, als sie
dieses Ungeheuer sahen.

Sie wären bald vor Freude ges-
torben, als sie den Vater-
landsboden wieder betraten.

Sie hätten beinahe dieses Glas
zerbrochen.

III. Verbes composés (Leç. 27).

Les verbes composés se forment par la liaison d'un verbe sim-
ple avec des prépositions, des adverbes, des adjectifs et des sub-
stantifs. Ex.

Aufstehen, se lever ;	de stehen,	être debout et de auf, sur.
Losbinden, détacher ;	« binden,	lier, et de los, détaché.
Liebkosen, caresser ;	« kosen,	jaser, causer, et de lieb, cher.
Rechtfertigen, justifier ;	« fertigen,	achever, finir, et de das Recht, le droit.

Les verbes composés se divisent en *inséparables* et en *sépa-
rables*.

1° Sont inséparables :

a) Tous ceux qui commencent par une des particules non accen-
tuées : *be, emp, ent, er, ge, ver, zer* (Voy. pages 57 et suivantes).

b) Tous ceux qui sont précédés d'une des prépositions sui-
vantes, lorsqu'elles ne sont pas accentuées : *durch, hinter, über,
um, unter, voll* (1), *wider, wieder* (Leç 47).

Rem. A. Ces dernières particules, excepté *wider*, sont aussi
séparables dans certaines acceptions (Voy. plus loin page 96 et
suiv.).

(1) *Voll* et *wieder* sont plutôt adverbes que prépositions.

Rem. B. Les verbes composés d'un substantif ou d'un adjectif et d'un verbe prennent tous au participe passé la syllabe *ge*, tandis que ceux qui sont précédés d'une particule *inséparable* ne la prennent jamais (Leç. 47), comme :

Brandmarken, marquer d'un
fer chaud.

Rechtfertigen, justifier.

Weissagen, prophétiser, pré-
dire.

Man hat ihn gebrandmarkt, on
l'a marqué d'un fer chaud.

Er hat sich gerechtfertigt, il
s'est justifié.

Man hat ihm geweissagt, on lui
a prédit.

2^o Pour la liste des prépositions, adverbess et particules *séparables*, voyez Leç. 27.

MODÈLE DE CONJUGAISON

D'UN VERBE COMPOSÉ D'UNE PRÉPOSITION SÉPARABLE.

(Voy. Leç. 27.)

Présent de l'Infinitif.

Abſchreiben (2), copier.

Passé de l'Infinitif.

Abgeſchrieben haben, avoir co-
pié.

Participe présent.

Abſchreibend, copiant.

Participe passé.

Abgeſchrieben, copié.

Présent.

INDICATIF.

Je copie la lettre.

Ich ſchreibe den Brief ab.

SUBJONCTIF.

Que je copie la lettre.

Daß ich den Brief abſchreibe.

Imparfait.

Je copiais (copiai) la lettre.

Ich ſchrieb den Brief ab.

Que je copiasse la lettre.

Daß ich den Brief abſchriebe.

Rem. C. On voit que si, par une conjonction ou un pronom relatif, le verbe est renvoyé à la fin de la phrase (Leç. 49, Rem.), la particule *séparable* ne s'en détache pas, comme : Sie wollen, daß ich Ihren Brief abſchreibe, vous voulez que je copie votre lettre ; ich wünſchte,

(2) On n'oubliera pas que, lorsqu'il y a *zu* devant l'infinitif, on le place entre la particule *séparable* et le verbe, comme : ich habe einen Brief abzuschreiben, j'ai une lettre à copier ; geben Sie mir Papier, um meinen Brief abzuschreiben, donnez-moi du papier pour copier ma lettre (Voy. Leçon 27).

daß Sie ihn selbst abschrieben, je désirerais que vous la copiassiez vous-même; der Mann, welcher den Brief abschrieb, l'homme qui copia la lettre.

Parfait.

J'ai copié la lettre.		Que je l'aie copiée.
Ich habe den Brief abgeschrieben.		Daß ich ihn abgeschrieben habe.

Plus-que-parfait.

J'avais copié la lettre.		Que je l'eusse copiée.
Ich hatte den Brief abgeschrie- ben.		Daß ich ihn abgeschrieben hätte.

Rem. D. On voit qu'au participe passé la particule *séparable* se détache pour faire place à la syllabe *ge* (Voy. Lec. 27).

Futur.

Je copierai la lettre.		Que je copierai la lettre.
Ich werde den Brief abschrei- ben.		Daß ich den Brief abschreiben werde.

Futur passé.

J'aurai copié la lettre.		Que je l'aurai copiée.
Ich werde den Brief abgeschrie- ben haben.		Daß ich ihn werde abgeschrieben haben.

Conditionnels.

<i>Présent.</i>		<i>Passé</i>
Je copierais la lettre, si j'avais le temps.		Je l'aurais copiée, si j'avais eu le temps.
Ich würde den Brief abschreiben, wenn ich Zeit hätte.		Ich würde ihn abgeschrieben ha- ben, wenn ich Zeit gehabt hätte.

Impératif.

Singulier.

(Point de première personne.)

Schreibe ab, copie.	}	qu'il, qu'elle, etc. copie la lettre.
Schreibe er (sie, ic.) den Brief ab,		
er (sic, ic.) schreibe den Brief ab,		
daß er (sic, ic.) den Brief abschreibe,		
er (sic, ic.) mag den Brief abschreiben,		
er (sic, ic.) soll den Brief abschreiben,		

Pluriel.

Schreiben wir den Brief ab, lasset uns den Brief abschreiben, wir wollen den Brief abschreiben, Schreibet ou schreibt (Schreiben Sie) den Brief ab, Schreiben sie den Brief ab, sie schreiben den Brief ab, daß sie den Brief abschreiben, sie mögen den Brief abschreiben, sie sollen den Brief abschreiben,	} } } } } } } } }	copions la lettre. copiez la lettre. qu'ils ou qu'elles copient la lettre.
---	---	---

(Voy. l'Observation, page 68.)

Pour des verbes composés à conjuguer, on en trouvera dans le Tableau des verbes composés, Leç. 27.

VERBES

qui sont

inséparables dans certaines acceptions et séparables dans d'autres.

Les verbes composés des particules suivantes : *durch, hinter, über, um, unter, voll, wieder*, sont inséparables lorsque ces particules peuvent être considérées comme adverbess, et séparables lorsqu'elles jouent le rôle de prépositions. Dans le premier cas c'est le verbe qui porte l'accent, dans l'autre au contraire c'est la particule.

Signification dans laquelle ils sont

INSEPARABLES.

Durch — *Durchreisen, parcourir.* Er *durchreiset ganz Europa*, il parcourt toute l'Europe; er *hat ganz Europa durchreiset*, il a parcouru toute l'Europe; *um ganz Europa zu durchreisen*, pour parcourir toute l'Europe.

Hinter — *Hinterbringen*, rapporter.* Er *hinterbrachte eine Nachricht*, il rapporta une nouvelle; er *hat sie hinterbracht*, il l'a rapportée; um

Signification dans laquelle ils sont

SEPARABLES.

Durchreisen, passer par un endroit. Er *reiset hier durch*, il passe par ici; er *ist hier durchgereiset*, il a passé par ici; *um hier durchzureisen*, pour passer par ici.

Hinterbringen, porter derrière.*

Er *brachte es hinter das Haus*, il le porta derrière la maison; er *hat es hinter das Haus gebracht*, il l'a porté derrière

ſie zu hinterbringen, pour la rapporter.

Ueber — **Uebersetzen**, *traduire*.

Ich überſetze das Buch, je traduis le livre; ich habe es überſetzt, je l'ai traduit; um es zu überſetzen, pour le traduire.

Um — **Umgehen***, *éviter*. Er umging die Stadt, il fit un détour pour éviter la ville; er iſt die Stadt umgangen, il a fait un détour pour éviter la ville; um die Stadt zu umgehen, pour éviter la ville.

Unter — **Unterschreiben***, *signer*.

Ich unterſchreibe, je ſigne; ich habe unterſchrieben, j'ai ſigné; es war nöthig zu unterſchreiben, il était néceſſaire de ſigner.

Voll — **Vollziehen***, *exécuter*.

Er vollzog meinen Befehl, il exécuta mon ordre; er hat meinen Befehl vollzogen, il a exécuté mon ordre; um meinen Befehl zu vollziehen, pour exécuter mon ordre.

Wieder (3) — **Wiederholen**, *re-*

la maison; um es hinterzubringen, pour le porter derrière.

Ueberſetzen, *passer*. Ich ſetzte über den Fluß, je passais le fleuve; ich bin übergeſetzt worden, j'ai été paſſé (ſur le fleuve); um mich überzuſetzen, pour me paſſer.

Umgehen*, *faire le tour*. Er ging um die Stadt, il fit le tour de la ville; er iſt um die Stadt gegangen, il a fait le tour de la ville; man muß um die Stadt gehen, il faut faire le tour de la ville.

Unterschreiben*, *écrire au-dessous*. Er ſchrieb unter der Linie, il écrivit au-deſſous de la ligne; er hat noch einige Worte unter die Bittſchrift geſchrieben, il a encore écrit quelques mots au-deſſous de la pétition.

Vollgießen*, *emplir*. Er goß das Glas voll, il emplissait le verre; er hat es vollgegoſſen, il l'a empli; um es vollzugießen, pour l'emplir.

Wiederholen, *revenir chercher*.

(3) Il ne faut pas confondre *wieder* avec *zurück*, le premier marque la répétition, le renouvellement de l'action; l'autre marque le retour, la rétrogradation du mouvement vers le lieu d'où il est parti. Ex. *Zurückkommen*, revenir à l'endroit d'où l'on était parti. *Wiederkommen* au contraire signifie venir encore une fois. Ne confondez pas non plus *wieder* avec la particule inséparable *wider* (Voy. Leçons 27 et 95).

passer, répéter. Er wiederholte seine Aufgaben, il répétait ses thèmes ; er hat sie wiederholt, il les a repassés ; ich hat ihn, sie zu wiederholen, je le priai de les repasser.

Er holte das Bergessene wieder, il revint chercher ce qu'il avait oublié ; er hat es wiedergeholt, il est revenu le chercher ; um es wieder zu holen, pour le revenir chercher.

Rem. E. Les verbes composés de la particule *miß* sont tantôt inséparables, tantôt séparables.

a) Les suivants sont inséparables et ne prennent pas la syllabe *ge* au participe passé :

*Mißfallen**, déplaire ; imparf. es mißfiel mir ; parf. es hat mir mißfallen ; um zu mißfallen, pour déplaire.

*Mißlingen**, mal réussir ; imp. es mißlang ; parf. es ist mißlungen, etc.

*Mißrathen**, manquer ; imparf. es mißrieth mir ; parf. es ist mir mißrathen, etc.

Mißtrauen, se méfier ; imp. ich mißtraute ihm ; parf. er hat mir mißtrauet, etc.

*Mißverstehen**, entendre mal ; imp. er mißverstand mich ; parf. er hat es mißverstanden, etc.

b) Les suivants, quoiqu'ils soient inséparables, prennent la syllabe *ge* au participe passé :

Mißbilligen, désapprouver ; imp. er mißbilligte es ; parf. er hat es gemißbilligt ; das ist zu mißbilligen, c'est à désapprouver.

Mißbrauchen, abuser ; imp. er mißbrauchte es ; parf. er hat es gemißbraucht, etc.

Mißdeuten, mal interpréter ; imp. er mißdeutete es ; parf. er hat es gemißdeutet, etc.

Mißgönnen, envier ; imp. er mißgönnte es mir ; parf. er hat es mir gemißgönnt, etc.

*Mißkennen** (4), méconnaître ; imp. er mißkannte mich ; parf. er hat mich gemißkannt, etc.

Mißhandeln, maltraiter (5) ; imp. er mißhandelte ihn ; parf. er hat ihn gemißhandelt, etc.

(4) On se sert de préférence du verbe *verkennen**, méconnaître.

(5) Le verbe *mißhandeln*, lorsqu'il signifie pécher, faire une faute, est séparable, et par conséquent il fait : er handelt miß, il pèche ; er hat mißgehandelt, il a péché ; um mißzuhandeln, pour pécher.

c) Les suivants sont séparables et intercalent *zu* à l'infinitif et *ge* au participe passé :

Mißachten, mépriser ; part. p. **mißgeachtet** ; **um mißzuachten**, pour mépriser.

Mißarten, dégénérer ; part. p. **mißgeartet** ; **mißzuarten**.

Mißbieten*, mésolfrir ; part. p. **mißgeboten** ; **mißzubieten**.

Mißgehen* (6), s'égarer, aller à faux ; part. p. **mißgegangen** ; **mißzugehen**.

Mißgreifen* (7), se méprendre ; part. p. **mißgegriffen** ; **mißzugreifen**.

Mißrechnen, se mécompter ; part. p. **mißgerechnet** ; **mißzurechnen**.

Mißtönen, sonner mal ; part. p. **mißgetönt** ; **mißzutönen**.

Rem. F. Quand *ge* ou *zu* est intercalé dans un verbe composé, il faut l'écrire en un mot, comme : **mißzuachten**, **aufzustehen**, **aufgestanden**, etc., et non **miß zu achten**, etc.

Rem. G. Beaucoup de substantifs, d'adverbes et d'autres expressions forment un même sens avec les verbes (Leç. 72), et se déplacent absolument de même que les particules séparables, comme :

Abrede nehmen*, convenir, conclure.

Achtung geben*, faire attention.

An die Hand geben*, suggérer.

Sich anheischig machen, s'engager.

Exemples.

Ich nehme Abrede, je conviens ;
ich nahm Abrede, je convins ;
ich habe Abrede genommen, je suis convenu.

Du gibst Achtung, tu fais attention ; **du gabst Achtung**, tu fis attention ; **du hast Achtung gegeben**, tu as fait attention.

Er gibt an die Hand, il suggère ;
er gab an die Hand, il suggéra ; **er hat an die Hand gegeben**, il a suggéré.

Sie macht sich anheischig, elle s'engage.

(6) On se sert de préférence de **fehlgehen***, aller à faux.

(7) On se sert de préférence de **fehlgreifen***. On remarquera que la particule **fehl** est également séparable et signifie, comme la particule **miß**, vainement, faux, mal.

Auswendig lernen, apprendre
par cœur.

Dank sagen, remercier, rendre
grâce.

Fahren lassen*, lâcher.

Gefahr laufen*, courir risque.

In Betrachtung ziehen*, consi-
dérer.

In Verdacht haben*, soupçon-
ner.

Kund machen, publier.

Sich schlafen legen, se coucher.

Stehen bleiben*, s'arrêter.

Um Rath fragen, consulter.

Um Verzeihung ou Vergebung
bitten*, demander pardon.

Von Statten gehen* (verbe im-
pers. rég. le dat.), réussir.

Zu Ende bringen*, finir.

Zu Mittag essen*, diner.

Wir lernen auswendig, nous
apprenons par cœur.

Ihr saget Dank, vous remer-
ciez.

Sie lassen fahren, ils (elles)
lâchent.

Ich laufe Gefahr, je cours
risque.

Du ziehest in Betrachtung, tu
considères.

Er hat in Verdacht, il soup-
çonne.

Sie macht kund, elle publie.

Wir legen uns schlafen, nous
nous couchons.

Wir bleiben stehen, nous nous
arrêtons.

Ihr fraget um Rath, vous
consultez.

Sie bitten um Vergebung, ils
(elles) demandent pardon.

Es geht mir von Statten, je
réussis.

Du bringst zu Ende, tu finis.

Er ist zu Mittag, il dine.

DES VERBES IRRÉGULIERS.

L'irrégularité d'un verbe se remarque ordinairement : 1° au singulier du présent de l'indicatif de quelques verbes ; 2° au participe passé ; 3° à l'imparfait de l'indicatif et du subjonctif ; et 4° à la seconde personne du singulier de l'impératif.

Nous partagerons donc les verbes irréguliers en deux classes.

I. La première classe ne comprend que seize verbes irréguliers ; ce sont ceux qui, en changeant la voyelle radicale, conservent au participe passé et à l'imparfait les désinences régulières, c'est à dire au participe passé *t*, et à l'imparfait *te*. Ex.

Bringen, apporter ; part. passé : gebracht ; imparf. brachte.

Nous donnons la conjugaison de ces seize verbes irréguliers en tête de notre liste.

H. La seconde classe comprend tous les autres verbes irréguliers ; ce sont ceux qui conservent au participe passé la désinence de l'infinitif, et qui à l'imparfait changent la voyelle radicale, sans prendre la syllabe *te*. Ex.

Lesen, lire ; part. passé : gelesen ; imparf. las.

Avant de donner la liste des verbes irréguliers, remarquons ce qui suit :

A. Dans la première classe seulement il se trouve quelques verbes qui sont irréguliers à la première personne du singulier de l'indicatif en même temps qu'à la deuxième et à la troisième personne, ce sont les suivants :

Dürfen, oser ;	ing. du prés. de l'ind.	ich darf, du darfst, er darf.
Können, pouvoir ;	« «	ich kann, du kannst, er kann.
Mögen, vouloir ;	« «	ich mag, du magst, er mag.
Müssen, falloir ;	« «	ich muß, du mußt, er muß.
Wissen, savoir ;	« «	ich weiß, du weißt, er weiß.
Wollen, vouloir ;	« «	ich will, du willst, er will.

Ceux de la seconde classe sont toujours réguliers à la première personne du singulier (1), mais ils sont souvent irréguliers à la deuxième et à la troisième personne, et alors ils changent l'a ou l'e de la syllabe radicale, le premier en ä, et le second en i. Ex.

Rathen, conseiller ;	ing. du prés. de l'ind.	ich rathe, du räthst, er räth.
Sprechen, parler ;	« «	ich spreche, du sprichst, er spricht.

B. Le participe passé des verbes irréguliers est toujours précédé de la syllabe *ge*, comme celui des verbes réguliers, excepté le participe passé de ceux qui sont indiqués dans la Leçon 47, Rem. A.

C. L'imparfait de l'indicatif se forme en changeant la voyelle radicale en a, ie, i, o ou u. Ex.

Sehen, voir ;	imparf. de l'indicatif	sah.
Bleiben, rester ;	« « «	blieb.
Gehen, aller ;	« « «	ging.

(1) Excepté le verbe auxiliaire *seyn*, être, qui est irrégulier non seulement à toutes les personnes du singulier, mais encore à celles du pluriel.

Bieten, offrir; imparf. de l'indicatif bot.

Schlagen, battre; " " " schlug.

D. L'imparfait du subjonctif se forme de l'imparfait de l'indicatif, en adoucissant les voyelles radicales a, o, u en ä, ö, ü, et en ajoutant un e aux verbes de la seconde classe. Ex.

Imparf. de l'indicatif sah;				imparf. du subjonctif sähe.			
"	"	"	bot;	"	"	"	böte.
"	"	"	schlug;	"	"	"	schlüge.
"	"	"	blieb;	"	"	"	bliebe.
"	"	"	ging;	"	"	"	ginge.

E. La deuxième personne du singulier de l'impératif se forme de la seconde personne du singulier de l'indicatif, et n'est par conséquent irrégulière qu'autant que celle-ci l'est elle-même. Ex.

Geben, donner; du gibst, tu donnes. Deuxième personne de l'impératif: gib, donne.

Helpfen, aider; du hilfst, tu aides. Deuxième personne de l'impératif: hilf, aide.

Font exception à cette règle :

1° Les verbes suivants :

haben, avoir; du hast, tu as; 2° pers. de l'impér. habe, aie.

Seyn, être; du bist, tu es; " " sey, sois.

Werben, devenir; du wirst, tu deviens; " " werde, deviens.

Wissen, savoir; du weißt, tu sais; " " wisse, sache.

Wollen, vouloir; du willst, tu veux; " " wolle, veuille.

2° Les verbes qui changent à la seconde personne du présent de l'indicatif a en ä; ils reprennent à l'impératif la voyelle radicale. Ex.

Fallen, tomber; du fällst, tu tombes; 2° pers. de l'impér. falle, tombe.

Laufen, courir; du läufst, tu cours; " " lauf, cours.

F. Toutes les autres personnes de l'impératif sont tirées du présent du subjonctif, qui est toujours régulier, ainsi que le pluriel du présent de l'indicatif.

G. Les verbes composés suivent en général la conjugaison des verbes simples, excepté :

a) Les suivants qui sont réguliers, quoique les verbes simples qui entrent ou qui semblent entrer dans leur composition ne le soient pas.

Besuchen, faire présent.

Heirathen, épouser.

Bewillkommen, accueillir.

Herbergen, loger.

Handhaben, manier.

Radbrehen, rouer.

Rathschlagen, délibérer.

Veranlassen, occasionner.

Umringen, entourer.

Willfahren, acquiescer.

b) Les suivants sont irréguliers, quoique les verbes simples d'où ils viennent soient réguliers.

Befehlen, commander.

Erbleichen, pâlir.

Beflemmen, serrer (le cœur).

Erschallen, retentir.

Empfehlen, recommander.

H. Plusieurs verbes sont réguliers lorsqu'on s'en sert dans un sens actif ou transitif, et irréguliers lorsqu'on leur donne une signification neutre ou intransitive. Ex. Weichen, céder, et ses composés, comme : abweichen, dévier, ausweichen, éviter, sont irréguliers; mais weichen, amollir, et erweichen, attendrir, sont réguliers (Voy. Leç. 27, not. 3 (2)).

I. Pour faciliter aux élèves la connaissance des verbes irréguliers, il est bon de remarquer qu'il n'y a que deux verbes irréguliers dont l'imparfait commence par une autre lettre que l'infinitif; ce sont : essen, manger, et seyn, être; le premier fait à l'imparfait aß, et l'autre war.

J. Quelques verbes, ayant pour voyelles radicales *te* ou *ü*, changeaient autrefois ces voyelles en *eu* à la seconde et à la troisième personne du singulier du présent et à la seconde personne du singulier de l'impératif. Cet usage s'est conservé dans la poésie. Ex. Bieten, offrir; seconde et troisième personne du singulier, du beutst, *er beut*; seconde personne du singulier de l'impératif, *beut*. Lügen, mentir; seconde et troisième personne du singulier, du leugst, *er leugt*; seconde personne du singulier de l'impératif, *leug*. Dans notre Liste générale des Verbes irréguliers ces irrégularités ont été indiquées en *italiques*. Nous avons eu soin aussi de donner dans notre Liste (*en italiques et entre deux parenthèses*)

(2) Souvent ces verbes changent de forme pour devenir actifs ou transitifs. Ce principe a été appliqué par Schiller d'une manière frappante dans sa tragédie de *Gieseko*, en faisant dire à Verrina à la fin de la pièce : *Ertrunken*, noyé! et comme Centurio lui dit : *Antwortet die Hölle oder das Zollhaus?* Est-ce l'enfer ou la maison des fous qui répond (par ta bouche)? Verrina lui réplique : *Ertränkt*, wenn das hübscher lautet, noyé (par quelqu'un), si cela sonne mieux. C'est que le verbe *ertrinken*, se noyer, est neutre ou intransitif et en même temps irrégulier. Parfait : *er ist ertrunken*, il s'est noyé; imparf. *er ertrank*, il se noyait. Pour donner à ce verbe une signification active et transitive, ce n'est plus de *ertrinken*, mais de *ertränken* qu'on doit se servir, et ce dernier verbe se conjugue d'après la forme régulière (Voy. page 57 et Leç. 101).

ceux des verbes irréguliers anglais qui nous ont paru avoir du rapport avec les verbes irréguliers correspondants en allemand, afin que les élèves puissent les comparer.

K. Les verbes dérivés et les verbes composés de particules inséparables ou séparables doivent être cherchés sous leurs primitifs. Ex. *Entwerfen*, projeter, et *vorwerfen*, reprocher, sous *werfen*, jeter; *verbieten*, défendre, sous *bieten*, offrir; *ausgehen*, sortir, sous *gehen*, aller; *vorschreiben*, prescrire, sous *schreiben*, écrire, etc.

L. La classification des verbes irréguliers par familles a été indiquée par tous les grammairiens allemands; mais ils ne l'ont tous conseillée que comme un travail que les élèves devront exécuter eux-mêmes. L'expérience nous a en effet démontré que les élèves, au lieu de remarquer l'irrégularité de ces verbes, ne s'attachent qu'à en bien connaître les familles. Avec la liste générale que nous donnons, ils n'ont qu'à bien posséder l'irrégularité de dix verbes irréguliers par jour pour les connaître tous à fond au bout de très-peu de temps. Cela ne les empêchera pas cependant de remarquer l'affinité qu'ils ont entre eux. Pour mieux les retenir, nous leur conseillons de les réciter à haute voix en les écrivant.

Afin de leur faciliter la classification, nous leur donnons ci-contre un tableau d'après lequel ils pourront se guider, et nous marquerons ensuite dans notre liste à quelle classe de ce tableau chaque verbe appartient.

Mais ce tableau ne peut servir que comme modèle d'exercice pratique; ce n'est qu'un moyen de soumettre à un ordre régulier les verbes que l'usage aura à peu près gravés dans la mémoire. Le vrai moyen de posséder les verbes irréguliers, c'est de les apprendre. Nous en donnerons donc aussi deux listes : la première composée des verbes qui s'écartent peu de la conjugaison régulière; la seconde (la liste générale) comprenant, outre ces derniers, tous ceux qui s'en éloignent davantage (Voy. page 108).

TABLEAU DE CLASSIFICATION

DES

VERBES IRRÉGULIERS.

Rem. Il faut excepter de ce tableau les seize verbes irréguliers qui dans notre liste forment la première classe.

NOTA. Les 5^e et 6^e classes se partagent la plupart des verbes irréguliers.

NUMÉRO DE LA CLASSE.	INFINITIF.	IMPARFAIT.	PARTICIPE PASSÉ.	INFINITIF.	IMPARFAIT.	PARTICIPE PASSÉ.
I	e	a	e	Sehen, voir,	sah,	gesehen.
II	e i	a	o	Helfen, aider, Sinnen, méditer,	half, sann,	geholfen. gesonnen.
III	i	a	u	Trinken, boire,	trank,	getrunken.
IV	a	ie	a	Fallen, tomber,	fiel,	gefallen.
V	ei	ie i	ie i	Schreiben, écrire, Beißen, mordre,	schrieb, biß,	geschrieben. gebissen.
VI	ä, au, e, i, ie, ö, ü.	o	o	Schießen, tirer,	schoß,	geschossen.
VII	a	u	a	Schlagen, battre,	schlug,	geschlagen.

Remarques explicatives.

A. La première classe change la voyelle radicale e à l'imparfait en a et la reprend au participe passé. Ex. Geben, donner; imparfait: gab; part. passé: gegeben. Il faut ajouter à cette classe: bitten, prier, qui change la voyelle radicale i de la même manière, comme: imparf. : bat, part. passé: gebeten.

B. La seconde classe change la voyelle radicale *e* ou *i* à l'imparfait en *a* et au part. passé en *o*. Ex. *Nehmen*, prendre; imparf. *nahm*; part. passé : *genommen*; *gewinnen*, gagner; imparf. *gewann*; part. passé : *gewonnen*. Il faut y ajouter *gebären*, enfanter, qui a pour radical *ä*; imparf. *gebar*; part. passé : *geboren*.

C. La troisième classe change la voyelle radicale *i* à l'imparfait en *a* et au part. passé en *u*. Ex. *Schlingen*, avaler; imparfait : *schlang*; part. passé : *geschlungen*. Il faut excepter : *dingen*, louer; imparf. *bung*; part. passé : *gebungen*; *schinden*, écorcher; imparf. *schund*; part. passé : *geschunden*, et *thun*, faire; imparf. *that*; part. passé : *gethan*.

D. La quatrième classe change la voyelle radicale *a* à l'imparfait en *ie* et la reprend au part. passé. Ex. *halten*, tenir; imparf. *hielt*; part. passé : *gehalten*. Il faut en excepter : *fangen*, attraper; imparf. *fang*; part. passé : *gefangen*; et y ajouter : *laufen*, courir; imparf. *lief*; part. passé : *gelaufen*; *gehen*, aller; imparf. *ging*; part. passé : *gegangen*; *heissen*, ordonner; imparf. *hieß*; part. passé : *geheissen*; *rufen*, appeler; imparf. *rief*; part. passé : *gerufen*; *stoßen*, pousser; imparf. *stieß*; part. passé : *gestoßen*.

E. La cinquième classe change le radical *ei* à l'imparfait et au participe passé en *ie*, ou avant une consonne double en *i*. Ex. *Bleiben*, rester; imparf. *blieb*; part. passé : *geblieben*; *schneiden*, couper; imparf. *schnitt*, part. passé : *geschnitten*.

F. La sixième classe change les radicaux : *ä*, *au*, *e*, *i*, *ie*, *ö*, *ü*, à l'imparfait et au participe passé en *o*. Ex. *Schwären*, supputer; imparf. *schwör*; part. passé : *geschworen*; *saugen*, sucer; imparf. *sog*; part. passé : *gesogen*; *saufen*, boire avec excès; imparf. *soff*; part. passé : *gesoffen*; *heben*, lever; imparfait *hob*; part. passé : *gehoben*; *verwirren*, embrouiller; imparf. *verworr*; part. passé : *verworren*; *bieten*, offrir; imparf. *bot*; part. passé : *geboten*; *schwören*, jurer; imparf. *schwör* (*schwur*); part. passé : *geschworen*; *lügen*, mentir; imparf. *log*; part. passé : *gelogen*.

G. La septième classe change la voyelle radicale *a* à l'imparfait en *u* et la reprend au part. passé. Ex. *Wachsen*, croître; imparf. *wuchs*; part. passé : *gewachsen*. Il faut ici noter *stehen*, être debout, qui fait à l'imparfait *stand* (anciennement cependant *stund*), et au participe passé : *gestanden*.



I. Première Classe des verbes irréguliers (Voy. Nota, page 108),

contenant les seize verbes qui ont au participe passé t, et à l'imparfait des deux modes te, comme les verbes réguliers, mais qui changent la syllabe radicale, excepté: wollen, devoir, et wollen, vouloir, qui sont réguliers au participe passé et à l'imparfait des deux modes.

Les verbes marqués d'un astérisque (*) se conjuguent aussi selon la forme régulière quand ils sont employés comme actifs ou transitifs.

INFINITIF.	PRÉSENT DE L'INDICATIF. 1 ^{re} , 2 ^e et 3 ^e personnes du singulier.	IMPARFAIT		PARTICIPE PASSÉ.	IMPÉRATIF. 3 ^e personne du singulier.
		de Pradicatif.	du Subjonctif.		
Brennen, brûler (to burn).	• • •	brannte*.	brennte.	gebrannt*.	—
Bringen, apporter (to bring).	• • •	brachte.	brächte.	gebracht.	—
Denken, penser (to think).	• • •	dachte.	dächte.	gedacht.	—
Dürfen, oser (to dare).	ich darf, du darfst, er darf.	durfte.	dürfte.	gedurft.	manque.
haben, avoir (to have).	ich habe, du hast, er hat.	hatte.	hätte.	gehabt.	habe.
Kennen, connaître.	• • •	kante.	kante.	gekannt.	—
Können, pouvoir (can).	ich kann, du kannst, er kann.	könnte.	könnte.	gekonnt.	könn.
Mögen, vouloir (may).	ich mag, du magst, er mag.	mochte.	möchte.	gemocht.	möge.
Müssen, falloir (must).	ich muß, du mußt, er muß.	mußte.	mußte.	gemußt.	manque.
Nennen, nommer.	• • •	nannte.	nennte.	genannt.	—
Renner, courir avec précipitation (to run).	• • •	rannte.	rennte.	gerannt.	—
Senden, envoyer (to send).	ich soll, du sollst, er soll.	sandte*.	sendete.	gesandt*.	manque.
Sollen, devoir (shall).	• • •	—	—	—	—
Wenden, tourner.	ich weiß, du weißt, er weiß.	wandte*.	wendete.	gewandt*.	—
Wissen, savoir.	ich will, du willst, er will.	wußte.	wußte.	gewußt.	wisse.
Wollen, vouloir (will).	• • •	—	—	—	wolle.

LISTE GÉNÉRALE ET CONJUGAISON DES VERBES IRRÉGULIERS,

contenant, outre les seize verbes de la première classe, tous les verbes de la seconde classe lesquels conservent au participe passé la terminaison en de l'infinitif (3), et changent à l'imparfait la voyelle radicale en a, ie, i, o ou u, sans prendre te.

Les temps en *italiques* sont les formes dont se servent ordinairement les poètes.

Le numéro devant le verbe indique la classe à laquelle le verbe appartient dans le Tableau de Classification, page 105.

Nota. Les personnes et les temps qui ne sont pas indiqués ici sont réguliers, ou bien sont formés des personnes ou des temps indiqués ; les verbes dérivés et les verbes composés se conjuguent comme leurs primitifs.

L'astérique (*) marque les verbes qui se conjuguent aussi d'après la forme régulière, quand ils ont une signification active ou transitive.

INFINITIF.	PRÉSENT DE L'INDICATIF. 2 ^e et 3 ^e personnes du singulier.	IMPARFAIT.		PARTICIPE PASSÉ	IMPÉRATIF. 2 ^e personne du singulier.
		de l'Indicatif.	du Subjonctif.		
7. Backen, cuire au four (<i>to bake</i>).	du bäckst, er bäckt*.	büß*.	büße*.	gebacken*.	backe.
2. Besetzen, ordonner.	du besetzt, er besetzt*.	befahl.	befähle (be- föhle)*.	befohlen.	befehle.
5. Sich befehlen (4), s'appliquer.	• • • • •	befiß.	befiße.	befissen.	—
2. Beginnen, commencer (<i>to begin</i>).	• • • • •	begann.	begänne (begön- ne).	begonnen.	—
5. Beißen, mordre (<i>to bite</i>).	• • • • •	biß.	bisse.	gebissen.	—
2. Bergen, cacher, sauver.	du birgst, er birgt.	berg.	bürge.	geborgen.	birg.
2. Bersten, crever (<i>to burst</i>).	• • • • •	barst, (borst)*.	bärste (börste)*.	geborsten*.	birst*.
2. Sich befinden, résécher, se sou- venir.	• • • • •	befann.	befänne (besön- ne).	bejonnen.	—

INFINITIF.	PRÉSENT DE L'INDICATIF. 2 ^e et 3 ^e personnes du singulier.	IMPARFAIT		PARTICIPE PASSÉ.	IMPÉRATIF. 2 ^e personne du singulier.
		de l'Indicatif.	du Subjonctif.		
3. Empfinden, sentir.	♦ ♦ ♦ ♦ ♦	empfind.	empfinde.	empfund.	—
5. Erblicken (5), pâler, fig. mourir.	♦ ♦ ♦ ♦ ♦	erblick.	erblicke.	erblick.	—
6. Erkären, élire (6).	♦ ♦ ♦ ♦ ♦	erör.	eröre.	erören.	—
6. Erlöschen, s'éteindre (7).	du erlöschest, er erlöschet*.	erlösch.	erlösche.	erloschen.	erlösch.
6. Erschallen, retentir.	du erschallst, er erschalle*.	erschall.	erschalle*.	erschollen.	—
2. Erschrecken, s'effrayer.	du erschrickst, er erschrickt*.	erschrick.	erschricke*.	erschrocken*.	erschrick*.
6. Erwägen, considérer.	♦ ♦ ♦ ♦ ♦	erwög.	erwöge.	erwogen.	—
1. Essen, manger (to eat).	du issest, er isset ou ißt.	aß.	esse.	gegessen.	iß.
7. Fahren, aller en voiture (8).	du fährst, er fährt.	fuhr.	führe.	gefahren.	fahre.
7. Fallen, tomber (to fall).	du fällst, er fällt.	fiel.	fielle.	gefallen.	fälle.
4. Gangen, prendre, attraper.	du fängst, er fängt.	fing.	finge.	gefangen.	fange.
6. Gethen, faire des armes, combattre (to fight).	du fichtst, er ficht*.	focht.	föchte.	gefochten.	ficht*.
3. Finden, trouver (to find).	♦ ♦ ♦ ♦ ♦	fund.	fände.	gefunden.	—
6. Flächten, tresser.	du flächst, er flächet*.	flodt.	flöchte.	geflochten.	fläch, flöche.
6. Fliegen, voler (en l'air) to fly).	rég. ou : du fliegst, er fliegt.	flög.	flöge.	geflogen.	rég. ou : flieg.
6. Fliehen, fuir (to flee).	rég. ou : du fleuchst, er fleucht.	flögh.	flöge.	geflohen.	rég. ou : fleuch.

	rég. ou : <i>flouss</i> .	flöße.	geflossen.	rég. ou : <i>flouss</i> .
6. Gießen, couler.				
1. Gessen, manger goulument (en parlant des animaux).	rég. ou : <i>flouss</i> .	flaß.	gefressen.	fliß.
6. Frieren, geler, avoir froid (to freeze).	du friest, er frißt.	flor.	gefroren.	—
6. Säuren, fermenter.	• • • • •	gohr*.	gegohren.	—
2. Gebären, enfanter.	du gebierst, er gebiert*.	gebar.	geboren.	gebäre.
1. Geben, donner (to give).	du gibst, er gibt.	gab.	gegeben.	gib.
6. Gebieten, commander (com- me bidden).	rég. ou : <i>du gebeust, er gebeut.</i>	regot.	geboten.	rég. ou : <i>gebeut.</i>
5. Gedeihen, prospérer.	• • • • •	gedich.	gediehen.	—
4. Gehen, aller, marcher (to go).	• • • • •	ging.	gegangen.	—
3. Gelingen (v. impers. rég. le dat.), réussir.	• • • • •	gelaug.	gelingen.	—
2. Gesten, valoir.	du gilst, er gilt.	galt.	gegolten.	gilt.
1. Genesen, se rétablir, guérir.	• • • • •	genas*.	genesen*.	—
6. Geniesen, jouir.	rég. ou : <i>du geneussesi, er geneusst.</i>	genosß.	genossen.	rég. ou : <i>geneuss</i> .
1. Geschehen, arriver, avoir lieu (v. impers.).	es geschieht.	geschah.	geschehen.	—

(5) Gebieten dérive de bleichen, blanchir ou se blanchir au soleil, qui est régulier.

(6) L'usage de ce verbe a vieilli; on s'en sert cependant encore dans le style soutenu et dans la poésie, mais non pas au présent.

(7) Ce verbe dérive de tössen, éteindre, ainsi que auslöschen, éteindre, effacer.

(8) Tous les dérivés de fahren sont irréguliers, excepté mitfahren, descendre, qui est régulier. Fahren, dans la signification de mener, transporter, prend haben pour auxiliaire; dans la signification d'aller en voiture, il prend sein. Ex. Der Kutscher hat mich gefahren, le cocher m'a mené; wir sind auf das Land gefahren, nous avons été en voiture à la campagne.

INFINITIF.	PRÉSENT DE L'INDICATIF. 2 ^e et 3 ^e personnes du singulier.		IMPARFAIT de l'Indicatif. du Subjonctif.		PARTICIPE PASSÉ.	IMPRÉRATIF. 2 ^e personne du singulier.
2. Gewinnen, gagner (<i>to win</i>).	•	•	gewann.	gewänne (ge- wönne).	gewonnen.	—
6. Gießen, verser, fondre.	rég. ou: <i>du gieusdest, er gieust.</i>	•	goß.	göße.	gegossen.	rég. ou: <i>gieus</i> .
5. Gleichen, ressembler (9).	•	•	glich.	glüche.	geglichen.	—
5. Gleiten, glisser (10).	•	•	glitt.	glitte.	geglichen*.	—
6. Glimmen, brûler sans flamme.	•	•	glomm.	glömm*.	geglommen*.	—
7. Graben, creuser (<i>to dig</i>).	du gräbst, er gräbt.	•	grab.	gräbe.	gegraben.	grave.
5. Greifen, prendre, saisir.	•	•	griff.	griffe.	gegriffen.	—
haben, avoir (Voy. 1 ^{re} classe).	ich habe, du hast, er hat.	•	hätte.	hätte.	gehabt.	habe.
4. Halten, tenir (<i>to hold</i>).	du hältst, er hält.	•	hielt.	hielte.	gehalten.	halte (<i>halt</i>).
4. Hangen, être suspendu (11) (<i>to hang</i>).	•	•	hing.	hinge.	gehangen.	—
4. Hauen, couper, frapper (<i>to hew</i>).	•	•	hieb*.	hiebe*.	gehauen.	—
6. Heben, hausser, lever (<i>to heave</i>).	•	•	hob.	höbe (Hübe).	gehoben.	—
4. Heißen, s'appeler, ordonner.	•	•	hieß.	hiëße.	geheißen.	—
2. Helfen, aider, secourir.	du hilfst, er hilft.	•	half.	hülfe (Hülfe).	geholfen.	hülfe.
5. Reifen, gronder, crier (<i>to chide</i>).	•	•	riff*.	riffe*.	geriffen.	—

Fennen, connaître (<i>V.</i> 1 ^{re} classe).
6. Krimmen, grimper, graver.
3. Ringen, sonner, tinter.
5. Rneissen, { pincer.
5. Rneipen,
2. Kommen, venir (<i>to come</i>).
6. Können, pouvoir (<i>Voy.</i> 1 ^{re} classe).
6. Kören (<i>Voy.</i> faire).
6. Kriechen, ramper (<i>to creep</i>).
6. Räiren, choisir.
7. Laden, charger, inviter (<i>to load</i>).
4. Lassen, laisser, faire (<i>to let</i>).
4. Laufen, courir.
5. Leiben, souffrir, endurer (<i>12</i>).
5. Leihen, prêter (<i>to lend</i>).
1. Lesen, lire.
1. Liegen, être couché, être situé (<i>to lie</i>) (<i>13</i>).
6. Lügen, mentir (<i>to lie</i>).

(9) Le verbe *gleichen*, *égaliser*, est régulier.

(10) Begleiten, accompagner, est régulier.

(11) Il ne faut pas confondre ce verbe avec hängen, pendre, qui est actif et régulier.

(12) Berleiden, dégoûter quelqu'un de quelque chose, est régulier.

(13) On ne confondra pas ce verbe avec *legen* (en anglais: *to lay*), mettre, placer, qui est actif et régulier.

INFINITIF.	PRESENT DE L'INDICATIF. 2 ^e et 3 ^e personnes du singulier.	IMPARFAIT		PARTICIPE PASSÉ.	IMPÉRATIF. 2 ^e personne du singulier.
		de l'Indicatif.	du Subjonctif.		
7. Maßen, moudre (14).	• • • • •	rég. ou moins bien : mußt.	rég. ou moins bien : müßte.	gemahlen.	—
5. Meiden, éviter.	• • • • •	mied.	miede.	gemieden.	—
6. Messen, traire.	• • • • •	moß*.	möste*.	gemessen*.	miß.
1. Mögen, vouloir, aimer à (Voy. 1 ^{re} classe).	du mißest, er mißt. du mag, er magt, er mag.	maß.	möge.	gemessen.	möge.
Müssen, falloir, être obligé (Voy. 1 ^{re} classe).	du mußt, er muß.	mußte.	müßte.	gemußt.	manque.
2. Nehmen, prendre.	du nimmst, er nimmt.	nahm.	nähme.	genommen.	nimm.
Nennen, nommer (Voy. 1 ^{re} classe).	• • • • •	nannte.	nennete.	genannt.	—
5. Pfaffen, siffler.	• • • • •	pfiff.	pfiffe.	gepfiffen.	—
6. Pflegen, entretenir, exercer (15).	• • • • •	pflog.	pfloge.	gepflogen.	—
5. Preisen, priser, louer.	• • • • •	preis*.	preise*.	gepreisen.	—
6. Quellen, ruisseler, jaillir.	du quillst, er quillt.	quoll.	quöle.	gequollen.	quill.
Rächen*, venger.	• • • • •	—	—	reg. ou : <i>ge- rochen.</i>	—
4. Rathen, conseiller.	du rathst, er räth.	rath.	räthe.	gerathen.	rathe.
5. Reiben, frotter, râper.	• • • • •	rieb.	riebe.	gerieben.	—
5. Reissen, rompre, déchirer (to tear).	• • • • •	riß.	risse.	gerissen.	—

INFINITIF.	PRÉSENT DE L'INDICATIF. 2 ^e et 3 ^e personnes du singulier.	IMPARFAIT		PARTICIPE PASSÉ.	IMPÉRATIF. 2 ^e personne du singulier.
		de l'Indicatif.	du Subjonctif.		
3. Schinden, écorcher.		schünd.	schünde.	geschunden.	—
4. Schlafen, dormir (<i>to sleep</i>).	du schläfst, er schläft.	schlief.	schliefe.	geschlafen.	schlafe (schlaf).
7. Schlagen, battre, frapper (19) (<i>to strike</i>).	du schlägst, er schlägt.	schlug.	schüge.	geschlagen.	schlage.
5. Schleißen, se glisser (<i>to slide</i>).	♦ ♦ ♦	schlich.	schliche.	geschlichen.	—
5. Schleifen, aiguïser (20).	♦ ♦ ♦	schliff.	schliffe.	geschliffen.	—
5. Schleißen, fendre, couper, user (<i>to slit</i>).	♦ ♦ ♦	schliff.	schliffe.	geschliffen.	—
6. Schließen, fermer (<i>to shut</i>).	rég. ou : <i>du schließt, er schließt.</i>	schloß.	schlöffe.	geschlossen.	reg. ou : <i>schleuß.</i>
3. Schlingen, enlacer, avaler.	♦ ♦ ♦	schlang.	schlänge.	geschlungen.	—
Schmalzen, mettre de la graisse ou du beurre dans un mets.	♦ ♦ ♦	—	—	geschmalzen.	—
5. Schmeißen, jeter avec force.	♦ ♦ ♦	schmiß.	schmisse.	geschmissen.	—
6. Schmelzen, se fondre (21).	du schmilzt, er schmilzt.	schmolz.	schmolze.	geschmolzen.	schmilz.
6. Schnauben*, souffler, res- pirer.	♦ ♦ ♦	schnob.	schnöbe.	geschnoben.	—
6. Schnitten, couper, tailler.	♦ ♦ ♦	schnitt.	schnitte.	geschnitten.	—
6. Schrauben, visser.	♦ ♦ ♦	schraub.	schraube.	geschraubt.	—
5. Schreiben, écrire (<i>to write</i>).	♦ ♦ ♦	schrieb.	schriebe.	geschrieben.	—

5. Schreien, crier.	♦ ♦ ♦ ♦ ♦	Schrie.	Schritte.	geschritten.	—
5. Schreiten, marcher, faire des pas (<i>to stride</i>).	♦ ♦ ♦ ♦ ♦	Schritt.	Schritte.	geschritten.	—
6. Schwären, supputer, ulcérer.	♦ ♦ ♦ ♦ ♦	Schwar.	Schwäre.	geschworen.	—
5. Schweigen, se taire (22).	♦ ♦ ♦ ♦ ♦	Schwieg.	Schwiege.	geschwiegen.	—
6. Schwelten, s'enfler, se gonfler (<i>to swell</i>) (23).	du schwülst, er schwülzt.	Schwoll.	Schwölle.	geschwollen.	Schwill.
2. Schwimmen, nager (<i>to swim</i>).	♦ ♦ ♦ ♦ ♦	Schwamm.	Schwämme.	geschwommen.	—
3. Schwunden, décroître, disparaître.	♦ ♦ ♦ ♦ ♦	Schwand.	Schwände.	geschwunden.	—
3. Schwingen, vanner, brandiller, battre des ailes (<i>to swing</i>).	♦ ♦ ♦ ♦ ♦	Schwang.	Schwänge.	geschwungen.	—
6. Schwören, jurer (<i>to swear</i>).	♦ ♦ ♦ ♦ ♦	Schwor (Schwur).	Schwöre (Schwüre).	geschworen.	—
1. Sehen, voir (<i>to see</i>).	du siehst, er sieht.	sah.	sähe.	gesehen.	siehe (sieh).
Senden, envoyer (Voy. 1 ^{re} classe).	♦ ♦ ♦ ♦ ♦	sandte*.	sendete.	gesandt.	—
1. Seyn, être (<i>to be</i>).	ich bin, du bist, er ist. Pl. wir sind, ihr seyd, sie sind.	war.	wäre.	gewesen.	sey.
6. Seihen, bouillir (24) (<i>to seeth</i>).	♦ ♦ ♦ ♦ ♦	sott.	sötte.	gekottet.	—
3. Singen, chanter (<i>to sing</i>).	♦ ♦ ♦ ♦ ♦	sang.	sänge.	gesungen.	—

(19) Les verbes rathschlagen, berathschlagen, consulter, délibérer, sont réguliers.

(20) Dans la signification de traîner, de couler une note (de musique), de démolir, raser une ville, schleifen est régulier.

(21) Schmelzen, fondre, liquéfier, est actif et régulier.

(22) Schweigen, faire taire, est actif et régulier.

(23) Le verbe actief schwelten, gonfler, enfler, est régulier.

(24) Le verbe actief seihen, faire bouillir, est régulier.

INFINITIF.	PRÉSENT DE L'INDICATIF. 2 ^e et 3 ^e personnes du singulier.	IMPARFAIT		PARTICIPE PASSÉ.	IMPÉRATIF. 2 ^e personne du singulier.
		de l'Indicatif.	du Subjonctif.		
3. Sinken, couler à fond, tomber doucement (<i>to sink</i>).	♦ ♦ ♦ ♦ ♦	sank.	sänke.	gesunken.	—
2. Sinnen, méditer, réfléchir.	♦ ♦ ♦ ♦ ♦	sann.	sänne.	gesonnen.	—
1. Sitzen, être assis (<i>to sit</i>).	♦ ♦ ♦ ♦ ♦	sass.	säße.	gesehen.	—
Sollen, devoir (Voy. 1 ^{re} classe).	ich soll, du sollst, er soll.	—	—	—	manque.
Spalten, se fendre (25) (<i>to split</i>).	♦ ♦ ♦ ♦ ♦	—	—	gespalten.	—
5. Speien, cracher (<i>to spit</i>).	♦ ♦ ♦ ♦ ♦	sprae.	sprae.	gespien.	—
2. Spinnen, filer (<i>to spin</i>).	♦ ♦ ♦ ♦ ♦	spinn (spinn).	spänne (spänne).	gesponnen.	—
5. Spießen, fendre, gercer (<i>to split</i>).	♦ ♦ ♦ ♦ ♦	spriss.	sprisse.	gespiessen.	—
2. Sprechen, parler (<i>to speak</i>).	du sprichst, er spricht.	sprach.	sprache.	gesprochen.	sprich.
6. Sprießen, naître, germer.	rég. ou : du spreu/sst, er spreu/sst.	sproß.	sprosse.	gesprossen.	rég. ou : spreu/s.
3. Springen, sauter (<i>to spring</i>).	♦ ♦ ♦ ♦ ♦	sprang (sprung).	spränge (spränge ge).	gesprungen.	—
2. Stechen, piquer (<i>to sting</i>).	♦ ♦ ♦ ♦ ♦	stach.	stäche.	gestochen.	stich.
2. Stecken, être fourré, tenir (26) (<i>to stick</i>).	♦ ♦ ♦ ♦ ♦	stak.	stake.	gestochen.	—
7. Stehen, être debout (<i>to stand</i>).	♦ ♦ ♦ ♦ ♦	stand (stund).	stände (stünde).	gestanden.	steh.
2. Stehlen, voler, dérober (<i>to steal</i>).	du stiehst, er stiehlt.	stahl (stoh).	stähle (stöhle).	gestohlen.	stieh.

15. Steigen, monter.	•	steig.	gestiegen.	stieg.	gestiegen.	stieg.
2. Sterben, mourir.	•	starb.	gestorben.	stärbe (fürbe).	gestorben.	stirb.
6. Steben, disperser en poussière.	•	stob.	—	stöbe.	—	—
3. Stinken, puer (to stink).	•	stank.	gestunken.	stänke.	gestunken.	—
4. Stößen, pousser, heurter (to thrust).	•	stieß.	gestoßen.	stieße.	gestoßen.	stöße (stoß).
5. Streichen, frotter.	•	strich.	gestrichen.	striche.	gestrichen.	—
5. Streiten, combattre, disputer (to strive).	•	stritt.	gestritten.	stritte.	gestritten.	—
3. Thun, faire (to do).	ich thue, du thuest, er thut.	that.	gethan.	thäte.	gethan.	thue.
7. Tragen, porter.	du trägst, er trägt.	trag.	getragen.	trüge.	getragen.	trage.
2. Treffen, atteindre, rencontrer.	du triffst, er trifft.	traf.	getroffen.	träfe.	getroffen.	triff.
5. Treiben, pousser, chasser (to drive).	•	trieb.	getrieben.	triebe.	getrieben.	—
1. Treten, marcher dessus (to tread).	du trittst, er tritt.	trat.	getreten.	träte.	getreten.	tritt.
6. Eriesen, dégoutter.	rég. ou : du treust, er treust.	troff*.	getroffen*.	tröffe*.	getroffen*.	rég. ou : treuf.
6. Triegen, tromper (Voy. trügen).	•	trank (trunk).	getrunken.	tränke (trünke).	getrunken.	—
3. Trinken, boire (to drink).	•	trug.	getrogen.	tröge.	getrogen.	—
6. Trügen, tromper.	•	—	—	—	—	—

(25) Le verbe actif *spalten*, fendre, est régulier.(26) *Stessen*, serrer, faire entrer, mettre, est actif et régulier.

INFINITIF.	PRÉSENT DE L'INDICATIF. 2 ^e et 3 ^e personnes du singulier.	IMPARFAIT		PARTICIPE PASSÉ.	IMPÉRATIF. 2 ^e personne du singulier.
		de l'Indicatif.	du Subjonctif.		
5. Verblethen, devenir très-pâle, se passer; fig. mourir (Voy. etz blethen).	♦ ♦ ♦ ♦	verblith.	verblithe.	verblithen.	—
2. Verberben, se gâter, périr (27).	du verberbst, er verberbt.	verbarb.	verbarbe (ver- dürbe).	verbarben.	verbirb.
6. Verdrissen (v. impers. rég. l'ac- cus.), fâcher, chagriner.	♦ ♦ ♦ ♦	verdroß.	verdröffe.	verdroffen.	—
1. Vergessen, oublier (to forget).	du vergisst, er vergißt.	vergaß.	vergäße.	vergesen.	vergiß.
5. Vergleichen, comparer (Voy. gleichen).	♦ ♦ ♦ ♦	verglich.	vergliche.	verglichen.	—
Verhehen*, céler.	♦ ♦ ♦ ♦	—	—	verhohlen*.	—
6. Verlieren, perdre (to lose).	♦ ♦ ♦ ♦	verlor.	verlöre.	verloren.	—
6. Vermitteln, embrouiller.	♦ ♦ ♦ ♦	vermort*.	vermörte*.	vermorten*.	—
5. Verzeihen, pardonner.	♦ ♦ ♦ ♦	verzieh.	verziehe.	verziehen.	—
7. Wachsen, croître, grandir (to wax).	du wächst, er wächst.	wuchs.	wüchse.	gewachsen.	wachse.
6. Wägen, peser (to weigh).	♦ ♦ ♦ ♦	wog*.	wäge*.	gewogen*.	—
7. Waschen, laver, blanchir (to wash).	du wäschst, er wäscht*.	wusch*.	wüsch*.	gewaschen*.	wasche.
6. Weben, tisser (to weave).	♦ ♦ ♦ ♦	wob*.	wöbe*.	gewoben*.	—

5. Weichen, céder (28).	•	•	•	wich.	gewichen.	—
5. Weisen, montrer, indiquer (to show).	•	•	•	wies.	gewiesen.	—
Weiden, tourner (29) (V. 1 ^{re} classe).						
2. Werben, enrôler.	•	•	•	wandte*.	gewandt*.	—
2. Werben, devenir (Voy. Leg. 63).	du wirst, er wirbt.			warb.	geworben.	wirb.
2. Werfen, jeter.	du wirfst, er wirft.			warf.	geworfen.	werfe.
6. Wiegen, peser, avoir tel poids (30).	•	•	•	wog.	wog.	—
3. Winden, tortiller, tordre, dévider (to wind).	•	•	•	wand.	gewunden.	—
6. Wirren, brouiller; comme son dérivé verwirren.	•	•	•	wirr*.	geworren*.	—
Wissen, savoir (Voy. 1 ^{re} classe).	ich weiß, du weißt, er weiß.			wußte.	genußt.	wisse.
Wollen, vouloir (Voy. 1 ^{re} classe).	ich will, du willst, er will.			—	—	wolle.
5. Zeihen, accuser (n'est usité qu'en termes de barreau).	•	•	•	zieh.	gezogen.	—
6. Ziehen, tirer (to draw).	•	•	•	zog.	gezogen.	—
3. Zwingen, forcer, contraindre.	•	•	•	zwang.	gezwungen.	—

(27) Werben, gâter, ruiner, est actif et régulier.

(28) Weichen, tremper, amollir, est actif et régulier.

(29) Le verbe neutre wenden et le verbe réfléchi sich wenden, sont irréguliers, mais le verbe actif wenden est régulier.

(30) Wiegen, bercer, est un verbe actif et régulier.

Rem. On n'oubliera pas que les verbes dérivés et les verbes composés de particules inséparables ou séparables, doivent être cherchés sous leurs primitifs. Ex. entwerfen, projeter, et vorwerfen, reprocher, sous werfen, jeter; verteidigen, défendre, sous bieten, offrir; ansetzen, sortir, sous gehen, aller; vordrücken, prescrire, sous schreiben, écrire, etc.; excepté cependant, les cas prévus dans la Rem. G, page 102.

DU RÉGIME DES VERBES.

Le sujet du verbe est toujours au Nominatif; l'objet ou régime direct se met à l'Accusatif. Ex. Karl schreibt einen Brief, Charles écrit une lettre. Karl est sujet ou Nominatif, einen Brief est objet, régime direct ou Accusatif.

I. Verbes qui gouvernent le Nominatif.

Les verbes suivants ne peuvent régir d'autres cas que le Nominatif; s'ils ont un attribut, il se met également au Nominatif :

Sein, être. Sein Bruder war ein großer Held, son frère était un grand héros.

Werden, devenir. Er wurde ein reicher Mann, il devint riche.

Bleiben, rester. Er blieb stets mein getreuer Freund, il demeura toujours mon fidèle ami.

Heißen, s'appeler. Mein ältester Bruder heißt Karl, mon frère aîné s'appelle Charles.

Scheinen, paraître. Der Tag schien mir eine Stunde, das Jahr ein Tag, le jour me parut une heure, l'année un jour.

Quelques verbes passifs qui à l'Actif demandent l'Accusatif, comme : genannt werden, être nommé; gescholten werden, être injurié. Ex. Er kann ein braver Mann genannt werden, il peut être appelé brave homme.

II. Verbes qui gouvernent le Génitif.

a) Les verbes suivants, outre le régime direct à l'Accusatif, ont un régime indirect au Génitif.

Anklagen, accuser. Man klagte ihn des Diebstahls an, on l'accusa de vol.

Belehren, instruire, informer. Er hat mich eines Bessern belehrt, il m'a détrompé.

Berauben, priver, dépouiller. Man hat ihn seines Vermögens beraubt, on l'a privé (dépouillé) de sa fortune.

Beschuldigen, accuser, inculper. Man hat ihn des Hochverraths beschuldigt, on l'a accusé de haute trahison.

Entledigen, dispenser, décharger. Ich entledigte ihn dieser Mühe, je le dispensai de cette peine.

Entsetzen, destituer. Man hat ihn seines Amtes entsetzt, on l'a destitué de sa place.

Ueberführen, } Man hat ihn eines Verbrechens überführt
Ueberweisen*, } convaincre. (überwiesen), on l'a convaincu d'un crime.

Überheben*, dispenser. Jemanden einer Sache überheben, dispenser quelqu'un de quelque chose.

Überzeugen, persuader, convaincre. Er hat mich dessen (1) überzeugt, il m'en a convaincu.

Versichern (Voy. Leq. 69, Rem.), assurer. Ich versichere Sie meiner Hochachtung und meiner Liebe, je vous assure de mon estime et de mon amour.

Verweisen*, exiler, bannir. Einen des Landes (2) verweisen, exiler quelqu'un du pays.

Würdigen, daigner, honorer. Er würdigt mich seines Vertrauens, il m'honore de sa confiance.

b) Un grand nombre de verbes réfléchis demandent un régime indirect au Génitif, comme :

Sich annehmen*, s'intéresser. Er nahm sich des Kindes an, il s'intéressa à cet enfant.

Sich bedienen, se servir. Ich bediene mich dieser schönen Gelegenheit, je me sers de cette belle occasion.

Sich befeßigen* ou **befleißigen**, s'appliquer, s'attacher. Befleißige Dich der Tugend, attache-toi à la vertu.

Sich seines Amtes, seiner Forderung begeben*, se démettre de sa charge, se désister (se départir) de sa prétention.

Sich bemächtigen, **Sich bemeistern**, $\left\{ \begin{array}{l} \text{s'emparer, se saisir, se rendre maître. Man} \\ \text{bemächtigte sich des Diebes, on s'empara du} \\ \text{voleur.} \end{array} \right.$

Sich eines Ortes besinnen*, se souvenir d'un endroit.

Sich des Weines enthalten*, s'abstenir de vin.

Sich einer Sache entschlagen*, se débarrasser d'une chose.

Sich einer Sache entsinnen*, se souvenir d'une chose.

Sich der Armen erbarmen, avoir pitié des pauvres.

Sich seines Versprechens (ou an sein Versprechen) **erinnern** (Leq. 77, Rem. C), se souvenir de sa promesse.

Sich seines Bornes erwehren, se défendre de (maîtriser) sa colère.

Sich einer Antwort getrösten, attendre une réponse avec confiance.

(1) Ce verbe s'emploie aussi avec von, comme : Ich bin von Ihrer Freundschaft überzeugt, je suis convaincu de votre amitié.

(2) Ce verbe s'emploie aussi avec la préposition aus, comme : Jemanden aus dem Lande verweisen, bannir quelqu'un du pays.

Sich seines Reichthums rühmen, se vanter de ses richesses.
Sich einer schlechten Handlung schämen, rougir, avoir honte
d'une mauvaise action.

Sich einer Sache unterfangen* (od. unterstehen*), oser faire
une (s'aviser d'une) chose.

Sich eines solchen Glückes vermuthen, s'attendre à un (se
douter d'un) tel bonheur.

Sich einer Sache versehen*, s'attendre à une chose.

Sich einer Sache weigern, se refuser à une (se défendre d'une)
chose.

c) Plusieurs verbes se mettent indifféremment avec le Génitif
ou l'Accusatif; mais avec le Génitif ils marquent un sens plus gé-
néral et plus absolu qu'avec l'Accusatif, comme :

Achten, estimer. Ich achte seiner (ou ihn), je l'estime.

Bedürfen*, avoir besoin. Wir bedürfen Ihrer (ou Ihre) Hülfe, nous
avons besoin de votre secours.

Entbehren, se passer. Ich kann seiner (ou ihn) nicht entbehren, je ne
puis me passer de lui.

Erwähnen, faire mention. Er erwähnte Ihrer (ou Sie), il fit men-
tion de vous.

Genießen*, jouir. Genieße des Lebens (ou das Leben), jouis de la vie.

Pflegen, avoir soin. Er pflegte seiner (ou seine) Gesundheit, il eut soin
de sa santé.

Schonen, ménager. Man muß seiner (ou ihn) schonen, il faut le mé-
nager.

d) Le verbe seyn*, être, demande aussi le Génitif dans les locu-
tions suivantes :

Gewohnt seyn, être accoutumé. Er ist dessen nicht gewohnt, il n'y
est pas accoutumé.

Der Meinung seyn, être d'avis.

Guten Muthes, guter Laune seyn, avoir du courage, être de
bonne humeur.

Willens seyn, avoir l'intention.

Des Todes seyn, mourir. Er ist des Todes, c'est fait de lui, c'est
un homme mort.

Guter Hoffnung seyn, être plein d'espoir.

Rem. Les verbes gouvernent toujours le même cas que les par-
ticipes passés pris adjectivement. Voy. le régime des adjectifs
page 25.

c) Les verbes employés en relation avec un temps demandent également le Génitif, à moins qu'ils ne soient suivis d'une préposition. Ex.

Des Morgens, des Abends spazieren gehen*, se promener le matin, le soir.

Des Nachts (3) (bei Nacht ou die Nacht hindurch) arbeiten, travailler la nuit.

Des Vormittags abreisen, partir dans la matinée (l'avant-dinée).

Des Nachmittags spazieren reiten*, se promener à cheval l'après-dinée.

Des Tags (bei ou am Tage) arbeiten, travailler le jour.

Sonntags und Montags geht die Post ab, la poste part dimanche et lundi.

Mein Freund kommt sechsmal des Jahres (ou im Jahre), zweimal Monats (ou im Monat), einmal die Woche (Accusatif), mon ami vient six fois l'an, deux fois le mois, une fois la semaine (Voy. Lec. 33 et 56, Rem.).

III. Verbes qui gouvernent le Datif.

Outre le régime direct, le verbe a souvent un régime indirect qu'on met au Datif. Ex.

Jemandem Etwas geben*, donner quelque chose à quelqu'un.

Jemandem sagen, melden, schreiben*, antworten, dire, mander, écrire, répondre à quelqu'un.

Les verbes qui gouvernent le Datif sont :

a) La plupart des verbes neutres (ces verbes n'ayant jamais de régime direct), comme :

Jemandem angehören*, appartenir à quelqu'un.

Jemandem ausweichen*, éviter quelqu'un.

Gefallen*, plaire. Er gefällt mir sehr, il me plaît beaucoup.

Jemandem gehorchen, obéir à quelqu'un.

Jemandem gleichen*, ressembler à quelqu'un.

b) Les verbes réfléchis suivants :

Sich anmaßen, s'arroger. Ich habe mir ein solches Recht nie angemaßt, je ne me suis jamais arrogé un tel droit.

Sich ausbedingen, se réserver par convention. Ich bedinge mir aus, es zurückzufordern, je me réserve de le redemander.

Sich einbilden, s'imaginer. Du bildest Dir ein, tu t'imagines.

(3) L'usage veut que le mot Nacht, quoiqu'il soit féminin, ajoute ici s au Génitif.

Sich getrauen, oser. Du getrauest Dir, ihn anzureden, tu oses lui adresser la parole.

Sich die Freiheit nehmen*, prendre la liberté. Ich nehme mir die Freiheit hereinzukommen, je prends la liberté d'entrer.

Sich schmeicheln, se flatter. Ich schmeichle mir, je me flatte.

Sich vornehmen*, se proposer. Ich nehme mir vor, diesen Sommer nach Dresden zu reisen, je me propose d'aller à Dresde cet été.

Sich vorstellen, se représenter. Stelle Dir meine Freude vor, repräsentente-toi ma joie (Voyez-en d'autres exemples à la fin du thème 276, p. 147).

c) Les verbes impersonnels cités page 90.

Es ist mir angst, j'ai peur.

Es scheint Dir, il te semble.

Wenn es Ihnen beliebt, s'il vous plaît

Es hat mir geträumt, j'ai rêvé, etc.

IV. Verbes qui gouvernent l'Accusatif.

a) Tous les verbes actifs qui au passif gouvernent le Nominatif, comme :

ACTIF.

Ich schähe meinen Freund, j'estime mon ami.

Ich ehre die Wahrheit, je révere la vérité.

Er liebt das Kind, il aime l'enfant.

PASSIF.

Mein Freund wird von mir geschäht.

Die Wahrheit wird von mir geehrt.

Das Kind wird von ihm geliebt.

b) La plupart des verbes réfléchis qui doivent être considérés comme des verbes actifs, exprimant l'action du sujet exercée sur lui-même (Voy. page 84 et Leç. 75), comme :

Ich freue mich, je me réjouis.

Du schämst Dich, tu as honte.

Bemühen Sie sich nicht, ne vous donnez pas la peine.

c) Certains verbes impersonnels (Voy. page 89 et Rem. A B, Leç. 60), comme :

Es hungert mich, j'ai faim.

Es friert ihn, il a froid.

d) Les verbes suivants gouvernent deux Accusatifs, l'un de la personne, l'autre de la chose :

Heißen*, appeler, ordonner. Er heißt mich einen Narren, il m'appelle fou. Wer hat Dich das geheißt? qui t'a ordonné cela?

Nennen*, nommer. Ich nenne ihn meinen Freund, je le nomme mon ami.

Schelten*, } injurier. Er schalt (schimpfte) mich einen Narren, il
 Schimpfen (4), } me traita de fou.

Rem. Il y a des verbes qui sont actifs dans une langue et neutres dans l'autre, et qui par conséquent demandent le régime direct (l'Accusatif) dans l'une, et le régime indirect dans l'autre. Ce sont les suivants :

I. Verbes qui en allemand demandent l'Accusatif et en français le régime indirect.

Verändern, changer. Sie veränderten ihre Sitten, ils changèrent de mœurs.

Auslachen, se moquer. Lachen Sie mich nicht aus, ne vous moquez pas de moi.

Beantworten (5), répondre. Ich habe seinen Brief beantwortet (od. auf seinen Brief geantwortet), j'ai répondu à sa lettre.

Benutzen, profiter. Ich habe Ihren Rath benutzt, j'ai profité de votre conseil.

Rem. Presque tous les verbes commençant par la particule *be*, régissent l'Accusatif.

Brauchen, avoir besoin. Ich brauche mein Geld, j'ai besoin de mon argent.

Fragen (verbe actif), demander, interroger. Fragen Sie den Lehrer, ob ich mich irre, demandez au maître si je me trompe.

Genießen* (6), jouir. Genießen Sie alle Vergnügungen, welche die Tugend erlaubt, jouissez de tous les plaisirs que la vertu permet.

Missbrauchen, abuser. Sie missbrauchen meine Güte, meine Geduld, vous abusez de ma bonté, de ma patience.

Spiele (7), jouer. Karten, Klavier spielen, jouer aux cartes, du clavecin.

(4) On n'oubliera pas que les verbes heißen, nennen, schelten et schimpfen, ont deux Nominatifs au passif (Voy. page 122).

(5) Antworten, répondre, demande le nom de la personne au Datif et le nom de la chose à l'Accusatif avec la préposition auf. Ex. Ich werde Ihnen auf Ihren Brief antworten, je serai réponse à votre lettre.

(6) Genießen demande aussi le nom de la chose au Génitif (Voy. page 124).

(7) Spielen demande aussi le nom de l'instrument au Datif avec la préposition auf (Voy. Lec. 104).

Jemanden überreden, persuader à quelqu'un. Man wollte diesen Mann überreden, on voulait persuader à cet homme.

Ueberleben, survivre. Ich werde das nicht überleben, je ne survivrai pas à cela.

Berehren, schenken (verbes actifs), faire présent. Meine Schwester hat mir eine goldene Uhr berehrt, ma sœur m'a fait présent d'une montre d'or.

II. Verbes qui en allemand demandent le Datif et en français l'Accusatif.

Aussehen*, accommoder. Das steht mir nicht an, cela ne m'accommode pas.

Aufwarten, servir. Ich werde morgen die Ehre haben, Ihnen aufzuwarten, j'aurai demain l'honneur de vous rendre mes devoirs.

Begegnen, rencontrer. Ich bin Ihrem Herrn Bruder begegnet, j'ai rencontré Monsieur votre frère.

Beistehen*, assister. Man muß den Armen beistehen, il faut assister les pauvres.

Danken, remercier. Ich danke ihm, je le remerciai.

Dienen, servir. Er diene seinem Vaterlande, il sert sa patrie.

Drohen, menacer. Er drohte ihm, il le menaça.

Entgehen*, éviter. Um dem Tode zu entgehen, nahm er die Flucht, pour éviter la mort il prit la fuite.

Folgen, suivre. Ich werde Ihrem Rathe folgen, je suivrai votre conseil.

Glauben, croire. Glauben Sie diesem Manne? croyez-vous cet homme?

Gleich kommen*, égaler. Ich kann ihm nicht gleich kommen, je ne saurais l'égaliser.

Helfen*, aider. Ich half ihm arbeiten, je l'aidai à travailler.

Nachahmen (8), imiter. Ahmen Sie ihm nach, imitez-le.

Nachgehen* (9), suivre. Ich bin ihm nachgegangen, je l'ai suivi.

Schmeicheln, flatter. Schmeicheln Sie ihr nicht, ne la flattez pas.

(8) Nachahmen demande le nom de la personne au Datif; mais le nom de la chose à l'Accusatif. Ex. Er ahmt meine Handschrift nach, il imite mon écriture.

(9) Tous les verbes composés avec la préposition nach régissent le Datif, comme : nachlaufen*, courir après; nachgeben, céder, etc.

Troßen, Trotz bieten*, défier, braver. *Ich trotz der Gefahr, je brave le danger ; ich biete meinen Feinden Trotz, je défie mes ennemis.*
Widersprechen*, contredire. *Ich wollte ihm nicht widersprechen, je ne voulais pas le contredire.*

Zuhören, } ⁽¹⁰⁾ **Hören Sie ihr zu, écoutez-la.**
Zusehen*, } ⁽¹⁰⁾ **regarder faire. Ich sehe ihm zu, je le regarde faire.**
Zuvorkommen*, prévenir. *Er ist meinem Wunsche zuvorgekommen, il a prévenu mon désir.*

Pour le verbe **kleiden**, habiller, vêtir, voyez **Leç. 71. Rem. B.**

Pour le verbe **kosten**, coûter, voyez **Leç. 70.**

Rem. Le verbe **lassen***, laisser, faire, demande le nom de la personne au Datif ou à l'Accusatif, selon qu'il est régime direct ou indirect. **Ex.**

Lassen Sie mir einen Brief schreiben, faites qu'on m'écrive une lettre.

Lassen Sie mich einen Brief schreiben, permettez que j'écrive une lettre.

D'APRÈS CELA IL FAUT DIRE :

Er ließ mich seinen Unwillen empfinden, il me fit sentir son mécontentement.

Er läßt mich seine Absicht merken, il me fait voir son dessein.

Lassen Sie mich doch das sehen, faites-moi donc voir cela!

Ich werde es dich fühlen lassen, je te le ferai sentir.

Ich werde es Sie wissen lassen, je vous le ferai savoir.

Pour le verbe **lehren**, voyez **Leçon 77, Rem. B.**

Le verbe **liebösen**, caresser, demande le nom de la personne au Datif selon quelques auteurs, à l'Accusatif selon d'autres.

Pour les verbes qui ne prennent pas **zu** à l'Infinitif, voyez **Leçon 42.**

VERBES QUI DEMANDENT UNE PRÉPOSITION.

Il y a des verbes qui, en français, demandent le régime indirect (*de* ou *à*), et en allemand une préposition suivie de **son cas**.

Les verbes suivants demandent la préposition wegen, à cause de, avec le Génitif.

In Sorgen (in Verlegenheit) seyn*, être en peine. *Wir waren Ihrer wegen (ou Ihretwegen) in Sorgen, nous étions en peine de vous.*

(10) **Anhören**, écouter, et **anschen***, regarder, sont actifs et régissent l'Accusatif.

Weswegen sind Sie in Sorgen? *de qui (de quoi) êtes-vous en peine?*

Estrafen, bestrafen. Weswegen hat man ihn bestraft? *de quoi l'a-t-on puni?* Man hat ihn wegen eines Verbrechens bestraft, on l'a puni *d'un crime*. Wollen Sie ihn wegen seiner Faulheit ou seiner Faulheit wegen bestrafen? voulez-vous le punir *de sa paresse?* Ich will ihn deswegen bestrafen, je veux l'en punir.

Wegen des Preises (11) *einig werden**, convenir *du prix* (Lec. 82).

Rem. Toutes les fois que la particule française *de* peut s'expliquer par *à cause*, elle se rend par *wegen* avec le Génitif.

Les verbes suivants demandent la préposition mit avec le Datif.

Sich abgeben*, sich befassen, s'occuper, se mêler. Ich gebe mich nicht mit diesen Sachen ab, je ne m'occupe pas *de ces choses*. Er befaßt sich mit diesem Gesichte, il s'occupe (se mêle) *de cette affaire*. Sich mit Jemandem abgeben*, avoir affaire *à quelqu'un*. Anfangen*, commencer. Womit haben Sie angefangen? *par quoi* avez-vous commencé?

Aufwarten, offrir, servir. Kann ich Ihnen mit einem Glase Wein aufwarten? puis-je vous offrir *un verre de vin?* Womit kann ich Ihnen aufwarten? *que* puis-je vous offrir?

Beehren, honorer. Beehren Sie mich mit Ihrer Freundschaft, honorez-moi *de votre amitié*.

Sich begnügen, se contenter. Der Weise begnügt sich mit Wenigem, le sage se contente *de peu*.

Sich behelfen*, s'accommoder. Er behilft sich damit, il s'en accommode.

Beistehen*, assister. Stehen Sie mir mit Ihrem Rathe bei, assistez-moi *de votre conseil*.

Bekränzen, couronner. Mit Rosen bekränzen, couronner *de roses*.

Rem. La plupart des verbes dérivés formés d'un substantif ou d'un adjectif à l'aide de la particule *be*, régissent la préposition *mit* avec le Datif (Voy. Rem. Note 4, p. 58).

Belasten, charger. Mit einer Bürde belasten, charger *d'un fardeau*.

Belegen, behängen*, garnir. Etwas mit schönen Blumen belegen (behängen*) garnir quelque chose *de belles fleurs*.

Sich beschäftigen, s'occuper. Womit beschäftigen Sie sich? *de quoi* vous occupez-vous?

Beschenken, faire présent, gratifier. Hat er Sie mit dieser goldenen Dose beschenkt? vous a-t-il fait présent *de cette tabatière*

(11) On dit également : über den Preis *einig werden*, convenir *du prix* (Lec. 82).

- d'or*? Er hat mich damit beschenkt, il m'en a fait présent. Was hat er Sie beschenkt? *de quoi* vous a-t-il fait présent?
- Besetzen, garnir, occuper, couvrir. Sie besetzte den reinlichen Tisch mit einfacher, doch wohlschmeckender Kost, elle couvrit la table nette *d'aliments simples, mais savoureux*. Die Festung wurde mit Soldaten besetzt, la forteresse fut occupée *par des soldats*.
- Decken (12), couvrir. Das Dach ist mit Ziegeln gedeckt, le toit est couvert *en tuiles*.
- Dienen, servir. Kann ich Ihnen mit diesem Buche dienen? *ce livre* peut-il vous servir?
- Drohen, menacer. Er drohte mir mit einer Ohrfeige, il me menaça *d'un soufflet*.
- Einlegen, incruster. Mit Gold oder Silber eingelegt, incrusté *d'or ou d'argent*.
- Endigen, finir. Er endigte seine Rede mit diesen Worten, il finit son discours *par ces paroles*.
- Füllen (13), remplir, emplir (Leç. 87). Ich fülle meinen Beutel mit Geld, je remplis *d'argent* ma bourse.
- Malen, peindre. Mit (14) Oehl malen, peindre *à l'huile*.
- Mitleiden haben*, avoir pitié. Habet Mitleiden mit den Unglücklichen, ayez pitié *des malheureux*.
- Schmeicheln, flatter. Sie schmeicheln mir nur mit diesen schönen Worten, vous ne faites que me flatter *par ces belles paroles*.
- Schmücken, ausschmücken, orner. Etwas mit Blumen schmücken, orner quelque chose *de fleurs*.
- Schneiden*, couper. Mit dem Messer schneiden*, couper *au couteau*.
- Mit Jemandem (mit einer Sache) zufrieden seyn*, être content *de quelqu'un (d'une chose)*.
- Sprechen*, parler; reden, discourir (Voyez Leçon 26, note 3, et Leçon 45, note 1). Ich habe mit ihm über das bewußte Geschäft gesprochen, je lui ai parlé de l'affaire en question.
- Überhäufen, combler. Sie überhäufen mich mit Wohlthaten, vous me comblez *de bienfaits*.
- Umgehen*, fréquenter, traiter. Mit wem gehen Sie um? *qui* fréquentez-vous? Wie Sie mit ihm umgehen! comme vous le traitez!
- Vergleichen*, comparer. Ich vergleiche mich nicht mit Ihnen, je ne me compare pas *à vous*.
- Versorgen, versehen*, pourvoir. Sie haben mich mit Büchern versehen (versorgt), vous m'avez pourvu *de livres*.
- Vorlieb (ou fürlieb) nehmen*, se contenter. Nehmen Sie mit diesem Wenigen vorlieb, contentez-vous *de ce peu*.

(12) Et tous les composés de decken, comme : bedecken, zudecken, couvrir entièrement.

(13) Et les composés de füllen, comme : anfüllen, remplir; vollfüllen, remplir tout à fait.

(14) On dit également in Oehl malen, peindre à l'huile.

zubringen*, passer. Womit bringen Sie die Zeit zu? *à quoi passez-vous le temps* (Leç. 69)?

Rem. Toutes les fois que *de* ou *à* peut s'expliquer par *avec*, il se rend par *mit* avec le Datif.

Les verbes suivants demandent la préposition nach avec le Datif.

Sich erkundigen, s'informer. Ich habe mich nach ihm erkundigt, je me suis informé *de lui* (Leç. 91).

Forschen, rechercher. Nach der Wahrheit forschen, rechercher la vérité.

Fragen, demander (s'informer). Nach wem fragen Sie? *qui demandez-vous* (Leç. 91)? Ich frage nach dem Hausherrn, je demande *le maître de la maison*. (Pour le verbe fragen, interroger, voy. p. 127.)

Sich kleiden, s'habiller. Er kleidet sich nach der Mode, il s'habille *à la mode*.

Sich richten, se régler. Ich werde mich nach Ihnen richten, je me réglerai *sur vous*.

Niechen*, sentir. Er riecht nach Wein, il sent *le vin*.

Schmecken, goûter, sentir. Es schmeckt nach Knoblauch, cela sent *l'ail*.

Sich sehnen, soupirer. Ich sehne mich nach meiner Heimath, je soupire *après ma patrie*.

Seufzen, soupirer. Er seufzt nach Ruhe, il soupire *après le repos*.

Streben, aspirer, prétendre. Nach Ehrenstellen streben, aspirer *aux dignités* (aux places d'honneur).

Trachten, aspirer, prétendre. Er trachtet nach diesem Amte, il aspire *à cet emploi*.

Bieten, viser, tendre. Nach Geld zielen, viser *à l'argent*.

Rem. Toutes les fois que *de* ou *à* peut s'expliquer par *après*, *d'après*, *selon*, il se rend par *nach* avec le Datif.

Verbes qui demandent la préposition von avec le Datif.

a) Pour répondre à la question von wem, *de qui*, pour les personnes, et à la question wovon, *de quoi*, pour les choses.

Von wem werden Sie geliebt? *de qui* êtes-vous aimé? Von meinem Vater, *de mon père*.

Von wem sprechen Sie? *de qui* parlez-vous? Wir sprechen von Ihnen, nous parlons *de vous*.

Von wem haben Sie dieses Buch bekommen? *de qui* avez-vous reçu ce livre? Von meinem Freunde, *de mon ami*.

Wovon reden Sie? *de quoi* parlez-vous? Wir reden von dem Frieden, nous parlons *de la paix*.

Wovon lebt er? *de quoi* vit-il? Er lebt von Brod und Wein, il vit *de pain* et *de vin*.

Befreien, délivrer. Befreien Sie mich von diesem Uebel, *délivrez-moi de ce mal*.

Begehren, demander. Er beehrte das Buch von der Schwester, il demanda le livre à la sœur.

Denken* (15), { penser, être d'opinion. Was denken Sie von diesem Manne? Que pensez-vous de cet homme?
halten*, { Was halten Sie von der Sache? Quelle opinion avez-vous de cette affaire?

Entblößen, dénuer, priver. Von Allem entblößt, dénué de tout.
Sich entfernen, s'éloigner. Ich entferne mich von dem Feuer, je m'éloigne du feu.

Fordern, demander. Er forderte Geld von dem Kaufmanne, il demanda de l'argent au marchand.

Genesen*, guérir. Von einer Krankheit genesen*, guérir d'une maladie.

Hören, entendre parler, entendre dire. Ich habe Nichts davon gehört, je n'en ai rien entendu dire (appris).

Verlangen, demander. Was verlangen Sie von mir? que demandez-vous de moi (Voy. Leç. 54)?

Wissen*, savoir. Ich weiß Nichts von dieser Sache, je ne sais rien de cette affaire.

b) Pour répondre à la question woher, d'où.

Wo kommen Sie her? d'où venez-vous? Ich komme vom Lande, je viens de la campagne.

Wo sind Sie her? de quel pays êtes-vous? Ich bin von (aus) Paris, je suis de Paris.

Rem. Si le lieu d'où l'on sort, est censé fermé, on se sert de la préposition aus, hors de (ex des Latins) avec le Datif (Voy. Leçons 52, 63, 68, 71, 95 et 101), comme :

Er kommt aus dem Garten, aus der Kirche; il sort du jardin, de l'église.

Man schöpft Wasser aus dem Brunnen, on puise de l'eau à la fontaine.

Ich trinke aus Ihrem Glase, je bois dans votre verre.

Ich ersehe aus Ihrem Briefe vom zwanzigsten dieses, j'apprends par votre lettre du vingt de ce mois.

Aus dem, was Sie sagen, schließe ich, de ce que vous dites, je conclus.

Bestehen*, se composer de. Der Mensch besteht aus Leib und Seele, l'homme se compose d'un corps et d'une âme.

Les verbes suivants demandent la préposition zu avec le Datif.

Sich bereiten, se préparer. Bereiten Sie sich zur Arbeit, préparez-vous au travail.

(15) Lorsque denken ne signifie pas être d'opinion, comme dans cet exemple, il gouverne la préposition an avec l'Accusatif (Voy. plus loin, page 138, et Leçon 104).

Bestimmen, destiner. Ich habe dieses Geld zu einem Buche bestimmt, j'ai destiné cet argent à l'achat d'un livre.

Dienen, servir. Wozu dient Ihnen das? à quoi cela vous sert-il (Voy. Lec. 71 et 78)?

Sich entschließen*, se résoudre, se déterminer. Ich kann mich nicht dazu entschließen, je ne puis m'y résoudre.

Lust haben*, avoir envie. Er hat Lust dazu, il en a envie.

Nutzen, servir, être utile. Wozu nützt Ihnen dieses Buch? à quoi ce livre vous sert-il (Lec. 90)?

Sagen, dire. Was sagen Sie dazu? qu'en dites-vous?

Sich schicken, convenir. Er schickt sich zu Allem, il est propre à tout.

Taugen, valoir, être bon. Er taugt zu Nichts, il n'est bon à rien (Lec. 69).

Les verbes suivants demandent la préposition für avec l'Accusatif.

Sich ausgeben*, se faire passer, se donner. Er gibt sich für einen Arzt aus, il se donne pour médecin.

Für Etwas büßen, faire pénitence de quelque chose, porter la peine de quelque chose. Er büßt für seine Sünden, il expie ses péchés. Er wird dafür büßen müssen, il en payera la folle enchère.

Jemandem für Etwas danken, remercier quelqu'un de quelque chose. Ich danke Ihnen für die Mühe, die Sie sich für mich gegeben haben, je vous remercie de la peine que vous avez prise pour moi.

Sich bei Jemandem für Etwas bedanken, remercier quelqu'un de quelque chose.

Jemanden für Etwas entschädigen (16), dédommager, indemniser quelqu'un de quelque chose. Ich werde Sie dafür entschädigen, je vous en dédommagerai.

Erklären, déclarer. Ich erkläre ihn für einen Betrüger, je le déclare trompeur.

Gelten*, être considéré, passer. Er will für einen Künstler gelten, il veut passer pour artiste.

Halten*, considérer, regarder, tenir. Ich halte ihn für einen ehrlichen Mann, je le tiens pour (je le regarde comme un) honnête homme.

Für Etwas verbunden seyn*, être obligé de quelque chose. Ich bin Ihnen für die Sorgfalt verbunden, die Sie für mich gehabt haben, je vous suis obligé du soin que vous avez eu de moi.

Rem. Toutes les fois que de peut être expliqué par pour, il se rend par für avec l'Accusatif.

(16) Entschädigen demande également la préposition wegen avec le Génitif.

Les verbes suivants régissent la préposition über avec l'Accusatif.

Sich ärgern, se chagriner, être fâché. Ueber wen ärgern Sie sich? *contre qui* êtes-vous fâché? Ich ärgere mich über ihn, je suis fâché *contre lui*. Ärgern Sie sich über seine Aufführung? vous chagrinez-vous *de sa conduite*? Ich ärgere mich darüber, je m'en chagrine. Worüber ärgern Sie sich? *de quoi* vous chagrinez-vous?

Sich aufhalten*, se moquer. Er hält sich über Jedermann auf, il se moque *de tout le monde* (Leq. 81).

Sich beklagen, klagen, sich beschweren, se plaindre. Sich bei Jemandem über Etwas beklagen, se plaindre à quelqu'un *de quelque chose* (Leq. 83). Er beklagt sich über Sie, il se plaint *de vous*.

Sich betrüben, s'affliger. Sie müssen sich über diesen Zufall nicht betrüben, il ne faut pas vous affliger *de cet accident* (Leq. 83). Worüber sind Sie betrübt? *de quoi* êtes-vous affligé? Ueber den Tod meines Freundes, *de la mort* de mon ami.

Ueber den Preis (wegen des Preises) einig werden*, convenir *du prix* (Voy. Leq. 82 et page 130).

Sich freuen, se réjouir. Ich freue mich über Ihr Glück, je me réjouis *de votre bonheur*.

Ueber Etwas frohlocken, se réjouir *de quelque chose*.

Gebieten*, commander, être souverain. Ueber ein Land gebieten, commander *à un pays*.

Sich grämen, se chagriner. Worüber grämen Sie sich? *De quoi* vous chagrinez-vous?

Herrschen, régner. Ueber ein Volk herrschen, régner *sur un* Schalten, } *peuple*. Er schaltet über meine Börse, il dispose
Halten, } *de ma bourse*.

Lachen, rire. Ich lache über seine Thorheit, je ris *de sa folie*.

Sich lustig machen, se divertir. Sich über Jemanden lustig machen, se divertir aux dépens *de quelqu'un*.

Nachdenken*, réfléchir. Worüber denken Sie nach? *à quoi* réfléchissez-vous?

Schreien*, crier, se récrier. Ueber Etwas schreien*, se récrier *contre quelque chose*.

Siegen, vaincre, triompher. Ueber seine Feinde siegen, triompher *de ses ennemis*.

Spotten (17), se moquer. Ueber wen spotten Sie? *de qui* vous moquez-vous?

Ueber Jemanden trauern (18), pleurer *quelqu'un*.

Triumphiren, triompher. Ueber seine Leidenschaften triumphiren, triompher *de ses passions*.

(17) Spotten régit également le Génitif. Ex. Sie spotten meiner, vous vous moquez *de moi*.

(18) Ce verbe régit aussi la préposition um avec l'Accusatif (voy. plus loin, page 136), et la préposition wegen avec le Génitif.

Sich wundern, s'étonner. Ich wundere mich über das, was Sie gethan haben, je m'étonne *de ce* que vous avez fait (Leç. 83).
 Zürnen (19), se fâcher. Worüber zürnen Sie? *De quoi* vous fâchez vous?

Rem. A. Toutes les fois que *de* peut s'expliquer par *sur*, il se rend par *über* avec l'Accusatif.

Rem. B. La préposition *über* demande le Datif avec repos et l'Accusatif avec direction (Voy. Leç. 29, et plus loin, Régime des prépositions).

Les verbes suivants demandent la préposition um avec l'Accusatif.

Sich bekümmern, se soucier, s'inquiéter. Er bekümmert sich nicht um sie, il ne se soucie pas *d'elle* (Leç. 86).

Sich um Etwas bemühen, se donner la peine *de*.

Betrügen*, tromper. Er hat mich um einen Thaler betrogen, il m'a trompé *d'un écu*.

Betteln, mendier. Um Brod betteln, mendier *du pain*.

Bitten*, prier. Dürfte ich Sie um das Buch bitten? oserais-je vous demander *le livre* (Leçons 54 et 101)?

Buhlen, } brigueur, rechercher, faire la cour. Um eine Gunst
 Werben*, } buhlen ou werben*, brigueur une faveur.

Ersuchen, solliciter. Jemanden um Etwas ersuchen, solliciter quelqu'un *de quelque chose*.

Fragen, demander. Er fragte mich um Rath, il me demanda *conseil*.

Sich irren, se tromper. Sie haben sich um einen Thaler geirrt, vous vous êtes trompé *d'un écu*.

Spielen, jouer. Um Geld spielen, jouer *de l'argent*.

Um Jemanden trauern, porter le deuil *de quelqu'un*. Er trauert um seinen Vater, il porte le deuil *de son père*.

Les verbes suivants demandent la préposition vor avec le Datif.

Angst ou bange seyn*, avoir peur, être inquiet. Es ist mir (mir ist) angst (bange) davor, j'en ai peur, j'en suis inquiet.

Angst ou bange werden*, avoir peur, être inquiet. Es wird mir (mir wird) angst davor, je commence à en avoir peur, je commence à en être inquiet (20).

Vor Werdruf (vor Liebe) krank seyn*, être malade *de chagrin* (d'amour).

(19) Zürnen régit aussi les prépositions auf et wider avec l'Accusatif.

(20) Angst et bange demandent aussi la préposition um avec l'Accusatif. Ex. Es ist mir bange um ihn, je suis inquiet *de lui*, je crains qu'il ne lui arrive (ou qu'il ne lui soit arrivé) un malheur.

Sich vor Jemandem ou einer Sache in Acht nehmen*, être en garde contre quelqu'un ou contre une chose (Leç. 102).

Sich vor Jemandem ou einer Sache hüten, se garder de quelqu'un ou d'une chose (Leç. 102).

Sich vor Jemandem verbergen* ou verstecken, se cacher de quelqu'un.

Ekel, avoir du dégoût, être dégoûté. Es eßelt mir (mir eßelt) vor dieser Speise, je suis dégoûté de ce mets.

Einen Ekel vor Etwas haben* ou bekommen*, se dégoûter de quelque chose.

Einen Abscheu vor Jemandem ou vor einer Sache haben*, avoir quelqu'un ou une chose en horreur, en aversion, avoir de l'aversion pour quelqu'un ou pour une chose.

Vor Scham erröthen, rougir de honte.

Vor Etwas erschrecken*, s'effrayer de quelque chose.

Sich vor Jemandem ou einer Sache fürchten, avoir peur de quelqu'un ou d'une chose, craindre quelqu'un, une chose (Leç. 75). Ich fürchte mich nicht vor den Geistern, je n'ai pas peur des esprits.

Sich vor Etwas schützen, se garantir de quelque chose (Leçon 101).

Sich vor Etwas in Sicherheit setzen, se mettre à l'abri de quelque chose (Leçon 101).

Fliehen*, fuir. Vor dem Feinde fliehen*, fuir devant l'ennemi.

Vor Furcht (Kälte) zittern, trembler de peur (de froid).

Vor Mattigkeit (Kälte, Hitze) nicht mehr können*, n'en pouvoir plus de fatigue (de froid, de chaleur).

Vor Alter (Angst, Durst, Hunger, Kälte, Kummer u. s. w.) sterben*, mourir de vieillesse (de peur, de soif, de faim, de froid, de chagrin, etc.) (21).

Rem. Les verbes qui marquent un temps passé, demandent également la préposition vor avec le Datif. Ex. Er ist vor einer Stunde, vor einem Jahre angekommen, il est arrivé il y a une heure, une année. La préposition vor demande le Datif avec repos et l'Accusatif avec direction (Voy. Leç. 29, et plus loin, Régime des prépositions).

Les verbes suivants demandent la préposition an

1) Avec le Datif :

An dem Fieber krank seyn*, être malade de la fièvre.

An dem Kopfe (der Brust) leiden*, souffrir de la tête (de la poitrine).

(21) Le verbe sterben demande aussi le Génitif, et lorsqu'il s'agit d'une maladie ou d'une blessure, il demande la préposition an avec le Datif. Ex. Hungers sterben, mourir de faim; eines schnellen Todes sterben, mourir de mort subite; an einer Krankheit, einer Wunde sterben, mourir d'une maladie, d'une blessure (Leç. 89).

An einer Krankheit sterben*, mourir d'une maladie (Voy. Lec. 89).

An einem Unglücke schuld seyn*, être la cause d'un malheur (Voy. Lec. 103). Ich bin nicht schuld daran, je n'en suis pas la cause.

An einer Sache Freude, Gefallen, Lust haben*, se plaire à une chose, avoir du plaisir à une chose.

An Jemandem Schutz, Trost haben*, trouver protection, consolation en quelqu'un.

Fehlen, } manquer. Es fehlt, mangelt ou gebricht ihm an Geld
Mangeln, } und Kleidungsstücken, il manque d'argent et
Gebrechen*, } de vêtements.

Hindern, empêcher, mettre obstacle. Er hinderte sie an ihrem Glücke, il mit obstacle à leur bonheur.

Sich an einer Sache ergötzen, se délecter, prendre plaisir à quelque chose.

Sich an Jemandem rächen, se venger de quelqu'un. Ich werde mich nicht an ihm rächen, je ne me vengerai pas de lui.

Jemanden an Geschicklichkeit übertreffen*, passer quelqu'un en habilité.

An einer Sache zweifeln (22), douter d'une chose. Zweifeln Sie an der Wahrheit dessen, was ich Ihnen gesagt habe? doutez-vous de la vérité de ce que je vous ai dit? Ich zweifle nicht daran, je n'en doute pas.

2) Avec l'Accusatif :

An Jemanden ou eine Sache denken*, penser à quelqu'un ou à une chose. An wen denken Sie? à qui pensez-vous?

Woran denken Sie? à quoi pensez-vous (Lec. 104)?

Sich an Jemanden wenden*, s'adresser à quelqu'un.

An Jemanden schreiben* (23), écrire à quelqu'un.

An ein Land grenzen, confiner à un (être limitrophe d'un) pays.

Jemanden an Etwas gewöhnen, habituer quelqu'un à quelque chose (Lec. 102).

Sich an Etwas gewöhnen, s'accoutumer à quelque chose (Lec. 102).

Sich an Etwas erinnern (24), se souvenir de quelque chose. Erinnern Sie sich an Ihr Versprechen? Vous souvenez-vous de votre promesse? Ich erinnere mich daran, je m'en souviens (Lec. 77).

An Gott glauben (25), croire en Dieu (Lec. 75).

Rem. La préposition an régit le Datif avec repos et l'Accusatif avec mouvement ou direction (Voy. Leçons 29, 32, et plus loin, Régime des prépositions).

(22) Ainsi que verzweifeln, désespérer, comme : ich verzweifle noch nicht an dem guten Erfolg, je ne désespère pas encore du succès.

(23) Schreiben demande aussi le nom de la personne au Datif sans préposition (Voy. Lec. 32).

(24) Sich erinnern régit le Génitif sans préposition (Voyez Leçon 77, et page 123).

(25) Glauben demande aussi le nom de la personne au Datif (Voyez Leçon 75).

Les verbes suivants demandent la préposition *auf*

1) Avec le Datif :

Auf seiner Meinung bestehen*, beharren ou verharren, persister *dans son opinion*.

Beruben, reposer, être fondé sur. Ihre Behauptung beruht auf einem Irrthume, votre assertion repose (est fondée) *sur une erreur*.

Auf einem Instrumente spielen (26), jouer *d'un instrument* (Lec. 104).

2) Avec l'Accusatif :

Auf Jemanden ou Etwas ankommen*, dépendre *de* (tenir à) *quelqu'un* ou *quelque chose*. Es kommt nur auf Sie an, il ne dépend que *de vous*, il ne tient qu'à *vous*. Es kommt auf sein Glück an, il y va *de son bonheur*.

Auf einen Brief (eine Frage) antworten (27), répondre *à une lettre*, *à une question* (Lec. 31).

Sich auf Etwas beziehen*, se référer, s'en rapporter *à quelque chose*.

Auf Etwas deuten, se rapporter, faire allusion *à quelque chose*.

Sich auf Etwas legen, s'appliquer *à quelque chose*. Er legt sich auf die Wissenschaften, il s'applique *aux sciences*.

Auf Etwas rechnen, compter *sur quelque chose*.

Sich auf Jemanden ou Etwas verlassen*, se reposer *sur quelqu'un* ou *quelque chose*. Ich verlasse mich auf Sie, je me repose *sur vous*. Er verläßt sich auf mein Versprechen, il se repose *sur ma promesse*.

Sich auf eine Sache verstehen*, s'entendre *à une chose*.

Auf Jemanden ou Etwas vertrauen, avoir confiance *en quelqu'un* ou *en quelque chose*.

Jemanden auf Etwas vertrösten, donner bon espoir *à quelqu'un de quelque chose*.

Arbeit, Geld, Zeit u. s. w. auf Etwas verwenden, dépenser, employer du travail, de l'argent, du temps, etc., *à quelque chose*.

Auf Etwas verzichten, Verzicht thun* ou leisten, renoncer *à quelque chose*, se désister *de quelque chose*.

Auf Jemanden warten (28), attendre (*après*) *quelqu'un*. Wir wollen auf Sie warten, nous *vous* attendrons (Lec. 49).

Auf Etwas zielen (29), viser *à une chose*.

Rem. Auf régit le Datif avec repos et l'Accusatif avec direction.
Voy. Lec. 32, et plus loin, Régime des prépositions.

(26) Le verbe spielen demande aussi le nom de la chose à l'Accusatif (Voy. Lec. 104).

(27) Antworten demande le nom de la personne au Datif (Voyez Leçon 31, et pages 125 et 127).

(28) Erwarten, attendre, régit l'Accusatif (Voy. Lec. 49).

(29) Zielen, dans le sens de *tendre à*, demande la préposition nach avec le Datif, comme : nach Etwas zielen, *tendre à quelque chose* (Voy. page 132).

Les verbes suivants demandent la préposition in

1) Avec le Datif :

Bestehen*, consister. Seine Krankheit besteht nur in der Einbildung, sa maladie est imaginaire (ne consiste que dans l'imagination).

Sich in Jemandem irren, se tromper à l'égard de quelqu'un, se méprendre sur le compte de quelqu'un. Sie irren sich in mir, vous vous méprenez, vous vous trompez à mon égard. In einer Sache mit Jemandem übereinstimmen, s'accorder, être d'accord avec quelqu'un sur une chose.

Rem. Les verbes qui marquent un temps futur, demandent également la préposition in avec le Datif, tandis que ceux qui marquent un temps passé, demandent la préposition vor avec le Datif (Voy. Leç. 101 et Rem. page 137). Ex.

Ich werde in einer Stunde abreisen, je partirai dans une heure. In einem Jahre wird er ankommen, il arrivera dans un an.

2) Avec l'Accusatif :

Sich in Etwas fügen ou schicken, se conformer, s'accommoder à quelque chose.

Sich in Etwas mischen, se mêler de quelque chose (Leç. 86).

Sich in Jemanden verlieben, devenir amoureux de quelqu'un. Er hat sich in sie verliebt, il est devenu amoureux d'elle; sie ist in ihn verliebt, elle est amoureuse de lui.

In Etwas willigen ou einwilligen, consentir à quelque chose (Leç. 100).

Theilen ou eintheilen, partager, diviser. Etwas in drei Theile theilen, diviser quelque chose en trois.

Rem. La préposition in régit le Datif avec repos et l'Accusatif avec direction (Voy. Leç. 31, et plus loin, Régime des prépositions).

THÈMES.

264.

Un homme de la cour (ein Herr vom Hofe) demandait à Louis XII (verlangen von Jemandem) la confiscation (die Eingiehung) des biens (das Gut) d'un riche bourgeois (der Bürger) d'Orléans, qui s'était déclaré (erklären) ouvertement (öffentlich) contre ce prince avant son avènement au trône (die Thronbesteigung). « Lorsqu'il m'offensé, » répondit Louis XII, « je n'étais pas son Roi. En le devenant, je suis devenu son père. Je dois (müssen*) lui pardonner et le défendre (schützen). » On voulait persuader à ce prince (Jemandem überreden) de se venger de ceux qui l'avaient chagriné (Jemandem Verdruss machen) dans le temps (zur Zeit) qu'il n'était encore que Duc d'Orléans. « Le Roi de France, » leur répondit-il, « ne venge point les insultes (wegen der Beleidigungen) faites (zufügen) au Duc d'Orléans. »

Un seigneur (ein vornehmer Herr) se trouvant à un festin (das Gastmahl) avec un archevêque (der Erzbischof) de fort basse extraction (von sehr niedriger Geburt), mais que de rares talents (das seltene Talent, plur. e) avaient élevé à cette dignité (die Würde), fut choqué de la liberté (fühlte sich durch die Freimüthigkeit beleidigt) avec laquelle ce prélat (der Prälat) combattait son opinion (eine Meinung bestreiten*). « Vous ne feriez pas mal, » lui dit-il, « de vous souvenir quelquefois de votre origine (die Herkunft). » — « Je m'en souviens parfaitement, » répartit (versehen) l'archevêque, « et je sais fort bien qu'avec des sentiments tels que vous en manifestez en ce moment (daß bei solchen Gesinnungen, wie Sie eben äußern), j'aurais toute ma vie gardé (hüten) les cochons. »

Un bègue (der Stammer, Stotterer) s'informa (sich erkundigen) à son arrivée dans une ville (bei seiner Ankunft in einer Stadt) d'un endroit où il voulait aller. Un bourgeois également bègue (welcher gleichfalls stotterte) à qui il s'adressa (wenden) lui répondit le moins mal possible (so gut als möglich), mais toujours en bégayant (stotterte aber beständig). L'étranger, persuadé (in der Meinung) que celui-ci voulait l'insulter (verspotten) se mit à lui dire des injures (sich in Scheltworte über Jemanden ergießen*); l'autre, s'imaginant de son côté (von Seiner Seite) qu'il ne bégayait que pour le contrefaire (Jemandem nachäffen), les lui rendit avec usure (ermiederte sie ihm reichlich). Ils ne s'en fussent pas tenus (stehen bleiben*) aux invectives (bei Schimpfreden), si quelqu'un du voisinage (ein Mann aus der Nachbarschaft), après s'être informé de l'objet de leur querelle (sich nach der Ursache eines Zankes erkundigen), ne les eût réconciliés (ausöhnen), en faisant voir à l'étranger (Jemandem begreiflich machen) que ce qu'il avait pris (halten*) pour une insulte (für Beschimpfung), était un défaut de la nature (der Naturfehler). Ils ne purent s'empêcher (sie konnten nicht umhin) de rire de la singularité de cette rencontre (das sonderbare Zusammentreffen).

Le compte (die Rechnung) bientôt fait (schnell bezahlt). Un pauvre gentilhomme apprit (vernehmen*) à (bei) son arrivée dans une grande ville, qu'un aubergiste venait d'être condamné à une amende de dix écus (kürzlich zu einer Strafe von zehn Thalern verurtheilt worden sey), pour (weil) avoir donné un soufflet à un gentilhomme. Il prit la résolution (den Entschluß fassen) d'aller loger (einfahren) chez le même aubergiste, et passa (bleiben*) trois ou

quatre jours chez lui, de sorte que son compte montait (sich belaufen* auf avec l'Accusatif) à six écus. Lorsqu'il vint prendre congé (sich verabschieden wollen) de l'hôte (der Wirth), celui-ci lui fit observer (Jemanden erinnern) qu'il n'avait pas encore payé, et le pria de le satisfaire. « J'en ai bien la volonté (ich wollte es gern thun), » lui dit le gentilhomme, « mais je suis sans le sou (keinen Heller haben*). Je ne vois qu'un seul moyen de vous contenter (befriedigen) : donnez-moi un soufflet, et rendez-moi mon reste (das Uebrige herausgeben*) ; car je ne dois que six écus, et un soufflet en vaut (kosten) dix.

268.

Charles XII, roi de Suède, se promenant un jour près de (in der Nähe von) Leipsick, un paysan vint se jeter à ses pieds (sich Jemandem zu Füßen werfen*) pour lui demander justice d'un grenadier (Jemanden um Gerechtigkeit gegen einen Grenadier anflehen) qui avait enlevé (wegnehmen*) le dîner de sa famille. Le roi fit venir le soldat (vor sich kommen lassen*). « Est-il bien vrai, » lui dit-il d'un visage sévère (mit ernster Miene), « que vous avez volé (bestehlen*) cet homme ? » — « Sire (allergnädigster König), » dit le soldat, « je ne lui ai pas fait autant de mal que Votre Majesté (Ihre Majestät) (en a fait) à son maître : vous lui avez ôté (entreißen*) un royaume (das Königreich), et je n'ai pris à ce maraud (der Schlingel) qu'un dindon (der wälsche Hahn). » Le roi donna dix ducats (der Dukaten) au paysan, et pardonna au soldat en faveur de la hardiesse (wegen der Keckheit) du bon mot (der gute Einfall), en lui disant : « Souviens-toi (du magst bedenken), mon ami, que si j'ai ôté un royaume au roi Auguste, je n'en ai rien pris (behalten*) pour moi.

Lord N. étant un jour au spectacle, un étranger qui était à côté de lui (neben Jemandem sitzen*), vit entrer deux dames dans une loge. « Ne pouvez-vous pas me dire, » dit-il, en s'adressant (sich an Jemanden wenden*) au Lord, qui est cette guenon (das Affengesicht) là ? » — « C'est ma femme, » répondit froidement (kaltblütig) le Lord. « Non, Monseigneur (gnädiger Herr), » continua (fortfahren*) l'étranger tout confus (ganz bestürzt), « je ne parle pas de la dame âgée (ältlich), je parle de la jeune chouette (die Nachteule). » — « C'est ma fille, » répondit le Lord tranquillement (ganz gelassen).

269.

Un homme qui se piquait (sich Etwas auf Etwas einbilden) d'être économe (sparsam), entendit dire qu'un de ses voisins l'était plus que lui, et voulant s'en convaincre (sich davon überzeugen), il s'y rendit un soir. « Mon cher voisin, » lui dit-il en entrant, « j'ai appris que personne n'était meilleur économe (sparsamer) que vous ;

et comme je me fais gloire (sich rühmen ou stolz auf Etwas seyn*) de l'être un peu moi-même, je voudrais m'entretenir (sich unterhalten*) avec vous sur les divers (verschieden) moyens que vous employez (anwenden). » — « Si c'est là le motif (die Veranlassung ou der Beweggrund) qui vous amène chez moi, » lui répondit le voisin, « donnez-vous la peine (belieben) de vous asseoir, et nous en parlerons. » En même temps (zu gleicher Zeit) il éteignit (auslöschen) sa lampe (die Lampe) et dit : « Nous n'avons pas besoin de lumière (das Licht) pour parler ; nous en serons moins distraits (zerstreut). » — « Ah ! cette leçon (die Lehre) seule me suffit (genug seyn*), » s'écria l'autre ; « je vois que je ne suis qu'un écolier (der Schüler) auprès de vous (neben Ihnen) ; » et il se retira (weggehen*) en tâtonnant (tappen). Ce dernier (der Letztere) était si ménager, que pour épargner (sparen) son encre, il ne mettait pas de point (der Punkt) sur les i (über das i) lorsqu'il écrivait.

Un jeune seigneur (ein junger Herr) plaisantant (scherzen) un jour avec son domestique, l'appelait un mauvais valet. Celui-ci repartit (versetzen) : « Cela est tout simple (ganz natürlich), Monsieur ; vous savez bien le proverbe (das Sprichwort) : tel maître, tel valet (wie der Herr, so der Diener). »

270.

Un jeune homme, nommé (Namen) Péloni, eut le malheur de perdre son père et sa mère lorsqu'il n'avait que dix ans. Étant toujours fort maltraité (mißhandeln) par son oncle, il s'échappa (entlaufen*) de la maison. Il avait parcouru (durchreisen) bien des pays, lorsqu'il arriva à la cour (an dem Hofe ankommen*) d'un certain prince auquel il eut le bonheur de plaire, et qui le prit à son service (in seinen Dienst) en lui promettant de le faire parvenir avec le temps (ihn mit der Zeit — zu befördern ou gelangen zu lassen) aux honneurs de sa cour (zu Ehrenstellen an seinem Hofe), s'il faisait bien son devoir (seine Schutldigkeit thun* ou beobachten), et de le faire pendre (hängen lassen) s'il y manquait (sie nicht thun* ou beobachten). Mais, ayant au bout de quelque temps (nach einiger Zeit ou nach Verlauf einiger Zeit), le malheur de déplaire (mißfallen*) à la princesse (die Fürstin), il fut chassé (jagen) du (aus) palais (der Palast).

Dans cette extrémité (die äußerste Noth) il résolut (beschließen*) d'aller trouver (zu Jemandem gehen* ou Jemanden auffuchen) un ami de son père qui demeurerait dans une petite ville (à) cinquante lieues de là (von da). Mais hélas (leider) ! y étant arrivé, il apprit qu'il était mort. Étant (sich befinden*) sans argent et sans amis, il ne savait quel parti prendre (wozu er sich entschließen sollte), et pour surcroît

de malheur (zum größten Unglücke) il tomba (werden*) malade. Sa situation (der Zustand, die Lage) devint embarrassante (beschwerlich, lästig, kritisch). Il ne pouvait faire venir ni médecin, ni apothicaire (der Apotheker), et néanmoins (nichts desto weniger ou dennoch) il guérit (gesund werden*, genesen*) au bout de quelques jours.

271.

Suite (die Fortsetzung) *de la vie* (die Lebensbeschreibung) *de Péloni*. — Il partit pour l'Amérique où demeurait son cousin (qui était) un riche marchand. A peine était-il en pleine mer (auf der offenen See), qu'il survint (sich erheben* ou unvermuthet kommen*) une furieuse (heftig ou entseztlich) tempête (der Sturm). La foudre (der Donner) tomba sur le vaisseau (in das Schiff schlagen*) et le mit tout en feu (ganz in Flammen setzen). L'équipage (das Schiffsvolk) se jeta (springen*) à (in) la mer pour se sauver à la nage (sich mit Schwimmen retten). Péloni en fit autant (es eben so machen), et gagna heureusement (glücklich erreichen) le rivage, fermement résolu (fest entschlossen) de s'en retourner (wieder zurück gehen) dans sa ville natale (die Vaterstadt). Mais hélas (ach ! ou leider) ! elle n'était plus ; un tremblement de terre (das Erdbeben) l'avait engloutie (verschlingen*). Il ne savait que faire (nicht wissen*, was man thun soll). Tout désolé (ganz trübsalig), il se fit enrôler (sich anwerben lassen* ou Soldat werden*). On le mena (führen) au (zum) régiment. On le fait tourner (sich drehen ou wenden lassen*) à droite et à gauche (rechts und links), coucher en joue (anschlagen*), tirer, et on lui donne trente coups de bâton (die Stockschläge). Dégoûté (überdrüssig) des exercices militaires (die militärische Übung), il déserta (desertiren, davon laufen* ou austreiben*). Il n'eut pas fait deux lieues que voilà (so kamen) quatre dragons bulgares (der bulgarische Dragoner) qui l'atteignent (einholen ou erreichen), le lient (binden*) et le mènent dans un cachot (das finstere Gefängniß). On lui demanda ce qu'il aimait mieux (lieber haben*), d'être fustigé (Spießruthen laufen*) trente-six fois par tout le régiment, ou de recevoir à la fois (auf einmal) douze balles (die Kugel) de plomb dans la cervelle (das Gehirn). Il ne voulait ni l'un ni l'autre (Keins von Beiden ou weder das Eine noch das Andere), mais il fallait (müssen*) faire un choix (eine Wahl treffen*), et il se détermina (sich entschließen*) à passer trente-six fois par les baguettes (Spießruthen laufen*).

272.

Suite. — Le régiment était composé de (aus Etwas bestehen*) deux mille hommes (Leq. 70, Rem. D). Il essuya (aushalten*) deux promenades (der Gang), et comme on allait procéder à la troi-

sième course (zum dritten schreiten wollte*), Péloni n'en pouvant plus (konnte Péloni nicht mehr fort, und), demanda en grâce (als Gnade begehren), qu'on voulût bien avoir la bonté (die Güte haben mögen*) de lui casser la tête (Jemandem eine Kugel vor den Kopf schießen*). Il obtint (erhalten*) cette faveur (die Gnade); on lui banda (zubinden*) les yeux; on le fait mettre à genoux (niederknien lassen*). Le prince passe (vorbeikommen*) dans ce moment, et lui accorde sa grâce (Jemanden begnabigen ou Jemandem Gnade bewilligen). Quelques jours après (darauf) on livra bataille (eine Schlacht liefern). Les deux armées (die Armee ou das Heer, plur. e) étant en présence l'une de l'autre (einander gegenüber stehen*), les tambours battaient le roulement (wirbelten die Trommeln), on sonnait de la trompette (die Trompete blasen*), les canons (die Kanone) roulaient (donnern ou krachen) et renversèrent (zu Boden stürzen od. niederreißen*) quelques mille hommes de chaque côté. Ensuite (hierauf) la mousqueterie (das Musketenfeuer) et la baïonnette (das Bajonett) firent de grands ravages (große Verwüstungen anrichten). Péloni marcha (schreiten*) par-dessus (über avec l'Acc.) des tas (der Haufen) de (von) morts (der Tödt) et de mourants (der Sterbende). Les demi-brûlés (der Halbverbrannte) criaient (schreien*) qu'on achevât de leur donner la mort (man sollte sie vollends tödten). Des cervelles étaient répandues (zerstreut liegen*) sur la terre (die Erde) à côté de bras et de jambes coupés (neben abgehauenen Armen und Beinen). Les Français remportèrent (erhalten*) la victoire (der Sieg) et Péloni prisonnier fut (und Péloni wurde als Gefangener) conduit (führen) en France où il épousa une riche veuve (die Wittve).

273.

Réponse (Voy. page 55). — Je suis désolée (Es thut mir sehr leid), ma chère amie, de ne pouvoir jouir du plaisir (daß ich das Vergnügen nicht genießen kann) de passer (zubringen*) cette après-midi (das Nachmittag) avec (bei) vous. Madame B. nous a fait dire (sagen lassen*) qu'elle viendrait nous voir (besuchen) aujourd'hui avec ses deux nièces (die Nichte) qui désirent faire ma connaissance. Mais je leur ferai sûrement (sicher) mauvaise mine (ein unfreundliches Gesicht), pour les punir de (um sie dafür zu bestrafen, daß) me priver du plaisir que j'aurais eu dans votre agréable société et dans celle de vos amies. Divertissez-vous bien (sich recht lustig machen), mais ne dansez pas trop; car trop est malsain (ungesund). Votre amie, Émilie.

274.

Le porteur de la présente (Ueberbringer dieses) est Monsieur Ro-

senthal dont (bessen) j'ai si souvent fait mention (erwähnen) dans mes lettres. Je le recommande (empfehlen*) à votre amitié. Vous ne douterez pas qu'il n'en (bersetzen) soit digne (würdig), puisque je vous ai dit tant de bien (so viel Gutes) de lui. Tâchez (suchen), s'il vous plaît, de lui rendre (machen) le séjour (der Aufenthalt) de votre ville aussi agréable qu'il vous est possible (als es Ihnen möglich ist). Vous ne vous en repentirez point (Es wird Sie nicht gereuen); car vous trouverez tant de plaisir dans sa conversation (der Umgang) que je vous en porterais envie (daß ich Sie deswegen beneiden würde), si je n'étais pas en effet (in der That) Votre, etc.

275.

Monsieur et cher ami. Dans la nécessité (die Noth) où je me trouve actuellement (gegenwärtig), je ne sais à qui m'adresser (sich an Niemanden anders zu wenden wissen*), si ce n'est (als) à mon plus cher ami, et c'est (und der sind) vous, comme vous savez. J'ai grand besoin de (sehr nothwendig brauchen) cinquante ducats (der Dukaten). Oserais-je bien vous prier (dürfte ich Sie wohl bitten) de me les prêter? — Je vous les rendrai (wieder zustellen) avec beaucoup de reconnaissance (mit vielem Danke), aussitôt que j'aurai reçu ma lettre de change (der Wechsel) que j'attends (erwarten) de jour en jour (von Tag zu Tage). En attendant une (in Erwartung einer) réponse favorable (geneigt), j'ai l'honneur d'être avec un dévouement respectueux (mit hochachtungsvoller Ergebenheit) Votre, etc.

Réponse. L'amitié dont (womit) vous m'honorez m'a toujours été d'un prix infini (unenbllich schätzbar), et il y a longtemps que j'ai souhaité (und ich habe schon lange gewünscht) de pouvoir vous en convaincre (überzeugen) par les effets (durch die That). C'est donc avec bien du plaisir que je vous envoie ci-joint (hierbei) les cinquante ducats que vous avez demandés (die funfzig begehrten Dukaten). Il y en a d'autres à votre service (es stehen noch mehr zu Diensten), si vous en avez besoin. Vous n'avez qu'à (Sie dürfen nur) commander (befehlen*); car vous savez bien (ja) combien (wie sehr) je suis votre sincère (aufrichtig) ami.

276.

Autre réponse. — Vous excuserez (verzeihen*), Monsieur, si je ne vous envoie pas les cinquante ducats que vous m'avez demandés (begehren). Je l'aurais peut-être fait, si vous m'aviez rendu ce que je vous ai prêté l'hiver passé et que je vous ai déjà demandé (zurückfordern) tant de fois (so oft). Il faut que je vous dise que je n'ai pas envie de me laisser amuser (herumführen lassen*) plus longtemps

(länger) par (durch) vos belles promesses (die Versprechung) ni (und) (par) vos assurances d'amitié (die Freundschaftsversicherung). J'ai besoin de mon argent et vous aurez la bonté (so gütig seyn*) de me satisfaire (befriedigen); sinon (wo nicht), je m'adresserai à Monsieur votre père qui ne sera pas peu surpris (sich wundern) de ce que (über das, was) je lui écrirai de votre mauvaise conduite (von Ihrer schlechten Aufführung).

Mon cousin vient de (hat so eben) me dire que vous aviez vendu le dictionnaire (das Wörterbuch) allemand que je vous ai prêté. Serait-il possible (Sollte es möglich seyn)! — Si vous ne voulez pas que je fasse quelque chose qui ne vous fera aucun plaisir, vous m'enverrez (so schicken Sie mir) aujourd'hui même (heute noch) ou (entweder) mon dictionnaire ou un autre qui vaille (das so gut ist wie) le mien. Il ne dépendra que de vous (von Jemandem abhängen*) de m'appeler encore (ob ich mich noch — nennen soll) votre ami. — Zornig.

Quelques autres exemples de verbes réfléchis gouvernant le Datif (Voy. pages 125 et 126):

Sich die Zeit mit Spielen vertreiben*.	S'amuser à jouer.
Sich die Finger beschmuhen.	Salir ses doigts.
Sich auf den Winter ein neues Kleid machen lassen*.	Se faire faire un habit neuf pour l'hiver.
Sich Etwas nicht ausreden lassen*.	Ne pas se laisser dissuader de quelque chose.
Sich weh thun*.	Se faire mal.
Sich die Haare, die Nägel abschneiden*.	Se couper les cheveux, les ongles.
Sich die Haare schneiden lassen*.	Se faire couper les cheveux.
Sich Etwas schmecken lassen*.	Manger quelque chose de fort bon appétit.
Sich schlimme Händel zuziehen*.	S'attirer de mauvaises affaires.
Sich heraus helfen*.	Se tirer d'affaire.
Sich ein Ansehen zu geben wissen*.	Savoir se donner des airs.
Sich Etwas ausbitten*.	Prier d'accorder quelque chose.
Sich eine Sache angelegen seyn lassen*.	Prendre quelque chose à cœur.

CENT-QUATORZIÈME LEÇON.

Hundert und vierzehnte Section.

6. L'Adverbe, das Umstands- oder Nebenwort.

L'adverbe est un mot invariable qui se joint ordinairement à un verbe, à un adjectif ou à un autre adverbe pour en préciser le sens. Ex.

1. Sie sprechen langsam, vous parlez *lentement*.
2. Sie ist sehr liebenswürdig, elle est *très-aimable*.
3. Sie sprechen sehr langsam, vous parlez *très-lentement*.

Les adverbes allemands sont primitifs ou dérivés, simples ou composés.

I. Les adverbes dérivés sont :

1° Tous les adjectifs employés adverbialement. Ex.

Der Schüler ist fleißig (adverbe), l'écolier est assidu; der fleißige (adjectif) Schüler, l'écolier assidu.

Die Wahrheit ist heilsam (adverbe), la vérité est salutaire; die heilsame (adjectif) Wahrheit, la vérité salutaire.

Das Thier ist nützlich (adv.), l'animal est utile; das nützliche (adj.) Thier, l'animal utile (1).

2° Ceux qui se forment d'un autre mot auquel on ajoute la lettre s. Ex.

Rechts, à droite;	de recht, droit.
Links, à gauche;	de linĳ, gauche, etc.

Rem. A. Lorsque le mot primitif se termine en t ou ff, on ajoute ns pour en former un adverbe. Ex.

Erstens, premièrement, en premier lieu; de der Erste, le premier.

Zweitens, deuxièmement; de der Zweite, le deuxième.

Drittens, dernièrement; de der Dritte, le dernier.

Wenigstens, au moins; de das Wenigste, le moins.

(1) Tout adjectif allemand peut ainsi être employé adverbialement.

Rem B. Tous les substantifs qui marquent un temps peuvent être pris adverbialement au Génitif, soit avec l'article, soit sans article. Ex.

Des Morgens ou Morgens, le matin.

Des Abends ou Abends, le soir.

Des Mittags ou Mittags, à midi.

Des Nachts ou Nachts, la nuit (de nuit) (Voy. page 125, Note 3).

Des Mittwochs ou Mittwochs, le mercredi.

3° Ceux qui sont précédés de la particule négative *un*, comme :

Unmöglich, impossible; de möglich, possible.

Untängst, il n'y a pas longtemps; de längst, il y a longtemps.

II. Les adverbes composés se forment :

1° De deux adverbes, comme :

Dahin, y (vers là); de da, là, et de hin, y, adverbe qui marque l'éloignement (Leçons 29 et 52).

Hierher, ici (vers ici); de hier, ici, et de her, adverbe qui marque l'approche (Leçon 52).

Dorthin, y (vers là); de dort, là, et de hin, y (Leçon 52).

2° D'un adverbe et d'un substantif, comme :

Himmelwärts, vers le ciel; de der Himmel, le ciel, et de wärts, vers, adverbe qui marque la direction.

Niemals, jamais; de nie, jamais, et de Mal, génitif du nom Mal, fois.

3° D'un adverbe et d'un pronom, comme :

Geheffen, autrefois; de ehe, avant, et de beffen, génitif du pronom démonstratif das.

4° D'un adverbe et d'une préposition, comme :

Darin, y (là-dedans); de da, là, et de in, dans.

Vorgestern, avant-hier; de vor, avant, et de gestern, hier.

5° De deux substantifs, comme :

Scherzweise, par plaisanterie; de der Scherz, la plaisanterie, et de die Weise, la manière.

6° D'un substantif et d'un adjectif, comme :

Meistentheils, pour la plupart; de meist, superlatif de viel, beaucoup et de Theils, génitif du mot, der Theil, la partie.

7° D'un substantif et d'un pronom, comme :

Diesseits, en deçà; de dies, ce, ceci, et de die Seite, le côté.

Jenseits, au delà, de jener, celui-là, et de die Seite.

8° D'un substantif et d'une préposition, comme :
Ueberhaupt, en général ; de *über*, sur, et de *das Haupt*, le chef, la tête.

9° D'un pronom et d'une préposition, comme :
Nachdem, après cela ; de *nach*, après, et de *dem*, datif du pronom démonstratif *das*, cela.

Seitdem, depuis ; de *seit*, depuis, et de *dem*, datif de *das*, cela.

10° De deux prépositions, comme :

Durchaus, absolument ; de *durch*, par, et de *aus*, hors de.

Il y a plusieurs sortes d'adverbes, savoir :

1. Adverbes du temps, *Adverbien der Zeit*.

On s'en sert pour répondre aux questions : wann ? quand ? seit wann ? depuis quand ? wie bald ? sera-ce bientôt ? wie lange ? combien de temps ? bis wann ? jusqu'à quand ? wie oft ? combien de fois ? zu welcher Zeit ? en quel temps ?

Abends, des *Abends*, am *Abend*, le soir, au soir.

Allemal, toutes les fois.

Alle Tage, tous les jours.

Allezeit, *jederzeit*, immer, toujours, en tout temps.

Als, lorsque, quand.

Alsdann, alors, puis, ensuite.

Auf einmal, tout-à-coup.

Auf immer, pour toujours.

Aufs Bängste, *längstens*, au plus tard.

Augenblicklich, à l'instant, sur le champ.

Bald, bientôt.

Bald darauf, peu après.

Bei hellem Tage, en plein jour.

Beizeiten, *zeitig*, *frühzeitig*, de bonne heure.

Beständig, *stets*, continuellement.

Bis auf diesen Tag, jusqu'à ce jour.

Bisher, jusqu'alors.

Bis hierher, jusqu'ici.

Bis jetzt, jusqu'à présent.

Bisweilen, *zuweilen*, quelquefois.

Da, *damals*, alors, dans ce temps-là.

Dann, *alsdann*, alors, puis, ensuite.

Dann und wann, von *Zeit zu Zeit*, de temps à autre, de temps en temps.

Des Morgens, *Morgens*, am *Morgen*, le matin, au matin.

Des Nachts, bei *Nacht*, de nuit.

Des Tags, bei *Tage*, de jour.

Eben, *so eben*, justement, précisément.

Eben recht, tout à propos.

Ehedem, *vormals*, *ehemals*, autrefois.

Ehestens, *aufs Eheste*, au plus tôt.

Einmal, *einst*, eines *Tages*, un jour, une fois.

Einstweilen, en attendant, provisoirement.

Erst, seulement, ne faire que de.

Erst eben, ne faire que de.

Ewig, éternellement.

Früh, matin, de bonne heure.

Für jetzt, quant à présent.

Gegenwärtig, présentement, actuellement.

Geschwind, vite.

Gestern, hier.

Gestern Abend, hier au soir.

Gleich, de suite, tout-à-l'heure.

Hernach, *nachher*, après, ensuite, après cela.

Heute, aujourd'hui.

Heut zu Tage, au jour d'aujourd'hui, aujourd'hui même.

Einfort, désormais.

Immer, toujours.

Indessen, unterdessen, cependant, en attendant.

In Eile, à la hâte.

In kurzem, sous peu, dans peu.

Ins künftige, künftighin, in der Zukunft, à l'avenir.

Inzwischen, in der Zwischenzeit, dans l'intervalle, cependant.

Jährlich, par an, annuellement.

Je, jemals, jamais (affirm.).

Jedes Mal, chaque fois.

Je eher, je lieber, le plus tôt sera le mieux.

Jetzt, à présent.

Kurz hernach, peu après.

Künftig, künftighin, ins künftige, in der Zukunft, à l'avenir.

Kürzlich, vor kurzem, récemment, il y a peu de temps.

Lang, longtemps, longuement.

Längst, vorlängst, il y a longtemps.

Längstens, aufs längste, au plus tard.

Leztens, leztthin, dernièrement.

Manchmal, bisweilen, zuweilen, quelquefois.

Mittags, zu Mittag, à midi.

Monatlich, par mois.

Morgen, demain.

Morgen früh, demain matin.

Morgens, des Morgens, am Morgen, le matin, au matin.

Nach dem Abendessen, après souper.

Nachher, hernach, après, ensuite, après cela.

Nachmittags, après midi.

Nächstens, prochainement.

Neulich, nouvellement, dernièrement.

Nie, niemals, jamais (nég.).

Noch, encore.

Nun, nunmehr, maintenant.

Oft, oftmals, öfters, souvent.

Ohne Aufschub, sans délai.

Plötzlich, tout-à-coup, soudainement.

Recht, à propos, bien; eben recht, tout à propos.

Schon, bereits, déjà.

Schon lange, depuis longtemps.

Seitdem, depuis, depuis ce temps.

Seit kurzem, depuis peu.

Selten, rarement.

Sobald, sitôt, aussitôt.

Sobald als möglich, aussitôt que possible.

Sogleich, tout de suite, aussitôt.

Sonst, eheessen, autrefois.

Spät, tard.

Stets, beständig, continuellement.

Täglich, par jour, journallement.

Uebermorgen, après-demain.

Um den andern Tag, einen Tag um den andern, de deux jours l'un.

Um Mitternacht, à minuit.

Unaufhörlich, immerfort, sans cesse.

Unlängst, il n'y a pas longtemps.

Unverhofft, inopinément.

Unversehends, à l'improviste, au dépourvu.

Von nun an, von jetzt an, dès à présent.

Von einem Tage zum andern, du jour au lendemain.

Von Tag zu Tag, de jour en jour.

Von ungefähr, par hasard.

Von Zeit zu Zeit, de temps en temps.

Vor Alters, anciennement, au temps jadis.

Vordem, vor diesem, avant ce temps, ci-devant.

Vorgestern, avant-hier.

Vorher, zuvor, auparavant.

Vor kurzem, récemment, il y a	Zu rechter Zeit, } à temps.
peu de temps.	Zur rechten Zeit, }
Vormals, ehemals, sonst, autre-	Zur Unzeit, } mal à propos,
fois.	Zu unrechter Zeit, } à contre-
Vormittags, avant midi.	Zur unrechten Zeit, } temps.
Vor Zeiten, jadis.	Zusehends, à vue d'œil.
Wann? quand?	Zwischen heute und morgen, d'au-
Wöchentlich, par semaine.	jourd'hui à demain.
Zu gelegener Zeit, à propos.	Zwischen hier und Ostern, d'ici à
Zur bestimmten Zeit, à point	Paques.
nommé, au temps fixé.	

2. Adverbes de lieu, Nebenwörter des Orts.

On s'en sert pour répondre aux questions : wo? où (avec repos)? wohin? où (avec direction)? woher? d'où? wodurch? par où? wie weit? jusqu'où?

Allda, daselbst, là, là même.	Da ist er (es), le voilà.
Allenthalben, allwärts, aller-	Da ist (steht) sie, la voilà.
wegen, überall, partout.	Da sind wir, nous voilà.
Anderswo, andermwärts, ailleurs.	Da oben, dort oben, broben, là-
Anderswohin, ailleurs, vers un	haut.
autre lieu.	Da unten, là-bas.
Anderswoher, d'ailleurs, d'autre	Diesseits, hüten, en deçà, de ce
part.	côté.
Auf der Seite, bei Seite, à part,	Dort, là (plus éloigné que da).
à l'écart.	Dorthin, de là (de là ici).
Außen, dehors.	Dorthin, par là, vers là.
Außerhalb, en dehors, au dehors.	Drüben, jenseits, au-delà, de l'autre
Außenwändig, extérieurement, en	côté.
dehors.	Fern, weit, loin.
Bei Seite, auf der Seite, à l'é-	Gegenüber, vis-à-vis.
cart, à part.	Heim, daheim, au logis.
Bei Tische, à table.	Her, vers ici, par ici (Voy. les
Bis dahin, bis daher, so weit,	adverbes de mouvement).
jusque-là.	Hier, ici (Voy. les adverbes démon-
Bis hierher, jusqu'ici.	stratifs).
Da, là (pas très-éloigné). Voy.	Hier außen, ici dehors.
les adverbes de mouvement,	Hierher (plus communément hie-
Rem. et les adverbes démon-	her), vers ici.
stratifs.	Hierhin, par ici, d'ici.
Da außen, draußen ou draußen,	Hier in der Nähe, ici près.
là dehors.	Hier innen, ici dedans.
Daher, de là (de là ici).	Hier nächst, ici proche.
Dahin, vers là, par-là, y.	Hier und da ou hier und dort,
Da innen, darinnen, drinnen, là-	cà-et-là, par-ci, par-là.
dedans.	Hier unten, ici-bas.

hin, y, par-là, vers (Voy. les ad- verbes de mouvement ci- après).	Siehe hier! hier ist! voici.
hinten, derrière.	So weit, si loin, jusque-là.
hintenan, hintenher, par der- rière, derrière les autres.	Ueberall, partout.
hintereinander, l'un derrière l'autre.	Ueberdies, überdem, außerdem, outre cela, en outre, d'ail- leurs.
hin und her, ça-et-là.	Unten, en bas.
Hoch, haut.	Untenan, à commencer d'en bas, au plus bas rang.
Hüben (diesseits), en-deçà, de ce côté.	Unterweges, en chemin, chemin faisant.
Im Grunde, au fond.	Von außen, de dehors.
Innen, en dedans.	Von der andern Seite, de l'autre côté.
Innerhalb, au dedans.	Von dieser Seite, de ce côté.
Inwendig, intérieurement, en dedans.	Von einer Seite, d'un côté.
Im Sicherheit, à l'abri.	Von hier, d'ici.
Jegends, quelque part.	Von hier an, à partir d'ici, de- puis ici.
Jenseits (drüben), au delà, de l'autre côté.	Von vorn, de devant, par devant.
Links, à gauche.	Von weitem, von fern, de loin.
Nach Hause, (direction) à la mai- son.	Vorbei, vorüber, auprès, devant, au-delà.
Nahe, près.	Vorn, devant.
Nirgend, nirgends, nirgendwo, nulle part.	Vormwärts, en avant.
Oben, en haut.	Weit, fern, loin.
Obenan, à commencer d'en-haut, au plus haut rang.	Wo, où (Voy. Rem. C., Lec. 54).
Rechts, à droite.	Woher (wo—her), d'où, de quel lieu.
Rückwärts, rücklings, en arrière.	Wohin (wo—hin), par où, vers quel lieu.
Seitwärts, sur le côté.	Zugegen, présent.
Seyd Ihr schon hier? vous voilà déjà ici?	Zu Hause, (repos) à la maison.
Siehe da! da ist! voilà!	Zur linken Hand, à main gauche.
	Zur rechten Hand, à main droite.
	Zur Seite, à côté.

3. Adverbes de mouvement, Nebenwörter der Bewegung.

Les adverbes *hier* et *hin*, qui ne se rendent pas ordinairement en français, peuvent accompagner tous les verbes qui expriment un mouvement ou un transport d'un lieu à un autre, comme : *gehen*, aller; *schicken*, envoyer, etc. On en forme, à l'aide de quelques prépositions, des adverbes composés, lorsqu'en désignant le lieu on veut y joindre l'idée d'approcher ou de s'éloigner (Voy. Lec. 52), comme :

PRÉPOSITIONS.	ADVERBES d'approche.	ADVERBES d'éloignement.	
Ab, de, à-bas ;	herab,	hinab,	en-bas.
An, à, près de ;	heran,	hinan,	auprès, tout contre.
Auf, sur ;	herauf,	hinauf,	en haut.
Aus, hors de (<i>ex</i> en latin) ;	heraus,	hinaus,	en dehors.
Bei, auprès de, chez ;	herbei,	— —	auprès.
Ein (pour in), dans ;	herein,	hinein,	dedans, en dedans.
Nach, après ;	hernach,	— —	après.
Ueber, au-dessus de, sur ;	herüber,	hinüber,	par dessus, au-delà.
Um, autour de ;	herum,	hinum,	à l'entour.
Unter, au-dessous de, sous ;	herunter,	hinunter,	en bas.
Vor, devant, avant ;	hervor,	— —	par devant, en avant.
Zu, à, chez (<i>ad</i> en latin) ;	herzu,	hinzu,	auprès, à cela.

Rem. Her et hin se lient à d'autres adverbess de lieu lorsqu'ils en sont précédés immédiatement, comme :

ADVERBES DE REPOS.	ADVERBES d'approche.	ADVERBES d'éloignement.
Da, là ;	daher, de là ;	dahin, par là.
Dort, là-bas ;	dorthier, de là-bas ;	dorthin, par là-bas.
Hier, ici ;	hierher, vers ici ;	hierhin, par ici.
Oben, en haut ;	obenher, d'en haut ;	obenhin, par en haut.
Unten, en bas ;	untenher, d'en bas ;	untenhin, par en bas.
Wo, où ;	woher, d'où ;	wohin, par où.

4. Adverbess démonstratifs, *zeigende Nebenwörter.*

Des adverbess hier, ici, et da, là, on forme également des adverbess composés à l'aide de quelques prépositions gouvernant le Datif ou l'Accusatif. Ces adverbess se rendent le plus souvent en français par *en* et *y*. Hier et da remplacent dans ces adverbess les Datifs et Accusatifs des trois genres singuliers et pluriels du pronom démonstratif : dieser, diese, diese (*der, die, das*), qui ne se lie jamais aux prépositions (Voy. Leç. 69, Règle), comme :

PRÉPOSITIONS.	ADVERBES composés de hier et d'une préposition.	ADVERBES composés de da et d'une préposition.
An, à, près de ;	hieran, à ceci, en, y ;	datan (2), à cela, en, y.
Auf, sur ;	hierauf, sur ceci, là-dessus, y ;	daauf, sur cela, là-dessus, y.

(2) On voit que lorsque la préposition commence par une voyelle, on ajoute à da la lettre *r* (Voy. Leç. 54, Rem. B).

PRÉPOSITIONS.	ADVERBES composés de hier et d'une préposition.	ADVERBES composés de ba et d'une préposition.
Aus, hors de ;	hieraus, de ceci, en ;	baraus, de cela, en.
Bei, auprès de (a- pud en latin) ;	hierbei, auprès de ceci, avec ceci, en, y ;	babei, auprès de cela, avec cela, en, y.
Durch, par ;	hierdurch, par ceci, par ici, en, y ;	badurch, par cela, par là, en, y.
Für, pour ;		basür, pour cela, en.
Gegen, contre, vers, envers ;	hiergegen, contre ceci, par contre, en re- vanche, en, y ;	bagegen, contre cela, par cela, en revan- che, en, y.
In ou ein (in en la- tin), dans, en ;	hierin, hier ein, dans ceci, dedans, ici de- dans, en, y ;	barin, baren, dans ce- la, dedans, là-de- dans, en, y.
Mit, avec.	hiermit, avec ceci, de ceci, en, y ;	bamit, avec cela, de cela, en, y.
Nach, après, d'a- près, vers ;	hiernach, après ceci, d'après ceci, en- suite, puis, en, y ;	barnach, après cela, d'après cela, ensuite, puis, en, y.
Ueber, au-dessus de, sur ;	hierüber, sur ceci, au- dessus de ceci, ici dessus, de ce côté- ci, en, y ;	barüber, sur cela, au- dessus de cela, là- dessus, de ce côté- là, en, y.
Um, autour de, pour ;	hierum, autour de ceci, pour ceci, à cause de ceci, en ;	barum, autour de cela, pour cela, à cause de cela, en.
Unter, au-dessous de, sous, parmi ;	hierunter, sous ceci, ici dessous, parmi, en, y ;	barunter, sous cela, là- dessous, parmi, en, y.
Von, de ;	hiervon, de ceci, en ;	baron, de cela, en.
Vor, devant, avant ;	hiervor, devant ceci, avant ceci, en, y ;	bavor, devant cela, avant cela, en, y.
Wider, contre ;	hierwider, contre ceci, à ceci, y ;	barwider, contre cela, à cela, y.
Zu, à (ad en latin) ;	hierzu, à ceci, en outre, en, y ;	bazu, à cela, en outre, en, y.
Zwischen, entre ;	hierzwischen, entre ceci, entre ;	bazwischen, entre cela, entre.

5. Adverbes interrogatifs, fragende Nebenwörter.

Seit wann? depuis quand ?	Wie lange? combien de temps ?
Wann? quand ?	Wie lange ist es? combien de temps y a-t-il ?
Warum? pourquoi ?	Wie oft? combien de fois ?
Weshwegen? à cause de quoi ?	Wie sehr? combien (fort) ?
Wie? comment ?	Wie so? comment cela ?
Wie alt? de quel âge ?	Wie theuer? de quel prix ?
Wie groß? de quelle grandeur ?	Wieviel? combien ?
Wie hoch? de quelle hauteur ?	

Wie vielmals? combien de fois? Woher? d'où?
Wo? où? Wohin? par où? vers où?

6. Adverbes relatifs, bezeichnende Nebenwörter.

De l'adverbe wo, où, on forme, comme de hier et da (Voy. les adverbes démonstratifs), des adverbes composés, à l'aide de quelques prépositions gouvernant le Datif ou l'Accusatif. Wo remplace dans ces adverbes les Datifs et Accusatifs du pronom interrogatif et relatif welcher, welche, welches ou de was (Voy. Leç. 54, Rem. C. et Leç. 69, Règle), comme :

PRÉPOSITIONS.

An, à, près de; * * * * *
Auf, sur; * * * * *
Aus, hors de; * * * * *
Bei, auprès de; * * * * *
Durch, par; * * * * *
Für, pour; * * * * *
Gegen, contre, vers, envers;
In ou ein, dans, en; * * * * *
Mit, avec; * * * * *
Nach, après, d'après, vers;
Über, au-dessus de, sur; *
Unter, au-dessous de, sous,
parmi;
Von, de; * * * * *
Vor, devant, avant; * * *
Zu, à; * * * * *

ADVERBES COMPOSÉS.

woran (3), à quoi, auquel, dont.
worauf, sur quoi, sur lequel, à
quoi, où.
woraus, de quoi, duquel, d'où.
wobei, auprès de quoi, auprès du-
quel, à quoi, dont, où, d'où.
wodurch, par quoi, par lequel,
par où.
wofür, pourquoi, pour lequel.
wogegen, contre quoi, contre le-
quel, vers quel lieu.
worin, worin, dans quoi, dans
lequel, où.
womit, avec quoi, avec lequel,
de quoi, dont.
wonach ou wonach, après quoi,
après lequel, d'après quoi, à
quoi.
worüber, sur quoi, sur lequel,
de quoi, où, d'où, dont.
worunter, sous quoi, sous lequel,
parmi quoi.
wovon, de quoi, duquel, d'où.
wovor, devant quoi, devant le-
quel, avant quoi, de quoi,
dont.
wozu, à quoi, auquel.

7. Adverbes de quantité, Nebenwörter der Menge.

Äußerst, au dernier point, extrêmement.	Ganz und gar, tout-à-fait.
Außerordentlich, extrêmement.	Gar, très, tout-à-fait.
Desto, um so viel, d'autant.	Gar zu viel, par trop.
Eben so viel, autant.	Genug, assez.
Ganz, gänzlich, entièrement.	Genugsam, hinlänglich, suffisam- ment.

(3) On voit que lorsque la préposition commence par une voyelle, on ajoute à wo la lettre r (Voy. Leç. 54).

Haufenweise, en foule.
 Hinlänglich, genugsam, suffisament.
 Höchst, souverainement, très.
 Nicht viel, pas beaucoup.
 Noch, encore.
 Sehr, recht, très, fort.
 Sehr wenig, très-peu, fort peu.
 So viel, tant, autant.
 Uebersaus, ungemein, extraordinairement.

Ueberflüssig, abondamment.
 Unendlich, infiniment.
 Viel, beaucoup.
 Wenig, peu.
 Zu, (*devant un adjectif ou un adverbe*) trop.
 Zusehends (mieux zusehens), à vue d'œil, visiblement.
 Zu sehr, zu stark, trop fort.
 Zu viel, trop.
 Zu wenig, trop peu.

7. Adverbes de qualité et de manière, Nebenwörter der Eigenschaft, der Art und Weise.

A ces adverbess appartiennent la plupart des adjectifs pris adverbialement, c'est-à-dire, lorsqu'ils forment, seuls avec le verbe, l'attribut d'une proposition (Voy. Lec. 20).

Anders, autrement.
 Auf diese Art ou Weise, de cette manière.
 Aus Scherz, par raillerie.
 Aus Verdruss, par dépit.
 Aus Versehen, par mégarde.
 Billig, équitablement, raisonnablement.
 Billigermassen, à bon droit, avec raison.
 Desto schlimmer, tant pis.
 Frei, ouvertement.
 Freiwillig, volontairement.
 Gemächlich, commodément.
 Gern, volontiers.
 Gewöhnlich, ordinairement.
 Gut, wohl, bien (V. L. 47, note 2).
 Heimlich, en secret.
 Heimlicherweise, secrètement.
 Immer ärger, de pis en pis.
 Immer besser, de mieux en mieux.
 Immer schlechter, de pis en pis.
 Leicht, légèrement, facilement.
 Leichtlich, aisément.
 Mit Fleiss, exprès.
 Mit Gewalt, de force.
 Mit Recht, avec raison.
 Mit Vorsatz, à dessein.
 Mit Unrecht, à tort.
 Mit Widerwillen, à regret.

Nach Wunsch, à souhait.
 Öffentlich, publiquement.
 Recht, bien, juste.
 Sachte, doucement.
 Schlimm, mal.
 Schlimm genug, tant pis.
 So, ainsi.
 So so, comme cela, la la.
 So hin, passablement.
 Stark, fort, fortement.
 Uebel, schlecht, mal (Voy. Lec. 47, note 3).
 Um die Wette, à l'envi, à qui mieux mieux.
 Umsonst, vergeblich, en vain.
 Unbesonnenerweise, à l'étourdie.
 Ungern, à contre-cœur.
 Vergeblich, umsonst, en vain.
 Vortüglich, supérieurement, principalement.
 Wider meinen Willen, malgré moi.
 Wider seinen Willen, malgré lui.
 Wohl, gut, bien (Voy. Lec. 47 note 2).
 Ziemlich, passablement.
 Zu Fuß, à pied.
 Zu Land, par terre.
 Zu Pferde, à cheval.
 Zu Wasser, par eau.

9. Adverbes de comparaison, Nebenwörter der Vergleichung.

Also, ainsi.	Je weniger er arbeitet, je (bester)
Am meisten, le plus.	mehr hat er, moins il travaille,
Am wenigsten, le moins.	plus il a.
Auch, aussi.	Auch, à peine.
Beinahe, fast, presque, à peu	Mehr, plus.
près.	Mehr — als, plus — que.
Des gleichen, pareillement, de	Meistens, meistens, pour la
même.	plupart.
Eben so, de même.	Mercklich, sensiblement, considé-
Fast, beinahe, presque, à-peu	rablement.
près.	Nur, seulement, ne — que.
Gleich, également.	Noch so viel, tant et plus.
Gleichfalls, ebenfalls, pareille-	So, aussi.
ment.	Sogar, selbst, même.
Gleichsam, comme, comme si,	Sonst, autrement.
pour ainsi dire.	So viel, tant, autant.
Höchstens, tout au plus.	So viel — wie, autant — que.
Insonderheit, besonders, surtout,	Uebrigens, außerdem, outre
notamment.	cela, en outre.
Je — je, je — desto, d'autant —	Uebrigens, du reste.
que.	Um so viel mehr, d'autant plus.
Je mehr, plus.	Vielmehr, plutôt.
Je weniger, moins.	Bornehmlich, particulièrement.
Je mehr er arbeitet, desto (je) we-	Weder mehr noch weniger, ni
niger hat er, plus il travaille,	plus ni moins.
moins il a.	Weniger, moins.
Je eher, je (bester) lieber (besser),	Wenigstens, du moins, au moins.
le plus tôt sera le mieux.	Wie, comme.

10. Adverbes d'ordre et de nombre, Nebenwörter der Ordnung und der Zahl.

Abermal, abermals, une se-	Ein einziges Mal, une seule fois.
conde fois.	Einer nach dem andern, l'un
Allerlei, de toutes sortes.	après l'autre.
Alles zusammen, tout ensemble.	Einzeln, un à un, seul.
Allmählig, insensiblement, par	Endlich, enfin, finalement.
degrés.	Erstens, zuerst, premièrement,
Anfangs, anfänglich, au com-	en premier lieu.
mencement, d'abord.	Erstlich, en premier lieu.
Auf einmal, tout d'un coup, à la	Ferner, weiter, ensuite, plus
fois.	loin.
Das erste Mal, la première fois.	Halb, à demi.
Das letzte Mal, la dernière fois.	In der Ordnung, en ordre.
Dieses Mal (dieses Mal), cette	In Unordnung, en désordre.
fois-ci.	Jenes Mal, cette fois-là.
Einmal, une fois, un coup, un	Kein einziges Mal, pas une
peu.	seule fois.

Nach Allem, après tout.
 Nach und nach, peu à peu.
 Noch einmal, nochmals, encore
 une fois.
 Schritt vor Schritt, pas à pas.
 So oftmal, tant de fois.
 Theils, en partie.
 Und so weiter, et ainsi de suite,
 et cetera.
 Unter einander, confusément,
 pêle-mêle.
 Vielmal, oftmais, mehymal,
 plusieurs fois, souvent.
 Von neuem, neuerdings, de nou-
 veau.

Von Stadt zu Stadt, de ville en
 ville.
 Vor allen Dingen, avant toutes
 choses.
 Wieder, de nouveau, derechef.
 Zweierlei, de deux sortes.
 Zweimal, deux fois.
 Zweimal nach einander, deux fois
 de suite.
 Zweitens (4), deuxièmement.
 Zuletzt, en dernier lieu.
 Zum ersten Mal, pour la pre-
 mière fois.
 Zurück, de retour, en arrière.

II. Adverbes d'affirmation, de négation et de doute, Neben-
 wörter der Bejahung, der Verneinung und der Ungewißheit.

Allem Anschein nach, apparem-
 ment.
 Allerdings, sans doute, assuré-
 ment.
 Auch, aussi.
 Auch nicht, non plus. Ich auch
 nicht, ni moi non plus.
 Bei meiner Treue, } ma foi.
 Bei meiner Seele, }
 Bei weitem nicht, il s'en faut de
 beaucoup.
 Doch, dennoch, jedoch, pourtant,
 cependant, toutefois.
 Durchaus nicht, absolument pas.
 Ferner, en outre, puis.
 Folglich, par conséquent.
 Freilich, assurément.
 Gar nicht, pas du tout.
 Gar nichts, rien du tout.
 Ganz und gar nicht, point du tout.
 Gewiß, gewißlich, certes, certai-
 nement.
 Gleichwohl, pourtant, néanmoins.
 Hingegen, dagegen, par contre.
 Im Gegentheil, au contraire.
 Im geringsten nicht, aucune-
 ment, nullement.
 In der That, en effet.

Indessen, cependant.
 In Wahrheit, en vérité.
 Ja, oui.
 Ich glaube ja, je crois que oui.
 Ja doch, si fait.
 Kaum, à peine.
 Keinesweges, en aucune façon,
 nullement.
 Nein, non.
 Ich sage nein, je dis que non.
 Nicht, ne pas.
 Nicht doch, non pas.
 Nicht ganz (gänzlich), pas tout-à-
 fait.
 Nicht mehr, ne-plus. Ich schlafe
 nicht mehr, je ne dors plus.
 Nichts, rien, ne—rien.
 Nichts desto weniger, néanmoins.
 Nicht sogleich, pas si tôt.
 Noch nicht, pas encore.
 Ohne Zweifel, freilich, allerdings,
 sans doute.
 Schlechterdings, absolument.
 Schwerlich, difficilement.
 Sicherlich, sûrement, assuré-
 ment.
 So wahr ich ein ehrliches Mäd-
 chen bin, foi d'honnête fille.

(4) Et ainsi de suite, comme : drittens, troisièmement ; viertens, quatrièmement, etc. (Voy. les noms de nombres distributifs, page 32).

So wahr ich ein rechtschaffener Mensch bin, foi d'honnête homme.	Weder — noch, ni — ni. Weder Sie noch ich, ni vous, ni moi.
Unfehlbar, immanquablement. Unstreitig, sans contredit.	Weit gefehlt, il s'en faut de beau- coup. Es fehlt nicht viel mehr, peu s'en faut.
Vermuthlich, probablement. Vielleicht, peut-être.	Wirklich, effectivement, réelle- ment.
Wahrhaftig, wahrlich, vrai- ment.	Wo nicht, sinon.
Wahrscheinlich, vraisemblable- ment.	Wahr, à la vérité.

Rem. A. Plusieurs adverbes ne peuvent être employés comme adjectifs sans changer de terminaison. Ce changement se fait de trois manières, savoir :

1° Au moyen de la terminaison *ig*, comme :

ADVERBES.	ADJECTIFS.	EXEMPLES.
Abermals, de nou- veau ;	abermalig, qui a lieu encore une fois ;	der abermalige Angriff, la nouvelle attaque.
Allerseits, de tous cô- tés ;	allerseitig, qui a lieu de tous côtés ;	das allerseitige Bestre- ben, l'effort de tous côtés.
Bald, bientôt ;	baldig, qui se fera bientôt ;	die baldige Antwort, la prompte réponse.
Bisher, jusqu'ici ;	bisherig, qui a lieu jusqu'ici ;	das bisherige Wetter, le temps qu'il a fait jusqu'ici.
Da, là (pas très-éloi- gné) ;	daßig, qui se trouve là ;	der daßige Garten, ce jardin-là.
Dort, là (plus éloi- gné) ;	dortig, qui se trouve là ;	das dortige Haus, cette maison là-bas.
Diesseits, en deçà ;	diesseitig, qui est en deçà, citérieur ;	der diesseitige Theil, la partie située de ce côté.
Gestern, hier ;	gestrig, qui a eu lieu hier ;	das gestrige Wetter, le temps d'hier.
Heute, aujourd'hui ;	heutig, qui a eu lieu aujourd'hui ;	Ihr heutiges Verspre- chen, votre promes- se d'aujourd'hui.
Hier, ici ;	hiesig, qui est ici ;	ein hiesiger Bürger, un bourgeois d'ici.
Jetzt, à présent ;	jetzig, qui existe à pré- sent ;	der jetzige Frieden, la paix actuelle.
Nachmals, après cela ;	nachmalig, qui a lieu après, subséquent ;	die nachmalige Krank- heit, la maladie d'a- près.
Nochmals, encore une fois ;	nochmalig, qui a lieu encore une fois ;	das nochmalige Ver- sprechen, la pro- messe réitérée.

ADVERBES.	ADJECTIFS.	EXEMPLES.
Oben, en haut ;	obig, ci-dessus ;	die obige Bemerkung, la remarque ci-dessus.
Vorher, auparavant ;	vorherig, qui a lieu antérieurement ;	die vorherige Schuld, la dette antérieure.
Normal, autrefois ;	ormalig, d'autrefois ;	meinormaliger Freund, mon ami d'autrefois.

2° Par le changement de la terminaison en r, comme :

Hinten, derrière ;	hinter, qui est par derrière ;	das hintere Zimmer, la chambre de derrière.
Innen, en dedans, intérieurement ;	inner, intérieur ;	die innere Abtheilung, la distribution intérieure.
Oben, en haut ;	ober, supérieur ;	der obere Theil des Hauses, la partie supérieure de la maison.
Unten, en bas ;	unter, inférieur ;	der untere Theil, la partie inférieure.

3° Par la suppression de la terminaison, comme :

Besonders, particulièrement ;	besonder, particulier ;	ein besonderer Fall, un cas particulier.
Links, à gauche ;	linz, gauche ;	die linke Seite, le côté gauche.
Rechts, à droite ;	recht, droit ;	die rechte Hand, la main droite.
Etc.	etc.	

Rem. B. Dans le mot morgen, demain, on ne change pas la terminaison en ig, mais on ajoute la lettre b, pour en former un adjectif, comme : der morgende Tag, le jour de demain.

Rem. C. L'adverbe wohl diffère du mot gut, en ce que celui-ci se rapporte à la manière dont se fait une chose, tandis que celui-là marque un certain degré de bien-être et ne saurait être employé comme adjectif (Voy. Leç. 47, note 2). Ex. Er ist wohl ou er befindet sich wohl, il se porte bien. Sie werden wohl daran thun, vous ferez bien, ce sera bien fait. Gut handeln, gut schreiben, gut sprechen und gut lesen, agir, écrire, parler et lire bien. Er ist gut, aber sie ist besser, il est bon, mais elle est meilleure.

L'adverbe wohl sert aussi d'explétif. Ex. Haben Sie wohl je so Etwas gehört? Avez-vous jamais entendu pareille chose?

Pour la syntaxe de l'adverbe et la place qu'il doit occuper dans la phrase, voyez Leç. 106, et pour les degrés de comparaison des adverbes voyez Leç. 41.

THÈMES SUR LES ADVERBES.

277.

Avant que l'Amérique fût découverte, on soutenait à Colomb (gegen Jemanden behaupten), qui annonçait un nouvel hémisphère (die neue Halbfugel), qu'il ne pouvait exister (es könnte keine geben). Quand il l'eut découvert, on prétendit (vorgeben*) qu'il l'avait été longtemps avant lui (sie sey es schon lange gewesen); et ceux qui ne lui en contestaient (streitig machen) point la découverte, cherchaient à en diminuer (herabsetzen) le mérite (das Verdienst) en la représentant (vorstellen) comme (als) facile. Ce célèbre navigateur (der berühmte Seefahrer) se trouvant un jour à table avec une nombreuse compagnie, on eut l'impolitesse (war man so unhöflich) de le lui dire à lui-même. Pour confondre (beschämen) ses envieux (der Neider), il leur proposa (aufgeben*) de faire tenir (stellen) un œuf tout droit sur une assiette. Aucun d'eux n'ayant réussi, il cassa (zerquetschen) le bout (die Spitze) de l'œuf, et le fit tenir (hinstellen). « Cela est bien aisé de cette manière, » dirent les assistants (der Anwesende). « Sans doute, » reprit-il, « mais aucun de vous ne s'en est avisé (auf Etwas verfallen*). »

Un Allemand et un Français se promenant ensemble (mit einander), rencontrèrent un cochon (auf Etwas stoßen*) qui venait droit à eux (gerade auf Jemanden zulaufen*). Le grognement (das Brüllen) répété de cet animal donna occasion à l'Allemand (Jemanden veranlassen) de dire au Français : « Monsieur, entendez-vous ce cochon, comme il dit *oui, oui* ? on dirait (man sollte glauben) qu'il parle français. » — « Vous avez raison, » lui répondit le Français ; « mais il le prononce comme beaucoup d'Allemands, c'est-à-dire, fort mal. »

278.

Un jeune homme aimait à dormir ; et son frère, assidu au travail (der eifrig bei der Arbeit war), n'avait du plaisir (sah nichts Vergnügen) qu'à (in) son atelier (die Werkstätte). Celui-ci étant sorti de grand matin (sehr früh), trouva une bourse assez bien fournie d'argent (der ziemlich gespickte Beutel). Il court (eilen) faire part (erzählen) de sa bonne fortune (das Glück) à son frère, et lui dit : « Voyez, Louis, ce que l'on gagne à se lever (wenn man — aufsteht) de bonne heure ? voilà une bourse que je viens de trouver. » — « Ma foi (wahrlich), » lui répondit son frère, « si celui à qui elle appartient, ne s'était pas levé plus matin (früher) que moi, il ne l'aurait pas perdue. »

Un ministre (der Pfarrer) prêchant un dimanche après midi

(an einem Sonntage Nachmittags), remarqua (gewahr werden*) sur (gegen) la fin de son prêche (die Predigt) qu'un bourgeois, endormi au pied de la chaire (unten an der Kanzel), ronflait (schnarchen) assez fort (laut), ce qui donnait matière à conversation (Jemanden zum Sprechen veranlassen) à deux femmes assises auprès de lui. « Mesdames, » leur dit-il, « ne parlez pas si haut! vous pourriez éveiller (Leç. 96. Rem. E) votre voisin. »

279.

Un poète (der Dichter) voulut aller voir un gentilhomme. Celui-ci l'ayant aperçu (erblicken) comme il était près d'entrer dans sa maison (als er eben in das Haus hinein gehen wollte), cria (zurufen*) assez haut à la servante (die Magd), de façon (so) que le poète l'entendit : « Dites-lui que je n'y suis pas (Leç. 97, Rem. C). » La servante le lui dit, et il se retira (fortgehen*). Quelques jours après, le gentilhomme se présenta à la porte (vor die Thür kommen*) du poète, pour lui rendre visite et le consulter (Jemanden um Rath fragen) sur (wegen) quelques affaires (die Angelegenheit). « Je n'y suis pas, » lui dit le poète, sans ouvrir la porte. « Comment? » repartit (erwiebern) le gentilhomme, « vous n'êtes pas chez vous, et vous me parlez cependant (doch)! » — « Vous ne voulez pas me croire moi-même? » reprit le poète; « et (moi,) j'ai bien cru dernièrement votre servante. Sachez (Sie müssen wissen), Monsieur, que je suis chez moi, mais (que je n'y suis) pas pour vous. »

Un jour d'été qu'il faisait fort chaud (an einem sehr heißen Sommertage), le Maréchal de Turenne (der Marschall von Turenne), en petite veste (das Westchen) blanche et en bonnet (mit einer Mütze), était dans son antichambre à la fenêtre (saß in seinem Vorzimmer zum Fenster hinaus). Un de (von) ses gens (der Diener) survient (kam herein), et, trompé par l'habillement, le prend pour (und hielt ihn, durch den Anzug getäuscht, für) l'aide de cuisine (der Beifock) avec lequel il était fort familier (mit Jemandem auf einem sehr vertrauten Fuße stehen*). Il s'approche (sich Jemandem nähern à l'imparf.) par (von) derrière, et d'une main qui n'était pas légère, lui applique (und versetzte ihm mit seiner schweren Hand) un grand (heiß) coup sur le dos (der Rücken). Le battu (der Getroffene) se retourne (sich umwenden) à l'instant, et le valet tremblant voit (und der zitternde Bediente erblickt) le visage de son maître. Il se jette à genoux, tout éperdu (ganz bestürzt fiel er ihm zu Füßen). « Monseigneur (dit-il), j'ai cru (à l'imparf.) que c'était George. » — « Et quand (wenn — auch) c'eût été George, » s'écria (sagen) Turenne

en se frottant (reiben*) le dos (der Rücken), il ne fallait pas frapper (zuschlagen*) si fort (so hart).

280.

Louis XI, étant au château de (von) Plessis-les-Tours, descendit (hinabgehen*) vers (le) soir dans les cuisines (au sing.) où il trouva un jeune garçon de (von) quatorze ou quinze ans, qui tournait la broche (den Bratspieß drehen). L'enfant (der junge Bursche) était bien fait (gut gewachsen seyn*), et avait un air de finesse qui annonçait (und sein gescheit's Gesicht verrieth) qu'il était capable (tauglich seyn*) d'autres emplois (zu andern Verrichtungen). Le roi lui demanda d'où il était, qui il était, ce qu'il (wieviel er) gagnait (ver-bienen). Le petit marmiton (der Küchenjunge), qui ne le connaissait pas, lui dit (antworten) sans le moindre embarras (die geringste Verlegenheit) : « Je suis du (aus) Berry, je m'appelle Etienne, marmiton de mon métier (bin meines Handwerks ein Koch) et je gagne autant que le roi. » — « Que (wieviel) gagne le roi ? » lui dit (fragen) Louis. « Ses dépens (so viel er braucht), » reprit Etienne, « et moi les miens (und ich verdiene auch, was ich brauche). » Cette réponse libre et ingénue (offen) lui valut (erwerben*) les bonnes grâces (die Gunst au sing.) du roi, qui le fit son valet de chambre (zu seinem Kammerdiener) et le combla (überhäufen) de bienfaits (die Wohlthat).

281.

Le peuple espagnol contracta (annehmen*), en passant en (durch seine Verpflanzung nach) Amérique, un caractère sombre et impitoyable (unbarmherzig). Cette férocité (die Rohheit) se fit encore plus sentir (äußern) à Cuba qu'ailleurs. Hatvey, celui des insulaires (von den Insulanern) qui avait fait les plus grands efforts pour défendre sa liberté (seine Freiheit mit der größten Anstrengung vertheidigen), ayant été vaincu et pris, fut condamné (wurde überwunden, gefangen und verurtheilt) à être brûlé vif (lebendig). Lorsque ce prince fut attaché (binden*) au poteau (an den Pfahl), un missionnaire (der Missionaire) vint l'exhorter à se faire chrétien (zu Jemandem kommen* und ihn ermahnen, ein Christ zu werden), en lui assurant que son changement de religion (die Religionsveränderung) lui procurerait le paradis (das Paradies verschaffen). « Dans le paradis dont vous me faites une si belle peinture (die Schilderung), y a-t-il des Espagnols ? » demanda le Cacique (der Kaxike). « Oui, sans doute, » répondit le religieux (der Mönch) ; « mais (il n'y en a) que de bons. » — « Le meilleur ne vaut rien, » répliqua Hatvey ; « je ne puis me résoudre à aller dans un lieu (an einen Ort) où j'aurais à craindre (befürchten müssen*) d'en trouver un seul. Ainsi ne me parlez plus de votre religion, et laissez-moi mourir. »

CENT-QUINZIÈME LEÇON.

Hundert und funfzehnte Section.

I. La Préposition, das Vor- oder Verhältnißwort

La préposition est un mot invariable qui sert à marquer les différents rapports entre les mots. On l'appelle préposition parce qu'on la place ordinairement devant le nom ou le pronom qui lui sert de complément. Ich gehe mit meinem Bruder, je vais avec mon frère. Er wohnt bei mir, il demeure chez moi. Das Buch liegt auf dem Tische, le livre est sur la table. Sie reisen nach Deutschland, ils vont en Allemagne.

Les prépositions sont :

1° Ou des mots radicaux, comme : auf, sur ; mit, avec.

2° Ou des mots dérivés, comme : außer, hors de ; dérivé de aus ; nächst, proche de ; dérive de nahe ; zwischen, entre ; dérivé de zwei.

3° Ou des mots composés, comme : anstatt, au lieu de ; composé de an, à, et de Statt, lieu, place ; diesseit, en-deçà ; composé de diese Seite, ce côté-ci ; jenseit, au-delà ; composé de jene Seite, ce côté-là (Voy. Leç. 52, Rem. B).

4° Ou des mots empruntés à d'autres parties du discours, tels que : während, durant ; emprunté du verbe wahren, durer ; vermöge, selon, en vertu de ; emprunté de Vermögen, pouvoir, puissance.

Quelques prépositions régissent toujours le même cas, d'autres régissent tantôt un cas, tantôt un autre.

I. Prépositions qui régissent toujours le Génitif.

Anstatt ou statt, au lieu de.

Diesseit, en-deçà de.

Jenseit, au delà de.

Halben ou halber (1), à cause de.

Außerhalb, au dehors de.

Innerhalb, en dedans de.

Oberhalb, vers le haut, au dessus de.

(1) On se sert de halben, quand le régime est précédé d'un article ou d'un pronom, et de halber dans le cas contraire, comme on le voit dans les exemples ci-après.

Unterhalb, vers le bas, au des-
sous de.
Kraft, en vertu de.
Eaut, suivant.
Mittelst ou vermittelt, moyen-
nant.

Ungeachtet, malgré, nonobstant.
Unweit ou unfern, non loin de.
Vermöge, en vertu de, suivant.
Während, durant, pendant.
Wegen, à cause de, pour.
Um — willen, pour l'amour de.

Rem. A. Halben et halber se placent toujours immédiatement après le régime ou complément. Quand on se sert de halben avec le génitif des pronoms personnels, on substitue un t à la lettre r. Ex. Meinethalben, à cause de moi; seinethalben, à cause de lui, excepté : unserthalben, à cause de nous, et Euerthalben, à cause de vous, auxquels on ajoute la lettre t (Voy. Leç. 86, Rem.).

B. Wegen se met aussi bien avant qu'après son régime. Ex. Wegen seines Fleißes ou seines Fleißes wegen, à cause de son assiduité. Cette préposition s'emploie avec les génitifs des pronoms personnels comme halben. Ex. Deinetwegen, à cause de toi (Voy. Leç. 86, Rem.).

C. Um — willen se sépare et le régime se place toujours au milieu, comme : um des Friedens willen, pour l'amour de la paix. Cette préposition s'emploie avec les génitifs des pronoms personnels comme halben et wegen. Ex. Um meinetwillen, pour l'amour de moi (Voy. Leç. 86, Rem.).

D. Ungeachtet se met indistinctement avant ou après son régime. Ex. Ungeachtet seines Reichthums ou seines Reichthums ungeachtet, malgré sa richesse.

EXEMPLES sur les prépositions qui gouvernent le Génitif.

Statt meiner gehe du hin! vas-y au lieu de moi! An des Fürsten Statt, à la place du prince. Jemanden an Kindes Statt annehmen, adopter quelqu'un.

Diesseit des Flusses, en deçà de la rivière. Jenseit der Brücke, au-delà du pont.

Der Freundschaft halben, à cause de l'amitié. Alters halber, pour cause de vieillesse. Seiner Tugend halben, à cause de sa vertu.

Außerhalb der Stadt, en dehors de la ville. Er geht außerhalb der Mauern spazieren, und ich innerhalb derselben, il se promène hors des murs et moi en dedans. Er war oberhalb der Straße, und ich unterhalb derselben, il était en haut de la rue et moi vers le bas.

Er muß kraft seines Amtes so handeln, il est forcé d'agir ainsi en vertu de sa charge.

Eaut Ihres Briefes, suivant votre lettre.

Vermittelt seines Beistandes, moyennant son assistance.

Ungeachtet seiner Geschicklichkeit ou seiner Geschicklichkeit ungeachtet, malgré son habileté. Dessen ungeachtet, malgré cela.

Unweit der Stadt, non loin de la ville.

Bermöge des königlichen Befehls, suivant l'ordre royal.

Während des Krieges, pendant la guerre. Während meines Aufenthaltes in Berlin, pendant mon séjour à Berlin.

Man schätzt ihn wegen seines Fleißes, und liebt ihn seiner Tugend wegen, on l'estime à cause de son assiduité et on l'aime à cause de sa vertu.

Thun Sie es um meines Freundes willen, faites-le pour l'amour de mon ami.

II. Prépositions qui ne gouvernent que le Datif.

Aus (ex des Latins), hors de,	Nebst,	} avec.
de, par.	Sammt,	
Außer, en dehors de, outre, excepté.	Nach, après, d'après, selon, suivant, à.	
Bei, près; chez.	Nächst, tout près de, après.	
Binnen, dans l'espace de, pendant.	Zunächst, tout proche de.	
Entgegen, au devant de, à la rencontre de.	Seit, depuis.	
Gegenüber, vis-à-vis.	Bon, de, de chez.	
Gemäß, conformément à.	Bon — an, } dès, depuis.	
Mit, avec.	Bon — auf, }	
	Zu, à, chez (ad des Latins).	
	Zwider, contre, malgré.	

Rem. A. Außer se construit avec le génitif dans la phrase : außer Landes seyn*, être hors du pays.

B. Entgegen, gegenüber, gemäß et zwider se placent toujours immédiatement après le régime ou complément. Ex. Er geht seinem Freunde entgegen, il va au devant de son ami. Er saß mir gegenüber, il était assis vis-à-vis de moi. Das ist mir zuwider, cela me répugne (m'est contraire). Ihrem Wunsch gemäß, conformément à votre désir.

EXEMPLES sur les prépositions qui régissent le Datif.

Ich komme aus dem Garten, je sors du jardin. Aus langer

Erfa rung, par une longue expérience. Was ist aus ihm geworden? qu'est-il devenu?

Er wohnt außer der Stadt, il demeure hors de la ville. Außer Ihnen fehlte Niemand, personne n'y manquait excepté vous.

Er ist bei mir, il est chez moi. Er steht bei mir, il est debout près de moi. Bei der ersten Gelegenheit werde ich Sie besuchen, j'irai vous voir à la première occasion. Bei diesen Worten, à ces mots. Bei Seite legen, mettre de côté. Bei Tage, de jour. Bei Hofe seyn*, être à la cour.

Binnen acht Tagen soll dieses geschehen, cela doit avoir lieu dans l'intervalle de huit jours. Binnen dieser Zeit, pendant ce temps.

Ich wohne der Kirche gegenüber, je demeure en face de l'église.

Jemanden mit offenen Armen empfangen*, recevoir quelqu'un à bras ouverts. Mit wem sprechen Sie? à qui parlez-vous? Mit Kugeln laden*, charger à balle. Sind Sie mit ihm zufrieden? êtes-vous content de lui? Mit einem Sohne niederkommen*, accoucher d'un fils. Was machen Sie mit diesem Gelde? que faites-vous de cet argent?

Die Mutter nebst ihrer Tochter, la mère avec sa fille. Der Hauptmann sammt seinen Soldaten, le capitaine avec ses soldats.

Ich gehe nach der Stadt, je vais à la ville. Er fragt nach Ihnen, il demande après vous. Er handelt nach den Gesetzen, il agit d'après la loi. Thun Sie das nach Ihrem Gefallen, nach Ihrer Gewohnheit, faites cela suivant votre plaisir, suivant votre habitude (2).

Nächst Dir ist er mir der Liebste, après toi c'est lui que j'aime le plus. Er saß nächst ihr ou ihr zunächst, il était assis tout près d'elle.

Er ist seit einem Monate hier, il est ici depuis un mois.

(2) Nach, dans le sens de *conformément*, peut également se mettre après le régime. Ex. Allem Anschein nach, selon toutes les apparences; meiner Ueberzeugung nach, selon ma conviction; immer der Nase nach, tout droit devant soi.

Ist es schon lange, seitdem Sie meinen Bruder nicht gesehen haben? y a-t-il longtemps (depuis) que vous n'avez vu mon frère (3)?

Der König von Frankreich, le roi de France. Ich komme von meinem Schwager, meiner Schwägerinn, je viens de chez mon beau-frère, de chez ma belle-sœur. Ich habe Vieles von Ihnen gelernt, j'ai appris de vous bien des choses. Von wem ist die Rede? de qui parle-t-on?

Von meiner Jugend an (auf), depuis ma jeunesse. Von diesem Augenblicke an, dès ce moment (Voy. Leç. 95).

Ich ging zu meinem Bruder, aber fand ihn nicht zu Hause, j'allai chez mon frère, mais je ne le trouvai pas chez lui. Er wohnte zu Paris, il demeurait à Paris (Voy. Leç. 28 et 59).

Handle nie den Gesetzen zuwider, n'agis jamais contre les lois (Voy. Leç. 107).

Les vers suivants contiennent la plupart des prépositions qui régissent le Datif, et pourront servir à aider la mémoire.

Daphnis an die Quelle.

Nach Dir schmacht' ich, zu Dir eil' ich, Du geliebte Quelle, Du!
Aus Dir schöpf' ich, bei Dir ruh' ich, seh dem Spiel der Wellen zu;
Mit Dir scherz' ich, von Dir lern' ich, heiter durch das Leben wallen,
Angelacht von Frühlingsblumen und begrüßt von Nachtigallen.
(Ramer.)

DAPHNIS A LA FONTAINE.

Après toi je soupire, à toi j'accours, ô fontaine chérie!
A toi je puise, près de toi je me repose, en contemplant tes ondes
qui se jouent;
Avec toi je badine, et c'est de toi que j'apprends à fournir gaie-
ment ma carrière,
Récéréé par les fleurs du printemps et salué par les rossignols.

(3) Ne confondez pas seit avec vor. On peut bien dire : er ist seit einem Jahre krank, todt, il y a un an qu'il est malade, mort; mais non : er ist seit einem Jahre gestorben, car cela signifierait : il n'a cessé de mourir depuis un an. Il faut donc dire : er ist vor einem Jahre gestorben, il est mort il y a un an; er war vor (non seit) zwei Jahren hier, il était ici il y a deux ans.

III. Prépositions qui ne gouvernent que l'Accusatif.

Durch, par, au moyen de, à travers, au travers de.	Ohne, } sans.
Für, pour.	Sonder, }
Gegen (gen) (4), vers, envers, contre.	Um, autour, pour, à.
	Wider, contre.

EXEMPLES.

Er fuhr durch die Stadt, il passa (en voiture) par la ville. Durch sein Geld verschaffte er sich Gönner und Freunde, au moyen de son argent il se procura des protecteurs et des amis. Durch alle Jahrhunderte, à travers tous les siècles. Durch das ganze Jahr ou das ganze Jahr hindurch, pendant toute l'année. Sich einen Weg durch die Feinde bahnen, se frayer un chemin à travers les ennemis (Voy. Lec. 104).

Er ging für seinen Bruder in den Krieg, il alla à la guerre pour son frère. Für Sie war das eine Kleinigkeit, pour vous c'était une bagatelle. Das ist eine zu schwere Last für mich, c'est une charge trop lourde pour moi. Wieviel haben Sie für dieses Buch bezahlt? combien avez-vous payé ce livre? Ich habe einen Thaler dafür bezahlt, je l'ai payé un écu (Voy. Lec. 72 et Lec. 82, Rem.).

Gegen den Strom schwimmen*, nager contre le torrent. Das Haus liegt gegen Morgen, gegen Mittag, gegen Abend, la maison est exposée à l'orient, au midi, à l'occident. Ich komme gegen Abend, je viendrai vers le soir. Er betrügt sich übel gegen seinen Wohlthäter, il se comporte mal envers son bienfaiteur. Pflichten gegen den Nächsten und gegen uns selbst, des devoirs envers le prochain et envers nous-mêmes. Was bist Du gegen ihn? Qu'es-tu en comparaison de lui? ein Zwerg gegen einen Riesen, un nain contre un géant (Voy. Lectons 79 et 95).

Was ist das Leben ohne einen Freund? qu'est-ce que la vie sans un ami? Er kann nicht leben ohne Dich, ohne ihn, ohne Sie, il ne peut vivre sans toi, sans lui, sans vous (Voy. Lec. 104).

(4) Gen est une contraction de gegen et n'est en usage que chez les poètes. Ex. Sie hoben die Augen gen Himmel, und baten ihn um Hülfe, ils levèrent les yeux vers le ciel, et implorèrent son secours.

« Dann wirst du sonder Furcht und Graun
Dem Tob' entgegen sehn. » (Hölty).

Alors tu envisageras la mort sans crainte et sans terreur (Voy. Leçon 104).

Um die Kirche, um die Stadt gehen*, aller autour de l'église, autour de la ville. Rings um mich blühte die Natur, autour de moi fleurissait la nature. Es ist eine schöne Sache um den Geist, c'est une belle chose que l'application. Um den andern Tag, de deux jours l'un. Jemanden um Verzeihung bitten*, demander pardon à quelqu'un. Ich weiß um die Sache, je suis instruit de l'affaire. Er kam um zwölf Uhr wieder, il revint à midi (Voy. Um — willen, et Leçons 54, 82 et 86).

Was haben Sie wider meinen Freund? qu'avez-vous contre mon ami? Du sündigest wider Gott, wider die Gesetze, wider Dein Gewissen, tu pêches contre Dieu, contre les lois, contre ta conscience (Voy. Leçons 95 et 102).

Les vers suivants contiennent toutes les prépositions qui régissent l'Accusatif.

Philemon an seinen Freund.

Durch Dich ist die Welt mir schön, ohne Dich würd' ich sie hassen.
Für Dich leb' ich ganz allein, um Dich will ich gern erblassen;
Gegen Dich soll kein Verläumber ungestraft sich je vergehn,
Wider Dich kein Feind sich waffnen; ich will Dir zur Seite stehn.

PHILÉMON A SON AMI.

C'est par toi que le monde s'embellit pour moi, sans toi je le haïrais.

Je ne respire que pour toi, pour toi je suis prêt à mourir;
Jamais impunément le calomniateur n'osera s'adresser à toi,
Ou l'ennemi s'armer contre toi; je serai à ton côté.

Prépositions à régimes différents.

I. Les prépositions suivantes régissent le Génitif et le Datif.

Längs,	} le long de.	Trotz, malgré.
Entlang,		

EXEMPLES.

Längs des Weges, ou längs dem Wege, le long du chemin. Längs des Gestades, ou längs dem Gestade, le long du rivage. Er fuhr längs des Ufers hin, il côtoya le rivage. Er reisete längs den Ufern des Rheines, il voyageait le long des bords du Rhin (Voy. Lec. 104).

Dans le style élevé on emploie souvent entlang avec le Génitif ou l'Accusatif au lieu de längs : Den Weg entlang, le long du chemin.

Wir hatten schon den ganzen Tag gejagt
Entlang des Waldgebirgs, &c. (Schiller.)

Nous avons déjà chassé toute la journée
Le long de la forêt de la montagne.

Trotz des schlechten Wetters, ou trotz dem schlechten Wetter ist er ausgegangen, malgré le mauvais temps, il est sorti. Trotz aller oder allen Gefahren, malgré tous les dangers.

Rem. A. Dans les phrases elliptiques Trotz est substantif et se construit toujours avec le Datif. Ex. Trotz dem, der mir widersteht, malheur à celui qui me résiste ; au lieu de : Trotz sey dem geboten, &c., je brave celui, etc.

Zufolge se construit avec le Génitif, lorsqu'il précède le régime, et avec le Datif quand il le suit : Er that dieses zufolge meines Auftrages ou meinem Auftrage zufolge, il fit cela en vertu de ma commission.

Rem. B. Employée avec des pronoms personnels, cette préposition suit toujours le régime. Ex. Ihnen zufolge, d'après vous.

II. Prépositions qui régissent le Datif et l'Accusatif.

Elles gouvernent le Datif, lorsqu'elles indiquent le repos ou le mouvement circonscrit dans un espace déterminé, et l'Accusatif lorsqu'elles marquent un changement de lieu ou une direction vers quelque objet dont on s'approche (Voy. Lec. 29).

An, à, tout contre.

Auf, sur.

Hinter, derrière.

Neben, près de, à côté de.

Ueber, sur, au-dessus de, au-delà de.

Unter, au dessous de, entre, parmi.

Zwischen, entre.

Vor, avant, devant (ante ou coram des Latins).

In, dans, en (in des Latins).

Remarques.

A. *An*, suivi de l'Accusatif marque une direction vers une personne ou vers un objet dans lequel on n'entre pas. Ex. *Er schrieb an den König, an seinen Freund, an mich*, il écrivit au roi, à son ami, à moi. *Er stellte die Leiter an die Mauer*, il mit l'échelle contre le mur. *Ich gehe an den Fluß*, je vais vers la rivière (Voy. Lec. 32).

B. *In*, suivi de l'Accusatif désigne une direction vers le centre ou l'intérieur d'un lieu. Ex. *Ich gehe in die Kirche, in die Schule*, je vais à l'église, à l'école. *Er geht in das Vorrathshaus*, il va au magasin (Voy. Lec. 31).

C. *Auf* avec l'Accusatif désigne le mouvement vers un lieu élevé. Ex. *Auf das Dach steigen**, monter sur le toit. *Auf* gouverne également l'Accusatif : 1° Dans la signification de *für*, pour. Ex. *Er läßt sich auf den Winter einen neuen Rock machen*, Il se fait faire un habit neuf pour l'hiver. *Ich komme auf den Herbst zu Ihnen*, j'irai chez vous cet automne. *Er hat mir das Buch auf eine Stunde geliehen*, il m'a prêté le livre pour une heure. *Er hat seine Abreise auf den ersten dieses Monats festgesetzt*, il a fixé son départ au premier de ce mois. *Vorrath auf viele Jahre*, des provisions pour beaucoup d'années; *auf einen Monat*, pour un mois; *auf eine kurze Zeit*, pour peu de temps. 2° Dans la signification de *en conséquence, par suite de*. Ex. *Auf Ihren Befehl*, sur votre ordre. *Auf sein Wort*, sur sa parole. *Auf Ihre Verantwortung*, sur votre justification. Dites aussi : *Auf den Regen folgt Sonnenschein*, après la pluie vient le beau temps, après l'hiver, l'été; et *auf den Ball, aufs Feld, auf das Land, auf die Hochzeit, auf die Universität gehen**, aller au bal, au champ, à la campagne, à la noce, à l'université (Voy. Lec. 32).

D. *Ueber* régit l'Accusatif lorsqu'il signifie au sujet de. Ex. *Ueber eine Materie schreiben**, écrire sur une matière. *Er hat ein Buch über die Rechenkunst geschrieben*, il a écrit un livre sur l'arithmétique. *Er predigte über das Evangelium*, il prêcha sur l'évangile. Il en est de même lorsque cette préposition désigne une supériorité morale. Ex. *Das geht über meinen Horizont*, ou *über meinen Verstand*, cela me passe. *Der Schüler geht nicht über den Meister*, l'écolier n'est pas au-dessus du maître (Voy. Lec. 83).

E. En général, les prépositions qui gouvernent le Datif et l'Accusatif, régissent l'Accusatif quand elles sont employées au figuré. Ex. *Ueber wen hält er sich auf?* De qui se moque-t-il? *Ich freue mich über sein Glück*, je me réjouis de son bonheur. *Ich verlaßte mich auf Sie*, je compte sur vous.

EXEMPLES.

DATIF.

ACCUSATIF.

An.

Die Reihe ist an mir, mon tour.		Die Reihe kommt an mich, mon tour arrive.
------------------------------------	--	--

Er arbeitet an seinem Werke, il travaille à son ouvrage.	Er geht an die Arbeit, il se met à l'ouvrage.
Er rächte sich an ihr, il se vengea sur elle.	Ich schrieb an ihren Vater, j'écrivis à son père (à elle).
Sie haben schlecht an mir gehandelt, vous avez mal agi envers moi.	Ich werde mich bewegen an Sie halten, je m'en tiendrai à vous.
Zweifeln Sie nicht an meiner Freundschaft, ne doutez pas de mon amitié.	Ich habe eine Bitte an Sie, j'ai une prière à vous faire.
Sie haben kein Recht an ihm, vous n'avez point de droit sur lui.	Er stieß sich an einen Stein, il se heurta contre une pierre.
Ich nehme Theil an Ihren Leiden, je prends part à vos souffrances.	Ich denke immer an Dich, je pense toujours à toi.
Sie starb an den Blattern, elle mourut de la petite vérole.	Man gewöhnt sich leicht an eine Sache, on s'accoutume facilement à une chose.
Es liegt nicht an mir, cela ne dépend pas de moi.	Erinnern Sie sich an Ihr Versprechen, souvenez-vous de votre promesse.

Auf.

Auf mir ruht die ganze Last, tout le fardeau est sur moi.	Ich rechne auf den Beifall meines Vorgesetzten, je compte sur l'approbation de mon supérieur.
Er ist auf der Jagd, auf der Reise, il est à la chasse, en voyage.	Er geht auf die Jagd, il va à la chasse.
Ich bestehe, beharre auf meiner Meinung, je persiste dans mon opinion.	Es kommt auf dich an, cela dépend de toi.
Er hält sich kaum auf den Beinen, il a peine à se tenir sur ses jambes.	Ich lege mich auf die Wissenschaften, je m'applique aux sciences.
Sehn Sie auf Ihrer Hut, prenez garde.	Ich stütze mich auf Dich, je m'appuie sur toi.

Hinter.

Er steht hinter der Thür, il est derrière la porte.	Stelle Dich hinter die Thür mets-toi derrière la porte.
Er lacht hinter meinem Rücken, il se rit de moi quand j'ai le dos tourné.	Wirf das Papier hinter den Schrank, jette ce papier derrière l'armoire.

Neben.

Er saß neben mir, Dir, Ihnen, il était assis à côté de moi, de toi, de vous; er stand und ging	Setzen Sie sich neben mich oder neben meinen Bruder, asseyez-vous à côté de moi ou à côté de
--	--

neben mir, il était debout et marchait à côté de moi.

Er spazierte neben der Wahrheit vorbei, il passa à côté de la vérité.

mon frère ; er stellte sich neben mich, Dich, Sie, il se plaça à côté de moi, de toi, de vous.

Man will den Sohn neben seinen Vater begraben, on veut enterrer le fils à côté de son père.

Ueber.

Er wohnt über mir, il demeure au-dessus de moi.

Er schlief über dem Besein ein, il s'endormit en lisant.

Das Gemälde hängt über der Thür, über dem Spiegel, le tableau est accroché au-dessus de la porte, au-dessus de la glace.

Es schwebt ein Gewitter über der Stadt, un orage plane sur la ville.

Sie liegen immer über den Büchern, vous êtes toujours cloué sur les livres.

Er hält sich über mich auf, il se moque de moi.

Ich habe die Aussicht über Dich, j'ai l'inspection sur toi.

Hänge das Gemälde über die Thür, über den Spiegel, accroche le tableau au-dessus de la porte, au-dessus de la glace.

Der Segen komme über Dich, que la bénédiction vienne sur toi.

Er setzt sich über Alles hinweg, il se met au-dessus de tout.

Unter.

Er steht unter mir, il est sous moi.

Unter der Larve der Freundschaft, sous le masque de l'amitié.

Die Vögel unter dem Himmel, les oiseaux sous le ciel.

Unter andern heißt es, on dit entre autres choses.

Wehe dem Volke, das unter dem Joche eines Tyrannen lebt ! malheur au peuple qui vit sous le joug d'un tyran !

Ich rechne (zähle) ihn unter meine Freunde, je le compte parmi mes amis.

Der Wohlthätige theilt Geld unter die Armen, le bienfaisant distribue de l'argent parmi les pauvres.

Unter die Augen kommen*, paraître devant les yeux.

Unter die Leute bringen*, divulguer.

Stelle Dich unter den Baum, mets-toi sous l'arbre.

Zwischen.

Sie saß zwischen mir und dem Fremden, elle était assise entre moi et l'étranger.

Er trat zwischen mich und ihn, il se mit entre moi et lui.

Seien Sie Richter zwischen uns beiden, soyez juge entre nous deux.

Es ist ein großer Unterschied zwischen dem Dativ und dem Accusativ, il y a une grande différence entre le Datif et l'Accusatif.

Er setzte den Stuhl zwischen die beiden Tische, il plaça la chaise entre les deux tables.

Wenn die Erde zwischen die Sonne und den Mond tritt, so entsteht eine Mondfinsterniß, quand la terre vient s'interposer entre le soleil et la lune, il y a éclipse de lune.

Vor.

Vor allen Dingen, avant toutes choses.

Ihr Bild schwebt mir stets vor den Augen, j'ai son image toujours devant les yeux.

Er sitzt vor dem Hause, il est assis devant la maison.

Er stand vor mir auf, il se leva devant moi; er nahm den Hut vor mir ab, il ôta son chapeau devant moi.

Er verbarg sich vor seinem Feinde, il se cacha devant son ennemi.

Die Pferde vor den Wagen spannen, mettre les chevaux à la voiture.

Hüte Dich, daß es nicht vor die Ohren Deines Vaters komme, garde-toi que cela n'aille aux oreilles de ton père.

Er stellte sich vor den Spiegel, il se mit devant la glace.

Er führte mich vor den Eingang des Hauses, il me conduisit devant l'entrée de la maison.

Er trat vor mich, vor Dich, vor Sie, il s'avança devant moi, devant toi, devant vous.

In.

Er ist im Garten, il est au jardin.

Er geht in der Stube auf und ab, il va et vient dans la chambre.

Ich habe mich in ihm geirrt, je me suis trompé sur son compte.

Sie stand in tiefen Gedanken, elle était plongée dans une profonde rêverie.

Ich lese die Antwort in Ihren Augen, je lis la réponse dans vos yeux.

Er wird in einem Monate abreisen, il partira dans un mois.

Er hat es in einer Stunde fertig, il l'a fait en une heure.

Ich gehe in den Garten, je vais au jardin.

Sie geht in die Schule, elle va à l'école.

Sie flicht Blumen in den Kranz, elle attache des fleurs dans la guirlande (fait une couronne de fleurs).

Sie versiel in tiefe Gedanken, elle tomba dans une profonde rêverie.

Die Thränen traten ihr in die Augen, les larmes lui vinrent aux yeux.

Das fällt in die Augen, cela saute aux yeux.

Ich setze mein Vertrauen in Dich, in Sie, je mets ma confiance en toi, en vous.

Les vers suivants contiennent toutes les prépositions qui gouvernent à la fois le Datif et l'Accusatif.

An den Mond.

Auf Dich blicket, auf Dir weilet oft mein Aug' in süßer Lust;
An Dir hast' ich, an Dich send' ich manch Gefühl aus froher Brust.
In Dich sehet, in Dir findet meine Phantasie viel Scenen,
Unter die sie gern sich träumet, unter denen dort die schönen
Seelen, über diese Erd' erhöht, über Gräbern wandeln.
Vor mich tritt dann, vor mir steht dann der Entschluß, recht gut
zu handeln.

Zwischen diesen Sträuchen sitz' ich, zwischen sie stiehlt sich
Dein Strahl.

Neben mich sinkt, neben mir ruht sie, die Freundin meiner Wahl;
Hinter mich still hingeschlichen, stand sie lachend hinter mir,
Und wir reden von den Sternen, unsern Lieben und von Dir.

A LA LUNE.

Sur toi se portent mes yeux, *sur toi* souvent ils s'arrêtent dans un
doux ravissement;

A toi je me tiens attaché, *vers toi* mainte pensée s'envole de mon
sein joyeux.

C'est *en toi* que mon caprice place, *en toi* qu'il trouve une foule
de scènes,

Parmi lesquelles il se plaît à s'égarer; *au milieu d'elles* ces belles
Ames, qui s'élèvent *au-dessus de cette terre*, errent *sur des*
tombeaux.

Alors s'offre *à moi*, alors s'affermir *en moi* la résolution de bien
faire.

Entre ces halliers je suis assis, ton rayon *y* pénètre avec mystère.
Près de moi s'est venue placer, *près de moi* repose l'amie de mon
choix.

Silencieuse elle s'était glissée *derrière moi*, et *derrière moi* se
tenait le sourire sur les lèvres.

C'est là que nous causons des étoiles, de ceux qui nous sont chers
et de toi.

PRÉPOSITIONS COMPOSÉES.

Quelques prépositions se séparent de manière que leur régime ou complément se met au milieu (Voy. Leç. 95, Rem. C). Les principales sont :

Auf	— los,	} vers.	Unter	— weg,	par dessous.	
Auf	— zu,		Von	— an,	} dès, depuis.	
Nach	— zu,	du côté de.	Von	— auf,		} de, du côté de.
Hinter	— her,	} après.	Von	— aus,		
Hinter	— drein,		Von	— her,		
Ueber	— her,	dessus.	Vor	— her,	} devant.	
Ueber	— weg,	par dessus.	Vor	— hin,		
Um	— her,	autour.	Vor	— weg,		
Um	— willen,	pour l'amour	Etc., etc.			
de.						

EXEMPLES.

Er stürzte auf mich los, il se précipita sur moi.

Ich lief auf ihn zu, je courus vers lui.

Wir gingen nach der Stadt zu, nous marchâmes du côté de la ville.

Wir gingen hinter der Reiterei her (oder drein), nous allâmes à la suite de la cavalerie.

Er fiel über mich her, il tomba sur moi.

Die Kugel ging über meinen Kopf weg, la balle passa par dessus ma tête.

Sie standen um den Wagen her, ils étaient autour de la voiture.

Ich habe es um Ihres Herrn Bruders willen gethan, je l'ai fait pour l'amour de Monsieur votre frère (Voy. Leç. 86).

Das Wasser läuft unter der Brücke weg, l'eau passe par dessous le pont.

Von meiner Jugend an (auf), dès ma jeunesse ; von nun an, dès à présent ; von diesem Augenblicke an, depuis ce moment (Voy. Leç. 95).

Er schrieb mir von Berlin aus, il m'écrivit de Berlin.

Von Alters her, de toute antiquité, depuis longtemps.

Er ging vor mir her, il marcha devant moi.

Er stellt sich vor den Wagen hin, il se met devant la voiture.

Sie liefen vor mir weg, ils s'enfuirent devant moi.

Remarques.

A. Quand plusieurs substantifs réunis sans conjonction ou avec une des conjonctions : und, et; oder, ou, sont gouvernés par la même préposition, on peut la répéter ou la mettre simplement

devant le premier substantif. Ex. *Durch List, Betrug und Verrätherci*, ou bien : *durch List, durch Betrug und durch Verrätherci*, par ruse, par fourberie et par trahison. Mais si les substantifs sont joints par d'autres conjonctions, il faut toujours répéter la préposition devant chacun d'eux. Ex. *Entweder durch Güte oder durch Gewalt*, ou par bonté, ou par force. *Weder durch Güte, noch durch Strenge*, ni par douceur, ni par sévérité.

B. Il est vicieux de se servir de deux prépositions l'une après l'autre ; dites : *ich komme von Hause*, je viens de chez moi, et jamais : *von zu* &c.

C. Comme il y a beaucoup de cas où l'emploi des prépositions diffère d'une langue à l'autre, nous allons indiquer la manière de rendre quelques-unes des principales prépositions françaises.

La préposition *à*, et ses dérivés *au*, *aux*, se rendent :

a) Par *an*. Exemples.

Il y a quelqu'un <i>à</i> la porte.	<i>Es ist Jemand an der Thür.</i>
Etre <i>à</i> la fenêtre.	<i>An dem (am) Fenster stehen*.</i>
<i>À</i> la fin de l'année.	<i>Am Ende des Jahres.</i>
S'apercevoir de quelque chose <i>à</i> la mine de quelqu'un.	<i>Jemandem Etwas an der Miene ansehen*.</i>
Reconnaître quelqu'un <i>à</i> son langage.	<i>Jemanden an der Sprache erkennen*.</i>
Mettre la main <i>à</i> l'œuvre.	<i>Hand ans Werk legen.</i>
<i>À</i> quoi tient-il ?	<i>Woran liegt es ?</i>

b) Par *auf*. Ex.

On se bat (en duel) <i>à</i> l'épée, <i>au</i> sabre, <i>au</i> pistolet, etc.	<i>Man schlägt sich (im Duell) auf den Degen, den Säbel, auf Pistolen, &c.</i>
Aller <i>à</i> la poste.	<i>Auf die Post gehen*.</i>
Tenir beaucoup <i>à</i> quelqu'un (<i>à</i> quelque chose).	<i>Wiel auf Jemanden (auf Etwas) halten*.</i>
Placer son argent <i>à</i> intérêts.	<i>Sein Geld auf Zinsen geben*.</i>
Avoir égard <i>à</i> quelque chose.	<i>Auf Etwas Rücksicht nehmen*.</i>
Etre malade <i>à</i> la mort.	<i>Auf den Tod krank seyn*.</i>
<i>À</i> l'heure, <i>à</i> la minute.	<i>Auf die Stunde, auf die Minute.</i>
<i>À</i> revoir.	<i>Auf Wiedersehen.</i>
<i>À</i> jamais.	<i>Auf immer.</i>
<i>À</i> Pâques, <i>à</i> la Saint-Jean.	<i>Auf Ostern, auf Johannis.</i>
Faire attention <i>à</i> quelque chose.	<i>Auf Etwas Acht geben*.</i>
<i>À</i> mes risques.	<i>Auf meine Gefahr.</i>
Répondez <i>à</i> ma question.	<i>Antworten Sie auf meine Frage.</i>

c) Par aus. Ex.

Il l'a fait à bonne intention.

Er hat es aus guter Absicht gethan.

Il est né à Dresde.

Er ist aus Dresden.

Rire à gorge déployée.

Aus vollem Halse lachen.

N'être plus à la mode.

Aus der Mode kommen*.

Apprendre une chose à fond.

Eine Sache aus dem Grunde lernen.

d) Par bei. Ex.

Ils sont à table.

Sie sind bei Tische.

Cela tient à vous.

Es steht bei Ihnen.

Prendre quelqu'un au mot.

Jemanden beim Worte halten*.

Au pain et à l'eau.

Bei Wasser und Brod.

Au clair de la lune.

Beim Mondschein.

Etre à portée.

Bei der Hand seyn*.

Travailler à la chandelle.

Bei Licht arbeiten.

À l'occasion.

Bei Gelegenheit.

À son départ.

Bei seiner Abreise.

e) Par l'adverbe bis. Ex.

Un homme de vingt à trente ans.

Ein Mann von zwanzig bis dreißig Jahren.

Jusqu'à dix heures.

Bis zehn Uhr.

Jusqu'à ce moment.

Bis auf diesen Augenblick.

Jusqu'à Manheim.

Bis Mannheim.

Jusqu'à cinquante ans.

Bis zum fünfzigsten Jahre.

f) Par durch. Ex.

À force de prières.

| Durch vieles Bitten.

g) Par für. Ex.

Juger à propos.

| Für gut halten*.

h) Par in. Ex.

Vivre à Paris, à Londres, à Berlin.

In Paris, in London, in Berlin leben.

Mettre la main à la poche.

In die Tasche greifen*.

À la bataille de Lutzen.

In der Schlacht bei Lützen.

Etre au théâtre, aller au théâtre.

Im Theater seyn*, ins Theater gehen*.

i) Par mit. Ex.

Ce dessin est fait à la plume, <i>au</i> crayon.	Diese Zeichnung ist mit der Feder, mit der Bleifeder gemacht.
Cette broderie est faite à l'aiguille.	Diese Stickerei ist mit der Nadel gearbeitet worden.
A bras ouverts.	Mit offenen Armen.
Montrer quelqu'un <i>au</i> doigt.	Mit dem Finger auf Jemanden zeigen.
Faire quelque chose à contre-cœur.	Etwas mit Widerwillen thun*.
A toute force.	Mit aller Gewalt.
L'épée à la main.	Mit dem Degen in der Hand.
Au point du jour.	Mit Tagesanbruch.
L'homme <i>au</i> grand nez.	Der Mann mit der großen Nase.
Vendre à perte.	Mit Schaden verkaufen.
Fouler <i>aux</i> pieds.	Mit Füßen treten*.
Une cravate à dentelles.	Ein Halstuch mit Spitzen.
S'avancer à grands pas.	Sich mit großen Schritten nahen.
Ses forces répondent à son courage.	Seine Stärke kommt mit seiner Tapferkeit überein.

k) Par nach. Ex.

A deux mois de là.	Nach zwei Monaten.
S'habiller à la mode.	Sich nach der Mode kleiden.
Vivre à sa fantaisie, à sa guise.	Nach seinem Kopfe leben.
Vendre à l'aune, <i>au</i> poids.	Nach der Elle, dem Gewichte verkaufen.
A vue d'œil.	Nach Augenmaß.
A son désir.	Nach seinem Wunsche.
A mon avis.	Nach meiner Meinung.
Porter la main à son épée.	Nach dem Degen greifen*.
Aller à la maison.	Nach Hause gehen*.

l) Par über. Ex.

A ce bruit, il s'éveilla.	Ueber dem Lärm erwachte er.
Je ne laisse personne toucher à mes livres.	Ich lasse Niemanden über meine Bücher.
A plusieurs reprises.	Einmal über das andere.
A table.	Ueber Tisch.

m) Par um. Ex.

Se jeter <i>au</i> cou de quelqu'un.	Jemandem um den Hals fallen*.
Acheter <i>au</i> comptant.	Um baares Geld kaufen.
Courir à qui mieux mieux.	Um die Wette laufen*.

<i>À quelle heure?</i>	Um wieviel Uhr?
<i>À six heures.</i>	Um sechs Uhr.
<i>À la sixième heure.</i>	Um die sechste Stunde.
<i>À minuit.</i>	Um Mitternacht.
<i>Faire perdre à quelqu'un son argent.</i>	Jemanden um sein Geld bringen*.

n) Par unter. Ex.

<i>À condition.</i>	Unter der Bedingung.
<i>Jeter quelque chose au nez de quelqu'un.</i>	Jemandem Etwas unter die Nase reiben*.
<i>Vous ne l'aurez pas à moins de dix écus.</i>	Sie werden es nicht unter zehn Thaler bekommen.
<i>Mettre à la voile.</i>	Unter Segel gehen*.
<i>Au son des trompettes et des timbales.</i>	Unter Trompeten- und Paukenschall.
<i>Recevoir quelqu'un au nombre de ses amis.</i>	Jemanden unter die Zahl seiner Freunde aufnehmen*.
<i>Coucher à la belle étoile.</i>	Unter freiem Himmel schlafen*.
<i>Au bruit du canon.</i>	Unter Lösung der Kanonen.
<i>Au nombre des morts.</i>	Unter der Zahl der Todten.

o) Par von. Ex.

<i>Je l'ai entendu dire à plusieurs personnes.</i>	Ich habe es von mehreren Personen gehört.
<i>Il a vu jouer ce rôle à Lekain et à Talma.</i>	Er hat diese Rolle von Lekain und von Talma spielen sehen.

p) Par vor. Ex.

<i>Oter à quelqu'un son chapeau (saluer).</i>	Den Hut vor Jemandem abnehmen*.
<i>Etre à l'ancre.</i>	Vor Unter liegen*.
<i>Donner audience à quelqu'un.</i>	Jemanden vor sich lassen*.

q) Par zu. Ex.

<i>Il demeure à Paris.</i>	Er wohnt zu Paris.
<i>Il n'est pas à la maison.</i>	Er ist nicht zu Hause.
<i>Se mettre au lit, à table.</i>	Zu Bette, zu Tische gehen*.
<i>Se mettre à table.</i>	Sich zu Tische setzen.
<i>Inviter à diner.</i>	Zu Tische laden*.
<i>Donner occasion à quelque chose.</i>	Gelegenheit zu Etwas geben*.
<i>Au commencement.</i>	Zu Anfang.
<i>Tirer à sa fin.</i>	Zu Ende gehen*.
<i>À la même heure.</i>	Zu derselben Stunde.
<i>À moitié.</i>	Zur Hälfte.

Il m'est à charge.	Er ist mir zur Last.
Se tenir bien à cheval.	Gut zu Pferde sitzen*.
Voyager à cheval, à pied.	Zu Pferde, zu Fuße reisen.
Aujourd'hui (à présent).	Heut zu Tage.
Inviter à diner ou à souper.	{ Zum Mittag- oder Abendbrod einladen*.
Se tuer à force de travailler.	{ Zu Gast bitten*.
Prendre quelque chose à cœur.	Sich zu Tode arbeiten.
Venir à temps, à propos.	Etwas zu Herzen nehmen*.
Avoir droit à quelque chose.	Zu rechter Zeit kommen*.
Au mieux.	Ein Recht zu Etwas haben*.
Jeter à terre.	Zum Besten.
Je vous souhaite du bonheur	Zu Boden (zur Erde) werfen*.
(sous-entendu à voire entre- prise).	Glück zu!
Bonheur au roi (vive le roi) !	Glück zu dem Könige!
Prendre à témoin.	Zum Zeugen nehmen*.

7) Par différentes Expressions. Ex.

Accuser quelqu'un à faux.	Jemanden fälschlich angeben*.
Reste à savoir.	Es fragt sich noch.
À tort et à travers.	In den Tag hinein, unbedacht- samer Weise.
À mon insu.	Ohne mein Wissen.
À la dérobée.	Verstohlener Weise.
À couvert.	Bedeckt.
À l'abri.	Sicher.
À toutes jambes.	Eiligst.
À rebours.	Verkehrt.

La préposition *de* et ses dérivés *du*, *des* se rendent :

a) Par auf. Ex.

Il est de mon côté.	Er ist auf meiner Seite.
Des deux côtés.	Auf beiden Seiten.

b) Par aus. Ex.

De France.	Aus Frankreich.
Perdre de vue.	Aus den Augen verlieren*.
De son propre mouvement.	Aus eigenem Antriebe.

c) Par bei ou während. Ex.

De jour, de nuit.	Bei Tage (des Tages) ou wäh- rend des Tages, bei Nacht.
-------------------	--

d) Par in. Ex.

<i>De près, de loin.</i>	In der Nähe, in der Ferne.
<i>Avoir soin de quelque chose.</i>	Etwas in Acht nehmen*.

e) Par mit. Ex.

<i>Comblen de biens, de louanges, de faveurs.</i>	Mit Gütern, Lobsprüchen, Gunstbezeugungen überhäufen.
<i>Il s'arma d'une épée, d'un pistolet, d'une lance, de patience, de courage, etc.</i>	Er bewaffnete sich mit einem Degen, einer Pistole, einer Lanze, mit Geduld, Muth, u. s. w.
<i>Un portrait enrichi de diamants, une montre garnie de perles.</i>	Ein mit Diamanten geschmücktes Portrait, eine mit Perlen besetzte Uhr.
<i>Il s'est enrichi de mes pertes.</i>	Er hat sich mit dem bereichert, was ich verloren habe.
<i>Frapper de la main, du pied.</i>	Mit der Hand, dem Fuße schlagen*, stoßen*.
<i>Chercher des yeux.</i>	Mit den Augen suchen.
<i>Travailler d'esprit (de tête).</i>	Mit dem Kopf arbeiten.
<i>C'est fini de lui.</i>	Es ist aus mit ihm.
<i>Loin de moi cette chose.</i>	Weg mit der Sache.
<i>Assister quelqu'un de ses conseils et de son appui.</i>	Jemandem mit Rath und That beistehen*.
<i>Je suis très-content de ce jeune homme.</i>	Ich bin mit diesem jungen Menschen sehr zufrieden.

f) Par nach. Ex.

<i>Le chemin de Paris, de la ville.</i>	Der Weg nach Paris, nach der Stadt.
<i>Le voyage de France, des Indes, etc.</i>	Die Reise nach Frankreich, Indien, u. s. w.
<i>Cela fait cent écus de notre monnaie.</i>	Es macht nach unserm Gelde hundert Thaler.
<i>Cela fait, monnaie de France, etc.</i>	Es macht nach französischem Gelde, u. s. w.
<i>L'an mil cinq cent onze de la création du monde, de la fondation de Rome.</i>	Im Jahre ein tausend fünf hundert und elf nach Erschaffung der Welt, nach Erbauung der Stadt Rom.

g) Par um. Ex.

<i>Vous avez bien mérité de votre patrie.</i>	Sie haben sich um Ihr Vaterland verdient gemacht.
<i>Augmenter de la moitié.</i>	Um die Hälfte vermehren.

Mettre quelqu'un à l'amende de vingt écus.	Jemanden um zwanzig Thaler strafen.
Il s'agit de l'honneur.	Es ist um die Ehre zu thun.
C'est d'autant mieux (meilleur).	Es ist um so viel (ou desto) besser.
Plus cher de quatre francs.	Um vier Franken theurer.
De deux jours l'un.	Einen Tag um den andern.
Faire perdre de l'argent à quel- qu'un.	Jemanden um sein Geld bringen*.
C'est fait de lui.	Es ist um ihn geschehen.

h) Par von. Ex.

Il est estimé de tout le monde et chéri de tous ceux qui le con- naissent.	Er wird von Jedermann geach- tet und von Allen geliebt, die ihn kennen.
Une tabatière d'or.	Eine Dose von Gold (mieux eine goldene Dose).
Il parle toujours de la perte qu'il a faite.	Er spricht immer von seinem Verluste.
Il est méprisé et haï de tous les honnêtes gens.	Er wird von allen ehrlichen Leu- ten verachtet und gehaßt.
J'ai été surpris de cette nouvelle.	Ich bin von dieser Nachricht überrascht worden.
Il fut saisi de frayeur.	Er ward von Schrecken ergrif- fen.
Il vient de Paris.	Er kommt von Paris.
D'ici à Vienne.	Von hier nach Wien.
Ne craignez rien de moi.	Fürchten Sie Nichts von mir.
De temps en temps.	Von Zeit zu Zeit.
De maison en maison.	Von Haus zu Haus.
Monsieur de Riesenberg.	Herr von Riesenberg.
Le roi de France.	Der König von Frankreich.
La capitale de l'Angleterre.	Die Hauptstadt von England.
Fatigué du voyage.	Von der Reise müde.
Grand de corps et petit d'esprit.	Groß von Körper und klein von Geist.
De tout mon cœur.	Von ganzem Herzen.
Cela s'entend de soi-même.	Das versteht sich von selbst.
Faire de nouveau quelque chose.	Etwas von neuem thun*.
De son propre mouvement.	Von freien Stücken.
La fable du loup et de l'agneau.	Die Fabel vom Wolf und dem Lamm.
Je viens de chez moi.	Ich komme von Hause.
Il venait de chez mon frère.	Er kam von meinem Bruder.
Du matin au soir.	Vom Morgen bis auf den Abend.
Un d'eux.	Einer von ihnen.
De fond en comble.	Von Grund aus.

i) Par vor. Ex.

Pleurer <i>de</i> joie.	Vor Freude weinen.
Etre transporté <i>de</i> joie.	Vor Freude außer sich seyn*.
Trembler <i>de</i> froid, <i>de</i> colère, etc.	Vor Kälte, Zorn u. s. w. zittern.
Se garder <i>de</i> quelqu'un.	Sich vor Jemandem hüten.
Je ne puis plus marcher <i>de</i> fatigue.	Ich kann vor Müdigkeit nicht mehr gehen.

k) Par zu. Ex.

Etre prié <i>d'une</i> noce.	Zu einer Hochzeit gebeten werden*.
Prendre mesure <i>d'un</i> habit.	Das Maas zu einem Kleide nehmen*.
Faire profession <i>de</i> la religion chrétienne.	Sich zur christlichen Religion bekennen*.
L'amour <i>de</i> la gloire.	Die Liebe zum Ruhm.
Avoir <i>de</i> quoi vivre.	Zu leben haben*.
Il y a <i>de</i> quoi mourir de rire.	Es ist zum Todtlachen.
Asseyez-vous à côté <i>de</i> moi.	Setzen Sie sich zu mir.
En dépit <i>de</i> toi.	Dir zum Troste.

La préposition *en*, qu'il ne faut pas confondre avec le pronom *en*, Lec. 18 et 54) se rend:

a) Par an. Ex.

J'ai (je trouve, je perds) <i>en</i> vous (en lui) un ami fidèle.	Ich habe (finde, verliere) an Ihnen (an ihm) einen getreuen Freund.
Autant qu'il est <i>en</i> moi.	So viel an mir ist.
Il est encore <i>en</i> vie.	Er ist noch am Leben.
La chose <i>en</i> elle-même.	Die Sache an und für sich selbst.
Surpasser quelqu'un <i>en</i> courage.	Jemanden an Muth übertreffen*.

b) Par auf. Ex.

Etre <i>en</i> chemin (en route), en voyage.	Auf dem Wege, auf der Reise seyn*.
Se mettre <i>en</i> chemin, en voyage.	Sich auf den Weg, auf die Reise machen ou begeben*.
Il me vint <i>en</i> pensée (à l'esprit).	Ich kam auf den Gedanken.
Comment cela s'appelle-t-il <i>en</i> allemand, <i>en</i> anglais?	Wie heisst das auf deutsch, auf englisch?
Se promener <i>en</i> allant et venant.	Auf und abgehen*.
<i>En</i> plein champ.	Auf freiem Felde.

c) Par bei. Ex.

Trouver quelqu'un <i>en</i> bonne santé.	Jemanden bei guter Gesundheit antreffen*.
<i>En</i> plein jour.	Bei hellem Tage.
<i>En</i> disant ces mots, il pleurait.	Bei diesen Worten weinte er.
<i>En</i> toutes les occasions.	Bei allen Gelegenheiten.

d) Par in. Ex.

Dire <i>en</i> face (aunez) à quelqu'un.	Jemandem ins Gesicht sagen.
Avoir quelque chose <i>en</i> tête.	Etwas im Sinne haben*.
Mettre quelqu'un <i>en</i> colère.	Jemanden in Zorn bringen*.
<i>En</i> plaisantant.	Im Scherze, im Späße.
Mettre <i>en</i> œuvre.	Ins Werk setzen.
Tenir <i>en</i> bride.	Im Zaum halten*.
<i>En</i> plusieurs points.	In vielen Stücken.
Rentrer <i>en</i> soi-même.	In sich gehen*.
<i>En</i> quantité.	In Menge.
Laissez-moi <i>en</i> paix.	Lassen Sie mich in Frieden.
Il jeta son chapeau <i>en</i> l'air.	Er warf seinen Hut in die Luft.
Daphné fut transformée <i>en</i> laurier.	Daphne wurde in einen Lorbeerbaum verwandelt.

e) Par mit. Ex.

Venir <i>en</i> poste.	Mit der Post kommen*.
<i>En</i> un mot.	Mit einem Worte.
<i>En</i> lettres d'or.	Mit goldenen Buchstaben.
<i>En</i> ces termes.	Mit diesen Worten.
<i>En</i> conscience.	Mit gutem Gewissen.
Prendre <i>en</i> patience.	Mit Geduld ertragen*.
Trafiquer <i>en</i> quelque chose.	Mit Etwas handeln.

f) Par nach. Ex.

Aller <i>en</i> Italie (partir pour l'Italie).	Nach Italien reisen.
Danser <i>en</i> cadence.	Nach dem Takte tanzen.

g) Par vor. Ex.

Comparaitre <i>en</i> justice.	Vor Gericht erscheinen*.
Poursuivre (appeler) <i>en</i> justice.	Vor Gericht belangen (fordern).
Avoir quelque chose <i>en</i> horreur.	Einen Abscheu vor Etwas haben*.

h) Par zu. Ex.

Avoir confiance <i>en</i> quelqu'un.	Vertrauen zu Jemandem haben*.
<i>En</i> même temps.	Zu gleicher Zeit.
<i>En</i> récompense.	Zur Vergeltung (Belohnung).
Tomber <i>en</i> partage.	Zu Theil werden*.

Remarquez encore les expressions suivantes :

Docteur <i>en</i> droit.	Doctor der Rechte.
<i>En</i> quantité.	Haufenweise.
Prendre <i>en</i> gré (se contenter).	Fürlieb nehmen*.
Prendre pour femme.	Zur Frau nehmen*.

Et les suivantes qui ont une préposition en allemand sans en admettre en français :

Crier vengeance.	Um Rache schreien*.
S'estimer heureux.	Sich für glücklich schätzen.
Déclarer quelqu'un innocent.	Jemanden für unschuldig erklären*.
Je vous crois mon ami.	Ich halte Sie für meinen Freund.
Etre élu pape.	Zum Papste erwählt werden*.
Rendre quelqu'un fou.	Jemanden zum Narren machen.
Cela ne fait rien (n'importe).	Das hat Nichts zu sagen.

Les prépositions qui ont leurs correspondantes en français ne présentant aucune difficulté, il est inutile d'en parler. On n'a qu'à bien apprendre tous les exemples qui précèdent, avec ceux que nous avons donnés plus haut au régime des verbes (Voy. page 129), pour avoir une connaissance parfaite de cette partie du discours.

THÈMES.

282.

DU THÉ.

Le thé se fait (wird — gemacht) des feuilles d'un arbrisseau (der Strauch) qui croit au Japon, dans la Chine, etc. Quand cet arbrisseau fleurit (est en fleurs), ses feuilles sont d'un blanc jaunâtre (gelblichweiß), dentelées (gezackt) et pointues (spitzig) ; mais peu à peu elles se couvrent (werden sie) d'un vert brun (dunkelgrün). On les cueille (sammeln) au printemps (das Frühjahr) à deux ou trois reprises et on les fait sécher (trocknen), pour les transporter en Europe. Le thé le plus récent (frisch) est le meilleur. Les feuilles de la première récolte (die Ernte) sont les plus délicates (fein und zart) ; c'est par cette raison qu'elles sont très-chères et sont connues (bekannt) sous le nom de thé impérial (der Kaiserthee) ou fleur de thé (der Blumenthee). Mais celui-ci vient fort rarement en Europe. Celui que nous recevons sous ce nom, est ordinairement de la deuxième récolte. — Le thé est connu en Europe depuis le commencement du seizième siècle, et les Hollandais furent les premiers qui nous l'apportèrent (die Holländer haben ihn uns zuerst

gebracht). Il a plusieurs noms selon sa valeur (die Güte). Les deux sortes générales sont le thé vert et le thé bou (Theebu). On dit (Leçon 97) qu'il sert à dissiper (niederzulegen*) les vapeurs qui montent à la tête, qu'il fortifie (stärken) la mémoire et éclaireit (aufheitern) l'esprit.

283.

DU CAFÉ.

Le café est la graine d'un fruit, semblable à une cerise (irschenähnlich), produit par un arbre qui autrefois n'était connu que dans l'Arabie heureuse, d'où il fut transplanté dans plusieurs pays chauds. Il y a à présent même des cafiers (der Kaffeebaum) dans plusieurs pays de l'Europe; mais ils n'ont que six à sept pieds de hauteur, au lieu que ceux de l'Arabie ont environ quarante pieds de haut. Le cafiier est en tout temps chargé de (voll) fleurs et de fruits. Le fruit est plein de suc (der Saft) et renferme une coque (eine Schale) mince contenant (worin — ist) le grain qu'on appelle la fève du café (die Kaffebohne). Quand ce noyau (der Kern) est frais, il est jaunâtre (gelblich), gris ou d'un vert pâle (blafgrün). On fait sécher les coques sur des nattes (die Matte) au soleil, et ensuite on les casse (zerknirschen) avec des rouleaux (die Walze) pour que les grains en sortent (herausfallen*). Après cela on les fait encore sécher (werden sie noch einmal getrocknet), et on les envoie ainsi en Europe, où leur usage n'est connu que depuis le seizième siècle. Les grains de l'Arabie sont nommés café Moka (der vantiſcher Kaffee); c'est (welcher — ist) le meilleur. En général cette boisson est très-malsaine (ungesund) pour ceux qui la boivent trop forte et en grande quantité; d'ailleurs (sonst) elle facilite la digestion (die Verdauung erleichtern) des aliments (das Nahrungsmittel).

284.

LA PÊCHE DES PERLES (die Perlenfischerei).

Les perles sont aussi estimées (geschätzt werden*) que les pierres précieuses (der Edelstein). On les trouve dans des coquilles (die Muschel) qui ont quelque ressemblance (die Ähnlichkeit) avec les huîtres (die Auster). Chaque coquille renferme un petit animal (Leçon 55, Règle 2) qui, quand il est malade, a des perles en toutes les parties de son corps. Les pêches de perles les plus considérables (beträchtlich) se font (geschehen) dans les mers des deux Indes (die ost- und westindischen Meere). Après l'exploitation des mines (der Bergbau),

la pêche des perles est le travail le plus pénible (*mühsam*) et le plus périlleux (*gefährlich*). Les gens qui plongent (*sich hinunterlassen**) jusqu'au fond de la mer pour recueillir (*einsammeln*) les coquilles de perles (*die Perlenmuschel*) sont appelés plongeurs (*der Taucher*). On les accoutume (*diese gewöhnt man*) dès leur enfance à retenir leur haleine. On bouche au plongeur le nez et les oreilles, on lui attache autour du corps une corde dont le bout tient (*fest gemacht ist*) à la barque (*das Schiffchen*), et à un de ses pieds on attache (*binden**) une pierre de vingt à trente livres pour le faire aller au fond avec le plus de promptitude possible (*bamit er desto geschwinder auf den Boden komme*). Y étant arrivé, il détache (*losmachen*) avec un couteau les coquilles des roches (*der Felsen*) et les met dans une corbeille. Dès qu'elle (*dieser*) est remplie (*voll*) ou (que) le plongeur voit venir un requin (*der Haifisch*) ou (bien que) l'haleine lui manque (*nicht Athem genug haben**) pour rester plus longtemps sous l'eau, il délie (*losbinden**) la pierre qu'il a au pied et agite la corde qu'il a autour du corps pour (*um dadurch*) donner le (*ein*) signal (*das Zeichen*) de le retirer (*daß man ihn heraufziehen soll*), ce qu'on fait (*welches — geschieht*) aussitôt et bien vite. On ouvre les coquilles avec un couteau, ou on les laisse putréfier (*faulen*) ; alors elles s'ouvrent d'elles-mêmes (*von selbst*) et on tire les perles des (*aus den*) écailles (*die Schale*). Elles diffèrent (*verschieden seyn**) en (an) grandeur, en forme, en couleur et en éclat ; et c'est selon cette différence (*die Verschiedenheit*) qu'on leur a donné différents noms et différents prix (*der Werth*).

285.

LETTRES.

Vous voulez savoir, ma très-chère (*liebst*) cousine, à quoi (*womit*) je passe le temps et de quoi (*womit*) je m'occupe. Le détail de mes plaisirs n'est pas long (*Ich habe Ihnen nicht viel von Belustigungen zu erzählen*). Je suis toujours occupé à me perfectionner (*sich vervollkommen*) dans les connaissances qui sont nécessaires à une personne de mon état, et tous les jours sont égaux (*sehn gleich — aus*) pour moi. Cependant je ne m'ennuie jamais, au contraire j'ai quelques moments agréables, et ceux où je vous écris sont les plus agréables.

286.

Mon très-cher frère. De grâce (*ich bitte Dich*), envoyez-moi au plus tôt les livres que j'ai demandés dans ma dernière lettre ; car j'en

ai grand besoin. Si vous ne les avez pas encore achetés, vous les achèterez chez Mr. N., rue Frédéric. On dit que c'est un fort honnête homme, qui ne surfait (übertheuern) personne. En même temps (zugleich) vous achèterez aussi chez Mr. B. trois aunes de drap vert à cinq écus l'aune, et dix aunes de toile de Hollande (holländisch) à un écu l'aune. J'espère que vous m'accorderez (gewähren) ma demande et que vous m'enverrez cette semaine par la diligence (die Schnellpost) le tout bien empaqueté. En attendant (inbeffen) je suis, comme vous savez,

Votre, etc.

287.

Voilà (hier ist) tout ce que vous avez demandé. J'ai acheté les livres chez M. N. Ils coûtent, comme vous verrez par le compte ci-joint (wie Du aus beiliegender Rechnung ersiehst), 20 écus 10 gros, ce qui fait, avec le drap et la toile, quarante-cinq écus dix gros. Vous aurez la bonté de me remettre (übermachen) mes avances (die Auslage au sing.) par la première occasion; car vous savez que j'ai à nourrir une femme, douze enfants et ma belle-mère qui est aveugle.

Vous m'avez déjà promis tant de fois de venir me voir, et pourtant vous ne venez pas. Venez bientôt (Ihne es bald), autrement j'arrive chez vous avec tout mon ménage (die Haushaltung).

Votre, etc.

288.

Ma très-chère amie. Toutes les lettres que je reçois de vous me sont fort agréables, et principalement celles que vous m'écrivez en allemand. Je voudrais seulement être en état (ich wollte nur, ich wäre im Stande) d'y répondre comme je le souhaite. Je fais encore beaucoup de fautes, comme vous voyez, et je ne sais pas comment les éviter (wie ich sie vermeiden soll). Corrigez, s'il vous plaît, celles que vous trouverez dans cette lettre et renvoyez-la moi lorsque vous en aurez l'occasion (gelegentlich). Par là (dadurch) vous obligerez infiniment (unendlich)

Votre amie, etc.

289.

RÉPONSE.

J'ai lu avec beaucoup de plaisir la lettre allemande que vous m'avez écrite, et j'ai compris tout ce que vous me dites. Je l'ai

montrée à mon maître qui en a admiré le style. Si votre amie, a-t-il dit, continue à écrire des lettres comme celle-là, elle saura bientôt l'allemand aussi bien que moi. Il vous recommande la lecture des (zu lesen) œuvres de Campé, de Wieland, de Kotzebue, de Goethe et de Schiller.

Je vous suis bien obligée de vos invitations (die Einladung au sing.) pour la noce ; mais je suis fâchée de ne pouvoir les accepter ; j'ai à présent beaucoup d'occupations qui m'en empêchent. Vous ne douterez pas de ma bonne volonté ; car vous savez combien je suis

Votre amie, etc.

290.

AUTRE RÉPONSE.

J'ai reçu hier la lettre que vous m'avez écrite en allemand. J'allais (ich wollte) la corriger ; mais j'y trouve trop de fautes. Apprenez bien à décliner et à conjuguer, et étudiez les principes de la langue, car sans cela (denn sonst) vous n'apprendrez jamais. Si vous suivez le conseil que je vous donne en amie (als Freundin), vous serez dans peu de temps en état d'écrire une lettre allemande dans laquelle il y aura peu ou point (gar keine) de fautes.

291.

LETTRE DE SALOMON GESSNER A SON FILS.

Zurich, le 24 avril 1784.

Ta lettre, mon cher fils, nous a causé un plaisir infini ; elle a surtout produit un fort bon effet sur (besonders war es von der besten Wirkung für) ta mère qui pensait continuellement à toi avec la plus tendre inquiétude (die zärtliche Besümmerniß). Elle a été transportée de joie (von Freude belebt seyn*) et tout à fait tranquillisée, en apprenant l'heureuse nouvelle que tu te trouvais bien (daß es Dir wohl geht), et surtout que vous aviez pris de meilleurs arrangements (sich besser einrichten) dans votre voyage.

Les premiers jours de ton absence furent tristes (trübe) ; on parlait continuellement de toi, et presque toujours les larmes aux yeux. Henri glissait ensuite quelques mots plaisants dans la conversation (warf dann einen närrischen Schwanz dazwischen), et alors les sanglots (das Schluchzen) et les éclats de rire (das Lachen) faisaient un mélange burlesque (das närrische Gemisch). Maintenant tout est plus tranquille, sans que pour cela l'on pense moins à toi. A tous les repas Henri propose (anbringen*) ta santé du fond de son

cœur (aus wahrer zärtlicher Liebe). On va souvent prendre (herlangen) ton portrait que l'on se passe pour l'embrasser (zum Küssen herumbieten*); et si cette scène sentimentale ne cesse pas, il ressemblera bientôt à l'image de Jean Hus dans l'église de Constance.

Combien j'aime ce plaisir vif (wie sehr freut mich das lebhaftes Vergnügen) avec lequel tu parles des tableaux que tu a vus à Augsbourg et à Munich ! J'y vois le véritable enthousiasme (der Enthusiasmus) pour l'art qui, excité de plus en plus (immer mehr belebt) par les plus grands hommes, fera le bonheur de ta vie. Jamais je n'aurais tant aimé à te voir qu'à ta première entrée (der Eintritt) dans la galerie (die Gallerie) de Schleisheim.

Quel que soit le charme que puisse avoir pour toi l'art des grands maîtres (so sehr Dich die Kunst großer Meister entzückt), ne te laisse jamais séduire au point de négliger la nature (so laß Dich doch nie von der Natur ablocken). Étudie dans chaque (artiste) ce en quoi il est parvenu à l'atteindre le plus heureusement (worin er jene am glücklichsten erreicht hat), les meilleures manières de l'exprimer avec le plus de vérité (am glücklichsten) et retourne toujours à la nature (zu ihr selbst zurück). Lorsqu'on s'attache trop à tel ou tel maître (zu viel Anhänglichkeit an diesen oder jenen), on risque de mettre trop de manière dans ses ouvrages (gibt immer zu viel Manier) : et tu en verras la preuve (der Beweis) à Dresde, où tu trouveras différentes productions (an verschiedenen sehen*) qui sentent plus le faire de (die immer mehr nach) Dietrich que la nature. N'oublie jamais, songe tous les jours et à tous les instants (keinen Tag, keine Stunde), mon cher fils, que les premières années de tes études bien employées (wohl zugebracht), feront (ausmachen au présent) le bonheur de ta vie, et que c'est par elles aussi que tu peux parvenir (und daß es von ihnen abhängt, es dahin zu bringen) à être un jour l'orgueil de ton père et de ta patrie (daß — auf Dich stolz seyn dürfen). Sois heureux et porte-toi bien. Ton père qui t'aime tendrement.

PORTRAIT (Charaktersschilderung) DE WALLENSTEIN,

EXTRAIT DE LA GUERRE DE TRENTE ANS, DE SCHILLER.

Le projet de Wallenstein n'était rien moins que de rester inactif (war Nichts weniger als Ruhe), lorsqu'il entra dans le silence de la vie privée (der Privatstand). La pompe d'un roi l'entourait (umgeben*) au milieu de sa solitude (die Einsamkeit), et semblait insulter (Hohn sprechen*) à l'arrêt (der Urtheilsspruch) de son humiliation

(die Erniedrigung). Six portes (die Pforte) conduisaient au palais qu'il habitait à Prague, et cent maisons furent abattues (mußten niedergerissen werden) pour dégager la place du château (um dem Schloßhofs Raum zu machen). Il fit construire de semblables palais (traduisez : de semblables palais furent construits) dans (auf) ses nombreux domaines (das Gut). Des gentilshommes (der Kavalier) des meilleures maisons (die edelsten Häuser) se disputaient (um Etwas wetten) l'honneur de le servir, et l'on vit des chambellans de l'empereur (der kaiserliche Kammerherr) remettre la clef d'or, pour exercer (bekleiden) cette même charge auprès de Wallenstein. Il entretenait (halten*) soixante pages (der Page) instruits par les meilleurs maîtres ; cinquante trabants (der Trabant) occupaient (bewachen) continuellement son antichambre (das Vorzimmer). Sa table (die Tafel) ordinaire n'était jamais au-dessous de cent couverts (der Gang), et il avait pour maître-d'hôtel (sein Haushofmeister) un homme de la première qualité (die vornehme Standesperson). Dans les voyages (Reiste et über Land), ses bagages et sa suite étaient portés par cent voitures à quatre et à six chevaux (so wurde ihm sein Geräthe und Gefolge auf hundert vier- und sechs-spännigen Wagen nachgefahren) ; sa cour l'accompagnait (Jemandem folgen) dans soixante carrosses (die Karosse), avec cinquante chevaux de main (das Handpferd). Le luxe (die Pracht) des livrées (die Livree), l'éclat (der Glanz) des équipages (die Equipage) et la richesse (der Schmuck) des appartements répondaient (gemäß seyn*) à cette magnificence (der übrige Aufwand). Six barons et autant de chevaliers (der Ritter) devaient se tenir constamment auprès de sa personne (seine Person umgeben*) pour obéir (vollziehen*) au moindre signe (jeden Wink) du maître. Douze patrouilles faisaient la ronde (die Runde) autour du château et empêchaient jusqu'au bruit le plus léger (um jeden Lärm abzuhalten). Le silence était nécessaire à sa tête toujours en travail (sein immer arbeitender Kopf brauchte —). Aucun roulement (das Gerassel) de voitures ne devait (dürfen*) se faire entendre (nahe kommen*) auprès de sa demeure, et (il arrivait) fréquemment (nicht selten) (que) l'on fermait (sperrten) les rues avec des chaînes. Sa société (der Umgang) était morne (stumm) comme les avenues (der Zugang) qui conduisaient à lui Sombre, taciturne (verschlossen), impénétrable (unergründlich), il était plus économe (sparen) de ses paroles que de son or (als seine Geschenke) et proférait d'un ton repoussant (mit einem widrigen Tone ausstoßen*) le peu de mots (das Wenige) qui sortaient de sa bouche (was er sprach). Il ne riait jamais ; la froideur de son sang résistait

(widerstehen*) aux attraits (die Verführung) du plaisir. Toujours occupé et agité par de vastes projets (der große Entwurf), il se refusait (entsagen) à toutes ces vaines dissipations (die Zerstreuung) au milieu desquelles (woburch) d'autres prodiguent (vergeuden) une vie précieuse. Il soignait (besorgen) lui-même une correspondance qui tendait à toute l'Europe (der durch ganz Europa verbreitete Briefwechsel), et écrivait de sa propre main la plupart de ses mémoires (der Aufsatz), afin de (se) confier aussi peu que possible à la discrétion des autres. Il était d'une haute stature (die Statur) et maigre, avait le teint jaunâtre (gelblicher Gesichtsfarbe), les cheveux roux (röthlich) et courts, les yeux petits et étincelants (funkelnd). Une austérité effrayante (ein furchtbarer, zurückschreckender Ernst) siégeait sur son front (die Stirn), et l'excès (das Uebermaß) de ses récompenses pouvait seul retenir (festhalten*) la foule (die Schaar) tremblante de ses serviteurs.

Dans cette fastueuse (prahlerisch) obscurité, Wallenstein, toujours actif, attendait en silence (erwartete W. still, doch nicht müßig) le moment de reparaitre avec éclat et le jour de la vengeance qui se levait (seine glänzende Stunde und der Rache aufgehenden Tag). Bientôt le cours rapide des victoires de Gustave Adolphe (Gustav Adolfs reißender Siegeslauf) lui en apporta le pressentiment (das Borgesehl derselben genießen lassen*). Il ne renonça (aufgeben*) à aucun de ses plans audacieux ; l'ingratitude (der Undank) de l'empereur avait délivré (befreien) son ambition (der Ehrgeiz) d'un frein qui lui était à charge (der lästige Zügel). L'éclat éblouissant (der blendende Schimmer) de sa vie privée (das Privatleben) trahissait (verrathen*) l'essor orgueilleux (der stolze Schwung) de ses projets ; et, prodigue (verschwenderisch) comme un monarque, il semblait déjà compter parmi ses possessions (die Besizung) les biens que lui montraient ses espérances.

CENT-SEIZIÈME LEÇON.

Hundert und sechzehnte Section.

S. La Conjonction, das Bindewort.

La conjonction est ainsi appelée parce qu'elle sert à lier un mot à un autre mot, un membre de phrase à un autre membre de phrase. Ex. die Freude und der Schmerz, la joie et la douleur; Du oder ich, toi ou moi; wenn es morgen schönes Wetter ist, so gehen wir aus, s'il fait beau demain, nous irons à la campagne. Ici les mots : und, et; oder, ou; wenn, si; so, alors, sont conjonctions.

Quant à leur étymologie, les conjonctions sont :

1° Ou des mots radicaux, tels que : als, comme; denn, car; eis, parce que; wie, comme; wenn, si.

2° Ou des mots dérivés, comme : endlich, finalement; dérivé de : das Ende, la fin; bevor, avant; dérivé de : vor, devant; übrigen, au reste, du reste; dérivé de : übrig, restant, ce qui reste, qui, à son tour, dérive de : über, sur.

3° Ou des mots composés, comme : vielmehr, plutôt; dérivé de : viel, beaucoup, et de mehr, plus; obgleich, quoique; dérivé de : ob, si, et de schon, déjà; weßhalb, à cause de quoi; dérivé de : wessen, génitif du pronom interrogatif wer, qui (Leç. 31), et de la préposition halb, à cause; dessenungeachtet, malgré cela, néanmoins; dérivé de : dessen, génitif du pronom démonstratif dieser (das), ce, celui-ci (Leç. 64), et de la préposition ungeachtet, nonobstant, malgré.

Il y a différentes sortes de conjonctions, savoir :

1° Conjonctions copulatives, verbindende ou anfügende Bindewörter. Elles servent à lier les divers membres des phrases, comme : und, et; auch, aussi; sogar, même; etc.

2° Conjonctions continuatives, fortsetzende Bindewörter. Elles marquent la continuation d'un raisonnement, comme : erstlich, erstens, zum ersten, premièrement, primò; zweitens, zum zweiten, secondement, en second lieu, etc.; ferner, en outre; endlich, finalement; etc.

3° Conjonctions circonlocutives ou circonscriptives, *umschreibende Bindewörter*. Il n'y a qu'une seule conjonction de cette nature en allemand, savoir : *daß, que* ; elle désigne le sujet ou objet de la proposition précédente. On peut lui substituer un substantif. Ex. Au lieu de : *ich höre, daß er krank ist*, j'apprends qu'il est malade, on peut dire : *ich höre von seiner Krankheit*, j'entends (parler) de sa maladie ; au lieu de : *es ist mir lieb, daß Sie an mich denken*, je suis bien aise que vous pensiez à moi ; on peut dire : *Ihr Andenken an mich ist mir lieb*, votre souvenir de moi m'est agréable.

4° Conjonctions explicatives ou déclaratives, *erläuternde oder erklärende Bindewörter*. Elles donnent des explications sur les membres de la phrase précédente, comme : *als, comme* ; *nämlich, savoir, or* ; etc.

5° Conjonctions conditionnelles, *bedingende Bindewörter*, ainsi appelées parce qu'elles servent à indiquer certaines conditions, comme : *wenn, si* ; *sonst, autrement* ; *wo nicht, sinon* ; *falls, dans le cas où* ; *wofern, au cas que* ; etc.

6° Conjonctions causatives, *begründende Bindewörter*. Elles désignent les rapports des causes et des effets, comme : *denn, car* ; *weil, parce que* ; *da, puisque* ; *um zu, pour, afin que* ; etc.

7° Conjonctions conclusives, *folgernde Bindewörter*. Placées dans le second membre d'une phrase, ces conjonctions indiquent la conséquence de ce qui est exprimé dans le premier membre, comme : *also, donc* ; *folglich, par conséquent* ; *daher, c'est pourquoi* ; etc.

8° Conjonctions consécutives ou périodiques, *zweibeitige oder zeitbestimmende Bindewörter*. Elles servent à marquer certains rapports de temps, comme : *während, indem, inessen, tandis que* ; *ehe, avant que* ; *nachdem, après que* ; etc.

9° Conjonctions proportionnelles, *Verhältniß bestimmende ou steigende Bindewörter*. Elles présentent les deux membres de la phrase dans une proportion égale, comme : *je — je ou je — desto, d'autant — que* (Voy. Leç. 105) ; etc.

10° Conjonctions comparatives, *vergleichende Bindewörter*. Elles servent à comparer deux propositions, comme : *wie ou gleichwie — so, so wie — also, de même que —, tel que — tel* ; etc.

11° Conjonctions disjonctives, *zertheilende ou sondernde Bindewörter*. Elles présentent plusieurs propositions comme membres d'un tout, mais dont elles s'excluent mutuellement, comme : *entweder — oder, ou — ou* (Leç. 105).

12° Conjonctions exclusives, *ausschließende Bindewörter*. Ces con-

jonctions rejettent ou nient toutes les parties d'une proposition, comme : *weber — noch, ni — ni* (Leç. 105).

13° Conjonctions exceptives, *ausnehmende Bindewörter*. Elles marquent une exception, comme : *auser, ausgenommen, excepté; auser daß, excepté que; etc.*

14° Conjonctions adversatives, *entgegensetzende Bindewörter*. Elles servent à lier des propositions qui se combattent, comme : *aber, allein, mais; sondern, mais au contraire; doch, jedoch, cependant, pourtant; etc.*

15° Conjonctions restrictives, *einschränkende Bindewörter*. Elles bornent le sens d'une proposition, comme : *wie fern, in wie fern, so fern, in so fern als, en tant que; je nachdem, selon, à mesure que; nur daß, seulement; etc.*

16° Conjonctions concessives, *einräumende ou zugebende Bindewörter*. Ce sont celles qui nient l'opposition apparente qu'il y a entre deux propositions, comme : *obgleich, ob schon, quoique; wenn gleich, wenn schon, quand même; zwar, à la vérité* (Leç. 105); *etc.*

17° Conjonctions problématiques, *zweifelhafte Bindewörter*. On nomme problématique la conjonction *ob*, si, parce qu'elle n'indique que comme possible la chose exprimée dans la proposition.

Dans la table qui suit, nous avons cherché à déterminer l'usage des conjonctions par des exemples.

Aber, mais. Cette conjonction se met au commencement aussi bien qu'au milieu d'un membre de phrase. Ex. 1. Adversatif : *ich suchte ihn, aber ich fand ihn nicht*, je l'ai cherché, mais je ne l'ai pas trouvé. 2. Copulatif : *aber so gern ich auch gewollt hätte*, mais avec quelque plaisir que j'eusse voulu ; *ich wünschte aber, daß es nicht geschähe*, mais je souhaiterais que cela n'eût pas lieu.

Allein, mais, adversatif, ne se met qu'au commencement d'un membre de phrase. Ex. *Ich hoffte es, allein ich fand mich getäuscht*, je l'espérais, mais je me vis frustré dans mon attente.

Als, que, comme, lorsque. Ex. 1. Comparatif : *sie ist eben so tugendhaft als schön*, elle est aussi vertueuse que belle ; *besser spät als nie*, mieux tard que jamais ; *mehr oder weniger als tausend Mann*, plus ou moins de mille hommes ; *so viel als nöthig ist*, autant qu'il est nécessaire. 2. Explicatif : *die ganze Familie war zugegen, als : der Vater, die Mutter, die Kinder u. s. w.*, toute la famille était présente, comme : le père, la mère, les enfants, etc. ; *er zeigt sich als einen fleißigen Schüler*, il se montre comme un écolier qui a de l'application ; *er lebte und starb als ein rechtschaffener Mann*, il

vécut et mourut en honnête homme. 3. Restrictif : *der österreichische Kaiser als König von Böhmen*, l'empereur d'Autriche en qualité de roi de Bohême. 4. Consécutif ou périodique : *als er ankam, war ich mit meiner Arbeit schon fertig*, lorsqu'il arriva, j'avais déjà fini mon travail ; *kaum hatte er das Wort gesprochen, als Jeder-mann ihn mit Fragen bestürmte*, à peine avait-il prononcé ce mot que tout le monde l'assiégea de questions.

Rem. Dans cette dernière signification, *als* ne doit pas être confondu avec *wenn*, qui désigne un temps indéterminé, tandis que *als* exprime un temps déterminé, comme on peut le voir par les exemples ci-dessus (Voy. *wenn*).

Als daß, sinon que, causatif. Ex. *Er ist viel zu billig, als daß er sein Wort nicht halten sollte*, il est trop juste pour ne pas tenir sa parole ; *er hat keinen andern Fehler, als daß er ein wenig träge ist*, il n'a point d'autre défaut, sinon qu'il est un peu paresseux.

Als ob, als wenn, comme si, explicatif. Ex. *Es sieht aus, als ob (als wenn) es regnen wollte*, il a l'air de vouloir pleuvoir ; *er stellt sich, als wenn er Sie nicht kannte*, il fait semblant de ne pas vous connaître.

Also, ainsi, donc, par conséquent. Ex. 1. Comparatif : *so wie der Fluß seine Wellen an Dir vorüberführt, also geht die Zeit mit ihren Stunden und Tagen hin*, de même que le fleuve fait passer ses vagues devant toi, ainsi le temps passe avec ses heures et ses jours ; *also hat Gott die Welt geliebt*, c'est ainsi que Dieu a aimé le monde. 2. Conclusif : *Sie haben es einmal versprochen, also müssen Sie Wort halten*, vous l'avez promis, il faut donc tenir parole ; *er erbte Alles, also auch das Haus*, il hérita de tout, par conséquent aussi de la maison ; *es ist bald zwölf, wir müssen also gehen*, il est bientôt midi, il faut donc nous en aller.

Auch, aussi, même. Ex. 1. Copulatif : *er hat nicht allein sein Geld, sondern auch seine Ehre verloren*, il a perdu non seulement son argent, mais aussi son honneur. 2. Concessif : *wenn ich auch Alles verlöre, quand même je perdrais tout*.

Auf daß, afin que, pour que, causatif, n'est usité que dans le style élevé au lieu de *damit*. Ex. *Auf daß es Euch wohl gehe, pour que vous soyez heureux* ; *ehre das Alter, auf daß (damit) Du lange lebest*, honore l'âge, afin que tu vives longtemps.

Außer, excepté, hormis, à moins que, sinon, exceptif. Cette conjonction est toujours régie par le verbe de la phrase. Ex. *Es war Niemand da, außer er, il n'y avait personne, excepté lui* ; *er erinnerte sich aller Vorfälle, außer dieses Umstandes nicht*, il se rappela tous les événements, excepté cette circonstance ; *ich sage es*

Niemandem außer Dir, je ne le dirai qu'à toi seul; ich habe keinen Freund außer Dich, je n'ai pas d'autre ami que toi; er wird abreisen, außer wenn es regnet, il partira, à moins qu'il ne pleuve; er ist gesund, außer (nur) daß er noch ein wenig hustet, il se porte bien, si ce n'est qu'il tousse encore un peu.

Bevor, *avant de, avant que*, consécutif. Ex. Bevor er die Stadt verließ, nahm er noch Abschied von allen seinen Freunden, avant de quitter la ville, il prit congé de tous ses amis; wir wollen dieses thun, bevor er ankommt, faisons cela avant qu'il arrive.

Bis, *jusqu'à ce que*, consécutif. Ex. Ich werde warten, bis er abgereist ist, j'attendrai jusqu'à ce qu'il soit parti.

Da, *puisque*. Ex. 1. Causatif: da er nicht aufmerksam ist, so wird er Nichts lernen, puisqu'il n'est pas attentif, il n'apprendra rien. 2. Adversatif: da einer genug wäre, kommen ihrer sechs, tandis qu'il suffirait d'un seul, il en vient six; du zerstreuest Dich, da Du doch arbeiten solltest, tu te distrais, tandis que tu devrais travailler.

Daher, *c'est pourquoi, donc, ainsi*, conclusif. Ex. Sie schrieben nicht, daher glaubte ich, Sie wären krank, vous n'écrivîtes pas, c'est pourquoi je vous crus malade; daher hoffe ich ou ich hoffe daher, ainsi (done) j'espère.

Damit, *afin que, pour que*, causatif. Ex. Ich sage es Dir, damit Du siehst, daß ich Dich liebe, je te le dis, afin que tu voies que je t'aime; ich warne Sie, damit Sie sich in Acht nehmen, je vous en préviens, pour que vous soyez sur vos gardes.

Dann (qu'il ne faut pas confondre avec denn), *puis, ensuite, alors*. Ex. 1. Périodique: wann der Herbst kommt, dann sollst Du anfangen, quand l'automne viendra, tu commenceras; erst ich, dann Du, d'abord moi, puis toi. 2. Conditionnel: wenn Du fleißig bist, dann sollst Du ein schönes Buch bekommen, si tu es studieux, (alors) tu auras un beau livre.

Darum, *c'est pourquoi, pour cela*, causatif. Ex. Ich liebe Dich, darum mache ich Dich auf Deine Fehler aufmerksam, je t'aime, c'est pourquoi je te fais connaître tes défauts; er wiederholte immer, er habe darum nicht aufgehört, König zu seyn, weil er ein Gefangener sey, il répétait toujours que pour être prisonnier, il n'avait pas cessé d'être roi.

Daß, *que*. Ex. 1. Circonlocutif: ich sehe, daß Sie mein Freund sind, je vois que vous êtes mon ami; nehmen Sie sich in Acht, daß Sie nicht fallen, prenez garde de tomber. 2. Causatif: mache es so, daß man Dich loben kann, fais-le de manière qu'on puisse te louer; ich habe es nicht verdient, daß man so mit mir verfährt, je

n'ai pas mérité qu'on agisse ainsi à mon égard. 3. Conditionnel : *ich thue dieß mit der Bedingung, daß Du Wort hältst*, je fais ceci à condition que tu tiendras parole.

Rem. Quelquefois la conjonction *daß* commence des phrases dont le premier membre a été omis. Ex. *Daß ich es nicht eher gethan habe!* que ne l'ai-je fait plus tôt! (sous-entendu : *ich bereue, je regrette*) ; *daß es Dir immer recht wohl gehen möge!* sois toujours bien heureux! (savoir : *ich wünsche, je souhaite*). Pour la suppression de la conjonction *daß*, voyez *Leg. 105, Rem. D.*

Denn, car, donc. Ex. 1. Causatif : *er wird schnelle Fortschritte machen, denn er ist sehr fleißig*, il fera des progrès rapides, car il est très-appliqué. 2. Conclusif avec *so*, ainsi : *so bleibt es denn dabei*, c'est donc convenu. 3. Comparatif, mais seulement après un comparatif, au lieu de *als*, que : *wer ist mächtiger denn Gott?* qui est plus puissant que Dieu? *fleißiger denn* (mieux *als*) *alle seine Brüder*, plus assidu que tous ses frères. 4. Conditionnel : *es sey denn, daß er es leugne*, à moins qu'il ne le nie. 5. Souvent on s'en sert comme amplification et sans signification déterminée, comme : *was willst du denn?* que veux-tu donc? *wo hast Du denn Deinen Verstand?* qu'as-tu donc fait de ton esprit?

Dennoch, cependant, pourtant, formé de *dann* et de *auch*, est ad-versatif : *es sind Märchen, und dennoch glaubt man sie*, ce sont des contes, et cependant on les croit.

Desto, d'autant, proportionnel : *sey aufrichtig, damit ich Dir desto gewisser glauben kann*, sois sincère, afin que je puisse te croire d'autant plus sûrement; *je aufrichtiger er ist, desto glaubwürdiger ist er*, il est d'autant plus digne de foi qu'il est plus sincère; *je mehr er hat, desto mehr will er haben*, plus il a, plus il veut avoir (*Voyez Leg. 105*).

Doch, cependant, pourtant, mais. Ex. Adversatif comme *dennoch* : *es sey übrigens hiermit, wie es wolle, so muß ich es doch* (ou *dennoch*) *thun*, quoi qu'il en soit, il faut pourtant que je le fasse. 2. Conditionnel : *ich will es Dir sagen, doch mußt Du mir versprechen u. s. w.*, je te le dirai, mais il faut que tu me promettes, etc. 3. Conclusif : *auf diese Art weiß man doch, woran man ist*, de cette manière on sait pourtant à quoi s'en tenir. 4. Souvent cette conjonction sert à donner plus de force à une affirmation, à une négation, à une prière, à une plainte, etc., comme : *ja doch!* je vous dis qu'oui; *nein doch!* je vous dis que non! *laß mich doch in Ruhe!* laisse moi donc en repos! *so höre doch, mais écoute!* *es ist doch gar zu traurig!* c'est pourtant bien triste! *sind Sie gestern*

nicht im Concert gewesen? — Doch! ich war da, n'avez-vous pas été au concert hier? — Oui! j'y fus.

Ehe, *avant que, avant de*, qu'il ne faut pas confondre avec eher, comparatif de bald (Leç. 41), est périodique. Ex. Wir wollen ausgehen, ehe er ankömmt, sortons avant qu'il n'arrive; ehe er fortging, sagte er mir, avant de partir il me dit.

Entweder, *ou, avec oder, ou*, dans le second membre de la phrase, est disjonctif. Ex. Entweder Du oder ich, ou toi ou moi; alle lebendige Geschöpfe sind entweder Menschen oder Thiere, toutes les créatures vivantes sont ou hommes ou animaux (Voy. Leç. 105).

Falls, im Falle daß, *si, en cas que*, conditionnel: falls er kommen sollte, sagen Sie ihm, s'il vient, vous lui direz.

Ferner, *en outre, de plus*, continuatif: ferner sprach er, il dit en outre; ferner will ich hinzusetzen, j'ajouterai de plus; es folgt ferner daraus, il s'ensuit en outre.

Folglich, *par conséquent*, conclusif: ich war dabei, folglich bin ich davon unterrichtet, j'y étais, par conséquent j'en suis instruit.

Hingegen ou dagegen, *au contraire, mais*, adversatif: Bescheidenheit macht beliebt, dagegen (ou hingegen) Stolz verhaßt, la modestie rend aimable, la fierté au contraire rend odieux; die Tugend ist liebenswürdig, hingegen ist das Laster (das Laster hingegen ist) haßenswerth, la vertu est aimable, mais le vice est haïssable.

Indem, *comme, lorsque*. Ex. 1. Périodique: indem er das sagte, verließ er das Zimmer, comme il le disait (en le disant), il quitta la chambre; indem ich von Ihnen spreche, bringt man mir Ihren Brief, comme je parle de vous on m'apporte votre lettre. 2. Causatif (dans ce sens weil est préférable): ich muß Sie um etwas mehr Geld bitten, indem ich mit dem empfangenen nicht ausreiche, il faut que je vous demande encore un peu d'argent, car celui que j'ai reçu ne me suffit pas.

Indeß (indessen ou unterdessen), *pendant, tandis que*. Ex. 1. Périodique: indeß ich mit ihm sprach, pendant que je lui parlais; lernen Sie indeß Ihre Lektion, en attendant apprenez votre leçon; indeß mancher Arme in Thränen schwimmt, schwelgt mancher Reiche im Ueberfluß, tandis que maint pauvre se baigne dans les larmes, maint riche nage dans l'abondance. 2. Restrictif: Ihr Verlust ist sehr groß, indeß ist er noch nicht unerseßlich, votre perte est fort grande, cependant elle n'est pas irréparable.

Je, *d'autant*. Ex. 1. Explicatif, avec nachdem, *comme, selon*: Sie können es thun oder lassen, je nachdem es Ihnen gut dünkt, vous pouvez le faire ou le laisser, comme il vous plaira; je nach-

dem die Umstände sind, selon les circonstances. 2. Proportionnel, avec je ou desto : je ebler seine Handlung ist, je mehr verdient er unser Lob, ou bien : er verdient desto mehr unser Lob, je ebler seine Handlung ist, plus son action est noble, plus il mérite nos éloges.

Kaum, à peine, périodique : kaum war die Sonne aufgegangen, so machten wir uns schon auf den Weg, à peine le soleil fut-il levé, que nous nous mimes en route.

Kaum waren die Lezten in sicherem Port,
So rollte das letzte Getrümmer fort. (Bürger.)

A peine les derniers étaient-ils en sûreté,
Que le dernier fragment fut entraîné.

Kaum war er von seinen Reisen zurückgekommen, als er schon zu mir kam, à peine fut-il revenu de son voyage qu'il vint me voir.

Mithin, par conséquent, conclusif comme folglich : er ist zufrieden, mithin glücklich, il est content, par conséquent heureux.

Nachdem, après que, selon que, périodique, se joint ordinairement au plusqueparfait de l'indicatif : nachdem er das gesagt hatte, ging er weg, après avoir dit cela, il s'en alla.

Namentlich, nommément, surtout, explicatif : einige Schüler machen mir sehr viel Freude, namentlich die, welche fleißig sind, quelques élèves me font beaucoup de plaisir, surtout ceux qui sont assidus.

Nämlich, c'est-à-dire, savoir, explicatif : es darf Keiner mehr zu ihm kommen, nämlich kein Fremder, personne ne peut plus venir chez lui, c'est-à-dire aucun étranger ; es waren viel hohe Personen da, nämlich der Fürst B., der Graf von C., u. s. w., il y avait beaucoup de personnages considérables, savoir : le prince B., le comte de C., etc.

Nicht allein ou nicht nur, non seulement, copulatif, prend son dern dans le second membre de la phrase : nicht allein (nur) Sie, sondern auch Ihre Freunde, non seulement vous, mais aussi vos amis (Voy. Lec. 105).

Noch, ni, exclusif : weder Sie, noch ich, noch unser Freund, ni vous, ni moi, ni notre ami (Voy. Lec. 105).

Nun, or, donc, eh bien. Ex. 1. Conclusif : willst Du nicht hören, nun so magst Du fühlen, si tu ne veux pas écouter, tu peux donc sentir ; um nun auf das zurückzukommen, was wir sagten, or, pour revenir à ce que nous disions. 2. Causatif : ich habe ihn immer geliebt, nun ich aber sehe, daß er meine Liebe mißbraucht, hat sie ein Ende, je l'ai toujours aimé, mais comme je vois qu'il abuse de mon amitié, je la lui retire.

Nur, seulement, ne que, pourvu que. Ex. 1. Restrictif : es kostet

nur einen Thaler, cela ne coûte qu'un écu ; nur durch ausbauern den Fleiß überwindet man Hindernisse, ce n'est que par une application persévérante qu'on triomphe des obstacles. 2. Conditionnel : wie Sie befehlen, nur daß Sie mich nicht mißverstehen, comme vous l'ordonnez, pourvu que vous ne me compreniez pas mal.

Ob, si, comme nous l'avons déjà fait remarquer plus haut, problématique : ich weiß nicht, ob er kommen wird, je ne sais s'il viendra ; fragen Sie ihn, ob er mich heute besuchen will, demandez-lui s'il veut venir me voir aujourd'hui ; ich wußte nicht, ob es Dir lieb seyn würde, je ne savais pas, si vous en seriez bien aise (Voy. Rem. E, Leç. 97).

Obgleich, ob schon, obwohl (mieux que : wiewohl, obwohl, obzwar) quoique, bien que, sont concessifs et exigent le mot doch ou so dans le second membre de la phrase ; ils peuvent également commencer le second membre d'une phrase. Lorsque le sujet ou le régime est un pronom personnel, on divise ordinairement ces conjonctions pour le placer au milieu. Ex. Ob ich gleich sonst zufrieden bin, quoique je sois content d'ailleurs ; obgleich arm, ist er doch zufrieden, quoique pauvre, il est pourtant content ; ich weiß es, obgleich Keiner von Euch mich davon benachrichtigt hat, je le sais, bien qu'aucun de vous ne m'en ait instruit (Voy. Rem. F, Leç. 97).

Oder, ou. Ex. 1. Disjonctif, surtout lorsqu'il est précédé de entweder (Voy. cette conjonction) : dies oder jenes, ceci ou cela ; entweder ich oder meine Schwester, ou moi ou ma sœur. 2. Explicatif : nicht alle Menschen können Herren seyn oder Andern befehlen, tous les hommes ne peuvent pas être maîtres ou commander aux autres.

Seitdem, depuis que, périodique : seitdem er abgereiset ist, depuis qu'il est parti.

So, aussi, si, donc, sert le plus souvent à désigner le second membre de la phrase, lorsque le premier membre commence par une conjonction (Voy.  B, Leç. 87 et Rem. Leç. 92). On peut dans ce cas l'omettre, lorsque le premier membre de la phrase n'est pas bien long. Ex. Da er nicht kam, (so) ließ ich ihn rufen, comme il ne venait pas, je le fis appeler. On l'emploie également dans le premier membre d'une phrase, où il est 1. Comparatif : er ist so gut wie Du, il vaut autant que toi ; es gibt Insekten, die so klein sind, daß man sie kaum sieht, il y a des insectes qui sont si petits, qu'on les voit à peine. 2. Conditionnel, mais rarement : so Gott will, s'il plaît à Dieu. 3. Conclusif, pour also, ainsi, mais ordinairement avec denn : so ist es denn beschloffen, on l'a donc résolu ; so ist es denn wahr, daß..., il est donc vrai que... 4. Concessif :

so gern ich Ihnen helfen wollte, so unmöglich ist es mir, quelque bonne volonté que j'aie de vous assister, cela m'est impossible.

5. Restrictif : so viel ich weiß, ist er ein guter Mann, autant que je sache, c'est un brave homme.

So wie ou gleich wie, *de même que*, comparatif, est suivi de so ou de also, ainsi. Ex. Gleich wie das Leben angenehm ist den Glücklichen, so ist willkommen der Tod den Unglücklichen, de même que la vie est agréable aux heureux, ainsi la mort plaît aux malheureux.

Sowohl, *aussi bien*, copulatif, est suivi de als, que : er kann sowohl sprechen als lesen und schreiben, il sait aussi bien parler que lire et écrire ; die Mutter sowohl, als die Tochter, la mère aussi bien que la fille ; sowohl der Bruder als die Schwester, aussi bien le frère que la sœur.

Sondern, *mais*. Ex. 1. Adversatif : nicht Du, sondern Dein Bruder, non pas toi, mais ton frère. 2. Copulatif, précédé de nicht nur ou nicht allein, non seulement, et suivi de auch : nicht nur seine Faulheit, sondern auch seine Unbescheidenheit macht ihn verächtlich, non seulement sa paresse, mais encore son indiscretion le rend méprisable.

Sonst, *sinon, autrement*, causatif : mache Deine Arbeiten, sonst wirst Du bestraft, fais ton devoir, sinon tu seras puni.

Theils — theils, *d'un côté, d'un autre côté, partie en — partie en*, copulatif ou plutôt partitif : theils sein Fleiß, theils seine Bescheidenheit, theils sein gutes Betragen überhaupt gewannen ihm Achtung und Liebe, il gagna l'estime et l'amitié tant par son assiduité que par sa modestie et en général par sa bonne conduite.

Um — zu, *pour*, causatif : du bist hier, um zu lernen, tu es ici pour apprendre ; er ist zu edel, um sich zu rächen, il a des sentiments trop nobles pour se venger.

Rem. On peut quelquefois omettre dans le second membre d'une phrase le mot um et se servir seulement de zu devant l'infinif pour rendre le mot *pour* des Français, lorsque le membre de la phrase n'est pas bien étendu ; mais il ne faut jamais l'omettre, s'il peut en résulter quelque amphibologie. Ex. Hat Ihr Bruder ein Messer, um sein Brod zu schneiden ? votre frère a-t-il un couteau pour couper son pain ? Er hat eins, um es zu schneiden, il en a un pour le couper ; sie sind ausgegangen, (um) die fremden Thiere zu sehen, ils sont sortis pour voir les animaux étrangers (Voy. Lec. 30). Dans la phrase suivante ce serait une faute de l'omettre : Wir dachten gar nicht daran, um uns den Genuß nicht zu verderben, nous n'y songeâmes nullement, *pour* ne pas gâter notre plaisir.

Und, et, copulatif : Der Himmel und die Erde, le ciel et la terre ; meine Schüler sind aufmerksam und fleißig, mes écoliers sont attentifs et assidus ; geht und sagt ihm, allez lui dire (Voyez Rem., Leç. 101, page 401).

Ungeachtet, quoique, bien que (sert souvent au lieu de : obgleich, voy. plus haut), concessif : er that es, ungeachtet ich es ihm verboten hatte, il le fit, quoique je le lui eusse défendu.

Vielmehr, plutôt, au contraire, et viel weniger, beaucoup moins, bien moins, adversatifs : er kann es, wie vielmehr Du, il le peut, à plus forte raison toi ; er kann es nicht, wie viel weniger Du, il ne le peut pas, comment le pourrais-tu ?

Während, pendant que, périodique : während er von seinen guten Kindern sprach, ging ich weg, pendant qu'il parlait de ses bons enfants, je partis.

Weder, ni, exclusif, exige noch dans le second membre de la phrase : weder sie, noch ihre Schwester, ni elle ni sa sœur ; es ist weder warm noch kalt, il ne fait ni chaud ni froid (Voy. Leç. 105).

Weil, parce que, puisque, causatif, peut être placé dans le premier aussi bien que dans le second membre de la phrase : weil Du nicht recht hörst, so kannst Du Nichts lernen, ou bien : Du kannst Nichts lernen, weil Du nicht recht hörst, tu ne peux rien apprendre parce que tu n'écoutes pas bien.

Wenn, si, lorsque, quand, ne doit pas être confondu avec wann ? quand ? adverbie interrogatif (Voy. Leç. 77, Rem. A). Ex. 1. Conditionnel : wenn Du warten willst, dann sollst Du es bekommen, ou bien : Du sollst es bekommen, wenn Du warten willst, si tu veux attendre, tu l'auras ; sage mir's, wenn Du kommen willst, si tu veux venir, dis-le moi. 2. Concessif, lié à gleich, auch, schon, et suivi de so — doch : wenn er auch den Streit nicht angefangen hat, so hat er ihn doch unterhalten, quoiqu'il n'ait pas commencé la dispute, il ne l'a pas moins soutenue. 3. Comparatif, avec als : er stellte sich, als wenn er von der ganzen Sache Nichts wüßte, il feignit de ne rien savoir de toute l'affaire. 4. Périodique. Dans cette signification, wenn ne doit pas être confondu avec als, qui exprime un temps déterminé, tandis que wenn indique un temps tout à fait indéterminé. Ex. avec als : Waren Sie zu Berlin, als der König da war ? Étiez-vous à Berlin, lorsque le roi y était ? Ex. avec wenn : Arbeitete Ihr Bruder, wenn Sie arbeiteten ? Votre frère travaillait-il, lorsque vous travailliez ? (Voy. Leç. 63 et thème 140 dans la Clef de la Méthode.)

Wie, comme. Ex. 1. Comparatif : wie der Anfang, so das Ende,

tel commencement, telle fin ; *er* hat eben so geendigt, wie *er* anfang, il a fini de la même manière qu'il avait commencé. 2. Causatif: *ich* wundere mich, wie *Du* das hast thun können, je suis étonné que tu aies pu faire cela.

Rem. On devra faire attention à ne pas confondre *wie* avec *als* qui indique la conformité, l'identité ou l'existence, tandis que *wie* désigne la ressemblance. *Ex.* Sokrates blühte als Jüngling wie eine Rose, lehrte als Mann wie ein Engel und starb als Greis wie ein Verbrecher, Socrate dans sa jeunesse eut la fraîcheur d'une rose, parvenu à l'âge viril, il enseigna comme un ange, et arrivé à la vieillesse, il subit la mort d'un criminel.

Wiewohl, voyez obgleich.

Wo, *si*, est conditionnel ; mais la conjonction *wenn*, *si*, doit lui être préférée, à moins qu'elle ne soit suivie immédiatement d'une négation ; car dans ce cas on se sert généralement de *wo*, comme : *wo* nicht, sinon. *Ex.* *Wo* Du Dich so Etwas unterstehest, so sollst Du es bereuen, si tu oses faire une telle chose, tu t'en repentiras. *Wenn* Du mir helfen willst, so soll es mir lieb seyn ; *wo* nicht, so werde ich allein fertig zu werden suchen, si tu veux m'aider, j'en serai charmé ; sinon je chercherai à m'en tirer tout seul.

Wofern (mieux que *dafern*), *si*, *pourvu que*, est conditionnel et équivaut à *wenn*. *Ex.* Ich will Ihnen das Buch leihen, wofern Sie mir versprechen, es in Acht zu nehmen, je vous prêterai le livre, si vous me promettez d'en avoir soin.

Wohl, *bien*, est concessif dans le style familier et équivaut à *gar* ; mais on ne s'en sert jamais en tête d'une proposition. *Ex.* Ich weiß wohl, daß Sie mir gut sind ; aber kaum bin ich Ihnen aus den Augen, so vergessen Sie meiner, je sais bien que vous m'aimez, mais à peine m'avez-vous perdu de vue que vous m'oubliez.

Wohl hört man die Brandung, wohl kehrt sie zurück,

Es rauschen die Wasser auf und nieder, —

(Doch) den Jüngling bringt keines wieder. (Schiller.)

Bien qu'on entende la vague qui mugit, bien qu'on la voie repa-
raître,

Que l'onde remonte et descende tour à tour, —

(Mais) le jeune plongeur elle ne le ramène pas.

Sumal, *surtout*, suivi de *da*, est explicatif. *Ex.* Sie werden nicht viel lernen, zumal da Sie oft Ihre Stunden versäumen, vous n'ap-

prendrez pas grand'chose, surtout parce que vous négligez souvent vos leçons.

Swär, il est vrai, à la vérité, est concessif dans le premier membre d'une phrase dont le second membre commence par une des conjonctions : *aber, allein, doch, hingegen, nichts desto weniger*. Ex. *Swär ist er noch jung; aber er hat auch noch viel zu lernen*, à la vérité il est encore jeune; mais il a encore beaucoup à apprendre; *swär kenne ich ihn noch nicht genau; jedoch scheint er mir Vertrauen zu verdienen*, il est vrai que je ne le connais pas encore bien; cependant il me paraît mériter de la confiance.

Remarques.

A. Dans la liste ci-dessus on a dû remarquer qu'il y a des conjonctions qui se mettent toujours au commencement d'un membre de phrase, comme : *daß, que; denn, car; nachdem, après que; oder, ou; und, et; weil, parce que; wenn, si, etc.*; d'autres qui se mettent toujours après un ou plusieurs mots, comme : *auch, signifiant même, denn, signifiant donc, etc.*; d'autres enfin qui se mettent indifféremment soit au commencement d'un membre de phrase, soit après un ou plusieurs mots, comme : *aber, mais; also, ainsi; auch, aussi; daher, donc; doch, cependant; dennoch, pourtant; entweder, ou; kaum, à peine; swär, il est vrai, etc.*; remarquons donc encore ce qui suit :

On a vu Leçon 49 qu'une conjonction en tête d'un membre de phrase, rejette le verbe à la fin de ce membre de phrase (excepté les conjonctions citées Leçon 66, qui laissent le verbe à sa place immédiatement après le sujet). Cette conjonction agit de même sur les membres de phrase suivants où elle n'est pas répétée, mais sous-entendue. Ex. *Wenn er mich liebte und mein Wohl aufrichtig wünschte, würde er sich anders aufführen*, s'il m'aimait et qu'il désirât sincèrement mon bonheur, il se conduirait autrement.

B. Cependant il y a un grand nombre de conjonctions qui jouent le rôle d'adverbes, c'est-à-dire qui ne rejettent pas le verbe à la fin de la phrase, mais font au contraire transposer le sujet après son verbe (Voy. Leçon 109, Transposition du sujet ou Nominatif après son verbe, N° 8). Ce sont les suivantes :

Also, donc, ainsi. Ex. *Die Tugend ist liebenswürdig, also müssen wir sie lieben*, la vertu est aimable, il faut donc que nous l'aimions.

Auch, *aussi*. Ex. Auch sagte er das nicht, *aussi* ne disait-il pas cela.

Dann ou alsbann, *puis, alors*. Ex. Er kleidet sich an, dann (ou alsbann) verrichtet er sein Gebet und geht aus, il s'habille, puis il fait sa prière, et sort.

Doch, *pourtant*. Ex. Ich bat ihn darum, doch that er es nicht, je l'en priai, pourtant il ne le fit pas.

Endlich, *enfin*. Ex. Er wurde lange verfolgt, endlich triumpbirte er über seine Feinde, il fut longtemps persécuté, enfin il triompha de ses ennemis.

Folglich, *par conséquent*. Ex. Sie sind unsere Vorgesetzten, folglich sind wir ihnen Gehorsam schuldig, ils sont nos supérieurs, par conséquent nous leur devons de l'obéissance.

Hingegen ou dagegen, *au contraire, mais*. Ex. Er verdient viel, hingegen (ou dagegen) gibt er auch viel aus, il gagne beaucoup, mais *aussi* il dépense beaucoup.

Indessen, *en attendant*. Ex. Indessen verbleibe ich Ihr Sie liebender Freund (à la fin d'une lettre), en attendant, je suis votre ami qui vous aime bien.

Raum, *à peine*, fait également inversion en français. Ex. Raum hatte er das Wort gesprochen, als, *re.*, à peine eut-il prononcé ce mot, que, etc.

Nachher ou hernach, *ensuite, après cela*. Ex. Er frühstückte, hernach (nachher) las er Etwas und ging spazieren, il déjeûna, ensuite il fit une lecture et alla se promener.

Nichts desto weniger, *néanmoins*. Ex. Ich verbot es ihm, nichts desto weniger that er es, je le lui défendis, néanmoins il le fit.

So, *alors*. Ex. Wenn man gelehrt werden will, so muß man sich viel Mühe geben, quand on veut devenir savant, (alors) il faut se donner beaucoup de peine.

Uebrigens ou außerdem, *d'ailleurs*. Ex. Er hat Talente, überdies ist er sehr gelehrig, il a des talents, d'ailleurs *il est* très-docile.

Uebrigens, *au reste*. Ex. Uebrigens ist sein Werk nur für diejenigen geschrieben, welche schon eine vollkommene Kenntniß der Sprache besitzen, au reste son ouvrage n'est écrit que pour ceux qui ont déjà une connaissance parfaite de la langue.

Und doch, *et cependant*. Ex. Alle loben die Tugend, und doch üben sie Wenige aus, tous les hommes louent la vertu, et cependant peu la pratiquent.

Swär, *il est vrai*. Ex. Swär versprach er es mir, doch weiß

ich nicht, ob er Wort halten wird, il est vrai, il me l'a promis, cependant je ne sais pas s'il tiendra parole.

C. Les Français, pour éviter la répétition des conjonctions : *si, comme, quand, lorsque, parce que, puisque, quoique, etc.*, emploient dans les membres de phrase qui suivent ces mots, la conjonction *que*. Cette conjonction n'est pas exprimée en allemand, où l'on répète rarement un mot dans la même proposition, à moins qu'il ne soit indispensable à la clarté de la phrase ou que la suppression il ne résulte quelque ambiguïté. Ex.

Weil Du beständig müßig gehst, immer spielst, Nichts thust, stets zerstreut bist, so kannst Du auch Nichts lernen, puisque tu es toujours oisif, *que* tu joues toujours, *que* tu ne fais rien et *que* tu es toujours distrait, il est impossible que tu apprennes rien.

Da Sie ihn kennen und für ihn gut stehen, dès que vous le connaissez et *que* vous répondez de lui.

Wenn Ihr Freund hier wäre und mich besuchen wollte, si votre ami était ici et *qu'il* voulût venir me voir.

Da diese Sache öffentlich und besonders Ihnen bekannt ist, comme cette affaire est publique et *qu'elle* vous est particulièrement connue (Voy. aussi l'exemple de la Remarque A. plus haut).

D. On a vu Leçon 105 que l'usage permet la suppression de la conjonction *daß*; cette suppression peut surtout avoir lieu après les verbes qui marquent l'espérance, le désir ou la crainte. Voyez-en des exemples Lec. 105. Mais la conjonction française *que* ne se rend pas toujours en allemand par *daß*. Elle se rend :

a) Par *nur, Nichts als, bis*, lorsqu'elle est restrictive. Ex.

Il n'aime *que* ses enfants.

Il ne mange *que* du pain et ne boit *que* de l'eau.

Je ne m'en irai pas *que* vous ne m'ayez satisfait.

Attendez *que* mon père soit rentré.

Er liebt nur seine Kinder.

Er ist Nichts als Brod und trinkt Nichts als Wasser.

Ich gehe nicht eher weg, bis Sie mich befriedigt haben.

Warten Sie bis mein Vater zurückkommt.

b) Par *als* lorsqu'elle est comparative (*quam* en latin). Ex.

Il est plus grand *que* moi.

Mieux vaut tard *que* jamais.

J'apprenais plus *que* je n'avais pensé d'abord.

Autant *qu'il* est possible.

Autant *qu'il* était nécessaire.

Er ist größer als ich.

Besser spät als nie.

Ich lernte mehr als ich anfangs geglaubt hatte.

So viel als möglich ist.

So viel als nöthig war.

c, Par *wie* pour le comparatif d'égalité. Ex.

Il mange autant <i>que</i> moi.	Er iſt ſo viel <i>wie</i> ich.
J'apprends autant <i>que</i> lui.	Ich lerne ſo viel <i>wie</i> er.
Avez-vous autant d'amis <i>que</i> nous ?	Haben Sie ſo viel Freunde <i>wie</i> wir?

d) Par *wie* lorsqu'elle est exclamative. Ex.

Qu'il est à plaindre!	Wie ſehr iſt er zu beklagen!
Que vous êtes heureux!	Wie glücklich ſind Sie!
Qu'elle s'est trompée!	Wie ſehr hat ſie ſich geirrt!

THÈMES.

293.

PTOLOMÉE.

Les Athéniens avaient renversé (*umwerfen**) les statues (*die Bildsäule*) de Ptolomée. — « Qu'ils les renversent (*ſie mögen es immerhin*), » dit-il; « car ils ne détruiront pas les vertus qui (*um deroent-willen*) me les ont fait ériger (*errichten*). (Wagenseil.)

294.

LA PRÊTRESSE (*die Priesterinn*) THÉANO.

Lorsque les Athéniens eurent prononcé la peine de mort contre (*Jemanden zum Tode verdammen*) Alcibiade, tous ses biens (*ſeine ſämmtlichen Güter*) furent confisqués (*eingziehen**), et l'on enjoignit (*aufzulegen*) aux prêtres et aux prêtresses de le maudire (*Jemandem fluchen*). Parmi ces dernières il s'en trouva une, nommée (*mit Namen*) Théano, qui eut seule assez de courage (*welche allein den Muth hatte*) pour résister (*sich widerſetzen*) à cet ordre, en disant qu'elle était prêtresse pour bénir et non pour maudire. (Pfeffel.)

295.

ALEXANDRE ET LE PIRATE (*der Seeräuber*).

On rapporte qu'Alexandre (*Alexander ſoll einſt*) accablait de reproches (*Jemandem ſehr harte Verweiſe geben**) un pirate qui était tombé entre ses mains (*Jemanden gefangen nehmen**). « Mon métier (*die Lebensart*), » dit enfin le pirate, « vous (*Sir*) paraît bien odieux (*verhaßt*); cependant vous n'en faites pas un meilleur (*es ſelbſt nicht beſſer machen als ich*). Vous parcourez (*durchſtreichen**) la mer avec une grande flotte et l'on vous donne les noms de (*Jemanden*

nennen*) roi, de conquérant (der Eroberer) ; moi (mich aber) qui n'ai qu'un petit bâtiment (das Fahrzeug), on m'appelle un pirate. »
(Wagenseil.)

296.

SOCRATE.

L'homme le plus vertueux de l'antiquité païenne (der tugendhafteste von allen Heiden), Socrate, fut accusé d'impiété (als ein Gottesverächter angeklagt werden*) et sacrifié (aufopfern) aux fureurs (die Wuth au sing.) de l'envie et du fanatisme (die Schwärmerei). Quand on lui annonça qu'il était condamné à mort (zum Tode verurtheilt werden*) par les Athéniens, il dit avec son sang-froid ordinaire (die gewöhnliche Ruhe) : « et eux, ils y sont (und sie hat — dazu) condamnés par la nature. » Mais vous ne méritez pas un pareil sort (Jemandem Unrecht thun*), » s'écria sa femme. « Aimeriez-vous mieux (Wolltest Du), » répondit-il, « que je l'eusse mérité (Jemandem Recht geschehen*) ? »
(Pfeffel.)

297.

PÉRICLÈS.

Périclès, dans une expédition maritime, remarqua (1) que le pilote (der Steuermann) de son vaisseau, effrayé d'une éclipse de soleil, éprouvait une (wegen einer Sonnenfinsterniß in — gerieth) violente agitation (die größte Bestürzung). Il lui jeta son manteau sur les yeux, et lui demanda s'il y avait rien de surprenant (etwas Außerordentliches) dans ce qu'il venait de faire (an dieser Handlung). « Non, » répondit le pilote, « je n'y vois rien dont j'aie lieu de m'étonner (gar nichts Wunderbares). » « Eh bien ! » reprit le général athénien, « voilà tout ce qui (das Nämliche) est arrivé (begegnen) au soleil. »
(Le même.)

298.

L'ÉPOUSE (die Gattinn) DE GROTIUS.

L'illustre (berühmt) Grotius, condamné à une prison perpétuelle (die lebenslängliche Gefangenschaft), fut enfermé (verwahren) au château de Loewenstein. Il y souffrait (Man begegnete ihm daselbst) depuis dix-huit mois (anderthalb Jahre lang) un traitement rigoureux (mit vieler Härte). Cependant son épouse avait la permission (Se-

(1) Traduisez : Périclès se trouva un jour sur la mer et remarqua.

mandem vergönnt seyn*) de le voir à toute heure (so oft sie wollte), et de lui apporter le linge dont il avait besoin (und mit der nöthigen Wäsche zu versehen).

Cette femme aussi prudente que courageuse (entschlossen) avait remarqué plus d'une fois (öftere) que les gardes (der Wächter) se lassaient de visiter (die Untersuchung vernachlässigen) un grand coffre (die Kiste), dans lequel on emportait ordinairement le linge destiné au blanchissage (die schwarze Wäsche aus dem Gefängniß schicken). Elle profita de cette circonstance (einen Umstand benutzen) pour conseiller à son mari de se placer dans le coffre, et de s'échapper (entwischen) ainsi. Dans cette vue (zu diesem Endzweck) elle avait eu la précaution d'ouvrir un passage à la respiration, en perçant des trous (Luftlöcher bohren) à l'endroit où Grotius devait avoir le devant de la tête (wo er das Gesicht hinlegen sollte). Ses mesures étaient si bien prises que son mari, en suivant son conseil, parvint à s'évader (glücklich entkommen*), et fut porté dans le coffre chez un de ses amis à Gorcum. De là il se rendit à Anvers déguisé en (verkleidet als) menuisier.

Pour ménager (verschaffen) à Grotius le temps d'échapper (die nöthige Zeit zu seiner Flucht), et pour ôter (vereiteln) à ses ennemis tout moyen de l'arrêter dans sa fuite (ihn wieder einzuholen), elle feignit qu'il était malade (Jemanden für krank ausgeben*), et sous ce prétexte (der Vorwand) écartait (abweisen*) tous ceux qui auraient pu entrer dans la prison. Lorsqu'elle fut bien persuadée (gewiß seyn*) que son mari était en sûreté, elle dit aux gardes, en se moquant d'eux (spottend) que l'oiseau s'était envolé (ausfliegen*).

On voulut d'abord lui intenter un procès criminel (einen peinlichen Proceß machen), et il se trouva même des juges qui conclurent (einige unter den Richtern urtheilten sogar) à la retenir prisonnière (einsperren) à la place de son mari; mais la pluralité des voix (die Mehrheit derselben) décida en faveur de la tendresse conjugale (der ehelichen Liebe Gerechtigkeit widerfahren lassen*). Elle fut relâchée, et tout le monde applaudit à sa noble conduite (und von Jedermann wegen dieser That hochgeschätzt). (Le même.)

LES FEMMES DE WEINSBERG.

L'empereur Conrad III, qui vivait au milieu du douzième siècle, assiégeait (belagern) Weinsberg, petite ville du Wurtemberg (im

Würtembergischen). Le duc de Wurtemberg, enfermé dans cette place (die Stadt) ainsi que son épouse, soutint (aushalten*) le siège avec une héroïque valeur (die heldenmüthige Tapferkeit), et ne céda (nachgeben*) qu'à la force. L'empereur, irrité, voulait tout mettre à feu et à sang (mit Feuer und Schwert verheeren); cependant il fit grâce (Gnade ertheilen) aux femmes, et leur permit de se retirer (herausgehen*) emportant avec elles ce (und dasjenige mitzunehmen) qu'elles auraient de plus précieux (am liebsten). L'épouse du duc, femme d'un esprit supérieur (flüg), saisit à l'instant cette occasion pour sauver son mari; c'était ce qu'elle avait de plus précieux. Elle sortit donc l'emportant sur ses épaules (so nahm sie ihn auf ihre Schultern) et les autres femmes de la ville suivirent son exemple (mit ihren Männern ein Gleiches thun*). L'empereur, frappé d'admiration pour (überrascht durch) leur fidélité et leur prudence, imposa silence à son ressentiment (milderte seinen harten Sinn), fit grâce aux hommes, et la ville fut sauvée.

300.

CHARLEMAGNE (Karl der Große) DANS SON ÉCOLE (in der Schule).

Charlemagne, qui fut salué (ausgerufen werden*) empereur romain l'an 800 de J.-C. (nach Christi Geburt), fut le génie le plus vaste et le plus puissant (der geistreichste und kräftigste Mann) de son temps. Il entendait le latin et le grec, et ne rougissait (sich schämen) pas d'apprendre à écrire même dans un âge mûr (im männlichen Alter). Il attachait la plus grande importance (Sehr viel lag ihm daran) à relever les écoles (den Schulen aufzuhelfen) et à faire germer dans l'esprit de la jeunesse (und der Jugend — einzupflanzen) d'utiles connaissances. Dans cette vue il attira auprès de lui (Er ließ daher — kommen) des savants de l'Italie et de la Grèce, et fonda (einführen) jusque dans sa cour une école ouverte aux enfants de tous les officiers attachés à son service (in welche alle seine Diener — ihre Söhne schicken konnten), des derniers aussi bien que des premiers (die hohen wie die niedern). Un jour il entra lui-même dans la salle des cours (die Schulstube), écouta quelque temps, et demanda les compositions écrites (sich die schriftlichen Arbeiten zeigen lassen*) des jeunes étudiants (die jungen Leute). Il fit passer à sa droite les élèves laborieux et instruits (die Fleißigen und Kenntnißreichen mußten auf seine rechte Seite treten), et à sa gauche les élèves inap- pliqués et ignorants (die Faulen und Unwissenden). Il se trouva que

ces derniers étaient pour la plupart (meist) fils de personnages distingués (vornehmer Kestern). Charlemagne s'adressant (sich wenden*) aux jeunes gens studieux, mais pauvres : « Mes chers enfants, » dit-il, « je vois avec plaisir vos succès (ich freue mich, daß Ihr so gut einschlagt); persévérez (dabei bleiben*); travaillez sans relâche à devenir (und werdet) plus instruits et plus parfaits : c'est travailler pour votre véritable avantage (Ihr befördert dadurch Euer wahres Beste) et je n'attends que le moment de vous récompenser (und zu seiner Zeit soll Euch mein Lohn nicht fehlen). — « Quant à vous (Ihr aber), » ajouta-t-il avec l'accent de la colère (zornig) en parlant à ceux qui étaient à sa gauche, « fils de grands seigneurs (Ihr Söhne der Edeln), jolis poupons (Ihr feinen Püppchen), vous qui vous croyez de riches et illustres personnages (vornehm), vous qui pensez n'avoir pas besoin d'apprendre, paresseux qui n'êtes bons à rien (der unnütze Bube)! écoutez : j'en prends Dieu à témoin (ich sage es Euch bei Gott), ni votre naissance, ni vos beaux visages, ne sont des titres à ma faveur (gelten nicht bei mir); vous n'avez rien de bon à espérer de moi, si vous ne rachetez (wieder gut machen) par votre zèle et votre ardeur (der eifrige Fleiß) la négligence dont vous vous êtes rendus coupables (Eure Faulheit).

Ce même empereur ne portait que des vêtements (trug keine andere Kleidung als die ihm) filés et tissés par ses filles.

(Heinsius.)

301.

LUCIUS QUINTUS CINCINNATUS.

Au milieu des divisions qui régnaient entre (mitten unter den Streitigkeiten) les patriciens et les plébéiens (der Patricier und Plebejer), ce Romain se distingua (sich auszeichnen) singulièrement par sa prudence, par sa justice et par la noble simplicité de ses mœurs (die edle Sitteneinfalt). Lorsque son fils Céson (Cäson, voyez Rem. prélim. C., Leç. 110, page 9), en butte à la haine des tribuns, se vit forcé de quitter Rome (durch den Haß der Tribunen verfolgt, aus Rom geflüchtet), Cincinnatus, suivi de son épouse, alla se retirer dans une petite métairie qu'il possédait (auf sein kleines Landgut) au delà du Tibre (am jenseitigen Ufer der Tiber). Là (hier) il coulait ses jours en paix (in stillem Frieden leben), uniquement occupé à cultiver son champ (bloß mit dem Ackerbau beschäftigt); mais on savait

(man connaît) à Rome ce que valait un homme tel que lui (den Werth dieses Mannes). Aussi dès l'année suivante (im folgenden Jahre), l'an 294 de la fondation de Rome (Voy. page 184), fut-il élu consul (zum Consul erwählt werden*), pour rétablir l'ordre et la tranquillité (Ruhe und Frieden) dans l'état bouleversé (zerrüttet). Les envoyés du sénat (des Senats) apportèrent cette nouvelle à Cincinnatus au moment où (als er eben) il travaillait la terre (auf dem Felde), et il ne fallut pas moins que les circonstances critiques où se trouvait sa patrie, pour le décider (und nur die Noth seines Vaterlandes konnte ihn bewegen) à vouloir bien accepter le consulat. Il quitta sa métairie, et en prenant congé de sa femme, il lui disait encore (und beim Weggehen sagte er noch zu seiner Gattinn): « Je crains, ma chère Attilia, que notre champ ne reste inculte (unbebauet) cette année. »

Cincinnatus, étant arrivé à Rome, se montra (zeigte er sich als) homme d'état (der Staatsmann) aussi éclairé que loyal (so verständig als redlich). Grâce à la sagesse et à la justice de son administration (er verwaltete das Consulat mit so vieler Klugheit als Gerechtigkeit), l'ordre et le calme ne tardèrent pas à renaître (hergestellt werden*). Mais à peine eut-il achevé son année, qu'il se hâta de retourner dans son habitation champêtre (die ländliche Wohnung), pour y soigner son patrimoine comme auparavant (um sein Geld aufs neue zu bestellen). La considération (die Achtung) de tous les gens de bien (der Redliche) l'avait suivi dans sa retraite (dahin). Deux ans après, les Romains, vaincus par les Eques (von den Aequern geschlagen werden*), le nommèrent dictateur (wurde er zum Dictator ernannt). Cette fois encore les envoyés le trouvèrent conduisant la charrue (hinter dem Pfluge). Quel que fût son amour pour la tranquillité de la vie champêtre, la patrie lui était beaucoup plus chère encore. Il accepta donc les fonctions de dictateur (die Dictatormwürde), marcha (ziehen*) contre l'ennemi (Voy. Lec 95) et remporta (erfechten*) une victoire signalée (glänzend). Ses concitoyens auraient bien voulu le retenir (behalten*); mais il préférait la vie des champs à celle de la ville (Lec. 101). Il se démit de (niederlegen) la dictature (die Dictatur) quinze jours après (avoir été revêtu de cette dignité), impatient de retourner à (und ging sogleich aufzurück) sa métairie, à son épouse et à ses travaux champêtres (der Felddau).

(Döring.)

TRAIT PLAISANT (der lustige Streich) APPROUVÉ (billigen)
PAR LOUIS XIV.

Un gentilhomme d'Anjou, nommé Charnace, avait devant son château une longue avenue (die Allee), qui était interrompue par la demeure et le petit jardin d'un paysan. L'un et l'autre existaient (waren vorhanden) avant que l'avenue fût plantée (pflanzen), et jamais le gentilhomme ni son père n'avaient pu déterminer (Semanden zu Etwas bewegen*) le paysan à le leur vendre, quelque avantage qu'ils lui eussent offert (so viel sie ihm auch dafür geboten hatten). Fatigué enfin d'avoir toujours devant les yeux cette chaumière (der Edelman, der den Anblick dieser Hütte — nicht ertragen konnte), qui lui ôtait (rauben) tout l'agrément (die Unnehmlichkeit) de son avenue, il imagine (ersann), pour s'en débarrasser (dieselbe aus dem Wege schaffen), un moyen fort plaisant (spasshaft). Le propriétaire était tailleur; il le fait venir, lui dit qu'il a de l'ouvrage très-pressé à lui donner (sehr dringende Arbeit für ihn), (et que) pour être sûr de l'avoir à temps (zur gehörigen Zeit), il veut qu'il travaille au château, où il sera nourri, couché et payé comptant (wo er Kost und Schlafstätte, nebst baarer Bezahlung erhalten solle); mais qu'il ne sortira pas du château (aus dem Schlosse gehen*) que tout ne soit fini. Le gentilhomme ajoute même que, s'il est content de sa diligence (der Fleiß), il ne se bornera pas au prix convenu (so würde es nicht bei dem bedungenen Preise bleiben). Le tailleur y consent (es zufrieden seyn*) et se met au travail (sich an die Arbeit machen). Pendant qu'il est occupé, Charnace fait prendre le plan et les dimensions (den Riß und die Ausmessung) de sa maison et de son jardin; la même opération a lieu pour l'intérieur (eben dieß geschah im Innern des Hauses); on trace minutieusement jusqu'à la place des plus petits meubles (man zeichnete sogar die Stelle der kleinsten Möbeln bis aufs geringste auf); il fait démonter (abbrechen*) la maison qu'on remonte (wieder aufsetzen) telle qu'elle était au-dedans et au-dehors (gerade so wie es von innen und außen beschaffen war) à quatre portées de mousquet (vier Büchenschüsse weit) à côté (neben) de l'avenue; on replace (gestellt werden*) tous les meubles, on rétablit (wieder angelegt werden*) le petit jardin, on y remet (wieder hineingesetzt werden*) les mêmes arbres en observant les mêmes distances (mit Beobachtung der Entfernung, in welcher sie zuvor gestanden hatten), et en même temps on nettoie et aplanit (rein und eben gemacht werden*) l'endroit de l'avenue où était la maison, de sorte qu'il n'en restait aucune trace (die Spur).

Tout cela bien exécuté (nachdem alles dieses wohl ausgeführt war), Charnace paie son homme (der Mann) et le congédie (entlassen*) au commencement (beim Einbruch) d'une nuit bien noire (sehr dunkel). Le voilà qui enfile l'avenue (der Schneider nahm seinen Weg durch die Allee), il la parcourt dans toute sa longueur (bis ans Ende); il s'aperçoit qu'il a passé les arbres (daß er über die Bäume hinaus war), il revient les chercher (kehrte wieder um), les suit (und ging längs derselben hin) jusqu'à l'endroit où il croit à-peu-près que doit être sa maison; il va, revient (ging hin und zurück), ne trouve rien et ne comprend rien à cette aventure (die Sache war ihm unbegreiflich). La nuit se passe dans cet exercice (während dieses Suchens); enfin le jour arrive (anbrechen*) et devient bientôt assez clair (und bald war es so hell) pour lui faire apercevoir sa maison, si elle y eût été; mais il ne voit rien; il se frotte les yeux et cherche d'autres objets, pour s'assurer si ce n'est pas la faute de sa vue (daß die Schuld nicht an seinem Gesichte liege). Il découvre (finden*) tout, excepté sa maison; il croit que le diable s'en mêle (der Teufel habe die Hand im Spiele), et qu'il l'a emportée (holen). A force d'aller et de venir (Nachdem er lange genug umher gegangen war) et de porter sa vue de tous côtés (sich überall umsehen*), il aperçoit une maison qui ressemble à la sienne. Nouveau sujet d'étonnement (neue Ursache zur Verwunderung)! Jamais il n'en avait vu dans cet endroit. Il s'en approche (darauf zugehen*) cependant, et plus il avance (je näher er kam), plus il reconnaît la sienne. Pour s'en assurer en quelque sorte (gewissermaßen), il présente sa clef à la serrure (den Schlüssel in das Schlüsselloch stecken), tourne (aufschließen*), entre, et trouve tout ce qu'il avait laissé, précisément (genau) à la même place. La tête lui tourne (es ging Alles mit ihm herum); il croit que c'est un tour de sorcier (es sey Hexerei); mais bientôt les risées (das Gelächter) du château et du village (der Leute aus dem Schlosse und aus dem Dorfe) le tirent de son erreur. Il veut plaider (einen Proceß anfangen*), il écrit à l'intendant (der Intendant, Leçon 56, Note 1). Le fait (die Sache) vint aux oreilles de Louis XIV (Jemandem zu Ohren kommen*), qui en rit beaucoup; et comme il trouva le tour fort plaisant, le tailleur dut se contenter de sa nouvelle demeure.

BELLE RÉPONSE D'ARISTIPPE.

Un riche bourgeois d'Athènes, beaucoup plus occupé (*welcher weit mehr — beschäftigt war*) des moyens d'accumuler des richesses à son fils (*für seinen Sohn*) que des soins de former son cœur et d'orner son esprit (*als mit der Bildung seines Herzens und seines Verstandes*), alla trouver (*auffuchen*) le philosophe Aristippe. « Seigneur Aristippe (*Meister Aristipp*), » lui dit-il en l'abordant (*Jemanden anreden*), « j'entends dire du bien de vous partout où je me trouve ; je voudrais bien que vous instruisissiez un peu mon fils ; combien me demanderez-vous pour cela ? » « Un talent (*das Talent*), » lui répond le philosophe. — « Un talent ! » s'écria l'avare ; l'esprit serait-il si cher ? Je pourrais pour cette somme acheter un esclave. » « Achetez (*en*) un, » repartit le philosophe, « et vous (*en*) aurez deux. » —

Combien de parents ressemblent à cet avare ! toujours occupés de projets de fortune (*mit Entwürfen für das äußere Glück*), ils pensent peu à cultiver (*ausbilden*) l'esprit et le cœur de leurs enfants.

L'AMOUR FILIAL RÉCOMPENSÉ.

Le père d'un jeune Chinois avait été condamné à avoir la tête tranchée (*den Kopf zu verlieren*) pour plusieurs crimes énormes qu'il avait commis pendant sa magistrature (*die Amtsführung*). Son fils alla se jeter aux pieds du gouverneur (*der Statthalter*) et le conjura (*beschwören**) d'accepter (*nicht ausschlagen**) l'offre qu'il faisait (*sein Anerbieten*) de mourir à la place de son père. Le mandarin questionna beaucoup le jeune homme (*allerlei Fragen an Jemanden thun**), pour savoir si c'était de son propre mouvement (*aus eigenem Antriebe*) qu'il parlait de la sorte. Quand il se fut assuré de la sincérité de ses sentiments, il en écrivit à l'empereur, qui envoya la grâce du père et un titre d'honneur pour le fils. Mais celui-ci refusa constamment (*standhaft*) cette distinction (*die Auszeichnung*), disant que le titre dont il serait décoré rappellerait sans cesse au public le souvenir de la faute de son père. L'empereur, admirant une si noble façon de penser (*die edle Denkungsart*), voulut avoir ce jeune homme à sa cour : il en prit un soin particulier, et, dans la suite, son mérite personnel l'éleva à la dignité de ministre d'état (*der Staatsminister*).

PROCÉDE GÉNÉREUX (edelmüthiges Verfahren) DES ANGLAIS.

Jean, roi de France, fait prisonnier à la fameuse bataille de Poitiers (in der berühmten Schlacht bei Poitiers), fut traité par le prince de Galles (von Wallis) avec tous les égards imaginables. Le prince lui donna dans sa tente un magnifique souper (die Nachtmahlzeit), où furent admis (eingeladen werden*) tous les prisonniers de distinction (von Range). Il servit (aufwarten) lui-même son auguste (erlaucht) prisonnier, et ne voulut jamais se mettre à table, quelque prière que le roi lui en fit (so sehr ihn auch der König darum bat); il tâchait (suchen) de le consoler, en lui disant que, quoique vaincu (überwinden*), il avait, par ses actions héroïques (die heldenmüthige That), acquis (erwerben*) plus de gloire que les vainqueurs (der Ueberwinder). A son entrée (Bei seinem Einzuge) à Londres, on lui rendit (erweisen*) tous les honneurs (die Ehrenbezeugung) du triomphe. Il montait (sitzen*) un cheval blanc, richement enharnaché (reich geschmückt), tandis que le prince de Galles, modestement vêtu (in einfacher Kleidung) et montant un cheval ordinaire, marchait à côté de lui (auf einem gewöhnlichen Pferde neben ihm her ritt). Le roi, la reine et toute la cour d'Angleterre (der englische Hof) le reçurent avec beaucoup d'amitié et de respect, et voyant que sa mauvaise fortune (sein Unglück) ne l'avait point abattu (niederbeugen), ils lui prodiguèrent (Jemandem mit Etwas überhäufen) les marques d'estime, et adoucirent (versüßen) sa captivité par toutes sortes de déférences (die Gefälligkeit) et d'honneurs.

GÉNÉROSITÉ DE LOUIS XIV.

Il semble que la Providence ait pris plaisir (es habe der Vorsehung gefallen) à ménager à Louis XIV (Jemandem verschaffen) l'occasion de se venger dans la postérité (Jemandem Etwas vergelten*) d'un excellent prince anglais, des politesses et des égards (die Achtung) qu'un roi de France (le roi Jean), fait prisonnier à la fameuse bataille de Poitiers, en avait reçus trois siècles auparavant (drei hundert Jahre früher). Jacques II, roi d'Angleterre, successeur de Charles II, son frère aîné, ayant été chassé (vertrieben werden*) de ses états par le prince d'Orange, son gendre, vint avec

sa femme et le prince de Galles, son fils, encore enfant (der noch ein Kind war), implorer la protection de Louis XIV (begab sich mit — zu Ludwig dem XIV, und flehte ihn um Hülfe an). Cette reine malheureuse fut étonnée de la manière dont elle fut reçue. Le roi alla au devant d'elle (Jemandem entgegen gehen*), et lui dit en l'abordant (Jemanden mit den Worten anreden): « Je vous rends, Madame, un triste service; mais j'espère vous en rendre bientôt de plus grands et de plus heureux. » Il la conduisit au château de Saint-Germain, où elle trouva la même maison (dieselbe Bedienung) qu'aurait eue la reine de France. Tout ce qui sert à la commodité et au luxe (die Pracht), des présents de toute espèce en argent, en or, en vaisselle (das Tafelgeschirr), en bijoux et en étoffes (der Stoff) précieuses, avait été répandu dans ses appartements avec une prodigalité (die Verschwendung) royale, et une bourse de (mit) dix mille louis (der Louisd'or) avait été placée sur sa toilette (der Nachttisch). Jacques II, qui n'arriva qu'un jour après, fut reçu avec les mêmes attentions (mit gleicher Auszeichnung). Une somme annuelle de six cent mille francs fut mise à sa disposition pour l'entretien de sa maison (zu seiner Hofhaltung angewiesen werden*). Outre les présents qu'on lui fit, les officiers du roi et ses gardes (die Hofbedienten und die Leibwache des Königs) furent à son service (zu Befehle stehen*). Toute cette réception (diese Aufnahme) fut peu de chose, en comparaison de ce (im Vergleich mit dem) qu'on fit pour le rétablir (wiedersetzen) sur le trône.

308.

LE REFUS HOMICIDE (Mord durch Verweigerung der Hülfe).

Une pauvre femme en Irlande, chargée (welche — hatte) de plusieurs enfants dont l'un était encore à la mamelle (und unter diesen noch einen Säugling), manquant de tout, alla chez un marchand de gruau (der Grühhändler), exposa (vorstellen) sa misère (die Noth) à la femme de ce marchand qui était absent, et lui offrit quelques habillements qu'elle avait apportés, pour gage du paiement (als Unterpfand für die Bezahlung) qu'elle était absolument hors d'état de lui faire dans le moment (auf der Stelle zu leisten). La marchande refusa (nicht annehmen*) les hardes (die Habseligkeit) et laissa partir la malheureuse sans marchandise (ohne Gröhe): l'état de cette femme lui faisait cependant pitié (ihr Mitleid rege machen). Lorsque son mari fut de retour le soir, elle lui raconta ce qui

s'était passé (vorgehen*), et ne lui cacha (verhehlen) point qu'elle avait du regret (wie leid es ihr nachher gethan) de n'avoir point donné ce qu'on lui demandait avec tant d'instance (so inständig bitten*) et dont on paraissait avoir un si pressant besoin (so bringend nöthig haben*). A ce récit (Bei dieser Erzählung), le mari, qui s'était couché en arrivant (sich bei seiner Nachhausekunft zu Bette legen), se leva aussitôt; il connaissait la femme dont on lui parlait : il se hâta de prendre une mesure de gruau tout préparé (eilends nahm er einen Topf voll gekochter Grütze) et vole (eilen) chez l'infortunée. Hélas ! il n'était plus temps : il la trouva étendue sur le plancher de sa chambre (in ihrer Stube auf dem Boden ausgestreckt), où elle venait d'expirer (wo sie kurz vorher — den Geist aufgegeben hatte) de douleur (vor Schmerz), de faim et de désespoir (die Verzweiflung), entourée d'enfants qui criaient auprès d'elle (ihre Kinder schrien um sie her), et tenant encore dans ses bras celui qu'elle allaitait (stillen), dont les mains innocentes cherchaient en vain (vergebens) quelque secours sur son sein flétri (welk), froid et desséché (vertrocknet). Qu'on juge (sich Etwas vorstellen) de la douleur (der Jammer) du marchand, à la vue (bei dem Anblicke) d'un si triste (traurig) spectacle ! mais qu'on juge surtout de (noch mehr aber) celle de sa femme qui avait à se reprocher (et) la mort d'une femme vertueuse et les malheurs de plusieurs petits enfants.



CENT-DIX-SEPTIÈME LEÇON.

Hundert und siebzehnte Lektion.

9. L'Interjection, der Empfindungslaut.

L'interjection exprime les affections vives et subites de l'âme. On ne doit considérer les interjections que comme des sons, renfermant la base de la langue et ses premiers commencements. De ces sons on a plus tard formé des mots. C'est ainsi que de *ah!* et *ach!* on a formé: *ächzen*, gémir;

» *weh!* *ah!* *ouf!* *malheur!* » » » *das Weh* ou *Wehe*, le mal, la douleur;

» *juch!* *hé!* *ça!* *ça!* » » » *jauchzen*, se récrier de joie.

Les interjections sont aussi nombreuses que les sensations de notre âme sont variées. Il y en a :

1. Pour se plaindre, comme :

<i>Äh!</i> <i>ah!</i>	<i>weh</i> <i>mir!</i>	} malheureux que je suis!
<i>oh!</i> <i>o weh!</i> <i>oh!</i>	<i>ich</i> <i>Elender!</i>	
<i>leider!</i> hélas!		

2. Pour marquer la joie, comme :

<i>Äh!</i> <i>ha!</i> <i>ha!</i>	<i>juch!</i> <i>oh!</i>
<i>o!</i> <i>ô!</i>	<i>juchhe!</i> <i>ho!</i>
<i>ei!</i> <i>he!</i> <i>eh!</i> <i>hé!</i>	<i>ja!</i> <i>ja!</i> <i>ça!</i> <i>ça!</i>
<i>heifa!</i> <i>eh!</i> <i>ça!</i>	

3. Pour exprimer l'étonnement et l'admiration, comme :

<i>Äh!</i> <i>hoho!</i> <i>ei!</i> <i>hm!</i> <i>oh!</i> <i>oh!</i> <i>eh!</i>	<i>poß!</i> <i>ho!</i>
<i>ah!</i> <i>hem!</i>	<i>postausend!</i> <i>parbleu!</i>
<i>das wäre!</i> <i>vraiment!</i>	<i>vortrefflich!</i> <i>à merveille!</i>
<i>so!</i> <i>quoi!</i>	

4. Pour encourager, comme :

<i>Auf!</i> <i>auf!</i> <i>wohl!</i> <i>allons!</i> <i>eh!</i> <i>nur frisch!</i> <i>getrost!</i> <i>unverzagt!</i>	
<i>bien!</i>	<i>courage!</i>

5. Pour marquer l'indifférence, comme :

<i>Meinetwegen!</i> <i>meinethalben!</i> <i>peu</i>	<i>was frag' ich</i> <i>darnach!</i> <i>qu'est-ce</i>
<i>m'importe!</i>	<i>que cela me fait!</i>
<i>was liegt mir daran!</i> <i>was schadet</i>	<i>immerhin!</i> <i>eh bien!</i>
<i>mir's!</i> <i>que m'importe!</i>	<i>gut!</i> <i>soit!</i>
<i>was geht's mich an!</i> <i>est-ce que</i>	<i>so sey es!</i> <i>à la bonne heure!</i>
<i>cela me regarde!</i>	

6. Pour souhaiter, comme :

Glück zu! Glück auf! bonne	helf Euch Gott! Dieu vous bé-
chance!	nisse!
Gott gebe es! Dieu le veuille!	lebet wohl! adieu! portez-vous
Gott befohlen! à Dieu!	bien!
Heil Euch! soyez heureux!	wollte Gott! plutôt à Dieu!

7. Pour chasser quelqu'un et pour marquer l'aversion, comme :

Fort! weg! va-t-en!	pfui! si!
pack dich weg! }	pfui doch! si donc!
hinaus! } hors d'ici!	da sey Gott vor! à Dieu ne plaise!
in die Wache mit ihm! qu'on le	o wie garstig! oh que cela est
mette au violon!	vilain!

8. Pour imposer silence, comme :

St! stille! st! paix! chut!	schweig!	} tais-toi!
halt ein! arrête!	halt's Maul!	

9. Pour se moquer et pour contredire, comme :

Ja so! ah oui!	freilich! en vérité!
ei seht doch! voyez-donc! oui-dà!	warum nicht gar! bah!
Possen! chansons!	

10. Pour menacer, comme :

Es ist schon gut! c'est bon!	warte nur! attends!
es soll Dir übel bekommen! tu me	weh Euch! malheur à vous!
le paieras!	

11. Pour marquer la compassion, comme :

Das geht mir nahe! cela me	das ist mir leid! j'en suis fâché!
touche!	

12. Pour affirmer et pour jurer, comme :

Gott weiß es! Dieu le sait!	bei meiner Ehre! sur mon hon-
Gott ist mein Zeuge! Dieu m'en	neur!
est témoin!	so wahr ich lebe! sur mon exis-
wahrhaftig! en vérité!	tence!

13. Pour appeler et pour avertir, comme :

Holla! hei! holà! hem! hé!	vorwärts! en avant!
halt! arrête!	zurück! en arrière!
helf! zu Hülf! au secours.	weg! weg da! gare! place!
Feuer! au feu!	ins Gewehr! aux armes!
halt den Dieb! au voleur!	Kopf weg! gare la tête!
Mord! Mord! au meurtre!	wer da! qui vive? qui est là?

14. Pour exprimer toutes sortes de sensations, comme:

Großer Gott! grand Dieu!	Gottlob! Dieu soit loué!
gerechter Himmel! juste ciel!	Gott sey Dank! grâce à Dieu!
ach Himmel! ah ciel!	es lebe der König! vive le roi!
was für ein Glück! quel bonheur!	etc.

Remarques.

A. La place des interjections dans le discours est marquée par le sentiment; elles peuvent donc se mettre tant au commencement qu'au milieu et à la fin d'une phrase.

Les interjections ne régissent rien et ne sont régies par rien. Si l'on en trouve quelques-unes suivies d'un nom à tel ou tel cas, c'est que le verbe qui régit ce cas, se trouve réellement dans la phrase, ou qu'il est omis par ellipse. Elles peuvent donc se mettre soit:

a) Avec le Nominatif, comme:

Ah, le pauvre homme!	Ach, der arme Mann! (pour: ach, wie arm ist der Mann!)
Oh, quel bonheur!	O, welch ein Glück! (pour: o, welch ein Glück ist das!)

b) Avec le Génitif qui ne se met en allemand qu'avec les deux interjections: ach! ah! o! oh! d'une manière absolue sans dépendre d'un autre mot sous-entendu, comme:

Ah, quel jour de délices!	Ach, des Bonnetags!
Oh, le sot!	O, des Thoren!
Oh, quelle honte!	O, der Schande!

L'interjection *leider*! hélas! formée du mot *das Leid*, la peine, se met avec le substantif *Gott*, Dieu, également au Génitif. Ex.

Hélas, mon Dieu!	<i>Leider Gottes!</i>
------------------	-----------------------

c) Avec le Datif qui suit toujours les interjections: heil! wehe! wohl! non parce qu'elles régissent ce cas, mais parce que le verbe *seyn*, être, y est sous-entendu, comme:

Salut à toi!	Heil Dir! (pour: Heil sey Dir!)
Malheur à toi!	Wehe Dir! (pour: wehe sey Dir!)
Que tu es heureux!	Wohl Dir! (pour: wohl ist Dir!)

d) Avec l'Accusatif, et alors le verbe est également exprimé ou sous-entendu, comme:

Malheureux que je suis!	O, mich Unglücklichen! (pour: seht mich Unglücklichen!)
Je te salue, noble lumière, ô soleil!	Begrüßet seyßt Du, edles Licht, o Sonne!

AUTRES EXEMPLES SUR LES INTERJECTIONS.

Den uns umschließenden Cirkel beglücken,
Wirken, so viel als ein Jeder vermag;
O! das erfüllet mit süßem Entzücken,
O! das entwölket den düstersten Tag! —

(von Salis.)

Rendre heureux le cercle qui nous entoure,
Agir autant que chacun de nous le peut;
Oh! cela remplit d'un doux ravissement,
Oh! cela dissipe les nuages du jour le plus sombre.

Der Hauptmann und der Bauer.

Der Bauer.

Herr Hauptmann, ach! was macht mein armer Sohn?
Man schrieb mir jüngst, er sey in einer Schlacht geblieben.

Der Hauptmann.

Ei, Freund! das hat ein Lügner Euch geschrieben;
Er blieb nicht, denn er lief davon.

(Pfeffel.)

LE CAPITAINE ET LE PAYSAN.

Le paysan.

Mr. le capitaine, las! qu'est devenu mon pauvre fils?
On m'a écrit dernièrement qu'il était resté sur le champ de bataille.

Le capitaine.

Hé, mon ami! c'est un menteur celui qui vous l'a écrit;
Il n'y est pas resté, car il s'est enfui.

DE LA PONCTUATION

ET DES FIGURES GRAMMATICALES.

I. Le point interrogatif (das Fragezeichen), le point d'exclamation (das Ausrufzeichen ou Ausrufungszeichen), le point (der Punkt, Schlusspunkt ou das Punktum), les deux points (das Kolon) et le point et virgule (das Semikolon) se mettent en allemand comme en français; nous n'avons donc à parler que de la virgule (vom Beistrich ou Komma) dont les Allemands font un usage plus fréquent que les Français. On l'emploie :

1. Avant et après tous les membres d'une phrase qui ont un

verbe différent, s'ils ne sont pas liés par une des conjonctions : und et oder. Ex.

Ich halte es für meine Pflicht,
Dir das zu sagen.

Ich bitte, gütigst Platz zu nehmen.

Zur Arbeit, nicht zum Müßig-
gang sind wir bestimmt.

Wo mir's gut geht, da ist mein
Vaterland.

Um sich durch das, was man lieft,
zu unterrichten, muß man sich's
zum Gesetz machen, Alles zu
verstehen.

Der Mann muß hinaus

In's feindliche Leben,

Muß wirken und streben

Und pflanzen und schaffen,

Erlisten, erraffen,

Muß wetten und wagen,

Das Glück zu erjagen. —

(Schiller.)

Je crois qu'il est de mon devoir
de te dire cela.

Je vous prie de vouloir bien
prendre place.

Nous sommes destinés au travail
et non à l'oisiveté.

Là où je suis bien, là est ma pa-
trie.

Pour s'instruire par ce qu'on lit,
il faut se faire une loi de tout
comprendre.

L'homme est engagé malgré lui
Dans la lutte de la vie :

Il lui faut travailler et faire des
efforts,

Et planter et créer,

Emporter par ruse et par force ;

Il lui faut hasarder et oser

Pour conquérir la fortune.

Rem. A. Accompagné de son régime, l'infinitif avec la préposition zu est séparé par une virgule des autres membres de la phrase, comme on peut le voir dans les exemples ci-dessus. La virgule devient inutile, lorsque l'infinitif avec zu n'est pas accompagné de son régime. Ex.

Ich befahl ihm zu kommen.

Ich bin begierig zu wissen.

Je lui ordonnai de venir.

Je voudrais bien savoir.

2. Devant tout pronom ou adverbe relatif. Ex.

Der Mensch, welcher denkt.

Dein Freund, den ich liebe.

Der Mann, dessen Thaten wir
kennen.

Derjenige ist wahrhaft großmüthig,
welcher seinen Feinden Gutes
thut.

Diejenigen sind schon unglücklich,
welche fürchten, es zu werden.

Mein Bruder, der in Dresden
ist, hat mir geschrieben.

Suche zu seyn, was Du wünschst
zu scheinen.

Das, was Du mir sagtest, ist ein-
getroffen.

Lesen Sie das Buch, welches ich
Ihnen geliehen habe?

L'homme *qui* pense.

Ton ami *que* j'aime.

L'homme *dont* nous connais-
sons les actions.

Celui-là est vraiment généreux
qui fait du bien à ses ennemis.

Ceux-là sont déjà malheureux
qui craignent de l'être.

Mon frère *qui* est à Dresde m'a
écrit.

Cherche à être ce *que* tu désires
paraître.

Ce *que* tu m'as dit, est arrivé.

Lisez-vous le livre *que* je vous
ai prêté?

Der freundliche Blick gibt der Wohlthat, welche die Hand reicht, ihren Werth.

Kenntst Du das Land, wo die Citronen blühen?

In Berlin, wo er sonst wohnte. Ich fand ihn da, wo ich ihn nicht gesucht hatte.

Le regard amical donne au bien-fait *que* tend la main, sa valeur.

Connais-tu le pays où fleurissent les citrons?

A Berlin où il demeurerait jadis. Je le trouvai où je ne l'avais pas cherché.

Rem. B. Lorsque le pronom relatif est régi par une préposition, la virgule la précède, comme :

Es war mein Vater, mit welchem ich sprach.

Mein Bruder und meine Schwester, von denen ich sprach.

Ist das der Mann, durch den Sie diese Nachricht erhielten?

C'était mon père à *qui* je parlais.

Mon frère et ma sœur *de qui* je parlais.

Est-ce là l'homme *par qui* vous avez appris cette nouvelle?

3. Devant tous les adverbes relatifs composés de *wo* et d'une préposition (Voy. page 156), comme : wodurch, wofür, womit, woran, worauf, woraus, worüber, wovon, etc. Ex.

Nothleidenden helfen ist ein Vergnügen, worüber Nichts geht.

Ein Vorfall, woran ich mich kaum noch erinnere.

Ein Versprechen, woran ich mich verlasse.

Das Haus, worin (mieux : in welchem) er wohnte, ist eins der schönsten der Stadt.

Assister les malheureux est un plaisir que rien ne surpasse.

Un accident duquel je me souviens à peine.

Une promesse sur laquelle je compte.

La maison où il demeurerait est une des plus belles de la ville.

4. Devant les conjonctions qui commencent le membre d'une phrase, excepté devant *und* et *oder* et celles qui devraient être précédées du point et virgule. Ex.

Es ist besser Etwas spät, als gar nicht zu lernen.

Es ist weit edler zu vergeben, als sich zu rächen.

Wir wissen es, daß wir auch ohne Belohnung tugendhaft seyn müssen.

Ich überzeugte mich, daß er mir schaden wollte, ob ich ihn gleich liebte.

Ich kann Ihnen nicht bezahlen, da ich mein Geld nicht bekommen habe.

Wenn Sie ihn sehen, so sagen Sie ihm, daß ich ihn heute besuchen werde.

Il vaut mieux apprendre quelque chose tard que jamais.

Il est bien plus noble de pardonner que de se venger.

Nous le savons que nous devons être vertueux, même sans récompense.

Je me suis convaincu qu'il voulait me nuire, quoique je l'aimasse.

Je ne puis vous payer n'ayant pas reçu mon argent.

Si vous le voyez, dites-lui que j'irai le voir aujourd'hui.

Sie schlagen den Hund, weil er Sie gebissen hat.	Vous battez le chien parce qu'il vous a mordu.
Er würde es mir sagen, wenn er es wüßte.	Il me le dirait s'il le savait.
Wenn Du mich liebst, so zeige es durch die That.	Si tu m'aimes, prouve-le-moi par l'effet.

Rem. C. Lorsque l'antécédent (le premier membre de la phrase) est d'une certaine étendue ou formé de plusieurs petits membres, **so**, qui commence le conséquent (le second membre de la phrase) doit en allemand être précédé de deux points. **Ex.**

Als Cäsar den Pompejus in der Schlacht bei Pharsalus geschla- gen, dessen ganze Partei besiegt hatte, und Cato nur noch allein übrig war : so machte dieser seinem Leben mit dem Schwert ein Ende.	César ayant défait Pompée à la bataille de Pharsale et vaincu tout son parti, Caton, resté seul, se donna la mort.
--	---

Rem. D. Lorsque des propositions entières sont liées par un **et** oder, elles sont également divisées par la virgule. **Ex.**

Die Wissenschaften schmücken den Geist, und die Tugend verebelt das Herz.	Les lettres ornent l'esprit et la vertu ennoblit le cœur.
Eine Spartanerin übergab einst ihrem Sohne einen Schild und sagte zu ihm : Entweder mit, oder auf diesem ! Denn die Spar- taner hielten es für eine Ehre, entweder mit dem Schilde aus der Schlacht zurückzukehren, oder todt auf demselben zur Grabstätte getragen zu werden.	Une Spartiate remit un bouclier à son fils et lui dit : ou avec ou dessus ! car les Spartiates tenaient à honneur de rap- porter leur bouclier du champ de bataille, ou, s'ils succom- baient, d'être portés dessus à la sépulture.
Aber mit der Nacht kam der lang- ersehnte Schlummer, und er- quickte die Mutter, und das Leben kehrte zu ihr zurück. Und Cornelia saß am Bette, und hörte ihren Odem die ganze Nacht, und ihre Seele war ängstlich in Hoffnung.	Mais avec la nuit le sommeil tant désiré vint rafraîchir la mère, et la vie lui revint. Et Cornélie était assise auprès du lit, et elle écoutait son souffle toute la nuit, et son âme était craintive dans l'es- pérance.
Sie kniete nieder auf die Blumen des Hügels, und neigte ihr Antlitz, und ihre Thränen ver- einten sich mit dem Thau des Himmels.	Elle s'agenouilla sur les fleurs de la colline et pencha son vi- sage, et ses larmes se mêlè- rent à la rosée du ciel

II. Les figures grammaticales sont :

1. L'ellipse; 2. La synérèse; 3. La syncope; 4. L'apocope.

I. On appelle ellipse la suppression d'un ou de plusieurs mots que l'esprit supplée aisément. Cette suppression a lieu ordinairement lorsqu'on veut s'exprimer avec plus de feu. Ex.

Teute, die er nie gesehen (hatte est supprimé) oder mit denen er nie Umgang gehabt hatte.

Wenn wir unhöflich sind, so verdienen wir von jeder Gesellschaft ausgeschlossen (zu werden est supprimé), und von allen gebildeten Menschen verachtet zu werden.

Was Kunst und Wiß durch Mühe und Schweiß erbaut (haben est sous-entendu), Korinth und Rom mit stolzer Pracht geziert (sous-entendu hat)....

(Kleist.)

Hier, wo mir Nichts als Du geblieben (sous-entendu bist), — hier ist mein letztes Vaterland.

(Galler.)

Des gens qu'il n'avait jamais vus et avec lesquels il n'avait jamais eu de société.

Lorsque nous sommes malhonnêtes, nous méritons d'être exclus de toute société, et d'être méprisés de tous les hommes civilisés.

Tout ce que l'art et le génie ont élevé à force de peine et de travail, toute la magnificence de Rome et de Corinthe...

C'est ici où rien ne m'est resté hormis toi, c'est ici qu'est ma dernière patrie.

II. La synérèse est la contraction de deux syllabes en une seule. Elle sert :

a) à joindre une préposition et un article, comme: im, pour in dem; aufs, pour auf das; ins, pour in das (Voy. Leç. 31), etc.

b) à supprimer la lettre e du pronom neutre es, il, le, pour le réunir à un pronom personnel, à un verbe ou à une conjonction; mais alors on sépare les deux mots par une apostrophe, comme: ich's, pour ich es; er's, pour er es; gib's, pour gib es; wenn's, pour wenn es; etc.

III. La syncope est le retranchement d'une lettre ou d'une syllabe au milieu d'un mot. On peut supprimer :

a) la lettre e du Génitif des substantifs masculins et neutres. C'est à l'oreille à juger de la convenance de cette suppression. Ex. des Briefs au lieu de Briefes; des Amts au lieu de Amtes (Voy. Note 2, Leç. 32).

b) la lettre e de la syllabe finale de tous les adjectifs et pronoms terminés en el, en, er, lorsqu'on y ajoute une terminaison de cas ou de degré de comparaison, comme: edler, theurer, goldner,

au lieu de : edeler, theuerer, goldener; unferes, unferm, au lieu de : unferes, unferem, etc. (Voy. Rem. C, Leç. 20 et Rem. Leç. 21).

c) la lettre e de la terminaison du participe passé, comme : ge-
liebt, au lieu de geliebet, aimé; gespielt, au lieu de gespielt, joué,
etc. (Voy. Leç. 43).

d) la lettre e des terminaisons : en, est, et, dans tous les
temps de la conjugaison d'un verbe, autant que la prononciation
le permet, comme gehn, pour gehen, aller; Du liebst, pour Du
liebst, tu aimes; er spielt, pour er spielt, il joue, etc. (Voy. Rem.
A, Leç. 36).

e) la lettre a de la syllabe dar, dans la composition de quelques
adverbes. Un bon auteur évite ces espèces de suppressions. Ex.
drauf, au lieu de : dar auf; drüber, au lieu de : dar über, etc.

f) la syllabe ge de la proposition gegen et la lettre i de la termi-
naison ig ou ich. Cette dernière licence n'est permise qu'en poé-
sie. Ex. Sie hoben die Augen gen Himmel, ils levèrent les yeux
vers le ciel; au lieu de gegen den Himmel; der Ewige, pour der
Ewige, l'Éternel.

IV. L'apocope est le retranchement de la fin d'un mot, ou la
non-répétition d'une terminaison qui est commune à deux ou à
plusieurs mots. On peut retrancher :

a) la lettre e du Datif des noms masculins et neutres. C'est en-
core à l'oreille à juger, si cette suppression doit avoir lieu. Ex.
dem Brief, au lieu de : dem Briefe; dem Amt, au lieu de : dem
Amte (Voy. Note 2, Leç. 32).

b) la lettre e à la fin d'un verbe, d'un substantif et de la prépo-
sition ohne. Cette suppression est principalement réservée à la poé-
sie. Ex. ich lieb' ihn, pour : ich liebe ihn; er hätt' es gethan, pour :
er hätte es gethan, il l'aurait fait; die Treu', pour : die Treue, la fidé-
lité; ohn' Ihre Hülfe, pour : ohne Ihre Hülfe, sans votre secours.

c) la dernière syllabe d'un mot qu'on remplace par un trait
d'union (=). On se sert avec élégance de cette abréviation, lorsque
deux ou plusieurs mots sont réunis par les conjonctions : und, oder,
weder—noch; ou lorsque deux prépositions différentes entrent
dans la composition d'un même verbe. Ex. geist= und weltlich,
pour : geistlich und weltlich, ecclésiastique et séculier; weder
Freund= noch Feindschaft, ni amitié, ni inimitié; ein= und ausgehen,
entrer et sortir; der Ein= und Ausgang, l'entrée et la sortie; das
Karten=, Würfel= und Schachspiel, le jeu de cartes, de dés et
d'échecs (Voy. Note 3, Leç. 74).

EXPLICATION DES ABRÉVIATIONS

LES PLUS USITÉES EN ALLEMAND.

Abſch.	Abſchnitt, section.	Agfr.	Jungfer, demoiselle.
Abth.	Abtheilung, division.	kaiserl.	kaiserlich, impérial.
Ann.	Anmerkung, remarque.	Alf.	Klafter, toise, voie, corde.
Antw.	Antwort, réponse.	königl.	königlich, royal.
Aufl.	Auflage, } édition.	Kr.	Kreuzer, creuzer.
Ausg.	Ausgabe, }	L.	lies, lisez.
A. a. D.	am angeführten Orte, à l'endroit cité.	Lth.	Loth, demi-once.
A. T.	altes Testament, ancien testament.	M.	Magister, magister.
B.	Band, Buch, volume, livre.	Maj.	Majestät, majesté.
Centn.	Centner, quintal.	Mscr. ou	Manuscript, manu-
bergl.	bergleichen, de tels.	Msript.	scrit.
b. h.	das heißt, c'est-à-dire.	N. S.	Nachſchrift, post-scrip- tum.
b. i.	das ist, c'est.	N. T.	neues Testament, nou- veau testament.
b. J.	dieses Jahrs, de cette année.	Pf.	Pfennig, denier.
b. M.	dieses Monats, de ce mois.	Pfd.	Pfund, livre.
Durchl.	Durchlaucht, Altesse.	Rthl.	Reichsthaler, risdale.
d. V.	der Verfasser, l'auteur.	f.	sich, voyez.
Ev.	Evangelium, évangile.	G.	Seite, page.
Evr.	Euer, Eure, votre.	ſel.	ſelig, ſeu (déſunt).
Evr.	Eurer, de votre, à votre.	Se.	Seine, sa.
Exc.	Excellenz, Excellence.	Seiner,	à sa.
Fl.	Florin, Gulden, florin.	Th.	Thail, tome.
Fr.	Frau, madame.	Thlr.	Thaler, écu.
geb.	geboren, né.	u. a. m.	und andere mehr, et d'autres.
geſt.	geſtorben, mort.	u. d. g. m.	und dergleichen mehr, et d'autres sembla- bles.
Ggr.	gute Groschen, bons gros.	u. e. a.	und einige andere, et plusieurs autres.
Gr.	Groschen, gros.	u. ſ. f. }	und ſo fern, }
heil.	heilig, ſacré, ſaint.	u. ſ. w. }	und ſo weiter, }
h. S.	heilige Schrift, Ecri- ture ſainte.	Verf.	Verſaffer, auteur.
Hr. Hrn.	Herr, Herrn, monsieur.	vergl.	vergleiche, comparez.
H. Hr.	Herrn, messieurs.	v. R. w.	von Rechts wegen, de droit.
i. J.	im Jahre, l'an.	z. B.	zum Beiſpiel, } par ex-
ingl.	ingleichen, de même.	z. E.	zum Exempel, } emple.

THÈMES.

309.

EMPIRE D'ALEXANDRE SUR SES SENS (Alexander's Enthaltſamkeit).

Alexandre-le-Grand, marchant à la conquête de l'univers (ſam auf ſeinem Zuge, die Welt zu erobern), traversait en Asie un grand désert de sable (durch eine lange Sandwüſte Aſiens), sans trouver une goutte d'eau. Enfin un soldat en découvrit. Il la prit dans son casque, et courut la porter au roi. Mais Alexandre, voyant ses soldats épuisés de soif autant que lui, dit : « Moi, je boirais seul (ſoll ich der Einzige ſeyn, der da trinkt)! » et il répandit l'eau sur la terre. Tous, remplis d'admiration (voll Bewunderung) pour un prince qui savait ainsi commander à ses besoins (über die Enthaltſamkeit des—), s'écrièrent à la fois : Marchons (Auf)! en avant (führe uns fort)! nous ne sommes pas fatigués ; nous n'avons pas soif ; nous nous croyons plus que des mortels (wir halten uns nicht für ſterblich) sous la conduite d'un si grand roi (führt uns ein ſolcher König). (Heinsius.)

310.

CHARLES XII.

Charles XII, assiégé dans (ber in—beſagert war) Stralsund, dictait à son secrétaire des lettres pour la (nach) Suède. Une bombe tomba sur la maison, perça le toit, et vint éclater (zerſpringen*) près de la chambre même du roi. La moitié du plancher (ber Fußboden) vola en éclats (in Stücke zerſliegen*). Le cabinet dans lequel le roi dictait (à son secrétaire) était en partie (zum Theil) séparé (getrennt) de cette chambre par un mur épais qui ne souffrit point de la commotion (die Erſchütterung), et par bonheur, pas un débris (das Stück) ne fut lancé (ſiegen*) dans le cabinet dont la porte était ouverte. Au bruit de la bombe, au fracas de la maison qui semblait s'écrouler (Bei dem Knalle dieſer Bombe, die das ganze Haus zu zerſchmettern ſchien), la plume échappa (fallen*) de la main du secrétaire. « Qu'y a-t-il donc ? » lui dit le roi d'un air tranquille (mit ruhiger Miene), « pourquoi ne continuez-vous pas ? » « Ah ! Sire (gnädiger Herr), » lui répondit celui-ci, « la bombe!... » « Eh bien ! » reprit le roi, « qu'a de commun (was hat—zu thun) la bombe avec la lettre que je vous dicté ? Continuez. » (Pfeffel.)

Le roi de Prusse voyant un de ses soldats balaféré (mit einer Narbe im Gesichte), lui dit : « Dans quel cabaret (die Schenke) t'a-t-on équipé de la sorte (Dich so zugerichtet)? » « Dans un cabaret où Votre Majesté a payé l'écot, à Collin, » répondit le soldat. Le roi qui y (bei Collin) avait été battu, trouva la réplique excellente.

Coriolan s'avancant (anrückend) vers Rome, sa mère vint au devant de lui (Jemandem entgegen kommen*), tomba à genoux (auf die Knie fallen*) et le pria de renoncer à son projet. Coriolan, après un long combat entre l'honneur et les sentiments de la nature (die Triebe der Natur), releva sa mère et s'écria : « Ma mère, tu as sauvé Rome, mais perdu ton fils. »

Camille, malgré ses vertus, fut payé d'ingratitude (mit Unbath belohnt werden*) et obligé de quitter Rome; mais, loin de se venger, il délivra ensuite sa patrie des ravages (von den Verwüstungen) des Gaulois (der Gallier).

311.

Un pauvre gentilhomme, hors d'état (der außer Stand war) de satisfaire ses créanciers, disait un matin en se levant : « Que le diable emporte (der Hefen hole) tous ceux qui viendront aujourd'hui me demander (von Jemandem fordern) de l'argent. » A peine avait-il fini ces paroles, qu'il entendit frapper à sa porte. Il ouvre et voit entrer quatre de ses créanciers qui commencent à lui demander s'il les avait encore oubliés. « Je vous jure, » leur dit le gentilhomme, « que je pensais à vous il n'y a qu'un instant. »

Un célèbre acteur ayant l'honneur de voir souper Louis XIV, avait les yeux fixés (sah unverwandt) sur un plat de perdrix (eine Schüssel mit Rebhühnern). Ce prince s'en aperçut, et dit à l'officier (der Hofbediente) qui desservait (die Speisen von der Tafel nehmen*) : « Qu'on donne ce plat à Dominique; » c'était le nom de l'acteur. « Quoi, Sire! » s'écria adroitement celui-ci, « et les perdrix aussi? » Le roi, qui comprit (errathen*) la pensée (die Absicht) de Dominique, reprit : « Oui, et les perdrix aussi. » L'acteur, par cette question adroite, obtint non-seulement les perdrix, mais ce qui valait beaucoup plus, un beau plat d'or.

312.

TRAIT DE BIENFAISANCE (ein Zug der Wohlthätigkeit) DE
MARIE-ANTOINETTE, DEPUIS REINE (nachmaliger
Königinn) DE FRANCE.

Tout le monde sait (es ist allgemein bekannt) que cette auguste

(erhaben) princesse était naturellement compatissante, humaine, sensible, et que les malheureux n'implorèrent jamais inutilement sa pitié. Louis XVI, peu de temps avant de monter sur le trône (vor seiner Thronbesteigung), se promenait avec elle dans le parc de Versailles. Là (hier), libres du faste importun (das lästige Gepränge) de la cour, ils aperçurent une jeune enfant (ein kleines Mädchen) qui portait une écuelle (der Napf) et quelques cuillers d'étain. « Que portes-tu là ? » lui dit la princesse. — « Madame, c'est de la soupe pour mon père et ma mère qui travaillent là-bas dans les champs (dort im Felde). » — « Et avec quoi (woraus) est-elle faite (zubereitet) ? » — « Avec de l'eau, Madame, et des racines (die Wurzel). » — « Quoi ! sans viande ? » — « Ah, Madame, bien heureux (wir sind froh) quand nous avons du pain. » — « Eh bien, porte ce louis à ton père, pour qu'il fasse (damit er sich — zurichten lasse) une meilleure soupe.... Voyons ce qu'elle deviendra (wie es mit ihr gehen wird), » dit-elle au prince. Ils la suivirent en effet, et considérèrent de loin le bonhomme courbé sous le poids de son travail (den unter der Last — gedrückten Landmann), qui, dès que sa fille lui eût remis le louis, tomba à genoux avec sa femme et ses enfants et leva les mains vers le ciel, pour le remercier d'un secours si inattendu (unerwartet). « Ah ! vois-tu, mon ami, » s'écria Marie-Antoinette ; « ils prient pour nous. Quel plaisir on goûte (wie süß ist es) à faire du bien ! »

313.

TOBIE WITT.

Tobie Witt était né (gebürtig) dans une petite ville, et n'avait jamais été beaucoup plus loin que les villages des environs ; cependant il connaissait mieux le monde que beaucoup d'autres qui ont dépensé leur patrimoine (das Erbtheil) à Paris ou à Naples. Il aimait à raconter toutes sortes de petites anecdotes (das Geschichtchen) qu'il avait recueillies çà et là, et auxquelles il avait pris part (die er sich hie und da aus eigener Erfahrung gesammelt hatte). Elles avaient peu le mérite poétique ; mais elles n'étaient que plus applicables aux différentes circonstances de la vie (aber desto mehr praktischen). Le plus singulier, c'est que, pour le même fait (und was das Besondere an ihnen war) il y en avait toujours deux qui s'accordaient ensemble (daß ihrer je zwei und zwei zusammen gehörten).

Un jour un jeune homme de sa connaissance, Monsieur Till,

louait son jugement. « Eh ! » dit le vieux Witt en souriant (und schmunzelte), « serais-je donc en effet si sensé ? »

« Tout le monde le dit, Monsieur Witt. Et comme j'aimerais beaucoup à le devenir aussi..... »

« Eh bien ! si vous voulez le devenir, la chose est facile. Vous n'avez qu'à bien faire attention, Monsieur Till, à ce que font les fous. »

« Comment ? à ce que font les fous ? »

« Oui, Monsieur Till ; et puis vous agirez d'une manière tout opposée à la leur. »

« Comme par exemple ? »

« Comme par exemple, M. Till : dans mon jeune temps (die Jugend) vivait ici un vieil arithméticien (der Arithmetikus), un petit homme sec, toujours de mauvaise humeur (ein dünnes, grämliches Männchen) ; il s'appelait M. Veit. On l'entendait continuellement grommeler entre ses dents (Der ging immer herum, und murmelte vor sich selbst) ; de sa vie (in seinem Leben) il ne parla à personne ; regarder quelqu'un en face, c'est ce qu'il fit encore moins ; car il avait toujours l'air sombre et était concentré en lui-même (immer guckte er ganz finster in sich selbst hinein). Comment croyez-vous, M. Till, qu'on l'appelât (daß die Leute den hießen) ? »

« Comment ? — un esprit pensif (einen tiefsinnigen Kopf) ? »

« Ah ! oui, c'est bien cela (es hat sich wohl) ! Un fou ! Oh ! oh ! (Qui) ! pensai-je alors en moi-même — car le nom ne me convint pas (denn der Titel stand mir nicht an) — il ne faut pas agir comme M. Veit. Cela ne sied pas (ist nicht fein). Être toujours concentré en soi-même, cela ne vaut rien : regardons hardiment le monde en face (sich Du den Leuten dreist ins Gesicht) ! S'entretenir avec soi-même ; si ! parlons plutôt (sprich Du lieber) avec les autres. Eh bien ! que vous en semble, M. Till, avais-je raison ? »

« Oui, sans doute. »

« Ah ! je ne sais : pas tout à fait cependant. Car il y avait encore un autre individu qui battait le pavé ici (denn da lief noch ein Unberer herum) ; c'était le maître de danse, M. Flink. Celui-ci regardait tout le monde en face (ins Gesicht gucken), et bavardait partout à la ronde avec tout ce qui pouvait l'entendre (mit Allem, was nur ein Ohr hatte, immer die Reihe herum). Et celui-ci, M. Till, comment croyez-vous qu'on l'appelât ? »

« Un joyeux compère (einen lustigen Kopf) ? »

« C'est presque cela (beinahe) ! On disait aussi que c'était un fou

(sie hießen ihn auch einen Narren). Oh ! oh ! pensai-je encore, voilà vraiment qui est drôle ! Comment faut-il donc que tu fasses pour passer pour un homme sensé ? Pas tout à fait comme M. Veit, pas tout à fait non plus comme M. Flink. D'abord tu regarderas hardiment le monde en face comme l'un, puis tu auras l'air pensif comme l'autre. D'abord tu parleras à haute voix avec le monde, comme M. Flink, puis en secret avec toi-même, comme M. Veit. Voyez-vous, M. Till, voilà comme j'ai fait ; c'est là tout le secret. »

Un autre jour il reçut la visite (besuchte ihn) d'un jeune négociant, M. Flau, qui se plaignait beaucoup de son malheur. « Eh ! mais (Ei was), » s'écria le vieux Witt en le secouant, « il n'y a qu'à chercher le bonheur ; il faut courir après lui. »

« C'est ce que je fais depuis longtemps ; mais à quoi cela sert-il ? Il m'arrive des malheurs coup sur coup. Je préfère rester dorénavant chez moi les bras croisés (lege ich die Hände in den Schooß). »

« Non, non, M. Flau ! ce n'est pas cela (nicht doch) ! il faut toujours courir après la fortune, mais seulement prendre bien garde de quelle manière vous porterez la tête (das Gesicht tragen*). »

« Comment ! de quelle manière je porterai la tête ? »

« Oui, M. Flau, de quelle manière vous porterez la tête. Je m'explique : lorsque mon voisin de gauche bâtit sa maison, toute la rue était encombrée de (lag die ganze Straße voll) poutres, de pierres et de chevrons. Notre bourgmestre, M. Trik, qui dans ce temps-là n'était encore qu'un jeune conseiller (ein blutjunger Rathsherr), vint à passer. Il marchait d'un air empressé, sans faire attention, balançant fièrement ses bras et portant le nez au vent (der rannte, mit von sich geworfenen Armen, ins Gefog hinein, daß die Nase mit den Wolken so ziemlich gleich war). Pouf (Pump) ! voilà mon homme par terre (lag er da) ; il se cassa une jambe, et boite (hinken) encore aujourd'hui (heutigen Tages). Que veux-je dire par là, mon cher M. Flau ? »

« Eh ! la vieille maxime (die Lehre) : on ne doit pas porter le nez trop haut. »

« Oui, voyez-vous ! mais pas trop bas non plus. Car un instant après vint à passer le poète de la ville (der Stadtpoet), M. Schall, dont la tête était sans doute occupée de soucis domestiques ou de la composition de quelques vers (der mußte entweder Verse oder Hausorgen im Kopfe haben) ; car il marchait d'un air tout triste (schlich ganz trübsinnig einher), et fixait la terre (und guckte in den

Erbboden), comme s'il eût voulu s'y enfoncer (hineinsinken*). Crac (Krach)! une corde se rompt, une poutre se détache, et tombe comme l'éclair à ses pieds. Le pauvre diable s'évanouit (in Ohnmacht fallen*) de frayeur; il en devint malade et garda la chambre pendant plusieurs semaines (und mußte ganze Wochen lang ausbleiben). Devinez-vous bien maintenant ma pensée (was ich meine). M. Flau? comment il faut porter la tête?»

« Vous pensez qu'il faut garder un juste milieu (so hübsch in der Mitte)? »

« Oui, certainement, qu'on ne regarde pas trop fièrement (eck) aux nues, ni trop timidement (scheu) à terre. Lorsqu'on jette bien attentivement ses yeux à droite et à gauche, en haut et en bas, on avance facilement dans le monde, et on n'a pas beaucoup à craindre des coups de la fortune (und mit dem Unglücke hat's so leicht Nichts zu sagen). »

314.

SUITE.

Une autre fois M. Witt reçut la visite d'un jeune homme qui venait d'entrer dans les affaires (der junge Anfänger); c'était M. Wills: il voulait lui emprunter de l'argent pour faire une petite spéculation (zu einer kleinen Spekulation). « Je prévois bien, » dit-il, « que mon bénéfice ne sera pas grand; mais comme cette affaire est venue se présenter à moi (aber es rennt mir so von selbst in die Hände), je veux l'entreprendre. »

Ce ton ne convint nullement à M. Witt. « Et combien croyez-vous donc qu'il vous faille, mon cher M. Wills? »

« Oh! pas beaucoup, une bagatelle: la faible somme de cent écus (ein hundert Thalerchen etwa). »

« Si ce n'est pas plus, je vous les donnerai très-volontiers. Et pour vous prouver que je vous veux du bien, je m'en vais vous donner encore par-dessus le marché (obendrein) quelque autre chose qui, entre frères (unter Brüdern), vaut bien mille risdales. Vous pourrez devenir riche avec cela. »

« Comment, mon cher M. Witt, par-dessus le marché? »

« Ce n'est rien; c'est tout bonnement une petite historiette (ein bloßes Händchen). — Dans mon jeune temps j'avais pour voisin un marchand de vin, un petit homme fort drôle; il s'appelait M. Grell. Il avait pris l'habitude de dire une certaine phrase (die Redensart), qui à la fin l'obligea à décamper (die brachte ihn zum Thore hinaus). »

« Voilà qui est étrange ! et quelle était cette phrase ? »

« Lorsqu'on lui demandait quelquefois : Eh bien ! M. Grell, comment vont les affaires (wie steht's) ? combien avez-vous gagné à cette spéculation ? — Une bagatelle, répondait-il. A peu près une cinquantaine d'écus. Qu'est-ce que cela ? — Ou lorsqu'on lui disait : Eh bien ! M. Grell, vous avez aussi perdu dans la banqueroute ? — Ah ! répliquait-il, cela ne vaut pas la peine qu'on en parle (es ist nicht der Rede werth) : c'est une bagatelle de cinq cents écus. — Cet homme n'était pas mal dans ses affaires ; mais comme je vous l'ai déjà dit (wie gesagt), cette seule maudite phrase suffit pour le ruiner (half ihm glatt aus dem Sattel), et le força à décamper. — Mais à propos, dites-moi donc, M. Wills, combien d'argent vouliez-vous ? »

« Moi ? je vous priais de m'avancer une somme de cent risdales, mon cher M. Witt. »

« Ah bien ; c'est cela : je perds la mémoire. Mais j'avais encore un autre voisin : c'était M. Tomm, marchand de blé, qui, par le moyen d'une autre phrase, parvint à bâtir cette grande maison avec un arrière-bâtiment (das Hintergebäude) et un magasin (das Waarenlager). — Que vous en semble ? »

« Ah ! pour l'amour de Dieu (um's Himmels willen) ! je voudrais bien la connaître. — Cette phrase était ? » —

« Lorsqu'on lui demandait quelquefois : Comment vont les affaires, M. Tomm ? Qu'avez-vous gagné à cette spéculation ! Ah ! beaucoup d'argent, disait-il, beaucoup d'argent ! — Et l'on voyait alors que son cœur tressaillait de joie (wie ihm das Herz im Reibe tachte) ; — (j'ai gagné une forte somme :) cent risdales ! — Ou lorsqu'on lui disait : Qu'avez-vous ? pourquoi si morose (mürrisch), M. Tomm ? — Hélas ! répliquait-il, j'ai perdu beaucoup d'argent ; une forte somme : cinquante risdales ! — Cet homme-là a commencé avec peu (klein anfangen*) ; mais comme je vous l'ai déjà dit, il bâtit toute cette grande maison avec un arrière-bâtiment et un magasin. — Eh bien ! M. Wills, laquelle de ces deux phrases vous plait le plus ? »

« Eh ! cela va sans dire (das versteht sich), (c'est) la dernière. »

« Cependant — ce M. Tomm ne me plaisait pas tout-à-fait ; car il disait aussi : (c'est) beaucoup d'argent ! lorsqu'il donnait aux pauvres ou aux autorités ; et dans ce cas il aurait dû parler comme M. Grell, mon autre voisin. — Moi, M. Wills, qui me trouvais ainsi entre ces deux phrases, je les ai remarquées et retenues toutes deux (ich habe mir beide gemerkt) ; et selon le temps et les

circonstances (nach Zeit und Gelegenheit), je parle tantôt comme M. Grell, et tantôt comme M. Tomm. »

« Non, sur mon âme ! je suis de l'avis de (ich halt's mit) M. Tomm. La maison et les magasins me plaisent (beaucoup). »

« Vous vouliez donc ? » —

« Beaucoup d'argent ! beaucoup d'argent, mon cher M. Witt ! une forte somme : cent risdales ! »

« Eh bien ! voyez, M. Wills, cela viendra. Voilà qui était bien (Das war ganz recht). — Lorsqu'on emprunte d'un ami, il faut parler comme M. Tomm ; et lorsqu'on tire son ami d'embarras (aus der Noth helfen*), il faut parler comme M. Grell. »

(Engel.)

CENT-DIX-HUITIÈME LEÇON.

Hundert und achtzehnte Section.

DIALOGUES.

G e s p r ä c h e.

I. CIVILITÉS D'USAGE.

I. Gewöhnliche Höflichkeits-
Ausdrücke.

Bonjour.

Guten Morgen, guten Tag (1).

Bonsoir.

Guten Abend, gute Nacht (2).

— — mon père, mon fils.

— — lieber Vater, mein Sohn.

— — mon frère, ma sille.

— — lieber Bruder, meine Tochter.

— — mon neveu, mon cou-
sin.— — lieber Nefse, lieber
Wetter.

— — ma mère, ma tante.

— — liebe Mutter, liebe
Tante.

— — ma sœur, mon ami.

— — liebe Schwester, lie-
ber Freund.

Bonsoir ma mère.

Gute Nacht, liebe Mutter.

Au revoir.

Auf Wiedersehen.

J'ai l'honneur de vous souhaiter
le bonjour.Ich habe die Ehre, Ihnen einen
guten Morgen zu wünschen.

— Monsieur.

— — mein Herr.

— Madame.

— — gnädige Frau, Madam.

— Mademoiselle.

— — gnädiges Fräulein, mein
Fräulein, Mademoiselle.

Comment se porte Madame?

Wie befinden Sie sich, gnädige
Frau?— — — Mademoi-
selle?— — — mein
Fräulein?

— — — ma petite?

— — — meine
Kleine?

Comment avez-vous dormi?

Wie haben Sie geschlafen?

Avez-vous bien dormi?

Haben Sie gut geschlafen?

(1) On dit guten Morgen le matin, et guten Tag l'après-midi et le
matin.(2) On dit guten Abend en arrivant le soir, et gute Nacht, bonne
nuit, en se quittant.

Comment avez-vous passé la nuit?

Bien sensible à votre attention, un peu mieux qu'hier.

J'ai bien dormi, grâce à Dieu.

Et vous, petite?

Assez bien, très-bien, fort bien.

Présentez mes civilités (mes très-humbles respects) à Monsieur, Madame, Mademoiselle, Messieurs, etc.

Assurez-le (la, les) de mes respects.

— — de mon estime.

— — de ma haute considération.

— — de mon amitié.

Pardon, Monsieur.

Dites-moi, de grâce.

Voudriez-vous bien....?

Oserais-je vous prier de....?

Voulez-vous bien permettre que....?

Je vous demande en grâce de vouloir m'écouter.

Ne me refusez pas vos bonnes grâces.

Veillez m'en croire.

Donnez-vous la peine d'entrer.

Rassez, Monsieur, je suis chez moi.

Vous le voulez?

Pardon, si je vous dérange.

Nullement, je suis à vos ordres.

En quoi puis-je vous être utile?

Je viens vous demander votre protection.

Je souhaite qu'elle puisse vous être utile.

Comptez sur ma vive reconnaissance.

Wie haben Sie diese Nacht zugebracht?

Sehr verbunden für Ihre Aufmerksamkeit — etwas besser als gestern.

Ich habe, Gott sey Dank, gut geschlafen.

Und Sie, meine Kleine?

Stemlich gut, sehr gut, überaus gut.

Zeigen Sie dem Herrn, der Frau, dem Fräulein, den Herren, u. s. w., meine Ergebenheit (meine Ehrfurcht).

Versichern Sie ihn (sie) meiner Ehrfurcht.

— — — — meiner Hochachtung.

— — — — meiner besondern Achtung.

— — — — meiner Freundschaft.

Um Verzeihung, mein Herr!

Sagen Sie mir gefälligst.

Wollten Sie wohl....?

Dürfte ich Sie bitten....?

Würden Sie wohl erlauben....?

Haben Sie die Gewogenheit, mich anzuhören.

Ver sagen Sie mir Ihr Wohlwollen nicht.

Ich bitte Sie, mir zu glauben.

Bemühen Sie sich herein.

Treten Sie gefälligst herein.

Gehen Sie voran, ich bin hier zu Hause.

Wenn Sie befehlen.

Um Verzeihung, wenn ich Sie störe.

Keineswegs, ich bin zu Ihrem Befehl.

Womit kann ich Ihnen dienen?

Ich bitte um Ihren Schutz.

Ich wünsche, Ihnen dadurch nützen zu können.

Es soll mich freuen, wenn ich Ihnen dadurch nützlich werden kann.

Rechnen Sie auf meine lebhafteste Erkenntlichkeit.

Comptez sur ma gratitude.

Vous m'obligerez infiniment.

Disposez de moi en toute occasion.

Vous êtes bien bon.

Vous me faites honneur.

Je n'ai rien à vous refuser.

C'est un effet de votre bonté.

Je m'en charge avec plaisir.

Mille remerciements.....

Je vous en aurai des obligations infinies.

Vous avez bien de la bonté.

Vous me flattez beaucoup.

Vos procédés sont très-honnêtes.

Je ne saurais assez vous en remercier.

Rechnen Sie auf meine Dankbarkeit.

Sie werden mich unendlich verbinden.

Befehlen Sie bei jeder Gelegenheit über mich.

Sie sind sehr gütig.

Sie erweisen mir viel Ehre.

Ich kann Ihnen Nichts abschlagen.

Das ist ein Beweis Ihrer Güte.

Ich übernehme es mit Vergnügen.

Tausend Dank.....

Ich werde Ihnen unendlich dafür verbunden seyn.

Sie sind sehr gütig.

Sie schmeicheln mir sehr.

Ihr Benehmen ist sehr edel.

Ich kann Ihnen nicht genug dafür danken. X

II. PRÉSENTATIONS ET INTRODUCTION.

Je n'ai pas l'honneur, Monsieur, d'être connu de vous : je suis le frère de votre ami, M. S. de Padoue.

Ah ! Monsieur, cela me suffit ; vous pouvez tout attendre de moi.

Croyez bien que je n'abuserai point de votre obligeance.

J'attends avec impatience l'occasion de vous rendre service.

Pourrais-je sans indiscretion vous prier de me conduire chez M. de C. ?

Comment donc ! Mais vous m'offrez là une occasion de faire à M. de C. un fort grand plaisir.

Si nous y allions de ce pas ?

Vous prévenez mon désir.

Monsieur de C. y est-il ?

Oui, Monsieur, donnez-vous la peine d'entrer.

II. Vorstellen und Einführen.

Ich habe nicht die Ehre, mich Ihrer Bekanntschaft zu erfreuen ; ich bin der Bruder Ihres Freundes, des Herrn S. von Padua.

Das ist mir hinreichend ; ich bin ganz zu Ihren Diensten.

Seyn Sie versichert, ich werde Ihre Gefälligkeit nicht missbrauchen.

Ich erwarte mit Ungeduld die Gelegenheit, Ihnen dienen zu können.

Würde es Sie nicht belästigen, wenn ich Sie bäte, mich zu dem Herrn von C. zu führen ?

Weit entfernt ! dadurch geben Sie mir Gelegenheit, dem Herrn von C. sehr viel Vergnügen zu machen.

Wollen wir sogleich zu ihm gehen ? Sie kommen meinem Wunsche zuvor.

Ist der Herr von C. zu Hause ?

Ja, mein Herr, bemühen Sie sich nur herein.

Mon cher ami, je viens vous présenter Monsieur, qui désire si ardemment faire votre connaissance qu'il n'a pas voulu remettre la chose à demain.

Cet empressement me fait honneur.

Et vous fera aussi beaucoup de plaisir quand vous connaîtrez Monsieur plus particulièrement.

Je suis transporté de joie de faire votre connaissance; car j'ai mille obligations à Monsieur votre frère, et je veux tâcher de les reconnaître, du moins en partie, en vous offrant, Monsieur, mes plus zélés services.

Il suffit, Monsieur, que vous m'ayez été présenté par mon ami que voilà, pour me féliciter toujours d'avoir fait votre connaissance.

Je vais vous présenter à Madame de C.

Permettez, Madame, que je vous présente Monsieur S. comme ancien ami de notre famille.

Monsieur est le frère cadet de M. S. auquel votre fils Gustave est redevable de sa fortune.

Je suis charmée, Monsieur, de faire votre connaissance; on m'a dit beaucoup de bien de vous, et il y a longtemps que je désire vous rencontrer dans une des sociétés que je fréquente.

Je vous suis très-reconnaissant de vos bontés, Madame. Je souhaite mériter toujours la bonne opinion qu'on a bien voulu vous donner de moi.

Lieber Freund, ich besuche Sie, um Ihnen diesen Herrn vorzustellen. Er wünscht so sehr Ihre Bekanntschaft zu machen, daß er es nicht bis morgen aufschieben wollte.

Diese Eile ehrt mich ungemein.

Und wird Ihnen auch viel Freude machen, wenn Sie den Herrn genauer kennen werden.

Ich bin außer mir vor Freude, Sie kennen zu lernen; denn ich habe gegen Ihren Herrn Bruder unendliche Verbindlichkeiten, und will meine Dankbarkeit wenigstens zum Theil dadurch zu beweisen suchen, daß ich Ihnen meine eifrigsten Dienste anbiete.

Schon um deswillen, weil Sie mir durch diesen Freund empfohlen worden sind, werde ich mich jederzeit glücklich schätzen, Ihre Bekanntschaft gemacht zu haben.

Ich will Sie der Frau von C. vorstellen.

Erlauben Sie, gnädige Frau, daß ich Ihnen den Herrn S. als einen alten Freund meines Hauses vorstelle.

Er ist der jüngere Bruder des Herrn C., dem Ihr Sohn Gustav sein Glück zu verdanken hat.

Ich freue mich sehr, mein Herr, Ihre Bekanntschaft zu machen. Man hat mir viel Gutes von Ihnen gesagt, und ich wünschte schon lange, Sie in einer Gesellschaft, die ich besuche, zu treffen.

Ich bin Ihnen sehr verbunden für Ihre Güte, gnädige Frau. Ich wünsche, die gute Meinung, die man Ihnen von mir beigebracht hat, stets zu verdienen.

Je ferai tout ce qui sera en mon pouvoir, pour me rendre digne de vos bonnes grâces.

Je veux sur-le-champ vous faire faire connaissance avec nos dames.

Donnez-vous la peine d'entrer ici; vous trouverez ces dames dans la seconde pièce.

Mesdames, permettez que je vous présente Monsieur S., dont le frère à Padoue a rendu de si éminents services à votre cousin Gustave.

Ah! Monsieur, que nous sommes enchantées de vous recevoir chez nous.

Mesdames, je le suis infiniment plus, et je vous supplie de me traiter en ami, titre glorieux que je tâcherai de mériter.

Donnez-vous la peine de vous asseoir, et causons un peu, je vous prie.

Il n'y a pas longtemps que Monsieur est dans ce pays?

Mesdames, je ne fais que d'arriver.

Et Monsieur vient de Munich?

Oui, Mesdames, j'y étais encore hier matin.

Vous avez sans doute aussi passé par Stoufgard?

Je m'y suis même arrêté plusieurs semaines.

Il y a trois mois déjà que j'ai quitté l'Italie.

Je suis bien fâchée de n'avoir pas eu l'honneur, Monsieur, de faire votre connaissance plus tôt.

Moi aussi, Madame, je le regrette infiniment.

Je connais quelques personnes

Ich werde alles Mögliche thun, um mich Ihrer Gewogenheit würdig zu machen.

Ich will Sie sogleich mit unsern Damen bekannt machen.

Bemühen Sie sich hier herein; Sie werden die Damen im zweiten Zimmer finden.

Erlauben Sie, meine Damen, daß ich Ihnen den Herrn S. vorstelle, dessen Bruder Ihrem Vetter Gustav so große Dienste in Padua geleistet hat.

Wie sehr sind wir erfreut, Sie bei uns zu sehen!

Ich bin es unendlich mehr, meine Damen, und bitte Sie, mich als Ihren Freund zu betrachten; ich werde diesen ehrenvollen Titel zu verdienen suchen.

Belieben Sie sich zu sehen. Lassen Sie uns ein wenig plaudern, wenn ich bitten darf.

Sie sind wohl noch nicht lange hier?

Ich komme so eben an.

Und kommen von München?

Ja, meine Damen, gestern früh war ich noch dort.

Sie sind ohne Zweifel auch durch Stoufgard gereist?

Ich habe mich sogar mehrere Wochen dort aufgehalten.

Schon vor drei Monaten verließ ich Italien.

Es thut mir sehr leid, mein Herr, daß ich nicht früher die Ehre Ihrer Bekanntschaft gehabt habe.

Auch ich bebaure es ungemein, gnädige Frau.

Ich kenne einige achtenswerthe

estimables dont la société, j'en suis sûre, vous conviendra beaucoup.

Je vous présenterai chez elles.

Pose vous prier, Madame, de m'en fixer le jour bientôt.

Cela dépendra absolument de Madame votre épouse à laquelle je vais de ce pas en faire la proposition.

Dont elle sera fort honorée, et qu'elle acceptera avec plaisir.

III. A TABLE.

Pardon, si je vous ai fait attendre.

Il n'y a pas de mal; il nous est venu quelques personnes depuis, mais qui avaient déjà diné, et qui ne sont restées que pour faire votre connaissance.

Messieurs et Dames, mettons-nous à table, et vous, ma cousine, asseyez-vous à côté de Monsieur D.

Allons! ma cousine, faites-vous donner une assiette et mangez une bouchée de ce rôti, il est excellent.

Approchez-vous de la table avec votre fils.

Vous êtes bien bon, mon cousin, mais nous venons de dîner.

Quel mal y a-t-il? Ce petit morceau de rôti et un verre de bon vin par dessus ne vous chargera pas l'estomac.

Tenez, mon petit ami, à votre âge on a de l'appétit, voulez-vous un peu de salade?

Je vous serai fort obligé, mon cher oncle.

Personen, deren Umgang Ihnen gewiß sehr angenehm seyn wird.

Ich will Sie bei ihnen einführen. Ich erlaube mir die Bitte, gnädige Frau, mir den Tag bald zu bestimmen.

Es wird gänzlich von Ihrer Frau Gemahlinn abhängen, und ich werde ihr auf der Stelle meine Einladung machen.

Sie wird sich dadurch sehr geehrt finden, und sie mit Vergnügen annehmen.

III. Bei Tische.

Verzeihen Sie, wenn ich habe warten lassen.

Es hat Nichts zu sagen; es sind seitdem noch einige Personen gekommen. Sie haben aber schon gespeiset, und sind nur geblieben, um Ihre Bekanntschaft zu machen.

Meine Herren und Damen, wir wollen uns zu Tische setzen. Sie, Cousine, setzen sich neben Herrn D.

Nun, liebe Base (liebes Mähdchen), lassen Sie sich einen Teller geben, und essen ein paar Bissen Braten mit. Er ist köstlich.

Rücken Sie doch näher an den Tisch mit Ihrem Sohne.

Sie sind sehr gütig, lieber Vetter, wir haben aber eben gespeiset.

Was thut das? Ein Stückchen Braten und ein Glas guter Wein darauf wird Ihnen den Magen nicht beschweren.

Lange zu, Kleiner! In Deinen Jahren hat man immer Appetit. Willst Du ein wenig Salat dazu?

Ich danke gehorsamst, lieber Oheim.

Faites-vous donner un verre, vous boirez à ma santé.

De grâce, mon cousin, un demi-verre tout au plus.

Il ne boit jamais de vin, cela pourrait lui faire du mal.

Personne ne veut-il plus de salade?

Je vous en demanderai encore un peu, s'il vous plaît.

Prenez ce qu'il y a; elle est fort bien assaisonnée, elle ne vous fera pas de mal.

Fort obligé.

Apportez-nous le dessert et de petits verres.

Et vous, mon petit, en voilà encore quelques gouttes; trempez-y ce biscuit, et puis nous irons prendre une tasse de café.

Ne voulez-vous pas qu'on le serve ici?

Je crois que nous ferons mieux de le prendre dans la chambre à côté.

Vous ne prenez donc point de café à la crème, Monsieur L.

Non, Madame, jamais immédiatement après le dîner.

Donnez votre tasse à votre voisine, j'aurai l'honneur de vous en verser une autre.

Vous n'en aurez pas la peine, Madame, nous avons déjà changé de tasses.

Pardon, je ne m'en étais pas aperçue.

Allons, mes enfants, quand vous aurez pris votre café, nous descendrons au jardin.

Eh bien! descendons tous.

Ce sera pour une autre fois; si vous en avez le temps encore, nous sortirons un peu.

Laß Dir ein Glas geben; Du sollst meine Gesundheit trinken.

Lieber Vetter, ich bitte, ein halbes Glas höchstens.

Er trinkt nie Wein; es möchte ihm schaden.

Will Niemand mehr Salat?

Ich bitte mir noch ein wenig aus, wenn es Ihnen gefällig ist.

Nehmen Sie, was da ist. Er ist sehr gut gemacht, er wird Ihnen nicht schaden.

Sehr verbunden.

Bringt das Dessert und kleine Gläser.

Hier, Kleiner, hast Du auch noch ein paar Tropfen. Tunkte dies Zuckerbrod hinein. Alsdann wollen wir eine Tasse Kaffee trinken.

Soll er nicht gleich hierher gebracht werden?

Ich glaube wir thun besser, wir trinken ihn im Nebenzimmer.

Herr L., Sie trinken den Kaffee also nicht mit Rahm.

Nein, gnädige Frau (Madam), unmittelbar nach dem Essen niemals.

So geben Sie Ihre Tasse Ihrer Nachbarinn; ich werde die Ihre haben, Ihnen eine andere einzuschicken.

Bemühen Sie sich nicht, Madam, wir haben schon mit den Tassen getauscht.

Verzeihen Sie, ich hatte es nicht gesehen.

Nun, Kinder, sobald Ihr Euren Kaffee getrunken habt, wollen wir hinunter in den Garten.

Nun, so wollen wir alle hinunter. Ein anderes Mal; wenn Sie noch Zeit haben, wollen wir einmal ausgehen.

Volontiers.

J'ai envie d'acheter quelques objets de toilette; vous seriez bien aimable si vous vouliez m'y accompagner un instant.

IV. CHEZ UN MARCHAND.

Nous voilà justement à un magasin.

Eh bien! entrons.

Montrez-moi vos draps.

J'aurai peut-être aussi besoin de toile et de batiste.

Cela dépendra de vos prix.

Je vous promets que vous serez très-content de moi.

Examinez d'abord, je vous prie, cette pièce de drap noir; je vous le garantis teint en laine.

Je vois cela à la lisière.

Et le prix fixé en est?

Huit écus et demi.

Je le trouve cher; mais puisqu'il me plaît, coupez, et montrez-moi vos toiles de Hollande et votre batiste.

Voici l'une et l'autre, Monsieur; il y a de quoi choisir.

Si vous voulez du très-fin, je vous conseille de prendre ces deux pièces-ci.

Je ne prendrai qu'une demi-pièce de batiste; mais je garderai la pièce entière de toile, et je vous demanderai une pièce de toile large pour draps de lit.

J'ai velours, satin, taffetas, tricot, velours sur coton, drap de coton, toile des Indes, cambrai, mousseline, basin, perles et nombre d'autres articles que vous trouverez dans mon adresse que voici et que je vous prie de garder.

Recht gern.

Ich habe Lust einige Putzwerke zu kaufen; Sie wären sehr gütig, wenn Sie mich einen Augenblick dahin begleiten wollten.

IV. In einem Kaufmannsladen.

Hier sind wir eben an einem Gewölbe.

So wollen wir hinein.

Zeigen Sie mir Ihre Tücher.

Vielleicht brauche ich auch Leinwand und Batist.

Je nachdem ich Ihre Preise finden werde.

Sie werden mit mir zufrieden seyn, ich verspreche es Ihnen.

Besehen Sie vorerst dieß Stück schwarzes Tuch; ich sehe dafür daß es in der Wolle gefärbt ist.

Das sehe ich an der Sahlleiste.

Was ist das Genaueste dafür?

Acht und ein halber Thaler.

Das finde ich theuer; weil es mir aber gefällt, so schneiden Sie ab, und zeigen Sie mir Ihre holländische Leinwand und Ihren Batist.

Hier haben Sie von beiden, mein Herr. Sie haben die Wahl.

Wenn Sie Etwas ganz Feines haben wollen, so rathe ich Ihnen zu diesen zwei Stücken.

Ich brauche nur ein halbes Stück Batist; aber das Stück Leinwand werde ich ganz behalten und Sie noch um ein Stück ganz breite zu Betttüchern bitten.

Ich habe Sammet, Atlas, Taffet, Tricot, Manchester, Baumwollenzeuge, ostindische Leinwand, Cambrai, Musselin, feinen Barchent (Canvas), Zig und eine Menge andrer Artikel, welche Sie hier auf meiner Liste verzeichnet finden. Belieben Sie diese mitzunehmen.

Alors faites-moi mon mémoire, que je sache ce que j'ai à vous payer. Voilà de l'or.

Non, Monsieur, je n'accepte pas le sou que vous n'avez eu le temps d'examiner votre marchandise et d'en vérifier le mémoire. Faites emporter le tout; je vois très-bien que j'ai affaire à un galant homme.

Vous ne vous trompez pas. Adieu, Monsieur, je vous attends demain à dix heures du matin.

V. CHEZ UNE COUTURIÈRE.

Je vous ai envoyé avant-hier différentes étoffes, et je viens vous dire ce que je veux que vous m'en fassiez.

Je vous attendais dès hier, Madame.

Vous devez avoir trouvé un reste de satin de couleur de rose?

Où, Madame, c'est un bien beau satin.

Croyez-vous qu'il y en ait assez pour me faire une robe de cour?

Prenez garde que la taille ne soit ni trop longue ni trop courte.

Si la taille de la dernière robe que j'ai eu l'honneur de faire pour Madame est bien, j'en ai encore la mesure.

Elle n'est pas mal; mais faites en sorte que les manches ne fassent pas de grimaces.

So machen Sie denn meine Rechnung, damit ich weiß, was ich Ihnen zu zahlen habe. Hier ist Gold.

Nein, mein Herr, ich nehme keinen Pfennig eher an, als bis Sie Zeit gehabt haben, Ihre Waaren zu untersuchen, und die Rechnung damit zu vergleichen. Lassen Sie nur Alles nach Hause tragen. Ich sehe sehr wohl, daß ich mit einem Manne von Ehre zu thun habe.

Sie irren sich nicht. Leben Sie wohl! Morgen um zehn Uhr erwarte ich Sie bei mir.

V. Bei einer Nähterin (1).

Ich habe Ihnen vorgestern verschiedene Stoffe zugeschickt, und komme jetzt, um Ihnen zu sagen, was Sie mir daraus machen sollen.

Ich erwartete Sie schon gestern, gnädige Frau.

Sie müssen einen Rest Rosa-Atlas gefunden haben?

Ja, gnädige Frau; es ist ein sehr schöner Atlas.

Glauben Sie, daß es zu einem Hofkleide für mich genug seyn wird?

Sehen Sie darauf, daß der Leib weder zu lang noch zu kurz ist.

Wenn der Leib von dem letzten Kleide, das ich die Ehre hatte, Ihnen zu machen, recht ist, so habe ich das Maß noch.

Das ist nicht übel; aber sorgen Sie nur, daß die Ärmel keine Falten werfen.

(1) Il est bon de remarquer que dans la plus grande partie de l'Allemagne, l'état de couturière est rempli par les tailleurs; mais nous avons jugé à propos de nous conformer à l'usage français. Il sera facile aux élèves de substituer dans l'occasion le mot *Schneider* au mot *Nähterin*.

N'ayez-pas peur, Madame; il faudrait que je fusse bien maladroite.

Vous l'avez donc été; car justement les manches de la robe dont vous parlez, en font.

Mais Madame en paraissait si contente.

C'est que je ne m'en étais pas aperçue d'abord.

On pourra y remédier aisément. Quand me finirez-vous tout cela?

Avant les fêtes, si Madame l'ordonne.

Vous me feriez plaisir, car j'ai bien des réformes à faire dans ma garde-robe.

Eh bien, ma cousine! vous avez été là tout le temps sans dire mot; vous vouliez cependant faire quelques questions à la couturière?

J'ai changé d'avis; je voulais lui demander combien il me faudrait de basin pour deux déshabillés semblables; mais voilà l'été, je préfère le calicot.

Alors partons. Adieu.

J'ai l'honneur de vous saluer, Mesdames.

VI. AVEC UNE MARCHANDE DE MODES.

Ah! bonjour Mademoiselle F.; m'apportez-vous mon bonnet?

Non, Madame, mais j'en ai un ici, que j'ai inventé cette nuit pour vous; je désire vous l'essayer; je crois qu'il vous siéra à merveille.

Ah! qu'il est gentil!

Aussi l'ai-je nommé le séducteur.

Fürchten Sie Nichts, gnädige Frau. Ich müßte sehr ungeschickt seyn.

So sind Sie es gewesen. Denn gerade die Ärmel in dem Hofkleide, von dem Sie sprachen, werfen Falten.

Sie schienen doch aber zufrieden damit zu seyn.

Weil ich den Fehler nicht gleich bemerkt hatte.

Dem kann leicht abgeholfen werden. Wann wird Alles fertig seyn?

Noch vor den Feiertagen, wenn Sie befehlen.

Sie würden mir einen Gefallen erzeigen; denn ich habe noch eine Menge Veränderungen in meiner Garderobe vorzunehmen.

Nun, liebes Mühmchen, Sie haben ja die ganze Zeit dagestanden, ohne ein Wort zu sagen, und doch wollten Sie einige Fragen an die Nähterin thun?

Ich habe mich anders besonnen. Ich wollte sie fragen, wieviel ich Canevas zu zwei ähnlichen Hauskleidern brauche. Allein der Sommer ist nahe; ich werde lieber Calico nehmen.

So wollen wir denn gehen. Leben Sie wohl.

Ich habe die Ehre, mich zu empfehlen, meine Damen.

VI. Mit einer Putzhändlerinn.

Guten Morgen, Mademoiselle F. Bringen Sie mir meine Haube?

Nein, gnädige Frau; ich habe aber eine hier, die ich diese Nacht für Sie erfunden habe. Ich wünschte, sie Ihnen aufzuprobiren; ich glaube, sie wird Ihnen herrlich stehen.

O, wie niedlich!

Ich habe sie auch die Verführerin genannt.

Quand je travaille pour vous, Madame, je réussis à merveille; tout vous va si bien!

Cela vous plaît à dire; mais je me rappelle vous avoir entendu dernièrement faire le même compliment à Madame de N., qui a cinquante ans bien comptés.

Si vous y étiez, Madame, c'était certainement vous dont j'entendais parler.

Ce serait mentir trop effrontément que de dire quelque chose de semblable à Madame de N.

Sonnez ma femme de chambre.

Lisette, voyez! On dit que ce bonnet me va si bien?

Pas du tout, Madame! Je le trouve affreux, hideux.

Je le garderai cependant, puisque Mademoiselle F. l'a inventé pour moi.

Ce n'est assurément pas pour la conséquence du bonnet que je désire que Madame l'achète.

Mais finissons! De quel prix est ce bonnet? Je vous l'achèterai pour une de mes filles.

Daignez l'examiner; vous verrez qu'il est d'une blonde comme on en voit peu.

Il y a même beaucoup d'ouvrage, la gaze du fond est très-belle aussi; malgré cela je ne vous en demanderai que seize écus douze gros.

Effectivement ce n'est pas cher! Mais je n'ai point envie de dépenser tant pour ma fille.

Pour moi, je le trouve très-joli; mais il ne convient point à mon âge, et il est trop cher pour ma fille.

Mais à propos! Quand me rapporterez-vous le bonnet que

Wenn ich für die gnädige Frau arbeite, gelingt es mir vorzüglich. Es steht Ihnen Alles so gut!

Sie belieben zu scherzen. Ich erinnere mich gehört zu haben, wie Sie der Frau von N. neulich dieselbe Schmeichelei sagten, und diese hat doch ihre volle funfzig Jahre.

Wenn Euer Gnaden dabei waren, so verstand ich zuverlässig Sie darunter.

Denn der Frau von N. so Etwas zu sagen, das hieße gar zu unverschämt lügen.

Klingeln Sie doch meiner Kammerfrau.

Sieh her, Lieschen! Diese Haube soll mir so gut stehen?

Behüte, gnädige Frau! Ich finde sie abscheulich — häßlich.

Weil aber Mademoiselle F. sie für mich erfunden hat, will ich sie doch behalten.

Gewiß nicht um des Werthes der Haube willen, wünsche ich, daß Euer Gnaden sie kaufen.

Nichts mehr davon! Wieviel soll der Aufsatz kosten? Ich will ihn für eine meiner Töchter kaufen.

Belieben Sie ihn genau zu betrachten. Sie werden Blonden finden, wie man wenige sieht.

Es ist recht viel Arbeit daran. Der Grund ist auch recht schön. Bei alle dem verlange ich nicht mehr als sechzehn Thaler zwölf Groschen.

Wahrhaftig, das ist nicht theuer! Aber ich habe keine Lust für meine Tochter so viel auszugeben.

Ich finde ihn wirklich sehr niedlich; aber er paßt nicht für mein Alter, und für meine Tochter ist er zu theuer.

Aber hören Sie! Wann bringen Sie mir denn die Haube wie-

vous avez à moi depuis si longtemps ?

Demain, Madame, j'aurai cet honneur.

Venez donc avant onze heures, car vous ne me trouveriez plus de toute la journée.

Je n'y manquerai pas.

Si vous avez quelques jolis fichus, montrez-les-moi.

J'en ai de très-beaux, même en point d'Alençon.

Ceux-ci seront trop chers, mais montrez-les toujours. Adieu.

Votre très-humble servante, Madame.

VII. ENTRE PERSONNES DE BONNE SOCIÉTÉ.

Comment passerez-vous votre soirée, ma charmante Dorothee ?

Irez-vous vous promener, ou ferez-vous usage de votre loge au nouvel opéra qu'on donne ce soir en l'honneur de ce prince étranger qui est ici ?

Le temps n'est pas assez beau, pour aller me promener, ma chère Fontange, et l'opéra m'ennuie.

Encore faut-il faire quelque chose.

J'irai chez ma tante.

Lui viendra-t-il du monde ?

Elle n'est jamais seule, et l'on s'y amuse fort bien, du moins sensément.

J'estime beaucoup votre tante, mais je n'ai jamais pu me résoudre à m'y faire présenter.

Vous avez eu tort ; c'est la meilleure femme du monde.

On n'est nullement gêné chez elle.

der, die Sie schon so lange von mir haben ?

Morgen werde ich die Ehre haben.

So kommen Sie denn gegen elf Uhr, sonst möchten Sie mich den ganzen Tag nicht finden.

Ich werde nicht ermangeln.

Wenn Sie hübsche Halstücher haben, so zeigen Sie mir dieselben.

Ich habe wunderschöne, sogar von Alençon-Spigen.

Die möchten mir zu theuer seyn ; aber Sie mögen sie mir doch zeigen. Leben Sie wohl.

Ihre unterthänige Dienerinn, gnädige Frau.

VII. Unter Gebildeten.

Wie werden Sie den Abend zubringen, meine liebste Dorothea ?

Werden Sie spazieren gehen, oder in Ihrer Loge die neue Oper sehen, die diesen Abend dem anwesenden fremden Fürsten zu Ehren gegeben wird ?

Das Wetter ist mir zum Spaziergehen nicht schön genug, meine liebe Fontange, und in der Oper habe ich Langweile.

Etwas aber müssen Sie doch thun.

Ich werde zu meiner Ruhme gehen.

Wird Gesellschaft zu ihr kommen ? Sie ist nie allein, und man unterhält sich recht gut bei ihr, wenigstens auf eine vernünftige Art.

Ich schätze Ihre Ruhme sehr hoch ; aber ich habe mich nie entschließen können, mich ihr vorstellen zu lassen.

Sie haben Unrecht gethan ; sie ist die beste Frau von der Welt.

Man ist ganz ohne Zwang bei ihr.

J'y vais dans une demi-heure; voulez-vous que je vous y présente?

Puis-je y aller dans cet ajustement?

Eh! mon Dieu, oui, vous êtes fort bien.

Partons, nous arriverions trop tard.

J'ai l'honneur de vous saluer, Mesdames. — Au plaisir de vous revoir.

Adieu, ma bonne.

Amusez-vous bien, et présentez mes respects à votre aimable tante.

Je n'y manquerai pas.

Jean! faites avancer la voiture.

ASSEMBLÉE.

Ma tante, je vous amène Mademoiselle de Fontange, ma bonne amie, que j'ai l'honneur de vous présenter.

Je suis bien sensible à l'honneur que vous me faites, Mademoiselle.

Donnez-vous la peine de vous asseoir.

Ma chère Dorothee, on vous demande là-bas, dans la pièce voisine.

Chère Dorothee, faites servir les rafraîchissements.

Et s'il y a des glaces à l'ananas, qu'on m'en garde; j'en prendrai après souper.

Fort bien, ma tante.

VIII. ALLER AU THÉÂTRE ET EN REVENIR.

Vous nous quittez déjà?

Oui; il fait une chaleur à mourir.

Et vous allez?

Au théâtre.

Ich gehe in einer halben Stunde hin; soll ich Sie vorstellen?

Kann ich in diesem Anzuge zu ihr gehen?

O Gott, ja! Sie sind sehr gut gekleidet.

Wir wollen gehen; wir möchten sonst zu spät kommen.

Ich habe die Ehre, mich Ihnen zu empfehlen, meine Damen. —

Ich habe das Vergnügen, Sie wiederzusehen.

Leben Sie wohl, meine Liebe.

Viel Vergnügen, und empfehlen Sie mich Ihrer lebenswürdigen Tante zu Gnaden.

Ich werde nicht unterlassen.

Johann! laß vorfahren!

Gesellschaft.

Meine liebe Tante, ich bringe Fräulein von Fontange, meine gute Freundin, mit, und habe die Ehre sie Ihnen vorzustellen.

Ich weiß die Ehre, die Sie mir erzeigen, zu schätzen.

Belieben Sie sich niederzulassen.

Liebe Dorothea, man fragt nach Ihnen, dort im anstoßenden Zimmer.

Liebe Dorothea, laß Erfrischungen reichen.

Und wenn Ananasgefrorenes da ist, so hebt mir Etwas davon auf; ich will es nach Tische essen.

Sehr wohl, liebe Tante.

VIII. Ins Theater und wieder zurück.

Sie verlassen uns schon?

Ja; es ist eine Hitze zum Sterben.

Und Sie gehen?

Ins Theater.

Si tard ? Il est déjà dix heures !
Je n'ai pas de loge aujourd'hui.
Venez-vous avec nous au spectacle ?

J'en prenais le chemin.

Eh bien, venez dans ma loge aussi, nous pourrions facilement y tenir cinq.

Vous êtes bien bon, j'accepte.

Madame Dolban joue très-bien le rôle de Silvie.

Ils s'acquittent tous fort bien de leurs rôles.

Vous revenez du théâtre sans doute ?

Il y avait beaucoup de monde sans doute au spectacle ?

Prodigieusement. Toutes les loges du premier et du second rang étaient garnies de dames en grande toilette.

IX. CONCERT.

Y a-t-il concert ce soir chez Madame de Gerves ?

Non, Madame.

S'il nous vient quelque amateur, nous ferons un peu de musique; peut-être ma cousine chantera-t-elle; mais du reste il n'y a nul projet de musique en règle.

Cependant je ferai tout ce que vous voudrez; je chanterai, je toucherai du piano, je pincerai de la guitare.

Je ne sais pas, Messieurs, si vous aimez la musique.

Certes, Madame, nous aimons beaucoup la musique.

Alors donnez-vous la peine d'entrer ici; ma cousine chantera quelques airs et un duo avec un officier, de votre connaissance sans doute, le colonel de T.

So spät? Es ist ja schon zehn Uhr.
Ich habe heute keine Loge.

Kommen Sie mit uns ins Schauspiel?

Ich war auf dem Wege dahin.

So kommen Sie denn auch mit in meine Loge; es ist bequemer Platz darin für fünf.

Sie sind sehr gütig, ich nehme es an.

Madam Dolban spielt die Rolle der Sylvia sehr gut.

Alle geben ihre Rollen sehr gut.

Sie kommen ohne Zweifel aus dem Theater?

Das Schauspielhaus war wohl sehr voll?

Unbeschreiblich. Alle Logen im ersten und zweiten Rang waren mit Damen in vollem Staate besetzt.

IX. Concert.

Ist diesen Abend Concert bei der Frau von Gerves?

Nein, gnädige Frau.

Kommt irgend ein Musikliebhaber zu uns, so machen wir ein wenig Musik; vielleicht singt auch meine Base; übrigens aber nichts Verabredetes.

Doch thue ich Alles, was Sie verlangen. Ich singe, ich spiele Fortepiano oder Guitare.

Ich weiß nicht, meine Herren, ob Sie Musik lieben.

Allerdings sind wir große Freunde von der Musik.

Alsdann bemühen Sie sich hier herein. Meine Base wird einige Arien und ein Duett mit einem Offizier singen, der Ihnen ohne Zweifel bekannt seyn wird, mit dem Obersten von T.

Comment? M de T. est ici? nous serons charmés de le voir.

Ah! bon soir, Messieurs; je ne m'attendais pas à avoir l'honneur de vous rencontrer ici.

Vous allez être témoin de ma défaite.

J'entreprends de chanter un duo de Spontini avec cette belle dame, que vous voyez assise au piano, et je ne sais en vérité comment je m'en tirerai.

Vous êtes excellent musicien.

Vous allez vous faire honneur.

Colonel, Madame vous attend.

Je suis à ses ordres.

Asseyons-nous et écoutons.

C'est ravissant en vérité!

Quelle étendue, quelle flexibilité dans la voix!

Mais écoutez! je vous prie, comme il se surpasse aujourd'hui.

Il chante fort bien.

Ah! Mademoiselle! nous sommes tous enchantés!

Cette dame chante divinement.

J'en conviens; mais ce cavalier l'accompagne aussi avec une précision ravissante.

X. AU BAL.

Voici Monsieur de B.

Bon soir, mon ami. Ne venez-vous pas au bal?

A l'heure qu'il est?

Mais, mon ami, il va être onze heures.

Voulez-vous m'attendre un instant? Il ne me faut que dix minutes.

Eh bien! Messieurs, me voilà.

N'ai-je pas eu bientôt fini?

Eh bien! partons.

La voiture vous attend.

Wie? Herr von T. ist hier! Es wird uns sehr angenehm seyn, ihn zu sehen.

Gi! guten Abend, meine Herren. Ich vermuthete nicht, daß ich die Ehre haben würde, Sie hier zu treffen.

Sie werden Zeugen meiner Niederlage seyn.

Ich wage es, mit dieser schönen Dame, die hier am Flügel sitzt, ein Duett von Spontini zu singen, und ich weiß in der That nicht, wie ich damit zu Stande kommen werde.

Sie sind Meister in der Musik.

Sie werden Ehre einlegen.

Herr Oberster, die gnädige Frau erwartet Sie.

Ich stehe zu Befehl.

Wir wollen uns setzen und zuhören.

In der That zum Entzücken!

Welch ein Umfang, welche Biegsamkeit der Stimme!

Aber hören Sie doch nur, wie es sich heute selbst übertrifft.

Er singt sehr gut.

O, mein Fräulein, wir sind alle bezaubert!

Diese Dame singt göttlich schön.

Ich gebe es zu; aber dieser Herr begleitet sie auch mit bewundernswürdiger Genauigkeit.

X. Auf dem Ball.

Hier kommt der Herr von B.

Guten Abend, Freund. Kommen Sie nicht auf den Ball?

Schon jetzt?

Aber es wird gleich elf Uhr seyn.

Wollen Sie einen Augenblick warten? Ich brauche nur zehn Minuten.

Da bin ich, meine Herren. Bin ich nicht bald fertig geworden?

Nun, so lassen Sie uns gehen.

Der Wagen erwartet Sie.

Entrons dans la salle du bal.
 Tout ici respire la gaité.
 On ouvrira sans doute le bal par
 des polonaises.

Ordinairement cela se fait.
 C'est là que vous pourrez sans
 inconvenance passer en revue
 la plus grande partie des da-
 mes.

Je ne connais pas de danse plus
 commode pour cela.

Mettons-nous dans l'embrasure
 de cette croisée; on se place
 déjà, et nous serons très-bien
 ici.

La musique est belle et bruyante,
 comme il la faut à un bal.

Oh, vous pouvez compter qu'il
 ne manque jamais rien à tou-
 tes les fêtes que donne Ma-
 dame de Celles.

Elle met un soin particulier à ce
 que tout soit pour le mieux.

Cette salle d'abord est une des
 plus belles qu'on puisse voir.

Voilà qu'on commence.

Quelle est cette première dame
 qui conduit la polonaise avec
 ce général étranger?

C'est la princesse W.

Quelle délicieuse musique!

Je vous cherche partout, Mon-
 sieur R., où vous cachez-vous
 donc?

Princesse, voilà le cavalier que
 vous cherchez.

Ah! Monsieur, un mot, je vous
 prie!

Mon père souhaite que je danse
 une contredanse encore avant
 le souper; voudriez-vous bien
 me faire le plaisir de la danser
 avec moi?

Madame, ce me sera beaucoup
 d'honneur; je suis à vos
 ordres.

Je désirerais que nous ne fus-
 sions pas les seuls; j'ai voulu

Kommen Sie in den Ballsaal.

Alles athmet hier Freude.

Der Ball wird ohne Zweifel mit
 Polonaisen eröffnet.

Das geschieht gewöhnlich.

Dabei können Sie ohne Unschick-
 lichkeit den größten Theil der
 Damen durch die Musterung
 gehen lassen.

Ich kenne keinen schicklichen Tanz
 dafür.

Wir wollen uns in dieses Fenster
 stellen. Sie treten schon an,
 und wir werden hier recht gut
 stehen.

Die Musik ist schön und rauschend,
 wie es bei einem Balle seyn
 muß.

O! Sie können darauf rechnen,
 daß bei einem Feste, das Frau
 von Celles gibt, nie Etwas
 mangelt.

Sie sorgt ganz vorzüglich, daß
 immer Alles unverbesserlich sey.

Schon dieser Saal ist einer der
 schönsten, die man nur sehen
 kann.

Jetzt fängt man an zu tanzen.

Wer ist die erste Dame, welche
 die Polonaise mit dem fremden
 General aufführt?

Es ist die Prinzessin W.

Allerliebste Musik!

Ich suche Sie überall, Herr R.
 Wo stecken Sie denn?

Prinzessin, hier ist der Herr, den
 Sie suchen.

Mein Herr, auf ein Wort, ich
 bitte!

Mein Vater wünscht, daß ich noch
 vor der Tafel einen Contretanz
 tanze; wollten Sie mir wohl
 das Vergnügen machen, ihn mit
 mir zu tanzen?

Es wird mir viel Ehre seyn. Ich
 stehe zu Befehl.

Ich wünschte, wir wären nicht die
 einzigen. Ich habe der jungen

engager la jeune comtesse de G. à en danser une à côté de nous, et elle le veut bien; mais elle ne trouve pas de danseur.

Je vais lui en proposer un à l'instant.

Belle comtesse, permettez-moi de vous présenter un jeune cavalier qui désire avoir l'honneur de danser une contredanse avec vous.

J'en serai très-flattée, Monsieur, et quand il en sera temps, vous me trouverez à cette seconde arcade à côté de ma mère, à laquelle j'aurai le plaisir de vous présenter.

Je ne manquerai pas, Madame, de lui demander en grâce la permission de danser avec vous.

Et puisque j'ai eu le bonheur de vous être proposé, Madame la comtesse, serait-ce trop oser que de vous demander une seule écossaise après souper?

Avec grand plaisir.

Chère comtesse, avez-vous un danseur?

Oui, princesse, ce jeune cavalier que voici, et que j'ai l'honneur de vous présenter; c'est Monsieur de B.

Je suis bien charmée, Monsieur, que vous vous rangiez des nôtres; nous allons commencer tout de suite; mon père quitte le bal avant le souper et désire nous voir danser cette contredanse.

Nous n'avons donc pas de temps à perdre, car je crois qu'on a déjà servi.

Gräfinn von G. zugeredet, einen neben uns zu tanzen; sie will auch, aber sie findet keinen Tänzer.

Ich will ihr sogleich einen vorschlagen.

Schöne Gräfinn, erlauben Sie, daß ich Ihnen einen jungen Herrn vorstelle, der die Ehre zu haben wünscht, einen Contretanz mit Ihnen zu tanzen.

Das wird mir sehr schmeichelhaft seyn, und wenn die Zeit da ist, so finden Sie mich hier in dem zweiten Bogen bei meiner Mutter, der ich Sie mit Vergnügen vorstellen werde.

Ich werde nicht ermangeln, Frau Gräfinn, sie um die gnädige Erlaubniß zu bitten, mit Ihnen zu tanzen.

Und da ich so glücklich gewesen bin, daß man mich Ihnen vorgeschlagen hat, dürfte ich es wagen, Sie um eine einzige Ecossaise nach der Tafel zu ersuchen?

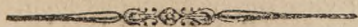
Mit großem Vergnügen.

Liebe Gräfinn, haben Sie einen Tänzer?

Ja, Prinzessin, diesen jungen Herrn. Ich habe die Ehre, Ihnen denselben vorzustellen — Herr von B.

Ich bin sehr erfreut, daß Sie sich an uns anschließen. Wir wollten sogleich anfangen. Mein Vater verläßt den Ball noch vor Tische und wünscht, uns den Contretanz tanzen zu sehen.

Wir haben also keine Zeit zu verlieren; denn ich glaube, es wird schon aufgetragen.



LEÇONS
DE LITTÉRATURE ALLEMANDE
 OU
MORCEAUX DE LECTURE
CHOISIS DANS LES MEILLEURS AUTEURS ALLEMANDS.

Ausgewählte

L e s s e n s

aus den besten Schriftstellern der Deutschen.

Avis préliminaire.

Avant de commencer la lecture des morceaux suivants, les élèves devront se munir d'un dictionnaire. Nous allons leur indiquer ici l'usage qu'ils doivent en faire, afin d'arriver le plus promptement possible à s'en passer. Le grand point est de ne laisser passer aucun mot inconnu sans se mettre en état de n'avoir plus à le chercher dans le dictionnaire, s'il se présente de nouveau. Voici comment ils peuvent y parvenir. Lorsqu'ils sont arrêtés par un mot nouveau pour eux, ils devront le chercher dans le dictionnaire, et après l'avoir trouvé, l'écrire sur un cahier destiné à cet usage; mais en ayant bien soin 1° de l'écrire dans l'état où ils l'ont rencontré en lisant; 2° d'en marquer le primitif, et 3° la traduction dans le sens le mieux adapté aux autres mots de la phrase. Quand ils ont ainsi traduit un morceau, quand ce morceau est bien compris, avant de passer à un autre, il faut qu'ils le relisent sans dictionnaire, à l'aide de leur table des mots nouveaux, et à mesure qu'ils avancent, ils doivent toujours revenir sur les morceaux précédents. De cette manière ils se rendent peu à peu maîtres de tous les mots qu'ils ignoraient, et ils arrivent par conséquent à traduire sans dictionnaire quelque auteur que ce soit. (*Voyez aussi l'introduction page IV, où des instructions sont données pour faciliter les recherches.*)

Pour leur faire sentir encore plus clairement la méthode que nous entendons leur faire observer, nous allons leur en mettre la pratique sous les yeux, en l'appliquant dans le premier morceau, aux mots que nous leur supposons inconnus.

Der hungrige Araber.

MOT TEL QU'ON L'A TROUVÉ EN LISANT.	SON ÉTAT NATUREL.	SA TRADUCTION.
Verirret, <i>Part. passé de:</i>	verirren,	égarer.
Der Wüste, <i>Datif de:</i>	die Wüste,	le désert.
Antraf, <i>Imparfait de:</i>	antreffen*,	rencontrer.
Den Wassergruben, <i>Datif Pl. de:</i>	die Wassergrube,	la citerne.
Tränken, <i>Indicatif présent,</i>		abreuver.
Aufhob, <i>Imparfait de:</i>	aufheben*,	ramasser.
Anfühlte, <i>Imparfait de:</i>	anfühlen,	tâter.
Datteln, <i>Nom. Plur. de:</i>	die Dattel,	la datte.
Erquicken, <i>Infinitif,</i>		restaurer.
Laben, <i>Infinitif,</i>		rafraîchir.
Enthielt, <i>Imparfait de:</i>	enthaltén*,	contenir.
Rief aus, <i>Imparfait de:</i>	ausrufen*,	s'écrier.
Die Traurigkeit,		la tristesse.

Erster Abschnitt.

Erzählende Darstellung.

Erste Abtheilung.

Erzählungen.

1. Der hungrige Araber.

Ein Araber war verirret in der Wüste. Zwei Tage fand er Nichts zu essen, und war in Gefahr, vor Hunger zu sterben, bis er endlich eine von den Wassergruben antraf, aus denen die Reisenden ihre Kameele tranken, und auf dem Sande einen kleinen lebernen Sack liegen sah. „Gott sey gelobt!“ sagte er, als er ihn aufhob und anfühlte, „das sind, glaub' ich, Datteln oder Nüsse; wie will ich mich an ihnen erquicken und laben!“ In dieser süßen Hoffnung öffnete er den Sack, sah, was er enthielt, und rief voll Traurigkeit aus: „Ach! es sind nur Perlen!“

2. Die Nußschale.

Das kleine Lieschen fand in dem Garten eine Nuß, die noch mit der grünen Schale überzogen war. Lieschen sah sie für einen Apfel an, und wollte sie essen. Kaum hatte sie aber hineingebissen, so rief sie: „Pfui, wie bitter!“ und warf die Nuß weg.

Konrad, ihr Bruder, der klüger war, hob die Nuß sogleich auf, schälte sie mit den Zähnen ab und sagte: „Ich achte diese bittere Schale nicht; weiß ich doch, daß ein süßer Kern darin verborgen ist, der mir dann desto besser schmecken wird.“

3. Das kostbare Kräutlein.

Zwei Mägde, Brigitte und Wallburg, gingen der Stadt zu, und jede trug einen schweren Korb voll Obst auf dem Kopfe.

Brigitte murrte und seufzte beständig; Wallburg aber lachte und scherzte nur.

Brigitte sagte: „Wie magst Du doch lachen? Dein Korb ist ja so schwer wie der meinige, und Du bist um Nichts stärker als ich.“ Wallburg sprach: „Ich habe ein gewisses Kräutlein zur Last gelegt, und so fühle ich sie kaum. Mach' es auch so!“

„Ei!“ rief Brigitte, „das muß ein kostbares Kräutlein seyn. Ich möchte mir meine Last damit auch gern erleichtern. Sage mir doch einmal, wie es heißt!“

Wallburg antwortete: „Das kostbare Kräutlein, das alle Beschwerden leichter macht, heißt — Geduld.“

4. Die Gewürze.

Ein Prinz wurde auf einem Spaziergange von einem Platzregen überfallen und flüchtete sich in die nächste Bauernhütte.

Die Kinder saßen eben bei Tische; eine große Schüssel voll Haber- muß stand vor ihnen. Alle ließen sich's recht gut schmecken, und sahen so frisch und roth aus, wie die Rosen.

„Aber wie ist es doch möglich,“ sagte der Prinz zur Mutter, „daß man eine so rauhe Speise mit so sichtbarem Appetit verzehren, und dabei so gesund und blühend aussehen kann?“

Die Mutter antwortete: „Das kommt von dreierlei Gewürzen, die ich hinein thue. Ich lasse die Kinder ihr Mittagessen erst durch Arbeit verdienen; außer der Tischzeit gebe ich ihnen Nichts, damit sie Hunger mit zu Tische bringen; auch gewöhnte ich sie zur Genügsamkeit mit dem, was sie haben, indem ich sie nie mit Leckerbissen und Naschereien bekannt machte.“

5. Die Blume.

Die kleine Margarethe kam an einem schönen Frühlingsmorgen in das Wiesenthal nächst dem Dorfe, und pflückte sich Blumen zu einem Strauße.

Bei einer Dornhecke sah sie eine Menge der lieblichsten Veilchen. Sie hatte eine große Freude und fing an, sie begierig abzupflücken.

Da rief ihr ein Bauersmann zu: „Kind, bleib hinweg von jener Hecke! Es halten sich giftige Schlangen darin auf!“

Margarethe erschrak — und hielt einen Augenblick inne. Allein ihre Begierde nach den lieblichen Blumen war zu groß. „Das Veilchen dort,“ sagte sie, „das so schön blau aus dem Grase hervorblinkt, muß ich doch noch haben!“

Als sie es nun eben abbrechen wollte, fuhr plötzlich eine Natter aus der Hecke hervor, ringelte sich um Margarethens Arm, und versetzte ihr einen tödtlichen Biß — und nach wenigen Stunden war das holde blühende Mädchen eine Leiche!

6. Das zerbrochene Hufeisen.

Ein Bauersmann ging mit seinem kleinen Sohne Thomas über Feld. „Sieh,“ sprach der Vater einmal unterwegs, „da liegt ein Stück von einem Hufeisen auf der Straße! Heb es auf und steck es ein.“ „Ei,“ sagte Thomas, „das ist ja nicht der Mühe werth, daß man sich darum bückt!“ Der Vater hob das Eisen stillschweigend auf, und schob es in die Tasche. Im nächsten Dorfe verkaufte er es dem Schmiede für drei Pfennige, und kaufte für das Geld Kirschchen.

Beide gingen weiter. Die Sonne schien sehr heiß; weit und breit war kein Haus, kein Baum und keine Quelle zu sehen. Thomas verschmachtete beinahe vor Durst, und konnte dem Vater fast nicht mehr nachkommen.

Da ließ der Vater wie von ungefähr eine Kirschchen fallen. Thomas hob sie begierig auf, als wäre sie Gold, und fuhr damit sogleich nach dem Munde. Nach einigen Schritten ließ der Vater wieder eine Kirschchen fallen. Thomas bückte sich eben so schnell darnach. So ließ der Vater den Thomas alle Kirschchen aufheben.

Als nun die Kirschchen zu Ende waren und Thomas die letzte verzehrt hatte, wendete der Vater sich lachend um und sprach: „Sieh, wenn Du Dich um das Hufeisen einmal hättest bücken mögen, so hättest Du Dich um die Kirschchen nicht hundertmal bücken müssen.“

7. Der Wiederhall.

Der kleine Georg wußte noch Nichts von dem Wiederhalle. Einmal schrie er nun auf der Wiese: „Ho, hop!“ Sogleich rief's im nahen Wäldchen auch: „Ho, hop!“ Er rief hierauf verwundert: „Wer bist Du?“ Die Stimme rief auch: „Wer bist Du?“ Er schrie: „Du bist ein dummer Junge!“ — „Dummer Junge!“ hallte es aus dem Wäldchen zurück.

Jetzt ward Georg ärgerlich und rief immer ärgere Schimpfnamen in den Wald hinein. Alle hallten getreulich wieder zurück. Er suchte hierauf den vermeinten Knaben im ganzen Wäldchen, um sich an ihm zu rächen, konnte aber Niemanden finden.

Hierauf lief Georg heim und klagte es der Mutter, wie ein böser Bube sich im Wäldchen versteckt, und ihn geschimpft habe. Die Mutter sprach: „Diesmal hast Du Dich recht verrathen und Dich selbst angeklagt! — Wisse, Du hast Nichts vernommen, als Deine eigenen Worte. Denn wie Du Dein Gesicht schon öfter im Wasser gesehen hast, so hast Du Deine Stimme im Walde gehört. Hättest Du ein freundliches Wort hinein gerufen, so wäre Dir auch ein freundliches Wort zurückgekommen.“

So geht es aber immer. Das Betragen Anderer ist meistens nur ein Wiederhall des unserigen. Begegnen wir den Leuten freundlich, so werden sie auch uns freundlich begegnen. Sind wir aber gegen sie rauh und grob — so dürfen wir auch von ihnen nichts Besseres erwarten.

8. Die Pflirsche.

Ein Landmann brachte aus der Stadt fünf Pflirschen mit sich, die schönsten, die man sehen konnte. Seine Kinder aber sahen die Frucht zum ersten Mal. Deshalb wunderten und freuten sie sich sehr über die schönen Aepfel mit den röthlichen Backen und dem zarten Flaum. Der Vater aber vertheilte sie unter seine vier Knaben, und eine erhielt die Mutter.

Am Abend, als die Kinder in das Schlafkammerlein gingen, fragte der Vater: „Nun, wie haben Euch die schönen Aepfel geschmeckt?“ — „Herrlich, lieber Vater,“ sagte der Älteste. „Es ist eine schöne Frucht, so säuerlich und so sanft von Geschmack. Ich habe mir den Stein sorgsam bewahrt, und will mir daraus einen Baum ziehen.“ — „Brav!“ sagte der Vater, „das heißt haushälterisch auch für die Zukunft gesorgt, wie es dem Landmann geziemt!“

„Ich habe die meinige sogleich aufgegessen,“ sagte der Jüngste, „und den Stein fortgeworfen, und die Mutter hat mir die Hälfte von der ihrigen gegeben. O, das schmeckte so süß, und zerschmilzt einem im Munde.“ — „Nun,“ sagte der Vater, „Du hast es zwar nicht sehr klug, aber doch sehr natürlich, und nach kindlicher Weise gemacht. Für die Klugheit ist auch noch Raum genug im Leben.“

Da begann der zweite Sohn: „Ich habe den Stein, den der kleine Bruder fortwarf, gesammelt und aufgeklopft. Es war ein Kern darin, der schmeckte so süß, wie eine Nuß. Aber meine Pflirsche habe ich verkauft, und so viel Geld dafür erhalten, daß ich, wenn ich nach der Stadt komme, wohl zwölf dafür kaufen kann.“

Der Vater schüttelte den Kopf und sagte: „Klug ist das wohl, aber — kindlich wenigstens, und natürlich ist es nicht. Bewahre Dich der Himmel, daß Du kein Kaufmann werdest!“

„Und Du, Edmund?“ fragte der Vater. — Unbefangen und offen antwortete Edmund: „Ich habe meine Pflirsche dem Sohn unseres Nachbarn, dem kranken Georg, der das Fieber hat, gebracht. Er wollte sie nicht nehmen, da hab' ich sie ihm auf das Bett gelegt, und bin hinweggegangen.“

„Run!“ sagte der Vater, „wer hat denn wohl den besten Gebrauch von seiner Pflirsche gemacht?“

Da riefen sie alle drei: „Das hat Bruder Edmund gethan!“ — Edmund aber schwieg still. Und die Mutter küßte ihn mit einer Thräne im Auge.

9. Das Kanarienvögelchen.

Ein kleines Mädchen, Namens Karolina, hatte ein allerliebste Kanarienvögelchen. Das Thierchen sang vom frühen Morgen bis an den Abend, und war sehr schön, gelb mit schwarzem Häubchen. Karolina aber gab ihm zu essen Samen und kühnendes Kraut, auch zuweilen ein Stückchen Zucker, und täglich frisches klares Wasser. — Aber plötzlich begann das Vögelchen zu trauern, und eines Morgens, als Karolina ihm Wasser bringen wollte, lag es todt in dem Käfig. — Da erhob die Kleine ein lautes Wehklagen um das geliebte Thier, und weinte sehr. Die Mutter des Mädchens aber ging hin, und kaufte ein anderes, das noch schöner war an Farbe, und eben so schön sang, denn jenes, und that es in den Käfig.

Alein das Mädchen weinte noch lauter, als es das neue Vögelchen sah. Da wunderte sich die Mutter sehr, und sprach: „Mein liebes Kind, warum weinst Du noch, und bist so sehr betrübt? Deine Thränen werden das gestorbene Vögelchen nicht in das Leben rufen, und hier hast Du ja ein anderes, das nicht schlechter ist, denn jenes.“ — Da sprach das Kind: „Ach, liebe Mutter, ich habe unrecht gegen das Thierchen gehandelt, und nicht Alles an ihm gethan, was ich sollte und konnte.“ — „Liebe Lina,“ sagte die Mutter, „Du hast sein ja so sorgfältig gepflegt!“ — „Ach nein,“ erwiderte das Kind, „ich habe noch kurz vor seinem Tode ein Stückchen Zucker, das Du mir für dasselbe gabst, ihm nicht gebracht, sondern selbst gegessen.“ — So sprach das Mädchen mit betrübtem Herzen. — Die Mutter aber lächelte nicht über die Klagen des Mädchens — denn sie erkannte wohl, und verehrte die heilige Stimme der Natur in dem Herzen des Kindes.

„Ach,“ sagte sie, „wie muß dem undankbaren Kinde zu Muth seyn am Grabe seiner Eltern! — —“

10. Das Gebet.

Kornelia war die Freude und der Stolz ihrer Eltern. Denn sie war schön von Gestalt, wie ein Lichtstrahl, und ihre Wangen blühten gleich der jungen Rose, wenn sie zum ersten Male dem Thau sich öffnet. Dazu war ihre Seele so klar, wie ein Frühlingsmorgen, der über den blühenden Thälern schwebet und den fröhlichen Tag verkündet.

Noch hatte Kornelia des Lebens Ernst und Mühe nicht erkannt, und die Tage ihrer Jugend waren heiter. Aber siehe! es erkrankte die Mutter, nachdem sie ein Knäblein geboren, und sie lag darnieder viele Tage lang, und ermattete sehr; denn das Fieber war heftig, also, daß es die Sinne zerrüttete. Da durchwachte das Mädchen

die Nächte an dem Bette der kranken Mutter, und labte sie, und wandelte um sie her mit leiser Sorgfalt und heimlichen Kengsten. — Und am siebenten Tage ward das Fieber heftiger, denn zuvor, und es war eine Stille im Kämmerlein und ein heimliches Weinen. Denn ein Jeglicher glaubte sie dem Tode nahe.

Aber mit der Nacht kam der längersehnte Schlummer, und erquickte die Mutter, und das Leben kehrte zu ihr zurück. Und Kornelia saß am Bette, und hörte ihren Odem die ganze Nacht, und ihre Seele war ängstlich in Hoffnung. — Als nun der Tag erschien, da schlug die Mutter die Augen auf, und sprach: „Mir ist wohl, ich werde genesen!“ — Und sie aß und trank und schlummerte von neuem. — Da ward es dem Mägdelein wunderbar im Herzen vor Freude. Und Kornelia ging leise aus dem Kämmerlein, und hüpfte hinaus in das Feld, und stieg auf einen Hügel zur Zeit der Dämmerung. Hier stand sie, bewegt von mancherlei kämpfenden Gefühlen des Schmerzes und der Hoffnung. Da stieg die Morgenröthe empor, und umstrahlte ihr Antlitz, und Kornelia gedachte nun des neuen Lebens der Mutter nach dem erquickenden Schlummer, und der Angst, die sie empfunden. Aber sie vermochte nicht länger die Fülle der Empfindung im Herzen zu fassen; sie kniete nieder auf die Blumen des Hügels, und neigte ihr Antlitz, und ihre Thränen vereinten sich mit dem Thau des Himmels.

Darauf erhob sie das Haupt, und kehrte zurück in die Heimath und in das Kämmerlein der Mutter. Und Kornelia war schöner und lieblicher, als zuvor, denn sie hatte mit Gott geredet.

11. Der kleine wohlthätige Mirtill.

Der alte Eikas saß bei Sonnenuntergang vor seiner Hütte. Sein kleiner Sohn, der eben aus dem Walde kam, blieb in der Ferne stehen, und wischte sich die Augen, die er oft gen Himmel richtete.

Dies befremdete seinen Vater.

Er rief ihn zu sich. Mirtill eilte auf den gehörten Ruf herbei, und sein liebreicher Vater nahm ihn vor sich auf den Schooß.

„Was ist Dir, Lieber?“ sagte der Greis, indem er ihm in die Augen sah, die vom Weinen roth geworden waren. „Fehlt Dir Etwas?“

„Nichts, lieber Vater, ich bin lange nicht so vergnügt gewesen.“

Eikas. Aber Du hast geweint.

Mirtill. Nicht aus Betrübniß, mein Vater.

Eikas. Vor Freuden also? Und was ist Dir denn begegnet, mein Lieber, das Dich so freudig macht?

Mirtill. Lieber Vater, verlang' es nicht zu wissen!

Eikas. Nicht? Und könntest Du Etwas haben, was Dein Vater nicht wissen dürfte?

Mirtill. Bester Vater! Hast Du mir nicht oft gesagt, daß wir des Guten, welches wir thun, uns nicht rühmen müssen?

Eikas. Auch sollst Du das nicht thun; nur mir erzählen sollst Du, was Dir begegnet ist, damit ich mich des Guten, wenn es etwas Gutes ist, erfreuen könne mit Dir.

Mirtill. Du willst es, lieber Vater, und ich muß gehorsam seyn. Vor einer Stunde, da ich hin zu meinem Bruder nach der Heerde ging, um ihm das Abendbrod zu bringen, hörte ich im Gebüsch Jemanden reden, und schlich leise hinzu, um zu sehen, wer es sey.

Es war ein alter, armer Greis, der lag auf der Erde, und neben ihm ein großes Bündel Holz, auf das er sich mit dem Arme gestützt hatte. Sein Gesicht war blaß und abgezehrt, und seine Augen waren trübe von Thränen. — Ich hörte, indem ich hinter dem Busche stand, ihn traurig mit sich selber sprechen: „Guter Gott,“ sagte er, „erbarme Dich des Sammers! Mein armes Weib! meine armen Kleinen! — Aber ich kann nicht mehr vor Mattigkeit!“

Indem er das sagte, sank er mit dem Kopfe auf sein Bündel. — Ich blieb noch eine Weile stehen, und da ich sah, daß er eingeschlafen war, schlich ich hin zu ihm, und legte das Abendbrod, das ich meinem Bruder bringen sollte, neben ihm aufs Holz. Dann lief ich zur Mutter, bat sie um mein eigenes Abendbrod, und brachte es meinem Bruder. Indem ich nun jetzt zurückkam, und wieder an den Busch trat, hinter dem der alte Mann lag, weckte ihn mein Geräusch. — „Was sehe ich?“ rief er aus, da er das Butterbrod und die Flasche Milch erblickte, „ist ein Engel Gottes hier gewesen, um mich und meine Kleinen vom Tode zu retten? Aber, wer Du auch gewesen bist, liebe Seele, die Du dieses Labfal für uns hingelegt hast; Gott segne, Gott belohne Dich!“ — Die Thränen flossen ihm dabei über die Wangen.

„Doch,“ fuhr er fort: „ich Unglücklicher! Wie werde ich den Weg aus dem Walde finden? — Gott wird mich leiten, daß ich meinen armen Kleinen diese Erquickung bringe.“

Er stand, indem er dieses sagte, mit vieler Mühe auf, belud sich wieder mit seinem Bündel Holz, und schlich gebückt und ächzend fort. — Ich selbst nahm einen Umweg, lief eine Strecke vor, und kehrte wieder um, ihm zu begegnen. „Gott grüß’ Euch, guter Vater,“ sagte ich, als ich bei ihm war. „Es wird Euch wohl recht sauer, so viel zu tragen? Gebt mir die Flasche Milch und das Brod, ich will es tragen für Euch, und will Euch führen, wenn Ihr Eure Hand auf meine Schulter legen wollt.“ — Ich fragte ihn, wohin er wolle, und führte ihn zum Walde hinaus. — Er erzählte mir mit nassen Augen, wie Gott während seines Schlafes für ihn gesorgt habe, und bedauerte Nichts mehr, als daß sein Wohithäter ihm unbekannt geblieben sey. „Alle Morgen,“ sagte er, „und alle Abende, sollen meine Kleinen mit mir für ihn zu Gott beten, denn er hat vom Tode uns gerettet. Auch Du, mein Sohn,“ setzte er hinzu, „sollst gesegnet werden, daß Du mich führst zu meinen Kindern, ehe sie Hungers sterben.“ — Ich brachte ihn nahe bis zu seiner Hütte. Jetzt stellte ich mir nun vor, wie die armen Kinder sich mögen gefreut haben, da ihr Vater nach Hause kam, und ihnen Etwas zu essen mitbrachte: und darüber kamen mir die Thränen in die Augen. —

Du hast es gewollt, lieber Vater! sonst hätte Niemand Etwas davon erfahren sollen. Er schwieg, und Liss drückte ihn mit Inbrunst an seine Brust. — „Nun,“ rief er aus, „kann ich freudig sterben,

weil ich weiß, daß ich einen Sohn hinterlasse, der tugendhaft und glücklich seyn wird!“

12. Der Vogelfsteller.

Auf einem Spaziergange kam Kung-Tsee mit seinen Schülern an einen Vogelherd; sie sahen dem Vogelfsteller zu, wie er die im Netz gefangenen Vögel in Käfichte vertheilte. Es waren junge Vögel; ängstlich suchten sie ihre Freiheit, aber vergeblich.

„Ich sehe lauter junge Gefangene,“ sprach Kung-Tsee zum Vogelfsteller: „wo sind die Alten?“

„Die Alten?“ sprach dieser: „die sind zu klug und zu mißtrauisch, als daß sie sich fangen ließen. Nach allen Seiten blicken sie umher, und nahen keinem Netz, keinem Käficht. Die Jungen, die sich zu ihnen halten, machen es wie sie, und entgehen jeder Gefahr. Nur die Vorwitzigen, die sich von ihnen trennen, fängt man, und einige Alte etwa, die den Jungen nachfliegen.“

Kung-Tsee sah seine Schüler an: „Habt Ihr gehört, was dieser Mann sagt? wie bei den Vögeln, so bei den Menschen. Unmaßende Kühnheit, ungemessenes Zutrauen auf sich, Stolz auf die kleine Wissenschaft, auf das wenige Verdienst, was sie erlangt hat, treibt unvorsichtig die Jugend ins Verderben. Sie versteht Alles, sie ist über Nichts verlegen. Keinen Aeltern darf sie zu Rathe ziehen, da sie Alles besser weiß, als die Alten. So fliegt sie ihren eignen Weg, ins erste beste Netz, das sie auffängt.“

„Einige Alte bewundern die aufsprühenden Funken der Jugend, vertrauen sich ihr, folgen ihr sogar, reden und handeln, wie sie, und finden am Ende sich mit ihnen in einem Netz gefangen: das thörichte Alter neben der thörichten Jugend. Denkt, meine Freunde, an das, was der Vogelfsteller sagte.“

13. Alexander in Afrika.

Auf seinem Zuge, die Welt zu bezwingen, kam Alexander, der Macedonier, zu einem Volke in Afrika, das in einem abgesonderten Winkel in friedlichen Hütten wohnte, und weder Krieg noch Eroberer kannte. Man führte ihn in die Hütte des Beherrschers, um ihn zu bewirthen. Dieser setzte ihm goldene Datteln, goldene Feigen und goldenes Brod vor. — „Esset Ihr das Gold hier?“ fragte Alexander. — „Nein, aber ich stelle mir vor,“ antwortete der Beherrscher, „genießbare Speisen hättest Du in Deinem Lande auch finden können. Warum bist Du denn zu uns gekommen?“ — „Euer Gold hat mich nicht hieher gelockt,“ sprach Alexander, „aber Eure Sitzen möchte ich kennen lernen.“ — „Nun wohl,“ erwiderte jener, „so weile denn bei uns, so lange es Dir gefällt.“

Indem sie sich unterhielten, kamen zwei Bürger vor Gericht. Der Kläger sprach: „Ich habe von diesem Manne ein Grundstück gekauft, und, als ich den Boden durchgrub, fand ich einen Schatz. Dieser

ist nicht mein; denn ich habe nur das Grundstück erstanden, nicht den darin verborgenen Schatz: und gleichwohl will ihn der Verkäufer nicht wiedernehmen." Der Beklagte antwortete: „Ich bin eben so gewissenhaft, als mein Mitbürger. Ich habe ihm das Gut, sammt Allem, was darin verborgen war, verkauft, und also auch den Schatz." Der Richter wiederholte ihre Worte, damit sie sähen, ob er sie recht verstanden hätte; und nach einiger Ueberlegung sprach er: „Du hast einen Sohn, Freund?" — „Ja!" — „Und Du eine Tochter?" — „Ja!" — „Eure Kinder lieben sich?" — „O sehr!" — „Nun wohl! Dein Sohn soll Deine Tochter heirathen, und das Ehepaar den Schatz zum Heirathsgute bekommen." Alexander schien betroffen. „Ist etwa mein Ausspruch ungerecht?" fragte der Beherrscher. „O nein," erwiderte Alexander, „aber er befremdet mich." — „Wie würde denn die Sache in Eurem Lande geschlichtet worden seyn?" fragte jener. „Die Wahrheit zu gestehen," antwortete Alexander, „wir würden beide Männer in Verwahrung gehalten, und den Schatz für den König in Besitz genommen haben." — „Für den König?" fragte der Beherrscher voller Verwunderung. „Scheinet auch die Sonne auf jene Erde?" — „O ja!" — „Regnet es dort?" — „Allerdings!" — „Sonderbar! Gibt es auch zahme, krautfressende Thiere dort?" — „Von mancherlei Art." — „Nun," sprach der Beherrscher, „so wird wohl das allgütige Wesen, um dieser unschuldigen Thiere willen, in Eurem Lande die Sonne scheinen und regnen lassen. Ihr verdient es nicht."

14. Hamet und Raschid.

Eine brennende Dürre verheerte schon lange die Gefilde Indiens, als zwei Hirten, Hamet und Raschid, sich auf der Grenze ihrer Felder begegneten. Sie starben beinahe vor Durst, und sahen ihre Heerden gleichfalls verschmachten. Sie hoben die Augen gen Himmel und flehten ihn um Hülfe; siehe, da entstand auf einmal eine tiefe Stille: die Vögel hörten auf zu singen; das Blöken und Brüllen der Heerde verstummte, und die beiden Hirten sahen im Thale eine erhabene, überirdische Menschengestalt sich ihnen nähern. Es war der hohe Geist der Erde, der Glück und Unglück den Sterblichen aushetheilt: in der einen Hand hielt er die Garbe des Ueberflusses, und in der andern die Sichel der Verwüstung. Sie zitterten vor Schrecken und suchten sich zu verbergen; aber der Geist rief ihnen mit sanfter Stimme zu, wie der Zephyr lispelt, wenn er sich Abends auf den wohlriechenden Gesträuchen Arabiens wieget.

„Nahet Euch," sprach er, „Söhne des Staubes; fliehet Euren Wohlthäter nicht. Ich bin gekommen, Euch ein Geschenk anzubieten, das nur durch Eure Thorheiten unnütz und verderblich werden kann. Ich will Euer Gebet erfüllen und Euch Wasser geben, wenn Ihr mir sagt, wieviel Ihr zu Eurer Befriedigung bedürft. Uebereilt Euch aber nicht in Eurer Antwort. Bedenkt, daß in allen menschlichen Bedürfnissen das Uebermaß eben so schädlich ist, als der Mangel. Erkläret Euch; und Du, Hamet, rede zuerst."

„O gütiger Geist?" antwortete Hamet, „wenn Du meine Kühn-

heit verzeihen willst, so bitte ich um einen kleinen Bach, der im Sommer nicht vertrocknet und im Winter nicht überschwemmt.“ — „Du sollst ihn haben,“ antwortete der Geist, und schlug mit seiner Sichel, die jetzt ein Werkzeug der Wohlthätigkeit wurde, den Boden. Die beiden Hirten sahen zu ihren Füßen eine Quelle hervorsprudeln, und sich über die Felder des Hamet verbreiten. Die Blumen hauchten einen frischen Wohlgeruch, die Bäume schmückten sich mit grünerem Laube, und die Heerden löschten in dem kühlen Strom ihren Durst.

Jetzt wendete sich der Geist zu dem zweiten Hirten, und gebot ihm zu reden. „Ich bitte Dich,“ sprach Raschid, „Du wollest den großen Ganges, mit allen seinen Wassern und Fischen, durch meine Felder leiten.“ Der gutherzige Hamet bewunderte den muthigen Stolz des Raschid, und zankte heimlich mit sich selbst, daß er diese große Bitte nicht zuerst gewagt habe, so wie Raschid in seinem Herzen sich schon über den Vorzug freute, den er als Besitzer und Eigenthümer des Ganges vor dem einfältigen Hamet haben werde. Schnell aber nahm der Geist eine fürchterliche Gestalt an, und ging auf den Strom zu. Die Hirten standen in ängstlicher Erwartung, was er thun werde, als sich in der Ferne ein gewaltiges Brausen erhob, und der Ganges, der seine Dämme durchbrochen hatte, in reißenden Fluthen herabschoß. Die Wasser überströmten und verheerten in einem Augenblick alle Felder des Raschid. Sie entwurzelten seine Bäume, verschlangen seine Heerden: ihn selbst riß die Fluth mit sich fort. Der stolze Besitzer des Ganges wurde der Raub eines Krokodills, indeß der bescheidene Hamet an seiner Quelle in Frieden wohnte.

15. Der Bach.

Ein Landmann saß eines Tags an einem Bach, der neben seiner Wiese dahinsfloß, und betrachtete seine weidenden Kinder und Kühe. Aber es war ihm nicht fröhlich dabei zu Muth. Denn er sah, daß das Gras kärglich wuchs, und nicht hinreichte, sein weiderndes Vieh den halben Sommer zu ernähren.

Da trat sein Nachbar zu ihm und ward sein finstres Aussehen gewahr, und forschte nach der Ursache seines heimlichen Grämens. Und nun begann jener von seinen Besorgnissen und dem geringen Ertrag der Wiese zu reden.

Aber der Nachbar erwiderte: „Mache es, wie ich mit meiner Wiese gethan habe. Sie liegt an dem nämlichen Bach und war ehemals karg und unfruchtbar. Da leitete ich den Bach hinein, und das Gras wuchs fett und hoch bis an die Bäuche der Kinder.“ —

Der Landmann freute sich des klugen Rathes, und ging hinaus und begab sich an die Arbeit, und nahm Gesellen, und sie durchstachen den Bach.

Aber siehe! der Bach erfüllte die Wiese, also daß sie gleich einem See ward, und überschwemmte sie mit Sand und Kies. Da raufte der unglückliche Landmann sein Haar, und lief zu seinem Nachbar und zürnte sehr über seinen Rath.

Aber dieser sagte: „Lieber, warum zürnest Du mit mir über den Rath, den ich aus wohlwollendem Herzen Dir ertheilt habe? Hadere vielmehr mit Dir selber und mit Deinem eigenen ungeduldigen Herzen. In kleinen Kanälen hättest Du den fetten Bach durch Deine Wiese leiten, nicht aber mit der Gewalt seines Wassers sie überströmen sollen. Denn alsdann führt er seine Fettigkeit und des Wiesengrundes Erbreich mit sich fort, und läßt nur seinen Kies und Sand zurück.“

16. Die Reue.

Ein Landmann hatte mit eigenen Händen eine Reihe edler Obstbäumchen gezogen. Zu seiner großen Freude trugen sie die ersten Früchte, und er war begierig zu sehen, von welcher Art sie seyn möchten.

Da kam der Sohn des Nachbars, ein böser Bube, in den Garten, und lockte das Söhnlein des Landmanns, also daß sie hingingen, und die Bäumchen allesamt ihrer Früchte beraubten, ehe denn sie völlig gereift waren. Als nun der Herr des Gartens herzutrat, und die kahlen Bäumchen erblickte, da ward er sehr bekümmert, und rief: „Ach, warum hat man mir das gethan? Böse Buben haben mir meine Freude verdorben!“ — Diese Worte gingen dem Söhnlein des Landmanns sehr zu Herzen, und er lief zu dem Sohne des Nachbars, und sprach: „Ach, mein Vater ist bekümmert um die That, welche wir verübt haben. Nun hab' ich keine Ruhe mehr in meinem Gemüth. Mein Vater wird mich nicht mehr lieben, sondern mit Verachtung strafen, wie ich verdient habe.“ — Da antwortete jener: „Du Thor, Dein Vater weiß es ja nicht, und wird es niemals erfahren. Du mußt es ihm sorgfältig verhehlen und auf Deiner Hut seyn.“ Als aber Gotthold — denn so hieß der Knabe — nach Hause kam, und das freundliche Antlitz seines Vaters sah, da vermochte er nicht, wieder freundlich zu ihm hinauf zu sehen. Denn er dachte, wie sollte ich ihn fröhlich ansehen können, den ich betrübt habe? Kann ich doch mich selber nicht anblicken. Es liegt mir wie ein dunkler Schatten in meinem Herzen. — Jetzt trat der Vater herzu, und reichte jeglichem seiner Kinder von den Früchten des Herbstes, und Gotthold desgleichen. Da hüpfen die Kindlein herbei, und freuten sich sehr, und aßen. Gotthold aber verbarg sein Antlitz, und weinete bitterlich. — Da hob der Vater an und sprach: „Mein Kind, was weinst Du?“ — Und Gotthold antwortete: „Ach! ich bin nicht werth, daß ich Dein Sohn heiße. Ich kann es nicht länger tragen, daß ich vor Dir ein Anderer erscheine, als ich bin, und mich selbst erkenne. Lieber Vater, thue mir ferner nicht mehr Gutes, sondern strafe mich, damit ich wieder zu Dir kommen darf, und aufhöre, mein eigener Quäler zu seyn. Laß mich nur hart büßen für mein Vergehen! Denn siehe, ich habe die jungen Bäumchen beraubt.“ — Da reichte ihm der Vater die Hand, drückte ihn an sein Herz, und sprach: „Ich vergebe Dir, mein Kind! Gehe Gott, daß dieses das erste

und letzte Mal sey, daß Du Etwas zu verhehlen hast. Dann soll es mir nicht leid seyn um die Bäumchen.“

17. Die Redoute.

Ein Mann, der in einer kleinen Stadt Haus und Hof hatte, kam einst zur Karnevalszeit in eine größere Stadt; mit ihm sein Sohn, ein Jüngling von siebenzehn Jahren. „Komm heute mit mir auf die Redoute!“ sprach der Vater eines Tages zu seinem Sohne. „Auf die Redoute,“ erwiderte dieser ganz erstaunt; „mich dünkt, Sie schilberten mir sie ja oft sonst als einen Zusammenfluß von Thorheiten.“ — „Was ich auch nicht widerrufe.“ — „Und doch wollen wir dieser Thorheit uns theilhaftig machen?“ — „Nicht theilhaftig machen, sondern bloß ihr zusehen. Weißt Du doch nicht, mein Sohn, daß es ein unumgängliches Erforderniß ist, auch Thorheiten zu kennen, um aus dem Gegentheile oder Mittelwege zu schließen, was gut sey?“

Sie gingen zwei Abende hinter einander, und dem Jüngling mißfiel die Neuheit des Schauspiels keineswegs.

„Wann gehen wir denn heute auf den Maskenball?“ fragte er am dritten Abend, als die gewöhnliche Stunde sich nahte, und er noch keine Anstalt zum Aufbruche sah. — „Warum hältst Du es für eine so ausgemachte Sache, daß wir heute wieder hingehen?“ — „Weil Sie es ja selbst als nützlich anpriesen, Thorheiten zuzusehen.“ — „Wohl behalten!“ antwortete der Vater lächelnd. „Nur merke Dir noch eine einzige Einschränkung: die, nicht allzuoft ihnen zuzusehen. Die Länge des Umganges kann uns leicht gewöhnen, schön zu finden, was wir anfangs lächerlich fanden; und wenn Andere uns eine Zeit lang zur Schau gegessen haben, sitzen wir selbst Andern in eben dieser Stellung.“

18. Das Naturvölkchen.

In einer von Gebirgen umschlossenen Gegend Asiens lebte ein kleines Völkchen in Einfachheit und mit wenigen Bedürfnissen. Einst war vor den Verfolgungen der Tyrannen der Erde ein Familienstamm hierhin geflüchtet. Dieser starb bald nach seiner Ankunft, und hinterließ in der Wildniß einige lallende Kinder. Aus diesen bildete sich das Völkchen. Es kannte wenig Sprachlaute; doch war ihnen eine Sage geblieben, es gebe ein übermächtiges Wesen, Gott genannt. Wo dieses Wesen sey, und von welcher Gestalt, und wie es wirke, davon wußten sie Nichts. Doch verehrten sie den Bergstrom, der durch das Thal floss, als ihren Gott. Denn sie tranken aus seiner Fluth; und der Strom war das einzige Wasser des Thales und brausete furchtbar einher.

Plötzlich schwellte der Schnee der Bergkoppen den Strom an, so daß er das Thal erfüllte, und Menschen und Hütten mit sich fortriß. Da zitterten sie vor ihrem Gott, und sprachen: „Er zürnet wider uns! auf, und laßt uns, sobald sich sein Zorn abermals erhebt, ihm unter Aeuerstes weichen!“ So sprachen sie, und beschloßen,

sobald der Strom wieder anschwellen würde, um ihn zu versöhnen, ihre jüngsten Kinder in seine Fluthen zu werfen. Die Eltern weinten, und erwarteten zitternd den Tag des Opfers. So zerstörte der Aberglauben die zartesten Empfindungen in ihren Herzen!

Der Tag des Opfers erschien; die Eltern brachten weinend ihre Kinder. Da trat ein Fremdling zu ihnen, den nannten sie Maho, das heißt, Sohn des Meeres. Dieser sprach: „Wollt Ihr zu dem Bösen das Schlimmste fügen? Bekämpft den Strom!“ — Aber das Völkchen erstaunte, und wich zurück. Manche sagten: „Er lästert Gott.“

Der Fremdling aber trug eine Leyer in seiner Hand. Er griff in die Saiten und sang. Da versammelte sich das Völkchen um ihn her, und vereint in fröhlichen Kreisen, folgte es den Tönen seiner Leyer in das Gebirge. Hier rissen sie Felsen los, und umdämmten den Strom. Da schmolz der Schnee des Gebirges, der Strom schwoh, aber er brausete gebändigt in seinen Schranken dahin. — Die Menschen erstaunten und riefen: „Der Sohn des Meeres ist Gott!“ Er aber lächelte und sprach: „Dann seyd Ihr alle Gott! denn habt Ihr nicht durch eigne Kraft den Strom besiegt? Was des Menschen Kraft besiegt, kann nicht das Höchste seyn. Ihr kanntet Eure Kraft nur nicht. Erforschet und übet, was in Euch liegt, dann werdet Ihr anfangen, Gott zu erkennen!“

„Wo wohnet er denn?“ fragten sie nun unter einander. Maho aber antwortete ihnen nicht, sondern lehrte sie das Feld bauen und Bäume pflanzen. — Da bemerkten sie, daß der Regen und Thau des Gewölks die Felder befruchtete, und Gedeihen von oben sende. Nun sprachen sie: „Dort oben wohnet Gott! Das Gewölk ist sein Zelt, er befruchtet das Thal! Wir wollen ihm von unsern Früchten geben, daß er herniederkomme.“ — Da bauten sie auf einem Hügel einen Herd, und zündeten die Erstlinge ihrer Früchte an, und ließen den Rauch emporsteigen, ihrem Gott ein süßer Geruch! — Denn sie sagten: „Er wohnt in der Höhe! der Himmel ist sein Haus, und die Wolken sein Gezelt.“

Unterdeß ward das Thal, obwohl sie Gott nur wenig erkannten, immer schöner und herrlicher an Gewächsen und Früchten, und das Völkchen war glücklich in Einsalt. Aber es verlangte sie sehr, den Unbekannten zu schauen; und sie sprachen zu dem weisen Manne: „Mache uns ein Bildniß, wobei wir seiner gedenken mögen. Denn er kommt doch nicht hernieder!“ Da lächelte Maho, und schnitzte ein Bildniß von menschlicher Gestalt, und sie stellten es in ein Gezelt, und nannten das Gezelt Haus Gottes. — Nun fragten sie nicht mehr, wer, und wo Gott sey, sondern sie hielten bald das Bild für Gott selbst, und legten ihm köstliche Speisen vor, und aßen und tranken. Also erniedrigten sie das Höchste, und dadurch auch sich selbst.

Dieses verdroß den weisen Fremdling, und er trat hervor, und sprach: „Wohlan! sehet ob dieses der mächtige Unbekannte sey!“ Nun warf er Feuer auf das Gezelt ihres Gottes, und es verbrannte zu Asche sammt dem Bildniß. — Da rief das Volk: „Das Bildniß ist es nicht!“ — und sie sprachen von neuem: „Wo finden wir ihn?“ De

sagte der Fremdling: „Sehet, die Bäume und Pflanzen wachsen und blühen in stiller Schönheit; und die Erde gebietet allerlei. Denn es umwehet und erquicket sie ein unsichtbarer Odem bei Tag und Nacht. Kennet Ihr doch nicht die Gestalt und das Wesen des Odems, der Berg und Thal und Menschen und Thiere erfüllt.“ — Da rief das Völkchen: „Nun wissen wir es, sein Namen ist Odem! er umschwebet die Erde und wohnet auch in der Brust der Menschen und Thiere!“ — Aber der weiße Mann antwortete: „Grüßet nicht um Namen und Gestalt, sondern seyd wohlthätig unter einander, wie der Hauch, der Alles durchströmt. Dann wird der Unsichtbare sich selbst Euch nähern!“

Darauf erhob sich unter dem Völkchen ein Mann von stolzer und neidischer Gemüthsart gegen den Fremdling. Denn er hatte diesen, weil das Volk seine Weisheit verehrte, und sie nannten ihn Zalmi, das heißt: der Düstere. Denn er entfernte sich von ihnen mit finstern Absichten. — Plötzlich aber erschien in dem Thal ein furchtbares Unthier, das aus der Ferne über das Gebirge kam, ein zottiger Löwe, der Thiere und Menschen anfiel, und mit blutiger Mähne in seine Klust zurückkehrte. Die Bewohner des Thals meinten, es sey ein böses unterirdisches Wesen und verbargen sich in ihren Höhlen. Aber der weiße Mann sagte: „Wir müssen dem Ungeheuer begegnen!“ und zog hinaus an der Spitze des Völkchens. Als sie nun der Wohnung Zalmi's sich naheten, da trat dieser hervor, und höhnete Mäho, und sprach zu dem Volk: „Es wird Euch sein in den Rachen des Unthiers führen, daß er Euch weniger mache, und Euch besser beherrsche; er steht mit dem Unhold im Bunde!“ — Der weiße Fremdling schwieg, aber dem Volk ward bange. — Unterdeß war Zalmi's Söhnlein hinausgegangen fern von der Hütte, und Zalmi liebte den Knaben sehr. Siehe, da kam der Löwe aus dem Walde und brüllte, und das Volk entfegte sich und wich zurück. Der Löwe aber fuhr auf das Knäblein los mit offenem Rachen, und leckte den Bart, und Zalmi sammt der Mutter des Kindes standen von ferne und rangen die Hände. Da trat Mäho dem wüthigen Thier entgegen, schlug ihn auf das Haupt, daß es taumelte, und umfaßte es also mit seinen Armen, daß ihm der Geist ausfuhr. Und nun trug er, obwohl ermattet und blutrünstig, das gerettete Söhnlein zu seinem bitterm Widersacher. Da warfen sich der Vater und die Mutter des Kindes auf ihr Angesicht, und weinten und sprachen: „Wir sind nicht werth, unsere Augen von Dir aufzuheben!“ — Da trat auch das Volk hinzu, und wollte den Bezünger des Löwen anbeten, und sprach: „Bist Du ein Mensch, oder der Unsichtbare in Menschengestalt, daß Du solche Güte an Deinem Feinde erweist, und Dein eigenes Leben verschachtest, um Gutes zu thun?“ Was ist das?“

Also das Völkchen. Aber der weiße Fremdling sagte: „Kinder, ich bin ein Mensch, wie Ihr. Eine Stimme in meinem Herzen gebot mir, also zu handeln. Auch in Euren Herzen redet diese Stimme. Darum preiset Ihr meine gute That höher, denn meine Kraft. Und auch in der Seele unsers Bruders Zalmi, der mich haßte, hat sie nun laut geredet, so daß er sich auf sein Antlig warf, und weinete!

Und sehet, auch schon in dem Herzen des Kindes ertönt sie. Denn noch umfaßt es meinen Hals mit seinen Armechen, und liebkoset mich. Sehet, Ihr Lieben, das ist der Odem und die Stimme des Unsichtbaren in Euren Herzen. Folget Ihr dem, was sie gebet, so werdet Ihr ihn selbst besser erkennen. Denn das Göttliche ist uns nirgends näher, als in unserm eigenen Herzen!" — Da rief das Völkchen: „Jetzt sehen wir wohl, daß es nicht der Wohnung noch des Bildes und Namens bedarf!" — Und sie verehrten von nun an den unsichtbaren Geist durch Glauben und Liebe in kindlicher Einfalt, und die Augen wurden ihnen immer mehr aufgethan. Und sie fragten nicht ferner: „Wo und von welcher Gestalt Gott sey." —

19. Mutterliebe.

In einer blühenden Ebene Stakens, zwischen duftenden Limonienwäldern, beglückte die gute Clementine in einem kleinen, einsamen Häuschen einen Mann und drei Kinder mit unaussprechlicher Liebe. Sie gab ihrem Gatten mehr durch ihr Herz, als die Natur ihm gab, durch die Reize, die in braunen Locken ihr Antlitz umspielten und aus ihren schwarzen Augen lächelten; sie that für ihre Kinder mehr durch holde, bildende Pflege, als einst durch die Geburt in das Leben.

Eines Tages hatte sie, von der kühlen Dämmerung des Morgens an bis zum schwülen sinkenden Abende, indes ihr Gatte in Geschäft ten entfernt war, eifrig gearbeitet, und ohne nur einmal an sich zu denken, rastlos ihre Kräfte an der Beschickung des Hauses und der Besorgung ihrer Kleinen erschöpft. Troß der vollendeten Arbeit, trat sie in die Thür der Hütte, und schaute mütterlich sorgsam hinaus nach ihrem Knaben Antonio, der in der Nähe mit der Kleinern Schwester Franziska an einem Vorberggesträuche im Schatten von Olivenbäumen eintätiglich spielte.

Befriedigt eilte sie zurück in die arme reinliche Stube, besetzte den schlechten Tisch mit düstiger, doch wohlschmeckender Kost zum Abendessen, hing mit lächelndem Gesichte und verhaltenem Athem lange über der Wiege, in welcher ihr Säugling mit glühenden Wangen und hörbaren Athemzügen des süßen Schlafes genoß, und ließ sich dann behutsam auf einen Schämcl neben der Wiege an ihrem Stade nieder.

Die friedliche Stille umher, das sanfte Schnauben des schlafenden Kindes, das leise Wehen eines schwülen Lüftchens, das im dichten Abendglobe vor dem Fenster flüsterte, der oft unterbrochene heimliche Gesang einer Schwalbe, die unter dem Dache zwischerte, und vor allem die Ermüdung von vierzehnstündiger Geschäftigkeit, führte einen Schummer herbei, der ihr unvermerkt die schweren Augenlieder zu schließen begann. Aber schnell raffte sie sich auf: Ich darf nicht schlafen, dachte sie, Franziska braucht ein neues Kleidchen, und wie die drückende Mättigkeit aus den Augen; — Gott, wie oft und wie gern reißt eine Mutter für ihre Kinder den Schlaf von den Wimpern! — und dann spann sie so eifrig, so rasch, dann drehte sie ihr Mädchen so hurtig, als sollte das Garn zu Franziska's Kleide noch heute gesponnen seyn.

Plötzlich schreckte ein jähes Angstgeschrei ihres Antonio sie auf. Sie stürzte vor die Hütte, und sah mit Beben, wie er die kleine zitternde Franziska herbeiführte, und hörte mit Erstarren, wie er von weitem rief: „Mutter, sieh nur, wie Franziska's Hand da blutet! Eine Natter hat sie gebissen.“ — „Ach Franziska, meine Franziska! eine Natter! Gott, warum ließ ich sie hier spielen? Hüte! Rettung!“ das war Alles, was sie mit verschlungenen Armen ächzte, das war es, was sie einem eben vorüber eilenden Manne in gebrochenen Worten stammelte.

„Junges Weib,“ sagte der Wanderer, „ich kann nicht weilen, mein Vater liegt in jenem Dorfe todeskrank; auch habe ich nur einen Rath: seht, wo Ihr einen Hund bekommt, der ihr das Gift aus der Wunde saugt, aber geschwind, geschwind! sonst weiß ich Nichts.“

Mit diesen Worten ging der Mann vorüber, und Clementine taumelte, wie von jähem Schwindel überfallen, und die Verzweiflung zuckte in ihrem blassen Gesichte. Doch nach einem Augenblicke ward ihr Antlitz heiter; sie erhob sich schnell und freudig, wie wenn man Rettung sieht. „Ein Hund das Nattergift aus ihrer Wunde saugen?“ sagte sie: „das wird ein Hund nicht thun, aber eine Mutter kann es, eine Mutter thut es;“ und hastig zog sie ihre Tochter an sich, als ob sie von einem Abgrunde sie wegriß, und drückte die sanften Lippen auf die Wunde, und sog, und sog so innig und so lange, als könnte sie hundertjähriges Leben aus dieser Wunde saugen.

Indem sah Antonio den Vater sich nähern, und stürzt ihm entgegen, und erzählt ihm, was geschehen war, und was die Mutter thue. Vor Entsetzen erbleichte der junge Mann und wankte, und hielt sich an dem nächsten Baume. „Was machst Du, Vater?“ rief der Knabe, und sprang auf ihn zu, als wollte er ihm helfen; aber noch ehe er ihn umfaßte, bebte er wieder zurück vor einer todten Schlange, die er jetzt erst an des Vaters Stab gebunden erblickte, und stammelte: „Ach, die Natter war es, ja so eine Natter hat unsere liebe Franziska gebissen!“

„Nun Gott Lob, Gott Lob!“ jauchzte der Vater, „das ist keine Natter, das ist eine unschädliche Schlange, die Niemanden tödten kann.“ Mit nassen Augen erreichte er seine Hütte, umfaßte die Tochter mit der Mutter, und schloß sie lange an seine Brust, und rief mit trunkenener Freude: „Böses, treffliches Weib, wie hast Du mich erschreckt! aber, Gott sey Dank! die Schlange war nicht giftig; der Herr sey gepriesen, wir bleiben noch beisammen, und Deine Mutterliebe werde ich nie vergessen, und keins von Deinen Kindern wird sie je vergessen; und diese Hand, auf deren Wunde Du Deine mütterlichen Lippen drücktest, wird einst gewiß Dein graues Haar mit Rosen und mit Myrtenkränzen zieren.“

In schweigendem Entzücken traten nun die Gatten, von ihren Kindern begleitet, in die Stube, durch deren Fenster eben die sinkende Sonne den einladenden Tisch mit ihrem Rosenschimmer röthete, und der Säugling in der Wiege sah sich mit weit offenen Augen ruhig um, und lächelte den glücklichen Eltern entgegen.

20. Unternimm Nichts, ohne vorher den Ausgang reiflich zu erwägen.

Ein Tartar-Chan ritt einst mit seinen Großen auf die Jagd. Untermweges begegnete ihm ein Derwisch, welcher einmal nach dem andern laut ausrief: „Wer mir hundert Denares gibt, dem will ich einen guten Rath geben!“

Der Chan war neugierig, und fragte den Derwisch, worin sein guter Rath bestehe? „Du sollst ihn hören, Herr,“ antwortete der Derwisch, wenn Du Befehl ertheilst, daß mir die hundert Denares ausgezahlt werden.“ — Der Chan ließ ihm die Summe reichen, und der Derwisch sagte mit warnender Stimme: „Unternimm Nichts, ohne vorher den Ausgang reiflich zu erwägen!“ und ging seine Straße.

Das Gefolge des Chan lachte, und spottete über den Rath des Derwisches, welchen er sich so theuer bezahlen ließ. Indessen der Chan äußerte sich ganz entgegengesetzt darüber.

„Der gute Rath,“ sagte er, „welchen mir der Derwisch ertheilt hat, ist freilich eine sehr allgemeine Klugheitsregel; aber eben weil sie so allgemein ist, wird sie am wenigsten befolgt, und dies war es vielleicht, weswegen sie der Derwisch mir so hoch anschlag. Fürs künftige soll sie mir nie wieder aus dem Gedächtnisse kommen, und um dies gleichsam unmöglich zu machen, soll sie über alle Thüren meines Pallastes, an alle Wände meiner Gemächer, und auf meine sämtlichen Geräthschaften in deutlicher Schrift gesetzt werden.“ Nach einiger Zeit faßte ein ehrsüchtiger Bey den Vorsatz, den Chan aus dem Wege zu schaffen und sich des Throns zu bemächtigen. Er erkaufte den Leibarzt für eine namhafte Summe, den Chan, sobald sich die Gelegenheit dazu zeigen würde, mit einer vergifteten Lanzette zur Aber zu lassen.

Diese Gelegenheit ereignete sich in kurzem. Wie aber dem Arzte in dem silbernen Becken, welches zur Auffangung des Blutes vorgehalten wurde, die Worte: „Unternimm Nichts, ohne vorher den Ausgang reiflich zu erwägen!“ in die Augen fielen, stutzte er; und mit sichtbarer Kengstlichkeit legte er die vergiftete Lanzette zurück, und nahm eine andere. — Der Chan bemerkte dies, und fragte: warum er die Lanzette verwechselte? und auf die Antwort: daß sie eine stumpfe Spitze habe, verlangte er, sie zu sehen, weil ihm die Kengstlichkeit des Arztes nicht entging. — Als der Arzt zögerte, sprang der Chan auf und rief: „Nur ein offnes Geständniß kann Dir das Leben retten! Deine sichtbare Kengstlichkeit verräth ein Geheimniß, wozu Du in der Bosheit noch nicht reif genug bist!“ Der Arzt stürzte dem Chan zu Füßen, und entdeckte ihm den Anschlag auf sein Leben, welchen auszuführen ihm die warnende Inschrift im Becken den Muth benommen habe. — „Habe ich wohl,“ sagte darauf der Chan, „dem Derwisch seinen Rath zu theuer bezahlt!“ — Er schenkte dem Arzte das Leben, befahl den Bey zu erdrosseln, und ließ den Derwisch überall aufsuchen.

„Ein Rath,“ setzte er hinzu, „welcher Königen das Leben rettet, kann nicht ehrenvoll genug belohnt werden.“

21. Die Wittve zu Zehra.

Der Kadi zu Zehra, Benbächir, begegnete einer Wittve, welche einen Esel vor sich her trieb und weinte. „Worum weinst Du, armes Weib?“ — „Wohl ein armes Weib,“ antwortete sie, „dieser Esel, der leere Sack, welcher darauf liegt, und die Kleidung, welche meine Blöße deckt, sind der ganze Ueberschuss meiner Habe; alles Uebrige hat mir der Kaliph genommen.“ — „Und worin bestand Deine übrige Habe?“ fragte Benbächir verwundert. „Ich besaß eine kleine Meierei; sie war das Erbtheil der Vorfahren meines verstorbenen Mannes und der meinigen; sie war uns über Alles lieb; wir waren hier geboren und erzogen, unsere gemeinschaftliche Liebe nahm hier ihren Anfang; wir wurden Satten, genossen die Zufriedenheit wahrer Liebe und unermüdeter Arbeitsamkeit — noch auf dem Sterbebette bat mich mein guter Mann, dafür zu sorgen, daß unser kleines Gut, welches uns unsre Väter hinterlassen hätten, an Niemanden anders gelange, als an unsern Sohn, welcher vielleicht in dem Augenblicke im Heere des Kaliphen sein Blut für einen Herrn vergießt, welcher seiner Mutter Alles nimmt.“ — „Und aus welchem Grunde,“ fragte der Kadi, „nahm Dir der Kaliph Dein Grundstück?“

„Er will sich ein Lustgebäude dahin bauen lassen,“ antwortete die Wittve. — „Guter Gott,“ sagte der Kadi bei sich selbst, „er hat so viele Palläste und Lustgebäude, und auf einen bloßen Einfall, noch eins mehr zu haben, vertreibt er ein armes Weib aus ihrem Eigenthum!“ —

„Und welchen Ersatz gab er Dir?“ fragte Benbächir. „Ersatz? Keinen!“ antwortete die Wittve; „er ließ mir anfänglich eine kleine Summe anbieten; da ich aber das mir so theure Grundstück nicht verkaufen wollte, so nahm er es mir mit Gewalt.“

„Hast Du ihm Deine traurige Lage nicht vorgestellt?“ erwiderte der Kadi. — „Ich warf mich vor ihm nieder,“ antwortete die Wittve, „benedigte mit meinen Thränen seine Füße, und bat und flehte — ich sagte ihm Alles, was mir Schmerz, Kummer und Verzweiflung eingab.“ — „Sie konnte vor Schluchzen nicht fortfahren.“ — „Und Dein Bitten vermochte Nichts über ihn?“ fragte Benbächir theilnehmend. — „Er wies mich mit aller möglichen Härte ab!“ antwortete sie weinend. — Benbächir hob die Augen gen Himmel. „Allmächtiger,“ riefte er, „Vater der Menschen! Er stellt Dich hier auf Erden vor, und kann die von sich weisen, die Nichts verlangen, als was Gerechtigkeit und Billigkeit heischt; und Du überschiffst mit Langmuth und Geduld die unbilligsten und ungerechtesten Bitten der Sterblichen?“ — „Weib,“ sagte er entschlossen nach dieser stillen Pause, „überlaß mir Deinen Esel und den Sack auf eine kurze Zeit, und folge mir von ferne. Ich gelte Etwas bei dem Kaliphen — wo ist er jetzt?“

„Er befindet sich eben jetzt,“ antwortete die Wittve, „auf dem Grundstück, welches ich sonst mein nannte. Aber was willst Du mit dem Esel?“ — „Sei unbesorgt, und folge mir!“ versetzte der Kadi. — Benbächir nahm den Esel und suchte den Kaliphen auf. — Der Kaliph bewillkommte ihn freundlich. „Ich habe Dich so lange nicht gesehen, Benbächir,“ sagte er zu ihm, „und wie kommt es, daß ich eben jetzt Dich sehe?“

„Erhabener Beherrscher der Gläubigen,“ antwortete Benbächir, „ich habe so eben ein armes Weib gesprochen, welchem — „Ich errathe, was folgen wird,“ unterbrach ihn der Kaliph in einem ernsthaften Ton, „und will Nichts weiter hören. Die Halsstarrige mag ihr Betragen büßen! Steht es nicht in meiner Willkür, über Vermögen und Leben meiner Unterthanen zu gebieten?“ — „Deine Macht,“ erwiderte Benbächir, „ist hier auf Erden unbegrenzt. Auch verlangt die arme Wittve ihr ehemaliges Eigenthum nicht wieder zurück; sie bettelt bloß um ein kleines Andenken, und wenn Du es erlaubst, so fülle ich diesen Sack, zufolge ihres Wunsches, mit Erde.“

„Die kann sie haben,“ erwiderte der Kaliph lächelnd, „und wenn sie zehn Säcke wollte. — Bald, Benbächir, sollst Du die Gegend nicht mehr kennen! Hier soll ein prächtiger Pallast errichtet werden, dort ein Wasserfall die Aussicht verschönern, und weiter hin ein hoher Thurm sich erheben, von welchem man die ganze Gegend übersehen kann.“

„So?“ erwiderte Benbächir, welcher unterdessen den Sack mit Erde angefüllt hatte. — „Ich werde sogleich mein Geschäft vollendet haben, und dann, erhabener Beherrscher der Gläubigen, erlaube mir noch eine Bitte, die eben so unbedeutend ist, als die erste.“ — „Sie sey Dir gestattet,“ versetzte der Kaliph. „Der Sack ist gefüllt,“ fuhr Benbächir fort, „und nun, erhabener Beherrscher der Gläubigen, fleh’ ich um Deinen Beistand, ihn auf den Esel zu laden.“

„Welche besondern Bitte!“ rief der Kaliph, „wie kannst Du dies von mir verlangen? Rufe meiner Sklaven einen, und er soll Dir helfen.“ — „Erlaube, Beherrscher der Gläubigen,“ erwiderte der Kadi, „daß ich Dich um diese Gnade bitte — daß ich Dich flehend bitte, sie mir nicht abzuschlagen.“ — „Wahsinniger,“ rief der Kaliph, „die Last ist zu schwer für mich!“ — „Zu schwer?“ sagte Benbächir; „dieser Sack voll Erde, ein so kleiner Theil des Grundstücks, auf welchem wir uns befinden, scheint Dir zu schwer? O Herr! und Du schauerst nicht bei dem Gedanken an den Tag, an welchem Du vor Deinem und unserm Richter erscheinen wirst? an welchem nicht bloß dieser Sack voll Erde, sondern das ganze Grundstück mit allen Pallästen und Thürmen, welche Du darauf erbauen willst, mit allen Thränen, mit welchen die Unglücklichen es durch Deine Veranlassung benezt haben, zur weit unerträglichern Last werden dürften? — Du bist hienieden unbeschränkter Herrscher; ein Wink von Dir verfügt des Menschen Leben, und ein einziges Wort stürzt Tausende ins Unglück; aber — es kommt eine Zeit, in welcher Du mit Deinem Sklaven in gleichem Range stehst!“ — „Mit meinem Sklaven in gleichem Range?“ wiederholte der Kaliph. „Ich

irre mich," faßte Benbächir wieder das Wort, „Dein größerer Vorzug hier wird Dir zur größern Qual gereichen. Du hast hier einen ungleich größern Wirkungskreis, folglich auch ungleich mehr zu verantworten. Jeder Deiner Unterthanen hat nur von dem Reichthum abzulegen, was er für sich befaß, und Du von Allem, was wir insgesammt besitzen. Leb' wohl, verzeihe Deinem Sklaven die Verwegenheit."

Benbächir wollte sich entfernen. Der Kaliph hielt ihn zurück. „Dir verzeihen?" sagte er: „ich bin Dir Dank schuldig, daß Du mich von einer großen Ungerechtigkeit zurückhältst, die ich schon halb begangen habe! — Rufe die Wittwe! Sie nehme ihr väterliches Erbtheil zurück, und um sie für die Thränen zu entschädigen, die ihr meine Härte ausgepreßt hat, soll ihr Grundstück von meinen Gärten, welche angrenzen, um eben so viel vergrößert werden. Und Du verlässest nie wieder meinen Hofstaat, um Gelegenheit zu haben, Dich angemessen zu belohnen. Die Regenten bedürfen einen freundschaftlichen Begleiter, der Nichts scheut, der Wahrheit zu opfern; der sie auf ihre Fehltritte aufmerksam macht, und davon zurückhält; Du sollst der meinige in Zukunft seyn."

22. Die Blumenlese.

Die zarte, unschuldige Therese hatte den schönsten Theil des Frühlings auf dem Krankenbette zugebracht. Als sie nun genas, und wieder Kräfte gewann, da redete sie von den Blumen und fragte, ob sie auch so schön blüheten, wie das vorige Jahr. Denn sie liebte die Blumen sehr, aber sie konnte nicht hinausgehen, um sie zu pflücken. Da nahm Erich, der Bruder des kranken Mädchens, ein Körbchen, und sagte heimlich zur Mutter: „Ich will ihr die schönsten des Feldes bringen!" Und so ging er hinaus in das Gefilde zum ersten Mal. Denn so lange die geliebte Schwester darnieder lag, hatte er sie nicht verlassen wollen. Jetzt dächte es ihm, als sey der Frühling nie so schön gewesen; denn er sah und empfand ihn mit einem frommen und liebevollen Herzen. —

Der fröhliche Knabe lief bergauf, bergab. Um ihn her sangen die Nachtigallen, summten die Bienen, flatterten die Sommervögel, und zu seinen Füßen blüheten die schönsten Blumen. Er aber ging und sang, und hüpfte von einem Hügel zum andern. Seine Seele war so heiter, wie der blaue Himmel über ihm, und sein Auge glänzte, wie das Börnlein, das aus einem Felsen quillt.

Endlich war sein Körbchen voll der schönsten Blumen, und oben darüber lag ein Kranz von Felderbeeren, wie Perlen an einem Grassalm gereiht. Lächelnd blickte der glückliche Knabe in sein volles Körbchen, und nun setzte er sich auf dem weichen Moose im Schatten einer Eiche nieder. Hier sah er ruhig die schöne Gegend im Glanz des Frühlings sich vor ihm ausbreiten, und horchte an Wechselgefängen der Nachtigallen. — Aber er hatte sich müde gefreuet. Selbst der Jubel des Feldes und das Lied der Nachtigall schlieferten ihn ein. So lag er neben seinem vollen Körbchen — selbst ein

lebendiges Bild der sinnlichen Freuden, deren Genuß ihn erschöpft hatte, und ihres Verwelkens.

Ruhig schlummerte der holde Knabe. Siehe! da erhob sich am Himmel ein Gewitter. Dunkel und schweigend zog das Gewölk heraus. Blitze leuchteten, und die Stimme des Donners tönte immer näher und lauter. Plötzlich brauste der Wind in den Ästen der Eiche. Da erschrak der Knabe, und erwachte. Rings umher sah er den Himmel von drohenden Wolken verhüllt. Kein Sonnenstrahl erleuchtete das Feld. Seinem Erwachen folgte bald ein heftiger Donnerschlag. Der arme Knabe stand wie betäubt von diesem Wechsel der Dinge.

Sohn des Glücks, bist Du sicherer auf Deiner fröhlichen Bahn?

Schon rauschten dicke Regentropfen durch das Laub der Eiche. Da raffte der erschrockene Knabe sein Körbchen auf, und entfloh. — Das Gewitter war über seinem Haupte. Regen und Sturm nahen überhand, und der Donner rollte schrecklicher. Das Wasser strömte aus seinen Bocken, und von seinen Schultern. Raum vermochte er seines Weges zu wandeln. Plötzlich faßte ein heftiger Windstoß das Körbchen in der Hand des Knaben, und zerstreute alle seine sorgsam gesammelten Blümchen über das Feld hin. Da entstellte sich seine Geherde, und mit zürnendem Unmuth schleuderte er nun auch das leere Körbchen zu seinen Füßen auf den Boden. Laut weinend und durchnäßt, erreichte er endlich die Wohnung seiner Eltern. — Weiser Sohn der Erde, ist Dein Unmuth und die Gestalt Deines Zürnens lieblicher, wenn Dir Dein Wunsch versagt wird, oder ein Plan mißlang?

Bald verzog sich das Gewitter, und der Himmel klärte sich wieder auf. Die Vögel begannen von neuem ihre Lieder, der Landmann seine Arbeit. Die Luft war reiner und kühler geworden, und eine süße Ruhe und Stille herrschte im Thal und auf den Hügeln. Dem neu getränkten Gesilde entquoll Stärkung und Wohlgeruch. Alles schien erneuet und verjüngt, als käme die Natur so eben erst aus den Händen ihres liebevollen Schöpfers, und die Bewohner des Feldes blickten mit dankbarer Freude zu dem fernen Gewölk empor, das ihren Fluren Regen und Gedeihen gebracht hatte. — Stürme veräußern die Luft; aus dunkeln Gewölk steigt des Himmels Segen zur Erde hernieder. Den Sohn der Erde bilden Leiden und Kampf, daß er die Frucht der Vereblung in sich selbst hervorbringt.

Auch den verscheuchten Knaben lockte der heitere Himmel von neuem in das Gesilde. Beschämt über seinen Unmuth ging er in der Stille zurück, sein hinweggeworfenes Körbchen wieder aufzusuchen, und es mit frischen Blumen zu füllen. Auch er fühlte sich neu belebt. Der Hauch der kühleren Luft, der Geruch des Feldes, das Laub der Bäume, der Gesang des Waldes, Alles schien nach dem Gewitter und erquickendem Regen ihm doppelt schön. Und das beschämende Bewußtseyn seines thörichten und ungerechten Unmuths machte seine Freude sanfter und bescheiden. — Die Freuden der Erde bedürfen der Würze des herben Wechsels zu ihrer Erhaltung und Vereblung. Ein Beweis ihrer irdischen Natur!

Noch lag das Körbchen am Abhang des Hügels. Eine Brombeer-

staude hatte es zurückgehalten, und gegen die Gewalt des Windes geschützt. Denkbar blickte der Knabe die Staude an, und lösete das Körbchen. Aber wie froh war sein Erstaunen, als er nun um sich her schaute. Das Feld glänzte wie ein Sternenhimmel. Der Regen hatte tausend frische Blumen hervorgelockt, tausend Knospen geöffnet, und in jedem Blumenkelche perlte ein heller Thautropfen. Erich aber schwärmte umher wie eine eifrige Biene, und pflückte.

Da neigte sich die Sonne zum Untergang, und der fröhliche Knabe eilte mit vollem Körbchen zur Heimath. Wie entzückte ihn sein Blumenschatz, und der Perlenkranz seiner frisch gesammelten Erdbeeren! Die untergehende Sonne umstrahlte sein freundliches Antlitz, während er heimwandelte. Aber noch freundlicher glänzte sein Auge, als er den Dank und die Freude der zärtlichen Schwester vernahm. — „Nicht wahr,“ sagte die Mutter, „die Freuden, die wir Andern bereiten, sind doch die schönsten von allen?“

23. Die Hyacinthe.

Emilie war betrübt, daß der Winter so lange währte; denn sie liebte die Blumen sehr, und hatte ein kleines Gärtchen, wo sie sich die schönsten mit eigener Hand erzog. Darum sehnte sie sich nach dem Frühling, und daß der Winter vorüber gehen möchte. Da sprach der Vater: „Siehe, Emilie, ich habe Dir eine Blumenzwiebel mitgebracht. Du mußt sie Dir aber selbst mit Sorgfalt erziehen.“ — „Wie vermöcht' ich das, mein Vater?“ antwortete das Mädchen. „Es liegt ja Schnee draußen, und die Erde ist hart, wie ein Stein!“ — So redete sie; denn sie wußte nicht, daß man auch in Scherben Blumen erziehen kann, und hatte es niemals gesehen. Der Vater aber gab ihr ein Töpfchen mit Erde, und Emilie that die Blumenzwiebel hinein. — Aber sie sah den Vater an und lächelte, zweifelnd, ob auch der Vater im Ernste geredet. Denn sie meinte, es müsse ein blauer Himmel über der Blume schweben, und Frühlingslüftchen um sie her, und unter ihren Händen könne solche Herrlichkeit nicht gedeihen. — Denn die kindliche Einfalt kennt in ihrer Bescheidenheit die Kraft nicht, die in ihr wohnet.

Nach einigen Tagen hob sich die Erde im Scherben, und grüne Blättchen trugen sie empor auf ihren Spizen und kamen an das Licht. Da frohlockte Emilie, und verkündete Vater und Mutter und dem ganzen Hause die Geburt des jungen Pflänzchens. Die Mutter aber sprach: „Wie wenig bedarf es, das Herz zu erfreuen, so lange es der Natur und Einfalt getreu bleibt!“

Darauf benetzte Emilie die Pflanze mit Wasser, und lächelte mit Wohlgefallen auf sie hernieder. Der Vater sah es an und sprach: „So recht, mein Kind! dem Regen und Thau muß der Comenstschin folgen. Der Strahl des freundlichen Auges, gibt der Wohlthat ihren Werth, welche die Hand reicht.“ — Dein Pflänzchen wird wohl gedeihen, Emilie.

Nun kamen die Blätter aus dem Schooß der Erde ganz hervor,

und glänzten mit lieblichem Grün. Da ward Emilien's Freude noch größer. „O,“ sagte sie aus überströmendem Herzen, „ich will auch wohl zufrieden seyn, wenn schon keine Blüthe käme!“ — „Genügsame Seele!“ sprach der Vater. „Es ist billig, daß Dir mehr gegeben werde, als Du zu hoffen wagest. Das ist der Lohn der bescheidenen Genügsamkeit.“ — Er zeigte ihr den Keim der Blume, der zwischen den Blättern verborgen lag.

Emilien's Sorgfalt und Pflüge wuchs mit jeglichem Tage, so wie die Blume sich allmählich entfaltete. Mit zarten Händen sprengte sie Wasser darauf, und fragte, ob es genug oder zu viel, und ob es auch wohl zu kalt seyn möchte. — Und wenn ein Sonnenblick durch die Fenster kam, dann trug sie leise wandelnd die Pflanze hinüber in den Sonnenschein, und ahr Odem hauchte den Staub von den Blättern, so wie ein Morgenlüftchen die Rose umhaucht. — „O, des süßen Bundes der zartesten Liebe und Unschuld!“ sagte die Mutter.

Mit dem Gedanken an ihre Blume schlief Emilie am Abend ein, und erwachte mit ihm des Morgens. Mehrmals erblickte sie auch im Traum ihre Hyacinthe in voller Blüthe, und wenn sie dann am Morgen noch nicht blühte, und Emilie sich getäuscht sah, war sie deshalb unbekümmert, und sprach lächelnd: „Es kann ja noch werden!“ — Zuweilen auch fragte sie den Vater, in welche Farbe die Blume sich kleiden würde. Und wenn sie alle Farben durchgegangen war, sprach sie mit fröhlicher Stimme: „Es ist mir einerteil, wenn sie nur blühet.“ — „Süße Phantasie,“ sagte der Vater, „wie gaukelst und spielst du so lieblich um die schuldlose Liebe und die kindliche Hoffnung!“

Endlich blühte die Blume. Zwölf Glocken hatten sich in der Frühe des Morgens geöffnet. Zwischen fünf breiten smaragdgrünen Blättern hingen sie hernieder in voller jugendlicher Schönheit. Ihre Farbe war röthlich, gleich dem Widerschein der Morgenröthe, oder dem zarten Duft auf Emilien's Wangen. Ein balsamischer Wohlgeruch umschwebte die Blume. Es war ein heiterer März morgen. Emilie konnte die Herrlichkeit nicht fassen. Ihre Freude war still und ohne Worte. Sie lag vor der Blume auf ihren Knien, und schauete sie an. Da trat der Vater herein, und sah sein geliebtes Kind und die blühende Hyacinthe an, und ward gerührt, und sprach: „Siehe, was Dir Deine Hyacinthe ist, das bist Du uns, Emilie!“ Da sprang das Mädchen auf und umarmte den Vater, und nach langer Umarmung sprach sie mit leiser Stimme: „Ach, mein Vater, möcht' ich auch so schön blühen, wie sie!“

24. Der Frühling.

Ein frommer Knabe, der blühende Sohn eines Landmanns, wandelte im Beginn des Frühlings auf dem Felde umher, und sein Herz freuete sich der Herrlichkeit des neu gebornen Jahres. — Und als er lange umher gewandelt, lagerte er sich auf einem Hügel über der Quelle eines murmelnden Bächleins, und blickte rings um sich her mit Anbacht und Liebe, und war bewegt in seinem Herzen. — Da vernahm

er ein leises Säuseln in dem Gebüsch zur Seite des Hügels, und es trat hervor die edle Gestalt eines Jünglings, und nähete sich dem Hügel, und setzte sich zur Seite des sinnenden Knaben. — „Wem sinnest Du nach, mein Lieber,“ redete er ihn an, „und warum bist Du so ernst in der Blüthe Deines Lebens?“ Der Knabe antwortete: „Es ist mir so eigen im Herzen; die Herrlichkeit des kommenden Frühlings erfreuet mich wohl, aber es ist eine stille Freude voll Behemuth und heimlicher Ehrfurcht. Siehe, es dünkt mir, als ob ich in einem Tempel wäre....“ — Bist Du denn nicht auch in einem Tempel?“ sagte der Jüngling, und sein großes blaues Auge strahlte mit eignem höhern Glanze. „Aber,“ fragte er darauf, „was erfüllet denn Dein Herz vor andern mit solchen Empfindungen?“ Der Knabe antwortete und sprach: „Das leise Wandeln der Natur und die Stille, mit welcher alle diese Herrlichkeit, wie von selber, sich bilde. Als der Schnee noch in den Schluchten lag, und die Scholle noch hart war von dem nächtlichen Frost, da verkündete schon der Frühling sein Kommen. Er sandte seine Prophetinn, die Lerche. Sie schwebte aus der Kirche zum Himmel empor, als ob sie den schlummernden Reim singend aufriefe zum freudigen Erwachen, und dem Menschengeschlechte die ewige Ordnung der Natur verkündete. Denn schwebet sie nicht singend zwischen dem Himmel und der Erde? Man siehet es der braunen Brust der Frühlingsbotinn nicht an, daß sie eine Prophetenstimme in sich verschließt, und Manche verkennen es.“

„Das ist das Loos des Göttlichen in seiner einfachen Gestalt,“ sagte der Jüngling. — „Aber fahre fort, mein Lieber, mir die Geschichte des Lenzes zu erzählen.“ Der Knabe sprach: „Nun erwachten, dem Rufe gehorchend, tausend Leben in dem Schooße der vom Frost entbundenen mütterlichen Erde. Die Winterglöckchen standen da wie blühender Schnee, und gemeinsam, als ob sie verbündet den wiederkehrenden Sturm und Frost nicht fürchteten. An der Sonnenseite des Hügels, vom Dornengesträuch beschirmt, und nur dem spähen Auge erscheinend, blüthete das einsame duftende Weilchen; ein erfreuliches Zeichen, daß die frühe Prophetinn die Wahrheit verkündet habe. Und wie durchströmte nun der Odem des Lenzes die ganze Natur und verjüngte das Antlitz der Erde! Dem Kleinsten und Zartesten war seine Pflege so gut, wie dem Großen. Auch die verhüllte Knospe, und das eingewickelte Blatt hat seine Dämmerung und Morgenröthe.“

— Ist es nicht eine und die nämliche Kraft, die in den Pflanzen sich zur Blume gestaltet, und in der Brust der Amsel und Lerche zum Gesange sich bildet? So gesellte sich Blüthe zu Blüthe, und Gesang zum Gesange, und bald“ — sagte der Knabe mit strahlenden Augen — „ich zweifle nicht, bald wird die Nachtigall den Chorgesang vollenden, der die fortschreitende Entfaltung der Kräfte begleitet.“

— „Wohl Dir, mein Lieber,“ sagte der Jüngling, „daß Du die Hand der Natur auch in ihrem leisen Wirken erkennst!“ — „Ach,“ erwiderte trauend der Knabe, „seit der Krieg durch unsre Gefilde tobte, wandte ich mein Auge auf die wohlthätige stille Natur. Sie schien mir eine Trösterinn. — Denn siehe, der Krieg hat uns unsre Lämmer geraubt.“ Da sagte der Jüngling: „Traure nicht um Deine

Kämmer! Auch vor dem Frühling wandelt der Sturm. Er nahm Dir das Geringe, um Dir das Höhere zu geben. — Die Hülle muß zerreißen, ehe der Schmetterling emporschwebt. — „Wohl Dir,“ setzte der Jüngling nach einer Weile hinzu, „daß Du den Vater der Natur erkanntest, der den Frühling sendet!“ — „Aber, ach, sage mir,“ fragte der Knabe, „warum sendet er ihn so leise und unvermerkt? Und warum entsethet alle diese Herrlichkeit, als ob sie von selber sich bildete? — Deshalb gehen die Menschen vorüber und nehmen es nicht zu Herzen. Ja, sie zertreten Palme und Blumen, und benehmen sie mit dem Blut ihrer Brüder. — — — Wenn sie den Odem vernähmen, der die Erde verjüngt, und sähen die Kraft, die Alles gestaltet — o, verzeihe mir, du freundlicher Jüngling, ich meine, dann könnte kein Krieg mehr seyn, und Liebe und Dankbarkeit würden Hand in Hand zwischen den blühenden Feldern wandeln, wie Kindlein vor den Augen des sichtbaren Vaters.“ — — — Der Jüngling antwortete lächelnd: „Das meinst Du wohl in Deinem zarten Herzen. Aber siehe, die Liebe und Dankbarkeit sind auch göttlichen Wesens. Darum keimen und entfalten sie sich in dem stillen Herzen, wie der Lenz in der Natur sich entfaltet.“ — „O, so will ich an die Natur und ihren unsichtbaren Vater mich halten, und nicht an das Wesen der Menschenwelt!“ rief der Knabe, und blickte gen Himmel! — „Dann wirst Du,“ sagte der Jüngling mit Ernst und Würde, „in dem Vater der Natur auch bald den Vater der Menschen erkennen! — Ich scheide,“ fuhr er fort, „Friede sey mit Dir! Siehe, auch in Deinem Herzen tönet die leise Prophetenstimme eines himmlischen Lenzes. Du suchtest in der Natur das Göttliche. Es begegnete Dir, und es wird Dir in höherem Glanz und reiner Harmonie begegnen. — Siehe, ich bin der Engel des Frühlings!“ —

Als der Jüngling dieses gesprochen, zerfloß er vor den Augen des Knaben in einem milben Lichtglanz. Der staunende Knabe sah ihn nicht mehr, aber in dem Wäldchen schwebte ein leises Säuseln, die Zweige zitterten, die Knospen blüheten auf, und auch die Stimme der Nachtigall ertönte zum ersten Mal, und der Knabe selbst stand verwandelt da — ein kräftiger Jüngling.

25. Die Cedern auf Libanon.

Der König Hiram von Tyrus, und Salomo, der König von Israel, besuchten einst gemeinschaftlich den Cedernwald auf dem Libanon. Arm in Arm wandelten die beiden Könige unter dem duftenden Schattten des hohen Waldes einher, und Hiram freute sich der weisen Reden des Königs von Israel. — Unten aber zu ihren Füßen lagen weit umher die Länder und blüheten in Frieden. Denn Salomo und Hiram hatten einen Bund gemacht und waren Freunde; so waren auch ihre Völker Freunde unter einander. Und die Könige standen still und schaueten in die Ferne. Da ging Hiram, dem Beherrscher von Tyrus, das Herz auf, und er sprach zu Salomo: „O wohl uns, daß wir Freunde sind! Stehen wir nicht auch wie die Cedern auf unsern

Höhen, und unsere Völker um uns her? Da antwortete Salomo, und sprach: „Wohl nennet man die Cedar mit Recht den königlichen Baum. Er ist der höchste von allen, und seine Gestalt ist voll Majestät. Er wächst auf der Höhe des Gebirges, aus den Wolken trinkt er, und bedarf nicht des Baches, über seinen Fuß neget. — Seine Wurzel umfaßt die Felsen der Erde, und er tauchet sein Haupt in die Bläue des Himmels. Tausend Jahre hat der Sturm um diese Wipfel getobt, und der Donner um die Stirn des ersten Waldes gerollt. Aber er stehet unerschüttelt, frei wie ein Gott, und ohne die Bedürfnisse des niedern Thales. Darum heißet er auch ein Baum Gottes, den Jehovah gepflanzt hat — und stehet ein Bild des Gesalbten des Höchsten.“ — „Eines nur fehlet ihm,“ sagte Hiram, — „die duftende Blüthe und die nährend-erquickende Frucht.“ Da lächelte Salomo, und sprach: „Redest Du im Scherz, Hiram, oder als der Beherrscher des gewinnenden Volkes? Duftet denn nicht die ganze Cedar? — Und wozu der hochragenden Königin des Gebirges die erquickliche Frucht? Trägt sie nicht den kühnen Seefahrer durch die schäumende Woge? Wölbet sie nicht die Palläste der Fürsten? Und bald, Hiram, wird sie auf Sion stehen, ein Tempel Jehovahs. — Mein Fund, es gibt edlere Früchte, als welche der Gaumen verlangt.“

Indem sie also redeten, rollte plötzlich ein Gewitter hinauf gen Libanon, und es donnerte gewaltig. Die Könige aber standen im Dickicht des Waldes schweigend und voll Ehrfurcht. Da kam ein Strahl aus dem Gewölk, und zerriß eine Cedar von dem Gipfel bis an die Wurzel, und krachend stürzte sie am Abhang des Gebirges hernieder. Das Gewölk aber zog tausend vorüber. Da traten die Könige zu der gefallen Cedar, und sprachen unter einander: „Was ist alle irdische Größe vor dem Angesicht des Erhabenen! — Er rollet die Himmel zusammen, wie ein Gewand, und die Erde ist vor ihm wie ein Tropfen am Eimer. — Wer mag bestehen vor dem König der Könige?“

Nach einem langen stillen Nachdenken, während sie vor der zerschmetterten Cedar standen, sprach Hiram: „Wenn man die Natur in ihrer furchtbaren Größe gesehen hat, dünket es beinahe thöricht, dem Herrn der Schöpfung einen Tempel bauen zu wollen. Wozu bedürfte er des Tempels von Menschenhänden gemacht?“ — „Nicht Er,“ antwortete Salomo, „aber der Mensch bedarf dessen. Das unermeßliche Werk der Schöpfung beuget ihn nieder, und gesellet ihn zu dem Staube, aus welchem sein Leib gebildet ward. Sein eignes Werk — als ob es den Unsichtbaren zu Angegenwärtigen umschloße und begrenzte — soll ihn erheben. — Nicht das beinerne und fleischerne Gewölbe der Brust ist der Geist des Menschen. Hiram, auch wir sind göttlichen Geschlechts!“

Die Könige schwiegen lange. Darauf sagte der Beherrscher von Tyrus: „Ach, unser Königsleben glichet dieser Cedar vor dem Wetter!“ — „Wohl!“ erwiderte Salomo, „es gleiche auch der Cedar nach dem Wetter! Verminnst Du, Hiram, welchen Wohlgeruch sie jetzt, in ihrem Tode, über den Wald verbreitet?“

26. Der Born der Genesung.

Zu Damaskus, im Lande Aram, lebte ein Mann, Namens Baruch, der war im ganzen Lande berühmt wegen seines Reichthums, so daß die Leute sagten: „Er heisset mit Recht Baruch, das ist wol-
dolmetscht, der Gelegnete.“ Denn er besaß die Schätze Indiens und Arabiens, und wohnte in einem herrlichen Pallast; der Fußboden war von glänzenden Marmor, bedeckt mit köstlichem Teppich, und seines Reichthums war kein Ende. Dazu hatte ihm Gott ein edles Weib gegeben, und sieben blühende Kinder. — Aber siehe! es war weder Friede noch Freude in seinem Herzen. Darum strebte er täglich den Glanz seines Hauses zu mehrn, und das Schöne mit dem Schönen zu wechseln. Aber dennoch fand er nicht Friede in seinem Herzen, und ward immer mißmüthiger, und der Schlaf entwich von seinen Augen.

Da sprach er in seinem Herzen: „Was soll mir das Leben? Es kann mir nichts Besseres, und Höheres werden, als ich besitze von Jugend auf, und ich weiß nun, daß Alles eitel ist unter der Sonne, und meine Seele hat Ekel an Allem.“

So ging Baruch umher in schwermüthigen Gedanken, und betrübte sein Weib und sein ganzes Haus, so daß man sagte: „Es plaget ihn ein böser Geist;“ darum dachte er seiner Tagereise Ende zu machen, daß er der Plage los würde.

Da vernahm Baruch, daß in der Stadt Memphis, im Lande Mizraim, ein weiser Mann wohne, ein Prophet, dem Gott die Weisheit in das Herz gegeben, also, daß er zu rathen wisse in allen Dingen. Und Baruch beschloß, sich aufzumachen, und seines Rathes zu begehren. Und Baruch rief dem treuesten seiner Diener, Namens Malchi, und sprach: „Wohlan, rüste mir zwei Kameele, und belade eines derselben mit Gold, Silber und edlen Steinen, und den köstlichen Gewürzen Arabiens!“ Und Malchi that, wie ihm sein Herr geboten hatte. Baruch aber segnete sein Weib und seine Kinder, und machte sich auf, er und sein Diener, und sie zogen von dannen über das Gebirge, durch die Wüste nach Mizraim. — Also zogen sie mit ihren Thieren sieben Tagereisen in der Wüste; aber sie erreichten das Land nicht. Denn der Engel des Herrn hatte sie mit Blindheit geschlagen, daß sie des Weges fehlten, und wußten nicht links oder rechts. Und es durstete sie und ihre Thiere gar sehr. Denn es war kein Quell noch Brunnen in der Wüste weit und breit, und sie sammelten des Nachts den Thau in ihren Mänteln, und saugten daran, ihre Lippen zu nessen. Da seufzte Baruch, und sprach: „Gäbe ich nicht gern alle Schätze, die das Kameel führt, und ihrer noch viel mehr aus meinen Gewölben in Damask, um einen Becher des Wassers, das in meinen Gärten aus Marmor und Porphyre sprubelt, — und alle meine köstlichen Weine in meinen Kellern für ein Wort, das unsere Zunge laben möchte.“ — Also seufzte Baruch, und der Tag war sehr schwül, und die Hitze nahm überhand, und es durstete sie immer mehr, so daß ihre Seelen matt wurden. Da schlachteten sie

eines der Kameele, aber es ward schier kein Wasser in ihm gefunden, woran sie sich laben möchten. — Da that Baruch seinen Mund auf, und sprach zu Malchi: „Ach, Du mein treuer Diener und Gefährte, habe ich Dich hierhin geführt, daß Du meinewegen sterbest! Meinem Hause daheim war ich eine Plage in meinem Unmuth, und Dir nun, mein treuer Malchi, bin ich ein Engel des Verderbens in der Wüsten! Und dennoch duldest Du, wie ein Lamm, das seinen Mund nicht aufthut vor seinem Erwärger, und murrest nicht gegen Deinen Verderber, der für Deine Treue den Fluch über Dich bringet! Ach, Malchi, wie soll ich es Dir vergelten?“ — Also redete Baruch. — Aber Malchi antwortete, und sprach: „Wie sollt' ich meinem Herrn nicht gerne folgen bis in den Tod? Hab' ich doch von Deinem Brode gegessen, und Deinem Weine getrunken bis auf diesen Tag. Hab' ich der guten Tage genossen, wie sollt' ich mich denn der bösen weigern? — Möchte der Herr nur Dich aus der Noth erretten, und meine Seele zum Lösegeld nehmen. Bin ich doch der einzelne Mann; aber es trauren um Dich ein Weib und sieben Kindlein.“ — Und als Malchi diese Worte geredet hatte, da vermocht' er nicht ferner. Denn seine Seele wurde matt, und er sank nieder auf die Erde. Da brach Baruch das Herz, und er fiel auf sein Antlitz in seinem Zimmer und weinete, und sprach: „Ach, Herr, Herr, Gott Himmels und der Erden, verderbe mich! denn ich bin nicht werth der Gnade, die Du mir erzeigst hast, und die Last meiner Sünden ruhet schwer auf meiner Seele! Darum verderbe mich, wie es meine Thaten werth sind.“ — Und nachdem Baruch diese Worte geredet hatte, verstummte er, und weinete sehr. — Siehe, da kam ein Rauschen von fern her aus dem Felsen, gleichwie das Rauschen eines Börnleins. Und Baruch erhob sein Haupt, und horchte; also erhob auch das Kameel sein Haupt, und neigte das Ohr zu dem Rauschen, und nahete sich dem Felsen. Baruch aber sprach: „Wird der Engel des Herrn denn ein Wunder thun, und mitten in der Wüste den Felsen öffnen, daß er uns vom Verderben errette?“ Also sprach Baruch, und eilte hinzu, und siehe, an dem Fuße des Felsens, in der Tiefe, quoll ein Börnlein mit klarem Wasser, und es strömte kühl und reichlich, und seine Gestalt war lieblich. Da fiel Baruch von neuem auf sein Antlitz, und weinete und rief: „Ach, Herr Gott, nun erkenne ich in Wahrheit, daß Du barmherzig bist, und von großer Güte, und daß Du Wunder thust, obwohl ich Deiner Barmherzigkeit nicht werth bin!“ Baruch aber trank nicht aus dem Börnlein, sondern brachte eilends eine Schale und füllte sie, und lief hinüber zu seinem Diener Malchi, und wusch ihm die Schläfe, und neckte seine Lippen. Da schlug Malchi die Augen auf, und sah seinen Herrn an. Baruch aber fiel ihm um den Hals, und weinte vor Freuden, und rief: „O Malchi, Du Freund meines Herzens; nicht mehr mein Diener! Ach! daß ich Dich gefunden habe! — Siehe, der Engel des Herrn hat uns ein Börnlein gezeigt! Darum trink' und erquicke Deine Seele, auf daß Du lebest, und auch ich lebe!“ — Und nachdem Malchi getrunken hatte, ward seine Seele erquickt, und Baruch führte ihn zu dem Börnlein, und sie nahmen Speise von den Kameelen, die sie mit-

gebracht hatten, und setzten sich in die Kühlung des Börnleins, und aßen und tranken, und wurden satt. Also tränkten sie auch ihr Thier, und ruhten aus von ihren Beschwerden, und ihre Seelen wurden erquickt und gestärkt. Und sie blieben daselbst die Nacht bis an den andern Tag. — Als nun die Sonne aufging, sprach Malchi zu Baruch, seinem Herrn: „Siehe, die Sonne ist aufgegangen. Willst Du, so füll' ich die Schläuche, und wir ziehen vorwärts zu dem Propheten im Lande Mizraim gegen Abend? Wir mögen nicht ferne mehr seyn.“ — Da lächelte Baruch zu seinem treuen Diener Malchi, und faßte seine Hand, und sprach: „Mein Bruder Malchi, nicht also! Siehe, der Herr hat mir die Weisheit gegeben, die ich gesucht habe. Wozu bedürfte es des Propheten in Mizraim? Wohlان, wir wollen gegen Morgen ziehen, des Weges, den wir gekommen sind.“ — Darauf füllten sie die Schläuche mit frischem Wasser, und tränkten das Kameel, und tranken selber, und segneten den Quell, der sie vom Verderben gerettet hatte, und zogen fröhlich ihre Straße. — Und als sie in der Heimath anlangten zu Damask, saß Thirza, das Weib Baruchs, vor den Thoren des Hauses sammt ihren sieben Kindlein unter den Palmen, und sie erschrak, als sie Baruch sahe, und seinen Diener Malchi. Baruch aber herzte sein Weib und seine Kindlein, und weinete vor Freuden. — Da erhob Thirza ihre Stimme, und sprach: „Gefegnet sey mir der weise Mann Mizraims, der Euch so bald wieder heim sendet, und gefegnet sey mir Baruch, mein Geliebter! Denn siehe, Deine Gestalt ist eine andre, und Dein Antlitz leuchtet mir, wie ein Engel des Friedens. Nenne mir doch den Mann Gottes, der den Frieden in Deine Seele zurückgerufen hat, daß ich ihn segne!“ — Da lächelte Baruch, und sahe sein Weib an, und erzählte Alles, wie es ihm und Malchi begegnet war, vom Anfang an bis zu Ende. Darauf sprach er: „Siehe, nicht ein Mensch und Prophet, sondern Gott selbst hat mich unterweist. In der Wüste habe ich Demuth gelernt; im Börnlein hab' ich die Gnade des Allbarmherzigen und seine Güte erkannt, und in meinem Diener einen Menschen und Freund gefunden! Und nun lehre ich erneuet zu Euch zurück, und es wohnt der Frieden in meinem Herzen, der köstlicher ist, denn Gold und Silber, und den mir meine Güter nicht zu geben vermöchten.“ — Also redete Baruch, und sein Wandel war freundlich, und schlecht und recht bis an das Ende seiner Tage. Aber von seinen Schätzen that er wohl im ganzen Lande weit umher, und ward kein Armer gefunden, dem er nicht half in seiner Armuth. Da sagten die Armen, denen er half: „Wohl mag er mit Recht Baruch genannt werden; denn er ist ein Gefegneter des Herrn, und von ihm selber kommt Segen.“ — Er aber sprach: „Siehe, auch dies hat mich das Börnlein gelehrt.“ — Und als ein Jahr verschwunden war, zog er hin zu dem Quell mit Malchi, seinem Freund, und Weib und Kindern, und weihete den Born, und bauete darneben eine Herberge für die Pilger der Wüste. Den Quell aber nannte er Boor Refah, das heißt: „Born der Genesung.“ Also heißet er bis auf den heutigen Tag. — —

27. Die Rache des Redlichen.

Eine Bürde Brennholz auf dem Rücken, fast vor Kälte starr, kam Semnon, der alte Fischer, aus dem entblätterten Haine zurück. Mühsam wankte er den beschneiten Pfad vor dem Hause Ithamar's des Jägers vorbei, und wollte über die Brücke des Flusses nach seiner Hütte hinüber.

„Halt, Alter!“ rief aber der Jäger, und sprang wild aus seiner Wohnung heraus: „Wo hast Du das Holz her? Das Holz ist nicht Dein! Du hast mir's entwendet!“

Semnon erschrak: „Jäger, ich habe nicht entwendet,“ stammelte er.

Ithamar. Lüge mir Nichts vor, Alter! Gestern erst fällte ich Holz; drüben im Walde liegt es: von diesem nimmst Du's! Her damit!

Semnon. Nein, Jäger! Ich hab' es gesammelt, Reis für Reis, redlich und recht.

Ithamar. Du lügst, alter Graukopf! Her damit!

Semnon. Seht nur! Es sind ja lauter kleine dürre Reiser, die ich zusammentrug, wie ich sie, unter den Bäumen im Schnee zerstreuet fand.

Ithamar. Entwendet hast Du's! Was will ich Deiner Lügen?

Da riß er dem Greise ungestüm die Bürde vom Rücken, und warf sie über die Brücke hinab dem Strom zum Spiele. „Nun ist der Streit zu Ende,“ sagte er höhnisch, und trabte wild in das Haus. Semnon sah ihm wehmüthig nach, und wankte, nassen Blickes, von dannen.

Nach einigen Tagen ward die Luft wärmer. Der Eiskloß ging. Da schwammen die Stücke mächtig heran, und bäumten sich frachend an den Jochen empor. Schollen zerborsten zu Schollen, und Trümmer zu Trümmern. Eisklöße sammelten sich sträubend zu Haufen, und stemmten sich, und schwellten die Wasser des reißenden Stroms.

Da kam Chaliffon, Ithamar's Sohn, aus der Stadt, und wollte über die Brücke wandern. Aber er bebte unschlüssig und erschrocken zurück, als er die Schauderscene sah. Semnon selbst, der eben in der Gegend einen Kahn zimmerte, misrath ihm, sein Leben in die Todesgefahr zu wagen. Ithamar sah's. „Komm hurtig herüber,“ rief er trohig, „die Brücke wird eben nicht brechen; weiß Gott, zu was Dich sonst der alte Haderer noch verleiten würde. Komm herüber!“

Chaliffon lief. Stoß auf Stoß an die Brücke. Er wankte. — Noch ein Stoß. Jetzt fiel er nieder. — Nun wieder einer. — Da sank die Brücke, und stürzte in das Wasser, und der Knabe mit. Wie wüthete da der Vater drüben, wie jammerte Semnon, der Greis, herüber! Fürchterlich heulte im Fluß der Knabe, und schrie um Hülfe. An einem Balken eingeklemmt, halb vom Eise erdrückt, riß ihn der Strom hin. Untröstlich lief der Jäger am Gestade umher, stampfte den Boden, und schrie, und rang muthlos die Hände. Wie konnte er hoffen, daß der Fischer den Unglücklichen retten würde?

Aber Semnon mit den Silberhaaren sprang beherzt in seinen Rahn, und zwang ihn muthig durch die Schollen und durch die Lannenbalken der Brücke; riß den Knaben aus dem Strudel, und brachte ihn glücklich zum Vater ans Land. „Hier geb' ich Dir Deinen Sohn zurück,“ sagte er liebevoll, mit einem Ton, der Wölfe selbst bezähmt hätte: „sieh, er ist frisch und gesund, nur ein wenig erschrocken.“ Ithamar getraute sich nicht, die Augen aufzuschlagen, und stand lange beschämt und stumm da. „Vergib mir, redlicher Greis!“ sprach er endlich zu sehr gerührt, und mit einem Strome von Thränen, die ihm wider Willen die rauhen Wangen herabstürzten: „Vergib mir mein hartes Betragen!“ — „Was soll ich Dir vergeben?“ erwiderte Semnon mit freundlicher Miene: „Hab' ich mich denn nicht eben genug an Dir gerächt?“

Ithamar. Also war Wohlthun Deine Rache, beleidigter Mann? — Gott! Rächt sich der Redliche so?

28. Des alten Schimmels letzte Stunde.

Das Geschichtlein, welches ich hier aufzeichnen will, ist ausnehmend einfach; für manch Einen wohl nicht viel besser, als gar Nichts, aber es ist grundwahr, und hat mich in tiefster Seele gerührt. Auch läßt sich allerhand Hübsches dabei denken und muthmaßen, und so mag es denn hier ein Plätzchen finden für Gleichgestimmte.

Ein edler Rittersmann hatte einen edlen Schimmel; der hatte ihn oftmalen getragen bei Kriegesübungen, Schlittenfahrten und schnellen Liebesritten, und wie nun der Herr sich in eine beglückte ländliche Einsamkeit zurückzog, nahm er das schöne Thier mit sich und pflegte sein, da es zu keinem Dienste mehr fähig war. — Eines schönen Tages geht der Herr auf die Hutung spazieren, wo der Schimmel grasete. Da nimmt ihn das nun schon sehr alt gewordene Thier ganz von weitem wahr, läßt von dem würzigen Grase ab, und trabt, so gut es gehen will, auf seinen Ritter zu. Der merkt, wie sauer es dem lieben Thiere wird, und geht ihm also halben Weges entgegen. Da freut der alte Schimmel sich so sehr zu ihm, legt ihm den Kopf auf die Schulter, und liebkoset ihm, und kann des Schmeichels heute gar kein Ende finden. — Kaum ist der Herr wieder in sein Haus zurückgekehrt, so kommt ihm die Meldung nach: „Eben ist der alte Schimmel umgefallen und liegt todt im Grase.“

Wie ich die kleine Begebenheit aufschreibe, werden mir wieder die Augen dabei feucht, und überhaupt so oft ich daran denke. Streift es nicht ein wenig an Ros Bayard in der Geschichte von den Hei-
monskindern? Nur daß, Gott Lob! hier ein freundlicher, dankbarer Herr mitspielt, nicht ein so diplomatischer Opferpriester, als dorten der Reynald erscheint, und alle seine schönen Heldenthaten damit verbirbt, daß er sein liebes, getreues Ros ertränken läßt, um dem Kaiser seinen Willen zu thun, und Frieden zu bekommen. Beiläufig gesagt: ein alter, spanischer Ritterroman läßt den Reynaldos seine Undankbarkeit folgendermaßen empfinden:

„Das edle Roß Bayard war nicht untergegangen in der Fluth, sondern hatte Mühlsteine und allen Plunder von sich geworfen, und war zürnend von dannen gelaufen in die Wildniß. Niemand wußte, was aus ihm geworden war. Da tritt einstmalen Reynaldos, die mannichfachen Unthaten seines wilden Lebens zu sühnen, eine Pilgerfahrt an. Und wie er nun tief hineinkommt in die Einöde — verherzte Thiere und böse Geister und ihnen ergebene Menschen, und Ungethüme aller Art sind ihm schon sinneverwirrend begegnet, aber Nichts hat ihm das stolze Herz erschüttert in seiner tapfern Brust, — da sieht er auf einmal ein herrliches Roß hin und wieder laufen, und bildet sich auch zu Anfang ein, das sey nur eben so ein phantastisches Ding; aber deutlicher und immer deutlicher erkennt er Roß Bayard, sein Liebes, altes, zu tausend rühmlichen Thaten vordem bei ihm ausgeharrtes Roß, und ruft es mit schmeichelnden Worten an, und fühlt so recht seine ganze Seele in Liebe und Sehnsucht und in Reue bewegt. Roß Bayard hört auch auf ihn, kommt freundlich, wie sonst, herangetrabt, und legt ihm sanft schmeichelnd den Kopf auf die Schulter. Aber indem Reynaldos sich nun einbildet, das edle Thier gehöre wieder ihm, schon seiner häßlichen Schuld beinahe gänzlich vergift, ja wohl gar Anstalten zum Auffigen macht, — da plötzlich wird Roß Bayard durchdrungen von der abscheulichen Erinnerung. Zürnend reißt es sich los, wüthend haut und beißt es nach dem verrätherischen Herrn und rennt in die weite, endlose Zauberwüste davon, und keines Menschen Auge hat es jemals wieder erblickt. Verzaubert und unerreichbar soll es noch umherlaufen bis auf den heutigen Tag.“

29. Du sollst Dich Deiner Herkunft nicht schämen.

In der Residenz eines deutschen Fürsten lebte ein Mann, der sich durch seine Kenntniße und Tugenden bis zur Würde eines Ministers hinaufgeschwungen hatte. Seine Herkunft aber war am Hofe Allen ein Räthsel, denn Niemand als der Fürst wußte davon, und die Höflinge zerbrachen sich aus Neugierde den Kopf, welcher Herkunft denn wohl eigentlich der Minister seyn möchte. Der Fürst hatte ihn auf seinen Reisen kennen gelernt, ihn als Sekretär mitgenommen, und ihn, da er so viel Vorzüge des Geistes und Herzens an ihm entdeckte, zu seinem Liebling und ersten Staatsbeamten gemacht.

Einst feierte der Minister seinen Geburtstag, und hatte dazu eine große und glänzende Gesellschaft eingeladen. Schon waren die Gäste versammelt, und alle sahen mit erwartungsvollen Blicken der Ankunft des Ministers entgegen. Er blieb ungewöhnlich lange aus, und man vermuthete, daß er etwas Besonderes vorhaben müsse. Endlich, da er die Neugierde der Herren und Damen hoch genug gespannt hatte, trat er am Arme einer alten Bäuerinn ins Zimmer. Zu seiner Linken ging ein Greis, ebenfalls bäuerlich gekleidet, und mit abgestuften Haaren, dessen ganzes Benehmen die Verlegenheit sichtbar machte, in die ihn der Anblick einer so vornehmen und zahlreichen Gesellschaft

versetzte. Der Minister grüßte die Anwesenden mit einer stummen Verbeugung, und nöthigte sie, Platz zu nehmen. Er selbst aber führte seine Begleiter an das oberste Ende des Zimmers, und wies ihnen die ersten Plätze an der Tafel an. Auf allen Gesichtern lag man Befremden und Erstaunen über einen so seltsamen Aufzug.

Nachdem nun Alles seinen Platz an der Tafel genommen hatte, sprach der Minister: „Meine Herren und Damen! Schon längst las ich auf ihren Gesichtern den Wunsch, genauer von meiner Abkunft unterrichtet zu seyn. Heute, an meinem Geburtstage, bietet sich mir durch den Besuch meiner Aeltern eine schickliche Gelegenheit dar, diese unschuldige Neugierde zu befriedigen, und Sie mit meiner Familie näher bekannt zu machen. Dieser würdige Greis hier ist mein Vater, seit dreißig Jahren Müller in dem thüringischen Dorfe H. Diese ehrwürdige Alte an seiner Seite ist meine Mutter, die Tochter eines redlichen Bauern, aus demselben Dorfe. Ich, ihr einziger Sohn, verdanke ihnen Alles, was Kinder nur immer ihren Aeltern danken können. — Und nun,“ indem er sich zu seinen Aeltern wendete, „bitte ich Euch, sprecht und handelt gerade so, als ob Ihr zu Hause wäret!“

Es erfolgte eine Pause; dann brach ein alter siebzigjähriger Oberst, der dem Minister gegenüber saß, das Stillschweigen. „Das ist brav, Thro Excellenz,“ rief er, „daß Sie Ihre Aeltern so in Ehren halten. Wer ein guter Sohn ist, der ist auch ein braver Mann, und verdient, alle Tage Minister zu werden.“ Die Uebrigen stimmten dieser Aeußerung bei, und Jeder bestrebte sich, den Alten mit Achtung zu begegnen. — Da der Fürst dies erfuhr, war er so erfreut, daß er den Minister besuchte, den beiden Alten Glück wünschte, einen solchen Sohn erzogen zu haben, und Jedem ein Andenken mit den huldreichsten Aeußerungen seiner Gnade überreichte.

30. Spaziergang des arabischen Philosophen Al-Naschid.

Am Hofe des Kaliphen Musa Al-Hadi lebte ein Greis, mit Namen Al-Naschid, ein Mann, an welchem die kleinen Geschöpfchen von Höflingen ihren Witz übten, den die Damen ungern litten, und der, in sechs und siebenzig Jahren, vierzehnmal aus dem Amtlich seines Beherrschers war verbannt worden, weil er immer irgend eine unangenehme Wahrheit auf der Lippe trug. Er lächelte seiner Verbannung, denn im Garten der Natur war er in der besten Gesellschaft, und der Hof berief ihn vierzehnmal zurück, weil man sah, daß er den Hof entbehren konnte.

In einer von jenen Straf-Epochen, da er in der Einsamkeit dem Pfade der Weisheit nachspürte, gelang es ihm, die Sprache der Thiere zu ergründen, und von diesem Augenblicke an war es sein liebstes Vergnügen, die mancherlei Gattungen der Thiere zu belauschen. Er fand, daß sie oft vernünftiger plauderten, als ein Kammerjunker.

Eines Tages bemerkte er auf den Blättern eines Busches eine Kolonie jener Insekten, Ephemeriden genannt, welchen der Schöpfer das Ziel ihres Daseyns neben die Stunde ihrer Geburt steckte, denn

sie werden geboren und sterben an einem Tage. Al-Raschid näherte sich laufend einem Trupp der kleinen Gewürms, und bemerkte, daß sie heftig unter ~~einander~~ disputirten; da sie aber alle zugleich sprachen, so dauerte es lange, ehe er den Gegenstand ihres Streites erlaute. Endlich, nachdem sich die größten Schreier unter dem Haufen müde geschrien, hörte er, daß die Rede von zwei fremden, nur eben angekommenen Virtuosen sey, einer Hummel und einer Mücke, über deren Vorzüge die Stimmen der Ephemeriden sehr getheilt waren. Die Eine behauptete, die Hummel singe den schönsten Bas, den man je im Reiche der Insekten gehört; die Andere vertheidigte den einnehmenden Discant der Mücke.

„Glückliches Volk!“ rief Al-Raschid: „das trotz der wenigen Stunden, die es zu leben hat, sich doch am Hummelbas und Mückendiscant zu ergötzen vermag.“

Lächelnd wandte er sein Ohr zu einem Greise der Ephemeriden, der allein auf einem Blatte saß, und folgendes Selbstgespräch hielt:

„Die berühmtesten Weisen meines Volkes, die viele Stunden vor mir gelebt haben, behaupteten schon, daß diese Welt nicht länger, als achtzehn Stunden dauern könne; und mich dünkt, sie hatten Recht. Denn wenn ich bedenke, wie sehr zu meiner Zeit das große Sonnenlicht, aus welchem die Natur ihr Leben schöpft, sich gegen das Meer geneigt hat, welches diesen Erdenball begrenzt; so kann ich nicht anders vermuthen, als daß es seinen Lauf dort endigen, seine Fackel in den Fluthen auslöschten, und so die Erde in ewige Finsterniß hinabstoßen wird, welche natürlich eine allgemeine Zerstörung hervorbringen muß. Ich habe von diesen achtzehn Stunden sieben durchlebt, das sind vierhundert und zwanzig Minuten. Ein hohes Alter! wie wenige unter uns erreichen dies Ziel! Ich habe ganze Generationen entstehen, blühen und verschwinden sehen. Meine jetzigen Freunde sind die Kinder und Großkinder der Freunde meiner Jugendtage, die mir schon lange vorangegangen sind, und ach! — nur zu bald werde ich ihnen folgen. Zwar befinde ich mich bei meinem hohen Alter, Gott sey Dank! noch ziemlich wohl, doch kann ich nach dem gewöhnlichen Lauf der Natur auf nicht mehr, als höchstens noch acht Minuten rechnen. Was helfen mir nun alle meine Mühe und Arbeit? was hilft es mir, daß ich unter tausend Sorgen einen Vorrath von süßem Thau auf diesem Blatte gesammelt, welchen das herannahende Ende meiner Tage mir nicht zu verzehren gestattet? Umsonst habe ich mich oft für mein Volk ins Schlachtgetümmel gewagt; umsonst habe ich, fern vom Geräusch der Welt, diese Kolonie durch weise Gesetze zu bilden gesucht. — Zwar meine Freunde schmeicheln mir, daß ich einen großen Namen nachlasse; aber wo bleibt mein Nachruhm, wenn am Ende der achtzehn Stunden die Sonne verlischt, und die Welt in ewiges Nichts zurückkehrt? Ja, wenn ich auf einen dauernden Ruhm von dreißig bis vierzig Stunden rechnen könnte!“ —

Al-Raschid lächelte — und erschrak gleich darauf, daß er gelächelt hatte; denn Stunden oder Jahre — läuft das nicht am Ende auf Eins hinaus?

31. Der Staar von Segringen.

Selbst einem Staar kann es nützlich seyn, wenn er Etwas gelernt hat, wie viel mehr einem Menschen. — In einem respektablen Dorfe, ich will sagen, in Segringen, es ist aber nicht dort geschehen, sondern hier im Lande, und derjenige, dem es begegnet ist, ließt es vielleicht in diesem Augenblick, nicht der Staar, aber der Mensch. In Segringen hatte der Barbier einen Staar, und der wohlbekannte Lehrjunge gab ihm Unterricht im Sprechen. Der Staar lernte nicht nur alle Wörter, die ihm sein Sprachmeister aufgab, sondern er ahmte zuletzt auch selber nach, was er von seinem Herrn hörte, zum Exempel: „Ich bin der Barbier von Segringen.“ Sein Herr hatte sonst noch allerlei Redensarten an sich, die er bei jeder Gelegenheit wiederholte, zum Exempel: „So so, la la;“ oder «par compagne» (das heißt so viel als: in Gesellschaft mit Andern); oder: „Wie Gott will;“ oder: „Du Dolpatsch.“ So titulirte er nämlich insgemein den Lehrjungen, wenn er das halbe Pflaster auf den Tisch strich, anstatt aufs Tuch, oder wenn er das Scheermesser am Rücken abzog, anstatt an der Schneide, oder wenn er ein Arzneiglas zerbrach. Alle diese Redensarten lernte nach und nach der Staar auch. Da nun täglich viel Leute im Hause waren, weil der Barbier auch Brantwein ausshenkte, so gab's manchmal viel zu lachen, wenn die Gäste mit einander ein Gespräch führten, und der Staar warf auch eins von seinen Wörtern drein, das sich dazu schickte, als wenn er den Verstand davon hätte, und manchmal, wenn ihm der Lehrjunge rief: „Hansel, was machst Du?“ antwortete er: „Du Dolpatsch!“ und alle Leute in der Nachbarschaft mußten von dem Hansel zu erzählen. Eines Tages aber, als ihm die beschnittenen Flügel wieder gewachsen waren, und das Fenster war offen, und das Wetter schön, da dachte der Staar: „Ich habe jetzt schon so viel gelernt, daß ich in der Welt kann fortkommen,“ und husch zum Fenster hinaus. Weg war er. Sein erster Flug ging ins Feld, wo er sich unter eine Gesellschaft anderer Vögel mischte, und als sie aufflogen, flog er mit ihnen, denn er dachte: „Sie wissen die Gelegenheit hier zu Lande besser als ich.“ Aber sie flogen unglücklicher Weise alle mit einander in ein Garn. Der Staar sagte: „Wie Gott will.“ Als der Vogelfsteller kommt, und sieht, was er für einen großen Fang gethan hat, nimmt er einen Vogel nach dem andern behutsam heraus, dreht ihm den Hals um und wirft ihn auf den Boden. Als er aber die mörderischen Finger wieder nach einem Gefangenen ausstreckte, und denkt an Nichts, schrie der Gefangene: „Ich bin der Barbier von Segringen,“ als wenn er wüßte, was ihn retten muß. Der Vogelfsteller erschrak anfänglich, als wenn es hier nicht mit rechten Dingen zuginge, nachher aber, als er sich erholt hatte, konnte er kaum vor Lachen zu Athem kommen; und als er sagte: „Ei Hansel, hier hätte ich Dich nicht gesucht; wie kommst Du in meine Schlinge?“ da antwortete der Hansel: «Par compagne.» Also brachte der Vogelfsteller den Staar seinem

Herrn wieder, und bekam ein gutes Fanggeld. Der Barbier aber erwarb sich damit einen guten Zuspruch, denn Jeder wollte den merkwürdigen Hansel sehen, und wer jetzt noch weit und breit in der Gegend will zur Ader lassen, geht zum Barbier von Segringen.

Merke: So Etwas passiert einem Staar selten. Aber schon mancher junge Mensch, der auch lieber herumflankiren, als daheim bleiben wollte, ist ebenfalls par compagne in die Schlinge gerathen, und nimmer heraus gekommen.

32. Das wohlfeile Mittagessen.

Es ist ein altes Sprichwort: „Wer Andern eine Grube gräbt, fällt selber darein.“ — Aber der Löwenwirth in einem gewissen Städtlein war schon vorher darin. Zu diesem kam ein wohlgekleideter Gast. Kurz und trozig verlangte er für sein Geld eine gute Fleischsuppe. Hierauf forderte er auch ein Stück Rindfleisch und ein Gemüße, für sein Geld. Der Wirth fragte ganz höflich: ob ihm nicht auch ein Glas Wein beliebe? „O freilich ja,“ erwiderte der Gast, „wenn ich etwas Gutes haben kann für mein Geld.“ Nachdem er sich Alles wohl hatte schmecken lassen, zog er einen abgeschliffenen Sechser aus der Tasche, und sagte: „Hier, Herr Wirth, ist mein Geld.“ Der Wirth sagte: „Was soll das heißen? Seyd Ihr mir nicht einen Thaler schuldig?“ Der Gast erwiderte: „Ich habe für keinen Thaler Speise von Euch verlangt, sondern für mein Geld. Hier ist mein Geld. Mehr hab' ich nicht. Habt Ihr mir zu viel dafür gegeben, so ist's Eure Schuld.“ — Dieser Einfall war eigentlich nicht weit her. Es gehörte nur Unverschämtheit dazu, und ein unbesümmertes Gemüth, wie es am Ende ablaufen werde. Aber das Beste kommt noch. „Ihr seyd ein durchtriebener Schalk,“ erwiderte der Wirth, „und hättet wohl etwas Anders verdient. Aber ich schenke Euch das Mittagessen und hier noch ein Bierundzwanzig-Kreuzer-Stück dazu. Nur seyd stille zur Sache, und geht zu meinem Nachbarn, dem Bärenwirth, und macht es ihm eben so.“ Das sagte er, weil er mit seinem Nachbarn, dem Bärenwirth, aus Brodneid im Unfrieden lebte, und Einer dem Andern jeglichen Lort und Schimpf gerne anthat und erwiderte. Aber der schlaue Gast griff lächelnd mit der einen Hand nach dem angebotenen Gelde, mit der andern vorsichtig nach der Thür, wünschte dem Wirth einen guten Abend, und sagte: „Bei Euerm Nachbarn, dem Herrn Bärenwirth, bin ich schon gewesen, und eben der hat mich zu Euch geschickt und kein Anderer.“

So waren im Grunde Beide hintergangen, und der Dritte hatte den Nutzen davon. Aber der listige Kunde hätte sich noch obendrein einen schönen Dank von Beiden verdient, wenn sie eine gute Lehre daraus gezogen, und sich mit einander ausgesöhnt hätten. Denn Frieden ernährt, aber Unfrieden verzehrt.

33. Der Hirtenknabe.

Abbas, mit dem Zunamen: der Große, König von Persien, war einst auf der Jagd verirret. Er kam auf einen Berg, wo ein Hirtenknabe eine Heerde Schafe weidete: der Knabe saß unter einem Baum, und blies die Flöte. Die süße Melodie des Liedes und die Neugierde lockte den König näher hinzu: das offene Gesicht des Knaben gefiel ihm; er fragte ihn über allerlei Dinge, und die schnellen, treffenden Antworten dieses Kindes der Natur, das ohne Unterricht bei seiner Heerde aufgewachsen war, setzten den König in Bewunderung. Er hatte noch seine Gedanken darüber, als sein Bezier dazu kam. „Komm, Bezier,“ rief er ihm entgegen, „und sage mir, wie Dir dieser Knabe gefällt.“ Der Bezier kam herbei: der König setzte seine Fragen fort, und der Knabe blieb ihm keine Antwort schuldig. Seine Unerblichkeit, sein gesundes Urtheil, und seine offene Freimüthigkeit nahmen den König und den Bezier so sehr ein, daß jener beschloß, ihn mit sich zu nehmen, und erziehen zu lassen, damit man sähe, was aus dieser schönen Anlage der Natur unter der Hand der Kunst werde.

Wie eine Feldblume, die der Gärtner aus ihrem dürrer Boden hebt, und in ein besseres Erdreich pflanzt, in kurzem ihren Kelch erweitert, und glänzendere Farben annimmt: so bildete sich auch der Knabe unvermerkt zu einem Manne von großen Tugenden aus. Der König gewann ihn täglich lieber; er gab ihm den Namen Ali Beg, und machte ihn zu seinem Großschatzmeister.

Ali Beg besaß alle Tugenden, die sich nur zusammen vereinigen lassen: Unsträflichkeit in seinen Sitten; Treue und Klugheit in seinem Amt; Freigebigkeit und Großmuth gegen die Fremden; Gefälligkeit gegen Alle, die ihn um Etwas baten, und ob er gleich der Liebling des Königs war, die bescheidenste Demuth. Was ihn aber am meisten unter den persischen Hofleuten auszeichnete, war seine Uneigennützigkeit: denn nie ließ er sich seine Dienste bezahlen; seine guten Thaten hatten die reinste Quelle, das Verlangen, den Menschen nützlich zu werden. Und doch entging er bei allen diesen Tugenden den Verleumdungen der Höflinge nicht, die seine Erhebung mit heimlichem Neide ansah'n. Sie legten ihm allerlei Fallen, und suchten, ihn bei dem Könige verdächtig zu machen. Aber Schach Abbas war ein Fürst von seltenen Eigenschaften; argwöhnischer Verdacht war für seine große Seele zu klein, und Ali Beg blieb in Anseh'n und Ruhe, so lange sein großmüthiger Beschützer lebte.

Zum Unglück starb dieser große König, und Schach Gesei, der ihm folgte, schien die Wehklage der Völker zu rechtfertigen, die es bedauert, daß gute Fürsten, wie andere Menschen, sterben. Er war das völlige Widerspiel seines Vorgängers, voll Mißtrauen, Grausamkeit und Geiz; Blutvergießen schien ihn zu erquickern, wie den Durstigen ein Trunk Wasser. So einen Oberherrn hatten Ali's Feinde erwartet, und ihr verborgener Neid wurde sogleich wieder sichtbar. Sie brachten täglich Verleumdungen gegen den Schatzmeister an, auf die der

König anfangs nicht achtete, bis eine unerwartete Begebenheit diese Anklagen wahr zu machen schien.

Der König nämlich verlangte, einen kostbaren Säbel zu sehen, den Schach Abbas vom türkischen Kaiser zum Geschenk bekommen hatte, und dessen einige Höfleute erwähnten. Der Säbel war nicht zu finden, ob er gleich in dem nachgelassenen Verzeichnisse des großen Abbas eingetragen war; und so fiel Schach Sefi's Verdacht auf den Schachmeister, daß er ihn veruntreuet habe. Dieß war, was seine Feinde wünschten; sie verdoppelten ihre Beschuldigungen, und malten ihn als den ärgsten Betrüger. „Er hat viel Häuser zur Bewirthung der Fremden gebauet,“ sagten sie, „und andere öffentliche Gebäude mit großen Kosten aufführen lassen. Er kam als ein nackter Knabe an den Hof, und doch besitzt er jetzt unermessliche Reichthümer. Wo könnte er alle die Kostbarkeiten, womit sein Haus angefüllt ist, her haben, wenn er den königlichen Schatz nicht beschloß?“ Ali Beg trat eben zum Könige herein, als ihn seine Feinde so verklagten, und mit zornigen Blicken sprach der König: „Ali Beg, Deine Untreue ist kund geworden; Du hast Dein Amt verloren, und ich befehle Dir, in vierzehn Tagen Rechnung abzulegen.“ Ali Beg erschrak nicht; denn sein Gewissen war rein; aber er beobachtete, wie gefährlich es seyn würde, seinen Feinden vierzehn Tage Zeit zu lassen, ehe er seine Unschuld bewiese. „Herr,“ sprach er, „mein Leben ist in Deiner Hand. Ich bin bereit, die Schlüssel des königlichen Schatzes und den Schmuck der Ehre, den Du mir gegeben hast, heute oder morgen vor Deinem Throne niederzulegen, wenn Du Deinen Sklaven mit Deiner Gegenwart begnadigen willst.“

Diese Bitte war dem Könige um so willkommener; er sagte sie ihm zu, und besichtigte gleich des andern Tages die Schatzkammer. Alles war in der vollkommensten Richtigkeit, und Ali Beg überführte ihn, daß Schach Abbas den vermißten Säbel selbst herausgenommen, und mit den Diamanten ein anderes Kleinod habe schmücken lassen, ohne daß er es in seinem Verzeichnisse bemerkt. Der König konnte Nichts dagegen einwenden; allein Mißtrauen ist ungerecht, und findet sich beleidigt, wenn es sich auch in seinen falschen Muthmaßungen betrogen siehet. Er erfannte einen Vorwand, und begleitete den Schachmeister in sein Haus, um die vielen Kostbarkeiten zu finden, von denen ihm seine Höflinge gesagt hatten; zu seiner großen Verwunderung aber war auch hier Alles anders. Gemeine Tapeten deckten die Wände; die Zimmer waren mit nicht mehr, als nothdürftigem Hausrath versehen, und Sefi mußte selbst gestehen, ein mittelmäßiger Bürger wohne köstlicher, als der Großschachmeister seines Reiches. Er schämte sich dieser zweiten Täuschung, und wollte sich entfernen, als ihm ein Höfling eine Thür am Ende der Gallerie zeigte, die mit zwei starken eisernen Riegeln verschlossen war. Der König ging näher, und fragte den Ali Beg, was er unter so großen Schlössern und Riegeln verwahre? Ali Beg schien erschrocken: sein Gesicht erröthete; er erholte sich aber wieder, und sprach: „Herr! in diesem Gemach bewahre ich das Liebste, das ich auf der Welt habe, mein wahres Eigenthum. Alles, was Du in diesem Hause gesehen hast,

gehört dem Könige, meinem Herrn; was dieses Zimmer enthält, ist mein; aber es ist ein Geheimniß, ich bitte Dich, verlange nicht, es zu sehen."

Dies ängstliche Betragen schien dem argwöhnischen Sefi Gefühl der Schuld, und er befahl mit Hefigkeit, die Thür zu öffnen. Das Gemach that sich auf, und siehe da! vier weiße Wände mit einem Hirtenstabe, einer Flöte, einem schlechten Kleide und einer Hirtenstasche geschmückt; das waren die Schätze, welche diese eisernen Kiegel und Schlösser verwahrten.

Alle Anwesende erstaunten, und Schach Sefi schämte sich zum dritten Mal, als Ali Beg mit der größten Bescheidenheit also sprach: „Mächtiger König! Als mich der große Abbas auf einem Berge antraf, wo ich meine Heerde hütete, waren diese Armseligkeiten mein ganzer Reichthum. Ich bewahrte seitdem denselben, als mein einziges Eigenthum, das Denkmal meiner glücklichen Kindheit, und der großmüthige Fürst war zu gütig, als daß er es mir hätte nehmen wollen. Ich hoffe, Herr, auch Du wirst es mir nicht nehmen, und mich mit ihm in jene friedlichen Thäler zurückkehren lassen, wo ich in meiner Dürftigkeit glücklicher, als im Ueberflus Deines Hofes war."

Ali schwieg; und alle Umstehende waren bis zu Thränen erweicht. Der König zog sein Kleid aus, und legte es ihm an (ein Zeichen der höchsten Gnade); der Neid und die Verleumdung waren mit Scham geschlagen, und sie konnten sich gegen diesen Edeln nie wieder erholen. Ali lebte lange, und genoß die Belohnung seiner Tugenden, Liebe und Verehrung bei seinem Leben, und nach seinem Tode waren Thränen die stillen Lobredner auf seinem Grabe. Alle Einwohner der Stadt begleiteten seine Leiche, und noch im Munde der Nachwelt hieß es immer: „Der edle, uneigennützigte Ali."

34. Kindesdank und Undank.

Man findet gar oft, wenn man ein wenig aufmerksam ist, daß Menschen im Alter von ihren Kindern wieder eben so behandelt werden, wie sie einst ihre alten und kraftlosen Eltern behandelt haben. Es geht auch begreiflich zu. Die Kinder lernen's von den Eltern; sie sehen's und hören's nicht anders, und folgen dem Beispiel. So wird es auf die natürlichsten und sichersten Wege wahr, was gesagt wird und geschrieben ist, daß der Eltern Segen und Fluch auf den Kindern ruhe und sie nicht verfehle.

Man hat darüber unter andern zwei Erzählungen, von denen die erste Nachahmung und die zweite große Beherzigung verdient.

Ein Fürst traf auf einem Spazierritt einen fleißigen und frohen Landmann an dem Ackergeschäfte an, und ließ sich mit ihm in ein Gespräch ein. Nach einigen Fragen erfuhr er, daß der Acker nicht sein Eigenthum sey, sondern daß er als Tagelöhner täglich um funfzehn Kreuzer arbeite. Der Fürst, der für sein schweres Regierungsgeschäft freilich mehr Geld brauchte und zu verzehren hatte, konnte es in der Geschwindigkeit nicht ausrechnen, wie es möglich sey, täg-

lich mit funfzehn Kreuzer auszureichen, und noch so frohen Muthes dabei zu seyn, und verwunderte sich darüber. Aber der brave Mann im Zwilchrock erwiderte ihm: „Es wäre mir übel gefehlt, wenn ich so viel brauchte. Mir muß ein Drittheil davon genügen; mit einem Drittheile zahle ich meine Schulden ab, und den übrigen Drittheil lege ich auf Kapitalien an.“ Das war dem guten Fürsten ein neues Räthsel. Aber der fröhliche Landmann fuhr fort, und sagte: „Ich theile meinen Verdienst mit meinen alten Eltern, die nicht mehr arbeiten können, und mit meinen Kindern, die es erst lernen müssen; jenen vergelte ich die Liebe, die sie mir in meiner Kindheit erwiesen haben, und von diesen hoffe ich, daß sie mich einst in meinem müden Alter auch nicht verlassen werden.“ War das nicht artig gesagt, und noch schöner und edler gedacht und gehandelt? Der Fürst belohnte die Rechtschaffenheit des wackern Mannes, sorgte für seine Söhne, und der Segen, den ihm seine sterbenden Eltern gaben, wurde ihm im Alter von seinen dankbaren Kindern durch Liebe und Unterstützung redblich entrichtet.

Aber ein Anderer ging mit seinem Vater, welcher durch Alter und Kränklichkeit freilich wunderlich geworden war, so übel um, daß dieser wünschte, in ein Armen-Spital gebracht zu werden, das im nämlichen Orte war. Dort hoffte er wenigstens bei dürftiger Pflege von den Vorwürfen frei zu werden, die ihm daheim die letzten Tage seines Lebens verbitterten. Das war dem undankbaren Sohn ein willkommenes Wort. Ehe die Sonne hinter den Bergen hinabging, war dem armen alten Greis sein Wunsch erfüllt. Aber er fand im Spital auch nicht Alles, wie er es wünschte. Wenigstens ließ er seinen Sohn nach einiger Zeit bitten, ihm die letzte Wohlthat zu erweisen, und ihm ein Paar Leintücher zu schicken, damit er nicht alle Nacht auf bloßem Strohe schlafen müßte. Der Sohn suchte die zwei schlechtesten, die er hatte, heraus, und befahl seinem zehnjährigen Kinde, sie dem alten Murrkopf ins Spital zu bringen. Aber mit Verwunderung bemerkte er, daß der kleine Knabe vor der Thür eines dieser Tücher in einen Winkel verbarg, und folglich dem Großvater nur eines davon brachte. „Warum hast Du das gethan?“ fragte er den Jungen bei seiner Zurückkunft. — „Zur Aushülfe für die Zukunft,“ erwiderte dieser kalt und bösherzig, „wenn ich Euch, o Vater! auch einmal in das Spital schicken werde.“

Was lernen wir daraus? — „Ehre Vater und Mutter, auf das es Dir wohlgehe!“

35. Kannitverstan.

Der Mensch hat wohl täglich Gelegenheit, in Emmendingen und Sundelfingen, so gut als in Amsterdam Betrachtungen über den Unbestand aller irdischen Dinge anzustellen, wenn er will, und zufrieden zu werden mit seinem Schicksal, wenn auch nicht viel gebratene Tauben für ihn in der Luft herumfliegen. Aber auf dem seltsamsten Umweg kam ein deutscher Handwerksbursche in Amsterdam durch den Irrthum zur Wahrheit und zu ihrer Erkenntniß. Denn als er in

diese große und reiche Handelsstadt, voll prächtiger Häuser, wogender Schiffe und geschäftiger Menschen, gekommen war, fiel ihm sogleich ein großes und schönes Haus in die Augen, wie er auf seiner ganzen Wanderschaft von Duttlingen bis nach Amsterdam noch keines erlebt hatte. Lange betrachtete er mit Verwunderung die kostbare Gebäude, die sechs Kamine auf dem Dach, die schönen Gesimse und die hohen Fenster, größer als an des Vaters Haus daheim die Thür. Endlich konnte er sich nicht enthalten, einen Vorübergehenden anzureden. „Guter Freund,“ redete er ihn an, „könnt Ihr mir nicht sagen, wie der Herr heißt, dem dieses wunderschöne Haus gehört mit den Fenstern voll Tulipanen, Sternensblumen und Leukoien?“ — Der Mann aber, der vermuthlich etwas Wichtigeres zu thun hatte, und zum Unglück gerade so viel von der deutschen Sprache verstand, als der Fragende von der holländischen, nämlich Nichts, sagte kurz und schnauzig: „Kannitverstan;“ und schnurrte vorüber. Dieß war ein holländisches Wort, oder drei, wenn man's recht betrachtet, und heißt auf deutsch so viel, als: Ich kann Euch nicht verstehen. Aber der gute Fremdling glaubte, es sey der Namen des Mannes, nach dem er gefragt hatte. Das muß ein grundreicher Mann seyn, der Herr Kannitverstan, dachte er, und ging weiter. Gäß aus, Gäß ein, kam er endlich an den Meerbusen, der da heißt: Het Gy, oder auf deutsch: das Ypsilon. Da stand nun Schiff an Schiff, und Mastbaum an Mastbaum; und er wußte anfänglich nicht, wie er es mit seinen zwei einzigen Augen durchsehen werde, alle diese Merkwürdigkeiten genug zu sehen und zu betrachten, bis endlich ein großes Schiff seine Aufmerksamkeit an sich zog, das vor kurzem aus Ostindien angelangt war, und jetzt eben ausgeladen wurde. Schon standen ganze Reihen von Kisten und Ballen auf- und nebeneinander am Lande. Noch immer wurden mehrere herausgewälzt, und Fässer voll Zucker und Kaffee, voll Reis und Pfeffer und salzeni Mausbrect darunter. Als er aber lange zugesehen hatte, fragte er endlich Einen, der eben eine Kiste auf der Achsel heraustrug, wie der glückliche Mann heiße, dem das Meer alle diese Waaren an das Land bringe. „Kannitverstan,“ war die Antwort. Da dachte er: Haha, schaut's da heraus? Kein Wunder, wem das Meer solche Reichthümer an das Land schwemmt, der hat gut solche Häuser in die Welt stellen, und solcherlei Tulipanen vor die Fenster in vergoldeten Scherben. Jetzt ging er wieder zurück, und stellte eine recht traurige Betrachtung bei sich selbst an, was er für ein armer Teufel sey unter so viel reichen Leuten in der Welt. Aber als er eben dachte: Wenn ich's doch nur auch einmal so gut bekäme, wie dieser Herr Kannitverstan es hat, kam er um eine Ecke, und erblickte einen großen Leichenzug. Vier schwarz verummte Pferde zogen einen ebenfalls schwarz überzogenen Leichenwagen langsam und traurig, als ob sie wüßten, daß sie einen Todten in seine Ruhe führten. Ein langer Zug von Freunden und Bekannten des Verstorbenen folgte nach, Paar und Paar, verhüllt in schwarze Mäntel, und stumm. In der Ferne läutete ein einsames Glöcklein. Jetzt ergriff unsern Fremdling ein wehmüthiges Gefühl, das an keinem guten Menschen vorübergeht.



ΒΛΙΟΘΗΚΗ
ΝΟΑΤΑΤ

wenn er eine Leiche sieht, und er blieb mit dem Hut in den Händen andächtig stehen, bis Alles vorüber war. Doch machte er sich an den Letzten vom Zug, der eben in der Stille ausrechnete, was er an seiner Baumwolle gewinnen könnte, wenn der Zentner um zehn Gulden aufschlüge, ergriff ihn sachte am Mantel, und bat ihn treuherzig um Erbfürs. „Das muß wohl auch ein guter Freund von Euch gewesen seyn,“ sagte er, „dem das Glöcklein läutet, daß Ihr so betrübt und nachdenklich mitgeht.“ — „Kannitverstan!“ war die Antwort. Da fielen unserm guten Duttlinger ein Paar große Thränen aus den Augen, und es ward ihm auf einmal schwer und wieder leicht ums Herz. „Armer Kannitverstan,“ rief er aus, „was hast Du nun von allem Deinem Reichthum? Was ich einst von meiner Armuth auch bekomme: ein Todtenkleid und ein Leintuch, und von allen Deinen schönen Blumen vielleicht einen Rosmarin auf die kalte Brust, oder eine Raute.“ Mit diesen Gedanken begleitete er die Leiche, als wenn er dazu gehörte, bis ans Grab, sah den vermeinten Herrn Kannitverstan hinabsenken in seine Ruhestätte, und ward von der holländischen Leichenpredigt, von der er kein Wort verstand, mehr gerührt, als von mancher deutschen, auf die er nicht Acht gab. Endlich ging er leichten Herzens mit den Andern wieder fort, verzehrte in einer Herberge, wo man deutsch verstand, mit gutem Appetit ein Stück Limburger Käse, und, wenn es ihm wieder einmal schwer fallen wollte, daß so viele Leute in der Welt so reich seyen, und er so arm, so dachte er nur an den Herrn Kannitverstan in Amsterdam, an sein großes Haus, an sein reiches Schiff und an sein enges Grab.

36. Die Luftbälle.

— Jetzt wurden die Stricke abgeschnitten. Der Ball schwebte majestätisch empor, die Fahne flatterte in der bunten Gondel, der Wagehals schwenkte den Hut, funfzig tausend Mäuler sperren sich weit auf, hundert tausend Augen gafften, und eben so viel Hände klatschten. Ich stand mitten im Gedränge, das erhabene Schauspiel entlockte mir Thränen. Der Luftschiffer verlor sich in den Wolken, und ich in Betrachtungen über die Tiefe des menschlichen Geistes.

Ein seltsamer Anblick riß mich aus meinem Taumel. Drei Schritte von mir stand ein kleiner Altvater, der die ungeheure Luftsäule nicht mehr tragen konnte, welche jeden Menschen drückt. Es war unmöglich zu entscheiden, zu welcher Nation dieser Zwergen-Greis gehöre; sein langer weißer Bart verrieth einen Muselman, seine Gesichtsfarbe einen Braminen von der Küste Malabar, und sein Gewand einen Griechen aus den Zeiten des Apollonius von Thyana; mit kleinen grauen Augen blinzelte er in die Wolken, sein Mund verzog sich zu spöttischem Lächeln, und sein Kahlkopf wackelte bedenklich von einer Schulter zur andern.

Diese zweideutige Geberdensprache, welche so wenig mit meinen Empfindungen harmonirte, machte mich unwillig; ich trat näher: „Alter Graukopf!“ redete ich ihn an, „wünsche Dir Glück, daß Du vor Deinem Ende noch ein solches Schauspiel erlebest.“

„Glück?“ versetzte der Zwerg mit Hohnlächeln: „kurzsichtiger Sohn dieses kurzsichtigen Jahrhunderts! ich bedaure Dich, und schweige.“
 „Du magst mich bedauern so viel Dir beliebt, aber warum schweigen? Das ist sonst eben nicht der Fehler des Alters.“

„Was nennst Du alt?“

„Was so, wie Du, vier Fünftel eines Jahrhunderts auf dem gebeugten Rücken trägt.“

„Vier Fünftel eines Jahrhunderts? Ha, ha, ha! hätte ich doch kaum geglaubt, daß man mich für einen solchen Springinsfeld halten könnte.“

„Ein Springinsfeld von achtzig Jahren? Du scherzest.“

„Jüngling!“ hob der Alte an: „mein einziger Sohn ward bei der Erbauung von Ninive durch einen Dachziegel erschlagen. Mein Spiegel, der mir weniger schmeichelt, als Du, versichert mir, daß ich kaum ein Mittelalter von zwei tausend Jahren erreicht zu haben scheine; indessen zähle ich deren bereits sechs tausend, und verdanke dieses hohe Alter dem Stein der Weisen, den mein Freund Genoch mir mittheilte, ehe er gen Himmel fuhr. Ich habe in meinem Leben nur wenig Schüler gezogen, unter welchen der Scythe Abaris, der Aegyptier Hermes und der Graf St. Germain mir Ehre machen. Ich habe so viel gesehen und erfahren, daß ich es am Ende nicht mehr der Mühe werth hielt, mich um das Menschengeschlecht zu bekümmern. Nichts Gringeres, als die heutige Begebenheit, konnte mich aus meiner Gleichgültigkeit wecken. Es schmerzt mich, daß ich ein Zeuge Eures unbesonnenen Laumels seyn muß. Ihr liebt das Neue und ich hasse es. Euer Hans Jacob Rousseau declamirt gegen die Wissenschaften, und er hat Recht.“

„Das erste Weltalter, dessen Ihr Euch erinnert, nennt Ihr das goldene. Damals leitete die Natur noch die Menschen am Gängelbände, und sie liefen recht artig auf vier Pfoten herum. Tausend Jahre nachher erlebte ich eine erstaunliche Revolution. Ein Wagehals schlug Zettel an alle Straßenecken, durch welche er bekannt machte, daß er gesonnen sey, auf den beiden Hinterpfoten zu gehen, ohne eine andere Vorsicht, als einen Fallhut und einen Laufsaum, daß er endlich sogar den Laufsaum wegwerfen und spornstreichs davon laufen werde.“

„Du kannst leicht denken, daß das ganze Publikum gegen ihn eingenommen war. Er betrügt uns! schrie Alles, was schreien konnte: er kann und wird nicht auf den Hinterpfoten gehen, und thut er es wirklich, so wird er auf die Nase fallen.“

„Indessen wurde ein Tag angesetzt. Großer Zusammenlauf von Einheimischen und Fremden! Wir hatten uns sämtlich auf unsere Häften gekauert, und erwarteten den Tausendkünstler mit Ungeduld. Er kam; er trat in unsere Mitte mit der zuversichtlichen Geberde eines Menschen, der seiner Sache gewiß ist. Der Erfolg krönte seine Berwegenheit. Alles Uebel, was daraus entsprang, ist zur Genüge bekannt. Die Menschen liefen auf zwei Beinen von einem Ende der Welt bis zum andern, und erreichten bald das sogenannte silberne Weltalter.“

„Tausend Jahre hernach abermals eine große Revolution! Ein anderer Wagehals versprach, in einer Tonne auf dem Wasser herum zu schwimmen, die nur mit einigen Stricken am Ufer befestigt seyn werde. Endlich wollte er sogar die Stricke abhauen lassen, und vor aller Welt Augen mit einer Stange von einem Ufer zum andern übersehen. — Das Publikum staunte; wer schreien konnte, schrie: er wird es nicht wagen, und wagt er es, so wird er ersaufen. Der Verwegene hielt Wort, und ersoff nicht. In Gegenwart einer zahllosen Menge von Zuschauern an beiden Ufern des Flusses, ließ er sich vom Strome wohl zehn Faden weit mit fortreißen. Unter dem Jauchzen des Volks stieg er aus seiner Tonne; man krönte ihn mit Lorbern, man trug ihn im Triumph auf den Händen bis zu seiner Wohnung. — So lernten die Menschen ein neues Element bezähmen, erfanden neue Bedürfnisse, und schifften mit gutem Winde aus dem silbernen Weltalter hinüber ins bleierne.

„Tausend Jahre nachher erlebte ich die sogenannten Heldenzeiten Griechenlands. Herkules drang auf einem Kahn bis in das mittelländische Meer. Stolz auf seine Verwegenheit, wollte er das Andenken dieser unerhörten That verewigen, und errichtete zwei Säulen mitten im Garten der Hesperiden, mit der prahlenden Inschrift: Nec plus ultra! — Ha! weiter wird es keiner bringen! Neue Gährung in den menschlichen Gemüthern; die Schifffahrt erzeugte die Handlung: die Völker tauschten gegen einander Bequemlichkeiten des Lebens, und Scheingüter des Luxus. — So wandelten die Menschen, in Purpur und Gold gekleidet, hinüber in das eiserne Weltalter.

„Drei tausend Jahre nachher fiel es einem Genueser ein, sich zu schämen, daß man immer nur ängstlich an den Küsten der drei bekannten Welttheile hin- und herfahre; er unternahm das Wagestück, den weiten Ocean zu durchschiffen. Neues Staunen! Neuer Unglaube! Allgemeines Murren: er wird nicht abreisen, und thut er es, so wird er nie wiederkommen.

„Er reißte ab, und kam wieder, nachdem er eine neue Welt entdeckt, oder vielmehr geschaffen hatte. Sein Schiff glich Pandorens Büchse: Gold, Gewürz und zerstörende Seuchen überschwemmten die Welt. Leih mir einen Namen, Jüngling, für dieses böse Zeitalter! Bekenne, daß bis dahin Alles vom Schlimmen zum Schlimmern überging. Soll ich denn heute nicht zittern, da ein Verwegener dem menschlichen Geiste abermals neue Schranken aufschließt?“

37. Die Zauberschule.

Ein Domdechant zu Kompostello hatte schon lange sich den Kopf zerbrochen, auf welche Kunst oder Wissenschaft er sich noch in seinem männlichen Alter legen könne. Ein Leben in Achtung, Reichthum, Ueberfluß war so ganz seine Sache; aber Arbeit war sie desto weniger. Endlich entschied er für die Magie. In ihr, glaubte er, würden, nach einigen bald überstandenen Schwierigkeiten, die Geister an seiner Statt arbeiten. Er erkundigte sich unter der Hand nach

einem geschickten Schwarzkünstler; man pries ihm einen gewissen Don Rodriguez zu Toledo als den größten auf dem ganzen Erbkreis; er nahm sofort Pferde und Empfehlungsschreiben, reiste nach Toledo, suchte diesen Don Rodriguez auf, und bat, daß solcher ihn zu seinem Schüler annehmen möge.

Der Dechant hatte sich auf eine Trismegistusfigur, auf einen Mann mit Zaubergürtel und Stab, mit fürchterlichem Ernst und ellenlangem Bart vorbereitet; er fand bloß einen ehrwürdigen freundlichen Greis, gekleidet und gebildet, wie die gewöhnlichen Adamsöhne. Er stotterte seine wohlgelesene Bitt' ihm her, und Don Rodriguez antwortete ganz gelassen: „Sei mir als Lehrling und als Sohn willkommen! Die Kunst, der Du Dich widmen willst, ist freilich die höchste unter allen; aber sie erfordert auch bei dem, der sie ganz begreifen will, ein reines Herz. Hast Du das?“

„Ich hoffe es.“

„Und ich muß dies aufs Wort Dir glauben. Die Kräfte der Natur gehorchen den Geistern; aber Herzenskündiger ist nur Einer. Vor allen Dingen frag' ich Dich: wirst Du auch dankbar gegen mich seyn, wenn ich Dich in die Lehren der Weisheit einweihe?“

„Und wenn's mein Leben gölte!“

„So hoch treib' ich meine Ansprüche nicht — Aber siehe, Du bist Dechant bei einer alten angesehenen Kirche; Beförderung zu höhern Würden kann Dir nicht fehlen; würdest Du, wenn solche erfolgte, Dich gütig Deines Lehrers erinnern?“

„Für welchen Nichtswürdigen müßtest Du mich ansehen, wenn Du dies im Ernste fragtest! Dir soll von Stund' an zugehören, was ich nur hab' und vermag!“

Der Dechant fügte hier eine Menge von Betheuerungen hinzu, die den Greis allmählig zu überzeugen schienen. — Er stand auf, rief seine Köchin und sie kam.

„Halte,“ sagte er, „zwei Rebhühner bereit! Aber stecke sie, ohne weitem ausdrücklichen Befehl, noch nicht an Spieß; und Du, lieber Sohn, folge mir!“ — Bei diesen Worten führte er den Dechant in einen Saal, ganz angefüllt mit Büchern und Instrumenten; begann auch bereits ihn in diesem und jenem zu unterrichten.

Doch kaum hatten sie angefangen, als zwei Mannspersonen hereintraten, die von Kompostello kamen, und dem Domdechant einen Brief überbrachten. Er war von seinem Oheim, dem Bischof, der indeß krank geworden war, und ihn aufs schleunigste zurückzukehren bat, wenn er noch seinen letzten Segen empfangen wolle. Aber der Neffe, der mehr die Unterbrechung seines Unterrichts, als die Krankheit seines Oheims bedauerte, glaubte diesen Segen entbehren zu können; entschuldigte sich mit äußerst wichtigen Geschäften, und die beiden Abgesandten kehrten fruchtlos zurück. Doch schon nach vier Tagen kamen sie wieder, und versicherten: daß er sich nun eilends auf den Weg machen müsse, denn der Vetter sey gestorben, und das Kapitel habe ihn an dessen Statt zum Bischof erwählt.

Kaum hörte dieß Don Rodriguez, als er seinen Schüler anging, die bisher besess'ne Dechantenstelle einem seiner Söhne zu ertheilen.

Mit tausend Entschuldigungen lehnte der neue Bischof solche Bitte für diesmal ab; bat den Alten, ihm zu erlauben, daß er seinen Bruder dazu ernennen dürfe; schlug ihm aber vor: zu ihm nach Kompostello zu ziehen, und seinen Sohn mitzunehmen, den er dann gewiß bei erster Gelegenheit aufs vortheilhafteste versorgen wolle.

Der Greis ließ es sich gefallen; sie machten sich auf den Weg, und waren noch nicht gar lange zu Kompostello, als Botschaft und Bullen von Seiner päpstlichen Heiligkeit eintrafen. Der neue Bischof glaubte, daß letztere die Bestätigung in seiner Würde enthalten würden; aber er staunte nicht wenig, als er hörte und las: daß der heilige Vater ihm, seiner besondern Verdienste halber, das Erzbisthum von Toulouse auftrüge, und die Freiheit, sich einen Nachfolger zu wählen, überlasse. — Er selbst konnte sich zwar diese besondern Verdienste nicht recht entziffern; doch dieser Unwissenheit halber die Stelle auszuwählen, wäre wohl ein großer Fehler gewesen; er nahm sie daher an, und hatte kaum sie angenommen, als Don Rodriguez demüthigt erschien, und bei Befetzung des entledigten Bisthums nun auf seinen Sohn Rücksicht zu nehmen bat.

Sein Schüler gestand, daß er sich zu dessen Versorgung anheischig gemacht habe; aber er versicherte zugleich, daß er nothwendig dieses Bisthum an einen Oheim von väterlicher Seite, gegen welchen schon ältere Verpflichtung ihm obläge, vergeben müsse. „Kommt mit nach Toulouse,“ fügte er hinzu: „was ich habe, sollt auch Ihr beide genießen; und es wird mir nicht an Gelegenheit fehlen, dort meine Schuld mit Zinsen abzutragen.“

Der gute Alte war es abermals zufrieden; sie reisiten nach Toulouse; Don Rodriguez sparte keine Mühe, den neuen Erzbischof in seinen Künsten zu unterrichten. Er nahm vortrefflich darin zu; Aller Herzen wurden ihm unterthan, und nach zwei Jahren erschien eine neue Abgesandtschaft von Rom, die unserm Helden den Kardinalshut überbrachte, und ihm gleichfalls sein Erzbisthum nach Belieben weiter zu vergeben, frei stellte.

Jetzt erschien Don Rodriguez wieder, und sprach zuversichtsvoller, als die beiden ersten Male; denn er berief sich auf sein Warten, seine mittlerweile geleisteten Dienste, und auf das nachdrücklich ihm geschehene Versprechen. Ihro Eminenz schienen äußerst verlegen; sie gestanden ein, daß dies Alles seine Richtigkeit habe; gleichwohl sey ihm noch ein einziger Oheim von mütterlicher Seite übrig geblieben, dessen dringenden Bitten, so wie überhaupt der Pflicht, für ihre Familie zu sorgen, sie nicht widerstehen könnten. — „Aber kommt mit nach Rom,“ schlossen sie, „und ich werde dort gewiß mehr als jemals Mittel ausfindig machen, Euerm Sohn meine Erkenntlichkeit zu bezeigen.“

Auch dies geschah; der neue Kardinal gewann zu Rom wiederum allgemeine Liebe; der Papst that Nichts ohne ihn um Rath zu fragen; aber bald ward eben dieser Papst tödtlich krank, und starb. Das Konklave wurde eröffnet; Don Rodriguez Künste thaten ihr Bestes; und siehe! durch eine unerhört einstimmige Wahl, ward der ehemalige Dechant von Kompostello zum Oberhaupt der Christenheit ernannt.

Kaum war in gehöriger Feierlichkeit die dreifache Krone auf sein Haupt gesetzt, als Don Rodriguez mit der schon dreimal da gewesenen Bitte wieder vor ihm erschien, und gleich am Kopfschütteln bei der Nebe Anfang errieth, daß die Antwort die nämliche seyn würde; aber eben dies brachte des Greises sonst so ruhiges Blut in Bewegung; er versicherte Ihrer Heiligkeit, daß er des ewigen Supplicirens müde sey; daß er nicht weiter durch bloße Versprechungen sich wolle täuschen lassen; daß er gar wohl wisse, was er verdient habe; und daß der heilige Vater nunmehr entweder halten solle, was er schon zu Toledo versprochen habe, oder lieber — geradezu eine abschlägige Antwort ihm geben.

Bei dieser Dreistigkeit fuhr der Papst zornig empor. — „Auch ich weiß,“ sprach er, „was Du verdient hast, Schwarzkünstler; den Scheiterhaufen nämlich. Pachte Dich aus meinen Augen! ich habe Deine Possenspiele lange genug mit Nachsicht ertragen. Find’ ich Dich morgen noch in Rom, so will ich der heiligen Inquisition Dich übergeben, und sie soll Dir, Keger und Zauberer, schon lohnen, wie sich’s gebührt.“

Bei diesen Worten lehrte Don Rodriguez ganz gelassen sich um — „Köchin,“ rief er zur Thür hinaus, „Du brauchst nur Ein Rebhuhn an Spieß zu stecken; denn ich esse heute Abend allein.“ — Und in dem nämlichen Augenblicke war auch der ganze Zauber verschwunden. Der heilige Vater war wieder zum bloßen Domdechant von Kompostello herabgesunken; sah, daß diese ganze Reihe von Tathen, Würden und Begebenheiten nur ein Gaukelspiel gewesen sey, und daß er nun geprüft, verspottet, und als ein Unbankbarer erkannt, vor den Augen eines Mannes da stehet, der viel zu weise sey, als an ihm seinen Unterricht zu verschwenden.

38. Erzählung des Sicilianers.

Aus Schiller's Geisterscher.

„Es mögen nun fünf Jahre seyn,“ fing der Sicilianer an, „daß ich in Neapel, wo ich mit ziemlichem Glück meine Künste trieb, mit einem gewissen Lorenzo del M**nte, Chevalier des Ordens von St. Stephan, Bekanntschaft machte, einem jungen und reichen Kavalier aus einem der ersten Häuser des Königreichs, der mich mit Verbindlichkeiten überhäufte, und für meine Geheimnisse große Achtung zu tragen schien. Er entdeckte mir, daß der Marchese del M**nte, sein Vater, ein eifriger Verehrer der Kabala wäre, und sich glücklich schätzen würde, einen Weltweisen (wie er mich zu nennen beliebte) unter seinem Dache zu wissen. Der Greis wohnte auf einem seiner Landgüter an der See, ungefähr sieben Meilen von Neapel, wo er beinahe in gänzlicher Abgeschlossenheit von Menschen das Andenken eines theuern Sohnes beweinte, der ihm durch ein schreckliches Schicksal entrisen ward. Der Chevalier ließ mich

merken, daß er und seine Familie in einer sehr ernsthaften Angelegenheit meiner wohl gar einmal bedürfen könnten, um von meiner geheimen Wissenschaft vielleicht einen Aufschluß über Etwas zu erhalten, wobei alle natürliche Mittel fruchtlos erschöpft worden wären. Er insbesondere, setzte er sehr bedeutungsvoll hinzu, würde einfließen vielleicht Ursache haben, mich als den Schöpfer seiner Ruhe und seines ganzen irdischen Glücks zu betrachten. Die Sache selbst aber verhielt sich folgendergestalt. Dieser Lorenzo war der jüngere Sohn des Marchese, weswegen er auch zu dem geistlichen Stande bestimmt war; die Güter der Familie sollten an seinen ältern Bruder fallen. Teronymo, so hieß dieser ältere Bruder, hatte mehrere Jahre auf Reisen zugebracht, und kam ungefähr sieben Jahre vor der Begebenheit, die jetzt erzählt wird, in sein Vaterland zurück, um eine Heirath mit der einzigen Tochter eines benachbarten gräflichen Hauses von C****ti zu vollziehen, worüber beide Familien schon seit der Geburt dieser Kinder überein gekommen waren, um ihre ansehnlichen Güter dadurch zu vereinigen. Ungeachtet diese Verbindung bloß das Werk der elterlichen Konvenienz war, und die Herzen beider Verlobten bei der Wahl nicht um Rath gefragt wurden, so hatten sie sie doch stillschweigend schon beschworen. Teronymo del M****nte und Antonie C****ti waren mit einander auferzogen worden, und der wenige Zwang, den man dem Umgang zweier Kinder auflegte, die man schon damals gewohnt war, als ein Paar zu betrachten, hatte frühzeitig ein zärtliches Verständniß zwischen beiden entstehen lassen, das durch die Harmonie ihrer Charaktere noch mehr befestigt ward, und sich in reifern Jahren leicht zur Liebe erhöhte. Eine vierjährige Entfernung hatte es vielmehr angefeuert als erkaltet, und Teronymo kehrte eben so treu und eben so feurig in die Arme seiner Braut zurück, als wenn er sich niemals daraus gerissen hätte.

Die Entzückungen des Wiedersehens waren noch nicht vorüber, und die Anstalten zur Vermählung wurden auf das lebhafteste betrieben, als der Bräutigam — verschwand. Er pflegte öfters ganze Abende auf einem Landhause zuzubringen, das die Aussicht aufs Meer hatte, und sich da zuweilen mit einer Wasserfahrt zu vergnügen. Nach einem solchen Abende geschah es, daß er ungewöhnlich lange ausblieb. Man schickte Boten nach ihm aus, Fahrzeuge suchten ihn auf der See; Niemand wollte ihn gesehen haben; von seinen Bedienten wurde keiner vermißt, daß ihn also keiner begleitet haben konnte. Es wurde Nacht, und er erschien nicht. Es wurde Morgen — es wurde Mittag und Abend, und noch kein Teronymo. Schon fing man an, den schrecklichsten Muthmaßungen Raum zu geben, als die Nachricht einlief, ein algierischer Korsar habe vorigen Tages an dieser Küste gelandet, und verschiedene von den Einwohnern seyen gefangen weggeführt worden. Sogleich werden zwei Galeeren bemannt, die eben segelfertig liegen; der alte Marchese besteigt selbst die erste, entschlossen, seinen Sohn mit Gefahr seines eigenen Lebens zu befreien. Am dritten Morgen erblickten sie den Korsaren, vor welchem sie den Vortheil des Windes voraus haben; sie haben ihn bald erreicht, sie kommen ihm so nahe, daß Lorenzo, der sich auf der ersten Galeere befindet, das

Zeichen seines Bruders auf dem feindlichen Verdeck zu erkennen glaubt, als plötzlich ein Sturm sie wieder von einander trennt. Mit Mühe stehen ihn die beschädigten Schiffe aus; aber die Prise ist verschwunden, und die Noth zwingt sie, auf Maltha zu landen. Der Schmerz der Familie ist ohne Grenzen; trostlos rauft sich der alte Marchese die eisgraunen Haare aus; man fürchtet für das Leben der jungen Gräfinn.

„Fünf Jahre gehen in fruchtlosen Erkundigungen hin. Nachfragen geschehen längs der ganzen barbarischen Küste; ungeheure Preise werden für die Freiheit des jungen Marchese geboten; aber Niemand meldet sich, sie zu verdienen. Endlich blieb es bei der wahrscheinlichen Vermuthung, daß jener Sturm, welcher beide Fahrzeuge trennte, das Räuberschiff zu Grunde gerichtet habe, und daß seine ganze Mannschaft in den Fluthen umgekommen sey.

„So scheinbar diese Vermuthung war, so fehlte ihr doch noch viel zur Gewißheit, und Nichts berechnigte, die Hoffnung ganz aufzugeben, daß der Verlorne nicht einmal wieder sichtbar werden könne. Aber gesetzt nun, er würde es nicht mehr, so erlosch mit ihm zugleich die Familie, oder der zweite Bruder mußte dem geistlichen Stande entsagen, und in die Rechte des Erstgeborenen eintreten. So wenig dieses die Gerechtigkeit gegen den Letzteren zu erlauben schien, so wenig durfte auf der andern Seite die Familie, durch eine zu weit getriebene Gewissenhaftigkeit, der Gefahr des Aussterbens ausgesetzt werden. Gram und Alter näherten den alten Marchese dem Grabe; mit jedem neu vereitelten Versuch sank die Hoffnung, den Verschwundenen wieder zu finden; er sah den Untergang seines Hauses, der durch eine kleine Ungerechtigkeit zu verhüten war, wenn er sich nämlich nur entschließen wollte, den jüngern Bruder auf Unkosten des Ältern zu begünstigen. Um seine Verbindung mit dem gräflichen Hause von C***tti zu erfüllen, brauchte nur ein Namen geändert zu werden; der Zweck beider Familien war auf gleiche Art erreicht, Gräfinn Antonie mochte nun Lorenzo's oder Teronymo's Gattinn heißen. Die schwache Möglichkeit einer Wiedererscheinung des Letztern kam gegen das gewisse und bringende Uebel, den gänzlichen Untergang der Familie, in keine Betrachtung; und der alte Marchese, der die Annäherung des Todes mit jedem Tage stärker fühlte, wünschte mit Ungeduld, von dieser Unruhe wenigstens frei zu sterben.

„Wer diesen Schritt allein verzögerte und am hartnäckigsten bekämpfte, war derjenige, der das Meiste dabei gewann — Lorenzo. Ungerührt von dem Reiz unermesslicher Güter, unempfindlich selbst gegen den Besitz des lebenswürdigsten Geschöpfes, weigerte er sich mit der edelmüthigsten Gewissenhaftigkeit, einen Bruder zu berauben, der vielleicht noch am Leben wäre, und sein Eigenthum zurück fordern könnte. Ist das Schicksal meines theuren Teronymo, sagte er, durch diese lange Gefangenschaft nicht schon schrecklich genug, daß ich es noch durch einen Diebstahl verbittern sollte, der ihn um Alles bringt, was ihm das Theuerste war? Mit welchem Herzen würde ich den Himmel um seine Wiederkunft ansehen? mit welcher Stirn ihm, wenn endlich ein Wunder ihn uns zurück bringt, entgegen eilen? Und

gefeht, er ist uns auf ewig entrißen, wodurch können wir sein Andenken besser ehren, als wenn wir die Stätte ewig unausgefüllt lassen, die sein Tod in unsern Birkel gerissen hat? als wenn wir alle unsere Hoffnungen auf seinem Grabe opfern, und das, was sein war, gleich einem Heiligthum unberührt lassen?

„Aber alle Gründe, welche die brüderliche Delikatesse ausfand, waren nicht vermögend, den alten Marchese mit der Idee auszusöhnen, einen Stamm erlöschen zu sehen, der bereits neun Jahrhunderte geblüht. Alles, was Lorenzo ihm abgewann, war noch eine Frist von zwei Jahren, ehe er die Braut seines Bruders zum Altare führte. Während dieses Zeitraums wurden die Nachforschungen aufs eifrigste fortgesetzt. Lorenzo selbst that verschiedene Seereisen, setzte seine Person manchen Gefahren aus; keine Mühe, keine Kosten wurden gespart, den Verschwundenen wieder zu finden. Aber auch diese zwei Jahre verstrichen fruchtlos, wie alle vorige. —

„Antonius Zustand war der schrecklichste Kampf zwischen Pflicht und Neigung, Haß und Bewunderung. Die uneigennützigte Großmuth der brüderlichen Liebe rührte sie; sie fühlte sich hingezogen, den Mann zu verehren, den sie nimmermehr lieben konnte; zerrissen von widersprechenden Gefühlen, blutete ihr Herz. Sie bestand darauf, den Schleier zu nehmen, wovon sie nur durch die nachdrücklichsten Gegenvorstellungen ihres Beichtvaters, in welchen sie ein unumschränktes Vertrauen setzte, abzubringen war. Endlich gelang es den vereinigten Bemühungen dieses Mannes und der Familie, ihr das Jawort abzuhängen. Der letzte Tag der Trauer sollte der glückliche Tag seyn, den der alte Marchese durch Abtretung aller seiner Güter an den rechtmäßigen Erben noch festlicher zu machen gesonnen war.

„Es erschien dieser Tag, und Lorenzo empfing seine lebende Braut am Altare. Der Tag ging unter; ein prächtiges Mahl erwartete die frohen Gäste im hellerleuchteten Hochzeitssaal, und eine lärmende Musik begleitete die ausgelassene Freude. Der glückliche Greis hatte gewollt, daß alle Welt seine Fröhlichkeit theilte; alle Zugänge zum Pallaste waren geöffnet, und willkommen war Jeder, der ihn glücklich pries. Unter diesem Gedränge nun —

Der Sicilianer hielt hier inne, und ein Schauer der Erwartung hemmte unsern Odem —

„Unter diesem Gedränge also,“ fuhr er fort, „ließ mich derjenige, welcher zunächst an mir saß, einen Franciskanermönch bemerken, der unbeweglich, wie eine Säule stand, langer hagerer Statur und aschbleichen Angesichts, einen ernsten und traurigen Blick auf das Brautpaar geheftet. Die Freude, welche rings herum auf allen Gesichtern lachte, schien an diesem Einzigen vorüber zu gehen; seine Miene blieb unwandelbar dieselbe, wie eine Büste unter lebenden Figuren. Das Außerordentliche dieses Anblicks, der — weil er mich mitten in der Lust überraschte, und gegen Alles, was mich in diesem Augenblick umgab, auf eine so grelle Art abstach — um so tiefer auf mich wirkte, ließ einen unauslöschlichen Eindruck in meiner Seele zurück. — Oft versuchte ich's, die Augen von dieser schreckhaften Gestalt abzuwenden, aber unfreiwillig fielen sie wieder darauf,

und fanden sie jedes Mal unverändert. Ich kieß meinen Nachbarn an, dieser den seinigen; dieselbe Neugierde, dieselbe Bestrebung durchkies die ganze Tafel, das Gespräch stockte, eine allgemeine plöbliche Stille; den Mönch störte sie nicht. Der Mönch stand unbeweglich und immer derselbe, einen ernsten und traurigen Blick auf das Brautpaar geheftet. Einen Jeden entsetzte diese Erscheinung; die junge Gräfinn allein fand ihren eigenen Kummer im Gesicht dieses Fremdlings wieder, und hing mit stiller Wollust an dem einzigen Gegenstand in der Versammlung, der ihren Gram zu verstehen, zu theilen schien. Allgemach verlief sich das Gedränge, Mitternacht war vorüber, die Musik fing an, stiller und verlornrer zu tönen, die Kerzen dunkler und endlich nur einzeln zu brennen, das Gespräch leiser und immer leiser zu flüstern — und öber ward es, und immer öber im trüberleuchteten Hochzeitssaal; der Mönch stand unbeweglich, und immer derselbe, einen stillen und traurigen Blick auf das Brautpaar geheftet. Die Tafel wird aufgehoben, die Gäste zerstreuen sich dahin und dorthin, die Familie tritt in einen engern Kreis zusammen, der Mönch bleibt ungeladen in diesem engern Kreis. Ich weiß nicht, woher es kam, daß Niemand ihn anreden wollte; Niemand redete ihn an. Schon drängen sich ihre weiblichen Bekannten um die zitternde Braut herum, die einen bittenden, Hüffe suchenden Blick auf den ehrwürdigen Fremdling richtet; der Fremdling erwiedert ihn nicht. Die Männer sammeln sich auf gleiche Art um den Bräutigam — Eine gepresste, erwartungsvolle Stille — „Daß wir unter einander so glücklich sind,“ hob endlich der Greis an, der allein unter uns allen den Unbekannten nicht zu bemerken, oder sich doch nicht über ihn zu verwundern schien: „daß wir so glücklich sind,“ sagte er, „und mein Sohn Jeronymo muß fehlen!“ — „Hast Du ihn denn geladen, und er ist ausgeblieben?“ fragte der Mönch. Es war das erste Mal, daß er den Mund öffnete. Mit Schrecken sahen wir ihn an.

„Ach, er ist hingegangen, wo man auf ewig ausbleibt,“ versetzte der Alte. „Ehrwürdiger Herr, Ihr versteht mich unrecht. Mein Sohn Jeronymo ist todt.“

„Vielleicht fürchtet er sich auch nur, sich in solcher Gesellschaft zu zeigen,“ fuhr der Mönch fort. — „Wer weiß, wie er aussehen mag, Dein Sohn Jeronymo! — Laß ihn die Stimme hören, die er zum letzten Male hörte! — Bitte Deinen Sohn Lorenzo, daß er ihn rufe.“

„Was soll das bedeuten?“ murmelte Alles. Lorenzo veränderte die Farbe. Ich läugne nicht, daß mir das Haar anfang zu steigen.

„Der Mönch war unterdessen zum Schenkisch getreten, wo er ein volles Weinglas ergriff, und an die Lippe setzte — „Das Andenken unsers theuern Jeronymo!“ rief er. „Wer den Verstorbenen lieb hatte, thue mir es nach.“

„Woher Ihr auch seyn mögt, ehrwürdiger Herr,“ rief endlich der Marchese, „Ihr habt einen theuern Namen genannt. Seyd mir willkommen! — Kommt, meine Freunde! (indem er sich gegen uns lehrte, und die Gläser herum gehen ließ) laßt einen Fremdling uns nicht beschämen! — Dem Andenken meines Sohnes Jeronymo!“

„Nie, glaube ich, ward eine Gesundheit mit so schlimmem Muthc getrunken.“

„Ein Glas steht noch voll da — Warum weigert sich mein Sohn Lorenzo, auf diesen freundlichen Trunk Bescheid zu thun?“

„Bebend empfing Lorenzo das Glas aus des Franciskaners Hand — bebend brachte er's an den Mund — „Meinem vielgeliebten Bruder Seronymo!“ stammelte er, und schauernd setzte er es nieder.“

„Das ist meines Mörders Stimme!“ rief eine fürchterliche Gestalt, die auf einmal in unserer Mitte stand, mit bluttriefendem Kleide und entstellt von gräßlichen Wunden. —

„Über um das Weitere frage man mich nicht mehr,“ sagte der Sicilianer, alle Zeichen des Entsetzens in seinem Angesichte. „Meine Sinne hatten mich von dem Augenblick an verlassen, als ich die Augen auf die Gestalt warf, so wie Leben, der zugegen war. Da wir wieder zu uns selber kamen, rang Lorenzo mit dem Tode; Mönch und Erscheinung waren verschwunden. Den Ritter brachte man unter schrecklichen Zuckungen zu Bette; Niemand, als der Geistliche, war um den Sterbenden, und der jammervolle Greis, der ihm, wenige Wochen nachher, im Tode folgte. Seine Geständnisse liegen in der Brust des Paters versenkt, der seine letzte Beichte hörte, und kein lebendiger Mensch hat sie erfahren. Nicht lange nach dieser Begebenheit geschah es, daß man einen Brunnen auszuräumen hatte, der im Hinterhofe des Landhauses, unter wildem Gesträuche versteckt, und viele Jahre lang verschüttet war; da man den Schutt durch einander störte, entdeckte man ein Todtengerippe. Das Haus, wo sich dieses zutrug, steht nicht mehr; die Familie del M**nte ist erloschen, und in einem Kloster, unweit Salerno, zeigt man Ihnen Antoniens Grab.“

Anmerkung. Zu den besten deutschen Erzählungen gehören die von Bronner, Claren, Contessa, Engel, Fouqué, Gellert, Gleim, Grimm, Hebel, Heyne, Hoffmann, Huber, Huwald, Kind, von Kleist (Ewald und Heinrich), Körner, Kogebue, Kuhn, Lafontaine (August), Langbein, Laun, Lessing, Meißner, von Miltitz, Musäus, Nehlenschläger, Pfeffel, Pichler (Karoline), Reinbeck, Rochlitz, Schiller, Schilling, Schoppenhauer, Schreiber, Schulz, St. Schütz, Starke, Steigentesch, Streckfuß, Tieck, Thümmel, Van der Velde, Weißer, Wieland.

Zweite Abtheilung.

A n e k d o t e n.

Anmerkung. Mit dem Worte Anekdote verbinden wir gewöhnlich den Begriff eines kleinen, aus dem Leben gegriffenen oder witzig erfundenen Geschichtchens, einer merkwürdigen oder witzigen Aeußerung, eines außerordentlichen oder lächerlichen Vorfalles. Anekdoten gehören zu den vorzüglichsten Theilen der historischen Darstellung (siehe diese). Wir haben es aber für nöthig gehalten, dieselben auf die Erzählungen folgen zu lassen, weil ihre Darstellung, edle Einfachheit und Anschaulichkeit, der stufenweisen Erlernung einer Sprache am besten entspricht.

1. Macht der Dichtkunst.

Spenser (1), ein berühmter englischer Dichter, ging einst zu Lord Sidney, der ihn nicht kannte, mit der Abschrift von einem seiner Gedichte in der Hand. Man überbringt sie dem Lord. Er nimmt sie, liest sie, und, hingerissen von der Schönheit der Verse, wendet er sich zu seinem Haushofmeister und sagt: „Geben Sie dem Verfasser dieser Verse funfzig Pfund Sterling.“ — Er liest weiter, und ruft, noch entzückter über eine neue Stange, aus: „Verdoppeln Sie die Summe.“ — Der erstaunte Haushofmeister zögert, den Befehl seines Herrn zu vollziehen. Sidney fährt fort zu lesen, und seine Freigebigkeit wächst mit seiner Bewunderung. „Ich schenke ihm zwei hundert Pfund,“ sagte er, indem er seinen Haushofmeister an den Schultern fortschob, „geschwind, geschwind, und auf der Stelle, denn wenn ich noch mehr lese, so bin ich in Versuchung, mein ganzes Vermögen herzugeben.“

2. Der rechtmäßige Richter, oder: Schuster, bleib bei deinem Leisten.

Apelles, ein berühmter Maler des Alterthums, lebte zur Zeit Alexanders des Großen, welcher von Niemandem, als von ihm gemalt seyn wollte (2). Er stellte seine Arbeiten öffentlich aus, um

(1) Edmund Spenser, einer der ausgezeichnetsten Ältern Dichter Englands, geboren in London 1553, starb im Januar 1599. Spenser's Ruhm gründet sich hauptsächlich auf seine „Fairy Queen,“ eines der vortrefflichsten allegorischen Rittergedichte.

(2) Wie Plinius angibt, malte Apelles gewöhnlich nur mit vier Farben, die er durch einen selbst erfundenen Firniß in Uebereinstimmung brachte.

die Fehler derselben desto besser kennen zu lernen. Da ein Schuster die Schuhe an einer seiner Figuren getabelt hatte, nahm er den Pinsel, und verbesserte den Fehler auf der Stelle. Als aber der Handwerksmann auch das Bein tabeln wollte, brachte ihn der Maler mit den Worten zum Schweigen: Ne sutor ultra crepidam (Schuster, bleib bei deinem Leisten); welche Rede zum Sprichwort geworden ist.

3. Die Einschläferer.

In den letzten traurigen Zeiten der französischen Anarchie gab es bekanntlich eine Bande von Räubern, die man Chauffeurs (Einheber) nannte. Geschickter, aber weniger grausam, waren die Endormeurs (Einschläferer), die etwa zwanzig Jahr vorher ihr Unwesen trieben. — Einst spazierte ein Gelehrter in einem öffentlichen Garten; ein wohlgekleideter Mann nähete sich ihm, und schüttelte ihm die Hand. „Kennen Sie mich nicht?“ — „Nein, mein Herr.“ — „Ich bin ein Kaufmann aus Lille, wo ich Sie vor sieben Jahren gesehen habe.“ — „Kann wohl seyn; ich war vor sieben Jahren dort, erinnere mich Ihrer aber nicht.“ — Der Fremde zog eine Tabaksdose aus der Tasche: „Beiliebt Ihnen?“ — „Ich danke, ich schnupfe nicht.“ — „Mich dünkt doch, Sie schnupften vormals?“ — „Ich habe mir's abgewöhnt.“ — „Aber wie können Sie mich so ganz vergessen haben? Wir waren ja zusammen im Collège d'Harcourt. Besinnen Sie sich nur, ich verlasse Sie einen Augenblick.“ — Der Unbekannte ging, und der Gelehrte setzte seinen Spaziergang fort. Nach einer halben Viertelstunde erschien der Fremde schon wieder, führte dieselben Reden, und präsentirte auch zum zweiten Mal Tabak. — „Ich habe Ihnen schon gesagt, daß ich nicht schnupfe.“ — „Verzeihen Sie, ich habe es vergessen.“ — Hierauf lud der Unbekannte ihn zum Souper; aber der Gelehrte, dem sein alter Schulfreund immer verdächtiger wurde, und der gerade ein paar Damen von seiner Bekanntschaft in der Ferne erblickte, ergriff diese Gelegenheit, sich von ihm loszumachen. „Ich war kein Narr,“ sagte er zu den Damen, „daß ich Tabak von einem Menschen angenommen hätte, der wohl gar ein Endormeur seyn kann. Ich sagte ihm, ich schnupfe nicht. Hätte er freilich gewußt, daß ich erst gestern eine Dose für fünfzig Louisd'ors gekauft habe.“ — „Eil lassen Sie doch sehen!“ rief eine der Damen. Der Gelehrte griff in die Tasche — die Dose war weg. An ihrer Stelle fand er ein Zettelchen mit folgenden Worten: „Da der Herr Doktor keinen Tabak mehr schnupfen, so brauchen Sie auch keine Dose.“

4. Unverhofft kommt oft.

Eine arme Obstverkäuferin, die drei kleine Kinder hatte, konnte in der theuern Zeit kaum so viel erübrigen, als sie bedurfte, sich

und ihren Kindern Brod zu schaffen; aber auch die Miete für das feuchte Loch zu bezahlen, welches ihr Hauswirth eine Stube nannte, war ihr unmöglich. Der harte Mann bestand auf der Auspfindung, nahm ihr wirklich ihr Bett und die wenigen schlechten Möbel, und ließ sie verauktioniren. Die arme elende Wittwe war mit ihren Waisen selbst bei der Versteigerung gegenwärtig. Schon waren die besten Sachen um ein Spottgeld verschleubert, und dennoch der Mietzins noch nicht einmal herausgebracht: da traf die Reihe auch ein kleines veräuchertes Bild des heiligen Hieronimus, ein Erbstück ihrer Großmutter, welches über ihrem Bette gehangen, und an welches sie oft ihr frommes Gebet gerichtet hatte. Die Kinder, die gleichfalls dazu gewöhnt waren, hoben mechanisch ihre Händchen empor, als der heilige Hieronimus ausgerufen wurde, und der Mutter Thränen flossen häufiger. Ein gegenwärtiger Maler betrachtete das Gemälde lange, und bot endlich einen Thaler. Ein anderer Kunstliebhaber verdoppelte das Gebot. Der Maler, um seinen Nebenbuhler abzuschrecken, stieg sogleich bis zu einem Louisd'or; aber der Liebhaber sagte ohne Bedenken: „Fünf und zwanzig Gulden.“ „Fünfzig,“ versetzte der Maler; „Hundert,“ erwiderte der Liebhaber. Man denke sich das Staunen und die Freude der armen Frau, die nicht allein alle ihre Schulden durch den kleinen Hieronimus bezahlt sah, sondern noch einen ansehnlichen Ueberschuß behielt. Sie traute ihren Ohren kaum, als sie vernahm, daß die beiden Kenner sich noch immer fort überboten, und der Maler erst bei einem Gebot von sechs hundert Gulden schwieg. „Sie sind glücklich,“ sagte er, nachdem das Gemälde dem Liebhaber zugeschlagen war; — „Sie sind glücklich, mein Herr, daß Sie reicher sind, als ich, sonst würden Sie es nicht unter tausend erstanden haben.“ — Es war ein Original von Raphael.

5. Römische Gravität.

Als Philipp der Fünfte (1) den spanischen Thron bestieg, fand er eine seltsame, seit Jahrhunderten beobachtete Gewohnheit. An jedem Freitage nämlich versammelte sich der hohe Rath von Castilien im Thronsaal. Der König trat mit bedecktem Haupte herein; die Grandes fielen auf ihre Kniee. Der König setzte sich und sagte: „Steht auf!“ — Sie standen auf. — „Setzt euch!“ — Sie setzten sich. — „Bedeckt euch!“ — Sie bedeckten sich, — und hiermit war die Sitzung zu Ende.

Philipp bezeugte dem Präsidenten der Versammlung sein Erstaunen darüber. „Hat man denn hier nie etwas Anderes gethan?“ fragte er. — „Nie.“ — „Haben Karl II. und Philipp IV. nie mehr verlangt?“ — „Nie! Zuweilen hat man ihnen jedoch die Urtheile des hohen Rathes vor-

(1) Philipp V, Herzog von Anjou, der Enkel Ludwigs XIV, bestieg 1701 den spanischen Thron, und starb 1746.

gelesen. — „Und was sagte dann Philipp IV?“ — „Er sagte, das ist gut.“ — „Das werde ich auch sagen, wenn ich es so finde,“ versetzte der König mit Würde; „wo nicht, so werde ich sagen, das ist schlecht.“

Der Präsident gerieth in Verwirrung, merkte, daß er einen Mann vor sich habe, dem es Ernst war, König zu seyn, und verbeugte sich tief. Doch Philipp zeigte diesen Ernst nicht lange.

6. Die Lebensjahre muß man nicht zählen.

Bassompierre (1) fragte eines Tages einen Hauptmann, wie alt er sey. — „Ganz bestimmt weiß ich das nicht,“ versetzte der Hauptmann, „ich denke acht und dreißig oder acht und vierzig.“ — „Wie!“ sagte Bassompierre, „ein Unterschied von zehn Jahren ist Ihnen sogar ungewiß?“ — „Ei, mein Herr,“ erwiderte der Hauptmann, „ich zähle mein Geld, meine Schafe, meine Rinder, u. s. w.; aber nie meine Jahre, denn sie können mir doch nicht gestohlen werden.“

7. Talbot.

Durch die Jungfrau von Orleans sind wir gewöhnt worden, mit dem Namen Talbot ein Bild von rauher Größe zu verbinden; es gab aber einst in England einen Mann, der durch Sanftmuth, Rechtchaffenheit, Weisheit und Wohlthätigkeit diesem Namen den höchsten Glanz lieh — den Kanzler Talbot. Er war der unbestechlichste Richter und der lebenswürdigste, menschenfreundlichste Privatmann. Seinem Posten verdankte er unter andern das Vorrecht, zu mehreren geistlichen Benefizien zu ernennen; und immer war er sehr vorsichtig in seiner Wahl.

Eines Tages, als gerade eine ansehnliche solche Stelle erledigt worden, empfahl ihm Sir Robert Walpole mit vieler Wärme einen gewissen jungen Geistlichen, der die besten Zeugnisse von seinen Kenntnissen aufzuweisen hatte. Talbot versprach, Rücksicht auf denselben zu nehmen, nicht sowohl um der Empfehlung willen, als weil er es wirklich zu verdienen schien. Die Sache war bald völlig abgemacht, und es mangelte nur noch die Expedition des Dekrets, die einigen Formalitäten unterworfen war, und folglich Zeit kostete.

Unterdessen kam der Vikar des Kirchspiels, zu welchem der Geistliche ernannt war, nach London, ein wackerer alter Mann, der seit einer Reihe von Jahren für eine mäßige Belohnung den eigentlichen Dienst verwaltet hatte, wie es in England, leider, üblich ist. Er brachte eine Menge Zeugnisse und Empfehlungen von seinen Eingepfarrten mit, die ihn Alle kindlich liebten, und herzlich wünschten, ihn zu behalten. Mit diesen Zeugnissen stellte er sich dem neuen

(1) François de Bassompierre, Marschall von Frankreich, einer der ausgezeichnetsten Männer unter den Regierungen Heinrichs IV. und Ludwigs XIII. geboren 1579, starb 1646.

Beneficiarius bescheiden vor, und bat, ihm nicht zu entziehen, was er der Gunst seines Vorgängers verdanke. Aber der Greis wurde mehrere Male abgewiesen und endlich mit leeren Worten getröstet.

Gebeugt und geängstigt — denn er hatte eine zahlreiche Familie, die seiner Rückkunft zwischen Furcht und Hoffnung harrete — wagte er es, den Kanzler selbst anzureden. Seine Bescheidenheit, sein graues Haar, seine kummervolle Lage und die rührenden Zeugnisse der Eingepfarrten, nahmen Talbot sogleich zu seinem Vortheil ein. Er fragte, wie hoch sich seine Einkünfte beliefen; und als er die Antwort erhielt: vierzig Pfund Sterling (etwa zwei hundert und vierzig Thaler), äußerte er, das sey sehr wenig, und entließ den Greis mit der Hoffnung, seine Umstände zu verbessern. Auch empfahl er wirklich, sobald der neue Geistliche sich um das Dekret meldete, ihm den alten Vikar dringend, und ersuchte ihn, den Gehalt desselben bis auf sechzig Pfund Sterling zu vermehren, weil alsdann immer noch für ihn, den Beneficiarius, mehr als drei hundert Pfund übrig bleiben würden, für die er Nichts zu thun habe.

Der Geistliche versetzte: „Ich bin in Verzweiflung, Mylord, Ihnen hierin nicht dienen zu können; denn ich habe bereits einem meiner Freunde diese Stelle zugesagt.“

„Wie?“ rief Talbot, „Sie haben über die Stelle disponirt, ehe Sie noch selbst im Besiz derselben waren?“

„Ich gestehe, Mylord,“ erwiderte der Geistliche, „daß ich, im Vertrauen auf Ihr Wort, mich unwiderruflich verbindlich gemacht habe.“

„O,“ sagte Talbot, „ich will Ihnen ein ganz leichtes Mittel an die Hand geben, sich dieser Verbindlichkeit zu entledigen; denn ich gebe das ganze Benefiz in diesem Augenblicke einem Andern.“ Mit diesen Worten drehte er ihm den Rücken, und ließ den harten Mann bestürzt stehen.

Nicht lange, so meldete sich der alte Vikar wiederum bei Talbot, um zagen zu vernehmen, ob Mylord's Vorwort wirksam gewesen sey. „Ich habe mein Möglichstes gethan,“ sagte der Kanzler, „aber leider umsonst. Die Stelle ist bereits vergeben.“ — Der Greis schlug die Augen nieder, hob sie naß wieder gen Himmel, und wollte gehen. Da ergriff Talbot ihn gerührt bei der Hand. „Seyn Sie ruhig,“ sagte er, „das Vikariat kann ich Ihnen nicht geben, aber das Benefiz sollen Sie haben. Schreiben Sie noch heute an ihre Familie, und morgen soll Alles ausgefertigt seyn.“

Da stand der alte Mann, und stammelte zitternd: „Mein Gott! mein Gott! segne meinen Wohlthäter!“ und eine berebte Thräne fiel auf Talbots Hand.

8. Joseph der Zweite (1).

„Ach, lieber Herr, um Gottes Willen, schenken Sie mir einen

(1) Deutscher Kaiser, 1765–90. Sohn Franz I. und der Maria Theresia, geboren 13 März 1741, starb 20. Februar 1790.

Gulden!“ hat voll Angst ein zehnjähriger Knabe den guten Kaiser Joseph den Zweiten, den er nicht kannte, und der ihm eben jetzt begegnete. „Einen Gulden?“ fragte Joseph etwas verwundert. „Noch nie habe ich gebettelt,“ stammelte der Knabe, und die heißen Thränen stürzten ihm aus den ehrlichen Augen; „aber meine arme Mutter ist sterbenskrank, und ich wollte einen Arzt suchen.“ — Joseph erkundigte sich hierauf nach Namen und Wohnung, reichte den Gulden dar, und der Knabe flog wie ein Pfeil davon. Der Kaiser aber eilte unterdessen sogleich nach dem bezeichneten Hause, stieg eine dunkle schmale Treppe hinauf, und erblickte nun auf elendem Lager eine jammernde Kranke, die sich kaum noch aufrichten konnte, um ihn zu fragen, ob er etwa der Arzt sey? — „Der bin ich!“ antwortete Joseph, ließ sich nun die Krankheit und die ganze Geschichte der Wittve, die Sonnenberg hieß, erzählen, und tröstete sie dann mit der Hoffnung zu Gott, der ja öfters Hülfe sende, wo man es am wenigsten erwarte; die Seinen nicht verlasse, und auch für sie, die arme, kranke Wittve, natürlich sorge. Darnach riß er ein Stückchen Papier aus des Knaben Schreibebuch, weil kein anderes Material vorhanden war, schrieb, wie er sagte, ein Rezept, und entfernte sich dann mit den Worten: „Für jetzt leben Sie wohl! Ich hoffe, das, was ich Ihnen verschrieben habe, wird gute Dienste thun!“ Wenige Minuten nachher kam auch der Sohn mit freudiger Hast zurück, und rief schon in der Thüre: „Ich bringe einen Arzt! Ich bringe einen Arzt!“ Sogleich trat auch der Arzt hinein. Die Kranke wußte es sich nicht zu erklären, wie nun mit einem Male zwei Aerzte sie in ihrem elenden Kämmerlein besuchten, bis ihr Sohn den ganzen Hergang erzählte, und man nun vermuthete, daß der unbekannte Mann, welchen der Knabe um eine Unterstützung angefleht hatte, zufälliger Weise ebenfalls ein Arzt gewesen sey. Der zweite Arzt war nun aber doch neugierig zu erfahren, wer der andere gewesen sey, und was er verschrieben habe. Er ließ sich daher bloß das Blättchen zeigen, und rief in höchster Ueberraschung: „Solche Rezepte können wir übrigen Aerzte Wien's nicht schreiben. Dieser Arzt ist der Kaiser selbst gewesen. Fünfzig Dukaten hat er hier vorläufig aus seiner Kasse verschrieben!“ — Wer schildert das Erstaunen, die Rührung, die Freude, den Dank der Wittve und des Sohns! — In kurzem stellte der Arzt sie wieder her, der menschenfreundliche, wohlthätige Joseph aber verordnete ein jährliches Gnadengehalt von hundert und fünfzig Gulden, und ließ den gut gesinneten, hoffnungsvollen Knaben zum wackern Mann erziehen.

9. Ein theurer Kopf und ein wohlfeiler.

Als der letzte König von Polen, Stanislaus Augustus (1), noch regierte, entstand gegen ihn eine Empörung, was nichts Seltenes war.

(1) Bestieg den polnischen Thron am 7. September 1764, entlagte demselben am 25. November 1795, und starb zu Petersburg am 12. Februar 1798.

Einer von den Rebellen, und zwar ein polnischer Fürst, vergaß sich so sehr, daß er einen Preis von zwanzig tausend Gulden auf den Kopf des Königs setzte. Ja, er war frech genug, es dem König selber zu schreiben, entweder, um ihn zu betrüben oder zu erschrecken. Der König aber schrieb ihm ganz kaltblütig zur Antwort: „Euern Brief habe ich empfangen und gelesen. Es hat mir einiges Vergnügen gemacht, daß mein Kopf bei Euch noch Etwas gilt. Denn ich kann Euch versichern, für den Eurigen gäb' ich keinen rothen Heller.“

10. Suwarow (1).

Der Mensch muß eine Herrschaft über sich selber ausüben können, sonst ist er kein braver und achtungswürdiger Mensch, und was er einmal für allemal als recht erkennt, das muß er auch thun, aber nicht einmal für allemal, sondern immer. — Der russische General Suwarow, den die Türken und Polaken, die Italiener und die Schweizer wohl kennen, der hielt ein scharfes und strenges Kommando. Aber was das Vornehmste war, er stellte sich unter sein eigenes Kommando, als wenn er ein Anderer wäre, und sehr oft mußten ihm seine Adjutanten dieß und jenes in seinem eigenen Namen befehlen, was er alsdann pünktlich befolgte. Einmal war er wüthend aufgebracht über einen Soldaten, der im Dienste Etwas verkehrt hatte, und fing schon an, ihn zu prügeln. Da faßte ein Adjutant das Herz, dachte, er wolle dem General und dem Soldaten einen guten Dienst erweisen, eilte herbei und sagte: „Der General Suwarow hat befohlen, man solle sich nie vom Borne übernehmen lassen!“ Sogleich ließ Suwarow nach, und sagte: „Wenn's der General befohlen hat, so muß man gehorchen.“

11. Der Schneider Heinrichs IV.

Ein Schneider Heinrichs IV., Königs von Frankreich, hatte ein kleines Buch über die Verbesserung des Staats geschrieben, welches er dem Könige überreichte. Heinrich nahm es lächelnd an, und nachdem er es durchblättert hatte, sagte er zu seinem Kammerdiener: „Rufe mir geschwind meinen Kanzler, er soll mir das Maß zu einem Kleide nehmen, denn mein Schneider schreibt jetzt über die Staatsverbesserung.“

(1) Wer sich mit der Lebensgeschichte des Generals Suwarow näher bekannt zu machen wünscht, sehe: „Anekdoten aus dem Leben des Grafen Suwarow,“ von G. von Buchs. Leipzig, 1829.

Zweiter Abschnitt.

S a t i r e n.

Anmerkung. Satire heißt der witzig ironische Spott über menschliche Laster und Thorheiten, daher die Haupteigenschaft des Satirikers in der Darstellung persönlicher und anschaulicher Bilder des Fehlerhaften und Thörichten besteht. Die besten deutschen Satiriker sind: Sebastian Brand, Caniz, Falke, Fischart, Hagedorn, Haller, Hutten, Kästner, Laurenberg, Lichtenberg, Murner, Pfeffel, Rabner, Stollberg, Sturz, Tieck und Wieland.

1. Kleider machen Leute.

In diesen drei Worten liegt eine unerschöpfliche Weisheit verborgen. Sie sind der Schlüssel zu den erstaunlichsten Begebenheiten des menschlichen Lebens, welche so Vielen, und den Philosophen am meisten, unbegreiflich vorkommen. Sie sind das wahre, das einzige Mittel, alle diejenigen Glückseligkeiten zu erlangen, um welche sich ein großer Theil der Menschen vergebens bemühet. Thoren sind es, die sich und Andern weiß machen, daß nur die wahren Verdienste, die Liebe zum Vaterlande, die Redlichkeit, daß nur die Tugend glücklich, und uns zu wahrhaft großen und berühmten Leuten macht. Wie unverantwortlich und grausam sind unsere Moralisten zeither mit uns umgegangen! Was brauchen wir alle diese ängstlichen Bemühungen! Kleider, — glückselige Erfindung! — nur Kleider machen das, was Tugend und Verdienste, Redlichkeit und Liebe zum Vaterlande vergebens unternehmen. Nunmehr ist mir Nichts so lächerlich, als ein ehrlicher Mann in einem schlechten Aufzuge; und das ist mir ganz unerträglich, wenn ein solcher Mann darum, weil er ehrlich ist, angesehen und bewundert zu seyn verlangt. Wie lange muß er sich durch Hunger und Verachtung hindurch winden, ehe er es nur so weit bringt, daß er von Leuten, welche ihre Kleider vorzüglich machen, einiger Maßen gelitten wird! Eine ängstliche Bemühung, seinen Pflichten Genüge zu thun, bringt ihn in dreißig Jahren zu der Hochachtung nicht, zu welcher er durch ein prächtiges Kleid

in vier und zwanzig Stunden gelangen kann. Man stelle sich einen solchen Mann vor, welcher mit seinen altväterischen Tugenden und einförmiger Kleidung sich in eine Gesellschaft von vornehmen Kleibern zum ersten Male wagt. Er muß sehr glücklich seyn, wenn ihm der Thürsteher nicht den ersten Schritt ins Haus verwehrt. Drängt er sich auch bis in das Vorzimmer, so hat er sich noch durch eine Menge von Bedienten durchzuarbeiten, wovon ihn die meisten lächerlich finden, viele gleichgültig ansehen, und die billigsten gar nicht merken. Er verlangt Seiner Excellenz aufzuwarten. Man antwortet ihm nicht. Er verlangt Seiner Excellenz unterthänig aufzuwarten. Ein Lakai weist ihn an den andern, und keiner melbet ihn an. Er steht beschämt am Kamine, und steht Allen im Wege. Er sieht endlich den Kammerdiener. Er bittet gehorsamst, ihm die hohe Gnade zu verschaffen, daß er Seiner Excellenz seine ganz unterthänigste Aufwartung machen dürfe. — „Komme der Herr morgen wieder; es ist heute Gesellschaft im Zimmer.“ — „Aber wäre es nicht möglich?“ — Kurz, nein! Seine Excellenz hätten viel zu thun, wenn sie jede Bettelvisite annehmen wollten; der Herr kann morgen wieder kommen. — Da steht der tugendhafte, der ehrliche, der gelehrte Mann, der Mann von großen Verdiensten, welcher sich redlich und mühsam nährt, seinem Fürsten treu dient, hundert Leute durch seinen guten Rath glücklich gemacht hat, mit ängstlicher Sorgfalt die Rechte gedrückter Wittwen und Waisen schützt, Niemanden um das Seinige bringt; da steht der rechtschaffenste Patriot. Sein schlechter Anzug drückt alle Verdienste nieder. Er schleicht sich beschämt zur Thüre, um sich der Verachtung des Vorzimmers zu entziehen. Man stößt ihn mit Gewalt von derselben weg, man reißt beide Flügel mit einer ehrsüchtigen Beschäftigung auf, alle Bediente kommen in Bewegung, alle richten sich in eine demüthige Stellung, der Kammerdiener fliehet ins Zimmer seines Herrn; es wird Lärm darin, man wirft die Karten hin. Seine Excellenz eilen entgegen, und wem? einem vergoldeten Narren, welcher die Treppe herauf gefaselt kommt, und den Schweiß seines betrogenen Gläubigers auf der Weste trägt. Sein Kopf, so leer er ist, wird bewundert, weil er gut frisirt ist; sein Geschmac besteht in der Kunst, sich artig zu bücken. Hätte er Verstand, so würde er alle sechzehn Ahnen beschämen, und nur aus kindlicher Hochachtung gegen seine Vorfahren hat er sich in Acht genommen, verständiger zu werden, als sie gewesen sind. Sein Herz ist boshaft, so viel ihm seine vornehme Dummheit zuläßt. Er hat das Geringste nicht gelernt, womit er dem Vaterlande, oder sich selbst dienen könnte; und womit er Jemandem dient, das sind leere Gnadenversicherungen. Er borgt, er betrügt, er küßt, er pfeift, er lacht, spielt gern und unglücklich; und Seine Excellenz freuen sich mit offenen Armen über die Ehre seines Zuspruchs. Nun ist unser redlicher Mann ganz vergessen, und es ist ein Glück für ihn, daß er noch ohne Schaden aus dem ehrsüchtigen Gedränge hat entrinnen, und die Treppe hinunter kommen können. Es geschieht ihm recht. Der Thor! Warum hat er nicht bessere Kleider, und geringere Verdienste?

Man thut der Welt Unrecht, wenn man sagt, daß sie bei den

Verdiensten rechtschaffener Männer unempfindlich und blind sey. Sie ist es nicht; aber man muß ihr die Augen durch eine äußerliche Pracht öffnen, und sie durch ein vornehmes Geräusch aufwecken. Kann die Welt Etwas dafür, daß sich ein großer Geist in ein schlechtes Kleid versteckt? Die Welt ist eine Schaubühne, und auf der Schaubühne halten wir nur diejenigen für Prinzen, welche fürstlich gekleidet sind. Nicht Alle haben die Geduld, den letzten Auftritt und die Entwicklung des Spiels abzuwarten.

Man stelle einmal die Willigkeit der Welt auf die Probe, und vertausche die Kleider.

Eure Gnaden werden sich gefallen lassen, das schwarze Kleid dieses ehrlichen Mannes anzuziehen, und seine etwas bejahrte Perrücke aufzusetzen. Wie dumm sehen Eure Gnaden aus! Die dreiste und unverschämte Miene ist mit einem Male verschwunden. Aller Wig, dessen ein prächtiges Kleid fähig war, ist verloren. Man führe ihn in die Loge, in eben diejenige Loge, in welcher er so vielmal der artige Herr, der allerliebste artige Herr, der schallhafte Baron gewesen. Er kommt. Er macht seine Verbeugung noch immer so gut und ungezwungen, als sonst. Man lacht darüber. Er will die Hand küssen; man stößt ihn fort. Die Damen murmeln unter einander, und ärgern sich über die Unverschämtheit des gemeinen Menschen. Man hält ihn für einen Informator, welcher bei seiner gnädigen Herrschaft nicht hat gutthun, und Etwas mehr seyn wollen, als ein gemeiner Bedienter. Er fängt an zu reden. Wie abgeschmackt, wie pedantisch redet er! Er wird ungeduldig, und flucht ein *sacrebleu*! Man lacht über den Narren, und läßt ihn durch die Heibucken als einen wahnwitzigen Kerl hinausstoßen.

Nunmehr erscheint der redliche und verdienstvolle Mann in der Loge, welcher die prächtigen Kleider des entlaroten Barons angezogen hat. Er erscheint das erste Mal darin, und thut ein wenig blöde. Man findet seine Blödigkeit angenehm, und hält ihn für einen Fremden, dessen Sittsamkeit bewundert wird. Die Damen danken ihm auf eine gnädige Art, und die Fächer rauschen ihm mit Beifall entgegen. Man bietet ihm einen Stuhl an, und er setzt sich mit Anstand nieder. Eine Jede fragt ihre Nachbarinn, wer dieser Herr seyn müsse? es kennt ihn keine. Sie lassen sich in ein Gespräch mit ihm ein; er redet bescheiden. Man beurtheilt die Oper; er beurtheilt sie mit, und sein Urtheil findet Beifall. Die Sänger werden gelobt, er lobt sie mit Geschmack. Man redet vom Hofe, er kennt die Welt; man redet von Staatsfachen, man findet seine Gedanken sehr fein; man redet Böses von den übrigen Logen, er schweigt, und auch sein Stillschweigen wird gebilligt, weil man ihn für einen Fremden hält, welcher noch ganz unbekannt, oder zu bescheiden ist, in einer fremden Gesellschaft auf eine boshafte Art witzig zu seyn. Die Oper ist zu Ende. Er hat die Gnade, seine Nachbarinn an die Kutsche zu führen. Er thut es mit einer ungezwungenen Wohlansständigkeit. Er darf die Hand küssen, und Seine Excellenz wünschen, indem sie fortfahren, daß der gnädige Herr wohl ruhen möge. Glückselige Veränderung! Der gnädige Herr! Der, welcher nur vor wenig Stunden noch be-

schämt am Kamine stand, und allen Bedienten lächerlich war, ist jetzt die Bewunderung der ganzen Gesellschaft! Man erkennt seine Verdienste, denn man sieht seine prächtigen Kleider.

Da wir bloß den Kleidern den entscheidenden Werth unsrer Verdienste zu danken haben, so scheue ich mich nicht zu gestehen, daß ich wenig Personen mit so viel Ehrfurcht ansehe, als meinen Schneider. Ich besuche seine Werkstatt oft, und niemals ohne einen heiligen Schauer, wenn ich sehe, wie Verdienste, Tugenden und Vernunft unter seinen schaffenden Händen hervordachsen, und theure Männer durch den Stich seiner Nadel aus dem Nichts hervorspringen, so, wie das erste Ross an dem Ufer muthig hervor sprang, als Neptun mit seinem gewaltigen Dreizack in den Sand stach.

Vor etlichen Wochen ging ich zu ihm, und fand ihn in einem Chaos von Sammet und reichen Stoffen, aus welchen er erlauchte Männer und Gnaden schuf. Er schnitt eben einen Domherrn zu, und war sehr unzufrieden, daß der Sammet nicht zureichen wollte, den hochwürdigen Bauch auszubilden. Ueber dem Stuhle hingen zwei Excellenzen ohne Kermel. Einer seiner Gefellen arbeitete an einem gestrengen Junker, welcher sich von seinem Pächter zwei Quartale hatte vorschreiben lassen, um seine hochadeligen Verdienste in der bevorstehenden Messe kenntlich zu machen. Auf der Bank lagen noch eine ganze Menge junger Studer; lebenswürdige junge Herrchen, und feufzende Liebhaber, welche mit Ungebuld auf ihre Bildung und die Entwicklung ihres Wesens zu warten schienen. Unter der Bank stak ein großes Paket schlechter Lächer und Zeuge für Gelehrte, Kaufleute, Künstler und andere niedere Geschöpfe. Zwei Jungen, welche noch nicht geschickt genug waren, saßen an der Thür, und übten sich an dem Kleide eines Poeten. Ich stand bei dem Meister, hielt den Hut unterm Arme, und blieb länger als eine Stunde, in eben der ehrfurchtsvollen Stellung, welche ich annehme, wenn ich in Gesellschaft vornehmer und großer Männer bin. Mein Schneider ist in dergleichen Fällen schon von mir ein solches ehrerbietiges Stillschweigen gewohnt, daß er mich nicht weiter um die Ursachen befragt. Er weiß die Hochachtung, welche ich für die wunderthätigen Kleider habe. Sie ist billig. Nur die Kleider sind es, welche wir an den meisten Großen verehren. Und weil uns der Körper, so in diesen verdienstvollen Kleidern steckt, gleichgültig, und von keiner Wichtigkeit scheint: so verbindet uns unsre Pflicht, auch alsdann eine demüthige Miene anzunehmen, wenn wir diese Kleider ohne ihre zufälligen Körper sehen.

So erhaben meine Gedanken sind, wenn ich den erstaunenden Wirkungen meines Schneiders in seiner Werkstatt zusehe: so kleinmüthig werde ich im Namen des größten Theils meiner vornehmen Landsleute, so oft ich bei einer Trödelbude vorbeigehe. Diese ist in Ansehung der Kleider eben das, was uns Menschen die Begräbnisse sind. Hier hört aller Unterschied auf. Oftmals sah ich in der Trödelbude den abgetragenen Rock eines witzigen Kopfs sehr vertraut neben dem Kleide eines reichen Bucherers liegen, und es ist wohl eher geschehen, daß die Weste eines Dorfschulmeisters über dem Sammetkleide seines Prä-

laten gegangen hat. Noch betrübter ist es, wenn diese prächtigen Kleider die Hochachtung der Menschenmaschine, die in selbigen gesteckt, überleben. Man hat mir einen reichgestickten Rock gezeigt, welcher die Bewunderung der ganzen Stadt, und der besingungswürdige Gegenstand vieler hungrigen Mäsen gewesen; endlich aber doch vor der Unbescheidenheit seiner Gläubiger in diese Trödelbude hat flüchten müssen.

Gehe ich diesen Artikel schließe, muß ich noch Etwas erinnern. Ich bin so billig gewesen, und habe gewiesen, daß Kleider Leute und Verdienste machen; zur Vergeltung dieser Bemühungen verlange ich wieder Etwas, das eben so billig ist.

Diejenigen, denen zum Troste ich dieses Sprichwort ausgeführt und bekannter gemacht habe, und die keine Verdienste weiter besitzen, als welche sie dem Ansehen ihrer Kleider zu danken haben, werden so gerecht seyn, und die Ehrenbezeugungen, welche diesen Kleidern gemacht werden, niemals auf ihre Rechnung annehmen. Sie gehen sie Nichts an, und es ist wirklich ein unverantwortlicher Raub, wenn sie sich der Hochachtung bemächtigen, die man ihren Kleidern schuldig ist. Sollte ich wider Vermuthen erfahren, daß man diese meine Vermahnung nicht in Acht nähme, und, wie es bei den Meisten geschehen, fortführe, die Verdienste der Kleider sich anzumäßen: so werde ich und meine Freunde sie öffentlich demüthigen. Wir werden die Sprache der Komplimente ändern, und wenn wir einem solchen Manne begegnen, niemals anders zu ihm sagen, als: „Mein Herr, ich habe die Gnade, Ihre Weste meiner unterthänigsten Devotion zu versichern. Ich empfehle mich Ihrem gestickten Kleide zu gnädiger Protection. Das Vaterland bewundert die Verdienste Ihres reichen Aufschlags. Der Himmel erhalte Ihren Sammetrock der Kirche und unsrer Stadt zum Besten noch viele Jahre u. s. w.“

N. S. In diesem Augenblicke erfahre ich Etwas, von dem ich nicht weiß, ob ich es wünschen, oder nicht wünschen soll. Denjenigen zur Warnung, welche mit den Verdiensten ihrer Kleider so, wie ich oben gedacht, zur Ungebühr groß thun, will ich dieses Geheimniß im Vertrauen entdecken, und es bleibt noch zur Zeit unter uns. Man hat einen Vorschlag gethan, daß der Handlung zum Besten in die neue Kleiderordnung ein Artikel eingerückt werden möge: „Daß Niemand ein reiches oder feidnes Kleid anziehen solle, bis er es bezahlt habe, und ein Jeder solle zu dem Ende allezeit die Quittung von dem Schneider und Kaufmanne bei sich tragen.“ Was soll das für ein Lärm werden! und wieviel angesehene Kleider werden vor unsern Augen verschwinden! Der Vorschlag ist so vernünftig und billig, und der Handlung so zuträglich, als einer seyn kann; aber er ist, wie mich dünkt, ein wenig zu grausam. Sehr Viele, gewiß sehr Viele, welche weder Geld noch Verdienste besitzen, und ihr Ansehen bloß auf Unkosten der Kaufleute und ihrer Gläubiger bisher erhalten haben, verlieren dadurch, daß man ihnen die geborgte Pracht der Kleider nimmt, zugleich mit einem Male Alles, was sie vorzüglich, groß, liebenswürdig und ansehnlich gemacht hat. Was soll aus diesen guten Leuten werden? Wie todt wird es künftig in — und bei vornehmen Versammlungen seyn!

2. Etwas über den Nutzen und die Tare der Stockschläge, Ohrfeigen, Hiebe, u. s. w. bei verschiedenen Völkern.

In Otaheite, sagt Hr. von Bougainville, kommt der Chirurgus, wenn er einem Patienten zur Ader lassen will, mit einem etwas scharf geschnittenen Prügel, haut ihn sanft über den Kopf, und wenn das Blut genug geronnen hat, verbindet er die Wunde, und wäscht sie Tags darauf mit frischem Wasser aus, und der Kranke wird, vermuthlich, weil Alles so nahe am Sitz der Seele vorgegangen ist, gemeiniglich gesund.

Auf den Philippinischen Inseln hat man ein untrügliches Mittel wider die Kolik und das Kopfwch. Man prügelt und peitscht den Patienten derb durch, reibt die Wunden mit Salzwasser, und läßt ihm alsdann zur Ader.

Bei verschiedenen Völkern bringt man strangulirte und ertrunkene Personen dadurch wieder zum Leben, daß man ihnen Hiebe auf die Fußsohlen oder auf die Backen der zweiten Art gibt.

Wenn Jemandem ein Knochen im Halse steckt, oder wenn ein Lungengeschwür da ist, oder Jemandem der Mund aufgesperret steht: so hat man gefunden, daß die Natur gemeinlich nur einen kräftigen Hieb auf den Rücken, oder hinter die Ohren verlangt, und alsdann Satisfaction hat.

Bei Narren helfen die Stockschläge oft mehr, als alle andere Mittel; durch sie wird die Seele erweckt, sich wieder an diejenige Welt anzuschließen, aus der die Prügel kommen. So wollen manche unrichtige Taschenuhren nur haben, daß man sie schüttelt. Mit den Thoren und Gecken ist es anders, die kann man, wie Salomon sagt, im Mörser stampfen, und sie bleiben immer ganz.

So viel von dem Stock als materia medica betrachtet. In der Moral ist sein Nutzen, verbunden mit der verwandten Ruthe und der Ohrfeige, fast unübersehbar.

Auf den englischen Philanthropinen erstreckt sich die Philanthropie nur auf die Köpfe. Wer den Menschen von der andern Seite ansieht, sollte sie für Misanthropine halten. Ich kann hierbei meinen Lesern unmöglich ein Sinngedicht vorenthalten, das ein englischer Dichter, dessen Ader vermuthlich auch die pädagogische Birke geöffnet hatte, ausstieß, als er ein Glas Birken-Champagner trank:

Oh birch! thou cruel, bloody tree,
I'll be at last reveng'd of thee.
Oft hast thou drunk the blood of mine;
Now for an equal draught of thine.

„Birke, blutdürstiger, tyrannischer Baum! endlich räch' ich mich an Dir. Oft hast Du mein Blut getrunken. Sieh — nun trink ich das Deinige.“

Was die Geißel bei den Baalspaffen, Bonzen, Flagellanten und Securisten zur Bändigung der Leidenschaften beigetragen hat, ist be-

lannt. Nur mit gewissen Leidenschaften soll es ihnen nicht ganz gelingen seyn; diese nahmen nämlich die Schläge, so wie sie jeder rechtschaffene Kerl nimmt: sie singen nun erst recht an zu toben.

Viele Gesetzgeber, unter andern Lycurgus selbst, ließen die Jugend beiderlei Geschlechts sich mit Fäusten schlagen und stoßen, um dadurch nicht bloß den Körper, sondern auch den Geist geschmeidiger zu machen. Sich boxen und denken stand immer in einem Volke beisammen.

Bei den Truppen war der Stock immer das kräftigste Mittel, Ordnung und Maschinerie zu bewirken. Die griechischen und deutschen Alexander bezwangen erst mit dem Stock den Soldaten, und die Soldaten unter dem Schatten desselben die Welt. Die Römer prügelten mit dem Weinstock. Einen Nebestock erhalten, hieß Hauptmann werden. Während der gemeine Mann das Holz genoß, trank der Oberoffizier den Saft von dessen Traube, und durch beide erhielt Rom die Herrschaft der Welt. Heut zu Tage geht es nicht besser. Was wäre selbst der Marschallsstab von Frankreich, wenn er nicht ein Prügel wäre?

In Japan prügelte man die Götzen, die beim Oberpriester die Wache hatten, wenn ihm Etwas geschah; und man fand, daß es half.

„Drisch Deine Frau und Dein Korn brav durch,“ sagte Sancho, „und Alles wird gut gehen.“

Die alten Aegyptier malten den Osiris mit einem Stock und einer Peitsche in der Hand, aus gleicher Ursache; und bei den Griechen machte der Stock Künste und Wissenschaften blühen. In der allegorischen Sprache heißt das noch: „Der Schädel Jupiters konnte von der Minerva nicht entbunden werden, bis ihm Vulkan einen dicken Hieb darauf gab.“

Montesquieu erzählt in seinem Werke über die Geseze, daß man bei den alten Persern nicht die Leute, sondern bloß die Kleider mit Stockschlägen bestraft habe, und daß Manche sich diesen Schimpf so zu Gemüthe gezogen, daß sie sich das Leben genommen hätten. In Europa herrschte seit jeher ein verschiedener Gebrauch; man prügelt ebenfalls die Kleider, aber man paßt die Zeit ab, da ihr Besitzer darin steckt. Beim Militär herrscht nun ein jenem persischen gerade entgegengesetzter Gebrauch; man zieht nämlich dem Missethäter die Uniform aus, und peitscht ihn, indessen die Kleider ruhig liegen, allein. Und doch richteten die Perser mehr mit ihrer Methode aus, als wir mit der unserigen. Den meisten Menschen sind Strafen, die aus Schimpf und Schmerz zusammen gesetzt sind, nicht so empfindlich, als die aus Schimpf allein bestehen. Die Ursache ist nicht schwer einzusehen. Der Schmerz gibt der Strafe das Ansehen von Rache, und die Rache dem Missethäter ein Ansehen von Wichtigkeit. Auch erweckt Schmerz Mitleiden, und Mitleiden des Zuschauers ist allezeit für den Missethäter aufmunternd. Beim Schimpf ist Nichts von dem; er ist der Justiz, was die Verachtung eines Gegners, dem man sich überlegen fühlt, im gemeinen Leben ist.

Bei den Römern waren Stockschläge und Ruthenstreiche so ernie-

beigend, daß, als Cicero bei Gelegenheit des Gabinus sagte: *Caedebatur virgis Civis Romanus*: „Ein Bürger von Rom ward mit Ruthen gestrichen,“ so weinte das römische Volk.

Die Ohrfeigen standen nicht ganz so hoch im Preis. Die Geseze der zwölf Tafeln hatten bloß eine Geldstrafe darauf gesetzt, die eben nicht sehr groß war. Daher ein gewisser Lucius Veratius, ein reicher römischer Bürger, wie Gellius erzählt, zuweilen auf der Straße spazieren ging, und allen Menschen, die ihm begegneten, Ohrfeigen gab; aber auch augenblicklich die Strafe dafür bezahlte. Also auch in Rom gab es Genies.

Chilpericus wurde, wie man sagt, ermordet, weil er seiner Gemahlinn einen Stockschlag gegeben; und Amalaricus verlor sein Königreich und sein Leben aus gleichen Ursachen. Die Gemahlinn des Pestern war eine Schwester Hildeberts, Königs von Frankreich.

Vor noch nicht ganz langer Zeit gab ein Offizier in Genua einem Packenträger einen Stockschlag; dieses brachte Alles in Aufruhr, und das Volk schmiß alle deutsche Soldaten zur Stadt hinaus.

Karl der Große hat in seiner Gesezsammlung einen gewissen Hieb- und Prügel-Tarif mit beigesezten Strafen eingerückt. Ein Gesez darunter klingt ungefähr so: Wer einem Priester ein Stück vom Hirnschädel abschlägt, von der Größe, daß, wenn man damit einen Schild von Erz anschlägt, man den Schall drei Schritte weit hören kann, so bezahlt er dafür fünf Stüber.

Die manumittirende Ohrfeige war, so wie bei uns noch die losprechende bei den Handwerkern, ein Ehrenschlag, und that so wenig weh, als die Schläge, die die Ritter bekommen.

Die rächende Ohrfeige ist jederzeit bei uns in hohem Werthe gewesen, der sich jedoch nach dem Werthe der Ohren richtet, die sie trifft. Man kann sie austheilen von Null an bis zur Todesstrafe.

So viel ich weiß, unterscheiden die englischen Geseze dabei, ob die Ohrfeige mit der positiven oder negativen Seite der Hand gegeben worden ist. Die mit dem Rücken der Hand sind nicht so schimpflich und nicht so theuer, vielleicht, weil die mit der flachen Hand gemeinlich mit größerem Vorzatz gegeben werden.

Dritter Abschnitt.

Dramatische Darstellung.

Anmerkung. Dramatische Darstellung ist eine Handlung, die in ihrer Entwicklung, mit ihren Ursachen und Veränderungen, von dem Augenblicke des Entschlusses bis zur Erreichung des Zwecks, als gegenwärtig sich ereignend, von handelnden Personen vor unsern Augen dargestellt wird.

Erste Abtheilung.

D i a l o g e n.

Zur dramatischen Darstellung gehört der Dialog, das heißt, die mündliche Unterredung zwischen mehrern Personen. Unter den Deutschen haben sich in dieser Form Engel, Herder, Jacobi, Klinger, Lessing, Meißner, Mendelssohn, Rochlitz, Schelling, Solger und Wieland ausgezeichnet.

1. Alexander und Diogenes.

(Aus den Dialogen des Diogenes von Sinope.)

Ich lag an einem schönen herbstlichen Tage unter einer Cypresse in Kranton, und genoß des Sonnenscheins, der alten Zeiten in dieser Jahreszeit so angenehm ist, als ich unvermerkt in den Träumereien, denen ich mich zu überlassen pflege, wenn ich Nichts zu denken habe, von einem Unbekannten gestört wurde, der in Begleitung etlicher Andern, welche etwas besser als seine Sklaven, aber doch nicht seines Gleichen schienen, auf mich zuging. Ich gab anfangs nicht darauf Acht; aber da er mich anredete, fing ich an zu merken, daß Jemand zwischen mir und der Sonne stand. — „Bist Du,“ sagte er, indem er mich mit einer gewissen Dreistigkeit, die bei gemeinen Zeiten Unverschämtheit genannt wird, mit den Augen maß, — „bist Du dieser Diogenes, von dessen Charakter und Launen man in ganz Griechenland so viel zu erzählen hat?“ — Ich betrachtete meinen Mann nun auch etwas genauer als anfangs. Es war ein feiner,

junger Mensch, mittelmäßig von Statur, aber wohl gemacht, außer daß ihm der Kopf ein wenig auf die linke Schulter hing; er hatte eine breite Stirn, große funkelnde Augen, mit denen er auch in die Seele hinein sah, eine glückliche Gesichtsbildung, und eine Miene, worin Stolz und Selbstvertrauen, durch eine gewisse Grazie gemildert, dasjenige ausmacht, was man an Königen Majestät zu nennen pflegt. Ich bemerkte, daß er ein Diadem trug, welches ihn zu einer solchen Miene berechtigte; aber ich that nicht, als ob ich es wahrgenommen hätte. „Und wer bist Du denn,“ antwortete ich ihm ganz kaltfinnig, „daß Du ein Recht zu haben glaubst, mich so zu fragen?“ — „Ich bin nur Alexander, Philipps Sohn von Macedonien,“ versetzte der Jüngling lächelnd; ich gestehe, es ist dormalen nicht viel, aber was es ist, steht dem Diogenes zu Dienste. Da ich wußte, daß Du nicht zu mir kommen würdest, so komme ich zu Dir, um Dir zu sagen, daß ich mir ein Vergnügen daraus machen würde, Deine Philosophie auf einen gemächlichen Fuß zu setzen. Verlange von mir, was Du willst, es soll Dir unverzüglich gewährt werden, oder es müßte mehr seyn, als in meinen Mächten steht.“ — „Versprichst Du mir's bei Deinem königlichen Worte?“ sagte ich. — „Bei meinem Worte,“ versetzte er. — „Nun,“ sagte ich, „so er suche ich den Alexander, Philipps Sohn von Macedonien, so gut zu seyn, und mir aus der Sonne zu gehen.“ — „Ist das Alles,“ sagte Alexander? — „Alles, was ich jetzt bedarf,“ antwortete ich. — Die Hofschrangen erblaßten vor Entsetzen. — „Ein König muß sein Wort halten,“ sagte Alexander, indem er sich mit seinem gezwungenen Lächeln gegen seine Leute wandte. — „Er rechtfertiget den Zunamen, den ihm die Korinther geben,“ sagten die Hofschrangen, „und er verbiente, daß ihm auch nach seinem Namen begegnet würde.“ — „Das sollt Ihr bleiben lassen,“ erwiderte der junge Mensch; „ich versichere Euch, wenn ich nicht Alexander wäre, so wollte ich Diogenes seyn.“ — Und damit führten sie sich wieder ab. Das Abentheuer wird Lärmen machen. Ich kann Nichts dazu. In ganzem Ernste, was hätt' ich von ihm begehren sollen? Ich will mit seines Gleichen Nichts zu thun haben. In der That, ich bedarf Nichts; — und wenn ich was bedürfte, hab' ich nicht einen Freund? Sollte ich von einem Könige Wohlthaten annehmen, da ich keine von meinem Freunde annehme, den ich dadurch glücklicher machen könnte? — Aber der junge Mensch gefällt mir. — Ich zweifle nicht, daß er mich auf die Probe setzen wollte; — und doch schien ihm meine Bitte unerwartet. — Es ist billig, daß er lieber Alexander, als Diogenes ist: — ich dächte an seinem Plaze eben so; aber es macht ihm Ehre bei mir, daß er Diogenes seyn möchte, wenn er nicht Alexander wäre. — Wieviel wird dieser einzige junge Mann den Griechen von sich zu reden geben! Er hat sich von ihnen zu ihrem gemeinschaftlichen Feindherrs gegen den großen König erweisen lassen. — Ein schöner Vorwand für einen jungen Ehrgeizigen, dem Macedonien und Griechenland ein zu kleiner Schauplatz ist! — Ich wollte, daß er über die Welt zu disponiren hätte, und dächte wie Diogenes.

2. Die Höhle auf Antiparos.

„O liebster Freund!“ sagte der Baron von B. zum Herrn von Millwitz, als dieser einst bei ihm zum Besuche war: „Sie sind gereist; Sie haben die Welt gesehn. Was war ich doch für ein Thor, daß ich nicht mitging! — Tausendmal habe ich's schon seit Ihrem letzten Besuche mir selbst gesagt; denn was Sie mir da erzählt haben, — die ganze Zeit ist's mir nicht aus dem Sinne gekommen. Ihre ganze Fahrt habe ich mitgemacht; alle Abende, wenn ich zu Bette gehe, schiffe ich mich im Hafen von Livorno ein, und wache des Morgens im Archipelagus wieder auf. — Guter, liebster Millwitz! noch mehr solche Geschichten! — Noch mehr! —

„Aber ich weiß keine mehr.“

„Ei was? Sie müssen noch wissen. — Da! frischen Sie Ihr Gedächtniß auf!“ — denn eben war der Burgunder gekommen. — „Auf der See, glaube ich, waren wir fertig; die türkische Flotte hatten wir zu Pulver verbrannt: nunmehr dünkte ich, sähen wir uns im Lande um. — Ein herrliches Land vermuthlich?“

„Gewesen, Baron! — als noch Freiheit und Wissenschaft darin wohnten. — Aber auch jetzt! — Doch was soll ich Ihnen erzählen, da wir gar nicht hineingekommen!“

„Nicht hineingekommen? Sie haben doch Etwas gesehen?“

„Nicht viel mehr als die Inseln.“

„Nun? und die Inseln?“ (indem er seinen Stuhl näher an den Tisch rückt, und sich begierig hinüber beugt.)

„Die enthalten so viel Merkwürdiges eben nicht. Denn die Menschen — —“

„Ach, die Menschen, die Menschen! — die werden die Köpfe oben und die Füße unten haben. Nicht wahr?“ — Er belohnte sich für seinen Witz durch ein Glas Burgunder und ein lautes Gelächter. —

„Nein, etwas Anderes, Freund, etwas Anderes!“

„So Etwas, wie jüngst von Attaken, von Meerstrudeln, von feuer-speienden Bergen! So Etwas, das Grauen macht! In der Welt höre ich Nichts lieber.“

„Ein Beweis, daß Sie Herz haben, Baron!“ — Er lächelte. —

„Aber wirklich, ich wüßte doch Etwas. Sie haben vermuthlich von einer Insel Antiparos gehört?“

„Ich werde doch! Von so einer berühmten Insel?“

„Nein, wenn Sie schon allzuviel davon gehört haben, so komme ich zu spät. Denn so werden Sie auch wissen, was die Natur dort für eine Höhle gebaut hat.“

„Eine Höhle? Hat die Natur dort eine Höhle gebaut? Nein, bei meiner Seele, davon weiß ich noch Nichts! Man lebt ja hier auf dem Lande. Was weiß man da von der Welt? Gütiger Gott, was erfährt ein Landjunker Neues?“

„Nein, nein! so gar neu ist nun eben diese Neuigkeit nicht.“

Millwitz fing hierauf an, und führte den Baron in einer weitläufigen Beschreibung durch die prächtige, mit Pfeilern unterstützte,

und mit Inschriften versehene Höhle dieser Insel, bis zum Durchgang zu der merkwürdigen Grotte, in die einst Rointel, und nachher Tournefort mit so vieler Gefahr hinabstiegen. Der Baron horchte ihm jedes Wort von den Lippen, mit aller Begierde, womit er in der Kindheit auf die Gespenstergeschichten seiner Amme gehorcht haben mochte.

„Nun, Millwig? nun?“

„Der Boden, auf dem wir gingen, ward nun immer abschüssiger und abschüssiger. Endlich kamen wir an ein finsternes Loch, wodurch wir nicht anders, als gedrückt, und bei dem Scheine der Fackeln, kommen konnten. Bereiten Sie sich, eine der gefährlichsten Unternehmungen zu hören, die ich mir weniger zur Ehre, als zum Vorwurf mache, und an die ich nie ohne Schauern zurückdenken kann.“

— Der gute Baron war schon mehr als zu sehr bereit. Er saß mit offenem Munde da, und fühlte schon alles Grauen des Schreckens in seinen Haaren. — „Wir hatten, sogleich an dem Eingange, ein Seil befestigt, und stiegen durch Hülfe desselben in die erste Tiefe, die schon schrecklich genug war. Aber wie weit schrecklicher war noch die zweite, in die wir halb liegend gleichsam hinabrutschen mußten! Ein Mensch von nur etwas schwächern Nerven, als ich, würde durch einen Gedanken an die Untiefen, die zu meiner Linken lagen, und vor denen ich so nahe vorbei mußte, schwindlich geworden seyn, und gelegen haben.“ — Der Baron hielt die Hand vor die Augen. — „Und was meinen Sie, Freund? Eben auf den Rand dieser Abgründe, der schlüpfrig, wie Eis, und also äußerst gefährlich war, setzten wir eine Leiter an, auf der wir einen völlig senkrechten Felsen hinabkletterten — freilich mit ein wenig Angst und Herzklopfen, das können Sie denken.“ — Der Baron sprang auf, setzte sich aber sogleich wieder nieder. — „Was ist Ihnen, Baron?“

„Nichts, Millwig! Nichts, — Bloß mein elender Kopf — — Soll mich Gott verdammen, lag ich nicht in Gedanken schon unten! — Nur weiter!“

„Ich rutschte hierauf mit etwas weniger Gefahr weiter fort; aber, da ich nun eben glaubte, sicher auftreten zu können, kam die schrecklichste Stelle, und ohne das Zurufen meiner Wegweiser hätte ich unfehlbar den Hals gebrochen.“ — Hier hielt der Baron wieder ganz sichtbar den Odem an, und alle Muskeln seines Gesichts waren in Arbeit. — „Wir fanden eine Leiter, die aber schon so alt und morsch war, daß sie bei dem ersten Tritt darauf würde zerbrochen seyn. Wir bedienten uns daher einer neuen, die wir eben zu diesem Ende zu uns genommen hatten. Dann mußten wir uns wieder an ein neues Seil hängen, und dann, nachdem wir noch eine Zeit lang, bald auf dem Bauche, bald auf dem Rücken fortgeglitten waren, sah ich mich endlich zu meinem Vergnügen in der Grotte, um die ich so Vieles gewagt hatte.“

„Endlich! — Nun Gott sey gelobt! — Und was fanden Sie denn in der Grotte?“

„Se nun, sie war denn doch immer ganz artig.“

„Aber, zum Henker, was gab es denn mitzunehmen?“

„Wie Sie fragen! — Gar nichts, gar nichts!“
 (Mit einem Tone der Verwunderung.) „Und kamen Sie denn glücklich wieder heraus?“

„Ich muß doch! sonst tränk ich hier schwerlich Burgunder.“

„Nun, das ist wahr, das ist wahr! — Aber wenn Sie denn nun gestürzt wären? Wie das?“

„So hätte ich mir einen Arzt rufen lassen.“

„Ja, der würde Ihnen nachkriechen! Zum Henker, es mag auf Antiparos treffliche Aerzte geben! Und wenn Sie nun gar den Hals darüber zerbrochen hätten? In so einer Tiefe!“ —

Millwig lachte — über die große Gefahr. — „Gleichwohl, Baron! beim Wiederheraussteigen gings ärger, als beim Hinuntersteigen. Da erst hätte Rath dazu werden können. Mehr als einmal glitt ich auf den schlüpfrigsten Felsenstücken, und gerade an den gefährlichsten Stellen, hinten aus; doch war dieß Alles noch Nichts gegen das, was mir auf der Leiter widerfuhr. Sie erinnern sich doch, — auf der Leiter, die wir an den senkrechten Felsen lehnten! Denn hier — —“
 Der Baron hatte von neuem Schwindel. Er kroch mit zusammengebißnen Lippen und zurückgehaltenem Odem ganz in sich selbst zusammen, gleich einem Menschen, der von einer Höhe herabstürzt. —
 „Hier brach mir zu meinem größten Schrecken die eine Sprosse, und wenn ich mich an der obern nicht noch gehalten hätte — —“

„Gott und Vater!“ schrie der Baron, indem er ihn hitzig beim Arm ergriff, als ob er den Fall hätte verhindern wollen.

Millwig lachte, fuhr noch eine Zeit lang fort, und endigte dann seine Erzählung mit den Worten: „Ich bin oben, mein Freund!“

Der Baron fuhr auf, daß die Gläser tanzten, und stürzte fast vor Freuden den Tisch über den Haufen. — „Sind Sie, sind Sie wirklich wieder, — wieder auf festem Erdboden, Freund? — Nun, dem Himmel sey Dank!“ — indem er ihn hitzig umarmte. — „O bleiben Sie immer oben, und hole der Henker alle unterirdische Klüfte! Bleiben Sie oben, mein Freund, oben!“

„Ihre Freude macht Sie mir liebenswürdig, Baron! Ja, beim Himmel! ich liebe Sie.“

„Ich liebe Sie, wie ich mein Leben liebe; und wissen Sie, daß ich Ihnen vor lauter Liebe gram bin, weil Sie mir in die verdamnte Höhle stiegen? In ein Loch, worin Sie Alles verlieren, und Nichts gewinnen konnten? Welcher Henker mußte Sie denn hineinführen?“

„Die Neugier, Baron! Man lebt ja in der Welt, um sich umzusehen.“

„Aber nicht mit so vieler Gefahr! Sehen Sie sich sonst wo um! Warum eben auf Antiparos?“

„Es gibt ein Ansehen. Man schließt aufs Herz, lieber Baron!“

„Und was ist's denn nun endlich? Man befriedigt seine Neugier, man steigt hinab, sieht die Grotte ein wenig an — —“

„Und bricht den Hals? Weiter Nichts! Also Baron — wären Sie zugegen gewesen, Sie hätten mich wohl schwerlich hineingelassen?“

„Ich Sie? Bei den Haaren hätte ich Sie zurückgehalten.“ — Er stand auf, und gab ihm die Hand. — „Ja, beim Himmel, Millwig!“

und wenn ich mich hätte mit Ihnen schießen sollen, bei den Haaren hätte ich Sie zurückgehalten.“

3. Scipio und Alucius.

(Scene: Karthago in Spanien, Zimmer des Scipio.)

Alucius. (im Hereintreten) Glücklich sey die Vorbedeutung bei meinem Eintritte zu Dir, erhabener Imperator. Du sandtest nach mir, und noch eh' ich das wußte, flog ich ungerufen schon nach Karthago her. Deine Boten trafen mich, unterwegs, und beschleunigten meine Eil.

Scipio. (ihn genau betrachtend) Bist Du Alucius vielleicht? Fürst der Geltiberier?

A. Ich bin Alucius, und einer von den Führern meines Volkes. Es ehrt in Dir den glücklichen Sieger und weisen Feldherrn, und — wie man sich bewundernd erzählt — selbst den milden Feind. So sey es künftig unser Loos, mit oder unter Dir zu fechten; in beiden Fällen ehrt ein solcher Kampf, und wird der Stolz unserer tapfern Jünglinge seyn.

S. Meine Erwartung — sie trotzt mich nicht! Und das Gerücht hat dieß Mal nicht geschmeichelt.

A. (etwas betreten) Das Gerücht? Welches? — Verzeih' —

S. Das Gerücht Deines Lobes! Sey mir willkommen, Alucius! Hat Hispanien viel solcher Jünglinge, solcher Männer, so ist der Friedensbruch, den Annibal eines solchen Landes halber beginnt, zwar nicht löblich, doch verzeihlich.

A. (bescheiden) Imperator — —

S. Vergiß meiner Würde, Prinz, wie ich der Deinigen bisher vergaß. Sprich als Alucius zum Scipio: auch will ich nur als junger Mann zum jungen Manne sprechen, damit freier unsere Rede sey, williger unser Herz sich öffne. — Sieh', welchen glorreichen Gewinnst die Götter Romulus Volk verliehen haben, das weißt Du, und das sagt der Ort Dir schon, wo wir jetzt uns sprechen. Muthmaßlich traf jeden Gastfreund, manchen Verwandten von Dir, das Loos der Gefangenschaft. Nenne sie mir, und ich will thun, was ich kann und darf. Aber vor allen Dingen gesteh' mir auch frei, kennst Du nicht unter den Töchtern dieser Stadt ein junges, blondhaariges, reizendes Geschöpf — —

A. (rasch ihn unterbrechend) O halt ein, nur zu glücklicher Sieger, halt ein! Bevor Dein Mund noch ausgesprochen hat, seh' ich schon Ifigerens Namen auf Deinen Lippen schweben.

S. Nun! und wenn sie es denn wäre? —

A. O sie ist meine Geliebte, meine Braut, und — leider jetzt Deine Gefangene, Deine Sklavinn. Gerechte Götter, war mir je Gut und Blut, und selbst mein Leben allzuthuer? Warum mußtet ihr mir dieß einzige, womit ich kargte, rauben? — Scipio, Du weißt nun, was mich hertrieb nach Karthago; was ich von Dir zu flehen im Begriff stand. O gib sie mir zurück — sie, die bisher mein Stolz und meine Freude war!

S. (mit bedeutendem Tone) Und nicht ohne Ursach' es war! Alucius, Deine Bitte ist nicht geringe. Mancherlei Beute haben Roms Krieger in dieser reichen, schönen, großen Stadt sich erkämpft; eine schönere, als Irbegerbe, nicht. Auch fühlten, auch sagten es die Soldaten, als sie die Jungfrau mir bewahrten, mir brachten, daß sie Karthagens Edelstein für mich aufbewahrt hätten; und deshalb —

A. Ha, Imperator, ich merke, wie Du enden wirst, da Du so beginnst. Ich merke nun, daß Du mich rufen liebest, damit Dein Auge sich an meinem Schmerze weide; damit ich ganz fühlen möge —

S. (sanft ihn zu beruhigen) Alucius, wohin — — (jener achtet nicht darauf.)

A. Nein, Feldherr! nein, das Gerücht von Deiner Milde ist nur ein Gerücht! So spricht ein edler Sieger nicht; so spottet er derer nicht, denen er oblag! Meine Braut ward Deine Sklavinn; kein Vorwurf, deshalb, denn die Götter wollten es! Sie ward — was ich mir denken kann, denken muß, so sehr es mein Herz zerreißt; auch deshalb kein Vorwurf Dir! denn Du bist Mann, bist glühender Jüngling, und Sieger. Doch, daß Du mich rufen liebest, um mich zu höhnen; mir das Geständniß meiner Liebe entlocktest, und mit der Nachricht es erwidertest: daß Irbegerbe unschätzbar, unauslöschlich sey; das ist hart, ist grausam sogar. — Römer, so prahlen bei uns am Iber, bei uns, die Ihr Barbaren nennt, nur die Räuber mit ihrem Raube: prahlen selbst dann nur damit: wenn sie sich in Sicherheit wissen.

S. (mit gelassener Hoheit) Du trägst, wie ich sehe, Alucius, die Hitze, die man im Gesecht an Dir bewundert, auch auf Deinen Umgang und auf dies Gespräch jetzt über. Ich würde zürnen, wenn ich Deine Vorwürfe verdiente. Jetzt, da sie mich unschuldig treffen, vergib' ich sie Dir. — Kannst Du nun hören?

A. Muß ich nicht?

S. Nur höre mich aus; und dann, hoff' ich, sollst Du glimpflicher Deine Vergleichen wählen; selbst römische Treue nicht mehr mit punischer verwechseln. Ja, Prinz, als ich das erste Mal Irbegerben sah, da, ich leugne es nicht, wandelte auch mich die Leidenschaft an, die jetzt in Dir so heftig tobt. Da rief ich mit Entzücken: wie schön ist sie! da —

A. (wieder auffallend) O daß sie es nie gewesen wäre! Aufgewachsen mit ihr von frühester Jugend an, hätte ich ihre schönere Seele auch im unscheinbarsten Körper lieb gewonnen. Sie, die Glückliche, hätte nie der Feinde gierigen Augen gefallen, nie Deine Lüste gereizt.

S. (ihn bei der Hand fassend) Und hört dieser Aetna wirklich nimmer zu toben auf? — Jüngling, Deine von Zorn glühenden Wangen werd' ich doch vielleicht mit Schamröthe noch stärker färben, wenn ich Dir sage: „Deine Braut ist frei!“

A. Ist frei?

C. Ist frei, und sey Dein!

A. Frei, und mein? Scipio, Du betäubst mich.

C. (lächelnd) Muß ich das nicht, um nur ruhiger sprechen zu können? Junger Mann, als man meine Gefangene mir darstellte, da entzückte mich — ich wiederhol' es Dir — ihr Reiz; da würd' ich, nicht als ein schweigender Gebieter, als ein verbender Liebhaber vielmehr, ihr Herz und Hand angeboten haben, hätt' ich nicht rasch einen Blick auf das Vaterland, das meiner noch ungetheilt bedarf, geworfen. Doch, indem ich noch wankte, indem ich schon auf Vereinigung von Bürgerpflicht und Männertiebe dachte, vernahm ich, daß sie bereits durch Werbung und Versprechen, durch Liebe und Gegengunst verbunden sey; und von dem Augenblick an, ward mein Geist meines Herzens Meister! Von diesem Augenblick an hab' ich sie nur geschützt, geschützt für Dich! nimm sie zurück, denn sie ist frei.

A. (noch halb außer sich) Götter, allgewaltige Götter, das tödt, als wenn es Wirklichkeit wäre, und wird am Ende nur als ein Traumbild verfließen. Imperator über Karthager und Hispanier, über Gallier und Kantabrier, mit einem Wort, über Feinde kannst Du siegen; doch dieser Sieg über Dich selbst — —

C. (lächelnd) Betroffen, er war keiner von den leichtesten. Doch ich bin Römer, und dieses Volkes Vorzug ist es, von Jugend auf, Beispiele mit anzusehen, die andere Völker nur durch Ueberlieferung kennen. — Glaubst Du meinem Munde nicht, wenn ich Deiner Geliebten Freiheit Dir verkündige, laß sehen, ob Du auch diesen Zeugen widersprechen kannst: — Servius! Servius! (ein Sklave führt Idbergerden und ihre Mutter ins Gemach.) Sieh sie hier, Deine blühende Schöne. Kein kriegerischer Muthwille hat sie berührt; keine Thräne, so lange sie mir gehört, ihre Wangen gebleicht. Sieh hier ihre Mutter, von mir selbst zur Gefährtin und zur Schützerin erkoren! Forche nach, ob sie sicherer in Deinem väterlichen Hause, als bei mir seyn konnte. Selbst meine Gegenwart soll Dich nicht hindern. (will gehen.)

A. (seine Hand ergreifend.) O, wo — wo ist die Höhle, in welche sich schamroth mein Argwohn und mein Ungeflüm verbergen kann? Imperator, ich beschwöre Dich, bleib! — Meiner Freude fehlt noch Besinnung, — Entzücken, Erstaunen, Beschämung, wie ich nie fühlte — — (eine stumme Pause) Edler Römer! sagt Dir mein Auge, meine zitternde Hand und mein sinkendes Knie nicht, was ich empfinde? Ha, ich Unglücklicher, wie soll ich es denn in Worte zwingen? — (zu ihr hineilend) Idbergerde, theures einziges Mädchen, ist es möglich? bist Du mein? ganz mein? — noch meiner werth? noch Deiner selbst? — —

Idbergerde. Dank' es diesem vortrefflichen Manne, daß ich es noch bin.

Mutter. Er sah sie einmal nur, im Kreis seiner Legaten und Centurionen. Die übrigen drei Tage hat sie unter meiner Obacht gelebt.

A. (wieder Scipio's Rechte fassend) Scipio! Scipio! gibt es kein Meer, das ich für Dich durchschwimmen, kein Ungeheuer, das

ich Dir bändigen, keinen Tod, den ich für Dich erbeuten soll! Be-
steh! befehl! und laß nur den kleinsten Theil meiner Schuld durch
eine solche That mich Dir bezahlen.

S. (ihn umarmend) Edler junger Mann, schon Deine Freude be-
zahlt mich mit einem Bucher, der mir fast unbillig scheint.

Mutt. Und darf ich dieser Freude des Alucius noch einige
Worte, erhabener Imperator, hinzufügen?

S. Sprich ohne Umschweif!

Mutt. Ehe mein Gemahl und seine Blutsfreunde Deinen Edel-
muth noch erfuhren; als sie nur wußten, daß Ilbegerde noch lebe,
da hatten sie schon, um ihren Liebling zu lösen, fünfzig Talente zu-
sammengebracht, und als sie gestern von mir Deine sanfte Behand-
lung erfuhren, haben sie mit Freuden diese Summe verdoppelt, legen
sie hier (Sklaven treten mit den Goldsäcken auf gegebene Zeichen her-
ein) zu Deinen Füßen nieder, und beschwören Dich durch meinen
Mund: verschmähe nicht, was nur ein schwaches Kennzeichen unseres
Danks, und nicht ein Lösegeld zu nennen ist.

S. Mit nichten, edle Frau! Meine und meiner Ahnen Sitte
war es nie, von Freunden Geschenke zu nehmen; sie ihnen zu geben,
dünkte uns ein größeres Glück.

Mutt. Imperator! ich stehe nicht auf, bevor Du mir diese Bitte
gewährest. (kniect nieder.)

Id. (beäugleichend) Ich muß Deine Gefangene, selbst wider Dei-
nen Willen, bleiben, wenn Du meiner Freunde Zoll allzu großmüthig
ausschlägst. Für mich sind diese hundert Talente zwar nicht zu viel,
doch für Dich viel zu wenig.

A. (ein gleiches thugend) Nur vor Altären beugte sich zeither mein
Knie; Feldherr, der Du mir mehr als ein Halbgott scheinst, laß
es mich jetzt vor Dir nicht vergebens beugen. Deine Großmuth hat
mich neu belebt; das Uebermaß derselben droht mich zu tödten.

S. Steht auf, meine Freunde! Jedes allzulange Sträuben artet
in Hartnäckigkeit aus. Ich will annehmen, was Ihr mir darbietet.
(Zu den Sklaven.) Legt es hieher. — Alucius, von meinen Händen
empfangen hier ein Mädchen, eben so werth, der Frauen Krone zu
werden, als sie bisher der Schmuck der Jungfrauen war, und wenn
meine Selbstbezwungung Euch anders erfreut, so verspricht mir Eines
nur dafür zum Lohn.

Alle drei. Was? o was? gebeut!

S. Schwörst Du mir Gewährung, Alucius?

A. Tausend Schwüre statt eines.

S. Wohl an, so sind außer Schönheit und Tugend, außer den
Geschenken, die ihr Vater vielleicht Dir schon zubereitet, jene hundert
Talente — Ilbegerdens Brautschaz.

Alle. Unmöglich! Nimmermehr!

A. Eh' mein Leben! —

S. (ernst) Prinz, Deine tausend Schwüre? Gebent' ihrer! sie
binden! — Zwar hätt' ich noch einen Wunsch. Doch freiwillig muß
Du ihn erfüllen. Ungebunden, oder gar nicht.

A. (eifrig) O, fordre! rede! gebeut!

C. Findest Du anders einen rechtlichen Mann in mir, so wisse: mein Vater, mein Oheim, alle meine Vorfahren waren es nicht minder! So wisse noch mehr: Geschlechter, wie das meinige, gibt es zu Tausenden in Rom! — Mucius, sey von nun an dieser Römer Bundesgenosse! Sey es, und Du wirst künftig gern gestehen: die Erde hat kein Volk, das man sich minder zum Feinde, und stärker zum Freunde wünschen soll.

A. (hastig) Leb wohl!

C. (etwas erstaunt) Wohin?

A. Laß mich! laß mich! Selbst an meinem Hochzeitstage flieh' ich von dannen; lasse alle jene Habe, mit der Du mich so mild beschenktest, lasse Idagerden selbst zurück; will die Fluren der Celtiberier durchstreifen; will überall laut rufen: „Mit mir! mit mir, meine Brüder! Zu den Fahnen eines Jünglings, den Göttern an Gestalt und Tugend ähnlich! Unüberwindlich in Waffen, doch unübertrefflicher noch an Milde und Edelmuth!“ — So will ich rufen, und kehre ich nicht mit tausend Reitern wenigstens binnen drei Tagen zurück, so mache mich das Schicksal eben so zum Spott meines Landes, als es zur Zierde und zum Retter des Deinigen Dich erschuf (2). (Ab.)

Zweite Abtheilung.

D r a m a.

Anmerkung. Zu den dramatischen Werken gehören: Das Drama oder Schauspiel, das Lustspiel, das Trauerspiel, das Singspiel. Die besten Schauspiele lieferten: Engel, Iffland, Kogebue, Lessing; die besten Lustspiele: Großmann, Jünger, Kogebue, Lessing, Müllner, Raupach, Schröder; die besten Trauerspiele: Göthe, Grillparzer, Klingner, Lessing, Müllner, Raupach, Schiller; die besten Singspiele: Göthe, Gotter, Huber, F. G. Jacobi, Kind, Kogebue, Michaelis.

(2) Er kehrte wirklich mit einem Trupp von 1400 Reitern wieder.

Der Edelknabe.

Personen.

Der Fürst von ***

Frau von Detmund.

Fähndrich von Detmund, ihr älterer Sohn.

Der Edelknabe, ihr jüngerer Sohn.

Hauptmann von ***

Der Direktor des fürstlichen Gymnasiums.

Ein Kammerdiener.

Die Scene: ein Vorzimmer. Durch zwei offene Flügelthüren sieht man in ein Kabinet, worin ein Feldbett steht. Vor dem Bette befinden sich auf einem Tableaut eine brennende Lampe und eine Uhr.

Erster Auftritt.

Der Fürst (liegt beinahe völlig angekleidet, mit über sich geworfenem Mantel, auf dem Feldbette). Der Edelknabe (hat sich im Vorzimmer in einen Sessel geworfen, und schläft).

Der Fürst (erwachend). Das heißt geschlafen! — O Gott Lob, daß es Friede ist! Nun schläft man wieder, von Sorgen und vom Lärm unerweckt — (nach der Uhr sehend). Zwei Uhr? Erst zwei Uhr? — Es muß weiter seyn. Ich habe länger gelegen. — (Er ruft) Page! Page!

Der Edelknabe (fährt in die Höhe und fällt wieder zurück). He! He! — Diesen Augenblick! — Gleich!

Der Fürst. Keiner da? Keine Antwort?

Der Edelknabe (wirft sich herum und murmelt). Ich bin ja nur jetzt — nur so eben — ich habe ja noch so wenig — —

Der Fürst. Das spricht doch. Wer wäre denn das? — (Indem er den Schirm von der Lampe zurückschlägt und hinsieht). Ach! ist's möglich? das Kind? — Hat das bei mir, oder hab' ich bei ihm wachen sollen? Was hat man gedacht?

Der Edelknabe (ist aufgetaumelt und reibt sich die Augen). Gnädigster Herr? —

Der Fürst. Komm, Komm, Kleiner! Ermuntere dich! — Zieh' Deine Uhr heraus! Meine hier ist abgelaufen.

Der Edelknabe (hält sich an die Armlehne des Sessels, und nickt). Wie? — wie, gnädigster Herr? —

Der Fürst (lachend). Du bist trunken vor Schlaf. Du machst die drolligste Figur von der Welt. Ich möchte Dich gleich so ge-

malt haben. — Die Uhr, sag' ich, die Uhr sollst Du herausziehen. Du sollst sehen, was die Zeit ist.

Der Edelknabe (indem er langsam näher tritt). Die Uhr, gnädigster Herr? — Ach verzeihen Sie! Ich habe keine.

Der Fürst. Du träumst noch. Was wolltest Du keine Uhr haben?

Der Edelknabe. Ich habe noch nie eine gehabt.

Der Fürst. Noch nie? Das ist viel. — Dein Vater schickt Dich hierher, und gibt Dir nicht einmal das Nothwendigste? das Einzige, was Du zu meiner Aufwartung brauchst?

Der Edelknabe. Ja, wenn ich noch einen Vater hätte!

Der Fürst. Du hast keinen mehr? —

Der Edelknabe. Er ist gestorben, eh' ich zur Welt gekommen. Ich hab' ihn niemals gekannt.

Der Fürst. Du armer Knabe! — Aber so konnte doch Deine Mutter, Dein Vormund —

Der Edelknabe. Meine Mutter, gnädigster Herr? — Ach! Sie wissen nur nicht. Die ist so unglücklich! so arm! Sie hat an mich ihr Bestes gewandt, und zu einer Uhr war Nichts übrig. Mein Vormund sagte, ich brauchte eine; — aber (gähnend) er hat mir noch keine geschafft.

Der Fürst. Wer ist Dein Vormund?

Der Edelknabe. Mein Vetter, gnädigster Herr.

Der Fürst (lächelnd). Sehr wohl. Aber der Vettern gibt's viel in der Welt. — Also wer ist Dein Vetter?

Der Edelknabe. Er ist hier — Hauptmann unter der Garde. Er hat hier heute die Wache.

Der Fürst. Ach ja! Ich erinnere mich. Eben der, von dessen Händen ich Dich erhalten habe — (ihm das Licht gebend). Da nimm, Kleiner! Halt fest! In dem Cabinet, dort zur Seite (indem er darauf hingeigt) müssen zwei Uhren unter dem Spiegel hängen. Bring' mir die zur Rechten, und nimm Dich in Acht mit dem Lichte!

Der Edelknabe (abgehend). Ja, gnädigster Herr.

Zweiter Auftritt.

Der Fürst (allein).

Ein guter Knabe! So aufrichtig! so freundlich, so dreist! — Ich glaube, wenn sein kleines Herz Geheimnisse hätte, ich wollte sie alle von ihm herausfragen. — O so ein Mann für ein Kind! und so ein Mann dann mein Freund! — Was will ich? Ich träume wohl gar? — Nein, das Schicksal hat den Fürsten der kleineren Glückseligkeiten zu viel geschenkt; es wäre ungerecht, wenn es ihnen auch die größte gewährte. — Schade nur, daß das Kind mir zu klein ist! Ich kann es nicht brauchen. Ich muß es der Mutter wieder zurückschicken.

Dritter Auftritt.

Der Fürst. Der Edelknabe.

Der Edelknabe (mit Uhr und Licht). Es ist um fünf, gnädigster Herr.

Der Fürst. Also bald Morgen! Ich dacht' es. — (die Uhr ihm abnehmend.) Aber ist denn das die Uhr, die ich Dir sagte! die Uhr, die zur Rechten hing?

Der Edelknabe. Nicht? — Ich glaubte es doch.

Der Fürst. Und wäre sie's auch gewesen, Kleiner! Hättest Du Deinen Vortheil verstanden, Du hättest nach der andern gegriffen. Denn die hier, voll Brillanten — was wäre wohl die einem Kinde nütze? — Oder hast Du vielleicht Deinen Vortheil zu gut verstanden? Ist Dir's gegangen, wie Manchem, der Alles verliert, weil er zu viel gewinnen will? — Sprich!

Der Edelknabe. Wie das? Ich verstehe Sie nicht.

Der Fürst. So muß ich deutlicher reden. — Du weißt doch, was Rechts und Links ist?

Der Edelknabe (sich besinnend, indem er auf seine Hände sieht). Rechts und Links, gnädigster Herr? —

Der Fürst (die Hand auf seiner Schulter). Geh, geh, guter Knabe! Du magst es noch eben so wenig, als Gutes und Böses zu unterscheiden wissen. Und daß Du den Unterschied nie erfahren möchtest! — Aber jetzt lauf! Rufe mir Deinen Vetter, den Hauptmann! Er soll hereinkommen. Hier herein vor mein Bett. Sage ihm das!

Vierter Auftritt.

Der Fürst (wieder allein).

Sehr unschuldig! Sehr liebenswürdig! Um desto mehr soll er fort. — Der Hof, sagt man, ist der Ort der Verführung. Ich kann nicht zugeben, daß er verführt werde. — Aber fort soll er? Wohin? — Wenn die Mutter so arm wäre, wie er sie macht; so außerordentlich arm, daß sie das Kind nicht erziehen könnte. — Ich muß das hören. Der Hauptmann muß mir das näher sagen.

Fünfter Auftritt.

Der Fürst. Der Edelknabe.

Der Edelknabe. Er kommt, gnädigster Herr.

Der Fürst. Nun? Wie sieht's denn? Wie ist's? — Du sprichst ja mit einer so trübseligen Stimme. Bist Du noch müde?

Der Edelknabe. Ach ja! — Ein wenig!

Der Fürst. Wenn es weiter Nichts ist! Wirf Dich immer wieder in Deinen Sessel! — Ich bin ein Kind gewesen, wie Du.

Ich weiß, wie süß in der Kindheit der Schlaf ist. — Wirf Dich hinein, sag' ich! Ich erlaube es Dir. (Indem der Knabe geht, und sich wieder in die Stellung zum Schlafen hinwirft.) Dachte ich's nicht? Er läßt sich das nicht umsonst gesagt seyn.

Sechster Auftritt.

Der Fürst. Der Edelknabe (der gleich wieder einschläft).
Der Hauptmann.

Der Hauptmann. Ihro Durchlaucht?

Der Fürst. Treten Sie her, Herr Hauptmann! — Was dünkt Ihnen zu dem kleinen Boten, den ich Ihnen geschickt habe? Wozu, glauben Sie, daß ich ihn brauchen könnte? — Zur Aufwartung? —

Der Hauptmann (die Achsel zuckend). Er ist freilich zu klein.

Der Fürst. Oder zum Ausschicken? Zum Begleiten?

Der Hauptmann. Ich fürchte wahrlich, er würde nicht widerkommen.

Der Fürst. Oder des Nachts hier zu wachen?

Der Hauptmann (lächelnd). Je nun — Wenn Ew. Durchlaucht nur selber schliefen. —

Der Fürst. Also wozu, Herr Hauptmann? Zu Nichts! Das ist klar. — Doch Sie wollten auch nicht, daß er mir, sondern daß ich ihm nützte. Sie wollten ihm hier Erziehung verschaffen. Sie sagten mir von der Armuth der Mutter. — Ist sie denn wirklich so arm?

Der Hauptmann (die Hand vor der Brust). Wirklich! wirklich, gnädigster Herr!

Der Fürst. Und geworden? Wodurch? —

Der Hauptmann. Durch eben den Krieg, wodurch Andere reich wurden. — Frei von Schuld war ihr Gut nie gewesen; jetzt ist es völlig in fremder Hand; Alles ist abgebrannt, ausgeplündert, zu Grund und zu Boden gerissen; kein Ziegel auf dem Dache gehört mehr ihr. — Dazu kommen Prozesse, gnädigster Herr; die sind hinter dem Kriege drein, wie die Pest hinter dem Hunger: und ehe sie aus werden, da müssen Kinder und Kindeskinde verderben. — Zum größten Glück für sie, sind ihre Söhne versorgt; der Jüngste ist hier bei Ew. Durchlaucht; der Älteste ist Fährndrich unter der Garbe; sie hilft sich dann durch, wie sie kann.

Der Fürst. Sehr elend vermuthlich?

Der Hauptmann. Das errathen Ew. Durchlaucht. — (Kalt) Sie lebt da in einer armseligen Hütte; ganz allein und verlassen; ich komme nie zu ihr hin: ich bin ihr Bruder, und es würde mich jammern, wenn ich es ansähe.

Der Fürst. Ihr Bruder sind Sie?

Der Hauptmann. Leider, gnädigster Herr!

Der Fürst (verächtlich). Leider? — und kommen nie zu ihr hin? — Ich verstehe, Herr Hauptmann. Sie würden sich ihres Elends nur schämen, oder wenn Sie sich rühren ließen, würden Sie Un-

kosten haben (der Hauptmann geräth in Verwirrung). — Wie heißt Ihre Schwester?

Der Hauptmann. Von Detmund, gnädigster Herr.

Der Fürst (nachsinnend). Von Detmund? Von Detmund? — Hatt' ich nicht unter meinen Truppen einen Major von Detmund? —

Der Hauptmann. Ganz recht, gnädigster Herr.

Der Fürst. Der gleich im ersten Feldzuge blieb?

Der Hauptmann. Im ersten Feldzuge! Ganz recht! — Es war ein rechtschaffener Mann. Er stieg auf eine Sturmleiter, als wenn er zum Tanze ginge. Er hatte Herz, wie ein Löwe.

Der Fürst. Und wie ein Mensch! Das will noch mehr sagen, Herr Hauptmann. Ich erinnere mich seiner sehr wohl, und ich wünschte —

Der Hauptmann (einen Schritt näher tretend). Was wünschsten Ew. Durchlaucht?

Der Fürst. Mit seiner Wittwe zu reden.

Der Hauptmann. Das können Sie diesen Augenblick. Sie ist hier.

Der Fürst. Sie ist hier? — Schicken Sie zu ihr, Herr Hauptmann! So bald sie auf ist, soll sie hierher kommen. — Ich will sie sehen, und will ihr das Kind wieder zurückgeben.

Der Hauptmann (bittend). Gnädigster Herr —

Der Fürst. Doch darf ihr das nicht gesagt werden. Gehn Sie! (Der Hauptmann geht ab.)

Siebenter Auftritt.

Der Fürst. Der Edelknabe (schlafend).

Der Fürst. So arm! Durch den Krieg! — Wieviel Elend macht doch der Krieg! — Wieviel Familien mögen nicht über ihn seufzen! — Gut, daß sie nur über ihn, und nicht über mich seufzen! Ich nahm aus Nothwendigkeit Theil daran; nicht aus Neigung — (aufstehend). Doch heraus! Es ist Tag. — Der Friede hat immer auch sein Schlimmes. Er macht wollüstig und träge. — (Nach einigem Auf- und Niedergehen bleibt er an dem Sessel stehen, in welchem der Knabe schläft). Ein holder Knabe! — wie unbekümmert er da liegt! Wie sanft! — Er dünkt sich in dem Hause eines Freundes zu seyn, mit dem es keiner Umstände braucht. Er ist die lautere Natur. — (Wieder umhergehend.) Seine Mutter — aber wahrhaftig! ich thäte nicht viel für sie, wenn sie so, wie der Hauptmann, wäre. Ich muß sie ausforschen. Ich muß sie prüfen: und dann — dann ist's immer noch Zeit, meinen Entschluß zu fassen. (Er stützt sich auf die Kopflehne des Sessels und indem er den Knaben mit Wohlgefallen betrachtet, wird er ein Papier gewahr, das ihm aus der Tasche hervorsteht). Was ist das? Ein Brief, wie es scheint. — (Er nimmt es, und liest die Unterschrift). „Deine ewig getreue Mutter, von Detmund.“ — Ha, von der Mutter! — Ob ich ihn lese? — — Ich wünschte doch,

ihren Charakter zu kennen. Gegen das Kind wird sie ihn nicht verstellt haben. Ich will ihn lesen. —

„Mein liebster Moriz!“

„So viel Mühe Dir noch das Schreiben macht, so hast Du Dich doch meiner Bitte erinnert, und mir sogar mehr geschrieben, als ich verlangt hatte. Ich erkenne darin Deine Liebe, und ich umarme Dich dafür. — Du schreibst mir, daß Du nun dem Fürsten vorgestellt worden; daß er die Gnade gehabt, Dich anzunehmen; daß er der beste, der freundlichste Herr sey, und daß Du ihn von Deinem ganzen Herzen liebst.“ —

(Den Knaben ansehend.) Nein, wirklich? Das schriebst Du, Kleiner? — Nun, so ist's ja wohl Pflicht, daß ich Dich wieder liebe, daß ich Dir's zu beweisen suche.

„Du hast das wohl Ursache, mein Kind; denn ohne seinen Beistand, was würde wohl in der Welt Dein Schicksal seyn? — Du bist nicht allein eine vaterlose, sondern, wenn schon Deine Mutter noch lebt, auch eine mutterlose Waise; denn mich hat das Glück außer Stand gesetzt, meine Pflicht an Dir zu erfüllen. Das war immer mein größtes, mein schwerstes Leiden. Bei jedem Unfalle, der mich betraf, blieb ich standhaft, so lange ich nur an mich dachte; die Thränen kamen erst dann, wenn ich auf Dich sah.“ —

Biel Zärtlichkeit! Biel Gefühl! wie es scheint! — Und wenn sie nur eine eben so gute Frau ist, als Mutter — Doch warum nicht? — Gewiß! Ganz gewiß!

„So gern ich nun wollte, so kann ich Dich nicht selbst den Weg zur Glückseligkeit führen: ich muß hier in der Entfernung stehen bleiben; aber mit aller Kraft, die mir die Liebe gibt, will ich Dir nachrufen, so lang' ich Dich errufen kann, und will Dich bitten, daß Du die rechte Straße gehst. — Liebstes Kind! Mit dem Gehorsam, den Du mir stets erwiesen hast, trage diesen Brief immer bei Dir!“ —

(Einen Blick auf den Knaben.) Er war gehorsam. Er hat es ehrlich gethan.

„Und wenn Du Deine Pflicht übertreten, wenn Du die Ermahnungen brechen willst, die ich noch mit dem letzten Abschiedskusse, mit den letzten Thränen Dir zurief; — o dann mein Kind! dann erinnere Dich dieses Briefes, und überlies ihn! Erinnerere Dich einer Mutter, die in ihrer Einsamkeit keine Freude kennt, als Hoffnung, die Du ihr gibst.“ —

Keine sonst? — Hat er nicht einen Bruder?

„Erinnere Dich, daß Du sie vor Kummer ins Grab bringen, daß Du eben das Herz durchbohren würdest, das Dich auf Erden am meisten liebt.“

Sie fühlt seine Gefahr. Sie hat sehr Recht; denn er ist in Gefahr. — Und konnte sie's wagen? Konnte sie den Entschluß fassen?

„Ich schreibe das nicht aus Mißtrauen zu Dir: Dein Betragen hat mir keine Ursache dazu gegeben. — Nein, mein Kind! nein!

„Du hast meine Thränen um Deinen Bruder gesehen; Du wirfst mir den Kummer nicht machen, den er mir machte.“ —
 „Also der Aeltere? — der Fähdrich? — Das muß ich näher erfahren.“

„Du warst immer gut, immer gehorsam, immer kindlich gesinnt: dieses Zeugniß gebe ich Dir mit Freudenthränen. — Fahre so fort, wie Du anfangst, und werde ein rechtschaffener Mann! Dann hast Du keine arme und unglückliche Mutter mehr: Du hast eine reiche und eine glückliche Mutter.“

„Sehr wohl! Sie gefällt mir. — Das Unglück, scheint's, hat sie nur erhoben, statt sie niederzudrücken.“

„Zu Ende Deines Briefes schreibst Du, daß alle Deine Mitpagen Uhren hätten. Ich merke Dir's an, wie sehr auch Du eine zu haben wünschtest; aber Du brichst davon ab, und unterdrückst Deinen Wunsch. Eben um dieser Bescheidenheit willen geht mir's ans Herz, daß ich ihn nicht soll erfüllen können. Aber vergib mir, mein Kind! Ich kann nicht. So eben zeigt sich die Nothwendigkeit, nach der Hauptstadt zu gehen: das wird mir alles das Wenige hinnehmen, was ich noch habe. Doch laß auch diese Ausgabe nur überstanden seyn! und ich will mich aufs äußerste einschränken; ich will mir Alles versagen, um, wo möglich, Deinen Wunsch zu befriedigen. Was nur immer in meinen Kräften ist, das will ich für meinen Liebling thun, damit es ihm nie an Ermunterung zur Tugend und zum Gehorsame fehle. — Ich sehe Dich nun wieder, und bin“

„Bortreffliche Frau! — Ich will den Brief meiner Gemahlinn zeigen. Ich will ihn bei mir behalten. — Doch nein! Es ist der ganze Reichthum des Knaben. (Er steckt ihn wieder in die Tasche, aus der er ihn gezogen hatte). — Wie süß er noch schläft! — Seinen Kindern, sagt man, gibt der Himmel ihr Glück im Schlafe; und bei ihm wird das wahr werden. Sein Glück ist gemacht. — (Er nimmt ihn bei der Hand). — Kleiner! — Kleiner! — (der Knabe erwacht, und sieht den Fürsten eine Weile mit weit offenen Augen an. Der Fürst ihn wieder.) Sehr drollig, beim Himmel! — Komm! Ermuntre Dich, Kleiner! Es ist jetzt Tag, und Du kannst hier nicht länger schlafen. Steh auf!“

Der Edelknabe (langsam aufstehend). Ja, gnädigster Herr. Der Fürst. Deine beiden Augen sind noch voll Schlaf. Da geh' hin in mein Cabinet! (der Knabe geht.) Lösche die Lampe aus! Wirf die Thüren zu! (Er löscht die Lampe aus, und wirft die Thüren zu.) — Nun geh' nach dem, wo die Uhren hingen! Hübsch schnell! — Nein, nein, nach jenem dort gegenüber! Geschwind! — Komm wieder hierher! Komm zurück! — Bist Du nun munter?

Der Edelknabe. Ach ja, gnädigster Herr!

Der Fürst. Sage mir doch — denn ich halte Dich für einen fleißigen und geschickten Knaben — kannst Du schon Briefe schreiben? Der Edelknabe. O wenn ich will! — Schon ganzer zwei hab' ich geschrieben.

Der Fürst. Und die zwei? — An Deine Mutter vermuthlich?

Der Edelknabe (sehr freundlich). An meine Mutter, gnädigster Herr.

Der Fürst. Die Freude funkelt Dir aus den Augen, wenn ich nur von ihr rede — (vor sich). Wie sehr sich das liebt, weil es arm ist! — Und ist sie denn eine so gute Frau, Deine Mutter?

Der Edelknabe (ergreift des Fürsten Hand mit seinen beiden). — Ach, wenn Sie sie kennen sollten!

Der Fürst. Das werd' ich, Kleiner.

Der Edelknabe. Sie ist so liebreich, so gut. —

Der Fürst. Dann wollt' ich aber nur wünschen, daß sie auch gute Söhne hätte. — Der Fährdrich, sagt man, soll nicht der Beste seyn; aber Du —

Der Edelknabe (den Kopf schüttelnd). Ach, der Fährdrich! der Fährdrich!

Der Fürst. Man sagt wirklich, daß er ihr vielen Kummer macht. — Wäre das wahr?

Der Edelknabe. Je nun, gnädigster Herr. — Man hat mir nur verboten, davon zu reden. Wenn's der Oberst erführe — (im Vertrauen) O das ist ein harter, häßlicher Mann, der Oberst.

Der Fürst (die Hand erhebend). Behüte! Kein Wort muß er erfahren! — Was ist denn aber vorgefallen? Was hat's denn gegeben?

Der Edelknabe. Allerhand! Ich weiß selbst nicht recht, was? — So viel weiß ich, daß sich meine Mutter sehr übel darum gehabt; daß sie sich schon einmal ganz bloß gegeben, um es nur bei Zeiten zu unterdrücken — (ganz nahe an ihn herantretend und leise.) Er hätte, sagte sie, unglücklich werden, er hätte vom Dienst kommen können.

Der Fürst. Vom Dienst? Ei, wie das?

Der Edelknabe. Ja, das kann ich nicht sagen, gnädigster Herr.

Der Fürst. Mir wohl! Warum nicht? —

Der Edelknabe. Man hat's mir selbst nicht gesagt.

Der Fürst (lachend). Da hat man sehr klug gethan. Das ist denn freilich ein Anders. — Also wieder auf Dich zu kommen: Du hattest vorhin keine Uhr. Hast Du wohl Deiner Mutter um eine geschrieben?

Der Edelknabe. Ein einziges Mal, aber nicht wieder!

Der Fürst. Ich merk's. — Ganz gewiß hat sie Dir einen Beweis gegeben?

Der Edelknabe. Ach nein, gnädigster Herr! Sie will sich behelfen, schreibt sie, um mir so viel zu ersparen, und sie behilft sich so schon so elend. — Das jammert mich viel zu sehr.

Der Fürst. Das muß Dich auch jammern. Ein guter Sohn sollte seiner Mutter nicht neue Sorgen machen; er sollte wünschen, daß er ihr helfen könnte. — — Und eine Uhr — Wenn's nur um eine Uhr zu thun ist! die wäre ja wohl noch sonst zu bekommen. (indem er eine Börse herauszieht) Sieh her, Kleiner Moriz! da hätte ich zwölf Dukaten erübrigt, die ich verschenken könnte, — und — ich will sie verschenken. Her Deine Hand! (Der Knabe hält die Hand hin, und indem der Fürst zählt) —

Der Edelknabe. Sollen sie mein, gnädigster Herr?

Der Fürst. Dein! Allerdings! — Aber sprich, was beginnst Du nun mit dem Gelde?

Der Edelknabe (freudig). Könnt' ich nicht eine Uhr dafür haben? —

Der Fürst. O ja! eine recht schöne! — in meinem Lande gemacht, und London darauf geschrieben: aber — wenn wir's beim Lichte betrachten, Du brauchst keine Uhr. Ich selbst habe ja Uhren genug. — (Indem der Knabe ihn aufmerksam ansieht.) Wär' ich wie Du, da wüßst' ich schon, was ich thäte, ich machte einen ganz andern, ganz bessern Gebrauch von dem Gelde. — Doch wie Du willst! wie Du willst! — Jetzt geh' ich, um mich ankleiden zu lassen. Du bleib hier, bis ich wiederkomme.

Der Edelknabe (ihm nach). Gnädigster Herr —

Der Fürst. Was ist's? Was beliebt?

Der Edelknabe. Meine Mutter ist hier. Sie fährt den Morgen wieder zurück, und ich möchte so gern noch von ihr Abschied nehmen. — (Liebkosend.) Darf ich? Erlauben Sie mir's?

Der Fürst. Nein, guter Kleiner! Dieß Mal soll Deine Mutter hierher kommen. Sie soll zu Dir kommen. Geduld! (Er geht ab).

Achter Auftritt.

Der Edelknabe (allein).

Hierher kommen? Zu mir? Ei, wie das? — Aber was geht das mich an? Wenn sie nur kommt! — Eins, zwei, drei — (Er zählt leise weiter bis zwölf.) Zwölf Dukaten zu einer Uhr — O Himmel! Wie freue ich mich! Es ist, als ob ich die Uhr schon hätte, schon gehen hörte, schon aufzöge. — Aber — was sagte der Fürst? Er wüßte schon, was er thäte, wenn er wie ich wäre? Was denn? — Ja, Er! Er, der Uhren in Menge in allen Zimmern hat; Er weiß viel, wie's einem Andern thut, der in seinem Leben noch keine gehabt hat. Aber — erst sagte er auch, ein guter Sohn sollte seiner Mutter zu helfen suchen. Gewiß dachte er hier wieder an meine Mutter. — Zwölf Dukaten! (Indem er sie ansieht.) Das ist freilich viel Geld! gewaltig viel Geld! Wenn sie die hätte, davon könnte sie lange, lange leben. — (Er drückt das Geld mit beiden Händen gegen die Brust.) Ach, eine Uhr, eine Uhr! — (Und indem er die Hände wieder sinken läßt.) Aber auch eine Mutter! eine so gute Mutter! — Sie war noch gestern so niedergeschlagen. Sie sah so blaß aus, so krank! Ich glaube, wenn ich das Geld ihr wiedergäbe: ihr wär' auf einmal geholfen. — Soll ich's denn thun? Soll ich's ihr geben? — (Entschlossen.) O ja! O ja! — — Aber bald muß sie kommen: denn sonst gereut's mich wieder. Die Uhr liegt mir zu sehr am Herzen — (den Zeigefinger an den Lippen.) Horch! Stille! Wer kommt? —

Neunter Auftritt.

Der Edelknabe. Frau von Detmund. Der Hauptmann.

Der Edelknabe (ihr entgegen). Liebe Mama —

Frau von Detmund (sich schüchtern umsehend und ohne auf das Kind zu achten). Ich weiß nicht; — ich bin so unruhig, mein Bruder. Wenn ich nur seine Absichten wüßte! Wenn ich nur gleich vorher wüßte — —

Der Hauptmann. Seine Absichten? — Da sieh das Kind an! Das Kind gibt er Dir wieder. — (Indem sie erschrocken auf den Knaben sieht, der ihr mit großer Freundlichkeit die Hand küßt.) Es war auch wohl, beim Himmel! sehr thöricht, daß Du es herbrachtest. Was soll es dem Fürsten? — Die andern Edelknaben! die werden groß und gehen in Dienst; aber der — (verächtlich die Hand gegen ihn hinwerfend) der ist zu Allem verdorben! den drückt der Kummer und der Gram nieder, womit Du ihn aufgefäugt hast! der wird in seinem Leben nicht wachsen!

Frau von Detmund (schmerzlich). Mein Bruder! —

Der Hauptmann. Kurz, wenn ja der Fürst auf Dich hört, so laß Dich nur nicht auf das Kind ein! Das ist umsonst. — Sprich ihn lieber wegen des Fähdbruchs zu Gute! Der hat doch noch Wachsthum! der sieht doch noch einem Manne ähnlich!

Frau von Detmund. Wie sagst Du? Wegen des Fähdbruchs? —

Der Hauptmann. Nun ja! Er hat zu ihm geschickt.

Frau von Detmund. Ich erschrecke. Sollt' er erfahren haben — —

Der Hauptmann (immer noch kalt). Doch wohl! Wahrscheinlicher Weise! — (Den Stock in die Seite und gegen die Erde lehrend, indem er mit dem Kopfe dazu schüttelt.) Und wenn er nun hätte; was meinst Du? Wenn er nun wüßte, daß der Bube hat durchgehen wollen? daß er selber untergeschlagen? daß er durch meine Vermittelung — (hitzig den Stock vor sich niederstoßend) O bei Gott! Es bringt mich noch selbst in die Wache. Ich wollte, ich hätte mich nie um Deine Kinder bekümmert. Nie ein Haar! Und ich will auch nicht wieder! — (Er geht murrend ab, und sieht sich noch einmal um.) In meinem Leben nicht wieder!

Zehnter Auftritt.

Frau von Detmund. Der Edelknabe.

Der Edelknabe (da er ihre Unruhe sieht). Der Wetter ist immer böse. — Lassen Sie ihn reden, und fürchten Sie Nichts, liebe Mama!

Frau von Detmund. Ach schweig, Kind! Du weißt nicht — —

Der Edelknabe. Ei ja! Ich weiß mehr, als der Wetter. — Der Fürst ist gar nicht so, wie er sagt: Er thut gewiß keinem

Menschen Uebels; Er hat mich nur eben beschenkt. — (Ihr die Hand mit dem Gelde vorhaltend). Sehen Sie nur! Sehen Sie! Das hat er mir Alles geschenkt.

Frau von Detmund (bestürzt). Ist es möglich? Der Fürst — —

Der Edelknabe (indem er die Hände in weiter Entfernung über einander hält). Aus einem großen, großen Beutel voll Gold. Eben jetzt, eh' Sie herkamen. — Ach, wenn der wollte, Mama! Wenn der wollte! Der hat! —

Frau von Detmund. Aber wie? Ich begreife das nicht. — Er mußte doch eine Ursache, eine Veranlassung haben — —

Der Edelknabe. Ei freilich! Seine Uhr stand ihm stille. — Er hatte gestern den ganzen Tag über gesagt, da mocht' er vergessen haben, sie aufzuziehen; und heute den Morgen — (Indem er zum Kabinet läuft und einen Flügel öffnet) Sehen Sie nun hier! Er lag da hier auf dem Bette — — da schrie Er in mich hinein, ich sollte nach meiner Uhr sehen; und da — weil ich nun da keine hatte — —

Frau von Detmund. So gab Er Dir dieß?

Der Edelknabe. So gab Er mir's, daß ich mir eine schaffen sollte. — — (Das Geld wieder hingeigend.) Zwölf Dukaten, liebe Mama.

Frau von Detmund. Sieh mich an! Darf ich's glauben?

Der Edelknabe. Gewiß! Gewiß! Glauben Sie's immer! — Aber die Uhr thut mir nicht noth, und es wird schon noch sonst eine geben — (Nach ihrer Hand greifend.) Stecken Sie ein! nehmen Sie hin!

Frau von Detmund (gerührt). Wie, mein Kind! — Wie?

Der Edelknabe. Es geht mir so nahe, daß ich Sie immer weinen sehe. — O ich wollte, daß ich nur viel hätte, recht viel! da sollten Sie nie wieder weinen. — Alles, Alles, was ich nur hätte, das wollte ich Ihnen geben.

Frau von Detmund (sich über ihn bückend). Wolltest Du das? —

Der Edelknabe. Und ach! da sollten Sie so vergnügt seyn! so glücklich!

Frau von Detmund (ihn küssend). Ich bin es, mein Kind. Ich gäbe diesen Augenblick nicht um alles Gold Deines Fürsten. — (Ihn noch einmal küssend.) O Du weißt nicht, wieviel Glend eine Mutter über die Freude an ihrem Kinde vergißt!

Der Edelknabe (wieder nach ihrer Hand greifend). Sie nehmen's doch aber? — Nehmen Sie's ja, liebe Mama!

Frau von Detmund. Ich will es nehmen. Ich darf Dich nicht selbst kaufen lassen; denn Du würdest betrogen werden. Ich will für Dich kaufen, mein Kind.

Der Edelknabe. Für mich? eine Uhr? —

Frau von Detmund. Du wirst hier bleiben; da brauchst Du eine.

Der Edelknabe. Ach, nicht doch! nicht doch! Wozu? Der Fürst hat ja Uhren, wo man hinsieht. Er hat mir ja selbst gesagt, ich brauchte keine.

Frau von Detmund. Und hat Dir doch eine geschenkt?

Der Edelknabe. Wirklich! wirklich! Er hat's gesagt.

Frau von Detmund. Du betrügst mich, mein Kind. Du redest die Unwahrheit; und das sollst Du nie, auch nicht aus Liebe zu Deiner Mutter.

Der Edelknabe. Die Unwahrheit? Sie glauben mir nicht? Nun, so wollte ich, daß der Fürst nur da wäre! daß er nur käme — (Sich umsehend.) Er kommt auch.

Elfter Auftritt.

Die Vorigen. Der Fürst.

Der Edelknabe (ihm mit ausgestrecktem Finger entgegen). Nicht wahr, gnädigster Herr? Sie haben mir zwölf Dukaten zu einer Uhr geschenkt?

Der Fürst (lächelnd). Das hab' ich, Kleiner.

Der Edelknabe. Sie haben mir gesagt, daß ich die Uhr nicht nötig hätte?

Der Fürst. Ja wohl! Das hab' ich gesagt.

Der Edelknabe (schnell herum). Nun, Mama? Nun?

Frau von Detmund (in Verlegenheit). Mein Kind — (laut.) O verzeihen Ihre Durchlaucht! Verzeihen Sie der Einfalt eines Kindes, das der Ehrerbietung vergift!

Der Fürst. Verzeihen, Madame? — Diese Einfalt entzückt mich. Ich wollte, ich könnte in dieser Einfalt mit allen Menschen leben. Sie ist so sehr in der Natur. — Immer sprich, Kleiner! Was war's? Wollte Dir Deine Mutter vielleicht nicht glauben?

Der Edelknabe (halb ärgerlich). Nein, gnädigster Herr! — Erst wollte sie mir nicht glauben, und nachher auch nicht nehmen.

Der Fürst. Was hör' ich! nicht nehmen? — Also hast Du wohl gar mein Geschenk so verachtet, es wieder wegzuschicken? — Ich will nicht hoffen?

Der Edelknabe (betreten). Gnädigster Herr!

Der Fürst. In der That, das würde mir wenig Lust machen, Dir mehr zu schenken. — Nur gleich bekannt! Hast Du's gethan?

Der Edelknabe (sich entschuldigend, indem er auf seine Mutter zeigt). Sie ist so arm, gnädigster Herr!

Der Fürst. Du guter Knabe! (Ihm unter's Kinn greifend) — Und also hast Du Deinen einzigen Wunsch, Deine liebste Begeherte aufgeopfert, um Deiner Mutter zu helfen? — O wahrhaftig! dann wäre es Jammer, wenn Du Deine Uhr solltest verloren haben. — (Indem er seine eigene Uhr hervorzieht) Aber sieh! Und wenn ich nur diese einzige hätte; — um Deine Bärtlichkeit zu belohnen, (er gibt sie ihm) Du solltest sie dennoch haben!

Der Edelknabe (freudig zugreifend). Ach, gnädigster Herr! — Ist sie im Gange?

Der Fürst. Sey ruhig! In vollem Gange. — (Indem der Knabe zu seiner Mutter läuft, sie ihr zu zeigen) Aber wenn man's bedenkt, ist es nicht schlimm in der Welt? Die meisten Reichthümer

werden von Schwelgern besessen, die sie verschwenden, oder von Geizhalsen, die sie verschließen. Männer wie Du, sollten reicher seyn; da würde die Welt sich besser stehen. — Und was hindert mich denn, Dich reicher zu machen? — Komm, steck die Uhr ein! Geschwind! — Und weil Du so gut mit dem Wenigen umgingst — (ihm eine Börse gebend) Da nimm! Da sind für zwölf Dukaten ihrer hundert.

Der Edelknabe (erstaunt ihn ansehend). Ah, gnädigster Herr!

Der Fürst. Du bedenkst Dich? So nimm doch!

Der Edelknabe. Beutel und Alles? — (Im Begriff, es zurückzugeben) Das ist ja wirklich zu viel!

Der Fürst. Wenn's für Dich wäre! Schon recht! — Aber ich gab es Dir, daß Du es anlegen solltest. Und wer, meinst Du wohl, der es brauchen könnte?

Der Edelknabe. Brauchen? — (Vom Fürsten auf seine Mutter, und dann wieder auf den Fürsten sehend) Da, liebe Mama!

Frau von Detmund (sich ihm nähernd). Ihro Durchlaucht! —

Der Fürst. Keine Danksagung, Madame! Sie werden finden, daß es sehr wenig ist, und daß ich weit mehr wieder verderbe, als ich gut gemacht habe. — Aber — (die Hand gegen den Edelknaben) Sie sehen schon, ohne daß man es Ihnen sagt — das Kind ist viel zu schwach für mich, viel zu klein. Es ist in einem Alter, wo man Andern noch keine Dienste leisten kann; wo man selbst ihrer noch braucht: und kurz — Sie werden es ohne Schwierigkeit wieder annehmen, heß' ich. — — Sie schweigen?

Frau von Detmund (vor sich niedersehend). Ich habe Unrecht, Ihro Durchlaucht. —

Der Fürst. Wie so? Worin? —

Frau von Detmund. Ich habe Unrecht — daß ich mich einer Armuth schäme, die ich selbst nicht verschuldet habe — Aber ich will mich ihrer nicht schämen. Ich will sie frei in der Gegenwart meines Fürsten bekennen. — (Ihm näher tretend und in die Augen sehend.) Ja, Ihro Durchlaucht; ich bin zu arm, mein Kind zu erziehen. Ich habe schon längst für die Zukunft gesorgt; nur zu bald werd' ich anfangen, auch für den heutigen Tag zu sorgen: und wenn dann mein größter Kummer zurückkehrt; — wenn Ew. Durchlaucht dieses unmündige, unerzogene Kind verstoßen — (sie will ihre Thränen zurückhalten) dessen Vater zu früh starb. — O verzeihen Sie meiner Schwachheit!

Der Edelknabe. Sie weint? — (des Fürsten Hand ergreifen und wehmüthig) Gnädigster Herr!

Der Fürst. Nun, wenn auch Du kommst! — Was ist's?

Der Edelknabe (bittend). Sie werden doch mich nicht verstoßen? —

Der Fürst. Nicht? Meinst Du nicht? — Nun wohl! denn! Um Deines Zutrauens willen! — Er mag bleiben, Madame — (verstellt.) Es wäre zwar freilich Jammer, wenn seine Sitten, wenn seine Unschuld — Doch nein! Das wird sobald keine Gefahr haben.

Frau von Detmund (äußerst aufmerksam). Seine Unschuld, Ihre Durchlaucht?

Der Fürst (wie vorhin). Nein, nein; Sie könnten glauben, als wenn ich zurückgehe. Lassen Sie's gut seyn, Madame!

Frau von Detmund (verlegen). Aber doch — wenn es nicht zu kühn von mir wäre: — Dürft' ich wohl um die Gnade einer Erklärung bitten?

Der Fürst (immer verstellt). Ich wollte nur sagen, Madame — ich bin schon längst mit meinen Edelknaben sehr unzufrieden; ich finde, daß sie der Auswurf des jungen Adels sind — in allen Ränken und Schalkheiten ausgelernt: und vielleicht — vielleicht könnte ihr Umgang, ihr Beispiel — — Doch Sie sehen, das ist ein bloßes Vielleicht. Auf ein Vielleicht wollen wir's wagen.

Frau von Detmund (etwas zu hitzig des Kindes Hand ergreifend). Nein, gnädigster Herr!

Der Fürst (wie beleidigt). Nicht? — Wie Sie meinen, Madame.

Frau von Detmund. Das Herz meines Kindes ist mir zu wichtig. Ich zittere vor der Gefahr, worein ich es hätte stürzen können.

Der Fürst. Aber bedenken Sie doch — —

Frau von Detmund. Ich darf Nichts bedenken. Ich sehe mein Kind im Feuer; und wenn ich's nur rette — ob ich es nackt rette! —

Der Fürst. Ohne Vermögen! ohne Unterricht! ohne Erziehung! — Wie soll das werden? Was soll herauskommen, Madame?

Frau von Detmund. Was Gott will! Mir soll es gleich seyn. — Kann er seinen Stand nicht behaupten, so mag er das Land bauen, und mag in Armuth sterben!

Der Fürst. Das heißt edel gedacht! Ich sehe, Madame, Sie verdienen Alles, was ich nur für Sie thun kann. — (Ihr näher und mit Wärme.) Wie soll ich helfen? Wie soll ich Ihre Umstände bessern? — Reden Sie! Fordern Sie! Es ist Ihr Freund, der vor Ihnen steht.

Frau von Detmund (äußerst verwirrt und gerührt). O Ihre Durchlaucht.

Der Fürst. Sagen Sie mir vor allen Dingen: Wie ist der Zustand Ihres Vermögens? — Ihr Gut? — —

Frau von Detmund. Ist durchaus nicht zu retten.

Der Fürst. So groß ist die Schuld? — Aber Sie haben Prozesse, wie man sagt. Geben denn die keine Hoffnung?

Frau von Detmund. Keine, gnädigster Herr! — Außer dem Einen, den ich wegen einer geringen Erbschaft führe. Mein Recht darauf ist unstreitig: nur der Reichtum anderer Verwandten kämpft noch mit meinem Rechte. — Eben war ich hier, um aus Noth einen Vergleich zu treffen; — es hat sich zerschlagen.

Der Fürst. Desto besser für Sie! So müssen Sie jetzt, auch ohne Vergleich, zu Ihrem Rechte kommen. Ich hatte dafür. — Nehmen Sie überdieß noch hundert Louisd'or zum Jahrgehalte an! Das wird Sie, hoffe ich, über alle Bedürfnisse hinaussetzen.

Frau von Detmund (sich niederwerfend). So viele Gnade!
— Kann ich sie je — —

Der Fürst (hält sie zurück). Was soll das? Stehen Sie auf! Stehen Sie auf! — Ich thue ja Nichts, als was ich dem Andenken des Mannes schuldig bin, dessen Wittve Sie sind; als was ich für Jeden thun würde, dessen Verdienste ich so, wie die Ihrigen, schätze. — Sagen Sie mir, würden Sie jetzt noch Bedenken haben, das Kind wieder zurückzunehmen?

Frau von Detmund. Wie könnt' ich, Ihro Durchlaucht?

Der Fürst. Und Du, Kleiner! — Gingst Du wohl gern mit Deiner Mutter?

Der Edelknabe (die Uhr in der Hand). Mit meiner Mutter?
— O ja!

Der Fürst. Aber ich weiß doch, Du liebst mich. Du bleibst auch wohl gern hier bei mir?

Der Edelknabe. Sehr gern, gnädigster Herr!

Der Fürst. Nun dann! — Wenn das ist — Schickt' ich Dich fort, so hätt' ich Dich doch immer verstoßen, und Du hast mich so dringend gebeten, Dich nicht zu verstoßen. Auch hat Dich Deine Mutter nun einmal in meine Arme geworfen. Ich muß denn schon auf Anstalten denken. — Bleiben Sie da! Ich komme wieder, Madame.

Zwölfter Auftritt.

Frau von Detmund, Der Edelknabe.

Frau von Detmund. Gütiger Gott! — (Indem sie sich in den Sessel wirft) Was war das?

Der Edelknabe (fröhlich um sie herum). Nun? Nun? — Ist's nun recht? Ist's nun gut?

Frau von Detmund (ihn zärtlich zu sich ziehend). O liebstes Kind! — —

Der Edelknabe. Aber Sie freuen sich ja nicht? Sie müssen sich freuen, liebe Mama!

Frau von Detmund. Ich bin beschämt über mein Glück. — Ich denke an mein Mißtrauen gegen die Vorsicht; an den tödtlichen Kummer, den ich fühlte, als Du zur Welt kamst. Es war in eben der Stunde, es war unmittelbar auf den Augenblick, da ich den Tod Deines Vaters erfuhr. — Mit welchem Jammer sah ich Dich an! Mit welchem Schmerz, Dich geboren zu haben; (indem sie ihn küßt und die Arme um ihn herum schlägt) und warst Du der, der mir helfen, der schon in seiner frühen Kindheit meine Thränen abtrocknen sollte? — — Gott! Was fehlt mir nun noch? — Nichts! Nichts, als die Gewißheit von Deinem Bruder! Dann bin ich glücklich.

Der Edelknabe. Von meinem Bruder? Wie das, liebe Mama?

Frau von Detmund. Wenn der Fürst sein Verbrechen wüßte — —

Der Edelknabe. Ach wenn auch! Es hat ja Nichts zu bedeuten. — Sie sehen ja wohl, wie liebreich, wie freundlich er ist.

Frau von Detmund. Gegen uns, mein Kind — Weil wir unschuldig sind.

Der Edelknabe. Und er hat mir ja versprochen, es sollte geheim bleiben. Der Oberst sollte Nichts davon wissen.

Frau von Detmund (auffahrend). Was? Dir versprochen?

Der Edelknabe. Ganz gewiß! ganz gewiß! Daß Sie sich also deswegen nicht ängsten!

Frau von Detmund. Ich erstaune! Du hast ihm gesagt? —

Der Edelknabe (indem er Unrath merkt). Ach, nicht viel! — Was ich wußte. — Er fragte mich nach meines Bruders Aufführung, und da konnt' ich doch nicht die Unwahrheit reden. Das haben Sie ja selbst mir verboten.

Frau von Detmund (ängstlich). Aber, Kind! — Liebstes Kind! — Konnte denn Deine Einfalt —

Der Edelknabe. Wie? Sind Sie unruhig darüber?

Frau von Detmund. Ob ich's bin? Ob ich unruhig bin! — Wenn er nun weiter fragt? Wenn er erfährt? — O Du kannst mich, Deinen Bruder, uns alle ins Unglück bringen.

Der Edelknabe (im Begriff zu weinen). Ins Unglück bringen?

Frau von Detmund. Ah! da höre ich schon — (sich auf ihn werfend und ihm zurendend). Sey nur still! nur ruhig! — Thränen würden Uebel nur ärger machen. Sey ruhig.

Dreizehnter Auftritt.

Die Vorigen. Der Fürst. Hinter ihm der Fähdrich und der Hauptmann.

Der Fürst. Nur herein! Nur mir nach, meine Herren! — (zum Fähdrich) Sie sind also Detmund? Ein Sohn des wackern Majors von Detmund?

Der Fähdrich (sich tief verbeugend). Ja, Ihre Durchlaucht.

Der Fürst. Eine große Empfehlung! Sie hatten einen rechtschaffenen Vater. — Vermuthlich reizt Sie sein rühmliches Beispiel zur Nachfolge? Sie bestreben sich, seiner würdig zu seyn?

Der Fähdrich (wie vorher.) Ich thue nur meine Pflicht, Ihre Durchlaucht. —

Der Fürst. Dann thun Sie Alles. Der rechtschaffenste Mann thut nicht mehr. Da, Herr Fähdrich! da sehen Sie Ihre Mutter, eine sehr hochachtungswürdige Frau; auch Ihren Bruder, einen sehr liebenswürdigen Knaben. Ich bin außerordentlich von der Familie eingenommen; und um sie hier ganz beisammen zu sehen —

Der Fähdrich (sich immer verbeugend). Ew. Durchlaucht haben viel Gnade.

Der Fürst. Doch wohl nicht mehr, als ich sollte? —

Der Fähdrich. Ew. Durchlaucht urtheilen sehr gnädig.

Der Fürst. Wirklich; es fehlt nur an der Ueberzeugung, daß ich richtig urtheile, und Ihr Glück ist gemacht. — Doch, diese freie, zuversichtliche Miene, die Ihnen so wohl steht —

Der Fähdrich. O Ihre Durchlaucht —

Der Fürst. Ja, ja! Die zeigt entweder ein sehr edles, oder ein sehr verderbtes Herz an; und das letzte — nein, das wird der Sohn solcher Eltern nicht haben. Das wird er nicht haben! — Was meinen Sie, daß ich thun ließe, Herr Fähdrich? Ein Schritt weiter, brächte Sie in der That nicht viel weiter. Was dünkt Ihnen? —

Der Fähdrich (die Hände reibend). Freilich, Ihre Durchlaucht — —

Der Fürst. Aber wenn wir nun diesen einen Schritt überschreiten? Wie da? — Eine Compagnie! Kapitain! Das ist doch immer so das erste Ziel solcher Herren, und dem wären wir dann schon ziemlich nah im Gesichte. — Doch vorher — (indem er sich schnell gegen den Hauptmann kehrt.) Was denken Sie zu Ihrem Vetter, Herr Hauptmann?

Der Hauptmann (etwas betreten). Ich? — Was ich denke? —

Der Fürst. Viel Böses, sollte man glauben.

Der Hauptmann. O nein, eher Gutes! Ihre Durchlaucht. Ich denke immer, er hat Herz; er wird brav thun.

Der Fürst (mit Beifall auf den Fähdrich sehend). Doch? in der That?

Der Hauptmann. Und da er auch ziemlich gewachsen ist — —

Der Fürst. Nun, ja wohl! Da ist er der gemachteste Mensch von der Welt. Das ist sicher. — Aber in seiner Ausführung, in seinen Sitten, Herr Hauptmann — Ich muß mich schämen, daß ich nach so einer Kleinigkeit frage; — wie ist er in seinen Sitten beschaffen?

Der Hauptmann. Je nun — (lächelnd) dann und wann ein wenig zu lustig, zu aufgeräumt; aber — wie Ew. Durchlaucht schon wissen — das gehört zum Soldaten.

Der Fürst. Wie ich schon weiß? Sie lehren mich in der That etwas Neues. — Es fehlt nur noch an Ihrem Zeugnisse, Madame. Was sagen denn Sie mir von Ihrem Sohne? — — (nach einer Pause) Gar nichts?

Frau von Detmund. Was sollte ich sagen?

Der Fürst. Was Sie denken — die Wahrheit!

Frau von Detmund. Und kann ich das, Ihre Durchlaucht? — Wenn ich meinen Sohn loben müßte; würden Sie wollen, daß ich ihn in seiner Gegenwart lobte? Oder wenn ich ihn tadeln müßte, daß ich ihn in der Gegenwart dessen tadelte, der sein Schicksal in seiner Gewalt hat?

Der Fürst (lächelnd). Vortrefflich, Madame! Sie sind gütig, wie eine Mutter, und fein, wie ein Frauenzimmer. Ich bewundere Sie ganz — — (ernsthast.) Ein Jeder, mein Herr Fähdrich, hat seine Weise, und ich habe die meinige. Wenn ich einen Offizier befördern will, so fange ich damit an, daß ich ihn in die Wache werfe. Was dünkt Ihnen dazu?

Der Fähdrich (erschrocken) Ihro Durchlaucht —

Der Fürst. Ja, ja! Das ist nun nicht anders. Geben Sie Ihren Degen dem Hauptmann! — Ein bescheidneres Betragen hätte Alles entschuldigt; aber diese Zuversicht, diese Dreistigkeit. — Was kann man von einem Menschen erwarten, der mit einem Gewissen, wie Ihres, so frech ist? der es fühlen muß, daß er meine Ungnade verdient; der es weiß, wie nichtswürdig er gegen die gütigste Mutter gehandelt; und der dennoch — In die Wache mit ihm! Auf einen Monat, Herr Hauptmann! — Ich will das, was vorgefallen, nicht näher wissen; und das um Threntwillen, Madame! — um der Art willen, wie ich's erfahren habe; — um der Größe des Verbrechens willen, das ich aus allen Umständen errathen kann. — Aber, Herr Hauptmann! — (in seinem strengsten Tone) sobald wieder das Allergeringste vorfällt, gleich Bericht an mich! Auf der Stelle! Ich habe mir's in den Kopf gesetzt, ich will den jungen Menschen erziehen: und weder Sie, Herr Hauptmann — (gelinder) noch Sie, Madame, sollen mir meine Erziehung verderben. — (Besonders zur Frau von Detmund.) Daß Sie ihm nie womit aushelfen! nie! auch nicht mit der mindesten Kleinigkeit! auch nicht unter dem Namen eines Geschenks! Durchaus nicht! — — Er kann von seinem Gehalte leben, und er mag sich einschränken lernen — (eine Bewegung mit der Hand.) Fort in die Wache, Herr Fähdrich! (Die beiden Offiziere treten ab.)

Vierzehnter Auftritt.

Der Fürst. Frau von Detmund. Der Edelknabe.

Der Fürst (sic ansehend). Nun? — So niedergeschlagen, Madame?

Frau von Detmund (bescheiden). Ich bin Mutter, Ihro Durchlaucht.

Der Fürst. Aber doch nicht von den weichtlichen, die lieber ihre Kinder nicht bessern, um sie nur ja nicht zu kränken?

Frau von Detmund. Wie falsch wäre dann meine Liebe! — Nein, ich fürchte nur, daß mein Sohn Dero Gnade auf immer verloren hat.

Der Fürst. Fürchten Sie das? — Und doch habe ich ihn fürs erste der Gnade nur würdig machen wollen, die ich ihm aufbewahre. — Jugend und Unbesonnenheit — denen verzeih' ich so leicht, Madame; aber ich darf nur nicht immer. Was bei dem Einen Bewegungsgrund zur Besserung ist, wird bei dem Andern Einladung zu größern Verbrechen. — — Sorgen Sie indessen nur nicht! Der junge Mensch wird schon klüger, und nach eben dem Maße werde ich gütiger werden. — (Sich gegen den Edelknaben wendend.) Was den Kleinen betrifft — Wissen Sie, welche Absichten ich mit ihm habe?

Frau von Detmund. Nein, Ihro Durchlaucht. — Aber wie sie auch seyn mögen, sie werden die großmüthigsten seyn. — So sehr

ich auch immer meinen Fürsten verehrt habe, so überzeugt mich doch dieser Tag, daß ich ihn noch zu wenig verehrte.

Der Fürst. Was wollen Sie denn? Sie kennen mich nicht. Bloß um dem Staat einen rechtschaffenen Mann, um mir selbst einen nützlichen Diener, um meinem Sohn einen Freund zu erziehen, der einst so willig für ihn sterbe, wie sein Vater für mich starb — — bloß deswegen — —

Fünfzehnter Auftritt.

Die Vorigen. Ein Kammerdiener.

Der Kammerdiener. Der Direktor, Ihre Durchlaucht.

Der Fürst. Schon da? Laßt ihn vorkommen! (Der Kammerdiener geht ab.) — Ich hoffe, Madame, Sie werden meine Absichten nur hören dürfen, um sie zu billigen.

Sechzehnter Auftritt.

Die Vorigen. Der Direktor.

Der Direktor (sich verbeugend und mit der Stimme zitternd). Auf Ew. Durchlaucht höchsten Befehl —

Der Fürst. Näher her, Herr Direktor! Mit Männern, wie Sie, muß man nicht bloß von weitem bekannt seyn. — Man hat mir viel Gutes von Ihnen gesagt. Man hat Sie mir als einen Mann von großen Kenntnissen und Verdiensten gerühmt.

Der Direktor (äußerst verwirrt). Mich, Ihre Durchlaucht?

Der Fürst. Auch habe ich mich selbst von der Wahrheit dieses Lobes überzeugt. Ich habe Ihr Buch von der Erziehung gelesen. — Was haben Sie noch geschrieben?

Der Direktor (zitternd). Ich? — Nichts, das — — Gar Nichts, das — —

Der Fürst. Das für mich wäre, wollen Sie sagen?

Der Direktor. Nein, — Ja, Ihre Durchlaucht.

Der Fürst. Ja? und warum nicht für mich? — Vielleicht, weil es einen ganzen Gelehrten fordert, und ich nur ein halber bin? Hab' ichs getroffen?

Der Direktor (erschrocken zurücktretend). Gültiger Gott! Könn' ich so kühn seyn? — —

Der Fürst. Nun, nun! Das wäre so kühn eben nicht. Allzuviel Gelehrsamkeit ist eben keine Ehre für einen Fürsten. — Also warum nicht für mich?

Der Direktor (stotternd). Weil — weil — weil es zu unvollkommen, — zu unwürdig — zu — —

Der Fürst. Hören Sie auf! Sie beschämen mich sonst. — Ich

wollte schon sagen, daß Ihr Buch ganz vortrefflich wäre, daß es viel Wissenschaft, viel Kenntniß des Menschen, viel warmen Eifer für Rechtschaffenheit und Tugend verriethe. — — Aber was ist Ihnen, Sie zittern ja ganz?

Der Direktor. Die hohe Gnade — die hohe Ehre — —

Der Fürst (nach einigem Stillschweigen und verdrüsslich). Sie sind ein Deutscher. Nicht wahr?

Der Direktor (ehrerbietig zurückweichend). Ja, Ihre Durchlaucht.

Der Fürst (wieder gütig, indem er ihm näher tritt). Nun was thut's? Bin ich doch auch einer! Schämen Sie sich darum nur nicht! Ich wollte nur wünschen, Sie hätten den alten Franzosen gekannt; das alte Erbstück von meinem Vater, das hier am Hofe lebte. — Oder haben Sie ihn etwa gekannt?

Der Direktor. Einigermassen. Von Ansehen.

Der Fürst. Nicht näher?

Der Direktor. Nein, Ihre Durchlaucht.

Der Fürst. O schade! Das war ein trefflicher Mann. — Wenn man das bißchen Wiß und Sentiment von der Oberfläche schöpfte, so war das Uebrige seines Gehirns eben nicht viel; aber sich geltend zu machen, sich ein Ansehen zu geben — darin war es der erste Kopf von Europa. — Frei, frei, Herr Direktor! Bescheidenheit ist mir lieb; aber das, was man Demuth nennt — — unerträglich — — Um zur Sache zu kommen: Was macht die vornehmste adelige Pension auf dem Gymnasium?

Der Direktor. Die vornehmste? Das ist verschieden, Ihre Durchlaucht.

Der Fürst. Aber so im Ganzen! so ungefähr?

Der Direktor. Ungefähr. — Zwischen drei und vierhundert.

Der Fürst. Was es sey! ich habe hier einen Knaben, den ich hinauf geben will: und es versteht sich, wenn ich gleichsam sein Vater werde, daß ich ihn nicht schlechter halten kann, als der beste Edelmann seinen Sohn hält. — Doch das Wichtigste noch! Wer führt die Aufsicht über die Knaben?

Der Direktor. Die Lehrer, Ihre Durchlaucht.

Der Fürst. Wackre Männer vielleicht! aber ich kenne sie nicht. — Sie allein, Herr Direktor, kenne ich, und hätte Vertrauen zu Ihnen. — Würden Sie wohl, wenn ich Sie bäte — —

Der Direktor (beschämt). Ihre Durchlaucht!

Der Fürst. Würden Sie wohl die unmittelbare Aufsicht über dieses Kind übernehmen?

Der Direktor. Es ist ja meine Pflicht, Ihre Durchlaucht.

Der Fürst. Nein! als Pflicht will ich es nicht betrachtet haben. — Würden Sie's gerne, würden Sie's mit Vergnügen thun?

Der Direktor (sich verbeugend). Ich finde in meiner Pflicht mein Vergnügen.

Der Fürst. Wohl! und es ist natürlich, daß ich mich erkenntlich dafür beweise — (zu dem Edelknaben, indem er ihn bei der

Hand nimmt). Komm her, Kleiner! Komm! Du siehst, das ist ein liebevoller, freundlicher Mann, zu dem ich Dich führe. Hättest Du wohl Vertrauen zu diesem Manne? Möchtest Du wohl mit ihm gehen, und bei ihm leben?

Der Edelknabe (den Direktor einen Augenblick ansehend). O ja, gnädigster Herr.

Der Fürst. Aber dann mußt Du auch wissen, was dieser Mann Dir ins künftige seyn wird. Dein größter Wohlthäter, Dein Lehrer! Du wirst ihm den willigsten Gehorsam, die zärtlichste Ehrerbietung schuldig seyn; und wenn er je über Dich klagte — —

Der Edelknabe. Nein, nein! Das soll er nie, gnädigster Herr.

Der Fürst. Du hast ein Beispiel gesehen, daß ich eben so scharf seyn kann, als ich gut bin. — Also, wenn er je über Dich klagte — —

Der Edelknabe (zum Direktor, dem er ehrerbietig die Hand küßt). Nein, nein! Das sollen Sie nie, Herr Direktor.

Der Fürst (zum Direktor). Wie gefällt Ihnen das Kind?

Der Direktor (gerührt). O Ihre Durchlaucht — Schon, weil ich ihn aus Ihren Händen erhalte, wird er mir theurer seyn, als mir mein eigener Sohn ist. —

Der Fürst. So könnt' er dann mit Ihnen gehen. — Sind Sie's zufrieden, Madame?

Frau von Detmund (mit Feuer). Gütiger Gott! — Nur zufrieden?

Der Fürst. Nun so geh' dann. So geh'! (Die Hand auf seinen Kopf legend.) Werde ein rechtschaffener, ein kluger, ein glücklicher Mann! Und was das Uebrige anbetrifft — da sey Du froh und gestroht. Es soll Dir niemals an Etwas fehlen. — (Ihn ansehend) Nun, Kleiner? So wehmüthig?

Der Edelknabe (sich tief verbeugend, und nach seiner Hand greifend). Leben Sie wohl, gnädigster Herr!

Der Fürst (mit Rührung). Ist es das? — (Ihn aufhebend und küssend) Und auch Du lebe wohl! auch Du! guter Knabe! Du hast das dankbarste Herz. — Ich beurlaube Sie, Herr Direktor. — Und Sie, Madame, gehen Sie ihm nach, und sehen Sie, wo Ihr Kind bleibt!

Frau von Detmund (sich niederwerfend, mit Feuer). Kann ich gehn, Ihre Durchlaucht — —

Der Fürst. Was soll das? Ich liebe das nicht.

Frau von Detmund. Kann ich gehen, eh' ich mein Herz — —

Der Fürst (sich aufhebend). Nein! sage ich! Stehen Sie auf! Stehen Sie auf! — Ich kann es nicht haben, daß irgend ein Mensch vor mir kniet.

Frau von Detmund. Nun dann! Ich gehorche und gehe. — (Die Hand erhebend) Aber vor Gott will ich knien, und will ihn bitten, daß er ewig den großmüthigsten Fürsten segne.

Der Fürst (einige Schritte nach, und gnädig). Leben Sie wohl leben Sie glücklich, Madame!

Siebzehnter Auftritt.

Der Fürst (allein, indem er sich umsieht).

Ein schöner Morgen! Ob ich mir denn noch ein Vergnügen mache?
Doch welches? Das größte hab' ich nun einmal gehabt. — Nein,
arbeiten, arbeiten will ich! Es wird mir trefflich von Statton ge-
hen. Ich bin zufrieden mit mir.

Vierter Abschnitt.

Das Hirtengedicht,

oder

die Idylle.

Anmerkung. Die Idylle, das Hirten- oder Schäfergedicht, auch wohl Ekloge genannt, ist ein kleines, das Leben einfacher und unverdorbenen Menschen schilderndes Bild. Es gibt epische, wie Vossens „Luise“, Göthe's „Herrmann und Dorothea“, dramatische, wie Gessner's „Evander“ und selbst lyrische Idyllen, wie Bronner's und Gw. v. Kleist's. Unter den Deutschen galt Gessner von jeher als Muster in dieser Form; doch haben sich seitdem Göthe, Maler Müller, Boß und Andere darin ausgezeichnet.

1. P a l e m o n.

„Wie lieblich glänzet das Morgenroth durch die Haselstaude und die wilden Rosen am Fenster! Wie froh singet die Schwalbe auf dem Balken unter meinem Dach, und die kleine Lerche in der hohen Luft! Alles ist munter, und jede Pflanze hat sich im Thau verjüngt; auch ich, auch ich scheine verjünget; mein Stab soll mich Greisen vor die Schwelle meiner Hütte führen, da will ich mich der kommenden Sonne gegenüber setzen, und über die grünen Wiesen hinsehn. O wie schön ist Alles um mich her! Alles was ich höre, sind Stimmen der Freude und des Dankes. Die Vögel in der Luft und der Hirt auf dem Felde singen ihr Entzücken; auch die Herden brüllen ihre Freude von den grasreichen Hügeln und aus dem durchwässerten Thal. O wie lang, wie lang, ihr Götter! soll ich noch eurer Gütigkeit Zeuge seyn? neunzigmal habe ich jetzt den Wechsel der Jahreszeiten gesehen, und wenn ich zurückerdenke, von jetzt bis zur Stunde meiner Geburt,

eine weite liebliche Aussicht, die sich am Ende mir unübersehbar in reiner Luft verliert, o wie waltet dann mein Herz auf! Ist das Entzücken, das meine Zunge nicht stammeln kann; sind meine Freudenthränen, ihr Götter, nicht ein zu schwacher Dank? Ach! fließet ihr Thränen! fließet die Wangen herunter! Wenn ich zurücksehe, dann ist's, als hätt' ich nur einen langen Frühling gelebt; und meine trüben Stunden waren kurze Gewitter, sie erfrischen die Felder und beleben die Pflanzen. Nie haben schädliche Seuchen unsere Heerde gemindert; nie hat ein Unfall unsere Bäume verderbt, und bei dieser Hütte hat nie ein langwierig Unglück geruhet. Entzückt sah ich in die Zukunft hinaus, wenn meine Kinder lächelnd auf meinem Arme spielten, oder wenn meine Hand des plappernden Kindes wankenden Fußtritt leitete. Mit Freudenthränen sah ich in die Zukunft hinaus, wenn ich diese jungen Sprossen aufkeimen sah; ich will sie vor Unfall schützen; ich will ihres Wachstums warten, sprach ich, die Götter werden die Bemühungen segnen; sie werden emporwachsen und herrliche Früchte tragen, und Bäume werden, die mein schwaches Alter in erquickenden Schatten nehmen. So sprach ich, und drückte sie an meine Brust; und jetzt sind sie voll Segen emporgewachsen, und nehmen mein graues Alter in erquickende Schatten. So wuchsen die Kefelbäume und die Birnenbäume, und die hohen Nussbäume, die ich als Jüngling um die Hütte her gepflanzt habe, hoch empor; sie tragen die alten Nester weit umher, und nehmen die kleine Wohnung in erquickenden Schatten. Dieß, dieß war mein heftigster Gram, o Mirta! da Du an meiner bebenden Brust in meinen Armen starbest. Zwölffmal hat jetzt schon der Frühling Dein Grab mit Blumen geschmückt; aber der Tag naht, ein froher Tag! da meine Gebeine zu den Deinen werden hingelegt werden; vielleicht führt ihn die kommende Nacht herbei! O! ich seh' es mit Lust, wie mein grauer Bart schneeweiß über meine Brust herunterwaltet. Ja, spiele mit dem weißen Haar auf meiner Brust, Du kleiner Zephyr, der Du mich umhüpfest: es ist mir so werth, als das goldene Haar des frohen Jünglings, und die braunen Focken am Nacken des aufblühenden Mädchens. O dieser Tag soll mir ein Tag der Freude seyn! Ich will meine Kinder um mich her sammeln, bis auf den kleinen stammelnden Enkel, und will den Göttern opfern; hier vor meiner Hütte sey der Altar; ich will mein kahles Haupt umkränzen, und mein schwacher Arm soll die Leier nehmen, und dann wollen wir, ich und meine Kinder, um den Altar her Loblieder singen; dann will ich Blumen über meine Tafel streuen, und unter frohen Gesprächen das Opferfleisch essen."

So sprach Palemon, und hub sich zitternd von seinem Stab' auf, und rief die Kinder zusammen, und hielt den Göttern ein frohes Fest.

2. Die Erfindung des Saitenspiels und des Gesangs.

In der ersten Jugend der Tage, da die wenigen Bedürfnisse der Unschuld und die Natur unter den noch unverdorbenen Menschen die

jungen Künfte erzeugten, da lebt' ein Mädchen: in denselben Tagen war keines so schön, keines war so zärtlich gebildet, die Schönheiten der Natur zu empfinden; Freudenthränen begrüßten das Morgenroth und die schöne Gegend, und Entzücken das Abendroth und den Schimmer des Monds. Damals war der Gesang noch ein regelloses Tauchzen der Freude. Sobald der frühe Hahn vor die Hütte rief, daß der Morgen da sey; denn da hatte sie sich zur Freude schon gesellige Thiere mit Speise vor der Hütte gewöhnet; dann ging sie unter ihrem schützenden Dach hervor, ein Dach von Schilf und Lannästen, an den Stämmen nahe stehender Bäume befestigt; da wohnte sie im Schatten, und über ihr, in den dick belaubten Aesten, die singenden Vögel. Sie ging dann hinaus, die Gegend zu sehen, wie sie im Thau glänzte, und den Gesang der Vögel im nahen Hain zu behorchen. Entzückt saß sie dann da, und horchte, und suchte ihren Gesang nachzulallen. Harmonischere Töne flossen jetzt von ihren Lippen, harmonischer, als noch ein Mädchen gesungen hatte; was ihre liebliche Stimme von eines jeden Gesang nachahmen konnte, ordnete sie verschieden zusammen. „Ihr kleinen frohen Sänger,“ so sprach sie mit singenden Worten: „wie lieblich tönt Euer Lied von hoher Bäume Wipfeln und aus dem niedern Strauch! Köunt' ich dem glänzenden Morgen so lieblich wechselnde Tön' entgegen singen. O! lehret mich die wechselnden Töne, dann sing' ich mein sanftes Entzücken mit Euch dem frühen Sonnenstrahl.“ So sang sie, und unvermerkt schmiegt' ihre Worte sich harmonisch in süß tönendem Maß nach ihrem Gesang; voll Entzücken bemerkte sie die neue Harmonie gemessener Worte. „Wie glänzt der gesangvolle Hain!“ so fuhr sie erstaunt fort, „wie glänzt die Gegend umher im Thau! O Du, der dieses Alles schuf! wie bin ich entzückt! Jetzt kann ich mit lieblichern Tönen Dich loben, als meine Gespielen.“ So sang sie, und die Gegend behorchte entzückt die neue Harmonie, und die Vögel des Haines schwiegen und horchten.

Alle Morgen ging sie jetzt, die neue Kunst zu üben, in den Hain; aber ein Jüngling hatte sie lange schon in dem Hain behorcht; entzückt stand er dann im duftenden Busch, und seufzt' und ging tiefer in den Hain, und suchte ihr Lied nachzuahmen. Einstmals saß er staunend unter seinem Schilfbach, auf seinen Bogen gelehnt; denn er hatte die Kunst, den Bogen zu führen, erfunden, um die Raubvögel zu tödten, die seine Tauben ihm raubten, denen er auf dem nahen Stamm ein Haus von schlanken Weidenästen geflochten hatte. „Was ist das,“ so sprach er, „das aus meinem Busen heraufseufzt, das so bang in meinem Herzen sitzt. Zwar wechselt es ab mit Entzücken und mit Freudenthränen, wenn ich das Mädchen im Hain sehe und seinen Gesang höre; aber wenn sie weg ist, o dann, dann sitzt Schwermuth in meinem Busen! Ach was ist es, das aus meinem Busen heraufseufzt?“ Indes spielte seine Hand mit der angespannten Saite des Bogens, und ein lieblicher Ton ging von der Saite, und der Jüngling horchte und wiederholt' erstaunt den Ton. Dann staunt' er, und dacht', eine neue Erfindung zu entwickeln, tief nach, und dann spielt' er wieder mit der ange-

spannten Saite des Bogens, von den Gedärmen der Raubvögel geflochten. Aber jetzt sprang er auf, und fing an Stäbe zu schneiden, zween lange Stäbe und zween kürzere, und die zween kürzeren befestigt er unten und oben gegen die zween längern Stäbe, und spannte, zwischen den zween längern, Saiten an die kürzern fest. Jetzt hub seine Hand an zu spielen; und da bemerkte er die liebliche Verschiedenheit der Töne der schwächern und stärkern Saiten; dann band er sie wieder los, und ordnete verschiedene Saiten in eine harmonischere Reihe; und jetzt hub er an zu spielen, und voll Freude zu hüpfen.

Jetzt ging der Jüngling, so oft der Morgen kam, die neue Kunst zu üben, in den dichten Hain, und suchte zu den Liedern, die er von dem Mädchen im Hain gehorcht hatte, harmonisch begleitende Töne auf seinen Saiten. Aber man sagt, er habe lang' unsonst gesucht, und viele Töne haben den Gesang nicht begleiten wollen; aber ein Gott sey im Hain ihm erschienen, und habe die Saiten der Leyer harmonisch geordnet, und seine Lieder ihm vorgespielt. Bei jedem Morgenroth sucht' er jetzt das Mädchen im Hain, und lernte neue Lieder, und ging dann an die Quelle zurück, auf seiner Leyer sie nachzuspielen.

An einem schönen Morgen saß das Mädchen im Hain; mit Blumen bekränzt saß es da, und sang: „Sei gegrüßt, liebliche Sonne hinter dem Berg hervor! Schon bekränzen Deine Strahlen der Bäume Wipfel auf den hohen Hügeln, und der frohen Lerche hochschwebendes Gefieder. Dir singen die Vögel des Hains entgegen, und —“ Jetzt schwieg sie, und sah aufmerksam umher: „Welche liebliche Stimme mischet sich in meinen Gesang?“ So rief sie erstaunt; „sie begleitet jeden Ton meines Gesanges! Wo bist Du? Warum schweigst Du, Lieb! Singe, liebliche Stimme! Bist Du ein gefiederter Bewohner dieses Hains, o so schwinde die Flügel hieher auf diesen Fichtenbaum, daß ich Dich sehe, und Deinen Gesang höre!“ So sprach sie, und sah weit in den Wipfeln umher. „Bist Du schüchtern weggeflogen? Oder — diese Stimme hab' ich noch nie im Hain gehört. Wenn ich mich betrogen hätte? Mich täuscht doch kein Traum? Ich will noch ein Lied singen: Seyd willkommen, liebe Blümchen umher! Gestern waret Ihr Knospen, jetzt stehet Ihr offen da; Euch grüßen die lieblichen Morgenlüfte, und die sumsenden Biennen, und der bunte Schmetterling; er flattert froh um Euch her, und trinket Guern Thau.“ So sang sie, oft unterbrochen, rund umherespähend; denn die Stimme hatte den Gesang wieder begleitet.

Jetzt stund sie schüchtern auf: „Nein, ich habe mich nicht betrogen, jeden Ton hat die Stimme begleitet.“ So sprach sie, als der Jüngling aus dem Gebüsch hervortrat, mit Blumen bekränzt, die Leyer unter dem Arm. Lächelnd nahm er des schüchternen Mädchens Hand. „O Du schönes Mädchen!“ sprach sein sanft lächelnder Mund mit lieblicher Stimme: „kein besflügelter Bewohner des Hains hat Deinen Gesang nachgesungen. Ich bin es, der Deinen Gesang mit diesen Saiten begleitet. Alle Morgen ging ich in den Hain, Deinen Gesang zu hören; und dann ging ich einsam tiefer in den Hain,

die Lieder auf den Saiten zu singen; und glaube, Mädchen! mich hat's ein Gott im Hain gelehrt." Der flüchtige Blick des Mädchens streifte oft schüchtern über den Jüngling hin, und ruhte auf den Saiten. „O schönes Mädchen!" fuhr der Jüngling fort, indem sein Auge zärtlich sie anblickte, „wie wär' ich entzückt, wenn Du mir vergönntest, mit Dir in den Hain zu gehen, an Deiner Seite sitzend, Deinem Gesang mit diesen Saiten zu folgen!" — Jetzt sah das Mädchen auf: „Jüngling," sprach es, „froh bin ich, wenn Dein Saitenspiel meine Lieder begleitet; lieblicher wird es seyn, als der Wiederhall; und jetzt komm mit mir unter mein schattiges Dach, denn die Mittagssonne brennet schon; ich will in meinem düstern Schatten süße Früchte zum Mittagsmahl Dir aufstischen, und frische süße Milch."

Jetzt ging der Jüngling mit dem Mädchen unter das Dach, und sie lehrten die Jünglinge und die Mädchen den Gesang und das Saitenspiel. Erst lange hernach ward es von der Flöte begleitet; denn Marsyas brachte die Flöte unter die Waldgötter, welche die Erfinderin Minerva, im gerechten Zorn über den Spott der Göttinnen, in den Sand warf. Man pflanzte da zweien Bäume auf einen hohen Hügel dem Mädchen und dem Jüngling, und die spätern Enkel erzählten den Kindern in ihrem Schatten die Erfindung des Saitenspiels und des Gesanges.



Fünfter Abschnitt.

P o e s i e.

Erste Abtheilung.

Auserlesene Gedichte.

Anmerkung. Der deutschen Dichter gibt es eine so große Anzahl, daß wir uns begnügen müssen, außer Bürger, Göthe, Herder und Schiller nur noch einige der vorzüglichsten zu nennen, wie: Brinkman, Claudius, Denis, Engel, Gellert, Gerstenberg, Gleim, Göttingk, Götz, Gotter, Hagedorn, Haller, Heine, Hölth, Ifland, Jacobi, Jean Paul, Kästner, Gw. Kleist, Klinger, Klopstock, Körner, Kosgarten, Leisewitz, Lessing, Lichtwer, Mathisson, Meißner, Müller, Neuback, Nicolay, Dehlenschläger, Opitz, Pöffel, Ramler, Raupach, von Salis, Schlegel, Schreiber, Schröder, Stolberg, Streckfuß, Tiedge, Thümmel, Uhland, Uz, Voß, Weiße, Wegel, Wieland. Was den deutschen Rhythmus betrifft, so ist er größtentheils den Griechen und Römern entlehnt. Alle jene alten Rhythmen, so wie die den Deutschen eigenthümlichen, hier auseinander zu setzen, würde uns zu weit führen. Wir gedenken aber später einen Anhang über diesen Gegenstand zu liefern und verweisen unterdessen den Leser auf die über die deutsche Prosodie handelnden Schriften von Apel, Grotendorf, Moritz und Voß.

1. Auf einen Felsbrunnen.

Immer rinnet diese Quelle,
 Niemals plaudert ihre Welle.
 Komm, Wandrer, hier zu ruhn!
 Komm, lern' an dieser Quelle
 Stillschweigend Gutes thun.

2. Die Stufenleiter.

Ein Sperling fing auf einem Ast
Die fettste Fliege. Weber Streben
Noch Sammern half, sie ward gefaßt.
„Ach!“ rief sie flehend, „laß mich leben!“
„Nein,“ sprach der Mörder, „du bist mein,
Denn ich bin groß und du bist klein.“

Ein Sperber fand ihn bei dem Schmaus,
So leicht wird kaum ein Floh gefangen
Als Junker Spaz. „Gib,“ rief er aus,
Mich frei! Was hab' ich denn begangen?“
„Nein,“ sprach der Mörder, „du bist mein,
Denn ich bin groß und du bist klein.“

Ein Adler sah den Gauch, und schoß
Auf ihn herab, und riß den Rücken
Ihm auf. „Herr König, laß mich los,“
Rief er, „du hackst mich ja in Stücke.“
„Nein,“ sprach der Mörder, „du bist mein,
Denn ich bin groß und du bist klein.“

Er schmaus'te noch, da kam im Nu
Ein Pfeil ihm durch die Brust geflogen.
„Tyronn,“ rief er dem Jäger zu,
„Warum ermordet mich dein Bogen?“
„Ei,“ sprach der Mörder, „du bist mein,
Denn ich bin groß und du bist klein.“

3. Lohn der Lügen.

„Helft, Brüder, helft! der Wolf hat schon ein Schaf im Rachen:“
So rief ein junger Hirt, sich eine Lust zu machen.
Wenn nun das Hirtenvolk herbeigelaufen war,
Dann rief er: „Seht zur Ruh, es hat noch nicht Gefahr;
Ich habe nur versucht, ob ihr auch wachsam wäret.“
Als er nun ihre Hülfe wirklich einst begehret
Und keinen Scherz mehr trieb, indem vom Wolf ein Stück
Schon hingewürget war, da blieben sie zurück,
Wie laut er immer schrie. — Nun ward der Narr erst inne,
Wie thöricht er gethan; nun kam ihm erst zu Sinne
Das Sprichwort, daß man dem, der einmal Lügen liebt,
Auch wenn er Wahrheit spricht, nicht leichtlich Glauben gibt.

4. Der bestrafte eingebildete Sohn.

Im ersten halben Jahr und schon
Ganz voll Philosophie,
Kam Fritz, der hoffnungsvolle Sohn,
Von der Akademie.

Raum kommt er in der Eltern Haus,
Kramt der gelehrte Mann
Bei Tisch der Weisheit Schätze aus,
Und zeigt, was er kann.

„Selt,“ spricht er, „werth'ler Herr Papa,
Sie sagen: es sind zwei
Gebratne junge Hühnchen da,
Ich aber — es sind drei.“

„Atqui es sind zwei Braten hier,
Und eins steckt ja in zwei;
Ergo, so zeigt die Logik mir,
Sind auch der Braten drei.“

„Recht so,“ versetzt der Herr Papa,
„Gott segne dein Bemühen!
Ich nehme den, den die Mama,
Nimm du den dritten hin.“

5. Der Erbkönig.

Wer reitet so spät durch Nacht und Wind?
Es ist der Vater mit seinem Kind;
Er hat den Knaben wohl in dem Arm,
Er faßt ihn sicher, er hält ihn warm.

„Mein Sohn, was birgst du so bang dein Gesicht? —
„Siehst, Vater, du den Erbkönig nicht?
Den Erbkönig mit Kron' und Schweif?“
„Mein Sohn, es ist ein Nebelstreif.“ —

„Du liebes Kind, komm, geh' mit mir!
„Gar schöne Spiele spiel' ich mit dir;
„Manch' bunte Blumen sind an dem Strand;
„Meine Mutter hat manch' gülden Gewand.“

„Mein Vater, mein Vater, und höreß du nicht,
Was Erbkönig mir leise verspricht?“ —
„Sei ruhig, bleibe ruhig, mein Kind;
In dürren Blättern säuselt der Wind.“ —

„Willst, feiner Knabe, du mit mir gehn?
„Meine Töchter sollen dich warten schön;

„Meine Töchter führen den nächtlichen Reihn,
„Und wiegen und tanzen und singen dich ein.“

„Mein Vater, mein Vater, und siehst du nicht dort
Erlkönigs Töchter am düstern Ort?“ —

„Mein Sohn, mein Sohn, ich seh' es genau;
Es scheinen die alten Weiden so grau.“ —

„Ich liebe dich, mich reizt deine schöne Gestalt;
„Und bist du nicht willig, so brauch' ich Gewalt.“

„Mein Vater, mein Vater, jetzt faßt er mich an!
Erlkönig hat mir ein Leids gethan!“

Dem Vater grauset's, er reitet geschwind,
Er hält in Armen das ächzende Kind,
Erreicht den Hof mit Mühe und Noth;
In seinen Armen das Kind war todt.

6. Mignon.

Kennst du das Land? wo die Citronen blühen,
Im dunkeln Laub die Gold-Orangen glühen,
Ein sanfter Wind vom blauen Himmel weht,
Die Myrte still und hoch der Lorbeer steht,
Kennst du es wohl?

Dahin! dahin
Möcht' ich mit dir, o mein Geliebter, ziehn.

Kennst du das Haus? Auf Säulen ruht sein Dach,
Es glänzt der Saal, es schimmert das Gemach,
Und Marmorbilder stehn und sehn mich an:
Was hat man dir, du armes Kind, gethan?
Kennst du es wohl?

Dahin! dahin
Möcht' ich mit dir, o mein Beschützer, ziehn.

Kennst du den Berg und seinen Wolkensteg?
Das Maulthier sucht im Nebel seinen Weg;
In Höhlen wohnt der Drachen alte Brut;
Es stürzt der Fels und über ihn die Fluth.
Kennst du ihn wohl?

Dahin! dahin
Geht unser Weg! o Vater, laß uns ziehn!

7. Der Arzt und der Kranke.

„Nun? wie befind't man sich?“ — „Schlecht, mein Herr Doktor
schlecht;

Ich bin so matt, ich kann mich fast nicht rühren.“ —

„Die Korseu werden triumphiren,

Wenn England ihnen hilft.“ — „Mein Schlaf ist auch nicht recht.“ —

„Der alte Paoli (1) ist doch ein Eisenfresser!“ —
 „Gorgestern war mir ungleich besser
 Als heute.“ — „Genua hat mehr mit ihm zu thun
 Als mit dem Theodor (2).“ — „Könnst' ich nur etwas ruhn,
 Das würde mehr als Arznei mich stärken.“ —
 „Noch eins! Es läßt sich England merken,
 Daß es mit Portugal gemeinschaftliche Sache
 Den Spaniern zuwider mache.“ —
 „Gut, mein Herr Doktor, gut!
 Allein was sagen Sie — — —“ „Wer weiß, was Frankreich thut?“
 „Allein was sagen Sie zu meinem Fieber denn?“ —
 „Ach! damit hat's nicht Noth. — — — Auch mit Subsidien
 Kann Frankreich schon genug dem span'schen Hofe dienen.“ —
 „Allein ich sehe nicht, was mir dies nutzen soll.“ —
 „Nur gutes Muths! was gilt's? es bessert sich mit Ihnen.
 Doch meine Zeit ist kurz. Mein Herr, Sie leben wohl!“

8. Sehnsucht nach der Heimath.

Traute Heimath meiner Lieben,
 Denk' ich still an dich zurück,
 Wird mir wohl, und dennoch trüben
 Sehnsuchtssthränen meinen Blick.

Stiller Weiler, grün umfängen
 Von beschirmendem Gesträuch;
 Kleine Hütte, voll Verlangen
 Denk' ich immer noch an euch;

An die Fenster, die mit Reben
 Einß mein Vater selbst umzog;
 An den Birnbaum, der daneben
 Auf das niedre Dach sich bog;

An die Staude, wo ich Meisen
 Im Hollunderkasten fing;
 An des stillen Weibers Schleusen,
 Wo ich Sonntags fischen ging.

Was mich dort als Kind erfreute,
 Kommt mir wieder lebhaft vor;
 Das bekannte Dorfgeläute
 Wiederhallt in meinem Ohr.

Selbst des Nachts in meinen Träumen,
 Schiff' ich auf der Heimath See;
 Schüttle Aepfel von den Bäumen,
 Wäss're ihrer Wiesen Klee;

(1) Paoli, ein berühmter General der Korsen.

(2) Theodor, ein König der Korsen.

Trösch' aus ihres Brunnens Röhren
Meinen Durst an schwülen Tag;
Pflück' im Walde Heidelbeeren,
Wo ich einst im Schatten lag.

Wann erblick' ich selbst die Linde,
Auf dem Kirchenplatz gepflanzt,
Wo gekühlt im Abendwinde
Unser frohe Jugend tanzte?

Wann des Kirchturms Giebelspitze,
Halb im Obstbaumwald versteckt,
Wo der Storch auf hohem Sitz
Friedlich seine Jungen deckt?

Traute Heimath meiner Väter,
Wird in deinem Lustrevier
Nur einst, früher oder später,
Auch ein Ruheplätzchen mir.

9. Spruch des Confucius.

Dreifach ist der Schritt der Zeit,
Bögernd kommt die Zukunft hergezogen,
Pfeilschnell ist das Jetzt entflohen,
Ewig still steht die Vergangenheit.

Keine Ungeduld beschleunigt
Ihren Schritt, wenn sie verweilt.
Keine Furcht, kein Zweifeln zögert
Ihren Lauf, wenn sie enteilt.
Keine Neugier, kein Zaubersiegen
Kann die stehende bewegen.

Möchtest du beglückt und weise
Endigen des Lebens Reise,
Nimm die Bögernde zum Rath,
Nicht zum Werkzeug deiner That.
Wähle nicht die Fliehende zum Freund,
Nicht die Bleibende zum Feind.

10. Gesellschaftslied.

Es kann ja nicht Alles so bleiben
Hier unter dem wechselnden Mond;
Es blüht eine Zeit, und verwelket,
Was mit uns die Erde bewohnt.

Es haben viel fröhliche Menschen
Lang' vor uns gelebt und gelacht;

Dem Ruhenden unter dem Grase
Sey freundlich ein Becher gebracht.

Es werden viel fröhliche Menschen
Lang nach uns des Lebens sich freun;
Uns Ruhenden unter dem Grase
Den Becher der Fröhlichkeit weihn.

Wir sitzen so fröhlich beisammen;
Wir haben uns Alle so lieb;
Wir heitern einander das Leben;
Ach, wenn es doch immer so blieb'!

Doch, weil es nicht immer kann bleiben,
So haltet die Freude recht fest;
Wer weiß denn, wie bald uns zerstreuet
Das Schicksal nach Ost und nach West!

Doch sind wir auch fern von einander,
So bleiben die Herzen sich nah,
Und Alle, ja Alle wird's freuen,
Wenn Einem was Gutes geschah.

Und kommen wir wieder zusammen
Auf wechselnder Lebensbahn,
So knüpfen ans fröhliche Ende
Den fröhlichen Anfang wir an.

11. Die Betende.

Laura betet! Engelharfen hallen
Frieden Gottes in ihr krankes Herz,
Und wie Abels Opferdüfte wallen
Ihre Seufzer himmelwärts.

Wie sie kniet, in Andacht hingegossen,
Schön wie Rafael die Unschuld malt,
Vom Verklärungsglänze schon umflossen,
Der um Himmelswohner strahlt.

O sie fühlt im leisen, lindten Wehen,
Froh des Hoherhabnen Gegenwart,
Sieht im Geiste schon die Palmenhöhen,
Wo der Lichtkranz ihrer harret!

So von Andacht, so von Gottvertrauen
Ihre engelreine Brust geschwält,
Betend diese Heilige zu schauen
Ist ein Blick in jene Welt.

12. Der Ring des Polykrates (1).

Eine Ballade.

Er stand auf seines Daches Zinnen,
Und schaute mit vergnügten Sinnen
Auf das beherrschte Samos hin.

„Dieß Alles ist mir unterthänig,“
Begann er zu Aegyptens König (2),
„Gesteh, daß ich glücklich bin.“

„Du hast der Götter Gunst erfahren!
Die vormals deines Gleichen waren,
Sie zwingt jezt deines Scepters Macht.
Doch einer lebt noch, sie zu rächen,
Dich kann mein Mund nicht glücklich sprechen,
So lang' des Feindes Auge wacht.“

Und eh' der König noch geendet,
Da stellt sich, von Milet gesendet,
Ein Bote dem Tyrannen dar:
„Laß, Herr! des Opfers Düste steigen,
Und mit des Vorbeers muntern Zweigen
Befränze dir dein festlich Haar.

„Getroffen sank dein Feind vom Speere,
Mich sendet mit der frohen Mähre
Dein treuer Felbherr Polydor —“
Und nimmt aus einem schwarzen Becken
Noch blutig, zu der beiden Schrecken,
Ein wohlbekanntes Haupt hervor.

Der König tritt zurück mit Grauen:
„Doch warn' ich dich, dem Glück zu trauen,“
Versetzt er mit besorgtem Blick.
„Bedenk', auf ungetreuen Wellen,
Wie leicht kann sie der Sturm zerschellen,
Schwimmt deiner Flotte zweifelnd Glück.“

Und eh' er noch das Wort gesprochen,
Hat ihn der Jubel unterbrochen,
Der von der Rhede jauchzend schallt.
Mit fremden Schätzen reich beladen
Kehrt zu den heimischen Gestaden
Der Schiffe mastenreicher Wald.

(1) Polykrates war ein berühmter Tyrann von Samos, der zur Zeit des Cyrus lebte, und im Besitz großer Reichthümer war.

(2) Namens Amasis.

Der königliche Gast erstaunet:

„Dein Glück ist heute gut gelaunet,
Doch fürchte seinen Unbestand.

Der Kreter waffenkund'ge Schaaren
Bedräuen dich mit Kriegsgefahren,
Schon nahe sind sie di' dem Strand.“

Und eh' ihm noch das Wort entfallen,
Da sieht man's von den Schiffen wallen,
Und tausend Stimmen rufen: „Siege!
Von Feindesnoth sind wir befreiet,
Die Kreter hat der Sturm zerstreuet,
Vorbei, geendet ist der Krieg.“

Das hört der Gastfreund mit Entsetzen:

„Fürwahr, ich muß dich glücklich schätzen,
Doch,“ spricht er, „bitte' ich für dein Heil,
Mir grauet vor der Götter Reide,
Des Lebens ungemischte Freude
Ward keinem Irdischen zu Theil.

„Auch mir ist Alles wohl gerathen,
Bei allen meinen Herrscherthaten
Begleitet mich des Himmels Huld,
Doch hatt' ich einen theuren Erben,
Den nahm mir Gott, ich sah ihn sterben,
Dem Glück bezahlt' ich meine Schuld.

„Drum, willst du dich vor Leid bewahren,
So flehe zu den Unsichtbaren,
Daß sie zum Glück den Schmerz verleihn.
Noch Keinen sah ich fröhlich enden,
Auf den mit immer vollen Händen
Die Götter ihre Gaben streun.

„Und wenn's die Götter nicht gewähren,
So acht' auf eines Freundes Lehren
Und rufe selbst das Unglück her,
Und was von allen deinen Schätzen
Dein Herz am höchsten mag ergözen,
Das nimm und wirf's in dieses Meer.“

Und Jener spricht, von Furcht bewegt:
„Von Allem, was die Insel heget,
Ist dieser Ring mein höchstes Gut.
Ihn will ich den Erinnen weihen,
Ob sie mein Glück mir dann verzeihen.“

Und wirft das Kleinod in die Fluth.

Und bei des nächsten Morgens Lichte
Da tritt mit fröhlichem Gesichte
Ein Fischer vor den Fürsten hin:
„Herr, diesen Fisch hab' ich gefangen,

Wie keiner noch in's Netz gegangen,
Dir zum Geschenke bring' ich ihn."

Und als der Koch den Fisch zertheilet,
Kommt er bestürzt herbeigeeilet,
Und ruft mit hoch erstauntem Blick:
„Sieh, Herr, den Ring, den du getragen,
Ihn fand ich in des Fisches Magen,
O, ohne Grenzen ist dein Glück!"

Hier wendet sich der Gast mit Grausen:
„So kann ich hier nicht ferner hausen,
Mein Freund kannst du nicht weiter seyn.
Die Götter wollen dein Verderben,
Fort eil' ich, nicht mit dir zu sterben."
Und sprach's und schiffte schnell sich ein.

13. Das Lied vom braven Manne.

Hoch klingt das Lied vom braven Mann,
Wie Orgeln und Glockenklang.
Wer hohen Muths sich rühmen kann,
Den lohnt nicht Gold, den lohnt Gesang.
Gott lob, daß ich singen und preisen kann,
Zu singen und preisen den braven Mann.

Der Thauwind kam vom Mittagsmeer,
Und schnob durch Welschland, trüb und feucht.
Die Wolken flogen vor ihm her,
Wie wann der Wolf die Herde scheucht.
Er legte die Felder, zerbrach den Forst;
Auf Seen und Strömen das Grundeis vorst.

Am Hochgebirge schmolz der Schnee:
Der Sturz von tausend Wassern scholl,
Das Wiesenthal begrub ein See,
Des Landes Heersstrom wuchs und schwoll;
Hoch rollten die Wogen, entlang ihr Gleis,
Und rollten gewaltige Felsen Eis.

Auf Pfeilern und auf Bogen schwer,
Aus Quaderstein von unten auf,
Lag eine Brücke drüber her,
Und mitten stand ein Häuschen drauf.
Hier wohnte der Zöllner mit Weib und Kind.
„O Zöllner! o Zöllner! Entfleuch geschwind!"

Es dröhnt' und dröhnte dumpf heran,
Laut heulten Sturm und Bog ums Haus,

Der Böllner sprang zum Dach hinan,
Und blickt' in den Tumult hinaus. —
„Barmherziger Himmel! Erbarme dich!
Verloren! verloren! Wer rettet mich!“

Die Schollen vollten, Schuß auf Schuß,
Von beiden Ufern, hier und dort;
Von beiden Ufern viß der Fluß,
Die Pfeiler sammt den Bögen fort,
Der bebende Böllner, mit Weib und Kind,
Er heulte noch lauter als Strom und Wind.

Die Schollen rollten, Stoß auf Stoß,
An beiden Enden hier und dort,
Zerborsten und zertrümmert schoß
Ein Pfeiler nach dem andern fort.
Bald nahte der Mitte der Umsturz (1) sich, —
„Barmherziger Himmel! Erbarme dich!“

Hoch auf den fernen Ufern stand
Ein Schwarm von Gassern, groß und klein;
Und Jeder schrie und rang die Hand,
Doch mochte Niemand Retter seyn.
Der bebende Böllner, mit Weib und Kind,
Durchheulte nach Rettung den Strom und Wind.

Wann klingst du, Lieb vom braven Mann,
Wie Orgelton und Glockenklang?
Wohlan! So nenn' ihn, nenn' ihn dann!
Wann nennst du ihn, mein schönster Sang?
Bald naht der Mitte der Umsturz sich,
O braver Mann! braver Mann! zeige dich!

Rasch galoppirt ein Graf hervor,
Auf hohem Roß ein edler Graf.
Was hielt des Grafen Hand empor?
Ein Beutel war es, voll und straff. —
„Zweihundert Pistolen sind zugesagt
Dem, welcher die Rettung des Armen wagt.“

Wer ist der Brave? Ist's der Graf?
Sag' an, mein braver Sang, sag' an!
Der Graf, beim höchsten Gott, war brav!
Doch weiß ich einen bravern Mann. —
O braver Mann! braver Mann! zeige dich!
Schon naht das Verderben sich fürchterlich. —

Und immer höher schwoll die Fluth,
Und immer lauter schob der Wind,

(1) Der Umsturz nahte sich der Mitte. Mitte ist also im Dativ.

Und immer tiefer sank der Muth, —
 O Retter! Retter komm geschwind! —
 Stets Pfeiler bei Pfeiler zerborst und brach,
 Laut krachten und stürzten die Bogen nach.

„Halloh! Halloh! Frisch auf gewagt!“
 Hoch hielt der Graf den Preis empor.
 Ein Jeder hört's, doch Jeder zagt,
 Aus Tausenden tritt Keiner vor.
 Vergebens durchheulte, mit Weib und Kind,
 Der Föllner nach Rettung den Strom und Wind.

Sieh, schlecht und recht, ein Bauersmann
 Im Wanderstabe schritt daher,
 Mit grobem Kittel angethan,
 An Wuchs und Antlitz hoch und hehr;
 Er hörte den Grafen, vernahm sein Wort,
 Und schaute das nahe Verderben dort.

Und kühn, in Gottes Namen, sprang
 Er in den nächsten Fiskerkahn;
 Trotz Wirbel, Sturm und Bogenbrang,
 Kam der Erretter glücklich an;
 Doch wehe! der Rachen war allzusein,
 Der Retter von Allen zugleich zu seyn.

Und dreimal zwang er seinen Kahn,
 Trotz Wirbel, Sturm und Bogenbrang;
 Und dreimal kam er glücklich an,
 Bis ihm die Rettung ganz gelang.
 Raum kamen die Letzten in sichern Port,
 So rollte das letzte Gestrümm' fort. —

Wer ist, wer ist der brave Mann?
 Sag' an, sag' an, mein braver Sang!
 Der Bauer wagt ein Leben dran:
 Doch that er's wohl um Goldesklang;
 Denn spendete nimmer der Graf sein Gut,
 So wagte der Bauer vielleicht kein Blut. —

„Hier,“ rief der Graf, „mein wackerer Freund!
 Hier ist dein Preis! Komm her! Nimm hin!“
 Sag' an, war das nicht brav gemeint? —
 Bei Gott! der Graf trug hohen Sinn. —
 Doch höher und himmlischer, wahrlich! schlug
 Das Herz, das der Bauer im Kittel trug.

„Mein Leben ist für Gold nicht feil.
 Arm bin ich zwar, doch ess' ich satt.
 Dem Föllner werd' eu'r Gold zu Theil,
 Der Hab' und Gut verloren hat!“

So rief er mit herzlichem Biederton,
Und wandte den Rücken und ging davon. —

Hoch klingst du, Lied vom braven Mann,
Wie Orgelton und Glockenklang!
Wer solches Muths sich rühmen kann,
Dem lohnt nicht Gold, dem lohnt Gesang.
Gott Lob, daß ich singen und preisen kann,
Unsterblich zu preisen den braven Mann.

14. Johann der Seifensieder.

Johann, der muntre Seifensieder,
Erlernte viele schöne Lieder,
Und sang, mit unbeforgtem Sinn,
Vom Morgen bis zum Abend hin,
Früh mit den Lerchen um die Wette,
Spät, schon mit einem Fuß im Bette;
Und wenn er sang, so war's mit Lust,
Aus vollem Hals' und freier Brust.
Man horcht; man fragt: „Wer singt schon wieder?
Wer ist's?“ Der muntre Seifensieder.

Es wohnte diesem in der Nähe
Ein Sprößling eigennützig'ger Ehe,
Der, reich, stolz und verschwenderisch,
Im Schmause keinem Fürsten wich:
Der oft zu halben Nächten fraß,
Und stets bei vollen Gläsern saß.

Raum hatte mit den Morgenstunden
Sein erster Schlaf sich eingefunden,
So ließ ihm den Genuß der Ruh,
Johann, der Sänger, nimmer zu.
„Zum Henker, lärmst du dort schon wieder,
Vermaledeiter Seifensieder?
Ach wäre doch, zu meinem Heil,
Der Schlaf hier, wie die Auster, feil!“

Den Sänger, den er früh vernommen,
Läßt er an einem Morgen kommen,
Und spricht: „Mein lustiger Johann,
Wie geht es euch? Wie fangt ihr's an?
Es rühmt ein Jeder eure Waare:
Sagt, wieviel bringt sie euch im Jahre?“

„Im Jahre, Herr? Mir fällt nicht bei,
Wie groß im Jahr mein Vortheil sey.
So rechn' ich nicht! Ein Tag beschert,
Was der, so auf ihn kommt, verzehrt.“

Dies folgt im Jahr (ich weiß die Zahl)
Drei hundert fünf und sechzig mal."

„Ganz recht! doch könnt ihr mir nicht sagen,
Was wohl ein Tag pflegt einzutragen?"

„Mein Herr, ihr forschet allzusehr:
Der eine wenig, mancher mehr;
So wie's dann fällt: Mich zwingt zur Klage
Nichts als die vielen Feiertage,
Und wer sie alle roth gefärbt,
Der hatte wohl, wie ihr, geerbt;
Dem war die Arbeit sehr zuwider;
Der war gewiß kein Seifensieder."

Dies schien den Reichen zu erfreu'n.
„Hans," spricht er, „du sollst glücklich seyn!
Jetzt bist du nur ein schlechter Prahler.
Da hast du baare funfzig Thaler:
Nur unterlaß mir den Gesang!
Das Geld hat einen bessern Klang."

Er dankt, und schleicht mit scheuem Blick,
Mit mehr, als Diebesfurcht zurücke,
Hält seinen Beutel dicht umfaßt,
Und hertzt und wägt die schöne Last.
Dann wird, sobald er heimgekommen,
Des Beutels Inhalt vorgenommen;
Gezählt, mit stummer Last beschaut,
Und einem Kasten anvertraut,
Den, allen Dieben Trost zu bieten,
Ein dreifach Schloß und Wänder hüten
Und den der farge Thor bei Nacht
Mit banger Vorsicht selbst bewacht.
Sobald sich nur der Haushund reget,
Sobald der Kater sich bewegt,
Durchsucht er Alles, weil er glaubt,
Daß ihn ein schlauer Dieb beraubt;
Bis, oft gesloßen, oft geschmissen,
Sich endlich beide packen müssen.

Er lernt zuletzt, daß Gut und Geld
Nicht für die Freuden schadlos hält,
Die der Zufriedene genießt.
Dem Arbeit Kost und Schlaf versüßet,
Der braucht, was ihm sein Fleiß beschert,
Und nie vermißt, was er entbehrt.

Dem Nachbar, den er singend weckte,
Wenn kaum der Schloß sein Auge deckte,

Dem stellt er bald, aus Lust zur Ruh,
Den vollen Beutel wieder zu,
Und spricht: „Herr, lehrt mich bessere Sachen
Als, statt des Singens, Geld bewachen.
Nehmt euren Beutel wieder hin,
Und laßt mir meinen frohen Sinn.
Fahrt fort, mich heimlich zu beneiden,
Ich tausche nicht mit euren Freuden.
Der Himmel hat mich recht geliebt,
Daß er Gesang mir wieder giebt.
Was ich gewesen, werd' ich wieder:
Johann, der muntre Seifensieder.“

15. Der Kaiser und der Abt.

Ich will euch erzählen ein Märchen gar schnurrig:
Es war mal ein Kaiser; der Kaiser war kurrig;
Auch war mal ein Abt, ein gar stattlicher Herr;
Nur Schade, sein Schäfer war klüger als er.

Dem Kaiser ward's sauer in Hitz' und in Kälte;
Oft schlief er bepanzert im Kriegegezelte,
Oft hatt' er kaum Wasser zu Schwarzbrod und Wurst,
Und öfter noch litt' er gar Hunger und Durst.

Das Pfäfflein, das wußte sich besser zu hegen,
Sich weiblich am Tisch und im Bette zu pflegen.
Wie Bollmond glänzte sein feistes Gesicht,
Drei Männer umspannten den Schmeerbauch ihm nicht.

Drob suchte der Kaiser am Pfäfflein oft Pader.
Einst ritt er, mit reißigem Kriegesgeschwader,
In brennender Hitze des Sommers vorbei;
Das Pfäfflein spazierte vor seiner Abtei.

„Ha,“ dachte der Kaiser, „zur glücklichen Stunde!“
Und grüßte das Pfäfflein mit höhnischem Munde:
„Knecht Gottes, wie geht's dir? Mir dünkt wohl ganz recht,
Das Beten und Fasten bekomme nicht schlecht.“

„Doch dünkt mir darneben, euch plage viel Weile.
Ihr dankt mir wohl, wenn ich euch Arbeit ertheile;
Man rühmt, ihr wäret der pfiffigste Mann,
Ihr hörtet das Gräschen fast wachsen, sagt man.“

„So geb' ich denn euern zwei tüchtigen Backen
Zur Kurzweil drei artige Rüsse zu knacken;
Drei Monden, von nun an, bestimm' ich zur Zeit,
Dann will ich auf diese drei Fragen Bescheid.“

„Zum ersten: wann hoch ich im fürstlichen Rathe
Zu Throne mich zeige, im Kaiserornate,
Dann sollt ihr mir sagen, ein treuer Wardein (1),
Wieviel ich wohl werth bis zum Heller mag seyn?

„Zum zweiten sollt ihr mir berechnen und sagen,
Wie bald ich zu Kasse die Welt mag umjagen?
Um keine Minute zu wenig und viel!
Ich weiß, der Bescheid darauf ist euch nur Spiel.

„Zum dritten noch sollst du, o Preis der Prälaten,
Aufs Härchen mir meine Gedanken errathen,
Die will ich dir treulich bekennen; allein
Es soll auch kein Titelchen Wahres dran seyn.

„Und könnt ihr mir diese drei Fragen nicht lösen,
So seyd ihr die längste Zeit Abt hier gewesen;
So laß ich euch führen zu Esel durchs Land,
Verkehrt, statt des Saumes den Schwanz in der Hand.“ —

Drauf trabte der Kaiser mit Lachen von hinnen,
Das Pfäfflein zerriß und zerspliß sich mit Sinnen,
Kein armer Verbrecher fühlt mehr Schwulstität,
Der vor dem hochpeinlichen Halsgericht steht.

Er schickte nach ein, zwei, drei, vier Unverstäten (2),
Er fragte bei ein, zwei, drei, vier Fakultäten,
Er zahlte Gebühren und Sporteln volllauf:
Doch löste kein Doktor die Fragen ihm auf.

Schnell wuchsen, bei herzlichem Zagen und Pochen,
Die Stunden zu Tagen, die Tage zu Wochen,
Die Wochen zu Monden; schon kam der Termin,
Ihm ward's vor den Augen bald gelb und bald grün.

Nun sucht' er, ein bleicher, hohlwangiger Werther (3),
In Wäldern und Feldern die einsamsten Derter.
Da traf ihn, auf selten betretener Bahn,
Hans Wendix, sein Schäfer, am Felsenhang an.

(1) Wardein, ein Mann, der sich auf Beurtheilung der Münzen und deren Werth versteht.

(2) Unverstäten statt Universitäten, ist des Schiblenmaßes wegen zusammengezogen. In einem Gedichte wie das gegenwärtige ist dergleichen Freiheit wohl erlaubt, weil dadurch die Sprache des gemeinen Mannes dargestellt werden soll. Daraus erkläre man sich auch andere in diesem Gedichte vorkommende Ausdrücke, als: Schwulstität, einhokein, mein Sirchen, u. s. w., die alle in der edlern poetischen Sprache nicht vorkommen dürfen.

(3) Werther, der Held des Goetheschen Romans, unter dem Titel Werther's Leiden bekannt.

„Herr Abt,“ sprach Hans Bendix, „was mögt ihr euch grämen?
Ihr schwindet ja wahrlich dahin, wie ein Schemen (4).
Maria und Joseph! Wie högelt ihr ein!
Mein Circhen! es muß euch was angethan seyn.“

„Ach, guter Hans Bendix, so muß sich's wohl schicken,
Der Kaiser will gern an das Zeug mir was flicken,
Und hat mir drei Rüss' auf die Zähne gepackt,
Die schwerlich Beelzebub selber wohl knackt.“

„Zum ersten, wann hoch er im fürstlichen Rathe
Zu Throne sich zeigt im Kaiserornate,
Dann soll ich ihm sagen, ein treuer Wardein,
Wiewiel er wohl werth bis zum Heller mag seyn?“

„Zum zweiten soll ich ihm berechnen und sagen:
Wie bald er zu Rosse die Welt mag umjagen,
Um keine Minute zu wenig und viel!
Er meint, der Bescheid darauf wäre nur Spiel.“

„Zum dritten, ich ärmster von allen Prälaten,
Soll ich ihm gar seine Gedanken errathen;
Die will er mir treulich bekennen; allein
Es soll auch kein Titelchen Wahres dran seyn.“

„Und kann ich ihm diese drei Fragen nicht lösen,
So bin ich die längste Zeit Abt hier gewesen;
So läßt er mich führen zu Esel durch's Land,
Verkehrt, statt des Saumes den Schwanz in der Hand.“

„Nichts weiter?“ erwidert Hans Bendix mit Lachen,
„Herr, gebt euch zufrieden! — das will ich schon machen.
Nur borgt mir eu'r Käppchen, eu'r Kreuzchen und Kleid,
So will ich schon geben den rechten Bescheid.“

„Versteh' ich gleich Nichts von lateinischen Brocken,
So weiß ich den Hund doch vom Osen zu locken.
Was ihr euch, Gelehrte, für Geld nicht erwerbt,
Das hab' ich von meiner Frau Mutter geerbt.“

Da sprang, wie ein Böcklein, der Abt vor Behagen.
Mit Käppchen und Kreuzchen, mit Mantel und Kragen
Ward stattlich Hans Bendix zum Abte geschmückt,
Und hurtig zum Kaiser nach Hofe geschickt.

Hier thronte der Kaiser im fürstlichen Rathe,
Hoch prangt' er mit Scepter und Kron' im Ornate:
„Nun sagt mir, Herr Abt, als ein treuer Wardein,
Wiewiel ich jezt werth bis zum Heller mag seyn?“ —

(4) Schemen, ein veraltetes Wort, bedeutet so viel als Schatten.

„Für dreißig Reichsgulden ward Christus verschachert;
Drum geb' ich, so sehr ihr auch pochet und prachert,
Für euch keinen Deut mehr als zwanzig und neun;
Denn einen müßt ihr doch wohl minder werth seyn.“ —

„Hm,“ sagte der Kaiser, „der Grund läßt sich hören,
Und mag den durchlauchtigsten Stolz wohl bekehren.
Nie hätt' ich, bei meiner hochfürstlichen Ehr',
Geglaubt, daß so spottwohlfeil ich wär'.“

„Nun aber sollst du mir berechnen und sagen,
Wie bald ich zu Rosse die Welt mag umjagen?
Um keine Minute zu wenig und viel!
Ist dir der Bescheid darauf auch nur ein Spiel?“ —

„Herr, wenn mit der Sonn' ihr früh sattelt und reitet,
Und stets sie in einerlei Tempo begleitet,
So seh' ich mein Kreuz und mein Käppchen daran,
In zweimal zwölf Stunden ist Alles gethan.“

„Ha,“ lachte der Kaiser, „vortrefflicher Haber!
Ihr füttert die Pferde mit Wenn und mit Aber.
Der Mann, der das Wenn und das Aber erdacht,
Hat sicher aus Häckerling-Gold schon gemacht.“

„Nur aber zum dritten, nun nimm dich zusammen,
Sonst muß ich dich dennoch zum Esel verdammen.
Was denk' ich, das falsch ist? Das bringe heraus!
Nur bleib mir mit Wenn und mit Aber zu Haus!“ —

„Ihr denket, ich sey der Herr Abt von St. Gallen.“ —
„Ganz recht! und das kann von der Wahrheit nicht fallen.“ —
„Sein Diener, Herr Kaiser! Euch trägt euer Sinn;
Wißt, daß ich Hans Bendir, sein Schäfer, nur bin.“ —

„Was Henker, du bist nicht der Abt von St. Gallen?“ —
Rief hurtig, als wär' er vom Himmel gefallen,
Der Kaiser mit frohem Erstaunen darein;
„Wohlan denn, so sollst du von nun an es seyn!“

„Ich will dich belehnen mit Ring und mit Stabe
Dein Vorfahr besteige den Esel und trabe!
Und lerne fortan erst Quid juris (5) verstehen;
Denn wenn man will ernten, so muß man auch sä'n.“

„Mit Gunsten, Herr Kaiser, das laßt nur hübsch bleiben,
Ich kann ja nicht lesen, noch rechnen und schreiben;
Auch weiß ich kein sterbendes Wörtchen Latein;
Was Hänschen versäumet, holt Hans nicht mehr ein.“

(5) Quid juris, was recht ist.

„Ach, guter Hans Bendir, das ist ja recht Schade,
 Erbittle demnach dir eine andere Gnade!
 Sehr hat mich ergötzt dein lustiger Schwanz,
 Drum soll dich auch wieder ergötzen mein Dank.“

„Herr Kaiser, groß hab' ich so eben nichts nöthig:
 Doch seyd ihr im Ernst mir zu Gnaden erbötig,
 So will ich mir bitten, zum ehrlichen Lohn,
 Für meinen hochwürdigen Herren Pardon.“

„Da bravo! du trägst, wie ich merke, Geselle,
 Das Herz, wie den Kopf, auf der richtigsten Stelle.
 Drum sey der Pardon ihm in Gnaden gewährt,
 Und obenein dir ein Panisbrief (6) beschert:

„Wir lassen dem Abt von St. Gallen entbieten:
 Hans Bendir soll ihm nicht die Schafe mehr hüten.
 Der Abt soll sein pflegen nach unserm Gebot,
 Umsonst bis an seinen sanftseligen Tod.“

16. Das große Loos.

„Frau,“ sagte Meister Zill, „ich muß
 Zuletzt noch aus der Stadt, so schlimm stehn unsre Sachen
 Doch rührten wir auch jemals Hand und Fuß,
 Dem Glück ein Pfortchen aufzumachen?
 Pfui, laß uns nicht so schläfrig seyn!
 Laß uns noch heut' ein Lotterieloos kaufen!
 Durch dieses Thürchen schleicht gewiß das Glück herein,
 Und bringt uns Gold- und Silberhausen.“ —

Frau Zill, ein Weiblein guter Art,
 Sprach immer Ja zu allen Dingen.
 Das Loos kommt an, wird heilig aufbewahrt,
 Und unser Pärchen borgt und spart,
 Um nach und nach den Einsatz zu erschwingen.
 Doch das papierne Pfortchen stand
 Ein halbes Jahr Fortunen offen,
 Und immer noch ließ sie, als wär's ihr nicht bekannt,
 Vergebens ihren Einzug hoffen.

Jetzt krächte schon der muntre Hahn
 Den Morgen der Entscheidung an,
 Und Zill sprang jubelnd aus dem Bette!
 „Heh, Weibchen, freue dich mit mir!“

(6) Panisbrief heißt so viel als Brodbrief, in welchem ein heutißer Kaiser eine von ihm begünstigte Person einem deutschen Stift oder Kloster zur Verpflegung empfiehlt.

Das große Loos — was gilt die Wette? —
 Bekommt kein Menschenkind, als wir.
 Ein goldner Traum hat mir's versprochen,
 Und Träume halten gern mir Wort.
 Bemüh' dich nicht, für mich Kaffee zu kochen;
 Ich will gleich fort, ins Lotteriehäus fort,
 Zum letzten Mal vielleicht berühren meine Sohlen
 Den harten Pflasterweg; denn steht das Glück uns bei,
 Alsdann ade, Fußgängerei!
 Ich lasse stracks mir eine Sänfte holen,
 Und mache mich vor Stolz so schwer, wie Blei.
 Die Sänfte, Kind, sey dir so gut als Brief und Siegel,
 Daß uns das große Loos gehört.
 Erblickst du sie, dann wirf vor Freude, wie bethört,
 Flugs Teller, Schüsseln, Töpf' und Tiegel,
 Und Schrank und Tisch und Stuhl und Spiegel,
 Wirf, wie man sagt, das ganze Haus
 Zum Fenster Schlag auf Schlag hinaus!
 Was sollen wir den alten Plunder schonen?
 Wir werden bald in goldnen Zimmern wohnen!" —

Er rannte fort, und seine Gattinn sprach:
 „Karl, lauf dem Vater schnell an's Lotteriehäus nach,
 Und laure vor der Thür, bis man vom Saal hernieder,
 Nach einer Sänfte läuft und ruft;
 Dann aber komm im Fluge wieder,
 Gleich einem Vogel in der Luft!" —

Das Knäbchen hatte schier drei Stunden lange Weile,
 Und hörte noch von dem, was es begierig dort
 Erwartete, kein stummes Wort;
 Doch plötzlich sprang in höchster Eile
 Jemand die Trepp herab, und oben rief's: „Fort, fort!
 Nur eine Sänfte gleich! Geschwind, um Gottes Willen!" —
 Karl fragte schnell: „Für wen, mein lieber Mann?"
 Der Renner flog vorbei, und fuhr ihn unsanft an:
 „Für wen denn sonst, als Meister Tillen?"

Der Bube stob hinweg, und ritt er gleich Kurier
 Auf Doktor Faust's (1) berühmtem Mantel.
 Die Mutter harret' auf ihn mit flammender Begier,
 Und schwärmte, da er flammend ihr

(1) Doktor Johann Faust war ein bekannter Schwarzkünstler im Anfange des 16. Jahrhunderts, dem die Volkslage die Kraft, Geister zu beschwören, und ein Bündniß mit dem Teufel zuschreibt. Diese Legende ist lange fruchtbarer Stoff für Marionetten-Theater gewesen. Lessing aber faßte diese Vorstellung zu höhern Zwecken auf, und beabsichtigte ein Trauerspiel, wovon nur ein kurzes Bruchstück übrig ist. Fast von derselben Idee gingen Klinger in Faust's Leben, Thaten und Höllensfahrt, und Göthe in seinem unübertrefflichen Drama aus.

Bericht gab, wie verlegt vom Giftstich der Tarantel (2).
 Sie sprang bacchantisch = wild, mit aufgelöstem Haar,
 Und schleuderte durch's Fenster, was im Zimmer
 Wand=, nicht= und nagelfest nicht war.
 Mit Brummen überstieg das Sänstenträger-Paar
 Die vor der Thür gehäuften Trummer.

Man öffnet jest das kleine Haus,
 Und denkt, Herr Till wird flink heraus,
 Trotz einem jungen Böcklein, springen:
 Doch welch ein Schreck! — Er liegt darin
 Bewegungslos und ohne Sinn,
 Als sollte man für ihn die Todtenmesse singen.
 Man spritzt ihm Wasser in's Gesicht,
 Man heult und schreit ihm in die Ohren:
 Vergebens! Er ermannet sich nicht,
 Und scheint für diese Welt verloren.

Allein nach kurzem Zeitverlauf
 Schlug er, geweckt durch steigendes Getümmel,
 Die Augen mählig (3) wieder auf,
 Und seine Gattinn rief: „O tausend Dank dem Himmel!
 Ha Männchen,“ fuhr sie fort, „ward dir vor Freude schwül!
 Ja, ja, das große Loos ist, traun! kein Pappenskiel!
 Doch hält' ich dich darüber in der Blüthe
 Des Lebens eingebüßt (davor mich Gott behüte!)
 So wär' die Lotterie dennoch ein böses Spiel.“ —

„Das ist sie!“ sprach er matt: „Ich fiel
 In Ohnmacht über — unsre Miete.“ —

Das Dreißigtausendthaler-Loos
 Warf einem reichen Mann Fortuna in den Schooß.
 Man munkle, wie man will, von dieser Menschenklasse,
 Daß sie sich mit Gefühl und Mitleid nicht befaße:
 Mich freut's, daß ich von dem, der jenes Loos gewann,
 Ein andres Liedchen singen kann.
 Er hörte kaum durch fliegende Gerüchte
 Tills tragi-komische Geschichte,
 Da rief er seufzend aus: „Der arme, gute Mann!
 Mein, ich will wahrlich nicht verschulden,
 Daß er vor Gram vergeht! — Geschwind, geschwind, Johann,
 Laßt hin und bringt ihm — diesen Gulden!“

(1) Tarantel, eine Spinne in Italien, deren Stich sehr schmerzhaft ist, und zum Wahn sinn führt, der aber, wie man sagt, durch Musik und Tanz wieder gehoben werden kann.

(2) mählig für allmählig, ist eine poetische Freiheit.

17. Die Theilung der Erde.

„Nehmt hin die Welt!“ rief Zeus von seinen Höhen
Den Menschen zu; „nehmt, sie soll euer seyn.
Euch schenk' ich sie zum Erb' und ew'gen Lehen;
Doch theilt euch brüderlich darein.“

Da eilt, was Hände hat, sich einzurichten,
Es regte sich geschäftig Jung und Alt:
Der Ackersmann griff nach des Feldes Früchten,
Der Junker birschte durch den Wald.

Der Kaufmann nimmt, was seine Speicher fassen,
Der Abt wählt sich den edeln Firnwein,
Der König sperrt die Brücken und die Straßen,
Und sprach, der Zehnte ist mein.

Ganz spät, nachdem die Theilung längst geschehen,
Kam der Poet: er kam aus weiter Fern'.
Ach! da war überall Nichts mehr zu sehen,
Und Alles hatte seinen Herrn!

„Weh mir! So soll denn ich allein von Allen
Vergessen seyn, ich, dein getrauter Sohn?“
So ließ er laut der Klage Ruf erschallen,
Und warf sich hin vor Jovis Thron.

„Wenn du im Land der Träume dich verweilet,“
Versetzt der Gott, „so hadre nicht mit mir.
Wo warst du denn, als man die Welt getheilet?“
„Ich war,“ sprach der Poet, „bei dir.“

Mein Auge hing an deinem Angesichte,
An deines Himmels Harmonie mein Ohr;
Berzeih dem Geiste, der von deinem Lichte
Berauscht, das Irdische verlor!“

„Was thun!“ spricht Zeus, „die Welt ist weggegeben,
Der Herbst, die Jagd, der Markt ist nicht mehr mein –
Willst du in meinem Himmel mit mir leben:
So oft du kommst, er soll dir offen seyn.“

18. Der Handschuh.

E r z ä h l u n g.

Vor seinem Löwengarten,
Das Kampffspiel zu erwarten,
Saß König Franz,
Und um ihn die Großen der Krone,
Und rings auf hohem Balkone
Die Damen in schönem Kranz.

Und wie er winkt mit dem Finger,
 Auf thut sich der weite Zwinger,
 Und herein mit bedächtigem Schritt
 Ein Löwe tritt,
 Und sieht sich stumm
 Rings um,
 Mit langem Sähen,
 Und schüttelt die Mähnen,
 Und streckt die Glieder,
 Und legt sich nieder.

Und der König winkt wieder —
 Da öffnet sich behend
 Ein zweites Thor,
 Daraus rennt
 Mit wildem Sprunge
 Ein Tiger hervor.
 Wie der den Löwen erschaut,
 Brüllt er laut,
 Schlägt mit dem Schweif
 Einen furchtbaren Reif,
 Und reckt die Zunge,
 Und im Kreise scheu
 Umgeht er den Leu,
 Grimmig schnurrend;
 Drauf streckt er sich murrend
 Zur Seite nieder.

Und der König winkt wieder —
 Da speit das doppelt geöffnete Haus
 Zwei Leoparden auf einmal aus.
 Die stürzen mit muthiger Kampfbegier
 Auf das Tigerthier;
 Das packt sie mit seinen grimmigen Tagen,
 Und der Leu mit Gebrüll
 Richtet sich auf, da wird's still,
 Und herum im Kreis,
 Von Mordsucht heiß,
 Lagern sich die gräulichen Ragen.

Da fällt von des Altans Rand
 Ein Handschuh von schöner Hand
 Zwischen den Tiger und den Leu'n
 Mitten hinein.

Und zu Ritter Delerges spottender Weis'
 Wendet sich Fräulein Kunigund:
 „Herr Ritter, ist Eure Lieb' so heiß,
 Wie Ihr mir's schwört zu jeder Stund',
 Ei, so hebt mir den Handschuh auf.“

Und der Ritter in schnellem Lauf,
Steigt hinab in den furchtbar'n Zwinger
Mit festem Schritte,
Und aus der Ungeheuer Mitte
Nimmt er den Handschuh mit festem Finger.

Und mit Erstaunen und mit Grauen
Sehen's die Ritter und Edelfrauen.
Und gelassen bringt er den Handschuh zurück.
Da schallt ihm sein Lob aus jedem Munde,
Aber mit zärtlichem Liebesblick —
Er verheißt ihm sein nahes Glück —
Empfängt ihn Fräulein Kunigunde.
Und er wirft ihr den Handschuh ins Gesicht:
„Den Dank, Dame, begehre' ich nicht,“
Und verläßt sie zur selben Stunde.

19. Die Blumen.

Kinder der verjüngten Sonne,
Blumen der geschmückten Flur,
Euch erzog zu Lust und Wonne,
Ja, euch liebte die Natur.
Schön das Kleid mit Licht gesticket,
Schön hat Flora euch geschmückt
Mit der Farben Götterpracht.
Holbe Frühlingskinder, klaget,
Seele hat sie euch verlaget,
Und ihr selber wohnt in Nacht.

Nachtigall und Lerche singen
Euch der Liebe selig Loos,
Gaukelnde Sylphiden schwingen
Buhlend sich auf eurem Schooß.
Bölble eures Kelches Krone
Nicht die Tochter der Dione
Schwellend zu der Liebe pfeüht?
Zarte Frühlingskinder, weinet!
Liebe hat sie euch verneinet,
Euch das selige Gefühl.

Aber hat aus Nanny's Blicken
Mich der Mutter Spruch verbannt,
Wenn euch meine Hände pflücken
Ihr zum zarten Liebespfand?
Leben, Sprache, Seelen, Herzen,
Stumme Boten süßer Schmerzen,
Göß euch dieß Berühren ein,
Und der mächtigste der Gotter
Schließt in eure stillen Blätter
Seine hohe Gottheit ein.

20. Die Sprache der Blumen.

Liebliche Blumen, ihr Töchter der Flur,
 Freundliche Wesen der schönen Natur;
 Bilder zu werden dem regen Gefühl,
 Weicht euch der sanften Empfindungen Spiel;
 Laßt mich zum farbigen Kranze euch winden,
 Eure bedeutende Sprache ergründen!

Hell ist die Farbe der Unschuld, und Licht:
 Trügende Schimmer erheben sie nicht;
 Drum auf der Lilie zartes Gewand
 Gieß sie die Charis mit himmlischer Hand,
 Schuf sie zum Sinnbild erhabener Milde,
 Schuf sie zum köstlichen Schmuck der Gefilde!

Schön in des Mädchens gewundenem Haar
 Stellt sich die grünende Myrthe dar;
 Wißte, die Sanftmuth, dem Himmel entschwebt,
 Ward in die grünende Myrthe gewebt,
 Sittsam den lockigen Scheitel zu kränzen
 Und um die Wangen der Unschuld zu glänzen.

Schimmernder Lorbeer, dich weihte der Ruhm,
 Blutigen Helden zum Eigenthum:
 Doch der Begeisterung hohes Gefühl
 Wand dich auch hold um das Saitenspiel,
 Schmuck dem geheiligten Sänger zu leihen,
 Und ihn zum Liebling der Götter zu weihen!

Kennst du die Blume, die schönste der Flur?
 Wenige Monden, ach! glühete sie nur;
 Haucht in das schmeichelnde Rosen der Luft
 Magischen, süßen, ambrosischen Duft!
 Doch, wer hat Liebe je schmerzlos erfunden?
 Auch ist die Rose mit Dornen umwunden!

Kennst du das Weilchen, die Blüthe des Mai's?
 Sittsamkeit gab ihm den köstlichen Preis!
 Nur von dem Auge der Demuth gesehn,
 Blüht es verborgen, doch duftet es schön,
 Weiß nur im Stillen das Herz zu beglücken,
 Und der Bescheidenheit Busen zu schmücken.

Aber im freundlichen Immergrün
 Siehet die Freundschaft ihr Sinnbild erblühn.
 Nimmer vergeht es am moosigen Quell,
 Schimmert im Kranze des Lebens so hell;
 Fließt sich zusammen zum ewigen Bunde,
 Heilet und kühlt dir die blutende Wunde!

Flüstert die schmerzende Sehnsucht dich wach,
 Kennst du das Blümchen am murmelnden Bach:
 Blau ist sein Schimmer, so freundlich und licht,
 Liebe, sie nannt' es Vergiß mein nicht!
 Wißt du nicht reuvoll das Leben verschwenden,
 Wahre die Treue in heiligen Händen.

Düstre Cypresse, der Wehmuth Bild
 Ward in dein dunkles Gezweige verhüllt!
 Denn auf das einsame schweigende Grab
 Neigst du die trauernden Blüthen herab;
 Ach! und vergebens in zärtlichen Tönen
 Klagen dir liebende Herzen ihr Sehnen!

Siehe, die Bilder des Lebens verglühn,
 Schnell, wie die duftenden Blumen verblühn;
 Aber des Lenzes allliebendem Blick
 Kehren sie schöner und milder zurück!
 Herzen auch sinken zum Schlummer nieder,
 Aber — sie lieben und kennen sich wieder!

21. Würde der Frauen.

Ehret die Frauen! Sie flechten und weben
 Himmlische Rosen ins irdische Leben,
 Flechten der Liebe beglückendes Band,
 Und, in der Grazie züchtigem Schleier,
 Nähren sie wachsam das ewige Feuer
 Schöner Gefühle mit heiliger Hand.

Ewig aus der Wahrheit Schranken
 Schweist des Mannes wilde Kraft;
 Unstät treiben die Gedanken
 Auf dem Meer der Leidenschaft;
 Hierig greift er in die Ferne,
 Nimmer wird sein Herz gestillt;
 Rastlos durch entleg'ne Sterne
 Tragt er seines Traumes Bild.

Aber mit zauberisch fesselndem Blicke
 Winken die Frauen den Flüchtling zurücke,
 Warnend zurück in der Gegenwart Spur.
 In der Mutter bescheidenen Hütte
 Sind sie geblieben mit schamhafter Sitte,
 Treue Töchter der frommen Natur.

Feindlich ist des Mannes Streben,
 Mit zermalmender Gewalt
 Seht der Wilde durch das Leben,
 Ohne Rast und Aufenthalt.

Was er schuf, zerstört er wieder,
Nimmer ruht der Wünsche Streit,
Nimmer, wie das Haupt der Hyder
Ewig fällt und sich erneut.

Aber, zufrieden mit stillerem Ruhme,
Brechen die Frauen des Augenblicks Blume,
Nähren sie sorgsam mit liebendem Fleiß,
Freier in ihrem gebundenen Wirken,
Reicher als er in des Wissens Bezirken,
Und in der Dichtung unendlichem Kreis.

Streng und stolz, sich selbst genügend,
Kennt des Mannes kalte Brust,
Herzlich an ein Herz sich schmiegend,
Nicht der Liebe Götterlust,
Kennet nicht den Tausch der Seelen,
Nicht in Thränen schmitzt er hin;
Selbst des Lebens Kämpfe stählen
Härter seinen harten Sinn.

Aber wie, leise vom Zephyr erschüttert,
Schnell die aeolische Harfe erzittert,
Also die fühlende Seele der Frau.
Zärtlich geängstigt vom Bilde der Qualen,
Ballet der liebende Busen, es strahlen
Verlend die Augen von himmlischem Thau.

In der Männer Herrschgeblete
Gilt der Stärke trozig Recht;
Mit dem Schwert beweist der Scythe,
Und der Perser wird zum Knecht.
Es befehlen sich im Grimme
Die Begierden wild und roh,
Und der Eris rauhe Stimme
Waltet, wo die Charis floh.

Aber mit sanft überredender Bitte
Führen die Frauen den Scepter der Sitte,
Löschen die Zwietracht, die tobend entglüht,
Lehren die Kräfte, die feindlich sich haßen,
Sich in der lieblichen Form zu umfassen,
Und vereinen, was ewig sich flieht.

22. Ritter Toggenburg (1).

Ballade.

„Ritter, treue Schwesterliebe
„Widmet Euch dieß Herz.

(1) Die Grafen von Toggenburg gehörten im 15. Jahrh. unter die reichsten und mächtigsten Landeigenthümer in der Schweiz. Gegenwärtig machen Ober- und Unter-Toggenburg den vierten und fünften Bezirk des Cantons St.-Gallen aus.

„Fordert keine andre Liebe,
 „Denn es macht mir Schmerz.
 „Ruhig mag ich Euch erscheinen,
 „Ruhig gehen sehn.
 „Eurer Augen stilles Weinen
 „Kann ich nicht verstehn.“

Und er hört's mit stummem Harne,
 Reißt sich blutend los,
 Preßt sie heftig in die Arme,
 Schwingt sich auf sein Ross,
 Schickt zu seinen Mannen allen
 In dem Lande Schweiz;
 Nach dem heil'gen Grab sie wallen,
 Auf der Brust das Kreuz.

Große Thaten dort geschehen
 Durch der Helden Arm;
 Ihres Helmes Büsche wehen
 In der Feinde Schwarm,
 Und des Toggenburgers Name
 Schreckt den Muselmann;
 Doch das Herz von seinem Grame
 Nicht genesen kann.

Und ein Jahr hat er's getragen,
 Trägt's nicht länger mehr,
 Ruhe kann er nicht erjagen
 Und verläßt das Heer,
 Sieht ein Schiff an Toppe's Strande,
 Das die Segel bläht,
 Schiffet heim zum theuren Lande,
 Wo ihr Athem weht.

Und an ihres Schlosses Pforte
 Klopft der Pilger an,
 Ach! und mit dem Donnerworte
 Wird sie aufgehan:
 „Die Ihr suchet, trägt den Schleier,
 „Ist des Himmels Braut.
 „Gestern war des Tages Feier,
 „Der sie Gott getraut.“

Da verläßt er auf immer
 Seiner Väter Schloß,
 Seine Waffen sieht er nimmer,
 Noch sein treues Ross.
 Von der Toggenburg hernieder
 Steigt er unbekannt,
 Denn es deckt die edeln Glieder
 Härenes Gewand.

und er baut sich eine Hütte
 Jener Gegend nah,
 Wo das Kloster aus der Mitte
 Dürfter Linden sah;
 Harrend von des Morgens Lichte
 Bis zu Abends Schein,
 Stille Hoffnung im Gesichte,
 Saß er da allein,

Blickte nach dem Kloster drüber,
 Blickte Stunden lang
 Nach dem Fenster seiner Lieben,
 Bis das Fenster klang,
 Bis die Liebliche sich zeigte,
 Bis das theure Bild
 Sich ins Thal herunter neigte,
 Ruhig, engelmild.

Und dann legt' er froh sich nieder,
 Schief getröstet ein,
 Still sich freuend, wenn es wieder
 Morgen würde seyn.

Und so saß er viele Tage,
 Saß viel Jahre lang,
 Harrend ohne Schmerz und Klage,
 Bis das Fenster klang,

Bis die Liebliche sich zeigte,
 Bis das theure Bild
 Sich ins Thal herunter neigte,
 Ruhig, engelmild.

Und so saß er, eine Leiche,
 Eines Morgens da,
 Nach dem Fenster noch das bleiche
 Stille Antlitz sah.

23. Heinrich der Vogler (1).

Der Feind ist da! die Schlacht beginnt!
 Wohlauf, zum Sieg herbei!
 Es führet uns der beste Mann
 Im ganzen Vaterland!

(1) Heinrich I. erhielt, nach dem Zeugnisse späterer Schriftsteller, den Beinamen Vogler oder Vogelfänger deshalb, weil die Gesandten der deutschen Fürsten, die ihm seine Wahl zum Könige ankündigten, ihn beim Vogelheben antrafen.

Heut fühlet er die Krankheit nicht,
Dort tragen sie ihn her:
Heil, Heinrich! Heil dir, Held und Mann,
Im eisernen Gefild!

Sein Antlitz glüht vor Ehrbegier
Und herrscht den Sieg herbei!
Schon ist um ihn der Edlen Helm
Mit Feindesblut bespritzt!

Streu furchtbar Strahlen um dich her,
Schwert in des Kaisers Hand,
Daß alles tödtliche Geschloß
Den Weg vorüber geh!

Willkommen, Tod fürs Vaterland!
Wenn unser sinkend Haupt
Schön Blut bedeckt, dann sterben wir
Mit Ruhm fürs Vaterland!

Wenn vor uns wird ein offnes Feld
Und wir nur Todte sehn
Weit um uns her, dann siegen wir
Mit Ruhm fürs Vaterland!

Dann treten wir mit hohem Schritt
Auf Leichnamen daher!
Dann jauchzen wir im Siegesgeschrei,
Das geht durch Mark und Bein!

Uns preißt mit frohem Ungestüm
Der Bräut'gam und die Braut;
Er sieht mit hohen Fahnen wehn,
Und drückt ihr sanft die Hand,

Und spricht zu ihr: „da kommen sie,
Die Kriegesgötter, her!
Sie tritten in der heißen Schlacht
Auch für uns Beide mit!“

Uns preißt, der Freudenthränen voll,
Die Mutter und ihr Kind!
Sie drückt den Knaben an ihr Herz,
Und sieht dem Kaiser nach.

Uns folgt ein Ruhm, der ewig bleibt,
Wenn wir gestorben sind,
Gestorben für das Vaterland
Den ehrenvollen Tod.

24. Die Bürgschaft.

Ballade.

Zu Dionys, dem Tyrannen, schlich
 Mörös, den Dolch im Gewande;
 Ihn schlugen die Häscher in Bande.
 „Was wolltest du mit dem Dolche? sprich!“
 Entgegnet ihm finster der Wütherich. —
 „Die Stadt vom Tyrannen befreien!“ —
 „Das sollst du am Kreuze bereuen.“

„Ich bin,“ spricht Jener, „zu sterben bereit,
 Und bitte nicht um mein Leben;
 Doch, willst du Gnade mir geben,
 Ich flehe dich um drei Tage Zeit,
 Bis ich die Schwester dem Gatten gefreit;
 Ich lasse den Freund dir als Bürgen,
 Ihn magst du, entrinn' ich, erwürgen.“

Da lächelt der König mit arger List,
 Und spricht nach kurzem Bedenken:
 „Drei Tage will ich dir schenken;
 Doch, wisse! wenn sie verstrichen, die Frist,
 Eh' du zurück mir gegeben bist,
 So muß er statt deiner erlassen,
 Doch dir ist die Strafe erlassen.“

Und er kommt zum Freunde: „Der König geb
 Daß ich am Kreuz mit dem Leben
 Bezahle das frevelnde Streben;
 Doch will er mir gönnen drei Tage Zeit,
 Bis ich die Schwester dem Gatten gefreit:
 So bleib' du dem König zum Pfande,
 Bis ich komme, zu lösen die Bande.“

Und schweigend umarmt ihn der treue Freund
 Und liefert sich aus dem Tyrannen,
 Der Andere ziehet von dannen.
 Und ehe das dritte Morgenroth scheint,
 Hat er schnell mit dem Gatten die Schwester ver
 Gilt heim mit sorgender Seele,
 Damit er die Frist nicht verfehle.

Da gießt unendlicher Regen herab,
 Von den Bergen stürzen die Quellen,
 Und die Bäche, die Ströme schwellen;
 Und er kommt ans Ufer mit wanderndem Stab —
 Da reißet die Brücke der Strudel hinab,
 Und donnernd sprengen die Wogen
 Des Gewölbes krachenden Bogen.

Und trostlos irrt er an Ufers Rand:
 Wie weit er auch spähet und blicket
 Und die Stimme, die rufende, schicket,
 Da steht er im Nachen dem sichern Ufer,
 Der ihn setze an das gewünschte Land,
 Kein Schiffer lenket die Fähr,
 Und der wilde Strom wird zum Meere.

Da sinkt er ans Ufer und weint und fleht,
 Die Hände zum Zeus erhoben:
 „O hemme des Stromes Toben!
 Es eilen die Stunden, im Mittag steht
 Die Sonne, und, wenn sie niedergeht,
 Und ich kann die Stadt nicht erreichen,
 So muß der Freund mir erbleichen.“

Doch wachsend erneut sich des Stromes Wuth,
 Und Welle auf Welle zerrinnet,
 Und Stunde an Stunde entrinnet;
 Da treibt ihn die Angst, da faßt er sich Muth
 Und wirft sich hinein in die brausende Fluth,
 Und theilt mit gewaltigen Armen
 Den Strom, und ein Gott hat Erbarmen.

Und gewinnt das Ufer und eilet fort,
 Und danket dem rettenden Gotte;
 Da stürzt die raubende Rote
 Hervor aus des Waldes nächtlichem Ort,
 Den Pfad ihm sperrend, und schnaubet Nord,
 Und hemmet des Wanderers Eile
 Mit drohend geschwungener Keule.

„Was wollt ihr?“ ruft er, vor Schrecken bleich,
 „Ich habe Nichts als mein Leben,
 Das muß ich dem Könige geben!“
 Und entreißt die Keule dem Nächsten
 „Um des Freundes willen, erbarme dich!“
 Und drei, mit gewaltigen Streichen,
 Erlegt er, die andern entweichen.

Und die Sonne versendet glühenden Brand,
 Und, von der unendlichen Mühe
 Ermattet, sinken die Kniee —
 „O, hast du mich gnädig aus Räubershand,
 Aus dem Strom mich gerettet ans heilige Land,
 Und soll hier verschmachtend verderben,
 Und der Freund mir, der liebende, sterben!“

Und horch! da sprudelt es silberhell,
 Ganz nahe, wie rieselndes Rauschen,

Und stille hält er zu lauschen,
 Und sieh, aus dem Felsen, geschwählig, schnell,
 Springt murrend hervor ein lebendiger Quell,
 Und freudig bückt er sich nieder,
 Und erfrischt die brennenden Glieder.

Und die Sonne blickt durch der Zweige Gränze
 Und malt auf den glänzenden Matten
 Der Bäume gigantische Schatten;
 Und zwei Wanderer sieht er die Straße ziehn,
 Will eilenden Laufes vorüber fliehn,
 Da hört er die Worte sie sagen:
 „Jetzt wird er ans Kreuz geschlagen.“

Und die Angst beflügelt den eilenden Fuß,
 Ihn jagen der Sorge Qualen,
 Da schimmern in Abendroths Strahlen
 Von ferne die Zinnen von Syrakus,
 Und entgegen kommt ihm Philostratus,
 Des Hauses redlicher Hüter,
 Der erkennet entsetzt den Gebieter:

„Zurück! du rettetest den Freund nicht mehr,
 So rette das eigene Leben!
 Den Tod erleidet er eben.
 Von Stunde zu Stunde gewartet' er
 Mit hoffender Seele der Wiederkehr,
 Ihm konnte den muthigen Glauben
 Der Hohn des Tyrannen nicht rauben.“ —

„Und ist es zu spät, und kann ich ihm nicht
 Ein Rötter willkommen erscheinen,
 So soll mich der Tod ihm vereinen.
 Des Ruhmes der blut'ge Tyrann sich nicht,
 Daß der Freund der Freund' broken die Pflicht,
 Er Schlachte der Feind' er zweig
 und glaube an Liebe und Treue.

Und die Sonne geht unter — da steht er am Thore
 Und sieht das Kreuz schon erhöht,
 Das die Menge gaffend umstehet,
 An dem Seile schon zieht man den Freund empor;
 Da zerrennt er gewaltig den dichten Chor:
 „Mich, Henker!“ ruft er, „ermürget!
 Da bin ich, für den er gebürget!“

Und Erstaunen ergreift das Volk umher,
 In den Armen liegen sich Weiber,

Und weinen vor Schmerzen und Freude.
 Da sieht man kein Auge thränenleer,
 Und zum Könige bringt man die Wundermähr;
 Der fühlt ein menschliches Rühren,
 Läßt schnell vor den Thron sie führen.

Und blicket sie lange verwundert an.
 Drauf spricht er: „Es ist euch gelungen,
 Ihr habt das Herz mir bezwungen,
 Und die Treue, sie ist doch kein leerer Wahn,
 So nehmet auch mich zum Genossen an,
 Ich sey, gewährt mir die Bitte,
 In eurem Bunde der Dritte.“

25. Das Blümchen Wunderhold.

Es blüht ein Blümchen irgendwo,
 In einem stillen Thal,
 Das schmeichelt Aug' und Herz so froh,
 Wie Abendsonne-Strahl;
 Das ist viel köstlicher als Gold,
 Als Perl' und Diamant;
 Drum wird es „Blümchen Wunderhold“
 Mit gutem Fug genannt.

Wohl fänge sich ein langes Lied
 Von meines Blümchens Kraft:
 Wie es an Leib und an Gemüth
 So hohe Wunder schafft.
 Was kein geheimes Elixir
 Dir sonst gewähren kann,
 Das leistet, traun! mein Blümchen dir.
 Man sah' es ihm nicht an.

Der Wunderhold im Busen hegt,
 Wird wie ein Engel schön.
 Das hab' ich, inniglich bewegt,
 An Mann und Weib gesehn.
 An Mann und Weib, alt oder jung,
 Zieht's, wie ein Talisman,
 Der schönsten Seelen Huldigung
 Unwiderstehlich an.

Auf steifem Hals ein Strogerhaupt,
 Das über alle Höhn,
 Weit, weit hinaus zu ragen glaubt,
 Läßt doch gewiß nicht schen.
 Wenn irgend nun ein Rang, wenn Gold
 Zu steif den Hals dir gab,
 So schmeidigt ihn mein Wunderhold
 Und biegt dein Haupt herab.

Es webet über dein Gesicht
 Der Anmuth Rosenflor;
 Und zieht des Auges grellem Licht
 Die Wimper mildernd vor.
 Es theilt der Flöte weichen Klang,
 Des Schreiers Kehle mit,
 Und wandelt in Zephyrengang
 Des Stürmers Poltertritt.

Der Laute gleicht der Menschen Herz,
 Zu Sang und Klang gebaut,
 Doch spielen sie oft Lust und Schmerz
 Zu stürmisch und zu laut:
 Der Schmerz, wann Ehre, Macht und **Geld**
 Vor deinen Wünschen fliehn,
 Und Lust, wann sie in deinem Gold
 Mit Siegeskränzen ziehn.

O wie dann Wunderhold das Herz
 So mild und lieblich stimmt.
 Wie allgefällig Ernst und Scherz—
 In seinem Zauber schwimmt!
 Wie man alsdann Nichts thut und spricht,
 Drob Jemand zürnen kann!
 Das macht, man trogt und pochet nicht,
 Und drängt sich nicht voran.

O wie man dann so wohlgemuth,
 So friedlich lebt und weht!
 Wie um das Lager, wo man ruht,
 Der Schlaf so segnend schwebt!
 Denn Wunderhold hält Alles fern,
 Was giftig beißt und sticht;
 Und stäch' ein Molch auch noch so gern,
 So kann und kann er nicht.

Ich sing', o Lieber, glaub' es mir,
 Nichts aus der Fabelwelt,
 Wenn gleich ein solches Wunder die
 Fast hart zu glauben fällt.
 Mein Lieb ist nur ein Widerschein
 Der Himmelstiebllichkeit,
 Die Wunderhold auf Groß und Klein
 In Thun und Wesen streut.

Ach! hättest du nur die gekannt,
 Die einst mein Kleinod war —
 Der Tod entriß sie meiner Hand
 Hart hinterm Traualtar —

Dann würdest du es ganz verstehen,
Was Wunderhold vermag,
Und in das Licht der Wahrheit sehn,
Wie in den hellen Tag.

Wohl hundertmal verdank' ich ihr
Des Blümchens Segensflor.
Sanft schob sie's in den Busen mir
Zurück, wann ich's verlor.
Jetzt rafft ein Geist voll Ungeduld
Es oft mir aus der Brust,
Erst wann ich büße meine Schuld,
Bereu' ich den Verlust.

O was des Blümchens Wunderkraft
An Leib und an Gemüth
Ihr, meiner Holbinn, einst verschafft,
Fast nicht das längste Lied!
Weil's mehr als Seide, Perl' und Gold
Der Schönheit Zier verleiht:
So nenn' ich's: „Blümchen Wunderhold,“
Sonst heißt's — Bescheidenheit.

26. Der Taucher.

Ballade.

„Wer wagt es, Rittersmann oder Knapp',
Zu tauchen in diesen Schlund?
Einen goldnen Becher werf' ich hinab,
Verschlungen schon hat ihn der schwarze Mund.
Wer mir den Becher kann wieder zeigen,
Er mag ihn behalten, er ist sein eigen.“

Der König spricht es, und wirft von der Höhe
Der Klippe, die schroff und steil
Hinaushängt in die unendliche See,
Den Becher in der Charybde Geheul.
„Wer ist der Beherzte, ich frage wieder,
Zu tauchen in diese Tiefe nieder?“

Und die Ritter, die Knappen um ihn her
Vernehmen's und schweigen still,
Sehen hinab in das wilde Meer,
Und Keiner den Becher gewinnen will.
Und der König zum dritten Mal wieder fraget:
„Ist Keiner, der sich hinunter waget?“

Doch Alles noch stumm bleibt, wie zuvor,
Und ein Edelknecht, sanft und fecht,
Tritt aus der Knappen zagendem Chor,
Und den Gürtel wirft er, den Mantel weg,

Und alle die Männer umher und Frauen
Auf den herrlichen Jüngling verwundert schauen.

Und wie er tritt an des Felsen Hang,
Und blickt in den Schlund hinab,
Die Wasser, die sie hinunter schlang,
Die Charybde jetzt brüllend wiedergab,
Und wie mit des fernen Donners Getöse
Entstürzen sie schäumend dem finstern Schooße.

Und es waltet und siedet und brauset und zischt,
Wie wenn Wasser mit Feuer sich mengt,
Bis zum Himmel sprizet der dampfende Gischt,
Und Fluth auf Fluth sich ohn' Ende drängt,
Und will sich nimmer erschöpfen und leeren,
Als wollte das Meer noch ein Meer gebären.

Doch endlich, da legt sich die wilde Gewalt,
Und schwarz aus dem weißen Schaum
Klafft hinunter ein gährender Spalt,
Grundlos, als ging's in den Höllenraum,
Und reißend sieht man die brandenden Wogen
Hinab in den strudelnden Trichter gezogen.

Jetzt schnell, eh' die Brandung wiederkehrt,
Der Jüngling sich Gott befehlt,
Und — ein Schrei des Entsetzens wird rings gehört,
Und schon hat ihn der Wirbel hinweggespült;
Und geheimnißvoll über dem kühnen Schwimmer
Schließt sich der Rachen, er zeigt sich nimmer.

Und stille wirb's über dem Wasserschlund,
In der Tiefe nur brauset es hohl,
Und bebend hört man von Mund zu Mund:
„Hochherziger Jüngling, fahre wohl!“
Und hohler und hohler hört man's heulen,
Und es harret noch mit bangem, mit schrecklichem Wollen.

Und wärftst du die Krone selber hinein
Und sprächst: „Wer mir bringet die Kron',
Er soll sie tragen und König seyn!“
Mich gelüstete nicht nach dem theuren Lohn.
Was die heulende Tiefe da unten verhehle,
Das erzählt keine lebende glückliche Seele.

Wohl manches Fahrzeug, vom Strudel gefaßt,
Schof gäh in die Tiefe hinab;
Doch zerschmettert nur rangen sich Kiel und Mast
Hervor aus dem Alles verschlingenden Grab —
Und heller und heller, wie Sturmes Saufen,
Hört man's näher und immer näher brausen.

Und es waltet und siedet und brauset und zischt,
 Wie wenn Wasser mit Feuer sich mengt,
 Bis zum Himmel sprizet der dampfende Gisch,
 Und Well' auf Well' sich ohn' Ende drängt,
 Und wie mit des fernen Donners Getöse
 Entstürzt es brüllend dem finstern Schooße.

Und sich' aus dem finster fluthenden Schooß
 Da hebet sich's schwanenweiß,
 Und ein Arm und ein glänzender Nacken wird bloß,
 Und es rudert mit Kraft und mit eifigem Fleiß,
 Und er ist's, und hoch in seiner Linken
 Schwingt er den Becher mit freudigem Winken!

Und athmete lang und athmete tief,
 Und begrüßte das himmlische Licht.
 Mit Frohlocken es Einer dem Andern rief:
 „Er lebt! Er ist da! Es behielt ihn nicht!
 Aus dem Grab, aus der strubelnden Wasserhöhle
 Hat der Brave gerettet die lebende Seele.“

Und er kommt, es umringt ihn die jubelnde Schaar;
 Zu des Königs Füßen er sinkt,
 Den Becher reicht er ihm knieend dar,
 Und der König der lieblichen Tochter winkt,
 Die füllt ihn mit funkelndem Wein bis zum Rande,
 Und der Jüngling sich also zum König wandte:

„Lang lebe der König! Es freue sich,
 Wer da athmet im rothigen Licht!
 Da unten aber ist's fürchterlich,
 Und der Mensch versuche die Götter nicht,
 Und beghe nimmer und nimmer zu schauen,
 Was sie gnädig bedecken mit Nacht und Grauen.“

„Es riß mich hinunter blitzeschnell,
 Da stürzt' mir aus felsigem Schacht
 Wildfluthend entgegen ein reißender Quell;
 Mich packte des Doppelstroms wüthende Macht,
 Und wie einen Kreisel mit schwindelndem Drehen
 Trieb mich's um, ich konnte nicht widerstehen.“

„Da zeigte mir Gott, zu dem ich rief,
 In der höchsten schrecklichen Noth,
 Aus der Tiefe ragend ein Felsenriff,
 Das erfaßt' ich behend und entrann dem Tod.
 Und da hing auch der Becher an spitzen Korallen,
 Sonst wär' er ins Bodenlose gefallen.“

„Denn unter mir lag's noch bergetief
 In purpurner Finsterniß da,

Und ob's hier dem Ohre gleich ewig schlief,
 Das Auge mit Schauern hinunter sah,
 Wie's von Salamandern und Molchen und Drachen
 Sich regt' in dem furchtbaren Höllenrauchen.

„Schwarz wimmelten da, in grauem Gemisch,
 Zu scheußlichen Klumpen geballt,
 Der stachlichte Roche, der Klippenfisch,
 Des Hammers gräuliche Ungestalt,
 Und dräuend wies mir die grimmigen Zähne
 Der entseßliche Hay, des Meeres Hyäne.

„Und da hing ich und war's mir mit Grausen bewußt,
 Von der menschlichen Hüfte so weit,
 Unter Larven die einzige fühlende Brust,
 Allein in der gräßlichen Einsamkeit,
 Tief unter dem Schall der menschlichen Rede
 Bei den Ungeheuern der traurigen Debe.

„Und schauernd dacht' ich's — da kroch's heran,
 Regte hundert Gelenke zugleich,
 Will schnappen nach mir; in des Schreckens Wahn
 Laß' ich los der Koralle umklammerten Zweig,
 Gleich fast mich der Strudel mit rasendem Toben;
 Doch es war mir zum Heil, er riß mich nach oben.“

Der König darob sich verwundert scher,
 Und spricht: „Der Becher ist dein,
 Und diesen Ring noch bestimm' ich dir,
 Geschnitten mit dem köstlichsten Edelgestein,
 Versuchst du's noch einmal und bringst mir Kunde,
 Was du sahst auf des Meeres tief unterstem Grunde.“

Das hörte die Tochter mit weichem Gefühl,
 Und mit schmeichelndem Munde sie fleht:
 „Laßt, Vater, genug seyn das grausame Spiel!
 Er hat Euch bestanden, was Keiner besteht,
 Und könnt Ihr des Herzens Gelüste nicht zähmen,
 So mögen die Ritter den Knappen beschämen.“

Drauf der König greift nach dem Becher schnell,
 In den Strudel ihn schleudert hinein:
 „Und schaffst du den Becher mir wieder zur Stell',
 So sollst du der trefflichste Ritter mir seyn,
 Und sollst sie als Eh'gemahl heut noch umarmen,
 Die jetzt für dich bittet mit zartem Erbarmen.“

Da ergreift's ihm die Seele mit Himmelsgevalt,
 Und es blitzt aus den Augen ihm kühn,
 Und er siehet erröthen die schöne Gestalt,
 Und sieht sie erleichen und sinken hin; —

Da treibt's ihn, den köstlichen Preis zu erwerben,
Und stürzt hinunter auf Leben und Sterben. —

Wohl hört man die Brandung, wohl kehrt sie zurück,
Sie verkündigt der donnernde Schall;
Da blickt sich's hinunter mit liebendem Blick —
Es kommen, es kommen die Wasser all,
Sie rauschen herauf, sie rauschen nieder —
Den Jüngling bringt keines wieder.

27. Der Gang nach dem Eisenhammer.

Ballade.

Ein frommer Knecht war Fridolin,
Und in der Furcht des Herrn
Ergeben der Gebieterinn,
Der Gräfinn von Savern.
Sie war so sanft, sie war so gut;
Doch auch der Launen Uebermuth
Hätt' er geeifert zu erfüllen,
Mit Freudigkeit um Gottes willen.

Früh von des Tages erstem Schein,
Bis spät die Vesper schlug,
Lebt' er nur ihrem Dienst allein,
That nimmer sich genug.
Und sprach die Dame: „Mach' dir's leicht“
Da wurd' ihm gleich das Auge feucht,
Und meinte, seiner Pflicht zu fehlen,
Durfte er sich nicht im Dienste quälen.

Drum vor dem ganzen Dienertroß
Die Gräfinn ihn erhob;
Aus ihrem schönen Munde floss
Sein unerschöpftes Lob.
Sie hielt ihn nicht als ihren Knecht,
Es gab sein Herz ihm Kindesrecht;
Ihr klares Auge mit Vergnügen
Ping an den wohlgestalteten Zügen.

Darob entbrennt in Roberts Brust
Des Jägers, gift'ger Groll,
Dem längst von böser Schadenlust
Die schwarze Seele schwoll —
Und trat zum Grafen, rasch zur That,
Und offen des Verführers Rath,
Als einst vom Jagen heim sie kamen,
Streut' ihm ins Herz des Argwohns Samen:

„Wie seyd Ihr glücklich, edler Graf,“
 Hob er voll Arglist an,
 „Euch raubet nicht den goldnen Schlaf
 Des Zweifels gift'ger Zahn:
 Denn Ihr besitzet ein edles Weib,
 Es gürtet Scham den keuschen Leib.
 Die fromme Treue zu berücken
 Wird nimmer dem Versucher glücken.“

Da rollt der Graf die finstern Brau'n:
 „Was red'st du mir, Gesell?
 Werd' ich auf Weibestugend bau'n,
 Beweglich wie die Well?
 Leicht locket sie des Schmeichlers Mund;
 Mein Glaube steht auf festerem Grund.
 Vom Weib des Grafen von Saverne
 Bleibt, hoff' ich, der Versucher ferne.“

Der Andre spricht: „So denkt Ihr recht.
 Nur Euren Spott verdient
 Der Thor, der, ein geborner Knecht,
 Ein Solches sich erkühnt,
 Und zu der Frau, die ihm gebeut,
 Erhebt der Wünsche Lüsternheit“ —
 „Was?“ fällt ihm Jener ein und bebet,
 „Red'st du von Einem, der da lebet?“ —

„Ja doch, was Aller Mund erfüllt,
 Das bärg' sich meinem Herrn?
 Doch, weil Ihr's denn mit Fleiß verhüllt,
 So unterdrück' ich's gern“ —
 „Du bist des Todes, Bube, sprich!“
 Ruft Jener streng und fürchterlich.
 „Wer hebt das Aug' zu Kunigonden?“ —
 „Nun ja, ich spreche von dem Blonden.“

„Er ist nicht häßlich von Gestalt,“
 Führt er mit Arglist fort,
 Indem's den Grafen heiß und kalt
 Durchrieselt bei dem Wort.
 „Ist's möglich, Herr? Ihr saht es nie,
 Wie er nur Augen hat für sie?
 Bei Tafel Euer selbst nicht achtet,
 An ihrem Stuhl gefesselt schmachtet?“

„Seht da die Verse, die er schrieb,
 Und seine Gluth gesteht“ —
 „Gesteht!“ — „Und sie um Gegenlieb“,
 Der freche Bube! fleht.

Die gnäd'ge Gräfinn, sanft und weich,
Aus Mitleid wohl verbarg sie's Euch;
Mich reuet jezt, daß mir's entfahren,
Denn, Herr, was habt Ihr zu befahren?"

Da ritt in seines Zornes Wuth
Der Graf ins nahe Holz,
Wo ihm in hoher Dessen Gluth
Die Eisenstufe schmolz.
Hier nährten früh und spät den Brand
Die Knechte mit geschäft'ger Hand:
Der Funke sprüht, die Bälge blasen,
Als gält' es, Felsen zu verglasen.

Des Wassers und des Feuers Kraft
Verbündet sieht man hier;
Das Mühlrad, von der Fluth gerasst,
Umwälzt sich für und für.
Die Werke klappern Nacht und Tag,
Im Takte pocht der Hammer Schlag,
Und bildsam von den mächt'gen Streichen
Muß selbst das Eisen sich erweichen.

Und zweien Knechten winket er,
Bedeutet sie und sagt:
„Den Ersten, den ich sende her,
Und der euch also fragt:
Habt ihr befolgt des Herren Wort?
Den werft mir in die Hölle dort,
Daß er zu Asche gleich vergehe,
Und ihn mein Aug' nicht weiter sehe.“

Des freut sich das entmenschte Paar
Mit roher Denkerslust,
Denn fühllos, wie das Eisen, war
Das Herz in ihrer Brust.
Und frischer mit der Bälge Hauch
Erhizen sie des Ofens Bauch,
Und schickten sich mit Mordverlangen,
Das Todesopfer zu empfangen.

Drauf Robert zum Gesellen spricht
Mit falschem Heuchelschein:
„Frisk auf, Gesell, und säume nicht!
Der Herr begehret dein.“
Der Herr, der spricht zu Fribolin:
„Mußt gleich zum Eisenhammer hin,
Und frage mir die Knechte dorten,
Ob sie gethan nach meinen Worten?"

Und Jener spricht: „Es soll geschehn,“
 Und macht sich flugs bereit.
 Doch sinnend bleibt er plötzlich stehn:
 „Ob sie mir Nichts gebeut?“
 Und vor die Gräfinn stellt er sich:
 „Hinaus zum Hammer schickt man mich;
 So sag', was kann ich dir verrichten?
 Denn dir gehören meine Pflichten.“

Darauf die Dame von Savern
 Berstet mit sanftem Ton:
 „Die heil'ge Messe hört' ich gern,
 Doch liegt mir krank der Sohn;
 So gehe denn, mein Kind, und sprich
 In Andacht ein Gebet für mich,
 Und denkst du reuig deiner Sünden,
 So laß auch mich die Gnade finden.“

Und froh der vielwillkommenen Pflicht,
 Macht er im Flug sich auf,
 Hat noch des Dorfes Ende nicht
 Erreicht im schnellen Lauf,
 Da tönt ihm von dem Glockenstrang
 Hellschlagend des Geläutes Klang,
 Das alle Sünder, hochbeynabet,
 Zum Sakramente festlich ladet.

„Dem lieben Gotte weich nicht aus,
 Find'st du ihn auf dem Weg!“ —
 Er spricht's und tritt in's Gotteshaus;
 Kein Laut ist hier noch reg'.
 Denn um die Ernte war's und heiß
 Im Felde glüht' der Schnitter Fleiß;
 Kein Chorgehülfe war erschienen,
 Die Messe kündig zu bedienen.

Entschlossen ist er alobald,
 Und macht den Sakristan;
 „Das,“ spricht er, „ist kein Aufenthalt,
 Was fördert himmelan.“
 Die Stola und das Cingulum
 Hängt er dem Priester dienend um,
 Bereitet hurtig die Gefäße,
 Scheiligt zum Dienst der Messe.

Und als er dieß mit Fleiß gethan,
 Tritt er als Ministrant
 Dem Priester zum Altar voran,
 Das Meßbuch in der Hand,

Und knieet rechts und knieet links,
 Und ist gewärtig jedes Winks,
 Und als des Sanktus Worte kamen,
 Da schellt er dreimal bei dem Namen.

Drauf, als der Priester fromm sich neigt,
 Und, zum Altar gewandt,
 Den Gott, den Gegenwärt'gen, zeigt
 In hoherhabner Hand,
 Da kündet es der Sakristan
 Mit hellem Glöcklein klingend an.
 Und Alles kniet und schlägt die Brüste,
 Sich fromm bekreuzend vor dem Christe.

So übt er Jedes pünktlich aus,
 Mit schnell gewandtem Sinn;
 Was Brauch ist in dem Gotteshaus,
 Er hat es Alles inn,
 Und wird nicht müde bis zum Schluß,
 Bis beim *Wobiscum Dominus*
 Der Priester zur Gemein' sich wendet,
 Die heil'ge Handlung segnend endet.

Da stellt er Jedes wiederum
 In Ordnung säuberlich:
 Erst reinigt er das Heiligthum,
 Und dann entfernt er sich,
 Und eilt, in des Gewissens Ruh',
 Den Eisenhütten heiter zu,
 Spricht unterwegs, die Zahl zu füllen,
 Zwölf Paternoster noch im Stillen.

Und als er rauchen sieht den Schlot,
 Und sieht die Knechte stehn,
 Da ruft er: „Was der Graf gebot,
 Ihr Knechte, ist's geschehn?“
 Und grinzend zerren sie den Mund,
 Und deuten in des Ofens Schlund:
 „Der ist besorgt und aufgehoben;
 Der Graf wird seine Diener loben.“

Die Antwort bringt er seinem Herrn
 In schnellem Lauf zurück.
 Als der ihn kommen sieht von fern,
 Raum traut er seinem Blick:
 „Unglücklicher! wo kommst du her?“ —
 „Vom Eisenhammer.“ — „Nimmermehr!
 So hast du dich im Lauf verspätet?“ —
 „Herr, nur so lang, bis ich gebetet.“

„Denn, als von Eurem Angesicht
 Ich heute ging, verzeiht!
 Da fragt' ich erst nach meiner Pflicht
 Bei der, die mir gebeut.
 Die Messe, Herr, befahl sie mir
 Zu hören; gern gehorcht' ich ihr,
 Und sprach der Rosenkränze viere
 Für Euer Heil und für das ihre.

In tiefes Staunen sinket hier
 Der Graf, entsetzet sich.
 „Und welche Antwort wurde dir
 Am Eisenhammer? Sprich!“ —
 „Herr, dunkel war der Rede Sinn,
 Zum Ofen wies man lachend hin:
 Der ist besorgt und aufgehoben;
 Der Graf wird seine Diener loben.“

„Und Robert?“ fällt der Graf ihm ein,
 Es überläuft ihn kalt;
 „Sollt' er dir nicht begegnet seyn?
 Ich sandt' ihn doch zum Wald.“ —
 „Herr, nicht im Wald, nicht in der Flur
 fand ich von Robert eine Spur.“ —
 „Nun,“ ruft der Graf und steht vernichtet,
 „Gott selbst im Himmel hat gerichtet!“

Und gütig, wie er nie gepflegt,
 Nimmt er des Dieners Hand,
 Bringt ihn der Gattinn, tief bewegt,
 Die Nichts davon verstand.
 „Dies Kind, kein Engel ist so rein,
 Laßt's Eurer Huld empfohlen seyn!
 Wie schlimm wir auch berathen waren,
 Mit dem ist Gott und seine Schaaren.“

28. Das Lied von der Glocke.

Vivos voco.

Mortuos plango.

Fulgura frango

Fest gemauert in der Erden
 Steht die Form, aus Lehm gebrannt.
 Heute muß die Glocke werden!
 Frisch, Gefellen! seyd zur Hand.
 Von der Stirne heiß
 Rinnen muß der Schweiß,
 Soll das Werk den Meister loben;
 Doch der Regen kommt von oben.

Zum Werke, das wir ernst bereiten,
Geziert sich wohl ein ernstes Wort;
Wenn gute Reden sie begleiten,
Dann fließt die Arbeit munter fort.
So laßt uns jezt mit Fleiß betrachten,
Was durch die schwache Kraft entspringt;
Den schlechten Mann muß man verachten,
Der nie bedacht, was er vollbringt.
Das ist's ja, was den Menschen zieret,
Und dazu ward ihm der Verstand,
Daß er im innern Herzen spüret,
Was er erschafft mit seiner Hand.

Nehmet Holz vom Fichtenstamme,
Doch recht trocken laßt es seyn,
Daß die eingepreßte Flamme
Schlage zu dem Schwalch hinein!
Rocht des Kupfers Brei,
Schnell das Zinn herbei!
Daß die zähe Glockenspeise
Fließe nach der rechten Weise.

Was in des Dammes tiefer Grube
Die Hand mit Feuers Hülfe baut,
Hoch auf des Thurmes Glockenstube,
Da wird es von uns zeugen laut.
Noch dauern wird's in späten Tagen
Und rühren vieler Menschen Ohr,
Und wird mit dem Betrübten klagen,
Und stimmen zu der Andacht Chor.
Was unten tief dem Erdensohne
Das wechselnde Verhängniß bringt,
Das schlägt an die metallne Krone,
Die es erbaulich weiter klingt.

Weißer Blasen seh' ich springen;
Wohl! die Massen sind im Fluß.
Laßt's mit Aschensalz durchdringen,
Das befördert schnell den Guß.
Auch von Schaume rein
Muß die Mischung seyn,
Daß vom reinlichen Metalle
Rein und voll die Stimme schalle.

Denn mit der Freude Feierklänge
Begrüßt sie das geliebte Kind
Auf seines Lebens erstem Gange,
Den es in Schlafes Arm beginnt;
Ihm ruhen noch im Zeitenschooße
Die schwarzen und die heitern Loos.

Der Mutterliebe zarte Sorgen
 Bewachen seinen goldnen Morgen —
 Die Jahre fliehen pfeilgeschwind.
 Vom Mädchen reißt sich stolz der Knabe,
 Er stürmt ins Leben wild hinaus,
 Durchmüßt die Welt am Wanderstabe,
 Fremd kehrt er heim ins Vaterhaus;
 Und herrlich, in der Jugend Prangen,
 Wie ein Gebild aus Himmelshöhn,
 Mit züchtigen verschämten Wangen,
 Steht er die Jungfrau vor sich steh'n.
 Da faßt ein namenloses Sehnen
 Des Jünglings Herz, er irrt allein,
 Aus seinen Augen brechen Thränen,
 Er flieht der Brüder wilden Reihn;
 Erröthend folgt er ihren Spuren,
 Und ist von ihrem Gruß beglückt,
 Das Schönste sucht er auf den Fluren,
 Womit er seine Liebe schmückt.
 O! zarte Sehnsucht, süßes Hoffen,
 Der ersten Liebe goldne Zeit,
 Das Auge sieht den Himmel offen,
 Es schwelgt das Herz in Seligkeit —
 O! daß sie ewig grünen bliebe
 Die schöne Zeit der jungen Liebe!

Wie sich schon die Pfeifen bräunnen!
 Dieses Stäbchen tauch' ich ein,
 Sehn wir's überglaßt erscheinen,
 Wird's zum Gusse zeitig seyn,
 Lebt, Gesellen, frisch!
 Prüft mir das Gemisch,
 Ob das Spröde mit dem Weichen
 Sich vereint zum guten Zeichen.

Denn wo das Strenge mit dem Zarten,
 Wo Starkes sich und Milde paarten,
 Da gibt es einen guten Klang.
 Drum prüfe, wer sich ewig bindet,
 Ob sich das Herz zum Herzen findet!
 Der Wahn ist kurz, die Reu' ist lang.
 Lieblich in der Bräute Locken
 Spielt der jungfräuliche Kranz,
 Wenn die hellen Kirchenglocken
 Laden zu des Festes Glanz.
 Ach! des Lebens schönste Feier
 Endigt auch den Lebens-Mai.
 Mit dem Gürtel, mit dem Schleier
 Reißt der schöne Wahn entzwei.

Die Leidenschaft flieht,
 Die Liebe muß bleiben;
 Die Blume verblüht,
 Die Frucht muß treiben;
 Der Mann muß hinaus
 Ins feindliche Leben,
 Muß wirken und streben,
 Und pflanzen und schaffen,
 Erlisten, erraffen,
 Muß wetten und wagen,
 Das Glück zu erjagen.
 Da strömet herbei die unendliche Gabe,
 Es füllt sich der Speicher mit köstlicher Habe,
 Die Räume wachsen, es dehnt sich das Haus,
 Und drinnen waltet
 Die züchtige Hausfrau,
 Die Mutter der Kinder,
 Und herrschet weise
 Im häuslichen Kreise
 Und lehret die Mädchen,
 Und wehret den Knaben,
 Und reget ohn' Ende
 Die fleißigen Hände,
 Und mehrt den Gewinn
 Mit ordnendem Sinn.
 Und füllet mit Schätzen die duftenden Laden,
 Und dreht um die schnurrende Spindel den Faden,
 Und sammelt im reinlich geglätteten Schrein
 Die schimmernde Wolle, den schneigen Lein,
 Und füget zum Guten den Glanz und den Schimmer,
 Und ruhet nimmer.

Und der Vater, mit frohem Blick,
 Von des Hauses weitschauendem Giebel
 Ueberzählet sein blühend Glück,
 Siehet der Pfosten ragende Bäume
 Und der Scheunen gefüllte Räume
 Und die Speicher vom Segen gebogen,
 Und des Kornes bewegte Bogen,
 Rühmt sich mit stolzem Mund:
 „Fest, wie der Erde Grund,
 Gegen des Unglücks Macht
 Steht mir des Hauses Pracht!“
 Doch mit des Geschicks Mächten
 Ist kein ew'ger Bund zu flechten,
 Und das Unglück schreitet schnell.

Wohl! nun kann der Guß beginnen;
 Schön gezacket ist der Bruch;

Doch, bevor wir's lassen rinnen,
 Betet einen frommen Spruch!
 Stoßt den Zapfen aus!
 Gott bewahr' das Haus!
 Rauchend in des Henkels Bogen
 Schießt's mit feuerbraunen Wogen.

Wohlthätig ist des Feuers Macht,
 Wenn sie der Mensch bezähmt, bewacht,
 Und was er bildet, was er schafft,
 Das dankt er dieser Himmelskraft;
 Doch furchtbar wird die Himmelskraft,
 Wenn sie der Fessel sich entrafft,
 Einhertritt auf der eignen Spur,
 Die freie Tochter der Natur.

Wehe, wenn sie losgelassen,
 Wachsend ohne Widerstand,
 Durch die volkbelebten Gassen
 Wälzt den ungeheuern Brand!
 Denn die Elemente hassen
 Das Gebild' der Menschenhand.
 Aus der Wolke
 Quillt der Segen,
 Strömt der Regen;
 Aus der Wolke, ohne Wahl,
 Zuckt der Strahl!
 Hört ihr's wimmern hoch vom Thurm?
 Das ist Sturm!
 Roth, wie Blut,
 Ist der Himmel,
 Das ist nicht des Tages Gluth!

Welch Getümmel
 Straßen auf!

Dampf wallt auf!
 Flackernd steigt die Feuersäule,
 Durch der Straße lange Zeile
 Wächst es fort mit Windeseile;
 Kochend, wie aus Ofens Rachen,
 Glühn die Lüfte, Balken krachen,
 Pfosten stürzen, Fenster klirren,
 Kinder jammern, Mütter irren,
 Thiere wimmern

Unter Trümmern:

Alles rennet, rettet, flüchtet,
 Taghell ist die Nacht gelichtet.
 Durch der Hände lange Kette
 Um die Bette
 Fliegt der Cimer, hoch im Bogen
 Spritzen Quellen Wasservogen.

Heulend kommt der Sturm geflogen,
 Der die Flamme brausend sucht.
 Prasselnd in die dürre Frucht
 Fällt sie, in des Speichers Räume,
 In der Sparren dürre Bäume,
 Und als wollte sie im Wehen
 Mit sich fort der Erde Wucht
 Reißen, in gewalt'ger Flucht,
 Wächst' sie in des Himmels Höhen
 Riesengroß!
 Hoffnungslos
 Weicht der Mensch der Götterstärke,
 Müßig sieht er seine Werke,
 Und bewundernd untergehen.

Leergebrannt
 Ist die Stätte,
 Wilder Stürme, rauhes Bette.
 In den öden Fensterhöhlen
 Wohnt das Grauen,
 Und des Himmels Wolken schauen
 Hoch hinein.

Einen Blick
 Nach dem Grabe
 Seiner Habe
 Sendet noch der Mensch zurück —
 Greift fröhlich dann zum Wanderstabe:
 Was Feuers Wuth ihm auch geraubt,
 Ein süßer Trost ist ihm geblieben,
 Er zählt die Häupter seiner Lieben,
 Und sieh! ihm fehlt kein theures Haupt.

In die Erd' ist's aufgenommen,
 Glücklich ist die Form gefüllt;
 Wird's auch schön zu Tage kommen,
 Daß es Fleiß und Kunst vergilt?

Wenn der Guß mißlang?

Wenn die Form zersprang?

Ach! vielleicht, indem wir hoffen,
 Hat uns Unheil schon getroffen.

Dem dunkeln Schooß der heil'gen Erde
 Vertrauen wir der Hände That,
 Vertraut der Sämann seine Saat
 Und hofft, daß sie entkeimen werde
 Zum Segen, nach des Himmels Rath.
 Noch köstlicheren Samen bergen
 Wir traurend in der Erde Schooß,
 Und hoffen, daß er aus den Särgen
 Erblühen soll zu schönern Loos.

Von dem Dome,
Schwer und bang,
Tönt die Glocke
Grabgesang.
Ernst begleiten ihre Trauerschläge
Einen Wandrer auf dem letzten Wege.

Ach! die Gattinn ist's, die theure,
Ach! es ist die treue Mutter,
Die der schwarze Fürst der Schatten
Wegführt aus dem Arm des Gatten,
Aus der zarten Kinder Schaar,
Die sie blühend ihm gebär,
Die sie an der treuen Brust
Wachsen sah mit Mutterlust —
Ach! des Hauses zarte Bande
Sind gelöst auf immerdar:
Denn sie wohnt im Schattenlande,
Die des Hauses Mutter war;
Denn es fehlt ihr treues Walten,
Ihre Sorge wacht nicht mehr;
In verwaister Stätte schalten
Wird die Fremde, liebeleer.

Bis die Glocke sich verkühlet,
Laßt die strenge Arbeit ruhn.
Wie im Laub der Vogel spielt,
Mag sich Jeder gültlich thun.
Winkt der Sterne Licht:
Ledig aller Pflicht,
Hört der Bursch die Vesper schlagen;
Meister muß sich immer plagen.

Munter fördert seine Schritte
Fern im wilden Forst der Wandrer
Nach der lieben Heimath = Hütte.
Blöckend ziehen heim die Schafe,
Und der Rinder
Breitgestirnte, glatte Schaaren
Kommen brüllend,
Die gewohnten Ställe füllend.
Schwer herein
Schwankt der Wagen,
Kornbeladen;
Bunt von Farben,
Auf den Garben
Liegt der Kranz,
Und das junge Volk der Schnitter
Fliegt zum Tanz.
Markt und Straße werden stiller;

Um des Lichts gesell'ge Flamme
Sammeln sich die Hausbewohner,
Und das Stadthor schließt sich knarrend,
Schwarz bedeckt
Sich die Erde;
Doch den sichern Bürger schrecket
Nicht die Nacht,
Die den Bösen gräßlich wecket:
Denn das Auge des Gesetzes wacht.

Heil'ge Ordnung, segensreiche
Himmelstochter, die das Gleiche
Frei und leicht und freudig bindet,
Die der Städte Bau gegründet,
Die herein von den Gefilden
Rief den ungesell'gen Wilden,
Eintrat in der Menschen Hütten,
Sie gewöhnt zu sanften Sitten,
Und das theuerste der Bande
Wob, den Trieb zum Vaterlande!

Tausend fleiß'ge Hände regen,
Helfen sich in munterm Bund,
Und in feurigem Bewegen
Werden alle Kräfte kund.
Meister rührt sich und Geselle
In der Freiheit heil'gem Schutze.
Jeder freut sich seiner Stelle,
Bietet dem Verächter Trutz.
Arbeit ist des Bürgers Bierde,
Segen ist der Mühe Preis;
Ehrt den König seine Würde,
Ehret uns der Hände Fleiß.

Halder Friede,
Süße Eintracht,
Weilet, weilet
Freundlich über dieser Stadt!
Möge nie der Tag erscheinen,
Wo des rauhen Krieges Horden
Dieses stille Thal durchtoben,
Wo der Himmel,
Den des Abends sanfte Röthe
Lieblich malt,
Von der Dörfer, von der Städte
Wildem Brande schrecklich strahlt!

Nun zerbrecht mir das Gebäude,
Seine Absicht hat's erfüllt,

Daß sich Herz und Auge weide
An dem wohlgelungnen Bild.

Schwingt den Hammer, schwingt,
Bis der Mantel springt!

Wenn die Glock' soll auferstehen,
Muß die Form in Stücke gehen.

Der Meister kann die Form zerbrechen
Mit weiser Hand, zur rechten Zeit;
Doch wehe, wenn in Flammenbächen
Das glüh'nde Erz sich selbst befreit!
Blindwüthend mit des Donners Krachen
Zersprengt es das geborstne Haus,
Und wie aus offnem Höllenrachen
Speit es Verderben zündend aus.
Wo rohe Kräfte sinnlos walten,
Da kann sich kein Gebild gestalten;
Wenn sich die Völker selbst befreien,
Da kann die Wohlfahrt nicht gedeihn.

Weh, wenn sich in dem Schooß der Städte
Der Feuerzunder still gehäuft,
Das Volk, zerreißend seine Kette,
Zur Eigenhülfe schrecklich greift!
Da zerret an der Glocke Strängen
Der Aufruhr, daß sie heulend schallt,
Und, nur geweiht zu Friedensklängen,
Die Lösung anstimmt zur Gewalt.

„Freiheit und Gleichheit!“ hört man schallen;
Der ruh'ge Bürger greift zur Wehr.
Die Straßen füllen sich, die Hallen,
Und Bürgerbanden ziehn umher.
Da werden Weiber zu Hyänen,
Und treiben mit Entsetzen Scherz:
Noch zuckend, mit des Panthers Zähnen,
Zerreißn sie des Feindes Herz.
Nichts Heiliges ist mehr, es lösen
Sich alle Bande frommer Scheu;
Der Gute räumt den Platz dem Bösen,
Und alle Laster walten frei.
Gefährlich ist's, den Feu zu wecken,
Verderblich ist des Tigers Zahn;
Sedoch der schrecklichste der Schrecken,
Das ist der Mensch in seinem Wahn.
Weh' denen, die dem Ewigblinden
Des Lichtes Himmelsfackel leihn!
Sie strahlt ihm nicht, sie kann nur zünden,
Und äschert Stadt' und Länder ein.

Freude hat mir Gott gegeben!
Sehet! wie ein goldner Stern

Aus der Hülse, blank und eben,
 Schält sich der metallne Kern.
 Von dem Helm zum Kranz
 Spielt's wie Sonnenglanz.
 Auch des Wappens nette Schilder
 Loben den erfahrenen Bilder.

Herein! herein!
 Gefellen alle, schließt den Reihen,
 Daß wir die Glocke tausend weihen,
 Concordia soll ihr Name seyn.
 Zur Eintracht, zu herzinnigem Vereine
 Versammle sie die liebende Gemeine.

Und dies sey fortan ihr Beruf,
 Wozu der Meister sie erschuf!
 Hoch über'm niedern Erdenleben
 Soll sie im blauen Himmelszelt,
 Die Nachbarinn des Donners, schweben,
 Und grenzen an die Sternehnwelt,
 Soll eine Stimme seyn von oben,
 Wie der Gestirne helle Schaar,
 Die ihren Schöpfer wandelnd loben,
 Und führen das bekränzte Jahr.
 Nur ewigen und ernsten Dingen
 Sey ihr metallner Mund geweiht,
 Und stündlich mit den schnellen Schwingen,
 Berühr' im Fluge sie die Zeit.
 Dem Schicksal leihe sie die Zunge;
 Selbst herzlos, ohne Mitgefühl,
 Begleite sie mit ihrem Schwunge
 Des Lebens wechselvolles Spiel.
 Und wie der Klang im Ohr vergehet,
 Der mächtig tönend ihr entschallt,
 So lehre sie, daß Nichts bestehet,
 Daß alles Irdische verhallt.

Icko mit der Kraft des Stranges
 Biegt die Glock' mir aus der Gruft,
 Daß sie in das Reich des Klanges
 Steige, in die Himmelsluft!
 Ziehet, ziehet, hebt!
 Sie bewegt sich, schwebt!
 Freude dieser Stadt bedeute,
 Friede sey ihr erst Geläute.

29. Monolog aus Schiller's Jungfrau von Orleans.

Lebt wohl, ihr Berge, ihr geliebten Triften,
 Ihr traulich stillen Thäler, lebet wohl!
 Johanna wird nun nicht mehr auf euch wandeln!
 Johanna sagt euch ewig Lebewohl.

Ihr Wiesen, die ich wässerte, ihr Bäume,
 Die ich gepflanzt, grünet fröhlich fort!
 Lebt wohl, ihr Grotten und ihr kühlen Brunnen,
 Du Echo, holbe Stimme dieses Thals,
 Die oft mir Antwort gab auf meine Lieder,
 Johanna geht, und nimmer kehrt sie wieder!

Ihr Plätze alle meiner stillen Freuden,
 Euch laß' ich hinter mir auf immerdar!
 Zerstreuet euch, ihr Lämmer, auf der Heiden!
 Ihr seyd jetzt eine hirtlose Schaar!
 Denn eine andre Heerde muß ich weiden,
 Dort auf dem blut'gen Felde der Gefahr.
 So ist des Geistes Ruf an mich ergangen;
 Mich treibt nicht eitles, irdisches Verlangen.

Denn, der zu Moson auf des Horebs Höhen,
 Im feur'gen Busch sich flammend niederließ,
 Und ihm befahl, vor Pharao zu stehen,
 Der einst den frommen Knaben Isai's,
 Den Hirten, sich zum Streiter ausersehen,
 Der stets den Hirten gnädig sich bewies,
 Er sprach zu mir aus dieses Baumes Zweigen:
 „Geh hin! Du sollst auf Erden für mich zeugen.“

„In rauhes Erz sollst du die Glieder schnüren,
 Mit Stahl bedecken deine zarte Brust;
 Nicht Männerliebe darf dein Herz berühren,
 Mit sünd'gen Flammen eitler Erdenlust.
 Nie wird der Brautkranz deine Locken zieren,
 Dir blüht kein lieblich Kind an deiner Brust;
 Doch werd' ich dich mit kriegerischen Ehren,
 Vor allen Erdenfrauen dich verklären.“

„Denn, wenn im Kampf die Muthigsten verzagen,
 Wenn Frankreichs letztes Schicksal nun sich naht,
 Dann wirst du meine Drifflamme tragen
 Und, wie die rasche Schnitterinn die Saat,
 Den stolzen Ueberwinder niederschlagen;
 Umwälzen wirst du seines Glückes Rad,
 Errettung bringen Frankreichs Helden söhnen,
 Und Rheims befreien und deinen König krönen!“

Ein Zeichen hat der Himmel mir verheißen:
 Er sendet mir den Helm, er kommt von ihm,
 Mit Götterkraft berührt mich sein Eisen,
 Und mich durchflammt der Muth der Cherubim;
 Ins Kriegsgewühl hinein will es mich reißen,
 Es treibt mich fort mit Sturmes Ungeßüm;
 Den Feldruf hör' ich mächtig zu mir dringen,
 Das Schlachtroß steigt und die Trompeten klingen.

30. Tell's (1) Monolog.

Aus Schiller's Wilhelm Tell.

Durch diese hohle Gasse muß er kommen;
 Es führt kein andrer Weg nach Rüschnacht — Hier
 Wollend' ich's. — Die Gelegenheit ist günstig.
 Dort der Hollunderstrauch verbirgt mich ihm,
 Von dort herab kann ihn mein Pfeil erlangen:
 Des Weges Enge wehret den Verfolgern.
 Mach' deine Rechnung mit dem Himmel, Vogt!
 Fort muß du; deine Uhr ist abgelaufen.

Ich lebte still und harmlos — das Geschöpf
 War auf des Waldes Thiere nur gerichtet,
 Meine Gedanken waren rein von Mord. —
 Du hast aus meinem Frieden mich heraus
 Geschreckt, in gährend Drachengift hast du
 Die Milch der frommen Denkart mir verwandelt;
 Zum Ungeheuren hast du mich gewöhnt.
 Wer sich des Kindes Haupt zum Ziele setzte,
 Der kann auch treffen in das Herz des Feinds.

Die armen Kindlein, die unschuldigen,
 Das treue Weib muß ich vor deiner Wuth
 Beschützen, Landvogt! — Da, als ich den Bogenstrang
 Anzog, — als mir die Hand erzitterte,
 Als du mit grausam teuflischer Lust
 Mich zwangst, aufs Haupt des Kindes anzulegen;
 Als ich ohnmächtig stehend rang vor dir:
 Damals gelobt' ich mir in meinem Innern
 Mit furchtbarm Eidschwur, den nur Gott gehört,
 Daß meines nächsten Schusses erstes Ziel
 Dein Herz seyn sollte. Was ich mir gelobt
 In jenes Augenblickes Höllequalen,
 Ist eine heil'ge Schuld: ich will sie zahlen.

Du bist mein Herr und meines Kaisers Vogt;
 Doch nicht der Kaiser hätte sich erlaubt,
 Was du. — Er sandte dich in diese Lande,
 Um Recht zu sprechen — strenges, denn er zürnet —
 Doch nicht, um mit der mörderischen Lust
 Dich jedes Gräuels straflos zu erfreuen;
 Es lebt ein Gott, zu strafen und zu rächen.

Komm du hervor, du Bringer bitterer Schmerzen,
 Mein theures Kleinod jetzt, mein höchster Schatz. —
 Ein Ziel will ich dir geben, das bis jetzt

(1) Tell, ein schweizerischer Landmann, der auf Befehl des Landvogts Gessler seinem eigenen Sohn einen Apfel vom Haupt wegschießen mußte, nachher aber dem Gessler auflauerte, und ihn selbst tödtete.

Der frommen Bitte undurchbringlich war,
 Doch dir soll es nicht widerstehen. — Und du,
 Vertraute Vogensehne, die so oft
 Mir treu gedient hat in der Freude Spielen,
 Verlass' mich nicht im fürchterlichen Ernst!
 Nur jetzt noch halte fest, du treuer Strang,
 Der mir so oft den herben Pfeil besflügelt.
 Entränn' er jezo kraftlos meinen Händen,
 Ich habe keinen zweiten zu versenden.

Auf diese Bank von Stein will ich mich setzen,
 Dem Wanderer zur kurzen Ruh bereitet.
 Denn hier ist keine Heimath. Jeder treibt
 Sich an dem Andern rasch und fremd vorüber,
 Und fraget nicht nach seinem Schmerz. — Hier geht
 Der sorgenvolle Kaufmann und der leicht
 Geschürzte Pilger — der andächt'ge Mönch,
 Der düstre Räuber und der heitre Spielmann,
 Der Säumer mit dem schwer beladenen Roß,
 Der ferne herkommt von der Menschen Ländern,
 Denn jede Straße führt ans End' der Welt.
 Sie alle ziehen ihres Weges fort
 An ihr Geschäft — und meines ist der Mord!

Const, wenn der Vater auszog, liebe Kinder,
 Das war ein Freuen, wenn er wieder kam;
 Denn niemals lehret er heim, er bracht' euch Etwas,
 War's eine schöne Alpenblume, war's
 Ein seltner Vogel oder Ammonshorn (2),
 Wie es der Wandrer findet auf den Bergen.
 Jetzt geht er einem andern Waidwerk nach:
 Am wilden Weg sitzt er mit Mordgedanken;
 Des Feindes Leben ist's, worauf er lauert.
 Und doch, an euch nur denkt er, liebe Kinder,
 Auch jetzt; — euch zu vertheid'gen, eure holde Unschuld
 Zu schützen vor der Rache des Tyrannen,
 Will er zum Morde jetzt den Bogen spannen.

Ich laure auf ein edles Wild. Läßt sich's
 Der Jäger nicht verdrießen, Tage lang
 Umher zu streifen in des Winters Strenge,
 Von Fels zu Fels den Wagesprung zu thun,
 Hinan zu klimmen an den glatten Wänden,
 Wo er sich anleimt mit dem eignen Blut,
 Um ein armselig Grathhier zu erjagen.
 Hier gilt es einen köstlicheren Preis,
 Das Herz des Todfeinds, der mich will verderben.

(2) Ammonshorn ist das Gehäuse einer Schnecke, die mit dem Ammonden
 oder Widderhorne Aehnlichkeit hat.

Mein ganzes Leben lang hab' ich den Bogen,
 Gehandhabt, mich geübt nach Schützenregel;
 Ich habe oft geschossen in das Schwarze,
 Und manchen schönen Preis mir heimgebracht
 Vom Freudenschießen. Aber heute will ich
 Den Meisterschuß thun und das Beste mir
 Im ganzen Umkreis des Gebirgs gewinnen.

31. Wallenstein.

Erzählung seines Traums vor der Lützen Schlacht.

Es gibt im Menschenleben Augenblicke,
 Wo er dem Weltgeist näher ist als sonst,
 Und eine Frage frei hat an das Schicksal.
 Solch ein Moment war's, als ich in der Nacht,
 Die vor der Lützen Action vorherging,
 Gedankenvoll an einen Baum gelehnt,
 Hinausah in die Ebene. Die Feuer
 Des Lagers brannten düster durch den Nebel;
 Der Waffen dumpfes Rauschen unterbrach
 Der Runden Ruf, einförmig nur die Stille.
 Mein ganzes Leben ging, vergangenes
 Und künftiges, in diesem Augenblick
 An meinem inneren Gesicht vorüber.
 Und an des nächsten Morgens Schicksal knüpfte
 Der ahnungsvolle Geist die fernste Zukunft.

Da sagt' ich also zu mir selbst: „So Vielen
 Gebietest du! sie folgen deinen Sternen
 Und sehen, wie auf eine große Nummer,
 Ihr Alles auf dein einzig Haupt, und sind
 In deines Glückes Schiff mit dir gestiegen.
 Doch kommen wird der Tag, wo diese Alle
 Das Schicksal wieder auseinander streut,
 Nur Wen'ge werden treu bei dir verharren.
 Den möcht' ich wissen, der der Treuste mir
 Von Allen ist, die dieses Lager einschließt.
 Gib mir ein Zeichen, Schicksal! Der soll's seyn,
 Der an dem nächsten Morgen mir zuerst
 Entgegen kommt mit einem Liebeszeichen!
 Und dieses bei mir denkend schlief ich ein.“

Und mitten in die Schlacht ward ich geführt
 Im Geist. Groß war der Drang. Mir tödtete
 Ein Schuß das Pferd, ich sank, und über mir
 Hinweg gleichgültig setzten Ross und Reiter,
 Und keuchend lag ich, wie ein Sterbender,
 Zertreten unter ihrer Hufe Schlag. —
 Da faßte plötzlich hülfreich mich ein Arm.
 Es war Octavio's — und schnell erwach' ich.

Tag war es, und — Octavio stand vor mir:
 „Mein Bruder,“ sprach er, „reite heute nicht
 Den Schecken, wie du pflegst. Besteige lieber
 Das sichere Thier, das ich dir ausgesucht.
 Thü's mir zu lieb, es warnte mich ein Traum.“
 Und dieses Thieres Schnelligkeit entriß
 Mich Bannier's verfolgenden Dragonern.
 Mein Vetter ritt den Schecken an dem Tag,
 Und Roß und Reiter sah ich niemals wieder.

Zweite Abtheilung.

Schauspiel in Versen.

Der kleine Deklamator.

Schauspiel in einem Akt.

Personen:

Robert.

Frau Robert.

Theodor, ihr Sohn, ein Knabe von zwölf Jahren.

Graf von Riesen.

Eduard, sein Sohn, ein Knabe von zehn Jahren.

(Der Schauplay ist vor den Thoren einer geplünderten, abgebrannten und noch rauchenden Stadt. Im Vorgrunde einige kleine, unversehrte Häuser.)

Erste Scene.

Frau Robert. Theodor.

Theodor.

Ach Mutter! sieh, wie roth und glühend!
 Noch brennt und raucht es überall!
 Die armen Bewohner stürzten fliehend
 Ueber den dampfenden, blutigen Wall;
 Aber auch hier noch, vor den Pforten,
 Ergriff sie der Feinde Tigerwuth —
 Ach Mutter! ich sah ein Kind ermorden,
 Und einen Greis in seinem Blut.

Frau Robert.

Es ist vorüber! Tausende verloren,
 Was Glück oder Fleiß ihnen zugewandt;

Selbst unser Fürst, im Purpur geboren,
Iret jetzt vertrieben von Land zu Land.

Theodor.

Der Fürst! auch der auf seinem Thron
Nicht sicher vor des Unglücks Pfeilen?

Frau Robert.

Nicht einmal sicher vor Henkersbeilen;
Es klammert sich an Scepter und Kron'
Ein böser Dämon, Fürsten schmachten,
Wie wir, gebeugt vom eisernen Geschick;
O, sie sind ärmer als wir zu achten,
Sie waren verwöhnt vom launischen Glück. —
Wir dürfen nicht klagen, vom Sturm gehindert,
Hat keine Flamm' unsere Hütte erreicht.

Theodor.

Doch sind wir nicht auch rein ausgeplündert?
Kein Flehen hat die Barbaren erweicht.

Frau Robert.

Was sie genommen, gibt, das weiß ich,
Arbeitsamkeit mir bald zurück.

Theodor.

Ja Mutter, Du, Du bist so fleißig,
Du kargst mit jedem Augenblick,
Oft scheinen Dir zu kurz die Tage,
Nimmst wohl noch gar die Nacht dazu,
Und während ich esse, trinke, schlase,
Entbehrst Du Speise, Trank und Ruh.
Das kann ich länger nicht erdulden.
Bin ich gleich nur noch ein Kind,
Und kann ich auch noch keine Gulden
Verdienen, wenn's nur Groschen sind.

Frau Robert.

Du wirst im Alter meine Stütze,
Im Alter mein Ernährer seyn.

Theodor.

Doch jetzt wär' ich zu gar Nichts nütze?
O Mutter, sage das nicht; nein, nein,
Ich will und muß Dir helfen tragen!
Hätten die bösen Menschen mir
Nur meine Guitarre nicht zerschlagen,
Dann kimpert' ich vor jeder Thür,
Und — was meinst Du? — was gilt die Wette,
Die Thönen Lieder, die Du mich gelehrt,
Wenn ich die gesungen hätte,
Wer hätte sie nicht gern gehört?
Versteht sich um beliebige Preise —
Ach Mutter! was fällt mir plötzlich ein —

Wie wär's — ja ja — auf diese Weise
 Wird keine Guitarre vonnöthen seyn.
 Hast Du in dämmernden Abendstunden
 Nicht wunderschöne Gedichte mir
 Oft vorgelesen, vorempfunden?
 Ich lernte sie so gern von Dir.
 Nun kann ich sie auch declamiren,
 Mit Deinem Gefühl, mit Deinem Verstand;
 Das, denk' ich, soll wohl Manchen rühren,
 Mir aufzuthun Herz oder Hand.
 Wär' ich eine Weile herumgelaufen,
 So könnt' ich mir am Ende doch
 Wohl wieder eine Guitarre kaufen,
 Und dann ging' es weit besser noch;
 Ich käme heim mit Bancozetteln,
 Du ruhtest von der Arbeit dann —

Frau Robert (ihn unterbrechend).

Nein, ich lasse mein Kind nicht betteln,
 So lange ich selbst noch arbeiten kann.

Theodor.

Betteln? wer will denn betteln? mit nichts!
 Ich werde Niemand zu Leibe gehn;
 Ist Einer kein Freund von schönen Gedichten,
 So laß' ich in Gottes Namen ihn stehn.
 Hast Du nicht selbst mich oft ermahnet:
 Mühe soll seyn des Armen Loos;
 Fleiß allein die Wege bahnet,
 Die das Schicksal ihm verschloß;
 Will er die Klippen der Armuth umschiffen,
 Er immer lernen und lernen muß,
 Auf daß der Reiche, der Nichts begriffen,
 Mit ihm theile den Ueberfluß.

Frau Robert.

Ja, Kind, dies Gebot erfülle;
 Für gut und recht hab' ich's erkannt,
 Drum sey auch jetzt der Widerwille
 Des alten Vorurtheils verbannt.
 Im Lehren und Handeln Widerspruch zu
 Oft selbst der Weise den Muth nicht fand.
 Geh, versuch' es, danke bescheiden,
 Wo durch der Dichtkunst himmlisches Band
 Die Herzen zu Dir gezogen werden;
 Geh still vorüber, wo man die Nase rümpft;
 Und bleib dabei: es gibt keine Kunst auf Erden,
 Die eines Grafen Enkel beschimpft.

Theodor (verwundert).

Eines Grafen Enkel?

Frau Robert.

Ich hab' es verschwiegen,
 Mocht' ich auf Deine Jugend nicht bau'n;
 Doch früher, als ich gehofft, ward mir das süße Vergnügen,
 Meinem Sohne mich zu vertraun.
 Ja, Theodor, aus gräflichem Stamme
 Trat Deine Mutter an das Licht;
 Bei ihrer Wiege sang die Amme
 Fürwahr von künft'ger Armuth nicht.
 Doch schon mein Morgen war schwül und trübe;
 Ein einziger Bruder, stolz, ungestüm,
 Raubte mir des Vaters Liebe,
 Ein lästiger Miterbe schien ich ihm.
 Ein Kloster sollte von der Welt mich trennen,
 Auf daß ihm Nichts im Wege steh.
 Da lern' ich Deinen Vater kennen,
 Und schloß mit ihm die heimliche Eh'.
 Er hatte keinen andern Adel,
 Als den das stille Verdienst gewährt,
 Doch sein Leben war ohne Tadel,
 Und sein Herz war Kronen werth.
 Nicht lange verborgen blieb die Verbindung,
 Ach! da entsagte mein Bruder ganz
 Jeder brüderlichen Empfindung,
 Sah nur verdunkelt der Ahnen Glanz,
 Sah nur geschmälert sein reiches Erbe,
 Belagerte des Vaters Ohr,
 Und ob die Schwester in Verzweiflung sterbe,
 Das galt ihm gleich — Dein armer Vater verlor
 Die Freiheit — wurde plötzlich ergriffen —
 Wie ein Verbrecher beschimpft — entehrt —
 Musste nach Amerika schiffen —
 Nie hab' ich wieder von ihm gehört! —
 Ich floh vor meines Bruders Grimme,
 Ein fremder Name barg meinen Schmerz;
 O Theodor! nur Deine Stimme
 Rief Muth zu leben in das Mutterherz.
 Zwölf Jahre hab' ich Dich erzogen,
 Durch meiner Hände Fleiß genährt,
 Und immer hinausgeblickt auf die Bogen,
 Ob nicht Dein Vater endlich wiederkehrt?
 Zwölf Jahre sind vorübergeflogen,
 Und immer hat die Hoffnung mich betrogen!

Theodor.

O Mutter! über den häßlichen Grafen!
 Dennoch hast Du ihm nie geflucht?
 Aber Gott? mit welchen Strafen
 Hat Gott den Bösen heimgesucht?

Frau Robert.

Ihm schien bis jetzt das Glück verschrieben,
 Des Fürsten Günstling lebte er hochgeehrt,
 Lang' ist er ungestraft geblieben,
 Doch hing an einem Haar das Schwert,
 Da sich der blut'ge Krieg entsponnen,
 Da hat auch ihn die Rache ereilt;
 Sein blendend Scheinglück ist zerronnen,
 Gott weiß, wo der Barmherzige weilt!
 Jetzt, da er elend ist, jetzt, da die öden Mauern
 Von seinem Pallast der Rauch durchzieht,
 Jetzt kann ich ihn nur noch bedauern,
 Und wenn er in meine Arme flieht,
 So wird die Erinnerung schnell erwachen,
 Daß er mein Bruder, mein einziger Bruder ist.
 Er war nur schwach — und Gott verzeiht dem Schwachen.

Theodor.

O Mutter! Mutter! wie gut Du bist!
 Nun will ich auch keine Stunde verlieren,
 Dir sey mein ganzes Leben geweiht;
 Jetzt kann ich freilich nur declamiren,
 Aber es kommt gewiß eine Zeit,
 Wo Theodor Dir Alles vergelten —
 Ach nein! nicht Alles vergelten kann!
 Das war zu viel gesagt, das kann ein Kind nur selten,
 Doch Gott und Du ihr seht die Herzen an.

Frau Robert (ihn umarmend).

Ich tausch' in diesem Augenblicke
 Mit keiner Königin auf ihrem Thron!
 Ich hadre nicht mit dem Geschehe,
 Denn es gab mir diesen Sohn.
 Ich gehe gestärkt in meine Hütte,
 Ich eile gestärkt zu meiner Pflicht.
 Du, Theodor, gedenke meiner Bitte,
 Sprich Herzen an, doch bettle nicht.

(Ab in die Hütte.)

Zweite Scene.

Theodor (allein).

Die gute, die vortreffliche Mutter!
 Es muß gelingen! geschwind! geschwind!
 Beschert doch Gott jedem Vogel sein Futter,
 Und lieber noch hat er ein dankbares Kind. —

Da kommt ein fremder Mann gegangen,
 Im altmodischen Reisefrack,
 Soll ich es wagen anzufangen? —
 Wenn ich's nur treffe nach seinem Geschmack.

Dritte Scene.

Robert. Theodor.

Robert (für sich).

So steh ich nun wieder vor deinen Thoren,
 Suche für lange Leiden Ersatz.
 Hier hab' ich einst Alles, Alles verloren!
 Hier ließ ich meinen köstlichen Schatz!
 Hier hab' ich meine Hände gerungen,
 Als der Pilot zu Schiffe rief;
 Hier ward der Schwur mir abgedrungen,
 Auch nicht einmal durch einen Brief
 Die arme Verlassene zu trösten, —
 Woll' ich nicht in Furcht vergehn,
 Ihr werde das Schrecklichste geschehn;
 Nie sollte sie hoffen, den erlösten
 Den getreuen Gatten wieder zu sehn.
 Ich schwur — sie wollt' ich retten von den Klippen,
 Für sie erweichen jene Brust von Erz —
 Erw'ge Trennung schwuren meine Lippen,
 Erw'ge Liebe schwur mein Herz.
 Und nur des Herzens Gelübde konnt' ich halten.
 Der hundertjährige Schnee am Hudsonsufer schmolz,
 Mit Blüthen überzog in jenen kalten
 Wäldern sich das dürre Holz,
 Als die Worte mir herüber schallten:
 „In Europa fiel der Ahnenstolz!
 Zersprengt, zerbrochen sind die Fesseln,
 „Die so manches Gute erdrückt;
 „Ausgerautst die stolzen Nesseln,
 „Die so manchen Palm erstickt.“ —
 Ich flog — hab' ich zu rasch gehandelt?
 Bin ich noch der Unglückswellen Spiel? —
 Ach! wie ist hier Alles so verwandelt!
 Wo find' ich meiner Sehnsucht Ziel?

Theodor.

Mein guter Herr, Ihr kommt von weiten Reisen,
 Und kennt wohl unsere Dichter nicht?
 Ich möcht' Euch gern willkommen heißen
 Mit einem schönen Gedicht.

Robert.

Was soll mir jetzt der Musen Angebinde?
 Dazu gehört ein freier Geist.
 Lieber sage mir, wenn Du's weißt,
 Wo ich Frau Robert such' und finde?

Theodor.

Frau Robert? nein, die wohnt wohl nicht vor diesem Thor.

Robert.

So geh' ich.

Theodor.

Leht einem armen Kinde
Doch erst ein paar Minuten das Ohr.

Robert.

Knabe, Du siehst, ich bin so eilig —
Doch halt! den ersten Schritt hab' ich ans Ufer gethan,
Des Armen Bitte sey mir heilig,
War ich doch selbst ein armer Mann. —
Bist Du hier geboren?

Theodor.

Freilich.

Robert.

Nun, kleiner Landsmann, so rede dann.

Theodor.

Drei Worte nenn' ich Euch, inhalt'schwer,
Sie gehen von Munde zu Munde,
Doch stammen sie nicht von außen her,
Das Herz nur gibt davon Kunde,
Dem Menschen ist aller Werth geraubt,
Wenn er nicht mehr an die drei Worte glaubt.

Der Mensch ist frei geschaffen, ist frei,
Und würd' er in Ketten geboren.
Laßt Euch nicht irren des Pöbels Geschrei,
Nicht den Mißbrauch rasender Thoren.
Vor dem Sklaven, wenn er die Kette bricht,
Vor dem freien Menschen erzittert nicht.

Und die Tugend, sie ist kein leerer Schall,
Der Mensch kann sie üben im Leben,
Und sollt' er auch straucheln überall,
Er kann nach der göttlichen streben,
Und was kein Verstand der Verständigen sieht,
Das übet in Einsalt ein kindlich Gemüth.

Und ein Gott ist, ein heiliger Wille lebt,
Wie auch der menschliche wankt,
Hoch über der Zeit und dem Raume webt
Lebendig der höchste Gedanke,
Und ob Alles in ewigem Wechsel kreist,
Es beharret im Wechsel ein ruhiger Geist.

Die drei Worte bewahret Euch, inhaltsschwer,
 Sie pflanzen von Munde zu Munde;
 Und stammen sie gleich nicht von außen her,
 Euer Inneres gibt davon Kunde.
 Dem Menschen ist nimmer sein Werth geraubt,
 So lang' er noch an die drei Worte glaubt.

Robert.

Herrlich! Du bist ein wackerer Knabe.
 Wer hat Dich so zu sprechen gelehrt?

Theodor.

Meine Mutter.

Robert.

Da nimm die freundliche Gabe,
 Die drei Worte sind wahrlich Dankes werth.

Theodor.

Das Alles mein?

Robert.

Die Hand hat nicht gemessen,
 Was ein bewegtes Herz Dir schenkt.
 Leb' wohl, ich werde Dich nicht vergessen,
 Wenn Gott mein Schicksal gnädig lenkt.
 Du hast mir neuen Muth gegeben,
 Zuversicht in Leben und Tod;
 Ich gehe beherzt, denn mich umschweben
 Freiheit, Jugend, Gott! (Ab.)

Vierte Scene.

Theodor (allein).

Suchhe! das ist mir wohl gelungen,
 Eine ganze Hand voll Silbergeld!
 Nun wird zu der schönsten Guitarre gesungen,
 Denn damit kauf' ich die halbe Welt.
 Wie wird die gute Mutter stuzen!

Fünfte Scene.

Eduard (weinend und schluchzend). Theodor.

Theodor.

Ein feiner Knabe. Warum weinst Du so?

Eduard.

Wer untersteht sich, mich zu duzen?
 Ich bin eines Grafen Sohn.

Theodor.

Oho!

Ich bin wohl auch eines Grafen Enkel,
Doch dafür gibt kein Mensch auch nur
Einen alten Kochtopf ohne Henkel.
Adieu.

Eduard (befehlend).

Bleib.

Theodor.

Ich will nicht.

Eduard (bittend).

Pour l'amour

De Dieu! ich bin ja ganz verlassen.

Theodor.

Das ist ein Anders. Rede, wo fehlt's?

Eduard.

Ich bin so müde — die schmutzigen Gassen —
Und dann der Hunger — hier nagt's, hier quält's.
Ich habe kein Geld, mir was zu kaufen,
Mein schönes Schloß ist nicht mehr da,
Mein Gouverneur ist davon gelaufen,
Und auch der gnädige Papa.
Sie haben den Eduard Alle vergessen,
Kein Schlingel von Bedienten hört mein Schrein.
Ich habe in zwei Tagen Nichts gegessen,
Und nur geschlummert auf einem Stein.

Theodor (für sich).

Wie? wenn ich die Guitarre an den Nagel hänge?

Das wäre freilich schlimm —

Aber doch besser, daß ich nicht singe,
Als daß er hungert. Da, Brüderchen, nimm,
Um schnell mit Speise Dich zu versorgen.

Eduard.

Du schenkst mir?

Theodor.

Ja.

Eduard.

Das nehm' ich nicht an.

Ich will aber wohl Geld von Dir borgen,
Denn borgen darf ein Edelmann.

Theodor.

Sieh doch, so haben wir nicht gewettet.

Eduard.

Ober, wenn Dir das besser gefällt,
Ich habe ein Spiel Karten gerettet,
Komm her, wir spielen um Dein Geld.

Theodor.

Nun hab' ich fast die Lust verloren,
Dir zu helfen aus Deiner Noth,
Du bist mir gar zu hochwohlgeboren.

Eduard.

Ach! gib mir doch nur ein Stückchen Brod!

Theodor.

Ja, sprichst Du so, dann bin ich wieder
Zu helfen und zu geben bereit.
Die Armen sind ja meine Brüder.

(Er reicht ihm Geld.)

Eduard.

Kein Geld, nur Brod! es ist die höchste Zeit!

Sechste Scene.

Frau Robert. Die Vorigen.

Theodor.

O Mutter, sieh, ein armer Knabe.
Er hungert seit zwei Tagen schon,
Gib ihm mein Frühstück, daß er sich labe.
(Leise) Er spricht, er sey eines Grafen Sohn.

Frau Robert (zu Eduard).

Wie heißt Dein Vater?

Eduard.

Graf von Riesen.

Frau Robert (leise).

Ha! mein Bruder!

Theodor.

Er des bösen Oheims Kind?

Frau Robert.

Ihn hat Gott an uns gewiesen,
Zu prüfen, ob wir selbst des Schutzes würdig sind.
Du schauderst? Komm, Du sollst mir rathen:
Wie üß' ich Rache an dem stolzen Mann?

Theodor.

Was gilt's, das hab' ich längst errathen?
Du nimmst des Bruders Kind zu meinem Bruder an.

Frau Robert.

So recht, mein Sohn. (Zu Eduard) Kind, hast Du keine Verwandte?

Wo ist Dein Vater?

Eduard.

Was weiß ich?

Als unser schöner Pallast brannte,
Da lief ich fort, versteckte mich;
Dann bin ich wieder hervor gekrochen,
Und habe gewinselt und geklagt,
Und habe vor Hunger die kahlen Knochen
Auf der Straße abgenagt;
Doch Niemand hat mit mir gesprochen,
Und Niemand hat nach mir gefragt.

Frau Robert.

So komm, ich gebe Dir zu essen,
Ich, Deine Mutter, Sorge für Dich.

Theodor.

Mutter! Mutter! fast hätt' ich vergessen —
Sieh meinen Schatz —

Frau Robert (erstaunt).

Woher, Kind? sprich!

Theodor.

Ich habe einem wackern Fremden
Die Worte des Glaubens von Schiller gesagt.

Frau Robert.

Da gab er Dir?

Theodor.

Mit vollen Händen,
Weil ihm das Lieb so wohl behagt.

Frau Robert.

O Theodor! so jung schon meine Stütze!

Theodor.

Das ist viel Geld, nicht wahr?

Frau Robert.

Viel Geld,

Doch der Schatz, den ich besitze,
Den kauft nicht alles Gold der Welt.

(Ab mit Eduard.)

Siebente Scene.

Theodor (allein).

Ein Schatz? das hör' ich zum ersten Male.
 Scheint es doch als ob die Mutter prahle.
 In unserm Häuschen ist kein Platz
 Für einen so gewaltigen Schatz.
 Auch würd' ich es fürwahr bedauern,
 Ich möcht' ihr helfen, ich allein. —
 Nun will ich noch ein wenig lauern,
 Vielleicht finden sich Zuhörer ein.

Achte Scene.

Graf Riesen. Theodor.

Graf.

Alles verloren! Alles zertrümmert!
 Mein Hab' und Gut, mein Stand, mein Herz!
 So war das Glück, das mir geschimmert,
 Nur Nahrung für den künft'gen Schmerz? —
 Von Fürstengunst war meine Seele trunken,
 Des Thrones beraubt ist er entflohn,
 Ich blieb zurück, in Nichts versunken,
 Des Pöbels Spott, des Schmeichlers Hohn.
 Wie krochen um mich die Höflingscharen,
 So lange die fürstliche Sonne schien;
 Der Thron stürzt ein — zu spät muß ich erfahren:
 Ich bin und war Nichts ohne ihn! —
 Mir blieben noch Güter — sie liegen in Asche —
 Zerstört ist meiner Ahnen Grab;
 Mir blieb noch Gold — es flog in die Tasche
 Der plündernden Barbaren hinab.
 Mir blieb ein Knabe — er schien geboren
 Zu meinem Stolz — o strafender Gott!
 Er ist verschwunden! er ist verloren!
 Ich seh' ihn verichmachten — ich seh' ihn todt!

Theodor (für sich).

Was murmelt der Mann?

Graf.

Warum muß eben

In diesem schrecklichen Augenblick
 Das Bild der Schwester sich erheben —
 Das Bild der Beraubten — zurück! zurück!

Theodor (für sich).

Wen meint er?

Graf.

Ja, ich hab' es verschuldet —

Des Vaters Herz verschloß ich dir —

Mein Werk, was du gelitten, gebuldet —

Doch siehe, die Rache liegt schwer auf mir,

Mich peinigen Hölleogeister!

Das taube Gewissen hört ihr Geschrei —

Das stumme Gewissen stimmt ihm bei —

Ich bin ein Bettler, ein Verwaister —

Ich stehe vernichtet — drum verzeih!

Theodor (für sich).

Wie der Nachhall von einer Glocke

Brummt der Mann in seinen Bart;

Er trägt einen Stern auf seinem Rocke,

Da sind die Flinkern nicht gespart;

Da kann ich vielleicht noch was verdienen,

Denn solche Herren sind gewaltig reich;

Unfreundlich zwar sind seine Mienen,

Allein das Herz — das find' ich doch wohl weich.

(Laut) Gnäd'ger Herr, ich bin ein armer Knabe,

Recht arm, allein ich bettle nicht,

Sondern bezahle jede Gabe

Mit einem schönen deutschen Gedicht.

Wenn Sie erlauben —

Graf.

Laß mich zufrieden!

Theodor.

Die Mütter hat meine Verse gewählt.

Graf.

Kennst Du den Fluch der Eumeniden?

Theodor.

Pfui! damit hat sie mein Gedächtniß nicht gequält.

Graf.

So geh! auch ohne dich hör' ich sie fluchen!

Theodor.

Bewahre! so laß' ich den Herrn in Ruh'.

Graf.

Bei mir wolltest Du Hülfe suchen?

Ach! ich bin ja ärmer als Du!

Theodor.

Ärmer als ich?

Graf.

Dir steht die Welt noch offen,

Mir ist die letzte Hoffnung geraubt!

Theodor (für sich).

Der arme Mann, er darf nicht hoffen?
Beschwind versuch' ob er dem Dichter glaubt.

(Er declamirt)

Wohlthätigste der Feen,
Du mit dem weichen Sinn,
Vom Himmel aufersehen
Zur Menschentrösterin,
Du, die mich oft erheitert,
Nimm, 'o Hoffnung! mich;
Mein ganzes Herz erweitert
Zu Lobgesängen sich.

Als mit dem goldnen Alter
Der Unschuld Glück entwich,
Da sandten die Erhalter
Gequälter Menschen dich:
Daß du das Unglück schwächtest,
Des Lasters Riesensohn,
Und Freuden wieder brächtest,
Die mit der Unschuld flohn.

Graf.

Ja, Knabe, ja, sie sind geflohn,
Und keine Reue bringt sie zurück!
Eine schwarze Zukunft seh' ich drohen —
Nie leuchtet mir der Hoffnung Sonnenlicht!

Theodor.

Von deinem Flügel düftet
Ein Balsam für den Schmerz,
Bei seinem Wehen lüftet
Sich das beklommne Herz.
Dein Odem hauchet Kräfte
Verwelktem Glend ein;
Erstorbne, kalte Gäfte
Belebt dein milder Schein.

Graf.

Dich haben, um mich sinnreich zu quälen,
Die Furien mir nachgesandt.
Was zaudr' ich noch? was hab' ich noch zu wählen?
Den Tod! den Tod von eigner Hand?

Theodor.

O Göttinn! Deine Stimme
Tönt der Verzweiflung
In ihrem tauben Grimm
Noch oft Beruhigung.

Dein holder Blick entwinkelet
 Sie gieriger Gefahr.
 Der Todesbecher sinket,
 Der schon am Munde war.

Graf.

Nein! nein! hinweg ihr Schmeicheltöne!
 Ja, das erbitterte Schicksal will,
 Daß mich ein thörichtes Kind verhöhne —
 Wohlan, ich halte dem Rächer still.

Theodor.

Es ist kein leerer schmeichelnder Wahn,
 Erzeugt im Gehirne des Thoren;
 Im Herzen kündigt es laut sich an,
 Zu was Besserm sind wir geboren,
 Und was die innere Stimme spricht,
 Das täuscht die hoffende Seele nicht.

Graf.

Die innere Stimme? die hoffende Seele?
 Tönende Worte, frommer Spott.
 Die Welt ist eine Räuberhöhle,
 Der Zufall herrscht — es ist kein Gott!

Theodor (begeistert).

Tausend Heere lichter Welten
 Loben meines Schöpfers Stärke;
 Aller Himmelskreise Welten
 Preisen seiner Weisheit Werke;
 Meere, Berge, Wälder, Klüfte,
 Die sein Wink hervorgebracht,
 Sind Posaunen seiner Liebe,
 Sind Posaunen seiner Macht.

Sagt, wer donnert in den Wolken?

Sagt, wer brauset in den Stürmen?

Zweifler, sprich, wer schwingt die Fluthen,

Die sich wie Gebirge thürmen?

Donner, Meer und Stürme rufen

Dir mit hohlem Brüllen zu:

O verwegenes Geschöpfe!

Dies ist Gott — was zweifelst du?

Graf.

Genug, genug! — mich zu erschüttern

Hat Gott ein schwaches Kind gewählt.

Mein Athem stockt! — meine Nerven zittern —

O daß mir auch die Kraft zu sterben fehlt!

(Er sinkt auf einen Stein.)

Theodor (für sich).

Seine Wangen werden grau wie Asche,
 Sein starrer Blick ist fürchterlich —
 Schon brennt mein Geld mir in der Tasche,
 Er hat es wohl nöthiger als ich.
 (Leut) Ach! könnt' ich Euren Gram doch heilen,
 Das sollte mein ganzes Herz erfreun.
 Seht einmal her, ich will mit Euch theilen,
 Ihr müßt aber auch hübsch freundlich seyn.

Graf.

Du guter Knabe, Du holder Knabe,
 Behalte, was Dein Herz mir reicht;
 Schon dank' ich Dir eine mildere Gabe,
 Denn sieh, Du hast mich zu Thränen erweicht.

Neunte Scene.

Frau Robert. Die Vorigen.

Theodor.

O Mutter! geschwind! wohl dürfen wir nicht klagen,
 Nun weiß ich erst was Noth ist, bittere Noth.
 Sieh diesen fremden Mann, er wollte verzagen
 An Glück, an Hoffnung, selbst an Gott!
 Da hab' ich die schönen Worte gesprochen
 Von Bürger, von Schiller, von Kleist;
 Da sind ihm die Thränen hervorgebrochen —

Frau Robert.

Heil Dir! Du warst sein guter Geist.

Theodor.

Aber mein Geld, das will er nicht nehmen —
 (Leise) Ich glaube er ist ein vornehmer Mann,
 Wird wohl vor einem Kinde sich schämen,
 Da, Mutter, biete Du es ihm an.

Frau Robert.

Mein Herr, wir leben in trüben Zeiten,
 Die Noth macht uns einander gleich;
 Sie sind hier nur bei armen Leuten,
 Doch können wir helfen, so sind wir reich.

Graf.

Ja, reich ist die Mutter von solch einem Kinde!
 Es hat mein Inneres aufgewühlt,
 Es hat gesprengt die harte Rinde,
 Die mein Herz umklammert hielt.
 Die Wohlthat mög' ihm Gott belohnen,

Doch seines Geldes bedarf ich nicht.
 Wozu noch länger mein Leben schonen?
 Ich bin entbunden von jeder Pflicht,
 Ich habe Niemand, der mich bedauert,
 Ich habe Niemand, der mich liebt!
 Kein Herz auf Erden, das um mich trauert,
 Kein Auge, das mir Thränen gibt!

Theodor.

O nicht doch! Wieland's schöner Glaube:
 Die Hand, die uns durch dieses Dunkel führt,
 Läßt uns dem Elend nicht zum Raube;
 Und wenn die Hoffnung auch den Untergrund verliert,
 So laß uns fest an diesem Glauben halten:
 Ein einz'ger Augenblick kann Alles umgestalten.

Graf.

Vergebens kispelt Deine süße Stimme!
 Der Schuldberufte trägt die Sainspur
 Von eines Gottes gerechtem Grimme —
 Hoffnung leuchtet der Unschuld nur.

Frau Robert.

Aber Unglück reinigt die Seelen,
 Ist die köstlichste Arznei,
 Und hat es gewirkt in frankten Seelen,
 So führt es die stärkende Hoffnung herbei.

Theodor.

Mutter! Mutter! ich seh' ihn kommen!

Frau Robert.

Wen, Kind?

Theodor.

Den alten freundlichen Mann,
 Der mich so liebeich aufgenommen,
 Von dem ich meinen Schatz gewann.

Frau Robert.

So kann ich selbst den Dank erneuen.
 Vielleicht betritt er unser kleines Haus.

Zehnte Scene.

Robert. Die Vorigen.

Theodor (ihm entgegen).

Willkommen, lieber Herr, bei uns im Freien,
 Nicht wahr, in der Stadt sieht es übel aus?

Robert.

Welche Verwüstung! Kaum ist der Ort zu kennen.
Bekommen eilt' ich vor das Thor.

Frau Robert.

Wohlthäter meines Kindes, vergönnen
Sie dem Danke der Mutter ein Ohr.

Robert.

Mir danken, Madam? wofür? weswegen?
Der Knabe wußte ein schönes Gefühl,
Ein fremd gewordenes, zu erregen,
Das dank' ich ihm. Im Lebensgewühl,
Auf fernen Meeren herumgeschwommen,
Hatt' ich schon längst nicht mehr vernommen
Der vaterländ'schen Muse Gesang;
Die Töne waren mir willkommen,
Ich folgte nur des Herzens Drang.
Was er sprach — ich hör' es noch immer —
Es zauberte mich in die Vergangenheit.

(Zu Theodor.

Wohlan, hast Du, beim Anblick jener Trümmer,
Nicht auch ein tröstendes Lied bereit?

Theodor (declamirt).

Glackernd steigt die Feuersäule,
Durch der Straße lange Zeile
Wächst es fort mit Windeseile;
Kochend, wie aus Ofens Rachen,
Glühn die Lüfte, Balken krachen,
Pfeilen stürzen, Fenster klirren,
Kinder jammern, Mütter irren,
Thiere wimmern
Unter Trümmern:
Alles rennet, rettet, flüchtet,
Taghell ist die Nacht gelichtet.
Durch der Hände lange Kette
Um die Wette
Fliegt der Eimer, hoch im Bogen
Spritzen Quellen Wassermogen.
Heulend kommt der Sturm geflogen,
Der die Flamme brausend sucht.
Drasselnd in die dürre Frucht
Fällt sie, in des Speichers Räume,
In der Sparren dürre Bäume,
Und als wollte sie im Wehen
Mit sich fort der Erde Wucht
Reißen, in gewalt'ger Flucht,
Wächst sie in des Himmels Höhen

Riesengroß!

Hoffnungslos

Weicht der Mensch der Götterstärke,

Müßig sieht er seine Werke

Und bewundernd untergehen.

Feergebrannt

Ist die Stätte,

Wilder Stürme rauhes Bette.

In den öden Fensterhöhlen

Wohnt das Grauen,

Und des Himmels Wolken schauen

Hoch hinein.

Robert.

Ach Kind, das ist kein Trostgedicht.

Theodor.

Geduld, das Ende hörtet Ihr noch nicht.

(Er fährt fort.)

Einen Blick

Nach dem Grabe

Seiner Habe

Sendet noch der Mensch zurück —

Greift fröhlich dann zum Wanderstabe:

Was Feuers Wuth ihm auch geraubt,

Ein süßer Trost ist ihm geblieben.

Er zählt die Häupter seiner Lieben,

Und sieh! ihm fehlt kein theures Haupt.

Robert.

Wohl ist dem Manne ein Stern erschienen,

Dem sein versöhntes Geschick erlaubt,

Fröhlich zu rufen, selbst auf Ruinen:

Gott Lob! mir fehlt kein theures Haupt!

Graf (in sich jammernd).

Weh mir!

Robert.

Doch ach! darf ich so sprechen?

Will nicht der Hoffnung meines Lebens

Die letzte morsche Stütze brechen?

Zwölf Jahre von Weib und Kind getrennt,

Rehr' ich zurück und frage vergebens

Nach theuren Namen, die Niemand kennt.

Frau Robert (für sich).

Zwölf Jahre — diese Stimme — diese Züge —

Robert.

Schweigend in der reinsten Lust,
 Stand ich an meines Kindes Wiege,
 Lag ich an meiner Gattinn Brust —
 Da riß ein Bruder mich aus ihren Armen,
 Weil mir der Glanz der Ahnen fehlt;
 Ein Bruder war's, der ohne Erbarmen
 Mich schleuderte in die neue Welt!

(Frau Robert hört mit ängstlicher Spannung, der Graf mit
 Schauern ihm zu.)

(Robert fährt fort.)

Ach! nie vernahm ich eine Kunde
 Von meinen Lieben, stand allein —
 Verzweiflung wollt' in mancher bitterm Stunde
 Von meiner Qual mich schnell befrein;
 Nur Arbeit, Balsam für Seelenkranke,
 Vor innern Stürmen eine rettendeucht,
 Sie ist es, der ich mein Leben danke,
 Und Wohlstand, meines Fleißes Frucht,
 Ich höre, wie sich Europa verwandelt,
 Ich hör' es, und schöpfe neuen Muth;
 Schnell ist meine Plantage verhandelt,
 Ich eile zurück mit Geld und Gut.
 Ich komme in diesen Schreckenstagen
 In meine zerstörte Vaterstadt;
 Ich werde nicht müde, nach ihr zu fragen,
 Die — wenn sie noch lebt — mich nicht vergessen hat —
 Umsonst! umsonst mein fröhliches Hoffen!
 Die Seufzer verweht ein kalter Wind!
 Den feindlichen Bruder hat Rache getroffen,
 Doch Niemand weiß von Robert's Weib und Kind!

Frau Robert (an seine Brust stürzend).

Robert!

Theodor.

Mein Vater!

Robert.

Ist's möglich? Louise!

Frau Robert.

Ich bin's!

Theodor.

Ich Theodor, Dein Sohn.

Robert.

O sel'ger Augenblick! ich umschließe
 Eine Welt! ich besitze einen Thron!

Graf (für sich).

Nur ich Verworfener! ich büße!
Die Hölle zahlt mir den verdienten Lohn!

Frau Robert.

Noch fehlen mir Worte —

Robert.

Ich verschlinge Deine Blicke.

Frau Robert.

Du hast umsonst mich zu erfragen gestrebt,
Weil ich, aus Furcht vor Bruderstücke,
Hier unter fremdem Namen gelebt.

Robert (sie an sein Herz drückend).

Jetzt ewig mein! jetzt nimmer Dich verlassen!

Theodor.

Vergiß nur auch den Theodor nicht.

Robert.

Kann ich mein Glück denn schon ganz fassen?

Theodor.

Nun lern' ich täglich ein neues Gedicht.

Robert.

Doch künftig nur zu Deinem Vergnügen
Denn gesegnet hat mich Gott.

Theodor.

Mir ist so wohl, ich möchte fliegen!

Nun helfen wir Andern aus der Noth.

Frau Robert.

O schöne Stunde! seliger Morgen!

In die Zukunft ein ruhiger Blick,

Gesundheit ohne Nahrungsorgen,

Was fehlte noch zu unserm Glück?

Graf (steht rasch auf).

Die Rache am unbarmherzigen Bruder!

Auch die hat Euer Glück gewürzt —

Hier steht er, von des Staates Ruder

In Armuth und Schande hinabgestürzt.

Frau Robert.

Mein Bruder!

Robert.

Ich schaudre!

Graf.

Hier steht er, zerrissen

Von Reue und Gewissensbissen;

Ihn drücken zu Boden seine Verbrechen
 Ihn drückt zu Boden Euer Haß.
 Versucht es nicht, Euch bitter noch zu rächen,
 Befüllt bis an den Rand ist schon sein Unglücksmaß.

Frau Robert (finster).

Zwölf Jahre hab' ich durch ihn gelitten —

Robert (eben so).

Zwölf Jahre auf einer Folterbank —

Theodor.

O guter Vater! laß Dich erbitten!
 Vergib ihm, er ist arm und krank.
 O liebe Mutter! Du prägstest eben
 An diesem Morgen mir noch ein,
 Allen Sündern soll vergeben,
 Und die Hölle nicht mehr seyn.

Frau Robert.

Ja, Robert, aus dem kindlichen Munde
 Spricht Wahrheit, laß uns nicht entweihn
 Durch Groll die schöne selige Stunde,
 Laß uns vergessen und vergehn.

(Zu dem Grafen.)

Wir haben unter einem Herzen gelegen,
 Bruder, komm an dieß Herz zurück!
 Bring mir des sterbenden Vaters Segen,
 Alle Schuld tilge dieser Augenblick.

Robert (für sich).

Ermanne Dich! mit gleichem Maße messen
 Darf nur der Leidenschaften Knecht,
 (Leut) Komm, Bruder, Alles sey vergessen.

Theodor (Klopft in die Hände).

O so ist's schön, o so ist's recht!

Graf.

Ihr entlockt mir glühende Thränen.
 Nun sterb' ich minder schuldbewußt.
 Doch nimmer, nimmer sollt ihr wännen,
 Daß Ruhe wiederkehr' in diese gequälte Brust.
 Ich habe Alles, Alles verloren!

Frau Robert.

So nimm, was unsre Liebe Dir beut.
 Du findest leicht mehr als Du verloren,
 Denn wir lehren Dich Genügsamkeit.

Graf.

Ich klage nicht um geplünderte Schätze,
 Ich jammre um ein entrissenes Kind!

Frau Robert (hastig).
Ach Theodor!

Theodor.

Ich Dummkopf! über das süße Geschwäße
Hatt' ich vergessen — geschwind! geschwind!
 (ab in das Haus.)

Graf.

Mein Eduard! — hier wüthet das Opfermesser
In Vaters Brust — er war mir so lieb —
Ich weine nicht um zerstörte Schlösser,
Ich wein' um ihn, der unter dem Schutte blick!

Frau Robert.

Ermanne Dich, Du wirst ihn finden.

Theodor (der mit Eduard zurückkehrte).

Da hast Du ihn, ich hab' ihn Dir gebracht.

(Vater und Kind stürzen sich in die Arme.)

Theodor (faltet seine Hände).

„Verzage Keiner je, dem in der tiefsten Nacht
„Der Hoffnung letzte Sterne schwinden.“

Eduard.

Vater!

Graf.

Mein Sohn!

Eduard.

Wo warst Du so lange?

Graf.

Ich habe Dich wieder! es ist kein Traum!

Eduard.

Ich lief in der Irre, mir wurde so bange,
Die wunden Füße trugen mich kaum.

Da kam der Kleine von ungefähr
Und gab mir zu essen — ich mußte mich schämen,
Von Bürgerlichen Etwas zu nehmen,
Allein mich hungerte gar zu sehr.

Graf.

Auch das noch! Gott! Du züchtigst strenge.
Das Kind der Schwester, um deren Noth
Ich unbekümmert blieb im eiteln Hofgepränge,
Gab meinem hungernden Kinde Brod!
Hier lerne, lerne, du vornehmer Spötter:
Den Armisten schähe nicht gering;
Vielleicht bestimmt ihn Gott zu deinem Retter,
Wenn deine falsche Sonne unterging.

Eduard.

Vater, bleib hier, was sollen wir heute
In die rauchende Stadt uns sperren?
Vater, das sind gute Leute,
Darf ich sie lieben? ich wollte so gern.

Graf.

Ob Du es darfst! so lange wir leben
Erfülle diese theuere Pflicht.

Eduard (zu Theodor).

So laß den wärmsten Kuß Dir geben,
Und nimm mein Herz, mehr hab' ich nicht.

Robert.

Wir tauschen die Herzen, wir sammeln die Früchte,
Die bei der Erfahrung in Reife stehn.
Nun, Theodor, welches Deiner Gebichte
Mag unsre fröhliche Stimmung erhöhen?

Theodor

(breitet die Arme aus und beginnt schwärmerisch).

Freude, schöner Götterfunken!
Tochter aus Elysium!
Wir betreten feuertrunken,
Himmlische, dein Heiligthum!
Deine Zauber binden wieder,
Was der Mode Schwert getheilt,
Bettler werden Fürstenbrüder,
Wo dein sanfter Flügel weilt.

(Alle umfassen sich.)

Geyd umschlungen, Millionen!
Diesen Kuß der ganzen Welt!
Brüder, überm Sternenzelt
Muß ein guter Vater wohnen.

(Der Vorhang fällt.)

Sechster Abschnitt.

Historische Darstellung.

Anmerkung. Zu den wesentlichsten, als Zweige der Literatur betrachteten Theilen der Geschichte gehören, außer den Anekdoten (Seite 311), noch Charakterschilderungen, Biographien und die eigentliche Geschichte, das heißt die der Staaten, Völker, Künste und Wissenschaften. Um aber hier über die im Gebiete der Geschichte ausgezeichneten deutschen Schriftsteller und die von einem jeden bearbeiteten Zweige etwas Vollständiges zu erwähnen, müßte uns mehr Raum vergönnt seyn. Wir können dies um so weniger, da wir ohnehin schon gezwungen sind, uns am Ende auf die Angabe der zu diesen Auszügen ursprünglich bestimmten Lesestücke zu beschränken, damit der Leser selbige in den Werken der verschiedenen Verfasser nachlesen möge. Genüge es uns daher, nur diejenigen der deutschen Schriftsteller hier anzuführen, welche sich in der geschichtlichen Darstellung den schönsten Kranz errungen haben, wie: Archenholz, Dresch, Eichhorn, Heeren, Heinrich, Herder, Luden, Johannes v. Müller, Bölig, Posselt, Raumer, Rotteck, Schiller, Schlosser, Schlözer, Schneller, Spittler, Wachler, Wagenfeil, Woltmann.

Erste Abtheilung.

Charakterschilderung und Biographie.

1. Der Mensch.

Zur Anbetung des Schöpfers gemacht, gebietet der Mensch über alle Geschöpfe; als Vasall des Himmels, und König der Erde, veredelt, bevölkert und bereichert er sie! Er zwingt die lebendigen Geschöpfe zur Ordnung, Unterwürfigkeit und Eintracht; er selbst verschönert die Natur; er baut, erweitert und veredelt sie. Er rottet Disteln und Dornen aus, und pflanzt Weinstöcke und Rosen an ihre Stätte. Dort liegt ein wüster Erdstrich, eine traurige, von Menschen nie bewohnte Gegend, deren Höhen mit dichten schwarzen Wäldern überzogen sind. Bäume ohne Rinde, ohne Wipfel, gekrümmt, oder vor Alter hinfällig und zerbrochen; andere, in noch weit größerer

rer Zahl, an ihrem Fuße hingestreckt, um auf bereits versauften Holzhausen zu modern — ersticken und vergraben die Keime, die schon im Begriff waren, hervor zu brechen. Die Natur, die sonst überall so jugendlich glänzt, scheint hier schon abgelebt; die Erde, mit den Trümmern ihrer eigenen Produkte belastet, trägt Schutthaufen, anstatt des blumigen Grüns; und abgelebte Bäume, die mit Schmarogerpflanzen, Moosen und Schwämmen, den unreinen Früchten der Fäulniß, beladen sind. In allen niedrigen Theilen dieser Gegend stockt todtcs Wasser, weil es weder Abfluß noch Richtung erhält; das schlammige Erbreich, das weder fest noch flüssig und deshalb unzugänglich ist, bleibt den Bewohnern der Erde und des Wassers unbrauchbar. Sümpfe, die mit übelriechenden Wasserpflanzen bedeckt sind, ernähren nur giftige Insekten, und dienen unreinen Thieren zum Aufenthalt. Zwischen diesen Morästen und den verzehrten Wäldern auf der Höhe, liegt eine Art Heiden und Gräseren, die unsern Wiesen in Nichts ähnlich sind. Die schlechten Kräuter wachsen dort über die guten weg, und ersticken sie. Es ist nicht der feine Rasen, den man den Flaum der Erde nennen könnte, nicht eine beblühte Aue, die ihren glänzenden Reichthum von fernher verkündigt; es sind rauhe Gewächse, harte, stachelichte, durch einander geschlungene Kräuter, die nicht sowohl fest gewurzelt, als unter sich vereint zu seyn scheinen, nach und nach verdorren, einander verdrängen, und grobe, dichte und mehre Schuhe dicke Matten bilden. Keine Straße, keine Gemeinschaft, nicht einmal die Spur von einem verständigen Wesen zeigt sich in dieser Wüstenel. Will der Mensch sie durchwandern, so muß er den Gängen wilder Thiere nachspüren, und stets auf seiner Hut seyn, wenn er ihnen nicht zum Raube werden will. Ihr Gebrüll erschreckt ihn; ein Schauer überfällt ihn selbst bei dem Stillschweigen dieser tiefen Einöde. Plötzlich kehrt er um und spricht: die Natur ist scheußlich, und liegt in ihren letzten Zügen; ich, nur ich allein, kann ihr Anmuth und Leben schenken. Auf! laßt uns jene Moräste trocknen, jenes todtc Wasser beleben, fließend machen, Bäche und Kanäle damit anlegen! Laßt uns von jenen wirksamen und verzehrenden, vorher verborgenen, und bloß durch unser Nachforschen entdeckten Flammen Gebrauch machen. Laßt uns diesen überflüssigen Unrath, jene schon halb vergangenen Wälder mit Feuer verbrennen, und was das Feuer nicht aufreißt, vollends mit der Art zerstören. Bald werden wir, anstatt der Binsen und Wasserlilien, unter denen die Kröte wohnte; Ranunkeln und Klee, nebst andern süßen und heilsamen Kräutern, hervorkommen sehen. Hüpfende Heerden sollen diesen vormals unwegbaren Boden betreten, dort reichlichen Unterhalt, eine immer grüne Wiese finden, und sich immer stärker vermehren. Diese neuen Hülfsmittel nutzen wir zur Vollendung unseres Werkes; wir beugen den Ochsen unter das Joch, und lassen ihn das Land mit Furchen beziehen; bald grünt die neue Saat auf unsern Aekern, und eine neue, verjüngte Natur geht aus unsern Händen hervor!

Wie schön ist sie nicht, die gebaute Natur! Wie hat die Sorgfalt des Menschen sie so glänzend und prächtig geschmückt! Er selbst,

der Mensch, gereicht ihr zur vornehmsten Nahrung; er ist das edelste Erdengestöpf; er pflanzt ihre kostbarsten Keime fort, indem er sich vermehrt. Auch sie, die Erde, scheint mit ihm sich zu vermehren. Alles, was sie in ihrem Schooße verbarg, bringt er durch seine Kunst an das Licht. Wie viele Schätze, die man sonst nicht kannte! Welche neue Reichthümer! Blumen, Früchte, Getreide, Alles wird zur Vollkommenheit gebracht, und bis ins Unendliche vervielfältigt. Die nützlichen Gattungen von Thieren werden vermehrt, die schädlichen vermindert, eingeschränkt und verwiesen. Gold, und Eisen, das noch unentbehrlicher ist, als das Gold, wird aus dem Innersten der Erde hervorgeholt. Ströme werden in ihren Ufern gehalten, Flüsse geleitet oder eingeschränkt; selbst das Meer hat man sich unterwürfig gemacht, ausgekundschaftet, und von einer Halbkugel zur andern durchsegelt. Das Erdreich ist überall zugänglich, überall so belebt, als fruchtbar geworden; in den Thälern findet man lachende Wiesen, auf den Ebenen fette Weiden, und noch fettere Aecker; die Hügel sind mit Rebem und Obstbäumen, und ihre Gipfel mit nützlichen Forsten bekränzt. Aus Wüsteneien sind volkreiche Städte geworden, deren Einwohner sich in einem beständigen Kreisläufe aus diesem Mittelpunkte in die entferntesten Gegenden verbreiten. Die Landstraßen, und das Verkehr mit den Nachbarn, sind Zeugen von der Stärke und Vereinigung der Gesellschaft. Tausend andere Denkmäler der Macht und des Ruhms beweisen zur Genüge, daß der Mensch, als Eigenthumsherr der Erde, ihre ganze Oberfläche verwandelt und erneuert, ja, daß er von jeher die Herrschaft mit der Natur getheilt hat.

1. Der Araber in der Wüste.

Die Grenze des Landes ist erreicht, vor Dir liegt das stille Meer der Wüste, eine unermessliche Sandebene. Du betriffst sie mit einem geheimen Schauer. Noch eben hast Du Menschenstimmen gehört, den Gesang der Vögel, das Gebrüll, das Geblök der Heerden, die Schälmei des Hirten, das Rauschen des Windes in den Bäumen. Nach und nach verschwindet Alles, Alles! Das bunte Spiel der Farben hört sogar auf. Du siehst Nichts, als die graue, unbewegliche, gerade Linie der Sandebene, und das blaue Gewölbe des Himmels darüber hingepannt; und zwischen beiden Nichts, gar Nichts.

Je weiter Du fortschreitest, desto mehr hört das Leben auf. Der Lebensathem der Natur, den Du nicht geachtet hast, steht still: das Säuseln der Luft in den sparsamen Grashalmen. Die Stille ist fürchtbar, bedrückend.

Kein Hügel, nicht der eines Maulwurfs, zwischen Dir und dem Horizonte. Du mit Deinen Kameelen bist der Einzige in der Natur.

Du ziehst weiter, Du horchst durch die lebenslose Stille nach einem Tone, der Dich leiten könnte, und Alles schweigt. Schweigend zeigt jetzt Dein Führer, dessen Auge die Wüste und die Furcht geschärft haben, Dir ein paar Lanzen, die über dem Sande hervorragten. Du

erblickst Nichts. Dann siehst Du zwei schwarze Punkte am Horizonte mit Deinem Fernglaſe, die Dein Führer für zwei Reiter erkennt. Sie haben Dich lange erblickt; denn ſie halten. Dann nähern ſie ſich vorſichtig; Dein ſeiges Feuergewehr, vor dem ſie allein zittern, die Söhne der Wüſte, hält ſie vom Raube ab.

Du betrachteſt ſie. Schwarz, klein, hager ſind ſie, Nichts, als Fleiſch und Haut: das Bild ihrer dürrn Wüſte. Du fragſt: „Wo hat der Emir ſein Haus? Ich bin ſein Freund. Ich habe ſeinen Schutzbrief.“ Sie begleiten Dich freundlich zum Lager, wohin Du wiſt. Sie zeigen Dir ſeine Zelte. Du ſiehſt Nichts, Nichts mit Deinem Fernrohre, was ihr Falkenauge ſieht.

Du lagerſt am Abend, und am Morgen ſiehſt Du einen ſchwarzen Punkt, der immer ſich vergrößert. Du nährſt Dich gegen Abend! Du würdeſt das Lager zur Nacht erreichen. Aber Deine beiden Führer warnen Dich. Große, böſe Hunde umſtreifen Nachts in großen Kreiſen das ſichere Lager, und zerreißen Leben, der ſich nähert.

Früh am Morgen erreichſt Du den Kreis ſchwarzer Zelte; in der Mitte ſteht das größere grüne des Emirs, von den Zelten ſeiner Familie umgeben, abgeſondert von den Zelten ſeines Stammes durch einen weiten Raum.

Dein Führer bringt Dich vor ſein Zelt, das er geſtern verlaſſen hat, um die Wüſte zu durchſtreifen.

Da ſiehſt Du ſeine drei Knaben und ein Mädchen nackend noch ſchlafen. Ein dreijähriger Knabe ruht auf einer Stute; zwiſchen den Hühnern, und zwiſchen und auf den Pferden ſchlummern die Andern.

Die Stute hebt das Haupt auf, ſchüttelt vorſichtig das ſchlafende Kind von ihrem Halſe, und ſteht auf, ihren Herrn zu begrüßen. Sie tritt über die ſchlafenden Kinder vorſichtig hinweg.

Es reicht der Araber, der nun Dein Wirth iſt, Dir die Hand, und ruft: „Friede ſey mit Dir!“ dieſelben Worte, die Abraham vor Jahrtauſenden ſagte, und Du antworteſt ihm: „Mit Dir ſey Friede!“ Dann hebt er Deine Hand zwölf und mehre Mal empor, und küßt die ſeine, und fragt zwölfmal: „Wie befindeſt Du Dich, mein Bruder?“ Und zwölfmal fragſt Du dasſelbe ihn.

Dann küßt er Dir den Bart; denn der Mann trägt im Morgenlande einen Bart, nur der Sklave nicht, nicht der, auf dem Schande oder Schmach ruht. Er ſagt dabei: „Der Segen Gottes zieht mit Dir in mein Zelt, in unſer Lager; darum ſey mir herzlich willkommen!“

Du antworteſt ihm mit ähnlichen Worten. Er küßt Deinen Bart mit einem neuen Komplimente; Du antworteſt.

Jetzt faßt er Deine Hand, und führt Dich in den Menſil, oder das Gaſtzelt des Emirs, dem der Knabe Deines Führers ſchon Nacht icht gegeben hat.

Du findeſt ſchon die Leute des Emirs, die Tapeten auf dem Fußboden ausbreiten, Polſter und Kiſſen.

Der Emir tritt in das Zelt, Dich zu begrüßen. Eben die langen Komplimente, Umarmungen und Küſſe des Barts. Man bringt den Kaffee, die Pfeife. Deine Kameele werden abgepackt, Deine Pferde beſorgt, getränkt, gefüttert. Man fragt Dich höflich, was Du wiſt, ob

Du die Nacht im Lager bleiben, ob Du weiter, wohin Du reisen willst.

Du erklärst die Art Deines Geschäfts. Man bringt das Mittagsessen. Die Vornehmen des Lagers leisten Dir Gesellschaft; Du erhältst den Ehrenplatz. Man trägt Dir auf das Beste, was man hat: Reis, Milch, Käse, Früchte, Honig. Ist Dein Wirth ein Emir, so erhältst Du Fleisch, gesotten, gebraten. Man langt mit der rechten Hand zu, die linke Hand berührt das Essen nie. Man trocknet die Hand mit dem Schnupftuche, das man über die Knie breitet. Man schweigt während des Essens von jedem Geschäfte. Jeder kämmt mit den Fingern seinen Bart, den Engel bewohnen. Man gibt Kaffee und die Pfeife, und nun fängt man an zu reden. Man ist heiter, man erzählt aus Tausend und eine Nacht.

Bleibst Du nur die Nacht im Lager, und gehst den andern Morgen wieder, um den Emir zu sehen, oder um eines andern Geschäfts willen, so gibt man Dir ein Frühstück; der Schäch erkundigt sich nach Deiner Gesundheit, nach Deinem Schlafe.

Du reist ab, der Schäch entschuldigt sich, daß er Dich nicht besser hat aufnehmen können. Er beklagt sich über die Kürze Deines Aufenthalts. Das Abschiednehmen ist eben so wortreich. Man umarmt sich, man gibt sich hundertmal den Segen des Himmels; dann kommen die Bartkämme. Dann steigt man zu Pferde. Man hat Lebensmittel für Dich auf Deine Kameele gepackt, Hafer für Deine Pferde, man begleitet Dich, sind die Wege gefährlich, bis ans nächste Lager.

Man hätte Dich, wenn eines Deiner Pferde krank war, oder Dein Geschäft Dich länger aufhielt, noch acht Tage so behandelt. Du gibst, willst Du, heimlich beim Abschiede den Bedienten des Schächs oder des Emirs eine Kleinigkeit, und die Segnungen der guten Leute schallen hinter Dir noch lange her.

2. Wilhelm, Prinz von Dranien.

Wilhelm der Erste, Prinz von Dranien, stammte aus dem deutschen Fürstenhause Nassau, welches schon acht Jahrhunderte geblüht, mit dem österreichischen eine Zeitlang um den Vorzug gerungen, und dem deutschen Reiche einen Kaiser gegeben hatte. Außer verschiedenen reichen Ländereien in den Niederlanden, die ihn zu einem Bürger dieses Staats und einem gebornen Vasallen Spaniens machten, besaß er in Frankreich noch das unabhängige Fürstenthum Dranien. Wilhelm ward im Jahr 1533 zu Dillenburg, in der Grafschaft Nassau, von einer Gräfinn Stolberg geboren. Sein Vater, der Graf von Nassau, desselben Namens, hatte die protestantische Religion angenommen, worin er auch seinen Sohn erziehen ließ; Karl der Fünfte aber, der dem Knaben schon frühzeitig wohl wollte, nahm ihn sehr jung an seinen Hof und ließ ihn in der römischen aufwachsen. Dieser Monarch, der in dem Kinde den künftigen großen Mann schon erkannte, behielt ihn neun Jahre um seine Person, würdigte ihn seines eigenen Unterrichts in Regierungsgeschäften, und ehrte ihn durch ein Vertrauen, welches über seine

Jahre ging. Ihm allein war es erlaubt, um den Kaiser zu bleiben, wenn er fremden Gesandten Audienz gab — ein Beweis, daß er als Knabe schon angefangen haben mußte, den ruhmvollen Beinamen des Verschwiegenen zu verdienen. Der Kaiser erröthete sogar nicht, einmal öffentlich zu gestehen, daß dieser junge Mensch ihm öfters Anschläge gebe, die seiner eigenen Klugheit würden entgangen seyn. Welche Erwartungen konnte man nicht von dem Geiste eines Mannes hegen, der in einer solchen Schule gebildet war.

Wilhelm war drei und zwanzig Jahre alt, als Karl die Regierung niederlegte, und hatte schon zwei öffentliche Beweise der höchsten Achtung von ihm erhalten. Ihm übertrug er, mit Ausschließung aller Großen seines Hofes, das ehrenvolle Amt, seinem Bruder Ferdinand die Kaiserkrone zu überbringen. Als der Herzog von Savoyen, der die kaiserliche Armee in den Niederlanden kommandirte, von seinen eigenen Landesangelegenheiten nach Italien abgerufen ward, vertraute der Kaiser ihm den Oberbefehl über diese Truppen an, gegen die Vorstellungen seines ganzen Kriegsraths, denen es allzugewagt schien, den erfahrenen französischen Feldherren einen Jüngling entgegen zu setzen. Abwesend und von Niemand empfohlen, zog ihn der Monarch der lorbeervollen Schaar seiner Helden vor, und der Ausgang ließ ihn seine Wahl nicht bereuen.

Die vorzügliche Günst, in welcher dieser Prinz bei dem Vater gestanden hat, wäre allein schon ein wichtiger Grund gewesen, ihn von dem Vertrauen seines Sohnes auszuschließen. Philipp, scheint es, hatte es sich zum Gesetz gemacht, den spanischen Adel an dem niederländischen wegen des Vorzugs zu rächen, wodurch Karl der Fünfte diesen letztern stets unterschieden hatte. Aber wichtiger waren die geheimen Beweggründe, die ihn von dem Prinzen entfernten. Wilhelm von Dranien gehörte zu den hageren und blassen Menschen, wie Cäsar sie nennt, die des Nachts nicht schlafen, und zu viel denken, vor denen das furchtloseste aller Gemüther gewankt hat. Die stille Ruhe eines immer gleichen Gesichts verbarg eine geschäftige feurige Seele, die auch die Hülle, hinter welcher sie schuf, nicht bewegte, und der List und der Liebe gleich unbefragbar war; einen vielfachen, fruchtbaren, nie ermüdenden Geist, weich und bildsam genug, augenblicklich in alle Formen zu schmelzen; bewährt genug, in keiner sich selbst zu verlieren; stark genug, jeden Glückswechsel zu ertragen. Menschen zu durchschauen und Herzen zu gewinnen, war kein größerer Meister als Wilhelm; nicht daß er, nach der Weise des Hofes, seine Lippen eine Anechtschaft bekennen ließ, die das stolze Herz Lügen strafte, sondern weil er mit den Merkmalen seiner Günst und Verehrung weder karg noch verschwenderisch war, und durch eine kluge Wirthschaft mit demjenigen, wodurch man Menschen verbindet, seinen wirklichen Vorrath an diesen Mitteln vermehrte. So langsam sein Geist gebat, so vollendet waren seine Früchte; so spät sein Entschluß reifte, so standhaft und unerschütterlich ward er vollbracht. Den Plan, dem er einmal als dem ersten gehuldigt hatte, konnte kein Widerstand ermüden, keine Zufälle zerstören, denn alle hatten, noch ehe sie wirklich eintraten,

vor seiner Seele gestanden. So sehr sein Gemüth über Schrecken und Freude erhaben war, so unterworfen war es der Furcht; aber seine Furcht war früher da, als die Gefahr, und er war ruhig im Tumulte, weil er in der Ruhe gezittert hatte. Wilhelm zerstreute sein Gold mit Verschwendung, aber er geizte mit Sekunden. Die Stunde der Tafel war seine einzige Feierstunde, aber diese gehörte seinem Herzen auch ganz, seiner Familie und der Freundschaft; ein bescheidener Abzug, den er dem Vaterlande machte. Hier verklärte sich seine Stirn beim Weine, den ihm fröhlicher Muth und Enthalttsamkeit würzten, und die ernste Sorge durfte hier die Fövalität seines Geistes nicht umwölken. Sein Hauswesen war prächtig, der Glanz einer zahlreichen Dienerschaft, die Menge und das Ansehen derer, die seine Person umgaben, machten seinen Wohnsitz einem souverainen Fürstenhofe gleich. Eine glänzende Gastfreiheit, das große Zaubermittel der Demagogen, war die Göttinn seines Pallastes. Fremde Prinzen und Gesandten fanden hier eine Aufnahme und Bewirthung, die Alles übertraf, was das üppige Belgien ihnen anbieten konnte. Eine demüthige Unterwürfigkeit gegen die Regierung kaufte den Tadel und Verdacht wieder ab, den dieser Aufwand auf seine Absichten werfen konnte. Aber diese Verschwendungen unterhielten den Glanz seines Namens bei dem Volke, dem Nichts mehr schmeichelt, als die Schätze des Vaterlandes vor Fremdlingen ausgestellt zu sehen, und der hohe Gipfel des Glücks, worauf er gesehen wurde, erhöhte den Werth der Gutseligkeit, zu der er herabstieg. Niemand war wohl mehr zum Führer einer Verschwörung geboren, als Wilhelm der Vereschwiegene. Ein durchdringender fester Blick in die vergangene Zeit, die Gegenwart und die Zukunft, schnelle Besiznehmung der Gelegenheit, eine Obergewalt über alle Geister, ungeheure Entwürfe, die nur dem weit entlegenen Betrachter Gestalt und Ebenmaß zeigen, kühne Berechnungen, die an der langen Kette der Zukunft hinunterspinnen, standen unter der Aufsicht einer erleuchteten und freien Tugend, die mit festem Tritte auch auf der Grenze noch wandelt.

Ein Mensch, wie dieser, konnte seinem ganzen Zeitalter undurchdringlich bleiben, aber nicht dem mißtrauischen Geiste seines Jahrhunderts. Philipp der Zweite schaute schnell und tief in einen Charakter, der, unter den gutartigen, seinem eigenen am ähnlichsten war. Hätte er ihn nicht so vollkommen durchschaut, so wäre es un erklärbar, wie er einem Menschen sein Vertrauen nicht geschenkt haben sollte, in welchem sich beinahe alle Eigenschaften vereinigten, die er am höchsten schätzte und am besten würdigen konnte. Aber Wilhelm hatte noch einen andern Berührungspunkt mit Philipp dem Zweiten, welcher wichtiger war. Er hatte seine Staatskunst bei demselben Meister gelernt, und war, wie zu fürchten stand, ein fähigerer Schüler gewesen. Nicht, weil er den Fürsten des Machiavell zu seinem Studium gemacht, sondern weil er den lebendigen Unterricht eines Monarchen genossen hatte, der jenen in Ausübung brachte, war er mit den gefährlichen Künsten bekannt worden,

durch welche Throne fallen und steigen. Philipp hatte hier mit einem Gegner zu thun, der auf seine Staatskunst gerüstet war, und dem bei einer guten Sache auch die Hülfsmittel der schlimmen zu Gebote standen. Und eben dieser letztere Umstand erklärt uns, warum er unter allen gleichzeitigen Sterblichen diesen am unveröhnlichsten haßte, und so unnatürlich fürchtete.

Den Argwohn, welchen man bereits gegen den Prinzen gefaßt hatte, vermehrte die zweideutige Meinung von seiner Religion. Wilhelm glaubte an den Papst, so lange der Kaiser, sein Wohlthäter, lebte; aber man fürchtete mit Grund, daß ihn die Vorliebe, die seinem jungen Herzen für die verbesserte Lehre gegeben worden, nie ganz verlassen habe. Welche Kirche er auch in gewissen Perioden seines Lebens mag vorgezogen haben, so hätte sich jede damit beruhigen können, daß ihn keine einzige ganz gehabt hat. Wir sehen ihn in spätern Jahren beinahe mit eben so wenigem Bedenken zum Calvinismus übergehen, als er in früher Kindheit die lutherische Religion für die römische verließ. Gegen die spanische Tyrannei vertheidigte er mehr die Menschenrechte der Protestanten, als die Meinungen; nicht ihr Glaube, ihre Leiden hatten ihn zu ihrem Bruder gemacht.

Diese allgemeinen Gründe des Mißtrauens schienen durch eine Entdeckung gerechtfertigt zu werden, welche der Zufall über seine wahren Gesinnungen darbot. Wilhelm war als Geißel des Friedens von Cateau-Cambresis, an dessen Stiftung er mit gearbeitet hatte, in Frankreich zurückgeblieben, und hatte durch die Unvorsichtigkeit Heinrichs des Zweiten, der mit einem Vertrauten des Königs von Spanien zu sprechen glaubte, einen heimlichen Anschlag erfahren, den der französische Hof mit dem spanischen gegen die Protestanten beider Reiche entwarf. Diese wichtige Entdeckung eilte der Prinz seinen Freunden in Brüssel, die sie so nah anging, mitzutheilen, und die Briefe, die er darüber wechselte, fielen unglücklicherweise dem Könige von Spanien in die Hände. Philipp wurde von diesem entscheidenden Aufschlusse über Wilhelms Gesinnungen weniger überrascht, als über die Zerstörung seines Anschlags entrüstet; aber die spanischen Großen, die dem Prinzen jenen Augenblick noch nicht vergessen hatten, wo der größte der Kaiser, im letzten Akte seines Lebens, auf seinen Schultern ruhte, versäumten diese günstige Gelegenheit nicht, den Verräther eines Staatsgeheimnisses endlich ganz in der guten Meinung ihres Königs zu stürzen.

Zweite Abtheilung.

Schilderung großer Begebenheiten.

1. Der Tod des Herzogs Karl des Kühnen.

Den Herzog, von einem Schlag in der Schlacht noch betäubt, trug der Strom der Flucht gegen St. Jean, sein Hauptquartier. Drei Büchschüsse von der Stadt Nancy ist unter einer kleinen Höhe ein fruchtbarer, damals sumpfiger Grund, welchen der Bach Laron durchschneidet; Bireley, Name der Gegend. Als Karl über den Graben setzen wollte, fehlte dem Pferde und ihm die Kraft. Er stürzte, das Eis brach, er kämpfte empor. Hierüber fand ihn der Feind ohne ihn zu erkennen; verwundete ihn durch den Sitz, durch die Hüfte, schlug das Pferd, welches (endlich auf) ihn fallen ließ und floh. Viel burgundischer Adel nahm hier den Tod; Niemand war bei ihm in der letzten Noth. Er rief den tauben Kastlan von St. Diez, der ihn verwundet, um Rettung, welches dieser übel verstanden; er hieb ihn mit der Hellsbarbe durch den Kopf. Fallen sah ihn der Edelknabe einer, Johann Battist Colonna, ein Römer. Als der Krieg sich entfernt, wurde Karl von Unbekannten unerkannt ausgezogen. Als an den Thoren von Metz, René von dem Feind abließ, fragte er nach ihm; den ganzen folgenden Tag wurde er vergeblich gesucht, bis Campobasso durch Colonna die Gegend erkundete. Eben suchte ein Weib, Karls Wäscherin, wo einer der Leichname etwa noch den Ring an habe; sie wandte auch seinen Körper: „Gott! der Fürst!“ rief sie mit großem Geschrei. Großentheils eingefroren, mit geronnenem Blut überdeckt, im Gesicht angeschwollen, war er wenig kenntlich; bis, nachdem er mit Wein und warmem Wasser gewaschen worden, die Gefangenen, Anton der große Bastard, Olivier de la Marche, der portugiesische Arzt Lobo und seine Kammerdiener gebracht wurden. „Er ist's!“ riefen sie, und weinten laut; man erkannte die Narbe der Schlacht von Montlhery, die Eigenheiten seines Körpers, überaus lange Nägel, die Spur seiner Fistel. Auch Feinde ergriff Mühnung mit Grauen. — Zwischen Frankreich und England hatte sein Vater entschieden, sein Vater dem König Ludwig, und wechselseitig Lancaster und York, Zuflucht gegeben; froher blühte nie ein Land; auch Karl, wenn er nicht hätte wollen Alexander seyn, war ein vortrefflicher Fürst. Er wurde zu Nancy feierlich ausgesetzt. René (nach der alten Sitte, wenn im ritterlichen Kampf Einer seinen Feind erschlug), mit einem bis an den Gürtel hängenden goldnen Bart, übrigens im Trauerkleide, trat vor ihn an der Spitze des Hofes, nahm seine Hand und sprach: „Lieber Vetter, Ihr habt uns viel Unglück gemacht; Eure Seele habe Gott.“

2. Die Schlacht bei Leuthen.

Es war am 5ten December 1757, als bei dem Dorfe Leuthen diese Schlacht, die größte unseres Jahrhunderts, geliefert wurde. Alles war bei beiden Heeren verschieden. Die Preußen waren 30,000, die Oesterreicher 90,000 Mann stark. Die letztern voll Vertrauen auf ihre gewaltige Macht, auf ihr kolossalisches Bündniß, und auf den Besitz des schon halb eroberten Schlesiens; die ersteren aber voll Zuversicht auf ihre taktischen Künste, und auf ihren großen Anführer. Bei der einen Armee, durch die ungehinderten Zufuhren aus Böhmen unterstützt, herrschte Ueberfluß; bei der andern war Mangel an vielen Bedürfnissen. Die eine hatte lange Ruhe genossen, die andere hingegen war von einem langen forcirten Marsche abgemattet. Die Oesterreicher waren an diesem denkwürdigen Tage nur mit gewöhnlichem Kriegsmuth gerüstet, die Preußen bis zur Begeisterung gestimmt. — So trafen beide Heere auf einander in einer Ebene, die Friedrich nicht besser hätte wünschen können. Die Oesterreicher standen in unübersehbaren ungeheuren Linien, und konnten kaum ihren Sinnen trauen, als sie die kleine Armee der Preußen zum Angriff anrücken sahen. Nun aber zeigte sich das große Genie Friedrichs. Er wählte die schiefe Schlachtordnung, die den Griechen so manchen Sieg verschafft hat, und mittelst welcher Epaminondas die fast unbezwingbaren Spartaner überwand; eine Stellung, die zu den Meisterwerken der Kriegskunst gehört, und auf dem Grundsatz beruht, mehr Soldaten auf den Hauptpunkt des Angriffs zu bringen, als der Feind, und dadurch gleichsam den Sieg zu erzwingen. Friedrich machte verstellte Bewegungen gegen des Feindes rechten Flügel, während daß seine Absicht auf den linken gerichtet war. Er befahl ein besonderes Manöver zu machen, das man zwar bei andern Truppen nachgeahmt hat, das aber bis auf den heutigen Tag nur allein von den Preußen mit der erforderlichen Ordnung und Geschwindigkeit ausgeführt werden kann. Die Art dieser Evolution ist, eine Linie in viele Haufen zu theilen, diese Haufen dicht auf einander zu schieben, und so die gedrängte Menschenmasse sich bewegen zu lassen. Friedrich erfand diese Stellungsart; es war eine Nachahmung des macedonischen Phalanx, die in sechzehn Gliedern marschirte und stritt, und viele Menschenalter lang für unüberwindlich gehalten wurde, bis das Schwert der römischen Legion sie vertilgte, und von ihr Nichts, als der Name übrig blieb. Dieser so gestellte Soldatenkörper nimmt verhältnißweise nur einen geringen Raum ein, und zeigt in der Ferne einen höchst unordentlichen auf einander gehäuften Menschenklumpen. Allein es bedarf nur einen Wink des Heerführers, so entwickelt sich dieser Knäuel in der größten Ordnung, und mit einer solchen Schnelligkeit, die einem reißenden Strom ähnlich ist. — So griff Friedrich den linken Flügel der Oesterreicher an und warf ihn über den Haufen. Frische Regimenter kamen den geworfenen beständig zu Hülfe; allein man ließ sie sich nicht einmal formiren; kaum zeigten sie sich, so wurden sie auch

zurückgeschlagen. Ein österreichisches Regiment fiel auf das andere, die Linie wurde aus einander gesprengt und die Unordnung war unaussprechlich. Viele tausend von den kaiserlichen Truppen konnten zu keinem Schuß kommen; sie mußten mit dem Strome fort. Der stärkste Widerstand geschah in dem Dorfe Leuthen, das mit vielen kaiserlichen Truppen und Artillerie besetzt war. Hierzu kamen große Haufen von Flüchtlingen, die alle Häuser und Winkel des Orts anfüllten und sich verzweifelt wehrten. Endlich aber mußten sie doch weichen. So erschrecklich auch die Unordnung bei der geschlagenen Armee war, so versuchten dennoch ihre besten Truppen noch einmal unter Begünstigung des Terrains Stand zu halten; allein die preussische Artillerie schlug sie bald in die Flucht, und die Kavallerie, die auf allen Flügeln einhieb, machte immer Gefangene zu Tausenden. Bei Rollin war es nicht Kriegskunst noch Tapferkeit, sondern die eisenspeienden Maschinen auf unzugangbare Höhen gestellt, die das Schicksal bestimmten; bei Leuthen aber entschied Taktik und Tapferkeit allein den Sieg. Man machte auf dem Schlachtfelde 21,500 Gefangene, 6,500 von den Oesterreichern waren todt oder verwundet, und 6,000 Deserteurs gingen nach der Schlacht zu den Siegern über. Der preussische Verlust war 5,000 Todte und Verwundete. — Die unmittelbare Folge dieses Tages war die Belagerung von Breslau, das, von der geschlagenen Armee stark besetzt, seinem Schicksale überlassen wurde. Man errichtete hier Galgen für diejenigen, die von Uebergabe sprechen würden: allein in vierzehn Tagen ging auch diese Stadt über, da die Preußen alle Anstalten zum Sturm gemacht hatten, und die Besatzung von dreizehn Generalen, 700 Offizieren und 18,000 Mann mußten das Gewehr strecken. Hier wurde ein ansehnliches Magazin, eine Menge Proviantwagen, und eine Kriegskasse von 144,000 Gulden erbeutet. Der General Zieten, der die Feinde verfolgte, hatte außerdem noch 2,000 Gefangene gemacht, und über 3,000 Wagen erbeutet; so daß die Oesterreicher in ein Paar Wochen fast 60,000 Mann verloren, und die Reste ihrer kurz zuvor ungeheuren Armee nur einen Haufen Flüchtlinge darstellten, die, ohne Kanonen, Fahnen und Bagage, von Mangel gedrückt, und von Kälte erstarrt, über die böhmischen Gebirge nach Hause zogen. — Das größere Kriegstalent des Königs von Preußen war, begangene Fehler wieder gut zu machen, und erlangte Vortheile aufs möglichste zu benutzen. Die Eroberung des fast verlorenen Schlesiens und mehr als 40,000 Mann Kriegsgefangene, hätten daher dem rastlosen Feldherrn nicht genüget, und im Laufe seiner Siege aufgehalten, wenn nicht der so weit vorgerückte Winter und der tiefe Schnee seinen fernern Fortschritten durchaus ein Ziel gesetzt hätte; selbst die Belagerung von Schweidnitz mußte bis zum Frühling aufgeschoben werden. Die letzte Operation in diesem Feldzuge war die Wiedereroberung von Liegnitz. Die 3,500 Mann starke Besatzung erhielt einen freien Abzug; allein ein großes Magazin von Proviant und eine Menge Munition mußte sie den Preußen überlassen. Friedrich hatte die Zufriedenheit, am Ende dieses Jahrs fast alle seine Staaten von den Feinden geräumt zu sehen. Die Oesterreicher eilten nach den kaiserlichen Erbländern, um sich von ihrer schrecklichen Niederlage zu erholen; die

Russen hatten Preußen verlassen; die Franzosen waren von den brandenburgischen Grenzen entfernt, und nur allein im Besiz einiger entlegenen westphälischen Provinzen. Die Reichstruppen waren nach Pause geschickt, und die Schweden durch den General Lehwald aus Preussisch-Pommern vertrieben worden; dabei war sogar Schwedisch-Pommern in den Händen der Preußen, die nun auch Mecklenburg in Besiz nahmen, und in Sachsen ruhige Winterquartiere machten. — So endigte sich ein Feldzug, der in der ganzen Weltgeschichte ohne Beispiel ist. In diesem einzigen Jahre wurden sieben Hauptschlachten geliefert, und zahlreiche große Scharmüzel gefochten, von denen viele in den vorigen Jahrhunderten als Schlachten betrachtet worden wären. Große Feldherren, die zu den seltensten Produkten der Natur gehören, Friedrich, Ferdinand hatten hier zugleich den Schauplatz des Krieges betreten, und alle Krieger künftiger Zeitalter durch Thaten belehrt. Andere, Heinrich, der Erbprinz von Braunschweig, Laudon, hatten hier die Reime ihrer erhabenen Talente entwickelt; noch Andere, obgleich minder groß, dennoch in jeder andern Periode allein fähig, den kriegerischen Ruhm eines Volks bei der Nachwelt zu gründen: Seidlitz, Keith, Fouquet, Bevern, Estrees, Broglie, Sadding, Romanzow, Wunsch, Zieten, Werner und mehrere berühmte Befehlshaber der verschiedenen Heere, hatten hier zuerst Gelegenheit gehabt, ihre außerordentlichen Fähigkeiten zu zeigen. Drei andere Feldherren, jeder mit erkämpften Trophäen bekannt, und in den Kriegsjahrbüchern unvergessen: Schwerin, Brown und Winterfeldt, waren in diesem ewig denkwürdigen Feldzuge gefallen, und hatten durch ihr edles Blut ihre Thaten besiegelt. Ueber 700,000 Krieger waren in Waffen gewesen. Und von welchen Völkern! Es waren nicht weiche Asiaten, die von jeher mit zahllosen Heeren die Felder bedeckten, und den Griechen, Römern und Britten Anlaß zu desto auffallendern Triumphen gaben. Es waren keine zusammengeraffte Kreuzfahrer, die in ungeheuren Schwärmen wie Heuschrecken ganze Provinzen überschwemmten, sich ohne alle Kriegskunst herumschlügen, und aus fanatischem Eifer Menschen mordeten. Nein! Es waren alles kriegerische Nationen, die hier auf deutschem Boden kämpften; keine der hohen Kultur des 18ten Jahrhunderts unwürdig, und einige derselben den tapfersten Völkern der Vorwelt gleich; mehr als eine einzeln fähig, durchs Schwert einem Welttheile Geseze zu geben.

3. Die Verschüttung der Dörfer Goldau, Büdingen und Lomerz, durch den Einsturz des Roßberges.

Es war am 2. September 1806, als nach den heftigsten Regengüssen mehrerer Tage, Abends um 5 Uhr, unter einem noch nie gehörten Donnern und Krachen, und einer schwarzen, hoch in die Luft emporwirbelnden Dampf- und Staubwolke, die oberste Höhe des Roßberges, Spizbühl genannt, jählings zusammenstürzte. Tod und Verheerung verbreitend, Häuser und Hütten, Menschen, Heerden und

Bäume, Lebloses und Lebendiges mit sich fortwälzend, hatte die losgerissene ungeheure Masse von Felsenschichten, Erde und Waldung sich mit der Schnelligkeit eines wüthenden Waldstroms in zwei Armen in das schöne Thal hinabgestürzt, und auf zwei Seiten hervorbrechend die Dörfer Rusingen und Goldau, nebst dem größten Theile von Lowertz, in grauenvollen Schutt, die Mehrzahl der Einwohner aber in eine gemeinschaftliche Todesnacht begraben. Zahlreiche Hütten friedlicher Hirten wurden von der fortgeschobenen Riesmasse zerdrückt, oder von ungeheuren, gleich einem Federballe fortgeschleuderten, Felsenstücken mit unbeschreiblicher Gewalt zermalmt und zerschmettert. Neue Felsenberge sah man in demselben Augenblicke sich aus der Tiefe emporthürmen. Große uralte Tannenvälder rissen sich von dem Abhange des sinkenden Berges los, und versanken tief im Thal, ohne nur eine Spur übrig zu lassen. Noch andere gewaltige Massen hatten sich durch die ganze Breite des Thals hoch an den Abhang des gegenüberliegenden Rigi-Berges hinaufgewälzt, oder waren wie Bälle über die Häuser und Bäume hinweggeschleudert worden. In Goldau selbst sahen mehrere Einwohner die Unglück drohende Masse von der Spitze des Roßberges sich losmachen und herabbewegen, als plötzlich von der Kapelle aus die Sturmglocke ertönte. Auf ihren furchtbaren Ruf drängte sich Alles, was sich in der Nähe befand, in das Heiligthum mit Bittern und Zagen zum Gebete herbei. Ein Augenblick, so stürzte unter den herabrollenden Bergtrümmern die Kirche zusammen, und ein grauenvolles ungeheures Grab verschlang sie Alle, Männer und Weiber, Greise und Kinder.

Während nun der eine Arm des Erdstromes Goldau und seine reizenden Umgebungen begrub, hatte der andere sich gegen Lowertz hinauf gewälzt, und bis an das Dorf und den See hinauf Alles, was er auf seinem Wege traf, entweder mit sich fortgerissen, oder unter seinen Schlamm verschüttet. Das helle Blau des Lowertzer Sees verwandelte sich plötzlich in eine widrige Leimfarbe, seine sanften Wellen in tobende Meereswogen, die nun mit reißender Gewalt gegen das Dorf Gemen hinauf sich wälzten, hier Häuser aus ihren Fundamenten hoben, und weit von ihrer Stelle versetzten. Der See selbst, mit unzähligen Trümmern bedeckt, trieb auf seiner Oberfläche Ruinen von Wohnungen und Ställen, Balken, Geräthschaften, Heuschaber und Obstbäume in wilder Unordnung eines allgemeinen Unterganges umher.

In Lowertz stellte sich nach dieser grauenvollen Verwüstung Leben und Tod, Seyn und Nichtseyn, die herrlichste und die ödste Natur, die Verwirrung eines Weltunterganges und eine ungestörte ländliche Ruhe und Ordnung in einem herzerschütternden Gegensatz dar; denn der verwüstende Erdstrom war zwar bis tief in das Dorf und auf die Höhe der Kirche vorgedrungen, hatte aber hier plötzlich seine Kraft verloren, und durch dieß glückliche: „Bis hierher und nicht weiter!“ wurden die äußersten Häuser des Dorfes wie durch ein Wunder der göttlichen Allmacht dem unvermeidlich scheinenden Untergange entrissen. Diese Wohnungen stehen nun unberührt und unbeschädigt nach wie vor zwischen schattenreichen Fruchtbäumen beisammen, und täuschen Sinn und Auge mit der Vorstellung des alten anmuthigen

Borwerg. Aber so wie man sich umwendet, und kaum drei Schritte von der lebendigen Welt, eröffnet sich der weite Schauplatz einer grauenvollen Verwüstung. Mitten unter den Ruinen, und als in einer Wüste stehend, zeigt sich der Kirchturm, losgerissen von der eingestürzten, nicht mehr sichtbaren Kirche. Ein tiefes Schweigen ist über die traurigste aller Einöden verbreitet. Schmale Nebelstreifen und weiße Dunstgebilde schweben hier und dort, wie bleiche Erscheinungen aus der Geisterwelt, in langsamem Zuge um die Gräte der neugeschaffenen Felsen und Schutthügel, und über dem Chaos der sumpfigen Tiefe. An einer Stelle balsamischer Blumenduft der nahen Alpen, und wenige Schritte weiter der Odem des Todes aus den Gräbern des aufgewühlten Todtenackers. Um das Dach des zusammengestürzten Beinhauses und unter den Trümmern des Kirchengeräthes und der Heiligenbilder liegen die Todtengebeine umher. Die dürftigen Insignien des geretteten Venerabile schimmern an einer der übrig gebliebenen Hütten; die herausgeschleuderten Glocken stehen auf der Erde, und der Zeiger der Thurmuhre weist, wie wenn die Zeit hier nicht mehr in Stunden getheilt werden sollte, unbeweglich auf elf hin.

Wunderbar ward das Leben zweier Kinder, Anna Maria und Francisca, das eine nur von sechs Jahren, gerettet, die dem Erdstrome, der sich jählings über ihre Wohnung herstürzte, nicht mehr hatten entfliehen können. Indem er das Haus über ihnen zusammendrückte, überdeckte er sie so, daß sie, obgleich bei völligem Verunstseyn, und nur durch einen sehr kleinen Zwischenraum getrennt, dennoch sich weder rühren, noch einander nähern, noch irgend Hülfe leisten konnten. Unter der gewissen Erwartung des nahen Todes schlich die Nacht ihnen langsam dahin. Gemeinschaftlich hatten sie in ihrer Herzensangst gebetet, als der Ton einer benachbarten Sturmglocke, der in ihre Gruft drang, plötzlich einen Schimmer von Hoffnung in ihr Herz senkte, und sie muthmaßen ließ, daß doch oben auf der Welt noch Menschen seyn möchten. Gegen Morgen antwortete Anna Maria ihrer von Zeit zu Zeit sie ansprechenden Unglücksgefährtin nicht mehr. Ein sanfter Schlummer hatte die Unschuldige umfassen, aus dem sie bald wieder zum neuen Leben erwachen sollte. Francisca aber hielt diesen Schlummer für Maria's Todes Schlaf, und erwartete mit Ergebung den Augenblick, der auch sie in denselben versenken, und eben dahin bringen sollte, wohin ihr die Kleine, wie sie glaubte, schon vorangegangen war. Unterdeß brach der Tag an, und mit ihm erschien den lebendig Begrabenen der Morgenstern des zweiten Lebens.) Frühe mit der Dämmerung zeigte sich, nach einer Nacht voll Angst und Schmerzen, Maria's Vater auf den Ruinen, um nachzusehen, ob sich noch irgend eine Spur seines Häuschens entdecken lasse. Glücklicher Weise war dieß nur so leicht von dem Schutte bedeckt worden, daß Francisca sogleich die Stimme des, wie sie sagte, oben auf der Welt Sprechenden erkannte. Zum Rufen selbst allzu entkräftet, ermahnte sie die nun wieder wach gewordene Anna Maria, mit möglichster Anstrengung zu rufen, und nicht abzulassen: der Vater sey draußen. Das Mädchen erhob die kindische Stimme, deren geliebte

Töne der Vater bald erkannte. Jetzt verlieh die Liebe seinen Armen doppelte Kraft, und die Hoffnung beflügelte seine Eile. Nicht lange, so drang zwischen den auseinander gerissenen Trümmern und dem zertheilten Schutte das Licht des Lebens mit milbem Strahle wieder hinein in die düstere Gruft der lieben Kleinen. Francisca, noch zweifelnd an ihrer Auferstehung, wankte hervor aus dem Dunkel ihres Grabes, und der treue Vater drückte die geliebten und geretteten Kinder mit stummem Entzücken an sein klopfendes Herz.

Dritte Abtheilung.

Naturschilderungen.

1. Die erste Gestalt der Schweiz.

Im Norden des Landes Italien stellen sich die Alpen dar; von Piemont bis nach Istrien, in Form eines großen halben Mondes, eine himmelhohe weiße Mauer mit unersteigbaren Zinnen, drittheil tausend Klaftern über dem Mittelmeere. Man weiß nur einzelne Menschen, die den weißen Berg (Montblanc), wenige oder keine, welche das Schreckhorn oder Finsteraarhorn (1) erstiegen hätten; man sieht ihre pyramidalischen Spitzen mit unvergänglichem Eise bepanzert, und von Klüften umgeben, deren unbekannten Abgrund grauer Schnee trügerisch deckt. In unzugänglicher Majestät glänzen sie, hoch über den Wolken, weit in die Länder der Menschen hinaus. Ihre Eislaster trotz den Sonnenstrahlen, sie vergolden sie nur; diese Gipfel werden von dem Eise (2) wider die Lüfte geharnischt, welche im Laufe der Jahrhunderte die kahlen Höhen des Boghdo und Ural in Trümmer verwittert haben. Wenn in verschlossenen Gewölben der nie erforschte Kern des Erdballs noch glühet, so liegt auch diesem Feuer das Eis der Gletscher zu hoch (3). In der Erde schmilzt Wasser unter demselben hervor, und rinnt in Thäler, wo es überfriert, und seit Jahren, deren Zahl Niemand hat, in unergründ-

(1) Im Lande Oberbasli, der Berner. Das Finsteraarhorn ist ungefähr 100 Klaster höher. „Dort streckt das Wetterhorn den nie besloanen Gipfel durch einen dünnen Wolkenkranz;“ er ist 180 Klaster unter dem Schreckhorn.

(2) Mitten in einer langen Reihe von Gletschern steht der Gemmi mit verwitterten Höhen, weil er nader ist.

(3) Kein der Alpen kundiger Reisender hat in denselben von einem feuer speisenden Berge sichere Spuren gefunden.

liche Lasten, Tagereisen weit, gehärtet und aufgehäuft worden ist. In den Tiefen arbeitet ohne Unterlaß die wohlthätige Wärme der Natur, aus den finstern Eiskammern ergießen sich Flüsse, höhlen Thäler, füllen Seen und erquickten die Felder. Doch wer durchdringt mit menschlicher Kraft, in eines Lebens Lauf, die unergründliche Gruft, wo in ewiger Nacht, oder bei dem Schimmer welthalter Flammen, die Grundfeste der Alpen der andern Halbkugel begegnet, oder alternde Klüfte ihnen und uns Untergang drohen.

Die mitternächtliche Seite der Alpen senkt sich in viele hinter einander liegende Reihen Berge: auf allen diesen haben die Gewässer getobet, funfzehnhundert Klafter hoch über den Städten und Flecken der Schweizerischen Eidgenossen, achtzehnhundert über der Fläche des Weltmeers. Es mögen verborgene Ursachen und Wirkungen Gewölbe, groß wie Welttheile, gebrochen, gesprengt, die Wasser aber sich mit all' ihrer Macht in die alten Finsternisse hinuntergestürzt haben: das menschliche Geschlecht ist von gestern, und öffnet kaum heute seine Augen der Betrachtung des Laufs der Natur. Endlich beleuchtete die Sonne den Fuß dieses Gebirges: unzählige Hügel von Sand und Schlamm waren voll Seegewächse, Muscheln, Fische und faulender Baumstämme: im Süd und Nord stand grundloser Sumpf. Nach diesem erfüllten hohe Bäume von ungeheuerem Umfang die namenlose Wüste mit schwarzem Wald; über den Wassern der dammlösen Ströme und hundert morastiger Seen standen kalte giftige Nebel und (in ungebautem Land gewöhnlich) in die Pflanzen flogen ungesunde Säfte: Gewürme sog aus ihnen sein Gift, und wuchs in unglaublicher Dichte und Größe: die Elemente kämpften um unbeständige Rükten. Außer dem Schrei des Lämmergeiers in Felsenklüften, außer dem Gebrüll der Murochsen und dem Gekrume großer Bären, war viele hundert Jahre in dem leblosen Lande gegen Mitternacht traurige Stille.

2. Der Sommermorgen auf dem Lande.

Schon entweicht der Mond mit seinem bleichen Gefolge, schon fangen am dämmernden Himmel die ersten Farben der Morgenröthe an aufzuglimmen. Allmählich verlassen die kalten Schatten die Ebenen, und ziehen sich tief in die Nacht der Wälder zurück. An dem Gipfel der Berge wallen die Nebel auf und nieder, und scheinen unter einander zu streiten, wie sie vor der Ankunft der Sonne entweichen wollen. Der rasche Lauf der Flüsse, und die stille Fluth der See sind von einem Dampf bedeckt, der nach und nach an den angrenzenden Hügeln hinaufzieht, indessen hin und her die Spizen der Wälder und Landhäuser aus der Dunkelheit emporragen, dort der lange Gürtel grauer Gebirge, die sich mit dem blauen Himmel mischen, wieder erscheint, hier ein kühler Wind auf den schon erhellten Bächen schwärmt, und im muthwilligen Spiel die kleinen Wellen kräuselt. und dort im frischen Laube scherzend den Thau herabschüttelt. Ein sich immer mehr erhellendes Purpurroth durchströmt die Wolken, und ein vorlaufender Schimmer der herannahenden Königin des Tages

spielet auf den Häuptern der Felsen und der Hügel, die die letzten Tropfen des Thaues empfangen, und weckt die ganze Natur, auf ihre prächtige Ankunft aufmerksam zu seyn. Der ganze Ost entflammt sich; der Himmel glänzt von einem zitternden Lichte; die Stirnen der Berge glühen; über dem gewölbten Walde zerfließt eine liebliche Röthe; und weit näher schimmern schon die Gefilde in einer guldnen Heiterkeit. Endlich erhebt sich dort die Sonne über den Horizont herauf, ein rollendes Meer von Feuer. Ihre Strahlen umleuchten Alles; die weite Schöpfung fühlt ihre Gegenwart. Der Glanz des Lichtes blizt auf den bethauten Fluren; die Wiesen schimmern im reichern Schmelz; die Blumen entfalten sich, und spiegeln ihre benetzten Blätter vor der erwachten Sonne; der West wälzt sich auf erfrischten Gewächsen; die Luft ist kühl, die Lerche wirbelt ihr Morgenlied in beglänzten Wolken; jede Schönheit der Natur enthüllt sich wieder, und ein Erieb des Vergnügens bemeistert sich aller Sinnen. Ein zarter Dampf, der das Thal noch wie mit einem leichten Flor beschattete, verfliezt allmählich in der heitern Luft; die entfernten Gebirge nähern sich aus ihrem Dufte dem Auge wieder, und alle unsere Blicke streichen in der erleuchteten Landschaft umher. Schon lange hat der Landmann, von der Stimme des Hahns geweckt, sein Lager verlassen, und munter bereitet er sein Feldgeräth vor der Hütte. von hohen Eichen umschattet, und von nahen Wiesen durchduftet. Am Eingange des Forstes steht der Hirsch, sieht den frühen Reisenden vorüberziehen, gafft ihn mit furchtsamer Neugier an, und rauscht in die sicheren Gebüsche zurück. Die Thiere jauchzen dem jungen Tage entgegen, und suchen ihre Nahrung; der Stier führt mit gemessenen Schritten die Heerde wieder zur Weide hin, und das Gebrüll und der Klang der Schellen durchtönt den Weg; neben ihm springen die Schafe aus ihren Hürden hervor, und die Hügel umher antworten auf das Gebell, und das Horn des Hirten. Indessen stimmen die Wälder in das allgemeine Konzert der Natur mit ein; tausend vermischte Stimmen frohlocken zum Himmel empor; der Landmann weget die Sense, mähet und singt. Alles ist Leben und Freude.

3. Der Sommerabend auf dem Lande.

Die feurige Gluth der Sonne sinkt in Westen; von ihr empfängt das ganze Sommerhaus eine friedliche Uebergülzung. Und indem sie ihre letzten Strahlen an die Berge hinstreut, ein blizendes Licht durch die gebrochenen Wolken wirft, die Spitze des Waldes verguldet, und sich in einer wallenden Rosenfarbe auf der Gluth malt, verlöscht sie allmählich am Himmel, und verläßt ihn, von einer sanften Röthe umflossen. Und hier, welche prachtvolle Scene, die andere Länder nicht kennen, bildet doch dein Abendlicht, geliebte Schweiz! Deine, in einer unabsehbaren Strecke fortlaufenden, Alpen, die den Himmel zu flügen scheinen, welche unnachahmliche Malerei der Natur empfangen sie beim Abschied der Sonne! Weit umher schimmern zuerst die Spitzen; tausendjähriger Schnee erglänzt, und ewiges Eis blizt

von Golde. Bald darauf taucht die Natur ihren Pinsel in die höchste Purpurfarbe, und ummalet einige Minuten lang die obersten Gipfel; alle ihre stärker erleuchteten Anhänge fangen an, mit zu glänzen, bis der weite Horizont, der sie umfaßt, in lauter Strahlen schwimmt. Weidest eure Augen an diesem Schauspiel, ihr Dichter und Maler; aber die Kunst muß vor der Natur erröthen. In wenig Augenblicken nimmt sie ihre purpurnen Decken weg, und legt andere hin, die in einer gemilderten Rosenpracht schimmern, aber nicht weniger reizen. Nach und nach verblichen auch diese in ein sanftes Blau, das hin und her noch von einer ermattenden Röthe durchwebt ist, bis die heitern Farben erlöschen, und ein sich allmählig verdunkelndes Violet aus einer Dämmerung in die andere übergeht, und sich immer tiefer verhüllt, bis endlich die mit dem Himmel vertrauten Höhen, die vorher in hellem Feuer brannten, von der allgemeinen Finsterniß überwältigt werden. Jetzt hat schon die Abendglocke aus dem Thurm in das stille Dorf hinabgetönt, und in das weite Feld hin den Landmann in die Arme der Ruhe und seiner wartenden Geliebten zurückgerufen; willig läßt die müde Hand die Sense sinken, oder hält den Pflug ein; seine getreuen Gehülfen, seine Knechte und seine Stiere, werden ihrer Arbeit entlassen; er legt die Werkzeuge auf seine Schultern, und wandelt mit langsamen Schritten zu seiner Hütte hin, aus welcher er nicht ohne Vergnügen von ferne den Rauch in die Dämmerung emporwallen sieht. Am Eingange jauchzen ihm seine Kinder ihre Freude entgegen, und der Knabe bringt ihm frohhüpfend eine gefangene Schwalbe, die der Vater gutherzig wieder fliegen lassen heißt; betrübt verliert er seinen angenehmen Raub; unterdessen tröstet er sich wieder bei der Abendmahlzeit, wohin er den Alten unter den häuslichen Erzählungen der Mutter begleitet. Die Schatten senken sich aus den Wolken herab, lagern sich in den Ebenen, und besteigen die Berge. Das Feld ist verlassen; nur einige Hirten, die sich zu muntern Liedern zusammensetzten, lassen sich noch aus der Ferne hören. Bei ihrem Liede steigt der Mond dort hinter dem dunkeln Wald hervor; alle Blätter spielen, so weit sein Licht schleicht, in einem sanften Schimmer, und der weiße Widerschein zittert auf dem laufenden Strom. In den Gebüschen, auf den Weiden herrscht die Stille; der ausgespannte Stier ruhet, und das Lamm schläft unbesorgt. Nichts regt sich mehr, als etwa das hohle Geräusch der Aare, die keine Ruhe kennt, oder ein kleines rieselndes Gewässer, und der Springbrunnen im Garten, oder das Wispern der Bäume, oder Chloens Stimme, die, den Abend zu verschönern, ein Lied von Stein und Hageborn und Weisse zum Klavier singt, und in ihren süßen Melodien von der schlagenden Nachtigall übertönt wird. Der blasser Schimmer des Mondes, der in dem blauen Gewölbe über uns zu schwimmen scheint, wird durch den Aufgang der Sterne erhöht, die hin und wieder zu glimmen anfangen, bis endlich der ganze Himmel von unzählbaren, bis ins Unendliche angezündeten Lichtern funktelt. Welches Schauspiel! Stille Bewunderung faßt den Geist des nachdenkenden Weisen, und süße Empfindungen durchströmen seine Seele, wenn er dem Schlaf einige Stunden entwendet um die Schönheiten

der Mitternacht, und ihre flammenden Wunder am Himmel zu betrachten. Die Lichter streuen ihren Schimmer über das Feld, werfen über die eine Seite jenes Berges eine sanfte Erleuchtung, und lassen die andere anmuthiger im Schatten liegen. Oft verschwindet der Fürst der Nacht unter den Verhüllungen vorüberwandelnder Wolken, dann trauert die weite Landschaft, dann schwimmen Hügel und Thäler in der allgemeinsten Finsterniß unter einander. Bald aber tritt er mit erhöhteter Heiterkeit hinter den zurückwallenden Vorhängen wieder hervor, und Alles lächelt von neuem unter seinem sanften Schimmer. Dort glimmt noch durch die fernen Gebüsche eine Lampe, die vielleicht die späten Nachtwachen eines Weisen unterhält, der die Natur betrachtet, und dem Glück des Landlebens nachdenkt. Gelinde durchfließt der Thau die Luft, und die Nachtviole duftet lieblicher, verzorne Seufzer der müden Philomele regen sich noch im nahen Gebüsch, und erwecken eine süße Wehmuth. Wie bald legt sich der Sturm der Leidenschaften in der Seele, da die ganze Natur schweigt, da selbst der Athem der Luft stille ist! Wie ruhig schließt sich das ganze Herz in sich selbst ein, und fängt an, sich in geheime Unterredungen mit sich einzulassen, bis der Schlummer sich aufs Auge senkt, und holde Träume die immer wache Phantasie entzücken!

Vierte Abtheilung.

Kleine historische Abhandlungen.

1. Kurze Geschichte der deutschen Sprache.

Die deutsche Sprache hat sich nur allmählig und unter vielen Schwierigkeiten zu ihrer jetzigen Bildung und Vollkommenheit erhoben. Sie entstand an den Ufern des schwarzen und kaspischen Meeres, unter einem Volke, das zu verschiedenen Zeiten und auf verschiedenen Wegen nach dem jetzigen Deutschland gewandert ist. Roh und ohne Sitten zeugte Alles, auch die Sprache, von dem armen und sinnlichen Zustande des Volks, welches selbst aus den vielen Kriegen mit den Römern, und aus der Bekanntschaft mit fremden Sitten und Gewohnheiten, keine Vortheile für die Ausbildung der Sprache zog.

Erst im dritten und in den folgenden Jahrhunderten nach Christi Geburt, wo ein großer Völkerschwarm von Norden nach Westen und Süden drängte, und nicht bloß Deutschland, sondern das ganze westliche und südliche Europa überschwemmte, nahm die Ausbildung der Germanen (so wurden die Deutschen von den Römern genannt) ihren

Anfang. Die Gothen, welche mit zu den ausgewanderten Völkern gehörten, und sich von ihrem Wohnsitz am schwarzen Meere, durch die Hunnen gedrängt, nach Westen wandten, waren in ihrer Sprache mit den Deutschen verwandt, und hatten zum Theil schon beträchtliche Fortschritte in der Bildung gemacht. Die christliche Religion war ihnen nicht mehr unbekannt, und breiteten sich bald noch mehr aus, da Ulphilas, einer ihrer Gelehrten und ein frommer Christ, eine Uebersetzung des neuen Testaments ins Gothische veranstaltete, wozu er sich eine Buchstabenschrift ersand, die aus dem griechischen und lateinischen Alphabet zusammengesetzt war (1).

Durch diese Völkerwanderung wurde für die Ausbildung der deutschen Sprache schon Etwas gewonnen. Es entstanden unter den Deutschen ordentliche Staaten; sie mußten sich einer Oberherrschaft unterwerfen; der deutsche Boden wurde von seinen ungeheuren Waldungen und Morästen gereinigt; die Sitten des Volks wurden durch die christliche Religion gemildert; seine Bedürfnisse vermehrt, die Begriffe bereichert, und so also auch die Sprache mit neuen Wörtern zur Bezeichnung dieser neuen Begriffe versehen. Doch fand die Sprache noch immer ein großes Hinderniß in der kriegerischen Denkart des Adels, der alle Künste des Friedens verachtete, und in der Anhänglichkeit der Geistlichen an das verderbte Latein ihrer Zeit, dessen sie sich in Schriften und bei allen öffentlichen Verhandlungen bedienten.

Erst mit Kaiser Carl dem Großen (768) nahm die sichtbare Verbesserung der Sprache ihren Anfang. Dieser eben so einsichtsvolle als tapfere Mann verschaffte durch seine weisen Veranstaltungen und durch sein eigenes Beispiel den Wissenschaften einen bedeutenden Zuwachs. Er weckte die unwissende Geistlichkeit aus dem gewohnten Schlummer, legte in allen Klöstern Schulen an, besetzte sie mit den geschicktesten Männern seiner Zeit, ließ unentgeltlich unterrichten, sammelte Handschriften von guten Büchern, veranstaltete Büchersammlungen in den Klöstern, zog Gelehrte in sein Reich, schrieb selbst, als ein Kenner der alten Sprachen, lateinische Gedichte, und stiftete sogar eine gelehrte Gesellschaft an seinem Hofe. Bei diesem Eifer für die Wissenschaften vergaß er am wenigsten das vaterländische Christenthum (Litteratur). Er sammelte die ältesten Heldenlieder der Deutschen, gab den Monaten, welche bisher lateinische Namen geführt hatten, deutsche, ließ die Predigten in der Muttersprache halten, sang sogar selbst an, eine deutsche Sprachlehre zu schreiben; und zeigte sich überhaupt in Allem, was er that, als einen Freund und Beförderer deutscher Kunst und deutscher Sitte (2).

Unter seinem Sohn und Nachfolger, Ludwig dem Frommen, gewann die deutsche Sprache nicht so merklich, obgleich er für die Errichtung neuer Schulen sorgte, und auch zum Besten der neu belehrten Sachsen eine gereimte Uebersetzung der Bibel in ihrer Mund-

(1) S. Ulphilas's Gothische Bibelübersetzung etc. von Jahn. Weissenfels 1805.

(2) Eginhardi vita Caroli M. ed. Joh. Herm. Schminke. Traj. ad Rh. 1711. 4.

art veranstaltete. Bei der Theilung seiner Staaten aber nahm sich sein Sohn Ludwig, mit dem Zunamen der Deutsche, welcher das eigentliche deutsche Reich erhielt, der Sprache seines Volks ernstlicher an. Es fanden sich, durch sein Beispiel aufgemuntert, mehrere gute Köpfe, welche die Landessprache studirten, und in derselben schrieben. Unter diesen zeichneten sich besonders Raban und Oefried aus, von denen jener den Grund zu einem Wörterbuche legte, und dieser eine gereimte Uebersetzung der vier Evangelisten veranstaltete. Die guten Folgen dieser Bemühungen zeigten sich aber erst spät, besonders da die übrigen deutschen Könige aus fränkischem Stamme Nichts für die Sprache thaten. Erst zu Ende des zwölften Jahrhunderts, unter den schwäbischen Kaisern, entstand eine größere Neigung zu Künsten und Wissenschaften; denn es bildeten sich in diesem Zeitraume die schwäbischen Dichter unter dem Namen Minnesinger, die in ganz Deutschland Bewunderung und Nachahmung erregten, und unter denen sich selbst Kaiser befanden, welche die Dichtkunst zum herrschenden Vergnügen ihrer Höfe machten (3).

So war nun der Grund zu einem verfeinerten Geschmack unter den Deutschen gelegt, der sie nach und nach auch in der Gelehrsamkeit leiten konnte. Allein zu Ende des dreizehnten Jahrhunderts verstummte der Gesang der schwäbischen Dichter. Das kaiserliche Haus und andere fürstliche Geschlechter, unter deren Schutze die Mufen sich labten, waren größtentheils erloschen; es traten andere Lustbarkeiten an die Stelle der Dichtkunst, die nun nicht mehr Mode war, und was man jetzt noch Gedichte nannte, waren gemeine Gedanken und elende Reime.

Doch folgte nach der Mitte des vierzehnten Jahrhunderts auf diesen Verfall der Dichtkunst eine bessere Zeit für Kunstbildung und Gelehrsamkeit überhaupt. Die Städte wurden blühender und mächtiger; zwischen Herren und Sklaven erhoben sich freie Bürger; die Erfindung des Papiers erleichterte die Anschaffung der Schreibstoffe; hier und da entstanden Universitäten; die Eroberung von Constantinopel führte griechische Gelehrte nach Italien, von denen die Deutschen Wissenschaft und Geschmack entlehnten, und solche in ihr Vaterland zurückbrachten; man ward mit den griechischen und römischen Schriftstellern des Alterthums bekannt, und durch die von Johann Gutenberg erfundene Buchdruckerkunst wurden die besten Bücher, welche bisher theils liegen geblieben, theils sparsam abgeschrieben worden waren, in Umlauf gesetzt.

Bei diesen glücklichen Vorbereitungen eines bessern Zeitgeistes ger

(3) Die wichtigsten gedruckten Sammlungen von Minnesingern sind: 1) Sammlung von Minnesingern aus dem schwäbischen Zeitpunkte, CXL Dichter enthalten; durch Riegerer Manessen re. (Herausgegeben von Bohmer und Breitinger) 1ster Th. Zurich 1758. 2ter Th. 1759. in 4. 2) Sammlung deutscher Gedichte aus dem XII., XIII. und XIV. Jahrhundert, 1ster und 2ter Band. Berlin 1784 und 1785. in gr. 4. (Von Chr. Heinrich Müller). 3) Deutsche Gedichte des Mittelalters. Herausgegeben von Friedrich v. d. Hagen und Joh. Gust. Büchling. 1ster Band. Berlin 1808, in 4.

lang es im Anfang des sechzehnten Jahrhunderts dem Kühnen und unternehmenden Manne, Martin Luther, eine Verbesserung der Religion zu bewirken, welche durch Uberglauben und Betrug der Priester entstellt war, und mit seiner Reformation zugleich in das geistige und wissenschaftliche Leben der Deutschen tief eingzugreifen. Seine Bibellübersetzung war das erste rein und richtig geschriebene deutsche Buch, welches bald, wenn auch aus Furcht vor den Nachstellungen der katholischen Geistlichkeit versteckt, doch häufig gelesen wurde. Er versetzte und übersetzte verschiedene Lieder zu Kirchengesängen, schrieb mehrere Schriften voll Kraft und Reichthum der Gedanken, welche von seinen Zeitgenossen begierig gelesen, widerlegt und vertheidigt wurden, und so zu einer Menge von deutschen Schriften, und eben dadurch zur Verbesserung der Sprache Veranlassung gaben.

Durch diese Bemühungen erhielt die obersächsische Mundart einiges Uebergewicht über die niedersächsische, und aus diesen beiden, besonders aus der erstern, entwickelte sich die hochdeutsche oder die eigentliche deutsche Sprache, welche seit der Kirchenverbesserung die Sprache der Schriftsteller und des feinem Umgangs geworden ist.

Nach Luthers Tode wurde zwar die deutsche Sprache bei der theologischen Streitsucht nicht eben begünstigt, und durch den dreißigjährigen Krieg in ihrem Fortschreiten aufgehalten, auch damals schon, und mehr noch im siebzehnten Jahrhundert, durch die französischen Flüchtlinge, die sich in Deutschland niederließen, verfälscht, und endlich von den Höfen und aus allen vornehmen Häusern verdrängt; indessen tönte doch mitten im Waffengetümmel (1624) der zarte Gesang eines Martin Opitz, und der Muth eines Christian Thomassius kämpfte späterhin (1688) gegen die Nachahmungssucht, indem er die Deutschen auf ihre eigene Kraft aufmerksam machte, als echter Deutscher in seiner Muttersprache schrieb, und sich ihrer auch in seinen Vorlesungen bediente. Mit dem durch ihn geweckten Geist der Freiheit im Denken und Schreiben traten die Deutschen ins achtzehnte Jahrhundert über, in welchem Leibniz, mit echter Gelehrsamkeit und Beredsamkeit ausgerüstet, durch seine philosophische Kenntniß auf alle Theile des menschlichen Wissens mächtig wirkte, dem ein Christian Wolf mit eben dem Muth nacheiferte, und mit philosophischem Scharfsinn der deutschen Sprache mehr Wichtigkeit und Bestimmtheit ertheilte. Durch die genauere Bekanntschaft mit den Meisterwerken der Griechen und Römer, und durch das nun schon geschmackvollere Studium derselben, gewann die deutsche Sprache selbst an Fülle und Reichthum der Gedanken, und reizte unter mehreren guten Köpfen besonders einen Gessner zur Nachahmung in der Dichtkunst und Beredsamkeit.

Durch diese ehrenvollen Vorgänger belehrt, wurde in der Mitte des vorigen Jahrhunderts die Nachahmung feuriger als jemals, da man mit richtigem Geschmack die besten Schriften der Franzosen und Engländer in unsere Sprache zu übertragen anfang. Die Bestand-

theile derselben wurden der Gegenstand einer förmlichen Untersuchung, und ihre Reinigung von fremden, besonders von französischen Wörtern, anhaltendes Bemühen eines Gottsched, der selbst eine Sprachlehre schrieb, die besten Vorschriften der Beredsamkeit und Dichtkunst sammelte, und, wenn auch nicht als Redner und Dichter sich ruhmvoll zeigte, doch auf Redner und Schriftsteller seiner Zeit vortheilhaft einwirkte. Es gingen Mosheim und Jerusalem, und nach ihnen Zollikofer als Kanzelredner aus dem bisherigen Dunkel hervor und zeigten in ihren Vorträgen wahre Beredsamkeit.

So kam die Zeit heran, wo Albrecht von Haller (1732) Liebesdichter des Volkes wurde, und durch eine starke und kraftvolle Sprache allgemeine Bewunderung und Nachahmung erregte. Die durch ihn und seine Vorgänger bewirkten neuen Ideen, die Vereinzlung der Begriffe und die Reinheit des Ausdrucks, wurden bald durch die Schriften eines Gellert auf das Volk übertragen, der durch die sanfte und kunstlose Sprache des Herzens in allen Ständen sich Leser verschaffte, und mit Leichtigkeit und Gewandtheit in der lehrenden Fabel, wie in andern Theilen der Dichtkunst, vorthellhaft arbeitete. Während man mit einer fast beispiellosen Begierde nach den Schriften dieses Mannes geizte, dichtete Klopstock seinen Messias und entwickelte seine hohe lyrische Kraft in allen Silbenmaßen der griechischen Ode; ein Kleist sang, von der Schönheit der Natur befeelt, die Reize des Frühlings, und ein Lessing, mit seltenen Anlagen begabt, wirkte auf die Charakterbildung der Nation durch die Verbesserung der deutschen Schaubühne, und erwarb sich, sowohl um die Dichtkunst als um die Sprache und Beredsamkeit, ein unsterbliches Verdienst.

Auf dieser glücklichen Bahn eilten die Deutschen, besonders im letztern Viertel des vorigen Jahrhunderts, mit immer größern Schritten derjenigen Stufe der Vollkommenheit zu, auf der wir sie jetzt erblicken. Die gebildetesten Völker Europas, welche sonst ihre Lehrmeister waren, sehen sich zum Theil schon von ihnen erreicht, erlernen selbst ihre Sprache, und benutzen die geistigen Schätze derselben zur Bereicherung und Veredelung ihrer Kenntnisse. In allen deutschen Schulen, auch selbst in denen, welche bloß die Erziehung zum Bürger bezwecken, wird deutscher Sprachunterricht als Hauptsache getrieben, und die deutsche Jugend selbst wetteifert unter sich, durch gegenseitigen Tadel und durch strenge Aufmerksamkeit auf sich selbst die Richtigkeit und Reinheit ihrer Muttersprache immer allgemeiner zu machen. Die Gelehrten sind weniger schonend gegen die Nachlässigkeiten ihrer Zeitgenossen; sie vereinigen sich zu Gesellschaften, oder wirken einzeln als Dichter, Redner und Sprachforscher; und die Geschichte unsers Volks wird nicht versäumen, mit der ruhmvollen Erwähnung der Verdienste unserer Dichter, eines Wieland, Göthe, Bürger, Voß, Herder, Ramler, Engel, Schiller u., so wie unserer Sprachforscher, eines Adelung, Heynath, Stosch, Moriz, Rüdiger, Eberhard, Kinderling, Campe, Vater, Bernharbi, Pölig u.

auch der dankbaren Gefinnungen ihrer Schüler und Verehrer zu gedenken (4).

2. Einleitung zur Geschichte des Abfalls der Niederlande von der spanischen Regierung.

Eine der merkwürdigsten Staatsbegebenheiten, die das sechzehnte Jahrhundert zum glänzendsten der Welt gemacht haben, dünkt mir die Gründung der niederländischen Freiheit. Wenn die schimmernden Thaten der Ruhmsucht und einer verderblichen Herrschbegierde auf unsere Bewunderung Anspruch machen, wie viel mehr eine Begebenheit, wo die bedrängte Menschheit um ihre edelsten Rechte ringt, wo mit der guten Sache ungewöhnliche Kräfte sich paaren, und die Hülfsmittel entschlossener Verzweiflung über die furchtbaren Künste der Tyrannei in ungleichem Wettkampfe siegen. Groß und beruhigend ist der Gedanke, daß gegen die trotzigen Anmaßungen der Fürstengewalt endlich noch eine Hilfe vorhanden ist, daß ihre berechneten Pläne an der menschlichen Freiheit zu Schanden werden, daß ein herzhafter Widerstand auch den gestreckten Arm eines Despoten beugen, heldenmuthige Beharrung seine schrecklichen Hülfquellen endlich erschöpfen kann. Nirgends durchdrang mich diese Wahrheit so lebhaft, als bei der Geschichte jenes denkwürdigen Aufbruchs, der die vereinigten Niederlande auf immer von der spanischen Krone trennte — und darum achtete ich es des Versuchs nicht unwerth, dieses schöne Denkmal bürgerlicher Stärke vor der Welt aufzustellen, in der Brust meines Lesers ein fröhliches Gefühl seiner selbst zu erwecken, und ein neues unverwerfliches Beispiel zu geben, was Menschen wagen dürfen für die gute Sache, und ausrichten mögen durch Vereinigung.

Es ist nicht das Außerordentliche oder Heroische dieser Begebenheit, was mich anreizt, sie zu beschreiben. Die Jahrbücher der Welt haben uns ähnliche Unternehmungen aufbewahrt, die in der Anlage noch kühner, in der Ausführung noch glänzender erscheinen. Manche Staaten stürzten mit einer prächtign Erschütterung zusammen, mit erhabenerm Schwunge stiegen andere auf. Auch erwarte man hier keine hervorragenden kolossalischen Menschen, keine der erstaunenswürdigen Thaten, die uns die Geschichte vergangener Zeiten in so reichlicher Fülle darbietet. Jene Zeiten sind vorbei, jene Menschen sind nicht mehr. Im weichlichen Schooße der Verfeinerung haben wir die Kräfte erschaffen lassen, die jene Zeitalter übten und nothwendig machten. Mit niedergeschlagener Bewunderung staunen wir jetzt diese Riesenbilder an, wie ein entnervter Greis die mannhaften Spiele der Jugend. Nicht so bei vorliegender Geschichte. Das Volk, welches wir hier auftreten sehen, war das friedfertigste dieses

(4) Eine ausführliche Geschichte der Sprach-, Dicht- und Rechenkunst der Deutschen enthält der 4te Theil des Teut. Zweite Ausgabe. Berlin bei Dunder und Humblot. 1818.

Welttheils, und weniger als seine Nachbarn jenes Helbengeistes fähig, der auch der geringfügigsten Handlung einen höhern Schwung gibt. Der Drang der Umstände überraschte es mit seiner eigenen Kraft, und nöthigte ihm eine vorübergehende Größe auf, die es nie haben sollte, und vielleicht nie wieder haben wird. Es ist also gerade der Mangel an heroischer Größe, was diese Begebenheit eigenthümlich und unterrichtend macht, und wenn sich Andere zum Zwecke setzen, die Ueberlegenheit des Genies über den Zufall zu zeigen, so stelle ich hier ein Gemälde auf, wo die Noth das Genie erschuf, und die Zufälle Helden machten.

Wäre es irgend erlaubt, in menschliche Dinge eine höhere Vorsicht zu flechten, so wäre es bei dieser Geschichte, so widersprechend erscheint sie der Vernunft und allen Erfahrungen. Philipp der Zweite, der mächtigste Souverain seiner Zeit, dessen gefürchtete Uebermacht ganz Europa zu verschlingen droht, dessen Schätze die vereinigten Reichthümer aller christlichen Könige übersteigen, dessen gefürchtete Flotten in allen Meeren gebieten; ein Monarch, dessen gefährlichen Zwecken zahlreiche Heere dienen, Heere, die durch lange blutige Kriege und eine römische Mannszucht gehärtet, durch einen trotzigsten Nationalstolz begeistert, und erhitet durch das Andenken erfochtener Siege, nach Ehre und Beute dürsten, und sich unter dem verwegenen Genie ihrer Führer als folgsame Glieder bewegen — dieser gefürchtete Mensch, einem hartnäckigen Entwurfe hingegeben; ein Unternehmen die rastlose Arbeit seines langen Regentenlaufs; alle diese furchtbaren Hülfsmittel auf einen einzigen Zweck gerichtet, den er am Abend seiner Tage unerfüllt aufgeben muß — Philipp der Zweite, mit wenigen schwachen Nationen im Kampfe, den er nicht endigen kann!

Und gegen welche Nationen? Hier ein friedfertiges Fischer- und Hirtenvolk, in einem vergessenen Winkel Europens, den es noch mühsam der Meeresfluth abgewann; die See sein Gewerbe, sein Reichthum und seine Plage, eine freie Armuth sein höchstes Gut, sein Ruhm, seine Tugend. Dort ein gutartiges gesittetes Handelsvolk, schwelgend von den üppigen Früchten eines gesegneten Fleißes, wachsam auf Gesetze, die seine Wohlthäter waren. In der glücklichen Muße des Wohlstandes verläßt es der Bedürfnisse ängstlichen Kreis, und lernt nach höherer Befriedigung dürsten. Die neue Wahrheit, deren erfreuender Morgen jetzt über Europa hervorbricht, wirft einen befruchtenden Strahl in diese günstige Zone, und freudig empfängt der freie Bürger das Licht, dem sich gedrückte, traurige Sklaven verschließen. Ein fröhlicher Muthwille, der gern den Ueberfluß und die Freiheit begleitet, reizt es an, das Ansehen verjährter Meinungen zu prüfen und eine schimpfliche Kette zu brechen. Die schwere Zucht des Despotismus hängt über ihm, eine willkürliche Gewalt droht die Grundpfeiler seines Glücks einzureißen, der Bewahrer seiner Gesetze wird sein Tyrann. Einfach in seiner Staatsweisheit, wie in seinen Sitten, erkühnt es sich, einen veralteten Vertrag aufzuweisen, und den Herrn beider Indien an das Naturrecht zu mahnen. Ein Name entscheidet den ganzen Ausgang der Dinge. Man nannte Nelson in Madrid, was in Brüssel nur eine gesetliche Handlung

hieß; die Beschwerden Brabants forderten einen staatsklugen Mittler; Philipp der Zweite sandte ihm einen Hecker, und die Lösung des Krieges war gegeben. Eine Tyrannei ohne Beispiel greift Leben und Eigenthum an. Der verzweifelnbe Bürger, dem zwischen einem zweifachen Tode die Wahl gelassen wird, erwählt den edlern auf dem Schlachtfelde. Ein wohlhabendes üppiges Volk liebt den Frieden, aber es wird kriegerisch, wenn es arm wird. Jetzt hört es auf, für ein Leben zu zittern, dem Alles mangeln soll, warum es wünschenswürdig war. Die Wuth des Aufruhrs ergreift die entferntesten Provinzen; Handel und Wandel liegen darnieder; die Schiffe verschwinden aus den Häfen, der Künstler aus seiner Werkstätte, der Landmann aus den verwüsteten Feldern. Tausende fliehen in ferne Länder, tausend Opfer fallen auf dem Blutgerüste und neue Tausende drängen sich hinzu; denn göttlich muß eine Lehre seyn, für die so freudig gestorben werden kann. Noch fehlt die letzte vollendende Hand — der erleuchtete unternehmende Geist, der diesen großen politischen Augenblick haßte, und die Geburt des Zufalls zum Plane der Weisheit erzöge.

Wilhelm der Stille weicht sich, ein zweiter Brutus, dem großen Anliegen der Freiheit. Ueber eine furchtsame Selbstsucht erhaben, kündigt er dem Throne strafbare Pflichten auf, entkleidet sich großmüthig seines fürstlichen Daseyns, steigt zu einer freiwilligen Armuth herunter, und ist Nichts mehr als ein Bürger der Welt. Die gerechte Sache wird gewagt auf das Glücksspiel der Schlachten; aber zusammengeraffte Miethlinge und friedliches Landvolk können dem furchtbaren Andrang einer geübten Kriegsmacht nicht Stand halten. Zweimal führte er seine muthlosen Heere gegen den Tyrannen, zweimal verlassen sie ihn, aber nicht sein Muth. Philipp der Zweite sendet so viele Verstärkungen, als seines Mittlers grausame Habsucht Bettler machte. Flüchtlinge, die das Vaterland auswarf, suchen sich ein neues auf dem Meere, und auf den Schiffen ihres Feindes Sättigung ihrer Rache und ihres Hungers. Jetzt werden Seehelden aus Korsaren, aus Raubschiffen zieht sich eine Marine zusammen, und eine Republik steigt aus Morästen empor. Sieben Provinzen zerrissen zugleich ihre Bande; ein neuer jugendlicher Staat, mächtig durch Eintracht, seine Wasserfluth und Verzweiflung. Ein feierlicher Spruch der Nation entsetzt den Tyrannen des Thrones, der spanische Name verschwindet aus allen Gesetzen.

Jetzt ist eine That gethan, die keine Vergeltung mehr findet; die Republik wird fürchterlich, weil sie nicht mehr zurück kann. Faktionen zerreissen ihren Bund; selbst ihr schreckliches Element, das Meer, mit ihrem Unterdrücker verschworen, droht ihrem zarten Anfange ein frühzeitiges Grab. Sie fühlt ihre Kräfte der überlegenen Macht des Feindes erliegen, und wirft sich bittend vor Europens mächtigste Throne, eine Souverainetät wegzuschenten, die sie nicht mehr beschützen kann. Endlich und mühsam — so verächtlich begann dieser Staat, daß selbst die Habsucht fremder Könige seine junge Blüthe verschmähete — einem Fremdlinge endlich dringt sie ihre gefährliche Krone auf. Neue Hoffnungen erfrischen ihren sinkenden Muth aber einen Ver-

räther gab ihr in diesem neuen Landesvater das Schicksal, und in dem drangvollsten Zeitpunkte, wo der unerbittliche Feind vor den Thoren schon stürmet, tastet Karl von Anjou die Freiheit an, zu deren Schutz er gerufen worden. Eines Mordmörders Hand reißt noch den Steuermann von dem Ruder, ihr Schicksal scheint vollendet, mit Wilhelm von Dranten alle ihre rettenden Engel geflohen — aber das Schiff fliegt im Sturme, und die wallenden Segel bedürfen des Ruderers Hülfe nicht mehr.

Philipp der Zweite sieht die Frucht einer That verloren, die ihm seine fürstliche Ehre, und wer weiß, ob nicht den heimlichen Stolz seines stillen Bewußtseyns kostet. Hartnäckig und ungewiß ringt mit dem Despotismus die Freiheit; mörderische Schlachten werden gefochten; eine glänzende Heldenreihe wechselt auf dem Felde der Ehre; Flandern und Brabant war die Schule, die dem kommenden Jahrhundert Feldherren erzog. Ein langer verwüstender Krieg zertritt den Segen des offenen Landes, Sieger und Besiegte verbluten, während daß der werdende Wasserstaat den fliehenden Fleiß zu sich lockte, und auf den Trümmern seines Nachbars den herrlichen Bau seiner Größe erhob. Vierzig Jahre dauerte ein Krieg, dessen glückliche Endigung Philipps sterbendes Auge nicht erfreute, — der ein Paradies in Europa vertilgte, und ein neues aus seinen Ruinen erschuf — der die Blüthe der kriegerischen Jugend verschlang, einen ganzen Welttheil bereicherte, und den Besitzer des goldreichen Peru zum armen Manne machte. Dieser Monarch, der, ohne sein Land zu drücken, neunmalhundert Tonnen Goldes verschwenden durfte, der noch weit mehr durch tyrannische Künste erzwang, häufte eine Schuld von hundert und vierzig Millionen Dukaten auf sein entvölkertes Land. Ein unversöhnlicher Haß der Freiheit verschlang alle diese Schätze und verzehrte fruchtlos sein königliches Leben; aber die Reformation gedieh unter den Verwüstungen seines Schwerts, und die neue Republik hob aus Bürgerblut ihre fliegende Fahne.

Diese unnatürliche Wendung der Dinge scheint an ein Wunder zu grenzen; aber Vieles vereinigte sich, die Gewalt dieses Königs zu brechen und die Fortschritte des jungen Staats zu begünstigen. Wäre das ganze Gewicht seiner Macht auf die vereinigten Provinzen gefallen, so war keine Rettung für ihre Religion, ihre Freiheit. Sein eigener Ehrgeiz kam ihrer Schwäche zu Hülfe, indem er ihn nöthigte, seine Macht zu theilen. Die kostbare Politik, in jedem Kabinette Europens Verräther zu besolden, die Unterstützung der Ligue in Frankreich, der Aufstand der Mauren in Grenada, Portugals Eroberung und der prächtige Bau von Eskurial erschöpften endlich seine so unermesslich scheinenden Schätze, und untersagten ihm, mit Lebhaftigkeit und Nachdruck im Felde zu handeln. Die deutschen und italienischen Truppen, die nur die Hoffnung der Beute unter seine Fahnen gelockt hatte, empörten sich jetzt, weil er sie nicht bezahlen konnte, und verließen treulos ihre Führer im entscheidenden Moment ihrer Wirksamkeit. Diese fürchterlichen Werkzeuge der Unterdrückung kehrten jetzt ihre gefährliche Macht gegen ihn selbst, und wütheten feindlich in den Provinzen, die ihm treu geblieben waren. Tene unglückliche

Ausrüstung gegen Britannien, an die er, gleich einem rasenden Spieler, die ganze Kraft seines Königreichs wagte, vollendete seine Entnervung; mit der Armada ging der Tribut beider Indien und der Kern der spanischen Heldenzucht unter.

Aber in eben dem Maße, wie sich die spanische Macht erschöpfte, gewann die Republik frisches Leben. Die Lücken, welche die neue Religion, die Tyrannei der Glaubensgerichte, die wüthende Raubsucht der Soldateska, und die Verheerungen eines langwierigen Kriegs ohne Unterlaß in die Provinzen Brabant, Flandern und Hennegau rissen, die der Waffenplatz und die Vorrathskammer dieses kostbaren Krieges waren, machten es natürlicherweise mit jedem Jahre schwerer, die Armeen zu unterhalten und zu erneuern. Die katholischen Niederlande hatten schon eine Million Bürger verloren, und die zerstreuten Felder nährten ihre Pflüger nicht mehr. Spanien selbst konnte wenig Volk mehr entzathen. Diese Länder, durch einen schnellen Wohlstand überrascht, der den Müßiggang herbeiführte, hatten sehr an Bevölkerung verloren, und konnten diese Menschenversendungen nach der neuen Welt und den Niederlanden nicht lange aushalten. Wenige unter diesen sahen ihr Vaterland wieder: diese Wenigen hatten es als Jünglinge verlassen und kamen nun als entkräftete Greise zurück. Das gemeiner gewordene Gold machte den Soldaten immer theurer; der überhandnehmende Reiz der Weichlichkeit steigerte den Preis der entgegengesetzten Tugenden. Ganz anders verhielt es sich mit den Rebellen. Alle die Tausende, welche die Grausamkeit der königlichen Statthalter aus den südlichen Niederlanden, der Hugenottenkrieg aus Frankreich, und der Gewissenszwang aus andern Gegenden Europens verjagten, alle gehörten ihnen. Ihr Werbeplatz war die ganze christliche Welt. Für sie arbeitete der Fanatismus der Verfolger, wie der Verfolgten. Die frische Begeisterung einer neu verkündigten Lehre, Rachsucht, Hunger und hoffnungsloses Elend zogen aus allen Distrikten Europens Abenteuerer unter ihre Fahnen. Alles, was für die neue Lehre gewonnen war, was von dem Despotismus gelitten, oder noch künftig von ihm zu fürchten hatte, machte das Schicksal dieser neuen Republik gleichsam zu seinem eigenen. Jede Kränkung, von einem Tyrannen erlitten, gab ein Bürgerrecht in Holland. Man drängte sich nach einem Lande, wo die Freiheit ihre erfreuende Fahne aufsteckte, wo der flüchtigen Religion Achtung und Sicherheit und Rache an ihren Unterdrückern gewiß war. Wenn wir den Zusammenfluß aller Völker in dem heutigen Holland betrachten, die beim Eintritt in sein Gebiet ihre Menschenrechte zurück empfangen, was muß es damals gewesen seyn, wo noch das ganze übrige Europa unter einem traurigen Geistesdruck seufzte, wo Amsterdam beinahe der einzige Freihafen aller Meinungen war? Viele hundert Familien retteten ihren Reichthum in ein Land, das der Ocean und die Eintracht gleich mächtig beschirmten. Die republikanische Armee war vollzählig, ohne daß man nöthig gehabt hätte, den Pflug zu entblößen. Mitten unter dem Waffengeräusch blühten Gewerbe und Handel, und der ruhige Bürger genoß im Voraus alle Früchte der Freiheit, die mit fremdem Blute erst erstritten wurden. Zu eben der

Zeit, wo die Republik Holland noch um ihr Daseyn kämpfte, rückte sie die Grenzen ihres Gebiets über das Weltmeer hinaus, und baute still an ihren ostindischen Thronen.

Noch mehr. Spanien führte diesen kostbaren Krieg mit todtm, unfruchtbarem Golde, das nie in die Hand zurückkehrte, die es weg- gab, aber den Preis aller Bedürfnisse erhöhte. Die Schatzkammer der Republik waren Arbeitsamkeit und Handel. Jenes verminderte, diese vervielfältigte die Zeit. In eben dem Maße, wie sich die Hüfs- quellen der Regierung bei der langen Fortdauer des Krieges erschöpf- ten, fing die Republik eigentlich erst an, ihre Ernte zu halten. Es war eine gesparte dankbare Ausfaat, die spät, aber hundertfältig wiedergab; der Baum, von welchem Philipp sich Früchte brach, war ein umgehauener Stamm und grünte nicht wieder.

Philipp's widriges Schicksal wollte, daß alle Schätze, die er zum Untergange der Provinzen verschwendete, sie selbst noch bereichern halfen. Jene ununterbrochenen Ausflüsse des spanischen Goldes hat- ten Reichthum und Luxus durch ganz Europa verbreitet; Europa aber empfing seine vermehrten Bedürfnisse größtentheils aus den Hän- den der Niederländer, die den Handel der ganzen damaligen Welt beherrschten, und den Preis aller Waaren bestimmten. Sogar wäh- rend dieses Krieges konnte Philipp der Republik Holland den Han- del mit seinen eigenen Unterthanen nicht wehren, ja, er konnte dieses nicht einmal wünschen. Er selbst zahlte den Rebellen die Unkosten ihrer Vertheidigung; denn eben der Krieg, der sie aufreiben sollte, vermehrte den Absatz ihrer Waaren. Der ungeheure Aufwand für seine Flotten und Armeen floß größtentheils in die Schatzkammer der Republik, die mit den flämischen und brabantischen Handelsplätzen in Verbindung stand. Was Philipp gegen die Rebellen in Bewegung setzte, wirkte unmittelbar für sie. Alle die unermesslichen Summen, die ein vierzigjähriger Krieg verschlang, waren in die Fässer der Danaiden gegossen, und zerrannen in einer bodenlosen Tiefe.

Der träge Gang dieses Krieges that dem Könige von Spanien eben so vielen Schaden, als er den Rebellen Vortheile brachte. Seine Armee war größtentheils aus den Ueberresten jener siegreichen Trup- pen zusammengeschlossen, die unter Karl dem Fünften bereits ihre Vorbeern gesammelt hatten. Alter und lange Dienste berechtigten sie zur Ruhe; Viele unter ihnen, die der Krieg bereichert hatte, wünsch- ten sich ungeduldig nach ihrer Heimath zurück, ein mühevolltes Leben gemächlich zu enden. Ihr vormaliger Eifer, ihr Heldenfeuer und ihre Mannszucht ließen in eben dem Grade nach, als sie ihre Ehre und Pflicht gelöst zu haben glaubten, und die Früchte so vieler Feldzüge endlich zu ernten anfangen. Dazu kam, daß Truppen, die gewohnt waren, durch den Ungestüm ihres Angriffs jeden Widerstand zu be- siegen, ein Krieg ermüden mußte, der weniger mit Menschen, als mit Elementen geführt wurde, der mehr die Geduld übte, als die Ruhmbegierde vergnügte, wobei weniger Gefahr als Beschwierlichkeit und Mangel zu bekämpfen war. Weder ihr persönlicher Muth, noch ihre lange kriegerische Erfahrung konnten ihnen in einem Lande zu Statten kommen, dessen eigenthümliche Beschaffenheit oft auch dem

Feigsten der Eingebornen über sie Vortheile gab. Auf einem fremden Boden endlich schadete ihnen eine Niederlage mehr, als viele Siege über einen Feind, der hier zu Hause war, ihnen nützen konnten. Mit den Rebellen war es gerade der umgekehrte Fall. In einem so langwierigen Kriege, wo keine entscheidende Schlacht geschah, mußte der schwächere Feind zuletzt von dem stärkern lernen, kleine Niederlagen ihn an die Gefahr gewöhnen, kleine Siege seine Zuversicht befeuern. Bei Eröffnung des Bürgerkrieges hatte sich die republikanische Armee vor der spanischen im Felde kaum zeigen dürfen; seine lange Dauer übte und härtete sie. Wie die königlichen Heere des Schlagens überdrüssig wurden, war das Selbstvertrauen der Rebellen mit ihrer bessern Kriegszucht und Erfahrung gestiegen. Endlich, nach einem halben Jahrhundert, gingen Meister und Schüler, unüberwunden, als gleiche Kämpfer auseinander.

Ferner wurde im ganzen Verlaufe dieses Krieges von Seiten der Rebellen mit mehr Zusammenhang und Einheit gehandelt, als von Seiten des Königs. Ehe jene ihr erstes Oberhaupt verloren, war die Verwaltung der Niederlande durch nicht weniger als fünf verschiedene Hände gegangen. Die Unentschlossenheit der Herzogin von Parma theilte sich dem Kabinette zu Madrid mit, und ließ es in kurzer Zeit beinahe alle Staatsmaximen durchwandern. Herzog Alba's unbeugsame Härte, die Gelindigkeit seines Nachfolgers Nequesens, Don Johannis von Oesterreich Hinterlist und Tücke, und der lebhafteste Cäsarische Geist des Prinzen von Parma gaben diesem Kriege eben so viel entgegengesetzte Richtungen, während daß der Plan der Rebellion in dem einzigen Kopfe, worin er klar und lebendig wohnte, immer derselbe blieb. Das größere Uebel war, daß die Maxime mehrertheils das Moment verfehlte, in welchem sie anzuwenden seyn mochte. Im Anfange der Unruhen, wo das Uebergewicht augenscheinlich noch auf Seiten des Königs war, wo ein rascher Entschluß und männliche Stetigkeit die Rebellion noch in der Wiege erdrücken konnten, ließ man den Zügel der Regierung in den Händen eines Weibes schlaff hin und her schwanken. Nachdem die Empörung zum wirklichen Ausbruche gekommen war, die Kräfte der Faktion und des Königs schon mehr im Gleichgewichte standen, und eine kluge Geschmeibigkeit allein dem nahen Bürgerkriege wehren konnte, fiel die Statthalterschaft einem Manne zu, dem zu diesem Posten gerade diese einzige Tugend fehlte. Einem so wachsamem Aufseher, als Wilhelm der Verschwiegene war, entging keiner der Vortheile, die ihm die fehlerhafte Politik seines Gegners gab, und mit stillem Fleiße rückte er langsam sein großes Unternehmen zum Ziele.

Aber warum erschien Philipp der Zweite nicht selbst in den Niederlanden? warum wollte er lieber die unnatürlichsten Mittel erschöpfen, um nur das einzige nicht zu versuchen, welches nicht fehlschlagen konnte? Die üppige Gewalt des Adels zu brechen, war kein Ausgang natürlicher, als die persönliche Gegenwart des Herrn. Neben der Majestät mußte jede Privatgröße versinken, jedes andere Ansehen erlöschen. Anstatt daß die Wahrheit durch so viele unreine

Kanäle langsam und trübe nach dem entlegenen Throne floß, daß die verzögerte Gegenwehr dem Werke des Ungefährs Zeit ließ, zu einem Werke des Verstandes zu reifen, hätte sein eigner durchdringender Blick Wahrheit von Irrthum geschieden; nicht seine Menschlichkeit, kalte Staatskunst allein hätte dem Lande eine Million Bürger gerettet. Je näher ihrer Duell, desto nachdrücklicher wären die Edikte gewesen; je dichter an ihrem Ziele, desto unkräftiger und verzagter die Streiche des Aufbruchs gefallen. Es kostet unendlich mehr, das Böse, dessen man sich gegen einen abwesenden Feind wohl getrauen mag, ihm ins Angesicht zuzufügen. Die Rebellion schien Anfangs selbst vor ihrem Namen zu zittern, und schmückte sich lange Zeit mit dem künstlichen Vorwande, die Sache des Souverains gegen die willkürlichen Anmaßungen seines Statthalters in Schutz zu nehmen. Philipps Erscheinung in Brüssel hätte dieses Gaukelspiel auf einmal geendigt. Jetzt mußte sie ihre Vorsepiegelung erfüllen, oder die Larve abwerfen und sich durch ihre wahre Gestalt verdammen. Und welche Erleichterung für die Niederlande, wenn seine Gegenwart ihnen auch nur diejenigen Uebel erspart hätte, die ohne sein Wissen und gegen seinen Willen auf sie gehäuft wurden! Welcher Gewinn für ihn selbst, wenn sie auch zu Nichts weiter gedient hätte, als über die Anwendung der unermesslichen Summen zu wachen, die, zu den Bedürfnissen des Kriegs widerrechtlich gehoben, in den räuberischen Händen seiner Verwalter verschwanden! Was seine Stellvertreter durch den unnatürlichen Behelf des Schreckens erzwingen mußten, hätte die Majestät in allen Gemüthern schon vorgefunden. Was jene zu Gegenständen des Abscheus machte, hätte ihm höchstens Furcht erworben; denn der Mißbrauch angeborener Gewalt drückt weniger schmerzhaft, als der Mißbrauch empfangener. Seine Gegenwart hätte Tausende gerettet, wenn er auch Nichts als ein häuslicher Despot war; wenn er auch nicht einmal der war, so würde das Schrecken seiner Person ihm eine Landschaft erhalten haben, die durch den Haß und die Geringschätzung seiner Maschinen verloren ging.

Gleichwie die Bedrückung des niederländischen Volks eine Angelegenheit aller Menschen wurde, die ihre Rechte fühlten, eben so, möchte man denken, hätte der Ungehorsam und Abfall dieses Volks eine Aufforderung an alle Fürsten seyn sollen, in der Gerechtsame ihres Nachbars ihre eigene zu schützen. Aber die Eifersucht über Spanien gewann es diesmal über diese politische Sympathie, und die ersten Mächte Europas traten, lauter oder stiller, auf die Seite der Freiheit. Kaiser Maximilian der Zweite, obgleich dem spanischen Hause durch Bande der Verwandtschaft verpflichtet, gab ihm gerechten Anlaß zu der Beschuldigung, die Partei der Rebellen ingeheim begünstigt zu haben. Durch das Anerbieten seiner Vermittelung gestand er ihren Beschwerden stillschweigend einen Grad von Gerechtigkeit zu, welches sie aufmuntern mußte, desto standhafter darauf zu beharren. Unter einem Kaiser, der dem spanischen Hofe aufrichtig ergeben gewesen wäre, hätte Wilhelm von Oranien schwerlich so viele Truppen und Gelder aus Deutschland gezogen. Frankreich, ohne den Frieden offenbar und förmlich zu brechen, stellte

einen Prinzen vom Geblüte an die Spitze der niederländischen Rebellen; die Operationen der Befehlshaber wurden größtentheils mit französischem Gelde und Truppen vollführt. Elisabeth von England übte nur eine gerechte Rache und Wiedervergeltung aus, da sie die Anführer gegen ihren rechtmäßigen Oberherrn in Schutz nahm, und wenn gleich ihr sparsamer Beistand höchstens nur hinreichte, den gänzlichen Ruin der Republik abzuwehren, so war dieses in einem Zeitpunkte schon unendlich viel, wo ihren erschöpften Muth Hoffnung allein noch hinhalten konnte. Mit diesen beiden Mächten stand Philipp damals noch im Bündnisse des Friedens, und beide wurden zu Verräthern an ihm. Zwischen dem Starken und Schwachen ist Redlichkeit oft keine Tugend; dem, der gefürchtet wird, kommen selten die feinern Bande zu gut, welche Gleiches mit Gleichem zusammenhalten. Philipp selbst hatte die Wahrheit aus dem politischen Umgange verwiesen, er selbst die Sittlichkeit zwischen Königen aufgelöst, und die Hinterlist zur Gottheit des Kabinetts gemacht. Ohne seiner Ueberlegenheit jemals froh zu werden, mußte er sein ganzes Leben hindurch mit der Eifersucht ringen, die sie ihm bei Andern erweckte. Europa ließ ihn für den Mißbrauch einer Gewalt büßen, von der er in der That nie den ganzen Gebrauch gehabt hatte.

Bringt man gegen die Ungleichheit beider Kämpfer, die auf den ersten Anblick so sehr in Erstaunen setzt, alle Zufälle in Berechnung, welche jenen anfeindeten und diesen begünstigten, so verschwindet das Uebernatürliche dieser Begebenheit, aber das Außerordentliche bleibt — und man hat einen richtigen Maßstab gefunden, das eigene Verdienst dieser Republikaner um ihre Freiheit angeben zu können. Doch denke man nicht, daß dem Unternehmen selbst eine so genaue Berechnung der Kräfte vorangegangen sey, oder daß sie beim Eintritt in dieses ungewisse Meer schon das Ufer gewußt haben, an welchem sie nachher landeten. So reif als es zuletzt da stand in seiner Vollendung, erschien das Werk nicht in der Idee seiner Urheber, so wenig, als vor Luthers Geiste die ewige Glaubensstrennung, da er gegen den Ablasskram aufstand. Welcher Unterschied zwischen dem bescheidenen Aufzuge jener Bettler in Brüssel, die um eine menschlichere Behandlung, als um eine Gnade flehen, und der furchtbaren Majestät eines Freistaats, der mit Königen als seinesgleichen unterhandelt, und in weniger als einem Jahrhundert den Thron seiner vormaligen Tyrannen verschenkt! Des Fatums unsichtbare Hand führte den abgedrückten Pfeil in einem höhern Bogen und nach einer ganz andern Richtung fort, als ihm von der Sehne gegeben war. Im Schooße des glücklichen Brabants wird die Freiheit geboren, die, noch ein neugebornes Kind, ihrer Mutter entrißen, das verachtete Holland beglücken soll. Aber das Unternehmen selbst darf uns darum nicht kleiner erscheinen, weil es anders ausfiel, als es gedacht worden war. Der Mensch verarbeitet, glättet und bildet den rohen Stein, den die Zeiten herbeitragen; ihm gehört der Augenblick und der Punkt, aber die Weltgeschichte rollt der Zufall. Wenn die Leidenschaften, welche sich bei dieser Begebenheit geschäftig erzeugten, des

Berks nur nicht unwürdig waren, dem sie unberufen dienten — wenn die Kräfte, die sie ausführen halfen, und die einzelnen Handlungen, aus deren Verkettung sie wunderbar erwuchs, nur an sich edle Kräfte, schöne und große Handlungen waren, so ist die Begebenheit groß, interessant und fruchtbar für uns, und es steht uns frei, über die kühne Geburt des Zufalls zu erstaunen, oder einem höheren Verstande unsere Bewunderung zuzutragen.

Die Geschichte der Welt ist sich selbst gleich, wie die Geseze der Natur, und einfach, wie die Seele des Menschen. Dieselben Bedingungen bringen dieselben Erscheinungen zurück. Auf eben diesem Boden, wo jetzt die Niederländer ihrem spanischen Tyrannen die Spitze bieten, haben vor funfzehnhundert Jahren ihre Stammväter, die Batavier und Belgen, mit ihrem römischen gerungen. Eben so, wie jene, einem hochmüthigen Beherrscher unwillig unterthan, eben so von habgüchigen Satrapen mißhandelt, werfen sie mit ähnlichem Troze ihre Ketten ab, und versuchen das Glück in eben so ungleichem Kampfe. Derselbe Erobererstolz, derselbe Schwung der Nation in dem Spanier des sechzehnten Jahrhunderts und in dem Römer des ersten, dieselbe Tapferkeit und Mannszucht in Beider Heeren, dasselbe Schrecken vor ihrem Schlachtzuge. Dort wie hier sehen wir List gegen Uebermacht streiten, und Standhaftigkeit, unterstützt durch Eintracht, eine ungeheure Macht ermüden, die sich durch Theilung entkräftet hat. Dort wie hier waffnet Privathass die Nation: ein einziger Mensch, für seine Zeit geboren, deckt ihr das gefährliche Geheimniß ihrer Kräfte auf, und bringt ihren stummen Gram zu einer blutigen Erklärung. „Gesehet, Batavier!“ redet Claudius Civilis seine Mitbürger in dem heiligen Paine an, „wird uns von diesen Römern noch wie sonst, als Bundesgenossen und Freunden, oder nicht vielmehr als dienstbaren Knechten begegnet? Ihren Beamten und Statthaltern sind wir ausgeliefert, die, wenn unser Raub, unser Blut sie gesättigt hat, von andern abgelöst werden, welche dieselbe Gewaltthätigkeit, nur unter andern Namen, erneuern. Geschieht es ja endlich einmal, daß uns Rom einen Oberaufseher sendet, so drückt er uns mit einem prahlerischen theuren Gefolge, und noch unerträglichem Stolze. Die Werbungen sind wieder nahe, welche Kinder von Eltern, Brüder von Brüdern auf ewig reißen, und eure kraftvolle Jugend der römischen Unzucht überliefern. Jetzt, Batavier, ist der Augenblick unser. Nie lag Rom darnieder wie jetzt. Lasset euch diese Namen von Legionen nicht in Schrecken jagen; ihre Lager enthalten Nichts als alte Männer und Beute. Wir haben Fußvolk und Reiterei. Germanien ist unser, und Gallien lüftern, sein Joch abzuwerfen. Mag ihnen Syrien dienen, und Asien und der Ausgang, der Könige braucht! Es sind noch unter uns, die geboren wurden, ehe man den Römern Schatzung erlegte. Die Götter halten es mit dem Tapfersten.“ Feierrliche Sakramente weihen diese Verschwörung, wie den Geusenbund; wie dieser, hüllt sie sich hinterlistig in den Schleier der Unterwürfigkeit, in die Majestät eines großen Namens. Die Cohorten des Civilis schwören am Rheine dem Vespasian in Syrien, wie der Compromiß Philipp dem Zweiten. Der

selbe Kampfplatz erzeugt denselben Plan der Vertheidigung, dieselbe Zuflucht der Verzweiflung. Beide vertrauten ihr wankendes Glück einem befreundeten Elemente; in ähnlichem Bedrängnisse rettet Civi-
 vilis seine Insel — wie funfzehn Jahrhunderte nach ihm Wilhelm von Oranien die Stadt Leiden — durch eine künstliche Wasserfluth. Die batavische Tapferkeit deckt die Ohnmacht der Weltbeherrscher auf, wie der schöne Muth ihrer Enkel den Verfall der spanischen Macht dem ganzen Europa zur Schau stellt. Dieselbe Fruchtbare-
 keit des Geistes in den Heerführern beider Zeiten läßt den Krieg eben so hartnäckig dauern und beinahe eben so zweifelhaft enden; aber einen Unterschied bemerken wir doch: die Römer und Batavier kriegen menschlich, denn sie kriegen nicht für die Religion.

Siebenter Abschnitt.

Reden und kleine philosophische Abhandlungen.

1. Die Würde des Menschen.

Worin besteht die Würde des Menschen? oder was gibt ihm den Werth, den er hat? Und wie und wodurch äußert sich seine Würde? oder, was bringt sie in ihm, und außer ihm hervor? — Dieß sind die Hauptfragen, die wir beantworten wollen.

Verstand und Vernunft adeln den Menschen. Dieß ist der erste und vornehmste Grund seiner Würde. Dieß erhebt ihn weit über alle andere Geschöpfe des Erdbodens; dadurch wird er zum Verwandten der Engel; dadurch schwingt er sich bis zur Gottheit empor. Er ist nicht ganz Fleisch, nicht ganz sinnlich, nicht gleich den Thieren des Feldes an diese Erde geheftet, nicht, gleich ihnen, unfähig, den Eindrücken der äußern Dinge zu widerstehen. Er kann seine Augen in die Höhe richten, und sich mit seinem Geiste über alles Irdische und Sichtbare erheben: er kann sich besinnen; sich selbst von Allem, was außer ihm ist, und seine Gedanken von dem, was in ihm denket, unterscheiden; kann die Vergangenheit, die Gegenwart und die Zukunft in seinen Vorstellungen von einander absondern; hat ein inniges, klares Bewußtseyn seines Daseyns und seiner Wirkungen; kann nach den Ursachen und Absichten der Dinge forschen, ihre Verhältnisse gegen einander untersuchen, sie in ihrer Verbindung und in ihrer Folge übersehen, und aus dem, was er kennt und sieht, in tausend Fällen mit Sicherheit auf dasjenige schließen, was er noch nicht kennt und nicht sieht. Und wie viel umfaßt nicht sein Verstand! wie weit waget sich nicht seine Vernunft, und wie oft gelingt es ihr nicht mit ihren kühnsten Untersuchungen! Wer kann die Menge, die unzählbare Menge von Vorstellungen, von Urtheilen, von Schlüssen, von Bemerkungen und Beobachtungen ausrechnen, die sich in dem menschlichen Geiste während seines kurzen Aufenthalts auf Erden sammeln, aufhäufen, zusammendrängen, an einander ketten, in einander weben, und ihm Stoff zum ewigen Denken geben? Und was ist im Himmel und auf Erden, im Meere und in allen Tiefen, in der sichtbaren und in der unsichtbaren Welt, im Reiche des Möglichen und des Wirklichen, in der Dunkelheit des Vergangenen und in der Nacht des Zukünftigen, was ist da, das die Wissbegierde des menschlichen Geistes nicht reizte, das seine Verstandeskkräfte nicht beschäftigte, das er nicht zu erkennen, zu erklären, zu ergründen, das er

nicht mit dem, was er schon weiß, zu vergleichen und zu verbinden strebte? Laßt es seyn, daß er tausendmal irret, daß er sehr oft den Schein für die Wahrheit hält, daß er vergleichungsweise nur sehr wenig weiß und entdeckt, daß er in mehr als einer Absicht ganz unwissend ist: wer kann den Werth dessen, was er wirklich weiß, und mit seinen Kräften ausrichtet, wer den noch größeren Werth seines unaufhaltbaren Fortstrebens nach dem, was er noch nicht weiß, und nicht auszurichten vermag, verkennen? wer die Würde, die ihm das gibt und geben muß, leugnen?

Freiheit, moralische Freiheit ist ein anderer charakteristischer Zug des Menschen, ein anderer Grund seiner Würde. Wenn Sonne, Mond und Sterne, und die ganze Körperwelt, nach mechanischen, ihnen unbekannten Gesetzen wirken und sich bewegen; wenn das Thier blinden, unwiderstehlichen Trieben folget, und ganz von den Eindrücken der äußeren Dinge abhängt: so ist der Mensch weder jenen Gesetzen, noch diesen Trieben schlechterdings unterworfen. Er kann jene Gesetze in Absicht auf seine Bewegungen und Handlungen auf tausenderlei Art einschränken, verändern, aufheben; er kann diesen Trieben widerstehen, und sie gänzlich bezwingen. Er kann überlegen, vergleichen, wählen, Entschlüsse fassen, seine Entschlüsse ausführen, sie wieder fahren lassen, und mit andern vertauschen. Er unterscheidet Wahrheit und Irrthum, Gutes und Böses, Schein und Wirklichkeit von einander; läßt sich nicht von jedem vorübergehenden Schimmer, von jedem betrüglischen Glanze, von jeder reizenden oder fürchterlichen Gestalt täuschen; bleibt nicht bei dem gegenwärtigen Augenblicke stehen; sieht auf die entfernteren Folgen der Dinge; und darf weder den Ausprüchen seiner Sinne, noch einem dunkeln, innern Gefühle blindlings folgen. Er wählet und thut das, was er für recht und gut, für das Beste in jedem Falle erkennet; er verwirft und flieht das, was er für Unrecht und böse, für überwiegend schädlich hält; und richtet sich bei dieser Wahl und bei diesem Verhalten bloß nach den Einsichten seines Verstandes, nach dem Lichte seiner Vernunft. Freilich können ihn diese Einsichten oft trügen; dieses Licht kann ihn zuweilen irre führen. Aber auch dann ist ihm der Weg zur Rückkehr nicht verschlossen. Er kann seines Betrugs gewahr werden, seinen Irrthum erkennen, seine Wahl bereuen, sein Verhalten ändern, und durch diese traurigen Erfahrungen noch vorsichtiger und freier handeln lernen. So leitet, so führet, so beherrscht er sich selbst, und gewissermaßen auch die äußeren Dinge, die ihn umgeben. So ist er weder ein blindes Triebrad in dem Weltsysteme, noch ein Sklave seiner eigenen Sinne, noch ein Spiel äußerer Ursachen und Zufälle. So thut er nichts Anders, als was er will, und Nichts kann ihn zwingen, etwas Anders zu wollen, als was er jedes Mal für das Beste hält. Und welche Vorzüge muß ihm das nicht vor der ganzen leblosen sowohl, als vor der bloß empfindenden, aber nicht vernünftig denkenden Schöpfung geben! Welchen Werth, welche Würde müssen nicht alle seine Entschlüsse und Handlungen dadurch bekommen, daß es recht eigentlich seine Entschlüsse und seine Handlungen sind, deren Gründe, deren Absichten, deren Entstehung

und Verbindung er weiß, von denen er sich und Andern Rechenhaft geben kann! Wie viel mehr muß nicht eine einzige gute That des Menschen werth seyn, als der ganze wohlthätige Einfluß, den die Sonne, ihrer selbst und ihrer Wirkungen unbewußt, über ganze Welten verbreitet!

Thätigkeit, die mannichfaltigste, unermüdeteste Thätigkeit, ist ein dritter Charakteristischer Zug des Menschen, ein dritter Grund seiner Würde. Freilich ist Alles in der Natur in unaufhörlicher Bewegung und Wirksamkeit; das Leblose wie das Lebendige, die thierische wie die vernünftige Welt. Alles ist und hat Kraft, und jede Kraft wirkt das, was sie wirken kann und soll. Gänzliche Unthätigkeit, unbewegliche Trägheit, völliger Tod, scheinen aus der Schöpfung Gottes verbannt zu seyn. Aber wo finden wir größere und mannichfaltigere Thätigkeit, als bei den Menschen? Und wo Thätigkeit mit Bewußtseyn, mit Ueberlegung, mit Absichten, als nur bei ihm? Wann höret der menschliche Geist auf zu denken? Und wie schnell, wie zahllos folgen seine Gedanken auf einander! Wann höret er auf, Veränderungen in sich und außer sich hervorzubringen? und wie mannichfaltig, wie groß sind nicht diese Veränderungen! Wie viel Gutes, wie viel Böses, wie viel Gemeinnütziges, wie viel Gemeinschädliches, bringt nicht oft Ein Gedanke, Ein Wort, Ein Blick, Eine Miene, Eine Bewegung des Menschen hervor! Und wie weit, wie unermesslich weit verbreitet sich nicht der Einfluß dessen, was er thut, der Zeit und dem Raume nach! — Wie verschieden, wie zusammengesetzt, wie verwickelt, wie viel umfassend, wie weit aussehend sind nicht oft seine Geschäfte und Unternehmungen! Was bringt, was zieht, was zwingt er nicht Alles in die Sphäre seiner Wirksamkeit! Was ist, was geschieht, woran er nicht auf tausenderlei Art Theil nähme, woran er nicht seine körperlichen, oder seine Geisteskräfte übe! — Und welche Hindernisse, welche Schwierigkeiten können ihn dabei schlechterdings aufhalten, oder das Feuer seiner Thätigkeit ganz auslöschen? Was ist ihm verhasster, als Ruhe und Tod? was begehrenswürdiger in seinen Augen, als vielfältigstes Leben und ausgebreitete Wirksamkeit? Ist diese nicht der Maßstab, nach welchem er sich und Andere und den Werth aller äußeren Dinge schätzt? — Und ein Geschöpf von einer so unaushaltbaren, nicht zu ermüdenden Thätigkeit, von einer mit dem innigsten Gefühl seiner selbst und seiner Kräfte verbundenen Thätigkeit, sollte das nicht die größten Vorzüge vor weniger thätigen, oder ohne Bewußtseyn thätigen Wesen haben? Sollte ihm das nicht eine sehr beträchtliche Würde geben?

Thut viertens die Fähigkeit, immer weiter zu gehen und immer vollkommener zu werden, hinzu, so werdet ihr einen neuen Grund seiner vorzüglichen Würde entdecken. Schön ist die Sonne, schön der Mond, schön sind die Sterne, schön sind die Gewächse und Pflanzen, die unsern Erdboden schmücken; jedes vollkommen und unverbessertlich in seiner Art: aber sie bleiben wie sie sind; ihre Gestalt, ihre Schönheit, ihre Bewegung, ihre Wirksamkeit ist und bleibt immer dieselbe. Sie sind ganz das, was sie seyn sollen

und können. Nicht so der Mensch. Nie ist er ganz das, was er seyn soll und kann. Ihn umschränkhet kein Raum und keine Zeit schlechterdings und auf immer. Eine Stufe der Vollkommenheit führet ihn zur andern, und nie steht er so hoch, daß er nicht noch höher steigen könnte. Seine Fähigkeiten entwickeln, seine Kräfte vermehren sich nach dem Maße, nach welchem er sie anwendet und übet; und sein Gesichts- und Wirkungskreis erweitert sich nach dem Grade, nach welchem sich seine Fähigkeiten entwickeln, und seine Kräfte vermehren. Wann hat er so viel gelernt, daß er nicht noch weit mehr lernen könnte? Wann erkennt und weiß er so viel, als er zu erkennen und zu wissen vermag? Wann hat er es in der Weisheit und Tugend so weit gebracht, daß er es nicht noch viel weiter darin bringen könnte? Wann wirket er so mächtig und so wohlthätig um sich her, daß er nicht noch mächtiger und wohlthätiger zu wirken fähig wäre? Und wann hören Trieb und Bestreben darnach in ihm auf? Wer kann in allen diesen Absichten dem menschlichen Geiste Schranken setzen, die er nicht nach seinen Anlagen und Kräften und nach dem Willen seines Schöpfers zu überschreiten hoffen dürfte?

Ist er nicht unsterblich? Ja, der Mensch, und dieß ist der fünfte Grund seiner Würde, der Mensch ist zur Unsterblichkeit bestimmt. Er soll ewig fortbauern, ewig leben, ewig als ein vernünftiges, freies, höchst thätiges, nach Vollkommenheit strebendes Wesen leben! Unsterblichkeit, ewiges Leben, welch ein Vorzug, welch eine Würde ist das nicht! Alle Schönheiten der Natur können dahin welken und verschwinden, Sonnen und Sterne ihren Schein verlieren, die reichsten Lichtquellen versiegen, die ganze sichtbare Welt in Nacht versinken: der Mensch überlebt sie alle, und findet in sich, findet in der Geisterwelt, findet in Gott, dem Vater aller Geister, weit mehr, als ihm die ganze sichtbare Welt geben kann. Und wo sind nun die Grenzen, die ihm, dem Unsterblichen, der ewig leben und ewig wirken soll, gesetzt sind? Welchen Grad von Licht, welches Maß von Kräften, welche Stufe von Seligkeit sollte es ihm unmöglich machen, in einem noch helleren Lichte zu wandeln, noch größere Kräfte zu erlangen, noch reinere Seligkeit zu genießen? Nein, hier läßt sich kein völliges Stillstehen, kein fester und unwandelbarer Punkt der Vollkommenheit denken. Nein, ewiges Fortstreben und Fortgehen, ewiger Wachsthum an Allem, was schön und gut und begehrenswürdig ist, ewige Annäherung zur höchsten, stets unerreichbaren Vollkommenheit: dieß ist die Bestimmung; dieß das herrlichste Loos des Menschen; dieß die größte, höchste Würde eines geschaffenen Wesens!

Auch ist der Mensch, und dieß erhöht seine Würde, dieß setzt sie in ihr volles Licht, der Mensch ist das Ebenbild Gottes, er stammt von ihm her, ist seines Geschlechts, und trägt sichtbare Spuren seiner Herkunft von Gott, und seiner Gemeinschaft mit Gott, an sich. Sein Verstand ist ein Strahl des göttlichen Verstandes; seine Kraft ein Ausfluß der göttlichen Kraft; seine Thätigkeit etwas der unermüdeten göttlichen Wirksamkeit Aehnliches; seine Fähigkeit, immer vollkommener zu werden, ist Fähigkeit, der Gottheit immer näher zu kommen; seine Unsterblichkeit Bild der unaufhörlichen Fortdauer

des Ewigen, und Mittel, ewig Gemeinschaft mit ihm zu haben. So oft er Wahrheit denket; so oft er Gutes will und wirket; so oft er Ordnung und Schönheit empfindet und befördert; so oft er Liebe und Freude und Seligkeit um sich her verbreitet; so oft denket, und will, und wirket, und empfindet, und handelt er auf eine Gott ähnliche Art; so oft treibt er das Werk seines Schöpfers und Vaters; so oft befördert er die Absichten des obersten Wesens; so oft genießt er etwas von reiner göttlicher Glückseligkeit; und je mehr, je öfter er solches thut, desto größer ist seine Gottähnlichkeit, desto heller strahlet das Bild der Gottheit an ihm, desto weniger kann man seinen höheren Ursprung und seine Würde an ihm verkennen. Dann redet und handelt Gott gleichsam sichtbarer Weise in ihm, und durch ihn; gibt durch ihn der Wahrheit Zeugniß; unterrichtet die Menschen und offenbaret sich ihnen durch ihn; behauptet durch ihn die Sache der Tugend; spricht durch ihn den Bekümmerten Trost ein; gießt durch ihn Balsam in das verwundete Herz des Beirührten; reicht durch ihn dem Elenden Hülfe und Beistand, dem Hungrigen Brod, dem Schwachen Stärke dar; verschönert durch ihn seine Welt, und bringt mehr Leben und Freude in derselben durch ihn hervor. Und ein solches Werkzeug in der Hand Gottes zu seyn; eine solche Ähnlichkeit mit ihm, dem Allervollkommensten, zu haben; sich so Gott zu nähern, und gleichsam seine Stelle auf Erden zu vertreten; das sollte dem Menschen nicht eine große, nicht die größte Würde geben?

Betrachtet endlich den Menschen nach seiner äußeren Gestalt, und in seinem Verhältnisse gegen den Erdboden; betrachtet die Stelle, die er auf demselben einnimmt, das, was er in Absicht auf alle übrige Erdbewohner, auf Alles, was ihn da umgibt, ist und thut; so werdet ihr auch in dieser Rücksicht seine Würde nicht verkennen. Sehet, wie der Mensch, mitten unter allen niedrigen Geschöpfen, die ihn umringen, voll Selbstgefühls da steht; wie ihn Alles vor denselben auszeichnet und über sie erhebt; wie ihn Alles als den Beherrscher dieses Erdbodens und seiner Bewohner, als den Stellvertreter seines Schöpfers auf demselben, als den Priester der Natur ankündigt! mit welchen weit reichenden Blicken er Alles, was um ihn her ist, überschauet, sondert, ordnet, verbindet, umfaßt; bald von der Erden gen Himmel hinaufstaunet, und dann wieder von dem Himmel auf die Erde mit Wonnegefühl herabsieht; sich Allem, was um ihn her lebet und webet, mit gefühlvollem Herzen nähert; sein gefühlvolles Herz den zahllosen Bächen von Lust und Freude, die von allen Seiten her auf ihn zufließen, öffnet, und sich in den süßesten Empfindungen der Liebe und der Anbetung verliert! — Wie schön, wie erhaben ist nicht seine Gestalt! wie bedeutungsvoll jeder Zug seines Antlitzes, jede Stellung, jede Bewegung seines Körpers! Wie mächtig sein Auge spricht, wie sich da seine ganze Seele zeigt und mit unwiderstehlicher Gewalt bald Ehrfurcht, bald Unterwerfung und Gehorsam, bald Liebe fordert; jezt Muth und Entschlossenheit einflößt, dann Vergnügen und Zufriedenheit um sich her verbreitet; wie es oft mit einem Blicke die Bosheit entwaftet, alle Anschläge der Un-

gerechtigkeit zernichtet, den Kummer aus der Brust des Geängstigten verschleucht, und da, wo Finsterniß und Traurigkeit herrschten, Licht und himmlische Freuden schafft! Wer kann da die Hoheit, die Würde des Menschen verkennen? — Und wer kann es läugnen, daß sich Alles auf diesem Erdboden auf den Menschen bezieht, Alles durch ihn belebt, verschönert, verbunden, Mittel der menschlichen Glückseligkeit und der Verherrlichung Gottes wird? Wie weit herrschet und wirket er nicht mittelbarer und unmittelbarer Weise! wie gebeut er nicht selbst den Elementen und den verborgenen Kräften der Natur! Und welche Veränderungen, welche Umschaffungen bringt er nicht außer sich hervor; welche Wüste wird nicht durch seinen Fleiß zum Paradiese, und welches Paradies wird nicht noch paradiesischer, wenn er es bewohnet und anbauet! Stellet euch den Erdboden ohne Menschen, ohne verständige Geschöpfe vor, was werdet ihr auf demselben erblicken? Freilich noch viele große Schönheiten, aber mehr wilde, als sanfte, mehr fürchterliche, als reizende Schönheiten; freilich noch viel Leben, aber Leben ohne Bewußtseyn, ohne Ueberlegung, ohne eigentlichen Genuß, ohne Rücksicht auf den Urheber desselben. Nein, die Natur ist schön, entzückend schön; aber der Mensch verschönert sie, sammelt alle einzelne, zerstreute Schönheiten um sich her, und sieht, und fühlet, und genießt sie, und freuet sich derselben. Die Natur ist fruchtbar, unerschöpflich fruchtbar; aber der Mensch befördert ihre Fruchtbarkeit, leitet sie, gibt ihr die gemeinnützigste Richtung. Die Natur ist voller Leben; aber der Mensch vervielfältigt, erhöht, veredelt dieses Leben, und ist selig in dem Genuße desselben.

So ist er der Herr dieses Theils der Schöpfung; der Priester der Natur, aus dessen Herzen, von dessen Lippen der Dank und das Lob aller leblosen und lebendigen Geschöpfe gen Himmel steigt; der Mittelpunkt, in welchem sich Alles, was ihn hier umgibt, vereinigt, und Alles seine Absicht erreicht. — Wollet ihr seinen mächtigen und wohlthätigen Einfluß auf Alles berechnen, so vergleicht nur die Gegenden, wo Menschen wohnen, mit denjenigen, wo keine wohnen; vergleicht die europäischen und asiatischen Lustgefilde mit den amerikanischen Wüsten. Hier schmachtet die Natur aus Mangel an Pflege; dort lachen Ueberfluß und Freude dem Wanderer entgegen. Hier bedecken undurchdringliche Wälder, unermessliche Sümpfe die Erde; ihre ungeleitete und unbenutzte Fruchtbarkeit ersickt und zerstöret sich selbst; und giftige Dünste verfinstern ihre Oberfläche: dort verbreitet die Sonne ungehindert ihr Licht und ihre Wärme; die Gewässer fließen ab; die ungesunden Dünste zerstreuen sich; der Wind reiniget die Luft, und das Unkraut scheidet sich von den nützlichen Pflanzen. Wo der Mensch nicht ist und nicht wirket, da ist unwegbare Wüste, da herrschen Frost und freudenleere Stille und Tod; wo der Mensch sich zeigt, wo er lebet und wirket, da machet er sich Bahn, da schmücket sich die Erde mit Blumen und Früchten, da führet die Luft Gesundheit, und Stärkung und Wohlgerüche mit sich, da erheitert und belebet sich Alles, da höret man das Geschrei der Heerden, und das Frohlocken der Menschen. Und wie viel schöner und herrlicher ist nun nicht die Natur! wie reich, wie wohlthätig wird sie nicht unter

den Händen, durch die Wartung und den Gebrauch des Menschen! Wie ist, wie wird nun Alles Spiegel der Gottheit, Schule der Weisheit, Quelle der Lust, Mittel der Uebung und Vollkommenheit, Vor- geschmack reinerer Freuden und höherer Glückseligkeit! Wie genau ist nun das Sichtbare mit dem Unsichtbaren, das Gegenwärtige mit dem Zukünftigen, die Körperwelt mit der Geisterwelt, das Geschöpf mit dem Schöpfer verbunden! — Und der Mensch, der dieses Alles ist, und thut und hervorbringt; der Mensch, der einen solchen Ver- stand, eine solche Freiheit, eine solche Thätigkeit besitzt; oder einer immer zunehmenden Vollkommenheit fähig; der unsterblich, Gott ähn- lich, ist; und diese Stelle auf dem Erdboden einnimmt, und in solchen Verhältnissen gegen alle übrige Geschöpfe desselben steht: der sollte nicht eine große Würde, einen vorzüglichen Werth in den Au- gen Gottes und aller denkenden Wesen haben!

So erkenne und fühle denn deine Würde, deine Kräfte, deine Vor- züge, o Mensch; erkenne und fühle sie mit frohem und dankbarem Herzen! Es ist nicht Einbildung, nicht Stolz; es ist Selbstgefühl, das sich auf Wahrheit gründet: und stolz kann und wird dich dieses Gefühl deiner Würde nicht machen, so lange du sie behältst, so lange du dich noch mit deinen Augen und mit deinem Geiste zu demjenigen erheben kannst, der dir diese Kräfte, diese Vorzüge, diese Würde, und das Gefühl derselben gegeben hat, der sie in jedem Augenblicke aufs neue gibt, und zu dessen Verherrlichung du Alles seyn und thun sollst, was du bist und thust. Nein, erkenne und fühle den ganzen Werth deiner vernünftigen Natur, den ganzen Werth deiner vorzüglichen Anlagen und Fähigkeiten und Kräfte! Sonst kannst du sie nicht wür- dig gebrauchen, kannst nicht das werden, nicht das thun, nicht das genießen, was du nach deiner Natur und Bestimmung werden, und thun und genießen sollst; sonst kannst du deinem Schöpfer den Dank nicht ge- ben, und deinen Mitgeschöpfen die Dienste nicht leisten, die du ihnen und ihnen schuldig bist. Nein, dir müßtest du selbst, dir müßte jeder Mensch verehrungswürdig seyn; jeder ein wichtiges, nothwendiges Glied in der Kette der Dinge, jeder ein höchst brauchbares, unent- behrliches Wesen, auf welches Alles wirkt, dessen Einfluß, so enge auch sein Wirkungskreis scheinen mag, unbeschreiblich groß ist, und dessen Wirksamkeit ewig fortdauert.

2. Der Mensch ist zu feinem Sitten, zur Kunst und zur Sprache organisiert.

Nahe dem Boden, hatten alle Sinne des Menschen nur einen klei- nen Umfang, und die niedrigen drängten sich den edleren vor, wie das Beispiel der verwilderten Menschen zeigt. Geruch und Geschmack waren, wie bei dem Thiere, ihre ziehenden Führer. — Ueber die Erde und Kräuter erhoben, herrschet der Geruch nicht mehr, sondern das Auge: es hat ein weiteres Reich um sich, und übet sich von Kindheit auf in der feinsten Abmessung der Linien und Farben. Das Ohr, unter den hervortretenden Schädel tief hinunter gesetzt, gelangt

näher zur innern Kammer der Ideensammlung, da es bei dem Thiere laufend hinauf steht, und bei vielen auch seiner äußeren Gestalt nach zugespitzt horchet.

Mit dem aufgerichteten Gange wurde der Mensch ein Kunstgeschöpf: denn durch ihn, die erste und schwerste Kunst, die ein Mensch lernet, wird er eingeweiht, Alles zu lernen, und gleichsam eine lebendige Kunst zu werden. Siehe das Thier! Es hat zum Theil schon Finger, wie der Mensch; nur sind sie hier in einem Huf, dort in einer Klaue oder in ein ander Gebilde eingeschlossen, und durch Schwielen verderbet. Durch die Bildung zum aufrechten Gange bekam der Mensch freie und künstliche Hände; Werkzeuge der feinsten Handthierungen und eines immerwährenden Tastens nach neuen klaren Ideen. In so fern ist die Behauptung richtig, daß die Hand dem Menschen ein großes Hülfsmittel seiner Vernunft gewesen sey; denn was ist nicht schon der Rüssel dem Elephanten? Ja, dieses zarte Gefühl der Hände ist in seinem Körper verbreitet, und bei verkrüppelten Menschen haben die Zehen des Fußes oft Kunststücke geübet, die die Hand nicht üben konnte. Der kleine Daumen, der große Zeh, die auch der Struktur ihrer Muskeln nach so besonders gebildet sind, ob sie uns gleich verachtete Glieder scheinen, sind uns die nothwendigsten Kunstgehülfen zum Stehen, Gehen, Fassen und allen Verrichtungen der Kunstarbeitenden Seele.

Man hat so oft gesagt, daß der Mensch wehrlos erschaffen worden, und daß es einer seiner unterscheidenden Geschlechtscharaktere sey, Nichts zu vermögen. Es ist nicht also: er hat Waffen der Vertheidigung, wie alle Geschöpfe. Schon der Affe führt den Prügel, und wehret sich mit Sand und Steinen: er klettert und rettet sich vor den Schlangen, seinen ärgsten Feinden, er deckt Häuser ab, und kann Menschen morden. Das wilde Mädchen zu Songi schlug ihre Mit-schwester mit der Keule vor den Kopf, und ersetzte mit Klettern und Laufen, was ihr an Stärke abging. Also auch der verwilderte Mensch ist, seiner Organisation nach, nicht ohne Vertheidigung; und aufgerichtet, kultivirt — welch Thier hat das vielarmige Werkzeug der Kunst, was er in seinem Arm, in seiner Hand, in der Geschlankigkeit seines Leibes, in allen seinen Kräften besizet? Kunst ist das stärkste Gewehr, und er ist ganz Kunst, ganz und gar organisirte Waffe. Nur zum Angriff fehlen ihm Klauen und Zähne, denn er sollte ein friedliches, sanftmüthiges Geschöpf seyn; zum Menschenfresser ist er nicht gebildet.

Welche Tiefen von Kunstgefühl liegen nicht in einem jeden Menscheninn verborgen, die hie und da meistens nur Noth, Mangel, Krankheit, das Fehlen eines andern Sinnes, Mißgeburten oder ein Zufall entdeckt, und die uns ahnen lassen, was für andere für diese Welt unaufgeschlossene Sinne in uns liegen mögen? Wenn einige Blinde das Gefühl, das Gehör, die zählende Vernunft, das Gedächtniß bis zu einem Grade erheben konnten, der Menschen von gewöhnlichen Sinnen fabelhaft dünket: so mögen unentdeckte Welten der Mannigfaltigkeit und Feinheit auch in andern Sinnen ruhen, die wir in unserer vielorganisirten Maschine nur nicht entwickeln. Das Auge,

das Ohr! zu welchen Feinheiten ist der Mensch schon durch sie gelangt, und wird in einem höhern Zustande gewiß weiter gelangen, da, wie Bercklin sagt, das Licht eine Sprache Gottes ist, die unser feinsten Sinn in tausend Gestalten und Farben unablässig nur beschreibet. Der Wohlklang, den das menschliche Ohr empfindet, und den die Kunst nur entwickelt, ist die feine Messkunst, die die Seele durch den Sinn dunkel ausübet; so wie sie durchs Auge, indem der Lichtstrahl auf ihm spielt, die feinste Geometrie beweiset. Unendlich werden wir uns wundern, wenn wir in unserm Daseyn einen Schritt weiter, alle das mit klarem Blick sehen, was wir in unserer vielorganisirten göttlichen Maschine mit Sinnen und Kräften dunkel thaten, und in welchem sich, seiner Organisation gemäß, das Thier schon vorzuüben scheint. — Indessen wären alle diese Kunstwerkzeuge, Gehirn, Sinne und Hand, auch in der aufrechten Gestalt unwirksam geblieben, wenn uns der Schöpfer nicht eine Triebfeder gegeben hätte, die sie alle in Bewegung setzte; es war das göttliche Geschenk der Rede. Nur durch die Rede wird Auge und Ohr, ja das Gefühl aller Sinne Eins, und vereinigt sich durch sie zum schaffenden Gedanken, dem das Kunstwerk der Hände und anderer Glieder nur gehorcht. Das Beispiel der Taub- und Stummgeborenen zeigt, wie wenig der Mensch, auch mitten unter Menschen, ohne Sprache zu Ideen der Vernunft gelange, und in welcher thierischen Wildheit alle seine Triebe bleiben. Er ahmt nach, was sein Auge sieht, Gutes und Böses; und er ahmt es schlechter, als der Affe, nach, weil das innere Merkmal der Unterscheidung, ja selbst die Sympathie mit seinem Geschlecht, ihm fehlt. Man hat Beispiele, daß ein Taub- und Stummgeborener seinen Bruder mordete, da er ein Schwein morden sah, und er wühlte, bloß der Nachahmung wegen, mit kalter Freude in den Eingeweiden desselben: schrecklicher Beweis, wie wenig die gepriesene menschliche Vernunft und das Gefühl unserer Gattung durch sich selbst vermöge! Man kann und muß also die feinen Sprachwerkzeuge als das Steuerruder unserer Vernunft und die Rede als den Himmelsfunken ansehen, der unsere Sinne und Gedanken allmählig in Flammen brachte.

Bei den Thieren sehen wir Voranstalten zur Rede, und die Natur arbeitet auch hier von unten herauf, um diese Kunst endlich im Menschen zu vollenden. Zum Werk des Athemholens wird die ganze Brust mit ihren Knochen, Bändern und Muskeln, das Zwerchfell, und sogar Theile des Unterleibes, des Nackens, des Halses und der Oberarme erfordert; zu diesem großen Werk also baute die Natur die ganze Säule der Rückenwirbel mit ihren Bändern und Rippen, Muskeln und Adern: sie gab den Theilen der Brust die Festigkeit und Beweglichkeit, die zu ihm gehören, und ging von den niedrigeren Geschöpfen immer höher, eine vollkommenere Lunge und Luftröhre zu bilden. Begierig zieht das neugeborene Thier den ersten Athemzug in sich, ja es drängt sich nach demselben, als ob es ihn nicht erwarten könnte. Wunderbar viel Theile sind zu diesem Werk geschaffen: denn fast alle Theile des Körpers haben zu ihrem wirksamen Gedeihen Luft nöthig. Indessen, so sehr sich Alles nach diesem lebendigen

Gottesathem drängt; so hat nicht jedes Geschöpf Stimme und Sprache, die am Ende durch kleine Werkzeuge, den Kopf der Luftröhre, einige Knorpeln und Muskeln, endlich durch das einfache Glied der Zunge befördert werden. In der schlichtesten Gestalt erscheint die Tausendkünstlerin aller göttlichen Gedanken und Worte, die mit ein wenig Luft durch eine enge Spalte nicht nur das ganze Reich der Ideen des Menschen in Bewegung gesetzt, sondern auch Alles ausgerichtet hat, was Menschen auf der Erde gethan haben. Unendlich schön ist's, den Stufengang zu bemerken, auf dem die Natur vom stummen Fisch, Wurm und Insekt das Geschöpf allmählig zum Schall und zur Stimme hinauf fördert. Der Vogel freuet sich seines Gesanges als des künstlichen Geschäfts, und zugleich des herrlichsten Vorzugs, den ihm der Schöpfer gegeben; das Thier, das Stimme hat, ruft sie zu Hülfe, sobald es Reizungen fühlt, und der innere Zustand seines Wesens freudig und leidend hinaus will. Es gestikulirt wenig; und nur die Thiere sprechen durch Zeichen, denen vergleichungsweise der lebendige Laut versagt ist. Die Zunge einiger ist schon gemacht, menschliche Worte nachsprechen zu können, deren Sinn sie doch nicht begreifen: die Organisation von außen, insonderheit unter der Zucht des Menschen, eilt dem innern Vermögen gleichsam zum voraus. Hier aber schloß sich die Thür, und dem menschenähnlichsten Affen ist die Rede durch eigene Seitensacke, die die Natur an seine Luftröhre hing, gleichsam absichtlich und gewaltsam versaget.

Warum that dieß der Vater der menschlichen Rede? warum wollte er das Geschöpf, das Alles nachahmt, gerade dieß Unterscheidungszeichen der Menschheit nicht nachahmen lassen, und versperrte ihm dazu durch eigene Hindernisse den Weg unerbittlich? Man gehe in die Häuser der Wahnsinnigen und höre ihr Geschwätz: man höre die Rede mancher Mißgebornen, und äußerst Einfältigen; und man wird sich selbst die Ursache sagen. Wie wehe thut uns ihre Sprache und das entweihete Geschenk der menschlichen Rede! und wie entweihet würde sie im Munde des lüsternen, groben, thierischen Affen werden, wenn er menschliche Worte, wie ich nicht zweifle, mit halber Menschenvernunft nachäffen könnte. Ein abscheuliches Gewebe menschenähnlicher Töne und Affengedanken — nein, die göttliche Rede sollte dazu nicht erniedrigt werden, und der Affe ward stumm, stummer als andere Thiere, wo ein jedes bis zum Frosch und zur Eidechse hinaunter seinen eigenen Schall hat. — Aber den Menschen baute die Natur zur Sprache; auch zu ihr ist er ausgerichtet und an eine emporstrebende Säule seine Brust gewölbet. Menschen, die unter die Thiere geriethen, verloren nicht nur die Rede selbst, sondern zum Theil auch die Fähigkeit zu derselben, ein offenes Kennzeichen, daß ihre Kehle mißgebildet worden, und daß nur im aufrechten Gange wahre menschliche Sprache Statt findet. Denn obgleich mehrere Thiere menschenähnliche Sprachorgane haben: so ist doch, auch in der Nachahmung, keines derselben des fortgehenden Stromes der Rede aus unserer erhabenen, freien, menschlichen Brust, aus unserm engen und künstlich verschlossenen Munde fähig. Hingegen der Mensch kann nicht nur alle Schälle und Töne derselben nachahmen; sondern

ein Gott hat ihn auch die Kunst gelehrt, Ideen in Töne zu prägen, Gestalten durch Laute zu bezeichnen, und die Erde zu beherrschen durch das Wort seines Mundes. Von der Sprache also fängt seine Vernunft und Kultur an: denn nur durch sie beherrscht er auch sich selbst, und wird des Nachsinnens und Wählens, dazu er durch seine Organisation nur fähig war, mächtig. Höhere Geschöpfe mögen und müssen es seyn, deren Vernunft durch das Auge erwacht, weil ihnen ein gesehenes Merkmal schon genug ist, Ideen zu bilden, und sie unterscheidend fest zu halten; der Mensch der Erde ist noch ein Bögling des Ohrs, durch welches er die Sprache des Lichts allmählig erst verstehen lernet. Der Unterschied der Dinge muß ihm durch Beihülfe eines andern erst in die Seele gerufen werden, da er denn, vielleicht zuerst athmend und leichend, dann schallend und sangbar, seine Gedanken mittheilen lernte. Ausdrucksvoll ist also der Name der Morgenländer, mit dem sie die Thiere die Stummen der Erde nennen; nur mit der Bildung zur Rede empfing der Mensch den Athem der Gottheit, den Samen zur Vernunft und ewigen vervollkommenung, einen Nachhall jener schaffenden Stimme zu Beherrschung der Erde, kurz die göttliche Ideenkunst, die Mutter aller Künste.

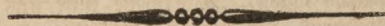


TABLE ANALYTIQUE DES MATIÈRES CONTENUES DANS CE VOLUME.

A.

ABRÉVIATIONS les plus usitées en allemand, 232.

ADJECTIF (I'), das Bei- oder Eigenschaftswort, 22. Le participe comme adjectif, *ibid.* Formation des adjectifs, *ibid.* Adjectifs primitifs, *ibid.*; — dérivés, *ibid.*; — composés, 24. Régime des adjectifs, 25. Adjectifs qui régissent le Génitif, *ibid.* Adjectifs qui régissent le Datif, 26. 27. Adjectifs qui régissent une préposition, Rem. A, 27. 28. Les participes employés comme adjectifs régissent le même cas que les verbes auxquels ils appartiennent, Rem. B, 28. Adjectifs qui demandent l'Accusatif, 28. L'adjectif avec l'infinitif, *ibid.* L'adjectif sert à déterminer la signification du substantif, en y ajoutant une idée de nombre, 29. Adjectifs employés adverbialement, 148. Adjectifs qui se forment des adverbes en changeant la terminaison, 160.

ADRESSE des lettres allemandes, Rem. E, 49. Rem. F, G, 50.

ADVERBE (I'), das Umfands- oder Nebenwort, 148. Adverbes dérivés, *ibid.* Adverbes en ens, *ibid.* Adverbes composés, Rem. A, 149. Adverbes de temps, Nebenwörter der Zeit, 150. Adverbes de lieu, Nebenwörter des Orts, 152. Adverbes de mouvement,

Nebenwörter der Bewegung, 153.

Adverbes démonstratifs, zeigende Nebenwörter, 154. Adverbes interrogatifs, fragende Nebenwörter, 155. Adverbes relatifs, beziehende Nebenwörter, 156. Adverbes de quantité, Nebenwörter der Menge, *ibid.* Adverbes de qualité et de manière, Nebenwörter der Eigenschaft, der Art und Weise, 157. Adverbes de comparaison, Nebenwörter der Vergleichung, 158. Adverbes d'ordre et de nombre, Nebenwörter der Ordnung und der Zahl, *ibid.* Adverbes d'affirmation, de négation et de doute, Nebenwörter der Befähigung, der Verneinung und der Ungewißheit, 159. Adverbes qui forment un même sens avec les verbes et se déplacent comme les particules séparables, Rem. G, 99. Adverbes qui servent à former des adjectifs par le changement de la terminaison en ig, Rem. A, 160; en r, 161; par la suppression de la terminaison, *ibid.*

AFFIXES ou arrière-syllabes, 57. 60. 61. Voy. Syllabes.

ALLER, gehen*, venir, kommen*, n'ont pas en allemand le même emploi qu'en français, Rem. D, 92.

ANECDOTES en thèmes. Réponse de Louis XII, roi de France, 140. Le Seigneur et l'Archevêque, 141. Les

deux bègues, *ibid.* Le compte bien-tôt fait, *ibid.* Charles XII et le grenadier, 142. Lord N., *ibid.* Les deux avarés, *ibid.* Histoire de Peloni, 143 et suiv. Christophe Colomb, 162. Le poète et le gentilhomme, 163. Turanne, *ibid.* Louis XI, 164. Réponse d'un cacique, *ibid.* Alexandre et le pirate, 211. Socrate, 212. Périclès, *ibid.* L'épouse de Grotius, *ibid.* Les Femmes de Weinsberg, 213. Charlemagne dans son école, 214. L. Q. Cincinnati, 215. Trait plaisant approuvé par Louis XIV, 217. Belle réponse d'Aristippe, 219. L'amour filial récompensé, *ibid.* Procédé généreux des Anglais, 220. Générosité de Louis XIV, *ibid.* Le refus homicide, 221. Empire d'Alexandre sur ses sens, 223. Charles XII, *ibid.* Trait de bienfaisance de Marie Antoinette, 234. Tobie Witt, 235 et suiv.

APOCOPE, voy. RETRANCHEMENT.

ARTICLE (l'), bas *Geſchlechtswort*, 1.

B.

BILLETS en thèmes, 52. 54.

C.

CAFÉ (le), thème, 189.

CARESSER, lichen. Régime de ce verbe, 129.

CONJONCTION (la), bas *Bindewort*, 196. Classification, *ibid.* Dix-sept espèces de conjonctions, *ibid.* et suiv.

TABLE DES CONJONCTIONS dans laquelle l'usage est déterminé par des exemples, 198 et suiv. Conjonctions qui font transposer le sujet après le verbe, avec l'application à des exemples, Rem. B, 208 et suiv. Quand la conjonction *que* ne s'exprime pas en

allemand, Rem. C, 210. Diverses manières de rendre en allemand la conjonction *que*, Rem. D, *ibid.*

CONTRACTION de deux syllabes en une seule ; son emploi, 1^o pour joindre une préposition et un article ; 2^o pour supprimer la lettre e du pronom *es*, 230.

D.

DIALOGUES. Civilités d'usage, 241. Présentations et introduction, 243. A table, 246. Chez un marchand, 248. Chez une couturière, 249. Avec une marchande de modes, 250. Entre personnes de bonne société, 252. Assemblée, 253. Aller au théâtre et en revenir, *ibid.* Concert, 254. Au bal, 255.

E.

ELLIPSE. Exemples de l'emploi de cette figure grammaticale, 230.

F.

FAILLIR, beinahe haben*, seyn*. Diverses manières de rendre ce verbe en allemand. Rem. E, 92.

FAIRE, lassen* ; régime de ce verbe, Rem., 129.

FALLOIR. Différentes manières de rendre ce verbe en allemand. Rem. C, 91.

FIGURES grammaticales, 230.

FORMULES de soumission dans les lettres allemandes. Voy. Souscription.

G.

Quot diffère de l'adverbe wohl, Rem. C, 161.

H.

Haben*, avoir ; sa conjugaison, 63. *Ger* et *hin* dans la composition des adverbes de mouvement, 153. Rem., 154.

I.

INSCRIPTION (de l') dans les lettres allemandes, 45. 46. Rem. B, C, 47.

INTERJECTION (l'), der *Empfindungsfaut*, 223. Différentes espèces d'interjections, *ibid.* et suiv. Interjections avec le Nominatif, 225 ; avec le Génitif, *ibid.* ; avec le Datif, *ibid.* ; avec l'Accusatif, *ibid.*

L.

LAISSER, *lassen** ; régime de ce verbe, Rem., 129.

*Lassen**, laisser, faire. Régime de ce verbe, Rem., 129.

LETTRES en thèmes, 52. 145. 146. 147. 190 et suiv. Lettre de S. Gessner à son fils, 192.

Liebsen, caresser. Régime de ce verbe, 129.

M.

MODÈS (des), 62.

Morgen. Adjectif formé de ce mot. Rem. B, 161.

N.

NOM (le) ou substantif, 1. 2. **TABLE** des principaux noms d'hommes et de femmes, qui suivent une orthographe différente dans les deux langues, 9. **TABLE** des principaux pays, villes, nations, rivières, etc., qui s'écrivent différemment dans les deux langues, 13.

NOMBRE (le nom de), das *Zahlwort*, 29. Noms de nombres cardinaux, *ibid.* ; - ordinaux, 31 ; - distributifs, 32 ; - augmentatifs, 33 ; - fractionnaires, *ibid.* ; - collectifs, 34.

P.

PARTICIPE (le), das *Mittelwort*, 22. Les participes passés employés adjec-

tivement gouvernent le même cas que les verbes auxquels ils appartiennent, 28.

PARTICULES déterminantes : *ant*, *aber*, *after*, *erz*, *ge*, *mit*, *un*, *ur*, dont on fait précéder les substantifs pour en former d'autres substantifs, 6. Particules dont on fait précéder les verbes simples pour en former des dérivés, 57 et suiv.

PARTIES du discours (récapitulation des), 1.

PÊCHE (la) des perles ; thème, 189.

PONCTUATION, 226.

PORTRAIT de Wallenstein, thème 193.

PRÉPOSITION (la), das *Wort oder Verhältnisswort*, 165. Classification, *ibid.* Prépositions qui régissent toujours le Génitif, *ibid.* Prépositions qui ne gouvernent que le Datif, 167. Prépositions qui ne gouvernent que l'Accusatif, 170. Prépositions à régimes différents, 171. Prépositions qui régissent le Génitif et le Datif *ibid.* Prépositions qui régissent le Datif et l'Accusatif, suivies de nombreux exemples, 172. 173 et suiv. Prépositions composées, 178. Manières diverses de rendre la préposition *d*, et ses dérivés *au*, *aux*, 179 et suiv. Manières diverses de rendre la préposition *de* et ses dérivés *du*, *des*, 183 et suiv. Manières de rendre la préposition *en*, 186 et suiv. Expressions qui demandent une préposition en allemand sans en admettre en français, 188.

PRONOM (le), das *Fürwort*, 38. Pronoms substantifs, *ibid.* 39 ; - adjec-

158, *ibid.* 39; — substantifs et adjectifs, 40; — personnels, 38; — possessifs, *ibid.*; — démonstratifs, 39; — déterminatifs, *ibid.*; — relatifs, *ibid.*; — interrogatifs, *ibid.*; — indéfinis, *ibid.* Remarques sur les pronoms où l'on voit en quoi leur emploi diffère de celui des pronoms français, 40 et suiv.

PROTHÈSES ou avant-syllabes, 57, 58 et suiv.

R.

RÉGIME des adjectifs. Adjectifs qui gouvernent le Génitif, 25; — le Datif à la question *wem?* à qui? 26. 27. Adjectifs qui demandent une préposition, 27; — qui demandent l'Accusatif, 28.

RÉGIME des verbes, 122. Verbes qui gouvernent le Nominatif, 122; — qui gouvernent le Génitif, 122 et suiv.; — qui gouvernent le Génitif ou l'Accusatif indifféremment, 124. 125; — qui gouvernent le Datif, 125; — qui gouvernent l'Accusatif, 126; — qui en allemand demandent l'Accusatif, et en français le régime indirect, 127; — qui gouvernent deux Accusatifs, 126. 127; — qui en allemand demandent le Datif et en français l'Accusatif, 128; — qui demandent une préposition, 129; — qui demandent la préposition *an* avec le Datif, 137; — avec l'Accusatif, 138; — qui demandent la préposition *auf* avec le Datif, 139; — avec l'Accusatif, 139; — qui demandent la préposition *aus* avec le Datif, et dans quel cas? 133; — qui demandent la préposition *für* avec l'Accusatif, 134; — qui demandent la préposition *in* avec le Datif, 140; — avec l'Accusatif, 140; — qui

demandent la préposition *mit* avec le Datif, 130 et suiv.; — qui demandent la préposition *nach* avec le Datif, 132; — qui demandent la préposition *über* avec l'Accusatif, 135. Rem. A, B, 136; — qui demandent la préposition *um* avec l'Accusatif, 136; — qui demandent la préposition *von* avec le Datif, 132. 133; — qui demandent la préposition *vor* avec le Datif, 136. Rem., 137; — qui demandent la préposition *wegen*, à cause de, avec le Génitif, 129, 130; — qui demandent la préposition *zu* avec le Datif, 133. 134.

RETRANCHEMENT d'une lettre ou d'une syllabe au milieu d'un mot (Syncope), 230. Retraitement de la lettre *e* du Génitif des substantifs masculins et neutres, *ibid.*; — de la lettre *e* de la syllabe finale de tous les adjectifs en *el*, *en*, *er*, *ibid.*; — de la lettre *e* de la terminaison du participe passé, 231; — de la lettre *e* des terminaisons *en*, *est*, *et*. dans tous les temps de la conjugaison d'un verbe, *ibid.*; — de la lettre *a* de la syllabe *bar*, dans la composition de quelques adverbes, comme *brauf* pour *barauf*, *ibid.*; — de la fin d'un mot, ou non-répétition d'une terminaison commune à deux ou plusieurs mots (Apocope), 231; — de la lettre *e* du Datif des noms masculins et neutres. *ibid.*; — de la dernière syllabe d'un mot qu'on remplace par un trait d'union, 9, 231.

S.

SEYN*, être, sa conjugaison, 66.

Souscription dans les lettres allemandes, 47. Quelques modèles pour

terminer une lettre en allemand, 51.

SUBSTANTIF (le), *das Hauptwort*, 2. Formation des substantifs, *ibid.* Substantifs primitifs, *ibid.* Substantifs dérivés, *ibid.* Substantifs composés, 5. Substantifs pris adverbialement, Rem. B, 149. Substantifs qui forment un même sens avec les verbes et se déplacent comme les particules séparables, Rem. G, 99.

SYLLABES ou terminaisons : *el, en, er, chen, lein, icht, ling, et, inn, beit, feit, schaft, ung, niß, sal, sel, thum*, ajoutées à des mots primitifs pour former des substantifs, 3 et suiv. Syllabes ou particules déterminantes : *ant, aber, after, erz, ge, miß, un, ur*, dont on fait précéder les substantifs pour en former d'autres substantifs, 6. Syllabes ou terminaisons : *bar, en, ern, haft, icht, ig, isch, lich, jam, selig*, servant à former des adjectifs dérivés, 22. 23. Syllabes ou particules : *un, miß, erz, ur, aber*, dont on fait précéder d'autres mots pour en former des adjectifs dérivés, 23. Avant-syllabes ou prothèses : *be, emp, ent, er, ge, miß, ver, zer*, modifiant le sens du verbe primitif pour en former des verbes dérivés, 57 et suiv. Arrières-syllabes ou affixes : *chen, en, ein, ern, igen, iren, zer*, servant avec des mots primitifs à former des verbes dérivés, 60 et suiv.

SYNCOPE, voyez **RETRANCHEMENT**.

SYNERÈSE, voyez **CONTRACTION**.

T.

TEMPS (des), 62. Formation du parfait, Rem. A, 63 ; — du plus-que-par-

fait, Rem. B, 64 ; — du futur, Rem. C, 64 ; — du futur passé ou composé, Rem. D, *ibid.* Formation des conditionnels présent et passé, Rem. E, 64. Rem. F, G, 65.

TERMINAISONS servant à former des substantifs dérivés, 2 et suiv. Terminaisons servant à former des adjectifs dérivés, 22. 23. Terminaisons ou affixes servant à former des verbes dérivés, 60 et suiv.

THÈ (le), thème, 188.

TITRES (des) et des politesses que les Allemands observent dans la conversation et surtout dans le style épistolaire, 44. Rem. A, 45.

V.

VENIR, *kommen**, et *aller*, *gehen**, n'ont pas en allemand le même emploi qu'en français, Rem. D, 92.

VERBE (le), *das Zeitwort*, 56. De la formation des verbes, 57. Verbes primitifs, dérivés, composés, *ibid.*

Verbes AUXILIAIRES, 56. Conjugaison du verbe auxiliaire *haben**, avoir, Rem. A, Note 1, 63. Rem. B, C, D, E, Note 2, 64. Rem. F, G, Notes 3, 4, 5, 65. Conjugaison du verbe auxiliaire *seyn**, être, Notes 6, 7, 66. Notes 8, 9, 10, 67. 68. Conjugaison de l'auxiliaire *haben** négativement, Obs., 68 ; — des auxiliaires *haben** et *seyn** interrogativement, 69 ; — interrogativement et négativement, 70. Verbes ACTIFS, Note 1, 56. Modèle de conjugaison d'un verbe actif régulier, 70. Verbes PASSIFS, 56. Modèle de conjugaison d'un verbe passif, Rem. A, Notes 1, 2, 3, 4, 73. Verbes NEUTRES 56. Modèle de conjugaison d'un verbe

neutre, 76. Table des verbes neutres qui se conjuguent avec *jeun**, 79. Remarques sur les verbes neutres qui ont *jeun** pour auxiliaire, 77. 78. Verbes neutres qui gouvernent le Datif, 125. Verbes RÉFLÉCHIS, réciproques ou pronominaux, Note 2, 56. Modèle de conjugaison d'un verbe réfléchi gouvernant l'Accusatif, 81; d'un verbe réfléchi gouvernant le Datif, 83. Verbes qui sont réfléchis en allemand sans l'être en français, 84. Verbes qui sont réfléchis en français sans l'être en allemand, 85. Verbes qui changent de signification, quand ils sont employés comme réfléchis, Rem. B, 86. Verbes qui s'emploient indifféremment comme neutres ou comme réfléchis, Rem. C, 86. Verbes neutres qui prennent la forme des verbes réfléchis, Rem. D, 86. Verbes réfléchis qui demandent un régime indirect au Génitif, 123. Verbes réfléchis qui gouvernent le Datif, 125. 126. Verbes réfléchis qui gouvernent l'Accusatif, 126. Verbes IMPERSONNELS, Note 3, 56. Modèle de conjugaison d'un verbe impersonnel, 86. Verbes impersonnels de leur nature, 87. Verbes qui ne sont impersonnels que dans certaines expressions, 88. Verbes impersonnels qui gouvernent l'Accusatif des pronoms personnels, 89. 126. Verbes impersonnels qui gouvernent le Datif, 89. 90. 126. Verbes COMPOSÉS, *inséparables*, 93; *séparables*, 94. Modèle de conjugaison d'un verbe composé d'une particule

séparable, Note 2, 94. Verbes qui sont *inséparables* dans certaines acceptions et *séparables* dans d'autres, 96. Verbes (les) composés de la particule *miß*, quand sont-ils *inséparables* et quand *séparables*? 98. Expressions qui forment un même sens avec les verbes, et se déplacent comme les verbes *séparables*, Rem. G. 99. Verbes IRRÉGULIERS, 100. Remarques indispensables pour se familiariser avec les verbes irréguliers, 101. 102. 103. *Première classe* des verbes irréguliers contenant les seize verbes qui ont au participe passé *t*, et à l'imparfait *te*, 107. *Tableau de classification* des verbes irréguliers, 105. Remarques explicatives, *ibid.* LISTE GÉNÉRALE ET CONJUGAISON DES VERBES IRRÉGULIERS, 108 et suiv. Régime des verbes, voyez *Régime*.

VIRGULE (la); son emploi en allemand, 226; se met devant tout pronom ou adverbe relatif, 227; devant tous les adverbess relatifs composés de *wo* et d'une préposition, 228; devant les conjonctions qui commencent le membre d'une phrase, excepté *und* et *oder* et celles qui exigent le point et virgule, *ibid.* Cas où la virgule peut être remplacée par les deux points, 229. Cas où la virgule peut se mettre devant *und* et *oder*, *ibid.*

W.

Was (l'adverbe) diffère du *wo* gut, Rem. C, 161; sert d'explicatif, *ibid.*

Inhalt der Lesestücke,

nebst

biographischen und literarischen Notizen

der verschiedenen Verfasser.

Erster Abschnitt.

Erzählende Darstellung.

Erste Abtheilung.

Erzählungen.

1. Der hungrige Araber, von Liebeskind 259
 Liebeskind, bekannt durch die in Gemeinschaft mit J. G. von Herder herausgegebenen „Palmblätter.“

2. Die Nußschale, 260

3. Das kostbare Kräutlein, 260

4. Die Gewürze, 260

5. Die Blume, 260

6. Das zerbrochene Hufeisen, 261

7. Der Wiederhall, 261

8. Die Pfirsiche, von Krummacher 262

Krummacher (Friedrich Adolph), Prediger und Literat, bekannt durch seine Parabeln und andere Dichtungen, geb. 1768 zu Tecklenburg in Westphalen, gest. zu Bremen 1843.

9. Das Kanarienvögelchen, von demselben 263

10. Das Gebet, von demselben 263

11. Der kleine wohlthätige Mirtill, von einem Ungenannten 264

12. Der Vogelfsteller, von Herder 266

Herder (Johann Gottfried von), einer der eigenthümlichsten, umfassendsten und geistreichsten Schriftsteller der Deutschen, geb. 1744, gest. 1803. Der Großherzog von Sachsen-Weimar, Karl August, ließ 1819 eine Gedächtnistafel von gegossenem Eisen auf sein Grab legen, mit der Inschrift: „Licht, Liebe, Leben.“

13. Alexander in Afrika, von Engel 266

Engel (Johann Jakob), einer der vorzüglichsten deutschen Prosais-ten, geb. 1741 zu Parchim im Mecklenburgischen, gest. daselbst 1802.

14. Hamet und Raschid, von Liebeskind 267

15. Der Bach, von Krummacher 268

16. Die Reue, von demselben 269

17. Die Redoute, von A. G. Meißner 270

Meißner (August Gottlieb), ein sehr fruchtbarer deutscher Schrift-

steller, geb. 1753 zu Baugen in der Oberlausitz, gest. in seinem Geburtsorte 1807.

18. Das Naturvölkchen, von Krummacher . . . 270
 19. Mutterliebe, von Starke . . . 273

Starke (Gottfried Wilhelm Christoph), ausgezeichnet als praktischer Theolog und als Kanzelredner, geb. in Bernburg 1762, gest. 1830.

20. Unternimm Nichts, ohne vorher
 den Ausgang reiflich zu erwägen, von Liebeskind . . . 275
 21. Die Wittve zu Zehra, von demselben . . . 276
 22. Die Blumenlese, von Krummacher . . . 278
 23. Die Hyacinthe, von demselben . . . 280
 24. Der Frühling, von demselben . . . 281
 25. Die Cedern auf Libanon, von demselben . . . 283
 26. Der Born der Genesung, von demselben . . . 285
 27. Die Rache des Reblichen, von Bronner . . . 288

Bronner (Franz Xaver), deutscher Idyllendichter, geb. 1758 zu Höchstädt an der Donau.

28. Des alten Schimmels letzte Stunde, von de la Motte Fouqué 289

Fouqué (Friedrich Baron de la Motte), geb. zu Neubrandenburg 1777, gest. 1843. Religiosität, Ritterlichkeit und Galanterie sind die Elemente seines Dichtergemüthes.

29. Du sollst Dich Deiner Herkunft nicht
 schämen, von Heinsius . . . 290

Heinsius (Otto Friedrich Theodor), geb. zu Tschernow 1770, hat sich als deutscher Grammatiker und Lexicograph ausgezeichnet.

30. Spaziergang des arabischen Philo-
 sophen Al-Raschid, von Kosebue . . . 291

Kosebue (August Friedrich Ferdinand von), geb. zu Weimar 1761, starb in Mannheim am 23. März 1819 unter den Dolchstichen des bis zum Fanatismus gereizten, schwärmerischen Jünglings Sand. Kosebue war einer der fruchtbarsten deutschen Lustspielichter; sein größtes Verdienst besteht in seinen witzigen Lustspielen und bürgerlichen Dramen.

31. Der Staat von Segringen, von Hebel . . . 293

Hebel (Johann Peter), geb. 1760 zu Hausen unweit Schopfheim im Badischen, gest. 1826 zu Schwezingen, war einer der sinnigsten und gemüthvollsten Volksdichter.

32. Das wohlfeile Mittagessen, von demselben . . . 294
 33. Der Hirtenknabe, von Liebestind . . . 295
 34. Kindesdank und Undank, von Hebel . . . 297
 35. Rannitvorstan, von demselben . . . 298
 36. Die Luftbälle, von Kosebue . . . 300
 37. Die Zauberschule, von Meißner . . . 302
 38. Erzählung des Sicilianers, aus Schiller's Geister-
 feher . . . 305

Schiller (Friedrich von), geboren am 10. November 1759 zu Marbach, einem württembergischen Städtchen am Neckar, starb zu Weimar am 9. Mai 1805. Der größte Dichter, Denker und Geschichtschreiber der Deutschen, dessen Werke mehr als irgend eines Andern ein Gemeingut seiner Nation geworden, in allen Volksklassen Entzücken und Bewunderung erregt haben und noch erregen, wird er bei allen gebildeten Nationen unsterblich fortleben.

Zweite Abtheilung.

A n e k d o t e n.

1. Macht der Dichtkunst,	311
2. Der rechtmäßige Richter, oder Schlichter, bleib bei deinem Leisten,	311
3. Die Einschläferer,	von Kogebue. 312
4. Unverhofft kommt oft,	von demselben 312
5. Komische Gravität,	von demselben 313
6. Die Lebensjahre muß man nicht zählen,	von demselben 314
7. Talbot,	von demselben 314
8. Joseph der Zweite,	von Niemeyer 315
Niemeyer (August Hermann), geb. 1754 zu Halle an der Saale, gest. zu Magdeburg 1828, hat sich als Schriftsteller im Fache der Theologie und Pädagogik, wie als Dichter geistlicher Lieder ausgezeichnet.	
9. Ein theurer Kopf und ein wohlfeiler,	von Hebel 316
10. Gurov	von demselben 317
11. Der Schneider Heinrichs IV.,	von Heinsius. 317

Zweiter Abschnitt.

S a t i r e n.

1. Kleider machen Leute,	von Rabener. 318
Rabener (Gottlieb Wilhelm), geb. 1714 zu Bachau bei Leipzig, gest. zu Dresden 1771, hat sich als satirischer Schriftsteller ganz besonders ausgezeichnet.	
2. Etwas über den Nutzen und die Tare der Stockschläge, Ohrfeigen, Hiebe, u. s. w. bei verschiedenen Völkern,	von Lichtenberg. 323
Lichtenberg (Georg Christoph), bekannt als einer der größten Physiker und wichtigsten Schriftsteller der Deutschen, geb. 1742 zu Oberkramstädt bei Darmstadt, gest. in Göttingen 1799.	

Dritter Abschnitt.

Dramatische Darstellung.

Erste Abtheilung.

D i a l o g e n.

1. Alexander und Diogenes,	von Wieland. 326
Wieland (Christoph Martin), einer der besten und beliebtesten Schriftsteller und Dichter der Deutschen, geb. zu Oberholzheim 1733, gest. in Weimar 1813.	
2. Die Höhle auf Antiparos,	von Engel. 328
3. Scipio und Alucius,	von Meißner. 331

Zweite Abtheilung.

D r a m a.

Der Edelknabe,	335
von Engel.	336

Vierter Abschnitt.

Das Hirtengedicht oder die Idylle.

1. Palemon, von Gessner 358
 Gessner (Salomon), geb. zu Zürich 1730, gest. 1787. Wie schon erwähnt, galt Gessner von jeher unter den Deutschen als Muster in der Idyllendichtung.
2. Die Erfindung des Saitenspiels und des Gesangs, von demselben 359

Fünfter Abschnitt.

Poesie.

Erste Abtheilung.

Auserlesene Gedichte.

1. Auf einen Felsbrunnen, von Ramler 363
 Ramler (Karl Wilhelm), bekannt als lyrischer Dichter, Uebersetzer und Kritiker, geb. 1725 zu Kolberg, gest. in Berlin 1798.
2. Die Stufenleiter, von Pfefel 364
 Pfefel (Gottlieb Konrad), ausgezeichnet in der Fabel und poetischen Erzählung, geb. 1736 zu Colmar im Elsaß, gest. 1809.
3. Lohn der Tüthen, von Ramler 364
4. Der bestrafte eingebildete Sohn, von Heinsius 365
5. Der Eriknig, von Göthe 365
 Göthe (Johann Wolfgang von), geb. zu Frankfurt a. M. 1749, gest. zu Weimar 1832. Der bewundernswürdigste Universalgeist der Deutschen, hat sich als Epiker, Dramatiker, Lyriker, Didaktiker und Romanenschriftsteller ausgezeichnet.
6. Mignon, von demselben 366
7. Der Arzt und der Kranke, von Pfefel 366
8. Sehnsucht nach der Heimath, von Salis 367
 Salis (Johann Gaudenz Freiherr von), deutscher Dichter in dessen Elegien eine sanfte Melancholie und ein tiefes, inniges Gefühl herrscht, geb. 1762 zu Seewis in Graubünden, gest. zu Malans 1834.
9. Spruch des Confucius, von Schiller 368
10. Gesellschaftslied, von Rozebue 368
11. Die Betende, von Matthiſſon 369
 Matthiſſon (Friedrich von), geb. 1761 zu Hohenbodeleben bei Magdeburg, gest. in Wörlitz 1831, wird zu den Lieblingsdichtern der Deutschen gerechnet.
12. Der Ring des Polykrates, von Schiller 370
13. Das Lied vom braven Manne, von Bürger 372
 Bürger (Gottfried August), geb. 1748 zu Wolmerswende im Halberstädtischen, gest. 1794, hat sich als Balladendichter einen hohen Rang erworben.
14. Johann der Seifensieder, von Hagedorn 375
 Hagedorn (Friedrich von), deutscher Dichter, dessen Lieder den Geist sanfter Fröhlichkeit und naiven Scherzes athmen, geb. zu Hamburg 1708, gest. daselbst 1754.

15. Der Kaiser und der Abt, von Bürger 377
 16. Das große Loos, von Langbein 381
 Langbein (Friedrich Ernst), bekannt durch seine große Gewandtheit in der poetischen Erzählung, geb. 1757, gest. zu Berlin 1835.
 17. Die Theilung der Erde, von Schiller 384
 18. Der Handschuh, von demselben 384
 19. Die Blumen, von demselben 386
 20. Die Sprache der Blumen, von Schreiber 387
 Schreiber (Mloys), geb. 1763 zu Kappel in Baden, gest. 1841, hat sich als Dichter und Erzählungsschreiber bewährt gemacht.
 21. Würde der Frauen, von Schiller 388
 22. Ritter Toggenburg, von demselben 389
 23. Heinrich der Vogler, von Klopstock 391
 Klopstock (Friedrich Gottlieb), geb. zu Queblinburg 1724, gest. zu Hamburg 1803; hat sich durch neue, von ihm geschaffene, rhythmische Formen um die deutsche Sprache und Literatur verdient gemacht.
 24. Die Bürgschaft, von Schiller 393
 25. Das Blümchen Wunderholz, von Bürger 396
 26. Der Taucher, von Schiller 398
 27. Der Gang nach dem Eisenhammer, von demselben 402
 28. Das Lied von der Glocke, von demselben 407
 29. Monolog aus Schiller's Jungfrau von Orleans, 416
 30. Tell's Monolog, aus Schiller's Wilhelm Tell, 418
 31. Wallenstein. Erzählung seines Traumes vor der Lützner Schacht, von demselben 420

Zweite Abtheilung.

Schauspiel in Versen.

- Der kleine Declamator, von Kogebue 421

Sechster Abschnitt.

Historische Darstellung.

Erste Abtheilung.

Charakterisierung und Biographie.

1. Der Mensch, 445
 2. Der Araber in der Wüste, 447
 3. Wilhelm, Prinz von Oranien, von Schiller 449

Zweite Abtheilung.

Schilderung großer Begebenheiten.

1. Der Tod des Herzogs Karl des Kühnen, von Joh. von Müller . 453
 Müller (Johannes von), geb. in Schaffhausen 1752, gest. zu Cassel 1809, Verfasser des unsterblichen Werkes: „Geschichten schweizerischer Eidgenossenschaft.“
 2. Die Schlacht bei Leuthen, von Archenholz 454
 Archenholz (Johann Wilhelm von), geb. zu Danzig 1745, gest. bei

Hamburg 1812, Verfasser der sehr interessanten „Geschichte des siebenjährigen Krieges.“

3. Die Verschüttung der Dörfer Goltbau, Busingen und Lomverz durch den Einsturz des Kopsberges, von Hirzel 456

Hirzel (Hans Gaspar), allgemein beliebt durch seine wohllautenden, reinen Tugendstimm und Enthusiasmus für sein Vaterland athmenden, Schriften, geb. zu Zürich 1725, gest. daselbst 1803.

Dritte Abtheilung.

Naturschilderungen.

1. Die erste Gestalt der Schweiz, von Joh. von Müller . . . 459
2. Der Sommermorgen auf dem Lande, von Hirschfeld 460

Hirschfeld (Christian Lorenz), bekannt für seine „Theorie der Gartenkunst“, geb. zu Müschel bei Gutes 1742, gest. zu Kiel 1792.

3. Der Sommerabend auf dem Lande, von demselben 461

Vierte Abtheilung.

Kleine historische Abhandlungen.

1. Kurze Geschichte der deutschen Sprache, von Heinssius 463

2. Einleitung zur Geschichte des Abfalls der Niederlande von der spanischen Regierung, von Schiller 468

Siebenter Abschnitt.

Reden und kleine philosophische Abhandlungen.

1. Die Würde des Menschen, von Sollikofer 479

Sollikofer (Georg Joachim), einer der vorzüglichsten deutschen Kanzelredner, geb. zu St.-Gallen 1730, gest. zu Leipzig 1788.

2. Der Mensch ist zu feinern Sinnen, zur Kunst und zur Sprache organisiert, von Herder 485

Titel

der aus Mangel an Raum ausgelassenen Lesestücke.

Erzählungen.

1. Undine, von de la Motte Fouqué.
2. Stumme Liebe, von Musäus.

Musäus (Johann Karl August), geb. zu Jena 1735, gest. zu Weimar 1787, hat sich durch seine „Volksmärchen der Deutschen“ berühmt gemacht!

3. Die Sterner und Pfittiger, von Barmhagen von Ense.

Barmhagen von Ense (Karl August), bekannt als Critiker und Erzählungsschreiber, geb. zu Düsseldorf 1785.

Dramatische Darstellung.

1. Evander, von Gessner.
2. Philotas, ein Trauerspiel, von Lessing.

Lessing (Gotthold Ephraim), geb. 1729 zu Camenz in der Oberlausitz, gest. zu Braunschweig 1781. Kein Schriftsteller hat auf Deutschland wohlthätiger gewirkt als Lessing.

3. Die deutschen Kleinstädter, von Kosebue.
4. Pagensireiche, von demselben.
5. Emilia Galotti, ein Trauerspiel, von Lessing.

Auserlesene Gedichte.

1. Der wilde Jäger, eine Ballade, von Bürger.
2. Leonore, eine Ballade, von demselben.

Historische Darstellung.

1. Der Charakter und Tod des Sokrates, von Moses Mendelssohn.

Mendelssohn (Moses), geb. zu Dessau 1729, gest. zu Berlin 1786, hat sich durch seine philosophischen Schriften ausgezeichnet.

2. Christophero Colombo, oder die Entdeckung von Amerika, vom Prof. Wosß.

Wosß (Johann Heinrich), geb. zu Sommersdorf in Mecklenburg 1751, gest. zu Heidelberg 1826. Sein vielfaches Verdienst um Kritik, Grammatik, Metrik und Alterthumskunde, stellen ihn auf eine Höhe, wie sie wenigen Kunstgenossen seiner Zeit zu Theil ward.

3. Brand des Hotels der österreichischen Gesandtschaft in Paris 1810, von Barchnagen von Ense.
4. Kurze Notizen über das Leben orientalischer Dichter zu besserem Verständniß des west-östlichen Divans, von Göthe.
5. Der Ueberfall bei Hochkirch, von Archenholz.
6. Der Rheinsturz zu Neuhausen bei Schaffhausen, von Heinse.

Heinse (Johann Jakob Wilhelm), ein genialer deutscher Schriftsteller, geb. 1749 zu Langenwiesen bei Almenau, gest. 1803.

7. Die Wiederkehr des Frühlings, von Hirschfeld.

Reden und kleine philosophische Abhandlungen.

1. Gedächtnißrede auf Friedrich II., von Sack.

Sack (August Friedrich Wilhelm), geb. in Harzgerode 1703, gest. zu Berlin 1786, hat sich als Kanzelredner ausgezeichnet.

2. Die Tugenden des heidnischen Alterthums, von J. A. Eberhard.

Eberhard (Johann August), geb. zu Halberstadt 1739, gest. zu Berlin 1809, hat sich vorzüglich durch sein „Synonymisches Handwörterbuch“ und andere philosophische Schriften ausgezeichnet.

3. Ueber den Ursprung der Sprachen, eine im Jahre 1770 von der Akademie zu Berlin gekrönte Preisschrift, von Herder.

Ende des Inhalts des zweiten und letzten Theils.